

UNIVERSITÉ DE PARIS -:- FACULTÉ DES LETTRES

L'ANCIEN CARMEL

DU FAUBOURG SAINT-JACQUES

(1604 - 1792)

Thèse principale pour le doctorat ès-lettres

PRÉSENTÉE PAR

J.-B. ERIAU

Licencié ès-lettres, diplômé d'études supérieures classiques



PARIS

J. DE GIGORD

EDITEUR

15, RUE CASSETTE

A. PICARD

EDITEUR

82, RUE BONAPARTE

1929

L'ancien Carmel
du
Faubourg Saint-Jacques
1604-1792

A
la mémoire
de
mon Père

DU MÊME AUTEUR :

Pourquoi les Pères de l'Eglise ont condamné le théâtre de leur temps. Paris, Champion, 1914.

Le Clergé et les œuvres de guerre. Paris, Bloud et Gay, 1917.

Le Problème de la souffrance et la Guerre. Paris, la Bonne-Pressé, 1917.

La Vénérable Madeleine de Saint Joseph, première Prieure française du Carmel de l'Incarnation (1578-1637). Essai sur sa vie et ses lettres inédites. Préface de M. Alfred Rébelliau, membre de l'Institut. Paris, à l'Art catholique, 1921.

Une Mystique du XVII^e siècle. Sœur Catherine de Jésus, carmélite (1589-1623). Sa Vie et ses écrits. Paris, Desclée et Cie, 1929.

Sous presse ; **Mlle de la Vallière au Carmel.**

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DES LETTRES

L'Ancien Carmel

DU

Faubourg Saint-Jacques

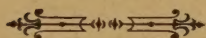
1604-1792

Thèse principale pour le doctorat ès-lettres

PRÉSENTÉE PAR

J.-B. ERIAU

Licencié ès-lettres, diplômé d'études supérieures classiques



PARIS

J. DE GIGORD

A. PICARD

1929



PRÉFACE

L'idée de cet ouvrage nous est venue, en 1912, à la lecture d'un auteur, jadis célèbre, que M. Rébelliau avait signalé à notre attention. Dans la vie de la vénérable Mère Madeleine de saint Joseph, le P. Senault, quatrième supérieur général de l'Oratoire, a mentionné une chapelle de la Vierge, située sous l'église du carmel du faubourg Saint-Jacques. Eglise et chapelle ayant disparu pendant la Révolution, le désir d'en retrouver l'emplacement nous a amené à reconstituer d'abord ces édifices, puis le couvent lui-même et ses dépendances. Du couvent aux carmélites qui l'habitèrent et de ces carmélites à leur vie intérieure et à leurs relations avec le monde, la transition était naturelle. Il nous a suffi d'en suivre le cours pour achever par l'histoire l'œuvre commencée par l'archéologie et pour faire une étude complète de l'ancien carmel du faubourg Saint-Jacques.

De cette étude on devine l'intérêt, quand on connaît, même en gros, l'histoire religieuse du XVII^e siècle. Le carmel du faubourg Saint-Jacques a été pour la France ce que celui d'Avila avait été pour l'Espagne : le berceau de la Réforme thérésienne. Il fut fondé par six carmélites espagnoles, dont les deux principales, Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy, avaient vécu dans l'intimité de sainte Thérèse, et il donna naissance aux soixante-deux autres carmels qui, de 1605 à 1668, s'élevèrent sur notre sol. Des chefs-d'œuvre d'art religieux ornèrent son église et ses oratoires ; les plus grands prédicateurs du XVII^e siècle s'y firent entendre ; les plus hauts personnages, laïcs ou ecclésiastiques, le fréquentèrent et plusieurs le choisirent pour le lieu de leur sépulture. Foyer ardent de vie spirituelle, il exerça son influence, non seulement sur toutes les maisons du Carmel en France, mais sur d'autres Ordres ou Congrégations et sur la société. Il n'était donc pas inutile, croyons-nous, de le faire revivre.

D'autres nous ont ouvert la voie. Victor Cousin a publié sur le carmel du faubourg Saint-Jacques des documents du plus vif intérêt ; l'abbé Houssaye a écrit l'histoire de sa fondation et de ses vingt-cinq premières années ; plus récemment, en 1917, M. François Rousseau lui a consacré un mémoire. Nous ne citons pas les livres ni les innombrables articles où il en est question, à propos de Mlle de la Vallière ou de nos grands orateurs. Mais les plus étendues de ces études se bornent à une période et les plus sérieuses sont parfois déparées par de graves erreurs. Nous en avons relevé un certain nombre dans le corps de notre ouvrage. Ici nous signalons particulièrement, à cause de ses conséquences fâcheuses, celle de l'abbé Houssaye, qui a prêté au cardinal de Bérulle un rôle imaginaire, au risque d'enlever aux carmélites françaises leur plus beau titre de gloire : celui de vraies filles de sainte Thérèse. Mettant à profit les travaux de nos devanciers, nous avons élargi le sujet, qui s'étend de la fondation du couvent en 1604 à sa fermeture en 1792, et nous avons tâché de composer une histoire aussi exacte que complète, à l'aide de documents puisés aux meilleures sources.

La plupart de ces documents, spoliés et dispersés pendant la Révolution, ont été déposés ensuite aux Archives nationales. C'est là que nous avons fait, au cours de recherches laborieuses et captivantes, la plus riche moisson. La Bibliothèque nationale et celle de l'Arsenal, les Archives du Ministère des Affaires étrangères et les Archives départementales de la Seine nous ont fourni d'autres renseignements. Enfin les carmélites de Clamart nous ont ouvert libéralement leurs archives ; elles nous ont initié aux coutumes de leur Ordre et elles nous ont aidé à recréer l'atmosphère où leurs anciennes Mères du faubourg Saint-Jacques ont vécu. Sans rien aliéner de notre indépendance ni engager le moins du monde leur responsabilité, nous avons tenu compte, après en avoir reconnu la justesse, de maintes explications précieuses, que ces fidèles dépositaires de la tradition étaient seules capables de nous donner. En gage de reconnaissance pour des services que nous estimons au plus haut prix, elles nous ont demandé une seule faveur, qui répondait du reste à notre intime désir. C'était d'éviter l'ombre même de la polémique, au sujet

d'une question toujours délicate, le gouvernement du Carmel en France, et de concilier les droits de l'histoire avec les devoirs de la charité. Si nous avons manqué à la promesse faite et à la loi spontanément acceptée, on devrait en accuser notre inadvertance et non notre mauvaise volonté.

Grâce à une documentation abondante et en grande partie inédite, nous avons pu approfondir et renouveler notre sujet. De l'ancien carmel du faubourg Saint-Jacques il ne subsiste aujourd'hui que de rares vestiges. A la suite d'un labeur dont le charme a compensé la difficulté, nous l'avons reconstitué en entier, pièce par pièce ; nous avons décrit le contenu et déterminé les limites de son enclos ; nous avons visité les maisons locatives qu'il possédait dans son voisinage. Ses objets d'art ont été remis à la place qu'ils occupaient jadis. Nous avons fait un pèlerinage à chacune des cinquante-trois tombes où des personnes du monde reposaient, à côté et sous la garde de ses religieuses. Nous avons même rétabli l'état de ses recettes et de ses dépenses. Peut-être nous reprochera-t-on de nous être trop attardé à cette étude archéologique ? C'e serait, à notre avis, oublier que l'histoire est la résurrection du passé. Or pour connaître les personnes, il n'est pas inutile de connaître les lieux qu'elles ont habitées et les objets qui leur ont été familiers ; pour connaître l'âme, il n'est pas inutile de connaître le corps auquel elle a été unie. Nous tenons d'ailleurs à déclarer que les personnes nous intéressent plus que les choses, même splendides, et les idées plus que les personnes. Voilà pourquoi nous leur avons réservé la meilleure part. Le gouvernement du Carmel a été exposé tel que Clément VIII l'avait établi dans la Bulle d'érection, tel qu'il a été ensuite modifié par le Saint-Siège et tel aussi que les supérieurs l'ont exercé. Nous avons tracé le portrait des fondatrices espagnoles et des principales carmélites françaises et nous avons dévoilé, autant qu'il était possible, le mystère de leur vie intérieure. Les cérémonies qui se déroulèrent sous leurs yeux et les prédications, parfois très éloquentes, qu'elles entendirent, ont fait l'objet d'un chapitre spécial. Enfin, avant d'assister à leur expulsion en 1792, nous avons montré leur influence, variée et profonde, en dehors de leur monastère. Notre

but a été de contribuer ainsi à l'histoire religieuse, si intéressante et encore trop peu connue, des XVII^e et XVIII^e siècles. Il ne nous appartient pas de dire si nous avons réussi.

Il y a cependant une chose que nous n'hésitons pas à dire. Malgré le temps que nous y avons consacré et le soin que nous y avons apporté, notre ouvrage reste imparfait. Pour éviter toute lacune et toute erreur dans un sujet si vaste et si divers, il aurait fallu jouir d'une compétence universelle, être à la fois historien, théologien, orateur, archéologue, artiste, architecte, expert et même comptable, bref un nouveau Pic de la Mirandole. Telle n'est pas notre prétention. Mais si nous n'avons pas atteint la perfection accessible aux œuvres humaines, nous avons voulu et nous voulons encore utiliser tout ce qui en rapproche. M. Alfred Rébelliau, qui a dirigé les débuts de nos travaux et s'est intéressé à leur développement, MM. René Schneider et Jean Laporte, qui ont examiné notre manuscrit, nous ont fait part de leurs judicieuses remarques. Nous leur en exprimons ici notre sincère gratitude. Le même sentiment est assuré d'avance à tous ceux qui nous rendront le même service.

J.-B. E.

Ancenis, le 15 octobre 1928, en la fête de sainte Thérèse.

CHAPITRE PREMIER

Introduction du Carmel en France

Dans quelles circonstances, après quelles tentatives infructueuses et par quelles personnes la Réforme de sainte Thérèse fut-elle introduite d'Espagne en France ? Il nous semble nécessaire de le rappeler, avant d'entreprendre l'étude du premier monastère, où cette Réforme fut établie et d'où elle rayonna à travers le royaume. Nous le ferons néanmoins, sans avoir la prétention de renouveler un sujet amplement traité, sinon épuisé, par les historiens du Carmel¹, qui nous fourniront la matière de ce chapitre. Notre seule ambition sera de les résumer avec ordre et clarté, sauf à émettre notre avis, si d'aventure leur récit ne nous paraît pas s'accorder avec les événements.

*
* *

L'introduction en France des Carmélites déchaussées est une idée qui remonte à sainte Thérèse elle-même. Dans une page écrite peu après la fondation de saint Joseph d'Avila, elle nous a révélé l'intérêt qu'elle portait à notre pays, déchiré par l'hérésie protestante. « Vers le même temps, écrivait-elle, j'appris les calamités qui désolaient la France, les ravages qu'y avaient faits les malheureux luthériens, les accroissements rapides que prenait cette secte désastreuse. J'en éprouvai une douleur profonde. Comme si j'étais ou pouvais quelque chose, je versais des larmes auprès de Notre-Seigneur et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais, me semble-t-il, donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui se perdaient en si grand nombre

1. Ce mot sera écrit tantôt avec un C majuscule, tantôt avec un c minuscule. Dans le premier cas, il désigne l'Ordre en général, dans le second le couvent du faubourg Saint-Jacques.

dans ce pays ¹. » Pratiquer parfaitement les conseils évangéliques était le remède que la sainte employait alors et recommandait à ses religieuses. Mais l'année qui précéda sa mort, en 1581, au témoignage de la Mère Anne de Jésus, elle sut par des révélations que ses filles secourraient la France d'une autre manière : par l'établissement de sa propre Réforme ². Des révélations semblables furent faites à plusieurs autres carmélites, notamment aux Mères Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy, destinées à réaliser la prophétie de leur Fondatrice ³.

Le premier Français qui leur ait préparé la voie fut un gentilhomme normand, désigné par ses origines pour servir de trait d'union entre la France et l'Espagne. Jean de la Quintanadoine de Brétigny naquit à Rouen, le 6 juillet 1556, d'une mère française, Catherine de Cavelier, et d'un père espagnol, Ferdinand, qui appartenait à la noble famille des Quintanaduenas de Burgos. A l'âge de six ans, Jean de Brétigny fut envoyé chez son oncle paternel, à Séville, où « on le mit entre les mains d'une gouvernante sage et pieuse ⁴. » Il demeura dans cette ville jusqu'à

1. *Le Chemin de la Perfection*, ch. I ; *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr Manuel-Marie Polit, évêque de Cuenca (Equateur). Paris, 1910, t. V, p. 33-34.

2. Déposition du 15 décembre 1641 de la Mère Béatrix de la Conception pour la cause de la Mère Anne de Jésus.

3. René GAULTIER, *Histoire de la vie, vertus et miracles de la vénérable Mère Anne de saint Barthélemy, compagne inséparable de la sainte Mère Térése de Jésus*. Paris, 1633, p. 220-223, 448 ; le P. JOSEPH de SAINTE THÉRÈSE, *Reforma de los descalcos de nuestra señora del Carmen de la primitiva observancia*. Madrid, 1683, t. III, p. 476.

4. Philbert CHAMPAGNOT, *La vie du vénérable Jean de la Quintanadoine de Brétigny, premier promoteur en France et des pays de Flandre de l'Ordre des Religieuses de sainte Thérèse de Jésus*. Livre premier, p. 4. Le texte que nous citons est une copie, faite en 1743 et conservée au carmel d'Amiens, de l'ouvrage resté inédit de Champagnot. Cet auteur, né à Magny-Lambert, en Bourgogne, avait vécu vingt-deux ans dans l'intimité de M. de Brétigny et recueilli les témoignages de Navet, ancien serviteur de Brétigny. Il écrivit la vie de Brétigny en 1645 (R. P. Louis de sainte Thérèse, *Annales des Carmes déchaussez de France et des Carmélites qui sont sous le gouvernement de l'Ordre*. Paris, 1666, in-folio, p. 11). Mais nous citerons de préférence le P. de BEAUVAIS, *La vie de M. de Brétigny prestre, fondateur*

l'âge de quatorze ans ; puis, en 1583, après avoir refusé de se marier, il quitta de nouveau la France pour l'Espagne. Pendant ce deuxième séjour, qui fut de trois années, il s'entretint fréquemment avec une des plus remarquables filles de sainte Thérèse, la Mère Marie de saint Joseph, prieure de Séville, et avec le provincial de ce temps, le P. Jérôme Gratien, qui lui communiqua les règles et les constitutions de la Réforme. De ses rapports avec le Carmel lui vint le double désir de mener une vie parfaite et de doter la France d'un Ordre dont il appréciait de plus en plus les bienfaits, à mesure qu'il en connaissait davantage l'esprit. Du reste, les encouragements des religieux et des religieuses lui donnaient le ferme espoir du succès. Le 19 octobre 1585, au chapitre général de Pastrana, les Carmes, parmi lesquels se trouvait saint Jean de la Croix, nommèrent M. de Brétigny leur procureur pour la France et lui confièrent la mission de travailler à l'extension de la Réforme. Quant aux Carmélites, elles lui déclaraient de divers côtés qu'elles étaient prêtes à seconder ses projets et à franchir les Pyrénées. La Mère Eléonore de saint Gabriel, nouvelle prieure de Séville, lui écrivait : « Toutes nos sœurs ont grande envie de savoir ce qui se négocie touchant nostre voyage en France... Nous confessons ouvertement que nous voulons aller mourir pour la gloire de Jésus-Christ ¹. » La Mère Marie de saint Joseph, devenue prieure du jeune couvent de Lisbonne, que M. de Brétigny avait contribué à fonder, lui exprimait les mêmes préoccupations et les mêmes assurances, ajoutant qu'elle se préparait à sa future mission par l'étude de notre langue ².

Lorsqu'il reçut ces lettres enthousiastes des deux prieures, à la fin de l'année 1586, M. de Brétigny venait de rentrer à Rouen, où il continua de poursuivre son rêve. En 1590, ses espérances grandirent. La maréchale de Joyeuse, retirée en Normandie après la mort de son mari, gouverneur du Languedoc, ayant eu connaissance de son dessein, lui promit un concours d'autant plus

des Carmélites de sainte Thérèse en France et aux Pays-Bas. Paris, 1747 et 1765.

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse, depuis leur introduction en France.* Troyes, 1846, t. I, p. 78.

2. *Ibid.*, p. 8-9.

empressé qu'elle avait elle-même désiré, deux ans plus tôt, introduire à Toulouse le Carmel réformé¹. Grâce à son crédit, elle obtint du duc de Mayenne la permission d'établir à Rouen six carmélites déchaussées, du roi d'Espagne et du général des Carmes la promesse de laisser partir celles qui seraient choisies pour la fondation. Elle écrivit aussi, le 24 août 1591, à son fils, le cardinal, alors à Rome, pour qu'il demandât l'approbation du pape². Dans l'espoir de hâter la conclusion de cette affaire, que le siège de Rouen avait retardée, M. de Brétigny reprit le chemin de l'Espagne, d'où les plus ardents témoignages de dévouement n'avaient cessé de lui parvenir, comme l'attestent ces lignes empreintes de couleur locale et toutes brûlantes de zèle, que la prieure de Sanlucar la Mayor, Mère Isabelle de saint François, lui avait adressées, à la date du 12 juin 1591. « Je voudrais que vous eussiez peu voir ces jours passez en ce couvent un navire avec enseigne cramoisie, voiles et tambours ; l'on disoit : *qui veult aller en France ?* et beaucoup de religieuses embrassoient la croix et protestoient de vouloir mourir pour la défense de la foy³. » M. de Brétigny partit le 13 décembre 1592, accompagné d'un prêtre, Etienne Fouquet, et d'un domestique, Romain Ledoux, dont l'assistance lui serait utile, dans le cas où, selon ses prévisions, il ramènerait les fondatrices. Il vit, à ce sujet, le P. Doria et Philippe II, auxquels il remit une requête de la maréchale de Joyeuse. Tout en confirmant leur promesse antérieure,

1. Abbé BOUCHER, *Vie de la bienheureuse Sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1800, p. 210. Le P. SENAULT, (*La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, nouvelle édition de 1670, p. 49) prétend que cette tentative eut lieu à Rouen. Dans la première édition (1645, p. 33), il suit la version de du Val, fixant à Toulouse cette tentative. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait eu lieu à Rouen, sans que M. de Brétigny en ait été informé. Or il n'en est pas question dans sa vie par le P. de Beauvais.

2. Le P. de Beauvais cite cette lettre, p. 117-118.

3. *Chroniques*, t. I, p. 9. D'après le contexte, on croirait que cette lettre suivit immédiatement celles des Mères Eléonore de saint Gabriel et Marie de saint Joseph, citées plus haut. On voit qu'il y eut entre elles un intervalle de quatre ans et demi, pendant lequel M. de Brétigny et les Carmélites continuèrent de correspondre. Le texte et la date de la lettre de la Mère Isabelle de saint François se trouvent dans CHAMPAGNET, *op. cit.*, L. I, p. 55.

le supérieur des Carmes et le roi réservèrent leur réponse définitive, le premier, pour en référer au Chapitre général, qui allait s'ouvrir à Crémone, le second, en raison des troubles qui régnaient en France. Attendre la fin des guerres civiles, ce fut également l'avis du successeur de Doria, le P. Elie de saint Martin, que M. de Brétigny rencontra, en 1594, à Madrid. L'humble solliciteur n'insista pas. Il avait d'ailleurs été prévenu de son échec par une parole prophétique de la Mère Anne de Jésus, qui lui avait dit, au début de son séjour, quand tout paraissait en bonne voie : « Le temps ordonné de Dieu pour cet établissement n'est pas encore venu. Vous reviendrez une autre fois et j'espère que je serai une de celles qui iront en France ¹. » Réconforté par cet oracle et par les protestations de fidélité des Carmélites, dont la plupart souhaitaient de le suivre en France, M. de Brétigny regagna Rouen, vers la mi-novembre de 1594, ayant une foi inébranlable dans l'avenir.

Au cours de l'année suivante, il eut la joie de recueillir une précieuse adhésion, qui le dédommagea de la perte causée par le décès de la maréchale de Joyeuse. Après un second refus de mariage, il avait été autorisé par son père à recevoir la prêtrise. Pour s'y préparer, il se plaça sous la conduite de M. Gallemant, docteur en théologie et curé d'Aumale, celui-là même qui devint dans la suite le premier supérieur du Carmel ². M. Gallemant approuva de tout cœur le projet de son disciple et s'estima heureux de lui prêter son concours. Sur ces entrefaites, un gentilhomme pieux, Sublet de la Guichonnière, qui, après la mort de sa femme, entra chez les Chartreux de Paris, leur offrit sa maison de Noyers près de Gisors, qu'il eût été facile de transformer en monastère. Son offre fut déclinée, parce que M. Gallemant tenait à fonder le couvent dans sa propre paroisse. Il fut décidé que les religieuses seraient soumises, non pas au gouvernement des Carmes déchaussés, qui ne possédaient aucune résidence en France, mais à celui des supérieurs nommés par le Souverain Pontife et qu'elles obser-

1. CHAMPAGNOT, *ibid.*, p. 96.

2. Le P. Placide GALLEMANT, *La vie du vénérable prestre de J-C., M. Jacques Gallemant, docteur en théologie, premier supérieur des Carmélites en France.* Paris, 1653.

veraient les Constitutions primitives ¹, celles de 1581, telles que sainte Thérèse les avait léguées à ses filles et que M. de Brétigny avait traduites en français, d'après l'édition de 1588. M. Le Bon, vicaire d'Aumale, se rendit à Rome, où il arriva le 10 avril 1596, pour solliciter l'autorisation du Saint-Siège. Celle de l'archevêque de Rouen, qui manquait d'abord, fut accordée ; mais l'impossibilité d'obtenir celle du roi, non moins nécessaire, fit abandonner l'entreprise ².

*
* *

Malgré leur échec, ces tentatives ne furent point inutiles. Elles attirèrent l'attention sur la Réforme d'Avila et lui conquièrent des partisans nouveaux, qui, avec l'aide des anciens, pourvurent à son établissement, lorsque les circonstances le permirent. Ces circonstances favorables se présentèrent à l'aurore du XVII^e siècle. On jouissait enfin de la paix, au dehors comme au dedans du royaume, et l'on sentait le besoin de confirmer la restauration de l'autorité civile et de la compléter, par un renouvellement de l'esprit chrétien. Alors naquirent ou se retremperent dans leur ferveur primitive de nombreux Ordres religieux, par où la sève morale se répandait dans la société. Néanmoins l'établissement du Carmel fut avant tout l'œuvre d'une intelligence supérieure et d'une volonté tenace. M. de Brétigny, qui en avait été le précurseur, ne l'aurait peut-être pas mené à bien, s'il en avait gardé la direction. La netteté et la puissance de la pensée, grâce auxquelles on embrasse d'un seul coup le but proposé et les moyens nécessaires ; la force de briser l'obstacle ou l'art de le contourner ; le don de persuader l'adversaire ou de lui en imposer par son prestige, toutes ces qualités de chef et de diplomate, que la piété relève, mais ne remplace pas, faisaient à peu près défaut au modeste et dévoué gentilhomme normand. Elles brillaient au contraire

1. La défense de ces constitutions en Espagne et en Flandre causa de grandes tribulations à la Mère Anne de Jésus. « C'est un (*sic*) terrible chose, écrivait à ce sujet la Mère Béatrix de la Conception, qu'encores après morte, notre sainte ils la veulent persécuter. » Lettre du 30 avril 1631 à la Mère Thérèse de Jésus, prieure de Bruxelles. *Arch. nat.* L. 1046, n° 53.

2. Le P. de BEAUVAIS, *op. cit.*, p. 159-170.

d'un vif éclat, dans une sainte femme, qui alliait le plus clair bon sens à la plus haute mystique. Concevant et organisant tout, jusqu'au moindre détail, groupant autour d'elle des collaborateurs éminents, confiant à chacun le rôle qui lui convenait, les enflammant de son feu sacré, les entraînant par son exemple, Mme Acarie fut la véritable fondatrice ou plus exactement introductrice du Carmel en France.

Sa mission lui fut révélée, vers la fin de l'année 1601, d'une façon surnaturelle. Les œuvres de sainte Thérèse, récemment traduites par M. de Brétigny et Dom du Chèvre, lui avaient été lues, sans éveiller en elle le même intérêt que les autres ouvrages de dévotion. Or « à quelques jours de là, écrit son premier biographe, comme elle estoit en oraison, voicy la sainte Mère Thérèse qui luy apparut visiblement et l'advertit que Dieu vouloit qu'elle s'employast à fonder en France des monastères de son Ordre¹. » Malgré sa réserve ordinaire en matière de visions, Mme Acarie fut si frappée de celle-ci qu'elle se sentit portée irrésistiblement à consulter son directeur de conscience, Dom Beaucousin. Eu égard à la sainteté de la personne et à l'importance du sujet, le prieur des Chartreux, pour s'entourer de toutes les lumières possibles, convoqua en sa cellule M. M. Gallemant et de Brétigny, dont il connaissait les projets, du Val, professeur de théologie à la Sorbonne, de Bérulle, déjà célèbre par sa doctrine et sa piété, le P. Pacifique, capucin expérimenté dans les voies extraordinaires, tous pleins d'estime pour Mme Acarie, dont ils avaient fréquenté l'hôtel, principal foyer de la renaissance catholique au début du xvii^e siècle². « L'affaire estant proposée, continue du Val, on y trouva de si grandes difficultez qu'on la jugea totalement impossible ; et dit on à ceste bienheureuse qu'elle ostast cela de son esprit, au moins jusques à ce que Dieu

1. Du Val, *La vie admirable de Sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 166.

2. Abbé HOUSSAYE, *M. de Bérulle et les Carmélites de France*. Paris, 1872, p. 228-238. Le nom du P. Pacifique ne se trouve pas dans les premiers historiens. Il est cité par l'abbé BOUCHER, *Vie de la bienheureuse Sœur Marie de l'Incarnation*, Paris, 1800, p. 216. L'hôtel Acarie correspondait au n° 11 de la rue Ferdinand-Duval. Voir le *Courrier de Saint-Gervais*, n°s de juin 1920 et suivants, 13, rue des Barres.

eust destourné les grands empeschemens qu'il y avoit lors. Elle ne s'estonna point de ce rebut, pour ce qu'elle sçavoit bien que Dieu nous donne quelquefois de bons desseins et désirs, sans que pourtant il nous en veille donner l'effet, de sorte qu'estant entièrement résignée à Dieu et faisant bien plus d'estat de l'avis de ses Directeurs que de ses révélations, elle demeura tranquille et se résolut de n'y penser plus. Mais voicy que sept ou huit mois après, la sainte Mère luy apparut pour la seconde fois plus fortement et puissamment qu'à la première, luy commandant de mettre derechef sur le bureau ceste affaire, l'assurant que, nonobstant toutes les difficultez qu'on y trouvoit, elle réussiroit. Ceste seconde révélation estant communiquée au Père Chartreux, il convoqua les mesmes personnes qui avoient assisté à la première assemblée, et avec eux Monsieur de Sales, évesque de Genève, qui preschoit lors à Paris, en grande réputation ¹. »

Du Val ne dit rien des réunions préparatoires qui eurent lieu chez Mme Acarie, tandis que de Lezeau, biographe de Michel de Marillac, et Henry de Maupas du Tour, biographe de saint François de Sales, en parlent expressément et affirment que l'évêque de Genève s'y trouva quelquefois ². Mais il est certain que rien d'important n'y fut réglé, car au témoignage de du Val, témoin des événements qu'il raconte, ce fut seulement aux Chartreux que « l'affaire fut conclue en sa substance ³. » Cela explique son silence relativement aux réunions de la rue des Juifs et ruine une assertion de l'abbé Houssaye ⁴, assignant à cette assemblée

1. Du VAL, *op. cit.*, p. 167-168.

2. De LEZEAU, *Mémoires sur la vie de Messire Michel de Marillac, chevalier, garde des sceaux de France*, Bibl. nat., ms. n. a. fr. 82, fol. 86 ; Henry de MAUPAS du TOUR, *Lavie du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales*. Paris, 1656, p. 172. Une autre vie manuscrite de Michel de Marillac est conservée à la Bibl. Sainte-Geneviève (2005-2006) et considérée, d'après un ancien catalogue, comme le principal manuscrit ou une des premières copies. Celle de la Bibl. nationale nous a paru être de la même écriture. C'est elle que nous citerons.

3. Du VAL, *op. cit.*, p. 169.

4. M. de Bérulle et les Carmélites de France, p. 252, note 2. M. l'abbé Houssaye appuie son assertion sur ce texte du P. Daniel Hervé : « Je remarque que l'assemblée où ils (les supérieurs) furent élus et où les autres points concernans l'établissement de ces Religieuses furent décidés, se termina le vingt-septième de juillet mille six cents deux, comme je l'ay vû dans un manuscrit exact de la

décisive la date du 27 juillet 1602. Les lettres patentes ayant été remises le 18 du même mois, il est, en effet, invraisemblable qu'elles aient été obtenues avant que l'établissement du Carmel ait été décidé. La fin de juin ou le commencement de juillet, seules dates qui s'accordent avec la logique, sont aussi les seules qu'autorise le récit de du Val, mieux informé que personne. Selon cet auteur, unanimement suivi jusqu'à l'abbé Houssaye, les lettres patentes ne furent sollicitées qu'après la mémorable assemblée des Chartreux.

Ce qui importe, du reste, ce sont les décisions de cette assemblée, qui fut tenue, non pas dans la cellule du prieur, comme celle de l'année précédente, mais dans la chapelle ouverte au public, afin que Mme Acarie pût y assister. Quand cette bienheureuse, qui, suivant l'expression de Lezeau « conduisoit la barque » eut fait admettre la nécessité d'agir, on se mit d'accord

avec Monsieur de Brétigny, que les Carmélites de ce premier monastère m'ont communiqué. » (*La vie chrétienne de la vénérable Sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des Carmélites en France*. Paris, 1666, p. 521). On pourrait contester la valeur de la source indiquée par le P. Hervé, les biographes de M. de Brétigny n'ayant pas été, comme du Val, témoins des événements. Mais, en admettant leur véracité, on n'est pas tenu de partager l'avis de l'abbé Houssaye, qui s'est manifestement mépris sur le sens de ce passage. Que dit le P. Hervé ? Que l'assemblée *se termina* le 27 juillet. Elle avait donc commencé avant cette date, sans quoi les mots, « se termina » n'auraient pas de sens. Comme un tout, composé de plusieurs parties, elle comprit différentes séances, dont la dernière eut lieu le 27 juillet. Voilà ce que le P. Hervé a voulu dire. C'est ainsi que l'abbé Boucher l'a compris et, faute de l'avoir fait, le P. de Beauvais s'est contredit.

Un autre passage du P. Hervé aurait dû éclairer l'abbé Houssaye. Le voici : « L'assemblée fut convoquée, comme la première, dans la chapelle extérieure des Chartreux, où saint François de Sales, qui brilloit alors à Paris par les lumières de sa sagesse et par l'éclat de ses vertus, fut appelé. Ces grands hommes reconnaissant la vérité des relations faites à Mademoiselle Acarie et la volonté absolue de Dieu pour cet œuvre, conclurent que, pour l'accomplir, il falloit poursuivre la permission du Roy, laquelle ils espèrent obtenir par la faveur de la Princesse fondatrice. » (*Ibid.*, p. 515.) Il ressort de ce texte que la première séance, celle où l'on décida l'établissement du Carmel, fut aussi celle où l'on résolut de solliciter la permission du roi. Il est donc certain que, selon le P. Hervé lui-même, d'accord avec les autres historiens, cette séance décisive eut lieu avant qu'on eût sollicité les lettres patentes. Or ces lettres furent remises le 18 juillet. Par conséquent cette importante réunion eut lieu avant cette date, et non le 27 du même mois.

1. *Op. cit.*, *ibid.*

sur les points essentiels, dont l'application fut déterminée en des réunions ultérieures. On décida « premièrement, écrit du Val, que le premier monastère s'érigerait à Paris et non ailleurs, pour ce qu'estant la capitale du Royaume et l'abord de toutes les personnes de qualité, l'Ordre se dilaterait aisément de là par toutes les Provinces, tout ainsi que, quand l'estendard de la Religion catholique fut arboré par saint Pierre en la ville de Rome, le bruit en vola incontinent par tout le monde. Et comme il est nécessaire à l'érection d'un Ordre d'en concevoir l'esprit, lequel le vivifie, de mesme que l'âme fait le corps, il fut en second lieu advisé qu'on ne se contenteroit point d'avoir le livre de la Règle et des Constitutions, comme en avoit autrefois pensé M. Galleman, mais qu'on iroit en Espagne demander des Religieuses. Troisièmement, encore que l'Ordre fust desjà estably et receu par l'Eglise en Espagne et en Italie, neantmoins on résolut, avant son établissement en France, de recourir vers nostre saint Père le Pape, pour ce qu'il n'y a point de plus grand défaut que celui de puissance et auquel, si on manque une fois, le reste ne peut estre bien assuré, principalement où il s'agit d'un vœu solennel, lequel, suivant l'opinion commune des théologiens, ne peut estre, si la religion où on le fait n'est approuvée du saint Père dans le Royaume où on le veut establir¹. »

Ainsi, d'après le biographe de Mme Acarie, l'assemblée reconnut la nécessité de fonder le premier couvent dans la capitale, avec le concours de religieuses espagnoles et sous l'autorité du Saint-Siège. La modestie de M. du Val lui a fait omettre un autre point important, qui fut également traité : celui de la juridiction. M. de Brétigny, sur les instances des Carmes, dont il estimait la science, la vertu et le zèle, avait eu jadis la pensée d'introduire ces religieux en France avant les Carmélites, pour qu'ils en prissent la direction². L'impossibilité d'exécuter ce plan apparut

1. Du VAL, *op. cit.*, p. 169-170.

2. Le P. de BEAUVAIS, *op. cit.*, p. 64-66, 100-101. En 1585, au chapitre de Pastrana, il avait manifesté aux Carmes son désir d'introduire en France les Carmélites. « Il me fut répondu, écrit-il, que ce seroit une affaire du service de Dieu et qu'on favoriseroit mon dessein, mais que premièrement il estoit à propos de fonder des monastères des Religieux de l'Ordre, pour le régime des

d'abord à l'assemblée comme un obstacle à la fondation du Carmel. Mais, observe saint François de Sales, « cette difficulté fut bientôt levée, quand nous eûmes fait réflexion qu'on venait d'établir à Rome un couvent de Carmélites de la même Réforme et qu'on leur avait donné pour Supérieur un prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. On choisit donc trois hommes distingués par leur savoir, l'intégrité de leurs mœurs et leur habileté dans les affaires, qui pussent gouverner les sujets du nouvel établissement, de manière à procurer son plus grand bien. On crut obvier par là aux difficultés que les circonstances des lieux et des temps pourraient occasionner dans la suite¹. » *Ces hommes distingués*, que le saint prélat jugeait dignes de gouverner le Carmel, n'étaient autres que trois des assistants, dont nous citons les noms par ordre de préséance : Gallemant, du Val et de Bérulle.

Au nouveau couvent, il fallait, selon l'usage de l'époque, une fondatrice, femme du monde, pieuse, riche, influente, qui le prendrait sous sa direction et pourvoirait à son établissement, moyennant certains privilèges. Elle paraissait d'autant plus difficile à trouver qu'elle devait solliciter l'autorisation de la Cour, où l'on redoutait quelque opposition. Mme Acarie fut encore l'instrument de la Providence dans cette conjoncture délicate. Ayant su que la princesse Catherine de Longueville s'était rendue dans une église de Paris, afin d'y entendre un sermon, elle la rejoignit pour lui recommander des œuvres de charité. Mais au moment où, à l'issue de la cérémonie, elle s'approcha de la princesse, une voix intérieure lui dit : « Gardez-vous de [lui] parler de la nécessité de ces pauvres pour lesquels vous êtes venue ; mais parlez-luy de la fondation du monastère : c'est celle-là que j'ay choisie pour estre la fondatrice². » Elle accepta en effet ce

Religieuses. » Déposition de Jean de Brétigny dans la cause de la vénérable Mère Anne de Jésus, 21 janvier 1631. (*Arch. nat.*, L. 1046, n° 10.)

1. Lettre de saint François de Sales à Clément VIII. Elle était écrite en latin ; nous reproduisons ici un passage de la traduction qui a été faite par l'abbé Boucher (*Vie de la bienheureuse Sœur Marie de l'Incarnation*, p. 227-228). Cette lettre fut écrite au commencement de novembre 1602, d'après l'édition d'An-necy, 1902, t. XII, p. 131-134.

2. Du Val, *op. cit.*, p. 172.

titre, avec empressement, et promit de n'épargner ni peines ni dépenses pour en remplir les fonctions. Cette princesse, alors âgée de trente-cinq ans, était fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville et comtesse de Saint-Paul. Elle aimait particulièrement sa sœur cadette, plus jeune qu'elle d'une année, Marguerite, princesse d'Estouteville, qui, à son exemple, vécut dans le célibat, pour se consacrer plus librement à la piété et aux bonnes œuvres, et fut nommée seconde fondatrice du carmel. Leur frère aîné, Henri, épousa Catherine de Gonzague et de Clèves, qui fonda, en 1616, le carmel de la rue Chapon, avec son fils unique, Henri, le futur époux de Geneviève de Bourbon, la célèbre Mme de Longueville ¹. Celle-ci enfin, avec sa mère, la princesse de Condé, devint, en 1637, fondatrice d'une annexe au grand couvent du faubourg Saint-Jacques ². Si nous rappelons ces détails, c'est parce que certains auteurs, ³, trompés par la similitude des noms et des titres, ont confondu les premières fondatrices du carmel avec leur belle-sœur.

Henri IV se montra d'abord peu favorable à l'établissement de religieuses espagnoles à Paris. Il n'avait pas oublié l'ingérence de leur pays dans les affaires de France et, à la suite d'un affront que son ambassadeur à Madrid, M. de la Rochepot, venait de subir, il avait interdit à ses sujets toutes relations avec la Péninsule ⁴. Cela lui fit objecter à la princesse de Longueville qu'on « pourroit trouver dans les communautés de son royaume des personnes d'un assez grand mérite pour les placer à la tête de cette communauté ⁵. » L'idée de recourir à des Françaises, pour la

1. Le P. HILARION de COSTE, *Les Eloges et les vies des reines, princesses, dames et demoiselles illustres*. Paris, 1647, t. I, p. 308-321.

2. Voir plus loin, ch. V.

3. Abbé LEBŒUF, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris. Rectifications et additions par Fernand Bournon*. Paris, 1892, p. 119 ; M. Charles SELLIER, *Notice sur l'ancien couvent des Carmélites de la rue d'Enfer* (Commission municipale du vieux Paris. Procès-verbaux. Année 1908, p. 48, 52).

4. Lettres du 2 août, du 4 août, du 2 septembre, du 19 septembre 1601 (*Documents historiques. Recueil de lettres missives de Henri IV*. Publié par M. Berger de Xivrey. Paris, 1850, t. V, p. 446, 447-448, 457-458, 470-471).

5. Le P. de BEAUVAIS, *op. cit.*, p. 206.

fondation du Carmel, avait arrêté un instant ses promoteurs, qui avaient même songé à Mme de Longuejume, abbesse des *Filles-Dieu*, de Paris. Mais M. de Brétigny les avait convaincus qu'il ne suffirait pas d'observer les constitutions de sainte Thérèse dans toute leur pureté. Si l'on voulait pénétrer les carmélites françaises du véritable esprit de l'Ordre, il fallait confier à des carmélites espagnoles le soin de les former. C'est ce que la princesse de Longueville répliqua au roi. Elle calma d'ailleurs ses légitimes appréhensions de souverain, en lui disant qu'il s'agissait « de pauvres religieuses qui gardent une clôture très étroite et qui mènent une vie très retirée ¹. » Rassuré par ces paroles, Henri IV accorda les lettres patentes, d'où nous extrayons ce passage essentiel : « avons, de notre plaine puissance et autorité royale et en faveur de la Royne notre très chère et très amée compagne et de notre très cher et très amé fils le Dauphin, permis et permettons, par ces présentes signées de notre main, d'ériger ou faire ériger, fonder, bastir et arrenter, en nostre bonne ville de Paris, le dit monastère de Religieuses, qui seront composées d'une communauté de filles et femmes veuves, lesquelles porteront le tiltre de l'ordre nostre dame des Carmes réformés, vivront au dict monastère sainctement et religieusement, selon les statuz qui s'establiront entre elles et y prieront Dieu pour le salut de nous, de la Royne nostre dite compagne et notre dict fils, le Dauphin, ensemble pour la paix et la tranquillité de ce royaume². »

Les lettres du roi, signées à Saint-Maur-des-Fossés, en juillet 1602, furent remises le 18 du même mois par les soins de Villeroi de Neuville. Mme Acarie les porta chez Michel de Marillac, maître des requêtes et futur garde des sceaux, pour qu'il les fit sceller. Quelques semaines auparavant, les œuvres de sainte Thérèse, qu'il avait lues, pendant un séjour au château d'Attichy, lui avaient inspiré le désir d'introduire en France la Réforme d'Avila. De retour à Paris, il en parla à une personne zélée et, sur ses indications, il s'adressa, le 15 ou 16 juillet, à Mme Acarie, qui lui exposa l'état de l'affaire. Quand, à quelques

1. *Ibid.*, p. 207.

2. *Arch. nat.* L. 1016, n° 70.

jours de là, elle reçut les lettres patentes, elle pria son nouveau collaborateur de les présenter au chancelier de Bellièvre, qui les scella du « grand sceau de cire verte ¹. » Le 2 septembre, le roi notifia au Parlement l'octroi de ces lettres et lui ordonna de procéder sans délai à leur vérification. Elles furent enregistrées le 1^{er} octobre, avec cette clause : « à la charge que le monastère sera renté et que les Relligieuses ne pourront demander l'aumosne ². » Ainsi fut tranchée une question que l'assemblée des Chartreux avait discutée, sans la résoudre. La princesse de Longueville s'engagea sur-le-champ à constituer, en faveur du monastère, une rente perpétuelle de deux mille quatre cents livres, jugée suffisante pour l'entretien et la nourriture de quinze personnes ³.

*
* *

Les carmélites espagnoles avaient trop souhaité leur établissement en France pour y opposer le moindre obstacle. Mais elles ne pouvaient quitter leur pays sans l'obéissance des Carmes, qui les tenaient sous leur juridiction. C'était donc à ces religieux qu'on devait recourir. L'abbé de Brétigny, que désignaient ses relations antérieures, écrivit, le 26 octobre 1602, au général de l'Ordre, le P. François de la Mère de Dieu, de vertu austère, mais d'esprit peu conciliant. La réponse fut un refus catégorique. Une autre lettre du 18 juillet 1603 n'ayant pas eu plus de succès, l'abbé se mit en route pour l'Espagne, accompagné des dames de Plucheul, Jourdain et Lesgu et de René Gaultier, avocat général au grand conseil, qui, sur le point de s'embarquer au Pouliguen, le 9 novembre, se détacha de la pieuse caravane pour rentrer à Paris ⁴. Dès qu'il fut arrivé à Valladolid, M. de

1. *Arch. nat.* S. 4.653, Cote D, 1^{re} liasse, 1^{re} pièce.

2. *Ibid.*

3. *Arch. nat.* S. 4667, cote I, 11^e liasse bis, pièce unique. L'acte fut passé le 22 janvier 1603 dans l'hôtel de Mme Acarie. M. de Marillac accepta la donation, au nom des Carmélites.

4. Un avocat général ne saurait être mieux défendu que par lui-même. De son brusque retour à Paris il a donné les raisons suivantes, dans une addition à la vie de la Mère Anne de Jésus : « Le sieur Gautier ayant demeuré six semaines à Nantes, à Saint-Nazaire et au Pouliguen, avec les damoiselles

Brétigny envoya une nouvelle supplique au P. François de la Mère de Dieu, qui répondit en plaignant le saint homme d'avoir fait inutilement un aussi long voyage. Conscient des difficultés et persuadé de son impuissance, M. de Brétigny réclama l'assistance de M. de Bérulle, qui, en compagnie de M. Gaultier et de son domestique, Edmond de Messa, partit, le 19 février 1604, pour l'Espagne, où l'attendait une tâche plus rude qu'il n'avait été possible de le prévoir. Jaloux de son autorité, craignant de perdre l'élite de ses filles, s'imaginant de bonne foi que, dans un pays réputé hérétique et sous une autre direction que la sienne, elles courraient de grands dangers, le Père général, dont son Ordre ¹ lui-même a blâmé les excès de zèle, se crut obligé de multiplier les entraves. Lorsqu'il eut abandonné son attitude intransigeante, devant les brefs ² de Clément VIII et les ordres

et le sieur de Brétigny, prestre, qui en ceste qualité prétendoit la conduite des affaires, quoy qu'il n'eût charge que de faire les frais du voyage, voyant que le vent ne s'estoit rendu propre à passer la mer depuis le commencement d'octobre jusqu'à la St-Martin, n'ayant pris congé que pour six semaines, il s'en revint à Paris rendre compte de ce séjour inutile et qu'il jugeoit nécessaire que le sieur de Bérulle fust de la partie, sans lequel il ne voulut retourner. » (*La vie de la vénérable Anne de Jésus, composée par le R. P. Ange Manrique et traduite en François par Messire René Gaultier, conseiller d'Estat.* Paris, 1636, deuxième partie, p. 24.) En résumé il avait perdu cinq semaines d'un congé qui n'en comprenait que six ; il ne croyait pas M. de Brétigny capable de réussir et il retournait à Paris avec l'espoir de ramener M. de Bérulle, dont il jugeait la présence nécessaire. Rien en cela qui ne soit très sage, que l'événement n'ait justifié et qui ressemble le moins du monde à une défection. Ajoutons que cet homme sensé était un homme brave, car il essuya au Poulliguen, avec M. de Bérulle, une tempête terrible, qui ne le fit point renoncer à son ouvrage. Aussi est-il vraisemblable que M. l'abbé Brémond, au cours d'un chapitre d'ailleurs excellent, a cédé par mégarde aux sollicitations d'un génie malicieux, lorsqu'il a tracé de René Gaultier ce portrait, nous devrions dire cette caricature : « On évoque sans amitié sa piteuse silhouette juchée sur cet humide rocher, ses jambes pendantes, ses yeux mornes et qui demandent aux vagues inconstantes des conseils de lâcheté. » *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II. — *L'Invasion mystique*. Paris, 1921, p. 295.

1. Le P. LOUIS de SAINTE THÉRÈSE, *Abrégé de l'établissement des Carmélites en France*, p. 14, 52 ; Le P. JOSEPH de SAINTE THÉRÈSE, *Reforma*, op. cit., t. III, p. 477. L'ouvrage du P. Louis de sainte Thérèse, sans date, est le supplément d'un autre ouvrage, du même auteur (*Annales des Carmes de chaussez de France*), qui parut en 1666.

2. Du 23 septembre et du 23 décembre 1603. Il y en eut un autre du 24 février adressé au général de l'Ordre.

du nonce, Mgr Dominique Gymnasio, il se réfugia dans une série de procédés dilatoires, qui prirent fin seulement sous la menace d'une excommunication majeure et d'une déposition immédiate. Ces événements ¹, qu'on voudrait effacer d'une radieuse histoire, eurent du moins l'avantage de mettre en relief les qualités du principal négociateur français. Après avoir prodigué en vain les marques du respect et de la mansuétude, M. de Bérulle déploya une diplomatie et une fermeté qui lui méritèrent ce compliment de la Mère Anne de Jésus : « ce petit don Père a plus de force et de vigueur qu'eux tous : notre sainte mère l'aurait bien aimé ². »

Les religieuses choisies pour la France étaient au nombre de six : Anne de Jésus, Béatrix de la Conception, Isabelle des Anges, toutes trois de Salamanque ; Anne de saint Barthélemy, d'Avila, Eléonore de saint Bernard, de Loeches ; Isabelle de

1. Ils ont été racontés par deux témoins : Mme Jourdain, Mère Louise de Jésus (*Le voyage d'Espagne*, Arch. du carmel) ; Navet, domestique de M. de Brétigny, devenu prêtre (*L'arrivée des révérendes mères carmélites d'Espagne en France et en suite le narré du voyage et de la négociation que l'on fit en Espagne pour les obtenir*, par M. Jean Navet, prestre et chanoine de Soigny, tesmoin oculaire et présent à toutes les choses qui sont arrivées pendant le dict voyage, Arch. nat. L. 1046, n° 1). Ces deux relations, restées inédites, ont été analysées, avec d'autres pièces, dans un ouvrage intitulé *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées*, publié par les soins des Carmélites du premier monastère de Paris. Reims, 1894, t. I, p. 634-782. Cet ouvrage, qui se distingue par une étonnante richesse de documents et un ardent souci de la vérité, n'est pas dans le commerce. M. de Brétigny, témoin lui aussi des événements, fait allusion à l'opposition des Carmes dans sa déposition du 21 janvier 1631 relative à la cause de la Mère Anne de Jésus. « Il a fallu vaincre, écrit-il, de si grandes difficultez, tant de la part des supérieurs de l'Ordre qui ne le trouvaient à propos que d'autre part. » Arch. nat. L. 1046, n° 10.

2. *Chroniques*, t. I, p. 83. Navet apprécie son rôle en ces termes : « si l'heureuse issue de cest affaire si difficile et importante se doit attribuer à quelqu'un, c'est à luy et après Dieu si les Carmélites de France et autres lieux circonvoisins sont obligées à quelqu'un, c'est à luy, car par son travail, par son esprit et par sa prudente conduite il mania cest affaire en Espagne. » *Op. cit.*, p. 52-53. Ce témoignage est d'autant plus significatif que l'auteur a montré l'importance du rôle joué au début par M. de Brétigny. Il y a quelques lettres du P. de Bérulle et d'autres pièces relatives à ces négociations aux Arch. nat. (M. 216, n° 1). Une copie de la lettre de la princesse de Longueville aux définiteurs généraux de l'Ordre, pour avoir des Carmélites d'Espagne, est au carton L. 1046, n° 5.

saint Paul, de Burgos. A la fin du mois d'août, elles se rencontrèrent à Avila, où elles reçurent les adieux du Père général, revenu à de meilleurs sentiments. Ayant nommé prieure Anne de Jésus et sous-prieure Isabelle des Anges, « il exhorta avec tendresse ses filles à porter en France l'esprit et les vertus de sainte Thérèse et à ne jamais s'en écarter ¹. » Les carmélites voyageaient ensemble dans un coche, les dames françaises dans un autre, qu'escortaient les deux abbés, M. Gaultier, leurs domestiques et deux carmes, que le Général de l'Ordre leur avait adjoints. L'un d'eux, le P. Joseph de Jésus Maria, provincial de la Castille, d'humeur assez difficile, fut remplacé à la frontière par un autre, de caractère doux et conciliant, le P. Michel de saint Firmin, provincial de la Catalogne ². Au milieu d'incidents tantôt gais, tantôt tragiques, toujours édifiants, que Mme Jourdain et Navet ont racontés dans une langue d'une naïveté charmante, le petit cortège, ayant traversé la Castille et la Biscaye, salua la France avec des transports d'allégresse, comme une terre promise, passa par Bayonne, Bordeaux, Saintes, Poitiers, Châtelleraut, Amboise, Orléans et arriva enfin à Paris le 15 octobre, jour auquel sera fixée la fête de sainte Thérèse.

M. de Bérulle, qui avait devancé, à Bordeaux, ses compagnons de voyage, pour aller à Fontainebleau rendre compte au roi de sa mission, se porta au-devant d'eux avec Michel de Marillac, jusqu'à Lonjumeau. En descendant la rue du faubourg Saint-Jacques, les carmélites jetèrent un coup d'œil, sans y entrer, sur leur nouveau monastère, et se dirigèrent vers Saint-Denis, pour recommander à l'illustre apôtre de Paris, « le succès de la

1. Le P. de BEAUVAIS, *op. cit.*, p. 271.

2. La Mère Anne de Jésus voulait être accompagnée par des religieux de l'Ordre : « Elle ne vouloit pas sortir sans la licence et bénédiction de ses supérieurs et encore ne vouloit elle pas y aller qu'il n'y eut avec elle de leurs Pères pour l'assister et conduire, alléguant que cela estoit fort raisonnable, veu qu'il falloit aller si loing avec des personnes estrangères et incognues et de langage si différent, et voyant qu'elle demeueroit ferme en sa résolution et que d'ailleurs renaissent toujours quelques nouvelles difficultés, M. de Bérulle condescendoit à ce qu'elle désiroit et que deux Pères l'accompagneroit jusques à Paris. » NAVET, *op. cit.*, p. 72.

Relligion qu'elles venoient planter en France ¹. » Sur le pont de Notre-Dame les attendaient deux carrosses, occupés, l'un par les princesses de Longueville et Mme de Bréauté, l'autre par Mme Acarie et ses trois filles. De la basilique, qui excita leur admiration, les Carmélites revinrent le lendemain par Montmartre « au lieu mesme, écrit du Val, où le glorieux saint Denys endura le martyre et où le bienheureux Père Ignace, fondateur de l'Ordre de la Compagnie de Jésus, avec ses neuf compagnons, fit ses premiers vœux ². » Ce fut de cette colline sacrée que le jour suivant, dimanche 17 octobre, la fondatrice les conduisit à leur couvent, dont elles prirent possession, selon la coutume de sainte Thérèse, au chant du *Laudate Dominum omnes gentes* ³.

1. Du VAL, *op. cit.*, p. 198.

2. *Ibid.*

3. Le P. Marcel Bouix, *Autobiographie de la vénérable Anne de saint Barthélemy*. Paris. 1869, p. 123-125.

CHAPITRE II

Emplacement du monastère.

Notre-Dame des Champs

A l'assemblée des Chartreux, il avait été décidé que le premier monastère des Carmélites réformées s'élèverait à Paris et non à Rouen ni à Aumale, comme MM. de Brétigny et Gallemant y avaient d'abord songé. Mais aucune décision n'avait été prise au sujet de son emplacement. Le soin de le découvrir fut confié à Mme Acarie, à MM. de Bérulle et de Marillac, qui se mirent aussitôt à sa recherche. Après avoir examiné plusieurs endroits, tant à Paris qu'aux environs, ils arrêterent leur choix sur le prieuré de Notre-Dame des Champs. Les Capucins avaient eu récemment l'intention de l'acheter, pour la maison qu'ils projetaient de fonder au faubourg Saint-Jacques, et ils y avaient renoncé pour s'installer rue de la Bourbe. René Gaultier, qui s'était occupé de l'affaire et qui connaissait M. de Marillac, signala aux fondateurs du carmel cet antique couvent, qui leur parut prédestiné aux filles de sainte Thérèse¹.

Il était situé sur le versant méridional de la montagne Sainte-Geneviève, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, loin des bruits de la ville et dans une solitude propice à l'élévation de l'âme vers Dieu. Au sud, se déroulaient des champs et des vignes, dont le prieuré avait tiré son double vocable, qu'il conserva jusqu'à la fin de son existence. Au nord, on apercevait l'hôpital de Saint-Magloire, l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas ; puis, au

1. René GAULTIER, *La vie de la vénérable Anne de Jésus*. Paris, 1636, deuxième partie, p. 28-29.

couchant, la chapelle et les cellules des Chartreux, dont l'enclos se prolongera plus tard jusqu'à la porte du carmel. Aux avantages du site s'ajoutait le trésor de pieuses traditions et de vénérables reliques. Là étaient la crypte où saint Denis avait trouvé un refuge et célébré les saints mystères ; la copie d'une image de la Vierge attribuée à saint Luc et apportée, disait-on, par le premier apôtre de Paris ; le tombeau du dominicain Réginald, que les Parisiens avaient honoré jusqu'aux guerres de religion¹. De quel charme serait pour des Carmélites ce séjour embaumé par la piété de longs siècles !

Selon Félibien et Lobineau², les Bénédictins s'y établirent sous le règne de Hugues ou de Robert et y habitaient certainement en 995. C'est aussi la date indiquée par la *Gallia christiana*³. Mais Jaillot prétend qu'elle est contestable, car le document où elle se trouve, tout en mentionnant une donation faite aux Bénédictins, ne renferme pas la moindre allusion à Notre-Dame des Champs. D'après le même auteur, la concession de cette église aux reli-

4. Il sera question plus loin de l'image de la Vierge (ch. VI) et du tombeau de Réginald (ch. VIII). Quant à la tradition concernant saint Denis, il n'entre pas dans notre sujet de l'exposer ni d'en examiner la valeur. Rappelons seulement qu'au XVII^e siècle, Dom Germain Millet (*Vindicata Ecclesie gallicanæ de suo Dionysio Areopagita gloria*, Paris, 1638) soutint que le premier évêque de Paris était l'aréopagite converti par saint Paul. Jean de Launoi lui répondit dans son traité *De duobus Dionysiis*, Paris, 1642, où il établit que, d'après le témoignage de Grégoire de Tours (*Hist. Francorum*, L. I, 30, édit. Krusch, p. 47-48), saint Denis fut envoyé à Paris en 251 sous l'empire de Dèce et qu'il était par conséquent impossible d'identifier les deux personnages. Après une ardente polémique, parfaitement résumée dans la *Gallia christiana* (Paris 1744, t. VII, p. 4-13), l'opinion de Jean de Launoi prévalut. « Les sçavans du dernier siècle, écrivaient Félibien et Lobineau (*Hist. de Paris*, 1725, t. I, p. 83) ont éclairci ce fait de manière à ne plus laisser aucun doute. L'Eglise de Paris, à qui il appartient plus qu'à toute autre de prononcer sur ce point, a si bien distingué les deux saints Denis confondus en un depuis longtemps qu'elle les honore présentement chacun en son jour, sçavoir saint Denis, premier évêque d'Athènes et aréopagite, le 3 d'octobre, et saint Denis de Paris, le 9 du mesme mois, conformément aux anciens martyrologes d'Usuard et d'Adon. » Le P. Théry, dominicain, a exposé l'origine de cette tradition, qui ne remonte pas au delà du IX^e siècle. (*Revue des Jeunes*, 25 nov. 1926, p. 456-467 ; 25 décembre 1926, p. 563-571).

2. *Histoire de Paris*, t. I, p. 123.

3. T. VII, p. 42.

gieux de Marmoutiers remonte seulement à l'année 1084. Ils l'obtinrent de Geoffroy, évêque de Paris, qui leur accorda trois autres oratoires, situés en dehors de la ville : Saint-Julien de Versailles, Saint Denis de Roncey et Saint-Jacques de Villepreux ¹. En tout cas, cette concession de l'année 1084 est la plus ancienne qui soit conservée aux Archives nationales relativement à Notre-Dame des Champs ². Il ne nous appartient pas d'analyser les autres pièces ni de retracer l'histoire de ce prieuré, qui, malgré la richesse de ses souvenirs, ne semble pas avoir jamais eu un rôle important ³. Disons seulement qu'il fut abandonné pendant les guerres de religion et qu'au début du xviii^e siècle, il ne donnait aucun espoir de relèvement.

..

Pour l'acquérir, il fallait l'agrément du prieur, de l'abbé commendataire et de l'abbaye de Marmoutiers. Le prieur était François Choisinin, protonotaire apostolique, conseiller et aumônier du roi. Ce fut lui qui accorda le premier son consentement. Par un acte du 12 octobre 1602, il s'engageait à céder au Carmel « l'église, les édifices, les jardins, l'enclos et les terres adjacentes qui seroient nécessaires » et il transmettait à un procureur non désigné le pouvoir de traiter auprès du Saint-Siège. En retour, il réclamait une compensation équivalente aux biens cédés et maintenait les droits et revenus du prieuré. L'acte, qui devait être porté en cour de Rome, fut rédigé en latin, par Thomas Gallot, notaire ecclésiastique de Paris, à l'hôtel de Jacques de Montholon,

1. *Recherches historiques*. Paris, 1782, t. IV, quartier XVII, p. 152-155.

2. L. 920, pièce 1.

3. « On connaît fort peu de Prieurs de ce lieu, écrit l'abbé Lebœuf. Alexandre l'étoit au xii^e siècle, Robert de Plusditz en 1192, G. en 1231 ; Guillaume de Chanterelle en 1380 ; Antoine Vigier en 1471 ; Audebert Macéré et en dernier lieu Alexandre de la Rochefoucauld. » (*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Paris, éd. de 1883, t. I, p. 147). Le dernier prieur ne fut pas Alexandre de la Rochefoucauld, mais François Choisinin. A cette liste ajoutons les noms de Jean et Thomas Pelé, Bertrand Jossivel, Jean-Baptiste Clotard, Simon Blanquier, qui furent prieurs entre 1451 et 1544. Il en sera question à propos des sépultures (ch. VIII).

avocat au grand Conseil. Michel de Marillac et Pierre de Bérulle, les principaux collaborateurs de Mme Acarie, y assistèrent comme témoins ¹.

Il fut moins facile de décider l'abbé commendataire, qui était le cardinal de Joyeuse, fils de la maréchale et frère du capucin, le fameux P. Ange. A plusieurs reprises, Mlle de Longueville le pria de résigner son bénéfice et à chaque fois elle essuya un refus si peu encourageant qu'elle avait pris le parti de ne plus en parler. Cependant, sur les instances de Mme Acarie, qui l'assura du succès, elle adressa une nouvelle requête, qui en effet fut agréée. Le souvenir de sa mère, qui lui avait vivement recommandé la fondation du Carmel, ne fut pas étranger à la détermination du cardinal ². A l'exemple de Choisin, il donna sa procuration pour le règlement de l'affaire, auprès du Saint-Siège ³. Jacques de Bertier, évêque de Rieux, et Pierre de Reveilles, abbé de Saint-Gérauld d'Aurillac, qu'il avait nommés procureurs, le 29 octobre 1602, déléguèrent leurs pouvoirs, le 18 janvier 1603, sans désigner le nom de leur mandataire ⁴.

Avant d'accorder son consentement, le cardinal de Joyeuse voulut se rendre un compte exact de la situation par une visite à Notre-Dame des Champs. Ce qu'il remarqua n'était pas de nature à lui inspirer le regret de son bénéfice. Du cloître, du dortoir, du réfectoire et, à plus forte raison, des autres pièces, il ne restait guère que des vestiges. Quant à l'église, dont les voûtes étaient percées de trous, elle risquait de s'écrouler. Or les ressources du couvent, épuisées pendant les guerres civiles, suffi-

1. *Arch. Nat.* S. 4.655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 2. La plupart des autres actes furent rédigés aussi en latin. C'est peut-être pour cette raison qu'ils semblent avoir été ignorés ou négligés de ceux qui ont écrit sur le Carmel.

2. Du VAL, *La vie admirable de Sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 174 ; Germain HABERT, *La vie du cardinal de Bérulle*. Paris, 1646, p. 211-212.

3. *Ibid.* S. 4.655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 3.

4. *Ibid.*, pièce 4. Le procureur de Choisin à Rome fut Jean Boterel ou Bote-reau (Bulle de Clément VIII, du 13 nov. 1603, traduite et imprimée à Paris, 1620 ; *Arch. Nat.* S. 4.655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 13). Dans cette Bulle, il est question seulement de la cédula (procuration) du cardinal de Joyeuse ; mais, d'après une autre pièce (acceptation de la Bulle par Choisin) il semble que le cardinal fut présent à Rome pendant les négociations (*Arch. Nat. Ibid.*, pièce 10).

saient à peine à l'entretien des trois religieux qui composaient toute la communauté et les revenus du prieur ne permettaient pas de réparer même la toiture. Avec quoi eût-on restauré les édifices ? Les trois religieux, envoyés depuis quelques jours de Marmoutiers, n'étaient pas assez nombreux pour remplir leurs offices à l'église ni pour échapper aux dangers de l'oisiveté. De jeunes novices, qui avaient été placés là, afin d'y continuer leurs études, sortaient chaque jour, pour aller à l'Université, ce qui présentait des inconvénients. Aussi avait-on jugé préférable de les mettre au collège de Marmoutiers, voisin de la Sorbonne. Les Carmélites, au contraire, assumeraient les frais de toutes les réparations ; elles paieraient les revenus du prieuré, qui constitueraient un bénéfice net, puisqu'ils seraient allégés désormais de toute charge ; enfin grâce à ces religieuses ferventes, on verrait reflourir la piété au faubourg Saint-Jacques, en un temps où elle était bien nécessaire. Bref, la cession de Notre-Dame des Champs au Carmel serait à la fois un profit pour les Bénédictins et un avantage pour la religion ¹.

L'abbaye de Marmoutiers, de laquelle dépendait Notre-Dame des Champs, ne se hâta pas de partager l'avis de Choissin et du cardinal de Joyeuse, quoique ce dernier l'eût exhorté à le faire, par l'intermédiaire de ses procureurs ². M. de Brétigny, cet excellent homme qui eut le mérite des initiatives, sans avoir la joie du succès, entreprit des négociations qui n'aboutirent à rien. Comme le temps pressait, on recourut au roi, qui adressa, le 14 février 1603, la lettre suivante aux Bénédictins.

« Chers et bien amez ; désirant seconder les intentions de ceux qui travaillent à promouvoir dans ce royaume notre sainte religion catholique, apostolique et romaine, et ayant esté averti que nostre très chère cousine la demoiselle de Longueville meüe d'une singulière dévotion, a délibéré de faire bastir et establir, soubz le bon plaisir de notre très-sainct père le pape et le nostre, en cette ville, un couvent de Carmélines, au lieu où est à présent

1. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 1^{re} liasse, pièce 4.

2. *Arch. Nat. S. 4655*, *ibid.*, pièce 5. Cette pièce manque dans le carton. D'après le sommaire, elle est datée du 18 janvier 1603. Il est probable que le procureur délégué était M. de Brétigny.

l'église Nostre-Dame des Champs, qui est en vostre disposition, et qu'en ayant obtenu le consentement de nostre très cher cousin le cardinal de Joyeuse vostre abbé, il est à propos d'en avoir encore le vostre : nous vous en avons bien voulu escrire cette lettre, pour vous dire que vous nous ferez service très agréable de vous conformer à la volonté de vostre ditabbé. En quoy n'ayant pas moins de pouvoir sur vous que sur vostre supérieur et ne vous estimans moins nos fidèles serviteurs, nous voulons croire que vous n'apporterez aucune difficulté, ainsi que nous avons commandé au sieur de la Vallière, nostre conseiller et maistre d'hostel ordinaire, de vous faire plus amplement entendre et traitter avec vous de cette affaire ; pour l'effet duquel, encore que nous ayons assés de puissance sans vous, nous vous avons toutes fois bien voulu obliger en vous escrivant, croyant que vous vous arrêterés plus au commandement que nous vous en faisons qu'à toute autre difficulté qui s'y pourroit rencontrer pour vous en divertir. Et nous en remettant au dit sieur de la Vallière à vous représenter l'utilité que vous apportera cette convention et espérant qu'il nous apportera réponse favorable de vostre chapitre, nous ne vous en ferons la présente plus expresse. Donnée à Paris le XIV jour de Février M D C. III. ⁴ »

Cette lettre ne produisit pas l'effet que son auteur était en droit d'espérer. A défaut d'un refus formel, qui eût été impossible après la demande courtoise et ferme du souverain, M. de la Vallière ne rapporta qu'une réponse dilatoire. Le prieur de Marmoutiers, Jacques d'Huissian, et son couvent se retranchaient dans leur incompetence et en appelaient au chapitre général. Henry IV n'admit ni excuse ni atermoiement et, dès le 20 février, six jours après sa première lettre, il en écrivit une seconde, où, sous les arguments persuasifs du diplomate, perçait le ton du chef qui voulait être obéi sur-le-champ.

« Chers et bien amez ; nous avons sceu la remise que vous faites de consentir au délaissement de l'église de Nostre-Dame des Champs jusques à la tenuë de vostre premier chapitre général, et la disposition en laquelle vous estes de contenter lors pleinement

1. FÉLIBIEN et LOBINEAU, *op. cit.*, t. IV, p. 25.

notre très-chère cousine la princesse de Longueville. Cette bonne volonté que vous lui témoignez nous est très agréable, et nous en désirons de vous dez maintenant cet effet que vous donniez présentement le consentement de votre chapitre particulier, et nous l'envoyiez par le sieur Gaultier nostre avocat général en nostre grand conseil, que nous avons expressément chargé de cette affaire, et désirons qu'il nous en rapporte de votre part toute satisfaction. Le pouvoir vous en est donné par nostre très cher cousin le cardinal de Joyeuse vostre abbé. Et ne nous restant rien à désirer de vous quant à présent pour ce regard que le consentement de votre chapitre particulier, vous ne le pouvés nous refuser, et ma volonté le fera toujours agréer dans votre chapitre général, et vous y servira de justification, sans que vous considériez l'invalidité prétenduë de cet acte qui ne vous concerne et préjudicie en rien. Je me promets que cette lettre sera la dernière que nous vous adresserons sur ce sujet, et que l'ayant si fort à cœur, vous vous disposerez à nous rendre ce service très agréable ; et nous vous témoignerons, aux occasions qui se présenteront de vous favoriser, combien nous aura pleu le consentement que vous y aurés apporté. Donné à Paris le XX de février, MDC. III^e. »

M. Gaultier, porteur de cette lettre, et M. de Bérulle, qui l'accompagnait, se substituèrent à M. de Brétigny, comme ils le feront l'année suivante, quand il s'agira d'obtenir des carmélites espagnoles. Grâce à la sommation du roi, leur tâche à Marmoutiers était aisée à remplir. On s'en aperçoit, en lisant l'acte capitulaire, du 7 mars, par lequel le prieur et ses religieux consentirent à la cession de Notre-Dame des Champs. Il y est déclaré expressément que ce furent les lettres d'Henri IV qui les déterminèrent, malgré leur désir de temporiser jusqu'à la réunion du chapitre général².

1. *Ibid.* ; *Documents historiques. Recueil des lettres missives de Henri IV.* t. VII (supplément publié par J. Guadet) Paris, 1872, p. 876-878.

2. *Arch. Nat. S.* 4635, cote D, 1^{re} liasse, pièce 7. Par une lettre du 28 février, que portèrent sans doute MM. Gaultier et de Bérulle, Choisin exhortait l'abbaye de Marmoutiers à leur donner satisfaction (*Ibid.*, pièce 8). Une première réunion du chapitre eut lieu le 3 mars, selon toute vraisemblance. C'est donc entre ces deux dates — 28 février et 3 mars — que très probablement MM. Gaultier et de Bérulle se rendirent à Tours.

M. de Bérulle ne joua donc pas en cette affaire le rôle décisif que Germain Habert et le P. Senault¹ lui ont prêté. Mais que « la grâce, la douceur et la modestie qui paraissoient en lui, la solidité de ses raisons et l'efficace de ses paroles »² aient gagné les Bénédictins à sa cause et les aient amenés à donner par persuasion ce qu'ils auraient cédé par contrainte, cela est vraisemblable et c'est peut-être simplement ce que nos auteurs, sous le vague des formules louangeuses, ont voulu exprimer.

Pendant qu'il traitait avec Marmoutiers, M. de Bérulle fit une conquête d'un prix inestimable, au foyer d'Antoine du Bois de Fontaines, cousin comme lui de Mme Acarie. Cet ancien ambassadeur extraordinaire de Charles IX et d'Henri III, homme de grande piété et de haute réputation, venait de quitter son domaine de Rouziers ou de Bueil pour suivre à Tours les prédications du carême. Madeleine, la sixième des quinze enfants qui étaient nés de son mariage avec Marie Prudhomme de Brie, touchait à sa vingt-cinquième année³. Elle se distinguait par les dons les plus précieux de la nature et de la grâce, vivait dans le monde en religieuse et soupirait après le jour où elle pourrait entrer chez les Capucines. Lorsque M. de Bérulle l'eut entretenue du Carmel, qui allait bientôt se fonder, elle éprouva un irrésistible attrait pour la Réforme de sainte Thérèse et, dans le secret de son cœur, elle résolut de se faire carmélite. Effectivement Mlle de Fontaines, qui devint la vénérable Madeleine de saint Joseph, fut la première professe et la première prieure française du couvent de l'Incarnation, la principale propagatrice en France du Carmel réformé et, avec Mme Acarie, sa gloire la plus éclatante et la plus pure.

Les religieux de Marmoutiers se réunirent de nouveau, le lundi 10 mars, pour prendre des décisions consécutives à leur

1. GERMAIN HABERT, *op. cit.*, p. 212 ; SENAUT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, éd. de 1670, p. 53-54.

2. SENAUT, *ibid.*, p. 54.

3. Elle naquit le 18 mai 1578. L'abbé Houssaye s'est donc trompé, en lui attribuant alors vingt-deux ans. *M. de Bérulle et les Carmélites de France*. Paris, 1872, p. 273. Nous renvoyons, pour les détails généalogiques, à notre ouvrage : *la vénérable Madeleine de saint Joseph*, p. 9-13.

acte capitulaire du vendredi précédent. Il fallait présenter au roi des lettres de soumission et procéder à certains actes qu'entraînait la cession de Notre-Dame des Champs ¹. Le prieur, Jacques d'Iluissian, et l'aumônier, André Yvonne, délégués à cet effet, se rencontrèrent à Paris, le 21 avril 1603, chez Louis Séguier, doyen de Notre-Dame, avec Michel de Marillac, à qui la princesse de Longueville avait délégué ses pouvoirs. En échange de Notre-Dame des Champs, les Bénédictins demandaient une rente annuelle de trois cents livres, payable au collège de Marmoutiers, auquel le titre de l'ancien prieuré serait rattaché, et une quantité de terres égale à celle qui serait occupée en dehors de l'enclos ². M. de Marillac accepta ces conditions, dont Anselme Huguenat de Marsay et sa femme, Marie Langloye, se portèrent garants. Les procureurs de Marmoutiers lui remirent alors l'acte capitulaire de leur couvent et « les clefs de la maison et prieuré de Notre-Dame des Champs ³. » S'il avait connu ces faits, dont nous résumons la substance, l'abbé Houssaye ne se serait pas demandé ce qui se passa entre le 7 mars et le 21 avril ; puis, évitant une erreur, née d'une supposition gratuite, il n'aurait pas substitué à cette dernière date, qui lui paraissait trop tardive, pour la remise des clefs, celle du 21 mars, qui a le double défaut d'être prématurée et inexacte ⁴.

1. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 1^{re} liasse, pièce 8.

2. *Ibid.*, pièce 9. Le chapitre de Marmoutiers réclamait en outre un inventaire du prieuré et une copie des bulles pontificales et autres pièces concernant la cession du prieuré (*ibid.*, pièces 7 et 8). La clause relative au remplacement des terres donna lieu à un litige, qui dura dix ans, de 1617 à 1627. Les Bénédictins voulaient comprendre parmi les terres remplaçables celles qui étaient occupées par l'église, la cour et le passage public. Les Carmélites prétendaient qu'il fallait les déduire. Ce furent elles qui eurent gain de cause. Une sentence arbitrale des 4 et 15 juillet 1626, confirmée par le Parlement le 15 juillet suivant, réduisit d'environ cinq à trois arpents la quantité de ces terres et fixa à 3.200 l. l'indemnité due pour leur remplacement. *Ibid.*, pièces 23, 37-45.

3. *Ibid.*, pièce 9. Les religieux de Marmoutiers ratifièrent, le 23 mai, l'acte de leurs procureurs. *Ibid.*, pièce 10.

4. *M. de Bérulle et les Carmélites de France*, p. 276.

*
* *

On n'avait pas attendu ces événements pour exécuter la résolution prise aux Chartreux de ne point fonder le Carmel en France, sans en avoir obtenu l'autorisation du Saint-Siège. Chargé de cette mission importante, M. de Santeuil, secrétaire du roi et membre du clergé parisien, partit pour Rome, à la fin d'octobre 1602. Il emporta ou reçut ensuite les pièces que nous avons analysées et en outre une supplique de la princesse de Longueville et des douze premières postulantes, sollicitant la bulle d'érection ¹. Clément VIII se montra disposé à favoriser un établissement recommandé par de hauts et pieux personnages et destiné à procurer à la France les plus grands bienfaits. Mais les Carmes déchaussés mirent tout en œuvre pour l'entraver, parce que la direction du futur carmel ne leur était pas réservée, ce qui leur semblait contraire à l'esprit de l'Ordre ². Ils oubliaient sans doute que sainte Thérèse avait fondé quatre monastères, avant de réformer les Carmes ; que le premier et le plus célèbre d'entre eux, saint Joseph d'Avila, demeura quatorze ans sous la juridiction de l'Ordinaire ; qu'enfin, selon la remarque de saint François de Sales, les Carmélites déchaussées s'étaient récemment établies à Rome, sous la direction de l'Oratoire. Quoi qu'il en soit, par suite de leur opposition, l'affaire traîna pendant une année. Le cardinal d'Ossat, à qui elle avait été confiée, fut même sur le point de l'abandonner. Mais, après un nouvel examen, il s'y consacra avec zèle et la termina heureusement. La Bulle fut accordée le 13 novembre 1603, devant une assemblée de seize cardinaux, le pape ayant tenu à donner une solennité extraordinaire à la fondation du Carmel en France ³.

1. De LEZEAU, Vie manuscrite de M. de Marillac, première partie, fol. 90. (*Bibl. nat.* Ms. f. fr. 82) ; Du VAL, *op. cit.* p. 177.

2. Le P. LOUIS de SAINTE THÉRÈSE, *Abrégé de l'établissement des Carmélites de France*, p. 37.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 54 ; le P. de BEAUVAIS, *La vie de Monsieur de Brétigny, prestre, fondateur des Carmélites de sainte Thérèse en France et aux Pays-Bas*, Paris, 1765, p. 225.

Des vingt-trois articles contenus dans cette Bulle nous citons ici, d'après une traduction ancienne, la plupart de ceux qui regardent le temporel, parce qu'ils résument et sanctionnent les décisions prises entre les différentes parties. Après avoir rappelé les avantages de la fondation et la supplique de la princesse de Longueville, le pape s'exprimait en ces termes : « Du consentement exprès de notre bien-aimé fils François, du titre de Saint-Pierre aux liens, prêtre-cardinal de Joyeuse, lequel tient en commande ledit monastère de Marmoutier, par concession et dispense apostolique et dudit François Choisin, avons transféré à perpétuité de ce prieuré au collège de Marmoutier et à sa chapelle sous certaine manière et forme alors exprimée, le nom, titre et dénomination du prieur et prieuré susdit, et ledit François Choisin, ainsi que le prieur ou commandataire qui sera par après, et le couvent dudit prieuré, avec le nombre accoutumé de ses Religieux et les charges qui leur incombent en quelque sorte que ce soit et les privilèges, prérogatives, grâces, propriétés, droits, rentes, décimes, revenus, profits, casuels, émoluments et toutes les autres choses et biens à eux appartenant, où qu'ils soient et de quelque part qu'ils proviennent, avec tous les meubles sacrés et profanes, excepté seulement les bâtiments ecclésiastiques, les situations, jardins, terres et choses adjacentes susdites, ainsi qu'une certaine maison située vis-à-vis dudit prieuré, de l'autre côté de la rue et le jardin d'icelle maison, ainsi qu'il est plus amplement contenu dans lesdites lettres : absolvant aujourd'hui ladite princesse Catherine, à l'effet de ces présentes seulement, et la réputant absoute, de toute excommunication, suspense, interdit et autres sentences ecclésiastiques, censures et peines portées par le droit ou par les hommes, pour occasion ou cause que ce soit, au cas qu'elle fût liée en quelque façon que ce soit, et tenant pour exprimée en ces présentes la vraie valeur annuelle des édifices, constructions, terres, maisons et jardins susdits, inclinant à ladite enquête, de l'autorité apostolique par la force des présentes, Nous supprimons et éteignons à perpétuité dans ledit prieuré et église d'icelui l'Ordre de Saint-Benoît et tout son état, nature, essence et dépendances.

Et pour la construction, érection et usage dudit monastère de

religieuses, du consentement desdits François, cardinal, et François Choisin, Nous concédons et assignons à perpétuité l'église, édifice, emplacement, jardin et terres adjacentes dudit prieuré, avec la maison et le jardin susdits, sauvegardant cependant et réservant l'habitation de ladite maison et de son dit jardin audit François Choisin, lequel sa vie durant pourra avoir ladite maison et son jardin, la tenir, habiter, louer, en jouir et profiter librement et licitement, sans aucun empêchement de la part de ladite abbesse ou prieure et religieuses susdites ou de quelque personne que ce soit, voulant qu'à sa mort l'usufruit soit aussitôt consolidé avec la propriété et que ladite maison et jardin d'icelle vienne et appartienne au monastère érigé par les présentes, à la charge de payer comme rente annuelle par ladite abbesse ou prieure et couvent dudit monastère audit collège de Marmoutier, trois cents livres chaque année, aux époques fixées pour ce par les parties, laquelle rente pourra être rachetée et éteinte quand on le voudra pour la somme de cinq mille quatre cents livres tournois. En sorte toutefois que dans l'éventualité du rachat de ladite rente, le prix d'icelle soit en même temps réellement et par effet employé aussitôt aux autres biens, immeubles, rentes ou autres revenus annuels et perpétuels pour ledit collège de Marmoutier, ou, si cela ne se peut faire alors, qu'il soit déposé à quelque église, changeur ou marchand honnête et solvable, choisi du consentement des parties, lequel prix n'en pourra être retiré sans l'autorisation de l'Ordinaire du lieu, comme délégué du Siège apostolique et à l'effet d'être employé ainsi qu'il a été dit ci-dessus, auquel cas le monastère érigé par les présentes demeurera entièrement libre et déchargé du paiement et versement de ladite rente, de toute autre obligation, quelle qu'elle soit, vis-à-vis dudit monastère ou collège de Marmoutier, à raison de l'église, emplacement, édifices, jardins, terrains et choses susdites.

Donnons permission et faculté à ladite princesse Catherine de faire construire ou édifier en cette église, dans les édifices, jardins et terrains et en leur emplacement, sol et lieux adjacents, un monastère de religieuses réformées, avec l'église et chapelle actuelles dudit prieuré ou autre, et le cloître, dortoir, réfectoire,

cimetière, cours, jardin, vergers, greniers et autres offices et pièces nécessaires et commodes.

Et après que ledit monastère aura été ainsi construit et muni de la clôture due et convenable et suffisamment pourvu de meubles sacrés et profanes et autres choses nécessaires pour le culte divin et usage des Religieuses qui doivent y être introduites et que ladite princesse Catherine y aura donné et assigné à perpétuité, réellement et avec effect, deux mille quatre cents livres de revenu annuel, garanti par des propriétés en fonds et biens immeubles. Nous l'érigeons et instituons semblablement à perpétuité et sans préjudicier à aucun, en monastère de Religieuses dudit Ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel sous la règle primitive, réformée et revue comme il a été dit, sous l'invocation que ladite princesse Catherine trouvera bonne et choisira ¹. »

Clément VIII se contentait de ratifier les accords qui avaient été conclus entre les parties intéressées et qui avaient été exposés dans les documents envoyés à Rome. Le prieuré de Notre-Dame des Champs, dont le titre et les droits passaient au collège de Marmoutiers, devenait la propriété du carmel, avec « l'église, les édifices, la situation, les jardins et terres adjacentes » y compris la demeure particulière du prieur, dont Choisin gardait seulement l'usufruit sa vie durant. Sur l'emplacement du terrain, dont elle obtenait la jouissance immédiate, la princesse de Longueville pouvait établir le monastère des Carmélites réformées, contenant « l'église ou chapelle, les cloîtres, dortoir, réfectoire, cimetière, cours, jardins, vergers, greniers et autres offices et pièces nécessaires et commodes. » Pleine liberté lui était laissée d'utiliser les immeubles anciens ou d'en construire de nouveaux. En échange de cette acquisition, la fondatrice s'engageait à fournir au collège de Marmoutiers une quantité de terres équivalente à celle que le prieuré cédait au carmel et à lui verser une rente annuelle de trois cents livres, rachetable par la somme de cinq mille quatre-cents livres ².

Ainsi s'achevait l'histoire, cinq fois séculaire, du prieuré béné-

1. Traduction empruntée à l'ouvrage cité de l'abbé Houssaye, p. 529-531.

2. Elle fut rachetée le 6 janvier 1629, par la Mère Madeleine de saint Joseph. *Arch. nat.* S. 4.655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 46.

dictin et commençait l'histoire, plus courte mais plus célèbre, du premier couvent français du Carmel réformé. Le nom de Notre-Dame des Champs reparaitra encore, ici et là, jusqu'à la Révolution, spécialement pour désigner l'église. Mais ce nom populaire ne sera pas celui du carmel. La Mère Anne de Jésus avait eu le désir de lui donner celui de saint Joseph, pour se conformer à l'exemple de sainte Thérèse, qui avait placé sous ce vocable le premier couvent de sa Réforme. M. de Bérulle, qui avait déjà voué un culte particulier à ce mystère, lui préféra celui de l'Incarnation, porté d'ailleurs par un autre couvent miligé d'Espagne. Ce sera son titre officiel. Néanmoins, dans le langage courant, on lui substituera fréquemment ceux de *premier monastère*, *carmel du faubourg Saint-Jacques*, *grand couvent*, *grandes Carmélites*, que l'on ne s'étonnera pas en conséquence de retrouver parfois sous notre plume.

CHAPITRE III

L'église — La chapelle souterraine de la Vierge et la crypte de saint Denis

Après de longs et ardents désirs, des négociations laborieuses, un voyage semé de péripéties, les filles de sainte Thérèse avaient enfin implanté la Réforme au cœur même de la France. Leur entrée à Paris, dont elles se félicitaient, avait suscité parmi le peuple du faubourg et de la ville des marques de curiosité et de sympathie ; elle avait attiré à Notre-Dame-des-Champs de grandes dames, heureuses d'une nouvelle occasion de se distraire, de se montrer ou de s'édifier ; elle avait comblé de joie ceux qui l'avaient préparée, au prix de rudes labeurs. Peuple, dames, fondateurs du monastère envahirent l'église, à la suite des carmélites, pour exprimer à Dieu leur allégresse et leur reconnaissance. Assistant à la réalisation du rêve qu'il caressait depuis vingt ans, Jean de la Quintanadoine de Brétigny, quoique dissimulé par modestie au bas du sanctuaire, se faisait remarquer entre tous par le contentement qui rayonnait sur son visage. Cependant une ombre de tristesse voila cette première cérémonie. Lorsque la princesse de Longueville lui avait demandé son consentement pour l'érection du carmel, Pierre de Gondy, évêque de Paris, l'avait exhortée « à procurer au plus tôt à la capitale une communauté si capable de servir d'exemple à toutes les autres qui y étoient déjà établies ¹. » Mais en apprenant que les religieuses ne seraient pas soumises à sa juridiction, il avait éprouvé un mécon-

1. Le P. de BEAUVAIS, *La Vie de M. de Brétigny, prestre, fondateur des Carmélites de sainte Thérèse en France et aux Pays-Bas*. Paris, 1765, p. 203.

tentement qu'il manifesta le 17 octobre par une froide réserve. Ayant changé de dispositions sur ces paroles de M. Gallemant : « Monseigneur, elles seront bien sous votre obéissance, puisqu'elles seront sous la nostre, qui sommes tout à vous ¹ », le prélat envoya le lendemain, qui était un lundi, fête de saint Luc, « son grand Vicaire à Notre-Dame-des-Champs pour l'ériger de sa part en monastère, y porter sa bénédiction aux religieuses, leur dire la messe et leur donner en déposit dans leur église ² » le saint Sacrement.

*
* *

Qu'était l'église où se déroulèrent ces deux premières cérémonies, prélude de tant d'autres, où furent accumulés de précieux objets d'art, où retentit la voix des plus grands orateurs, où furent enterrées des personnes célèbres ? Pour la décrire avec les transformations qu'elle subit au XVII^e siècle, il nous suffira de coordonner et de compléter les uns par les autres les renseignements empruntés aux plans et aux histoires de Paris, au cartulaire et aux *Chroniques* du carmel. Cette église était celle du prieuré. Nous avons dit, au chapitre précédent, qu'en 1602, lorsque le cardinal de Joyeuse la visita, avec les autres bâtiments, la voûte menaçait ruine. On put néanmoins la remettre en état, moyennant de grosses et coûteuses réparations ³. C'était une église ancienne.

1. Le P. Placide GALLEMANT, *La vie du vénérable prestre de J.-C., M. Jacques Gallemant, docteur en théologie, premier supérieur des Carmélites en France*. Paris, 1653, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 73. Le mot *ériger* est évidemment impropre, car l'érection avait été faite par Rome.

3. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 60. « Et quant au corps de de l'église, s'il est sur pied maintenant, c'est au moien des grandes réparations qui y ont esté faictes et qui ont beaucoup cousté aux Religieuses, sans quoy il seroit entièrement ruiné. » Cette pièce est intitulée : *Mémoire de ce que les Dames religieuses carmélittes du forsbourg saint Jacques de cette ville de Paris ont pris et démembré de l'antienne et royale fondation de la terre, fief et seigneurie du prieuré nostre Dame des Champs lès Paris*. D'après la pièce 23 de la même liasse (extrait d'un acte d'arpentage du 10 juin 1617), le principal et le procureur du collège de Marmoutiers firent



Jean MAROT. — Eglise du carmel

(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)



Israël SILVESTRE. — Eglise du carmel

(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)

D'après Gilles Corrozet ¹ et d'autres historiens de Paris ², qui semblent se reproduire servilement, elle fut bâtie sous le règne de Robert, fils de Hugues Capet, époque à laquelle ils assignent l'établissement des Bénédictins. Comme leur témoignage ne repose sur aucune preuve, l'abbé Lebœuf n'a pas tort de le révoquer en doute. L'opinion de cet auteur, communément admise dans la suite, est que l'église fut construite au XII^e et son portail au XIII^e siècle ³. Il ne cite lui non plus et nous n'avons trouvé aucun document décisif à l'appui de son assertion. La gravure de Jean Marot, où l'on aperçoit les fenêtres en ogive de la façade et les premiers arcs-boutants de la nef, indique, il est vrai, que ces parties tout au moins appartenaient à la période gothique. Mais sur une gravure d'Israël Silvestre, contemporain de Marot, les mêmes fenêtres et, sur les gravures de l'un et de l'autre, les tourelles de la façade paraissent relever du roman. De ces divergences entre écrivains et artistes, s'il y a lieu de tirer une conclusion, c'est peut-être que l'église, née à l'âge du roman, fut restaurée à celui du gothique.

Elle s'élevait sur le côté droit du passage public, conduisant de la rue d'Enfer à la rue Saint-Jacques, à distance presque égale de l'une et de l'autre, et mesurait vingt mètres de large et quarante au plus de long ⁴. Il importe de noter qu'elle était orientée régulièrement, la façade regardant la rue d'Enfer et le chevet tourné vers la rue Saint-Jacques. Encadrée par un porche du

remarquer que la construction de l'église aurait coûté au moins cent mille écus.

1. *Les Antiquitez, croniques et singularitez de Paris...* augmentées par N. B. (Nicolas Bonfons). Paris, 1586-1588, L. I, p. 52.

2. André FAVIN, *Histoire de Navarre*. Paris, 1612, p. 133 ; Du BREUIL, reproduit par Claude MALINGRE, *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 153 ; FÉLIBIEN et LOBINEAU, *Histoire de Paris*. Paris, 1725, t. I, p. 123 ; PIGANIOU de la FORCE, *Description de Paris*. Paris, 1742, t. V, p. 345.

3 *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Paris, édit. de 1883, t. I, p. 146.

4. La superficie de l'église, d'après ces mesures, était d'environ huit ares. Elle est confirmée par un acte d'arpentage du 10 juin 1617, évaluant cette superficie à « un quartier de terres ou environ » (Arch. Nat. S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 23). On sait que le quartier était le quart de l'arpent, lequel valait, à cette époque, à Paris, trente-quatre ares.

XVII^e siècle, l'entrée faisait face à la porte de la rue d'Enfer, que l'on voyait encore intacte, il y a une quinzaine d'années, au n° 25 de la rue Denfert-Rochereau ¹. Entre la rue d'Enfer et l'église s'étendaient deux cours, ayant ensemble une longueur d'une soixantaine de mètres, en communication avec le passage qui bordait l'église et aboutissait au n° 284 actuel de la rue Saint-Jacques. Grâce à ces indications, il est déjà facile de se figurer, d'une façon approximative, son emplacement. L'étude comparée des plans et une tradition orale du carmel permettent de préciser davantage. Contiguë, à gauche, au mur mitoyen de l'Ecole Lavoisier et distante, à droite, d'environ quarante mètres de la rue du Val de Grâce, la façade, dans sa partie septentrionale, eût été à six ou sept mètres à l'ouest de la rue Nicole². C'est là que finit aujourd'hui l'aile orientale du nouveau monastère, dans sa partie la plus rapprochée de l'Ecole Lavoisier. Ainsi la nef aurait été coupée, presque en son milieu, par la rue Nicole, tandis que le tronçon voisin du chœur et le chœur tout entier auraient été compris dans la partie située entre cette rue et la rue Saint-Jacques ³.

A en juger par les gravures d'Israël Silvestre et de Jean Marot, la façade comprenait deux rangs de trois fenêtres, était flanquée de deux tourelles polygones et surmontée d'un pignon, que couronnait une statue. Nous savons par un document du 8 thermidor de l'an V (26 juillet 1797) qu'elle était couverte, du moins à cette époque, d'un grand comble en tuiles à deux égouts, avec faitage, chéneaux et descente en plomb ⁴. Le porche, au fronton triangulaire dominé d'une croix, avait été construit pour masquer la galerie qui reliait, par devant la façade, le grand couvent à son annexe, le *Petit logis*. Comme ce dernier fut achevé vers 1638, il est probable que le porche datait de la même année.

1. Elle a été mutilée en 1912. On en trouvera la description au chapitre XI.

2. On verra, par le plan Verniquet, reproduit au ch. suivant, que cette façade n'aurait pas été parallèle à la rue Nicole.

3. On y a élevé en 1924 des immeubles. Le n° 13 correspond à l'emplacement du chœur et de la partie voisine.

4. *Procès-verbal de réception d'enchères et d'adjudication définitive du domaine des ci-devant Carmélites de la rue d'Enfer*: Arch. du carmel.

L'église se composait d'une nef principale, divisée en cinq travées et voûtée en maçonnerie, et de deux nefs latérales. Celle de gauche, contiguë au passage public, pour qui entrait par le porche, avait cinq chapelles, qui étaient dédiées : la première à saint François, la seconde à sainte Madeleine, la troisième à sainte Geneviève, la quatrième à saint Denis, la cinquième à saint Joseph ¹. Celle de droite en contenait autant, lorsque les carmélites prirent possession de leur couvent, car la Mère Anne de Jésus, dans une lettre du 8 mars 1605, déclare que l'église compte dix chapelles ². Malingre, qui cite celles de gauche, ne dit rien de celles de droite ou plutôt il affirme que, de ce côté, on n'en voyait aucune. Il ne faut pas s'étonner de cette apparente contradiction. Entre l'année 1605, où la Mère Anne de Jésus écrivit sa lettre, et l'année 1640, où Malingre publia ses *Antiquités de Paris*, probablement entre 1630 et 1635, les chapelles de cette nef latérale avaient été murées et annexées au monastère. On n'avait laissé ou pratiqué que deux ouvertures, l'une au bas du chœur, pour la sacristie, dédiée à sainte Thérèse, et l'autre vers le milieu, pour le confessionnal des carmélites. A l'autre extrémité, on construisit un grand escalier en pierre de liais blanche, qu'on avait « le secret d'entretenir ainsi que sa rampe dans leur beauté ³. » Du cloître il conduisait à l'avant-chœur et au petit chœur, qui, quoique renfermés dans la clôture, seront décrits ici, parce qu'ils furent pris l'un et l'autre sur l'église.

L'avant-chœur, où les religieuses se réunissaient, comme le nom l'indique, ayant de se rendre au chœur, menait directement à celui-ci, placé à droite du chœur de l'église et à son niveau. Soutenu par des piliers, il longeait la nef au-dessus des anciennes chapelles, qui avaient été remplacées pour la symétrie par des chapelles feintes. Sa longueur, qui aide à mesurer celle de l'église, était de quatre-vingt-quatre pieds, et sa largeur de quinze pieds huit pouces. Séparé de l'église par un mur, il recevait la

1. Claude MALINGRE, *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 503.

2. *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées*, publié par les soins des carmélites du premier monastère à Paris. Reims, 1894, t. II, p. 21.

3. *Chroniques ms.*, (Appendice) *Description*, p. 11.

lumière par de grandes croisées sans volets, qui s'ouvraient sur le cloître. En le qualifiant « un des plus beaux endroits de la maison ¹ » les *Chroniques*, auxquelles nous empruntons cette description, lui reconnaissaient un défaut : celui de n'être pas assez haut de voûte. Sa hauteur au-dessus du sol, qui était de quatorze pieds, semble avoir égalé, sinon dépassé, celle du chœur, auquel il conduisait. Son emplacement dérogeait à la coutume du Carmel, d'après laquelle l'avant-chœur se trouve dans les bâtiments claustraux et non dans l'église. Il en fut ainsi, au couvent du faubourg Saint-Jacques, durant les premières années. Mais l'affluence des vocations exigea l'agrandissement du chœur, qui se fit aux dépens de l'avant-chœur. A ce dernier on substitua celui que nous venons de décrire et ce fut sans doute l'impossibilité de le mettre ailleurs qui détermina les carmélites à empiéter sur l'église.

Le petit chœur, auquel on accédait par le même escalier, datait probablement de la même époque que l'avant-chœur. Mais à sa différence, notons-le, il n'était pas une des pièces prescrites par la règle conventuelle. Seules les circonstances, besoin d'espace et exigence de la clôture, en avaient imposé la création. Il occupait, au bas de la nef, la place réservée ordinairement aux orgues ou à la tribune. Sa longueur, qui correspondait à la largeur de l'église, était de soixante pieds ; sa largeur de quinze et sa hauteur au-dessus du sol de dix-huit, excédant de quatre pieds celle de l'avant-chœur dont nous venons de parler. D'après une description qui remonte à la seconde moitié du XVIII^e siècle, il se subdivisait en trois pièces. La plus rapprochée de l'escalier portait le nom d'avant-chœur, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, dont il était contigu, à son point de départ. C'est là que le saint Sacrement fut posé le 18 octobre 1604 et demeura près d'une année, pour une raison qui apparaîtra au chapitre suivant. Pendant ce temps, le maître-autel se trouva donc au bas de la nef ². A la suite de cet avant-chœur, qui tenait peu d'espace, était le petit chœur proprement dit, qui s'étendait jusqu'au milieu de la

1. *Ibid.*

2. *Fondation des Carmélites de France*. Ms., t. I, p. 261. (Arch. du carmel de Créteil).

tribune. Il était assez vaste pour contenir les religieuses qui, voile baissé, s'y rassemblaient, accompagnées parfois de la reine et de quelques dames, pour assister à la prédication. De cette place, Mlle de la Vallière, assise à côté de Marie-Thérèse, entendit Bossuet exalter la vie de détachement qu'elle allait embrasser avec tant de générosité. Un mot de l'orateur, atteste que le petit chœur était plus élevé que le chœur des religieuses et par conséquent que le chœur de l'église, l'un et l'autre au même niveau. « Descendez », dit-il à la nouvelle professe, en l'invitant à retourner au chœur, pour la suite de la cérémonie. Durant les troubles de la Fronde, en 1652, la plupart des carmélites de Saint-Denis se réfugièrent au faubourg Saint-Jacques, où une partie du couvent fut mise à leur disposition. C'était au petit chœur qu'elles se réunissaient, pour l'oraison du matin et du soir et pour la récitation des Matines. A ce propos, les *Chroniques* remarquent que « les portes de l'église étant toujours fermées à cette heure — l'heure des Matines — on ne craignait pas pour les personnes du dehors le mauvais effet que devaient produire les chants ou récits des deux communautés² », celle du faubourg Saint-Jacques, selon l'usage en pareil cas, récitant l'office séparément. De cette observation il résulte que, pendant le jour, l'église était ouverte au public.

La troisième pièce, qui comprenait, à elle seule, l'autre moitié de la tribune, avait été transformée, en 1638, en une sorte de chapelle, avec une nef, deux parties latérales et un autel, pour renfermer les reliques du couvent. On l'appelait, pour cette raison, *la chapelle des reliques*. Elle fut remplie d'objets d'art, dont il sera question plus loin, grâce surtout aux libéralités de la princesse de Condé, qui désirait y exposer le corps de la Mère Madeleine de saint Joseph, dont elle espérait la béatification prochaine. A l'extrémité, une petite grille permettait aux sœurs de recevoir

1. Anne d'Autriche s'y trouvait, lorsque le P. Senault prononça son *panégyrique de la Vierge* : « Celles qui environnent icy vostre majesté, Madame, sont des preuves irréprochables de la vérité que je presche ; elles ont quitté le siècle avec tous ses plaisirs, pour embrasser la pureté. » *Panégyriques des Saints*. Paris, 1656, p. 52.

2. *Chroniques*, t. I, p. 271.

la communion, lorsqu'elles soignaient leurs compagnes atteintes de maladie contagieuse, dans l'infirmerie du *Petit logis*. Le prêtre montait là par un escalier qui partait de la chapelle saint François, située juste au-dessous. Les trois pièces de la tribune étaient bordées, derrière, par la façade de l'église, éclairée de trois fenêtres et, devant, par des colonnes feintes de marbre et trois grilles ¹.

Descendons de la tribune, afin d'achever la description de l'église, que nous parcourrons du reste une seconde fois, pour en admirer les richesses artistiques. Entre la nef et le chœur se dressait une balustrade de marbre, coupée en son milieu par une grille surmontée d'un crucifix. Pour atteindre l'autel, on gravissait un escalier de douze marches, dont les connaisseurs, assurent les *Chroniques* ², appréciaient la disposition, les saillies, les retours. Au niveau de l'autel et à sa droite ou du côté de l'épître, était le chœur du couvent fermé par deux grilles, l'une grande, l'autre petite, où les religieuses recevaient la communion, toutes deux armées de pointes de fer, dont la vue, à la vêtue de Mlle Emilie de Bouillon, arrachait à Bossuet ce cri d'admiration mêlé de frayeur : « que cette clôture est rigoureuse ! que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui en approchent ³. »

* *
* * *

Au-dessous de l'autel, ce qui en expliquait l'élévation, était une chapelle, en partie souterraine, où l'on descendait par le bas du chœur, à chaque extrémité de la balustrade. Il y avait là « autrefois, écrit le P. Senault, une grotte, où l'on tient que saint

1. La plupart de ces détails sont empruntés aux *Chroniques manuscrites* (t. I, Appendice : *Description*, p. 8-17). On en trouvera quelques uns sur l'extérieur de la tribune dans les *Chroniques imprimées* (t. I, p. 157) ; dans BRICE (*Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris, 8^e édit., 1725, t. II, p. 102) ; dans PIGANOL de la FORCE (*Description de Paris*. Paris, 1742, t. V, p. 350).

2. T. I, p. 156.

3. Ed. LEBARQ, t. III, p. 508.

Denis se retiroit avec les premiers chrestiens, pour éviter la fureur de la persécution. Elle fut dédiée quelque temps après à la sainte Mère de Dieu et l'on y mit son image qui a esté comme l'instrument d'un grand nombre de miracles ¹. » Ce qui est certain, c'est que cette chapelle, au temps du prieuré, fut un lieu de dévotion populaire et le siège d'une confrérie dite de *Notre-Dame du Chapelet*. Nous transcrivons ici un billet par lequel un nouvel associé demandait son inscription et annonçait l'envoi de son offrande : « N. affectueusement prie M^r de Nostre Dame des Champs le faire inscrire dedans le grand livre de Nostre Dame des Champs, afin qu'il soit participant ès prières des confrères et sœurs, et pour ce faire envoie ce cierge à la Benoite Dame des Champs ². » Après le départ des Bénédictins, cette confrérie fut transférée à Saint-Jacques du Haut-Pas ³. Mais la chapelle de la Vierge, restée ouverte au public, continua de recevoir, toute l'année, la visite des fidèles et, en la fête de saint Denis, une procession de la paroisse ⁴. Empêchée par la clôture d'y descendre elle-même, la vénérable Madeleine de saint Joseph y envoyait tous les jours quelques personnes, au nom de sa communauté. Ce fut elle qui la fit réparer, en 1627, pour la rendre plus accessible et plus commode à ceux qui venaient y prier, y entendre ou dire la

1. *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, 1670, p. 540.

2. *Chroniques*, t. I, p. 199.

3. *Etat en forme de journal des Papiers concernant la cure et paroisse de St Jacques, St Philippe du Haut-Pas*, t. I, p. 29 (Arch. Nat. L.L. 793). Il y en avait probablement une autre, dite de la sainte Trinité, à l'église de Notre-Dame des Champs. Comme celle de Notre-Dame du Chapelet, elle fut transférée à Saint-Jacques du Haut-Pas. *Ibid.* Voir l'abbé J. GRENTE, (*Une paroisse de Paris sous l'ancien régime, Saint-Jacques du Haut-Pas*. Paris, 1897, p. 48).

4. L'abbé GRENTE, *op. cit.*, p. 93-94. L'auteur écrit ceci en note : « Cette chapelle basse ne devait pas être la crypte primitive où saint Denis avait autrefois résidé ; cette dernière, comprise dans la clôture et par suite exclusivement réservée aux Religieuses, formait comme un second étage en profondeur. » D'après la tradition, saint Denis avait résidé aussi dans cette chapelle ; mais comme on le verra plus loin, l'entrée de la crypte, qui se trouvait en effet au-dessous, était interdite aux fidèles, même en la fête de saint Denis.

messe. Comme les autres parties du prieuré, elle avait souffert de l'abandon auquel les guerres de religion l'avaient réduite. Elle était obscure, humide, malsaine. Mais, grâce à la générosité de Marie de Médicis, elle fut parfaitement restaurée et embellie. Quatre colonnes de stuc aux chapiteaux dorés soutenaient la voûte et deux grandes croisées aux vitres claires et une troisième aux vitraux peints lui fournissaient abondamment la lumière. Parce que ces ouvertures donnaient sur le jardin saint Jean, un mur semi-circulaire, dont le tracé se voit sur le plan de Verniquet, fut construit à quelques mètres de distance, pour préserver les religieuses des regards indiscrets des pèlerins et sauvegarder la clôture ¹.

*
* *

Au-dessous de cette chapelle, il y avait une crypte, dont la Mère Madeleine de saint Joseph a rappelé en ces termes la célébrité : « Ce lieu dont nous parlons est une cave enserrée dans la clôture du monastère, laquelle nous avons en grande vénération, parce que l'on tient par tradition que le grand saint Denys et plusieurs autres saints martyrs s'y sont retirés l'espace de deux ans, durant la persécution contre les chrétiens ². » Avant l'établissement du carmel, on y descendait par deux escaliers, débouchant, l'un de la chapelle souterraine, l'autre du cloître. La disposition du lieu et leur piété envers le premier apôtre de Paris décidèrent les carmélites à se réserver la jouissance de cette crypte vénérable. Dès lors, pour satisfaire aux exigences de la clôture, on supprima toute communication entre les deux sanctuaires, au moyen de deux murs, l'un en haut, l'autre en bas de l'escalier commun.

1. MALINGRE, *op. cit.*, p. 503 ; *Chroniques*, t. I, p. 199-200. Voir le plan de Verniquet au ch. suivant.

2. LA MÈRE MADELEINE DE SAINT JOSEPH, *La vie de sœur Catherine de Jésus, religieuse du premier monastère de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, étably en France, selon la réforme de sainte Thérèse de Jésus*. Paris, 1656, p. 78.

Nous allons explorer cette crypte, véritable labyrinthe, en évitant les coins obscurs, où, n'ayant pas le fil d'Ariane, nous risquerions de nous égarer. Elle avait été formée dans une ancienne carrière, à environ quarante pieds au-dessous de l'église, dont elle mesurait à peu près la longueur. Ce qui correspondait à la nef comprenait une galerie ou « enfilade », voûtée en maçonnerie, dans laquelle on avait creusé des chapelles en forme de grottes. Du côté droit, il y en avait trois, dédiées : la première à saint Louis, la seconde à saint Joseph, la troisième à sainte Geneviève. A la suite de cette dernière, on voyait deux niches, séparées par un petit mur, que la tradition tenait pour les vestiges des fonts où saint Denis baptisait les premiers chrétiens de Lutèce. Du côté gauche, il y avait quatre chapelles, dédiées la première à saint François, la seconde à saint Augustin, la troisième à sainte Ursule, la quatrième, qui avait évidemment changé de vocable, à sainte Thérèse. A ce point de la galerie, commençait un escalier de dix marches, par où l'on montait au chœur, à l'entrée duquel il y avait, à droite et à gauche, un petit autel adossé au mur. Le maître-autel, dédié à saint Denis, occupait le milieu du chœur. Derrière aboutissait jadis l'escalier, également de dix marches, qui reliait, avant la fermeture de ses deux extrémités, la chapelle souterraine de la Vierge à la crypte. Le seul escalier y accédant, après la fondation du carmel, s'ouvrait près du tour, à la pointe occidentale du cloître contigu à l'église. Il comptait cinquante-trois marches. A l'entrée, on avait ménagé un vestibule garni de trois autels portant des statues de saints. Au bas de la première rampe, il y avait deux autres petits autels. Autant qu'il est possible d'interpréter les documents, il semble qu'avant 1604, une galerie conduisait directement de ce palier à la chapelle souterraine de la Vierge et qu'elle fut fermée pour le même motif que l'autre communication. Au bas de l'escalier, un petit couloir menait droit à la crypte ¹.

Pour achever notre description, il nous reste à rappeler la décoration originale qui fut faite au milieu du XVII^e siècle, par les soins d'une carmélite, Louise de Jésus Maria (de Fontaine-Mar-

1. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 453-458.

tel ¹). Les *Chroniques*, dont nous empruntons le récit, ont résumé en ces termes les travaux de l'ingénieuse et infatigable artiste : « Les chapelles, autels, façades et pilastres sont recouverts de coquillages ou de morceaux de verre, de fragments de poterie, plaqués avec de la terre glaise et formant une mosaïque où l'on remarque tant d'art et de goût que, lorsque le caveau est illuminé, le coup d'œil en est des plus curieux et tout à fait capable d'élever l'âme à Dieu. Les chapelles, ainsi que toutes les murailles de la voûte de ce sanctuaire sont revêtues d'ouvrages de la même matière ; on est étonné de leur variété et de leur singularité : tous ont été faits par la même religieuse qui y passait les jours et les nuits et semblait, dit la tradition, plutôt morte que vivante, tant l'impression de ce lieu avait entièrement changé la couleur de son teint. Ses parents la venant visiter et lui ayant demandé ce qui pourrait lui faire plaisir, cette bonne sœur, uniquement occupée de l'embellissement de ce caveau, les pria de lui envoyer, non seulement toute la vaisselle qui se casserait chez eux, mais de plus toute celle qui pourrait se trouver endommagée à la foire de saint Laurent. Cette demande fut si ponctuellement remplie que les débris furent apportés par chariots et l'on croit que cette cave en contient plus de trente charretées. C'est de ce fond singulier que la sœur Louise a tiré toutes les richesses qui font la plus grande partie des ornements de ce saint lieu. Elle y travaillait seule à la lueur d'une lampe qu'elle tenait d'une main, tandis que de l'autre elle posait ses matériaux, lorsque la hauteur des endroits qu'elle voulait couvrir l'obligeait de se servir d'échelle. On ne lui permit cependant pas de s'exposer sur l'arcade du degré d'entrée qui est garnie jusqu'à la voûte, à cause du danger auquel elle eût été exposée. On fit entrer un ouvrier qu'elle guida dans cet ouvrage, en tout conforme à ceux qu'elle a faits elle-même ². »

En qualité de premier évêque de Paris et d'auteur présumé d'ouvrages mystiques, saint Denis se recommandait doublement à la dévotion des carmélites. Aussi, à l'exemple de leurs fonda-

1. Elle fit profession en 1642 et mourut en 1670.

2. *Chroniques*, t. I, p. 229-230.

trices espagnoles, appréciaient-elles grandement l'honneur de posséder, dans leur clôture, le lieu de son séjour et de son arrestation. La vénérable Madeleine de saint Joseph s'en félicitait dans l'un de ses derniers entretiens avec sa communauté : « Souvenez-vous, mes sœurs, disait-elle, d'honorer beaucoup saint Denis. Il n'y a point de doute qu'ayant demeuré ici longtemps, ce n'a pas été sans endurer beaucoup de travaux pour établir la grâce dans les âmes. Nous devons nous estimer heureuses d'être en un lieu où un si grand saint a tant honoré le Fils de Dieu par ses souffrances ¹. » Une contemporaine de la Mère Madeleine, sœur Catherine de Jésus, aimait particulièrement à descendre à la crypte, pour y méditer. Un jour qu'elle s'y trouvait, c'est elle-même qui l'a raconté, elle eut une vision de l'enfer, du ciel et de l'âme de Jésus-Christ ². Mais quel que fût leur attrait, les religieuses étaient obligées de restreindre le nombre et la durée de leurs visites, « à cause de l'impossibilité d'y pouvoir subsister longuement ³. » On a vu l'effet qu'un séjour prolongé dans cette cave profonde et mal aérée avait produit sur sœur Louise de Jésus Maria, qui semblait « plutôt morte que vivante, tant l'impression de ce lieu avait changé la couleur de son teint. »

*
* *

M. Paul Lacroix, dans un article de la *Revue universelle des Arts* ⁴, affirmait que l'église du carmel existait encore en 1855, mais que la rigueur de la clôture lui en avait interdit l'accès. Nous ignorons si, par exception à cette époque, le public ne pou-

1. *Chroniques*, t. I, p. 229.

2. LA MÈRE MADELEINE DE SAINT JOSEPH, *La vie de sœur Catherine de Jésus*, op. cit., p. 77-78.

3. MALINGRE, op. cit., p. 503.

4. T. I, p. 435. M. Charles Sellier a commis une erreur analogue dans les lignes suivantes : « Avec ce qui subsiste de l'ancienne église de Notre-Dame-des-Champs et qu'on aperçoit au fond d'une cour portant encore, il y a moins d'un demi-siècle, le nom d'*impasse des Carmélites*, aujourd'hui le n° 284 de la rue Saint-Jacques... » *Commission municipale du Vieux Paris. Procès-verbaux*. Année 1908, p. 53. Ce que l'auteur a pris pour un vestige de l'église est le portail de l'entrée du passage.

vait entrer dans l'église du couvent. Pourtant ce que nous savons et ce que M. Paul Iacroy lui-même aurait dû savoir, c'est que, s'il en avait franchi le seuil, il aurait cherché en vain les peintures murales de Champagne qu'il était venu y admirer. L'église ou plutôt la chapelle du carmel, en 1855, ne comptait pas cinquante années d'existence, ayant été édiflée probablement après 1810, pour remplacer l'ancienne, qui fut démolie à la fin du XVIII^e siècle. Dans un acte déjà cité, du 8 thermidor de l'an V, elle est encore mentionnée comme intacte et dans un autre, du 23 frimaire de l'an VI, il est question « des matériaux, bois, plomb, objets de démolition ¹ » qui en proviennent. C'est donc dans l'intervalle de ces deux dates — 26 juillet 1797 et 11 décembre 1798 — qu'elle fut anéantie, par un coup de mine, dit-on, avec les derniers chefs-d'œuvre de sa voûte.

La crypte, gravement endommagée et remplie de décombres, resta abandonnée pendant la première moitié du XIX^e siècle. On en vint même, du moins dans le public, à ignorer son emplacement, puisque de Guilhermy, se faisant l'écho de l'opinion, s'imaginait en 1855 qu'elle était sous la rue du Val de Grâce ². Lorsque le monastère fut reconstruit, la même année, on entreprit des fouilles pour la retrouver et, après de longues recherches, on découvrit, au début de l'année suivante, les premiers débris de faïence que sœur Louise de Jésus Maria avait incrustés sur les parois. Grâce à ces indices certains, on poursuivit en partie la restauration de la crypte et on y créa une chapelle mise momentanément hors de la clôture, où, le 1^{er} décembre 1856, l'archevêque de Paris dit la messe et le P. de Ravignan prêcha, en présence de deux cents personnes, les seules qu'elle pût contenir ³. Mais l'humidité commença de la détériorer ; les obus allemands, pendant le siège de 1870, et l'explosion de la poudrière du Luxembourg, pendant la Commune, lui causèrent d'autres dégâts, en sorte qu'une nouvelle restauration s'imposa. Elle se fit en 1895, au prix d'importants travaux, tels qu'un déblai à une

1. Arch. du carmel.

2. *Itinéraire archéologique de Paris*. Paris, 1855, p. 242-245.

3. *Semaine religieuse de Paris*, n^o du 30 novembre, t. VI, p. 455.



Le vieil escalier de la crypte

A gauche, en haut, entrée
de l'escalier ; en bas, les der-
nières marches.

La crypte restaurée en 1895

profondeur de douze mètres, le pavage de la base, la construction des arcades, la réfection des voûtes et le remblai au niveau du sol¹. Cependant on n'avait pas restauré intégralement la crypte, telle qu'elle existait avant la Révolution. La galerie, qui commence apparemment au point convenable aurait dû être prolongée de plusieurs mètres dans la direction de la rue Saint-Jacques. A son extrémité, il aurait fallu construire en hauteur un escalier de dix marches, au haut duquel on aurait peut-être retrouvé la chapelle de saint Denis. De cette façon, la longueur du souterrain, au lieu d'être de vingt-sept mètres, aurait atteint les trente-cinq à quarante qu'elle avait jadis. Ce qui empêcha, paraît-il, l'exécution de ce plan, dont on reconnaissait la justesse, ce fut la crainte de creuser en dehors de l'enclos, qui, de fait, avait été diminué pendant la Révolution.

Le grand escalier qui est présentement dans l'axe de la crypte date des récentes restaurations. Il est précédé d'un couloir, où une carmélite, à l'exemple de sœur Louise de Jésus Maria, a incrusté, en guise d'ornementation, des morceaux de faïence, qui furent recueillis parmi les décombres. A ce couloir on accède par un autre escalier semi-circulaire, qui fut construit en 1912 par les soins de Mlle Lapasset, alors propriétaire. Quant à l'antique escalier, celui, vraisemblablement, des Bénédictins et, sûrement, des premières carmélites, il subsistait encore en 1913, quand furent prises les photographies que nous reproduisons. Quelques marches lui avaient été ajoutées, lors des nouvelles constructions de 1855, parce que le niveau du cloître, où il commençait, avait été légèrement exhaussé. Sa survivance à toutes les vicissitudes du monastère et la restauration certaine d'une partie de l'ancienne crypte méritaient, semble-t-il, l'honneur de la faire classer parmi les monuments historiques. Tel était le vœu de M. Edgar Mareuse, membre de la Commission municipale du vieux Paris².

1. Nous tenons des carmélites les détails relatifs aux restaurations de 1856 et de 1895. Le mercredi 29 janvier 1896, Mgr d'Hulst, supérieur du carmel, bénit la nouvelle crypte et rappela brièvement son histoire (*Semaine religieuse de Paris*, n° du 8 février, t. LXXXIV, p. 167-169).

2. *Commission municipale du vieux Paris. Procès-verbaux*. Année 1910, p. 90.

Mais la majorité de ses collègues, dont la compétence n'égalait pas la bonne volonté, en a jugé autrement. Les amis du passé, les admirateurs du carmel, les archéologues eux-mêmes souhaitaient, et disons-le, attendaient une autre mesure : celle qui eût préservé de la profanation ou de la ruine un des lieux de Paris les plus sacrés et les plus riches en souvenirs, où l'on percevait à la fois le murmure de nos plus lointaines traditions et l'écho, toujours vibrant, d'une histoire édifiante et glorieuse.

CHAPITRE IV

Les bâtiments claustraux

Le grand couvent

Outre l'église, Notre-Dame-des-Champs comprenait trois édifices principaux : les bâtiments claustraux, la maison priorale et la maison particulière du prieur. De cette dernière nous ne dirons rien dans le présent chapitre, car elle fera l'objet du suivant. Pour gagner du temps et pour éviter des dépenses inutiles, les fondateurs du carmel voulurent d'abord conserver les bâtiments claustraux, dont les ailes s'appuyaient au côté méridional de l'église et étaient reliées par un corps de logis, de façon à former avec l'église un quadrilatère ¹. Mais, après un examen plus attentif, on reconnut qu'il serait plus avantageux de remplacer ces vieilles mesures que de les restaurer. Elles furent donc démolies. La maison priorale, moins endommagée, resta debout.

*
* *

Cet édifice, que la plupart des historiens, y compris l'abbé Boucher, ont confondu avec la maison particulière du prieur, était attenant, d'une part, aux bâtiments claustraux, de l'autre, à la cour d'entrée de la rue d'Enfer. Quand on se dirigeait de cette rue vers l'église, on avait à droite la maison priorale, tandis que la maison particulière du prieur était à gauche, de l'autre

4. On les voit nettement sur les plans de l'époque (Georges Braun (vers 1530), et le plan dit de *Tapisserie*, sous Charles IX).

côté de la cour. Nous ne savons exactement à quoi elle était affectée, au temps des Bénédictins ; mais il est probable qu'elle contenait les parloirs des religieux, un appartement spécial pour le prieur et un autre pour l'abbé commendataire. En tout cas, ce fut là que les carmélites espagnoles descendirent, le 17 octobre 1604, et logèrent, en attendant que leur nouveau couvent fût terminé ou du moins, selon l'expression de René Gaultier, « se seichast et s'évaporast ¹. » Quelques jours après leur installation, le 20 octobre, « la reine et les princesses en grand cortège honoraient de leur visite ce petit sanctuaire. Sa Majesté laissa aux religieuses de généreuses marques de son passage. Elle voulut voir aussi M. de Brétigny, qui lui fut présenté par M. de Bérulle. Il reçut de cette princesse de justes éloges pour la courageuse constance qu'il avait montrée dans cette difficile entreprise et pour le don précieux qu'une si édifiante persévérance valait à la France. La reine voulut bien encore lui assurer la reconnaissance particulière du roi lui-même. Le saint prêtre, dans son humilité, s'efforça de reporter tous ces éloges sur M. de Bérulle et dit, avec la plus touchante naïveté, que dans toute cette affaire il n'avait été qu'un instrument sans puissance et que son inhabileté n'avait suscité que des embarras et des entraves à celui qui, avait, après Dieu, tout le mérite du succès ². »

Mme Acarie avait habilement adapté la maison priorale à son nouvel usage. Les exercices réguliers pouvaient s'y faire sans trop de difficulté ; le chœur avait été placé du côté qui touchait à l'église et, pour plus de commodité, un autel provisoire, où reposait le saint Sacrement, avait été dressé, comme nous l'avons dit, au bas de la nef, à la hauteur de la tribune. Tout en admirant l'heureuse disposition de leur résidence, les Mères espagnoles en constatèrent vite les inconvénients, qui grandirent avec le nombre des novices. Celles-ci étaient rassemblées

1. *La Vie de la vénérable Mère Anne de Jésus*, par MANRIQUE, deuxième partie, p. 34. D'après une tradition orale du carmel, le portail par lequel les fondatrices entrèrent dans leur couvent se trouvait approximativement à l'entrée de la chapelle du nouveau couvent construite en 1856. Cette chapelle a été démolie en 1921.

2. *Chroniques*, t. I, p. 118-119.

dans une seule pièce, étroite et manquant d'air, « divisée en cellules au moyen de gros draps de bure ¹. » Il fallut cependant y rester plus de dix mois, pendant lesquels les jeunes françaises trouvèrent dans leur salle incommode plus d'une occasion de pratiquer un surcroît de pénitences, que ne compensaient pas les étranges recettes de la cuisine espagnole. Le jour choisi pour l'installation dans le grand couvent fut le 24 août 1605, fête de saint Barthélemy. C'était celui où, quarante-trois ans plus tôt, sainte Thérèse avait établi sa réforme au carmel d'Avila.

Avant de suivre les religieuses dans leur nouveau monastère, arrêtons-nous encore quelques instants dans celui qu'elles viennent de quitter. D'accord avec les *Chroniques*, du Val et Gaultier ² font remarquer que, sans son exiguité, il aurait pu servir « fort longtemps » et même « toujours. » De cette remarque de deux témoins oculaires, il résulte que la maison priorale avait été parfaitement remise en état. Comme on ne découvre aucune mention ni aucun motif de sa démolition, il y a lieu de croire qu'elle fut conservée, après le départ des carmélites. Cet immeuble ou celui qui le remplaça apparaît, sur les gravures d'Israël Silvestre et de Jean Marot, entre l'église et une maison plus élevée ³, dont nous parlerons dans un autre chapitre. On y accédait par une ruelle, bordée, sur le devant, par un grand mur, dont on comprendra la nécessité, si l'on se souvient que la cour était ouverte au public. Il était double en profondeur et se composait d'un rez-de-chaussée, d'un entresol, d'un étage carré et d'un grenier couvert d'un toit en tuiles à deux égouts ⁴. Là habitaient les sœurs tourières, dont le nombre varia de deux à quatre ; là aussi se trouvaient les parloirs, où leurs parents et les gens du monde rendaient visite aux carmélites. Sur un plan qui paraît remonter au milieu du xviii^e siècle, on signale, à l'entresol ou au premier étage, une vaste pièce occupant toute la longueur du bâtiment et

1. *Ibid.*, p. 122.

2. *Ibid.*, p. 118 ; DU VAL, *la vie de sœur Marie de l'Incarnation*, éd. de 1647, p. 195 ; GAULTIER, *op. cit.* (deuxième partie, p. 34).

3. Voir chapitre précédent.

4. Procès-verbal de réception d'enchères et d'adjudication définitive du domaine des ci-devant Carmélites de la rue d'Enfer. Arch. du carmel.

environ la moitié de sa largeur, du côté de la cour claustrale ¹. On l'appelait « la chambre de sœur Thérèse. » Selon toute apparence, c'était une pièce semblable et voisine qui formait le grand parloir des religieuses, dont il est souvent question dans les actes notariés et auquel correspondait sur le devant le parloir extérieur. Ce dernier, où fréquenta l'élite de la société, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, fut particulièrement illustré par Bossuet. Pendant le carême de 1668, en présence de la duchesse de Longueville et de sa belle-sœur, la princesse de Conti, il y expliqua les épîtres du temps et, en 1686 et 1687 il y commenta l'*Apocalypse* et le *Cantique des Cantiques* ². Mêlant le profane au sacré, ajoutons que la princesse de Condé, durant son séjour au carmel, « lorsqu'elle était obligée de faire une plus grande toilette pour aller à la cour », s'habillait chez les sœurs tourières, dans la crainte de causer de l'embarras aux religieuses cloîtrées et « de troubler l'ordre et le silence qui régnaient autour d'elles ³. »

*
* *

Entre la maison des sœurs tourières et l'église était l'entrée du nouveau monastère, qui fut construit sur l'emplacement de l'ancien couvent bénédictin. Avec une solennité qui attira des personnes de distinction, le 29 avril 1603, la première pierre des bâtiments claustraux fut posée par la duchesse de Nemours, qui représentait Marie de Médicis, la seconde par les deux fondatrices, les princesses de Longueville et d'Estouteville ⁴. Quelques

1. Arch. Nat. S. 4633, cote h, 2^e liasse, pièce 12. Il est joint à d'autres plans relatifs à la canalisation du couvent et des jardins. On y lit que, pour aller à la chambre de « sœur Thérèse », il faut monter. Or nous savons par un autre document de la même époque (1748) que le parloir n'était pas au rez-de-chaussée. (B. Nat. Ms. f. fr. 17.719).

2. Abbé LE DIEU, *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, publiés par l'abbé Guettée. Paris, 1856, t. I, p. 85-87.

3. *Chroniques*, t. I, p. 264.

4. Le P. Hervé (*La vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1666, p. 524) cite la date du 29 mars pour la pose de la première pierre. Il a été suivi par l'abbé Houssaye (*M. de Béruille et les Carmélites de France*, p. 276). Cette date ne concorde pas avec celle de la remise des clefs, qui eut

jours après, MM. de Bérulle et de Marillac posèrent la première pierre du chœur : « Nous descendîmes pour cet office, écrit ce dernier, dans la tranchée des fondements, luy, la B. H. S. Marie de l'Incarnation, lors Mademoiselle Acarie, l'entrepreneur nommé Biart et moy ; la pierre estant posée, cette Bienheureuse, qui durant l'action avoit esté fort recueillie en elle mesme, s'adressant au P. de Berulle, luy dit en ma présence : Vous serez le fondement de cet édifice pour le spirituel ¹. » Par humilité, M. de Marillac omet ce que Mme Acarie, se tournant vers lui, ajouta : « et vous pour le temporel ². »

Selon la prédiction de Mme Acarie, Michel de Marillac joua le rôle le plus important dans la construction du monastère. Il passa le marché en son nom et s'engagea au paiement des ouvriers, avant même de savoir combien il leur devrait, mais sans ignorer qu'il assumait une lourde charge ³. Les frais s'élevèrent, en effet, à près de cent quatre-vingt mille livres ⁴. Si la princesse de Longueville, MM. Gaultier et de Brétigny en couvrirent une partie, il semble que leurs largesses furent de beaucoup surpassées par celles de M. de Marillac. Son biographe assure qu'à plusieurs reprises il donna la somme de quarante mille livres, pour la construction d'un seul monastère, dans lequel, malgré le manque de

lieu le 21 avril, ce dont ni le P. Hervé, ni l'abbé Houssaye ne se doutent. Plus moraliste qu'historien, le P. Hervé, que l'abbé Houssaye a eu tort de prendre pour guide, a commis de nombreuses erreurs. Il écrit par exemple que les religieuses espagnoles entrèrent dans le nouveau couvent le 17 octobre 1604, tandis que ce fut le 24 août 1605. Les *Chroniques* imprimées (t. I, p. 33) citent les deux dates du 29 mars et du 29 avril, sans opter entre l'une et l'autre. Les *Chroniques* manuscrites (t. I, p. 68) citent dans le texte la date du 29 mars puis en note celle du 29 avril, en faisant observer que cette dernière est exacte. Mais elles se trompent en fixant au 20 avril la remise des clefs qui eut lieu le 21.

1. *De l'érection et institution de l'ordre des Religieuses de Nostre-Dame de Mont-Carmel, selon la Reformation de sainte Terese en France : des troubles et différends excitez en cet Ordre et du jugement rendu par nostre saint Père le Pape sur iceux.* Paris, 1622, p. 51.

2. *Chroniques* t. I, p. 33.

3. DE LEZEAU, *Vie manuscrite de M. de Marillac*, première Partie, fol. 90 (Bib. Nat. N. a, fr. 82).

4. *Ibid.* fol. 218.

précision, on peut reconnaître celui du carmel¹. Ce fut à lui aussi qu'incomba principalement le soin de surveiller les travaux. Cette tâche, déjà difficile dès le début, l'absorba davantage, après le départ pour l'Espagne de MM. de Brétigny, de Berulle et Gaultier, qui lui avaient d'abord prêté leur concours.

Il est vrai qu'il fut efficacement secondé par Mme Acarie. « Il me souvient qu'en ce temps-là, écrit du Val, j'allay avec elle à Noyers près Gisors en Normandie, où nous logeasmes en ce chasteau auquel on avoit eu dessein de bastir le premier monastère de l'Ordre, et à Estrepagny aussi, où estoit lors Mademoiselle de Longueville, avec feu Mademoiselle de Touthville sa sœur ; mais aussi tost elle la pria de luy donner congé pour revenir promptement à Paris, devant le samedi d'après payer la somme de dix-huit cens escus pour la semaine des ouvriers et beaucoup de matériaux qu'on avoit achetez et néantmoins elle n'avait pas le premier escu, ny mesme autre assurance d'en trouver, sinon en la bourse de la divine Providence », cette Providence qui se manifestait surtout, nous l'avons vu, en la personne de Michel de Marillac. « Elle demouroit d'ordinaire à Nostre-Dame-des-Champs, à cause du bastiment, depuis le matin jusques au soir, travaillant sans cesse, veillant sur les ouvriers à ce qu'ils ne chaumasent point et que leur besogne fût bonne et solide ; elle considéroit les matériaux, comme le bois, les pierres et le mortier, et quand elle voyoit que tout y estoit bon et que les ouvriers avoient bien employé leur temps, elle leur donnoit quelque chose par dessus leur journée... Je m'estonnois souvent, continue son biographe, de la voir parler à toutes sortes d'ouvriers de leur métiers si pertinemment, leur donnant de bons avis et usant en ces paroles de termes propres. Il m'eust semblé, si je ne l'eusse point connuë, qu'elle n'eust fait jamais autre chose en sa vie que de bastir et estre parmi les ouvriers². »

Cependant Mme Acarie était parfois obligée de modérer son zèle. Son mari s'impatientait de ses absences prolongées ; il s'inquiétait des conséquences qu'un surcroît de fatigue pourrait en-

1. *Ibid.*, fol. 119. Les *Chroniques* manuscrites (t. I, p. 69) qualifient de « prodigieuses » les sommes qu'il avança plusieurs fois pour cette construction.

2. Du VAL, *op. cit.*, p. 183-184.

traîner pour sa santé fragile et il lui interdisait de retourner à Notre-Dame-des-Champs. Par obéissance elle restait à son logis, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la permission de reprendre son rôle de bâtisseuse, auquel elle en joignait un autre, non moins absorbant. Réalisant en elle-même sa double prédiction à MM. de Berulle et de Marillac, étant le fondement de l'édifice, à la fois pour le temporel et le spirituel, elle quittait le chantier du faubourg Saint-Jacques pour courir à la maison de la place Sainte-Geneviève, où résidaient les jeunes filles et jeunes veuves destinées à être les premières fleurs du carmel. D'abord elle les avait rassemblées dans son hôtel de la rue des Juifs. Mais M. Acarie, qui alliait une humeur gaie et quelque peu taquine à une solide vertu, tentait de les distraire de leurs exercices de piété par des amusements qui, tout innocents qu'ils étaient, n'appartenaient pas au programme de futures carmélites. Il aimait la danse et les y invitait, sans recevoir d'ailleurs d'autre réponse qu'un refus empessé, sauf de la part d'une d'entre elles, Marie Lejeune, originaire de Troyes, qu'il appelait familièrement sa « troyenne ». Pour les soustraire à ces taquineries et leur ménager une solitude plus complète, Mme Acarie les transplanta sur la montagne Sainte-Geneviève, où MM. Gallemant, du Val, de Berulle et le P. Coton complétaient par des instructions appropriées les conseils qu'elle leur donnait sur la vie religieuse. Cette petite congrégation, qui comptait en 1604 des noms tels que ceux de Mlles d'Ilanivel, de Fontaines, des Champs, de Brissac, de Viole, de Mmes de Bréauté et du Coudrai, continua d'être une sorte de noviciat préparatoire du carmel, jusqu'au commencement de l'année 1609. A cette époque, elle céda la place au premier établissement des Ursulines, auquel Mme Acarie avait collaboré, avec sa cousine, Mme de Sainte-Beuve. Dès lors les postulantes entrèrent directement au couvent du faubourg Saint-Jacques¹.

M. de Brétigny avait reçu d'Espagne des mémoires conformes

1. Elle prit le nom de Marie de saint Gabriel et fut prieure à Tours, à Riom, à Bordeaux, où elle mourut en 1647.

2. *Chroniques*, t. 2, p. 34-36, 150-151 ; *Requiel de ce que nous avons pu trouver des commencements de l'Ordre des Carmélites en France*, p. 28-29. (manuscrit, Arch. du carmel de Bourges) ; Du VAL, *op. cit.* p. 296-301.

au plan que sainte Thérèse avait tracé pour toutes les maisons de sa Réforme ¹. Il les remit entre les mains de l'entrepreneur, qui les suivit à la lettre, tant pour la disposition que pour la simplicité du chœur, de la grille, des ermitages, des infirmeries et autres lieux réguliers. Sur un point seulement, il s'en écarta, en donnant à l'édifice des dimensions plus grandes que celles des couvents espagnols, afin qu'il pût contenir le nombre de religieuses nécessaire au prompt développement de l'Ordre. C'était évidemment à ces proportions inaccoutumées, dont elle comprit plus tard l'utilité, que la Mère Anne de Jésus songeait, lorsqu'elle écrivait le 8 mars 1605, que la nouvelle maison était « de celles que notre sainte Mère aurait renversées, si ce n'était qu'elle a été faite par des séculiers avec piété et ignorance ². » La critique enveloppée dans cette condamnation sévère ne saurait en effet s'appliquer à la disposition même des bâtiments claustraux. Nous savons par le propre témoignage des religieuses qui les ont habités ³ et nous essaierons de montrer par notre description, malheureusement trop sèche, qu'ils s'adaptaient, d'une façon parfaite, à la vie des Carmélites et respectaient scrupuleusement les règles de la pauvreté imposées par sainte Thérèse.

Des nombreux plans qui les représentent, depuis celui de Quesnel, en 1609, jusqu'à celui de Verniquet, en 1791, il n'y en a pas deux qui concordent absolument ni un seul qui ne renferme des lacunes ou des erreurs. Sans prétendre à une exactitude rigoureuse, il nous sera possible néanmoins de les compléter ou de les corriger, soit les uns par les autres, soit surtout par des documents écrits qui s'échelonnent sur le même espace de temps. Les plus exacts et les seuls complets, ceux que nous suivrons ordi-

1. Le P. de BEAUVAIS, *La vie de Monsieur de Bréigny*. Paris, 1765, p. 228. Un de ces mémoires était envoyé par la Mère Thomassin Baptiste, prieure de Burgos, un second par la Mère Casilde de saint Ange, prieure de Valladolid, avec les commentaires du P. Gabriel du saint Sacrement, procureur général des Carmes. Ils sont reproduits dans les *Chroniques* manuscrites, t. I, p. 57-67.

2. *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées*, publié par les soins des Carmélites du premier monastère à Paris. Reims, 1894, t. II, p. 21.

3. *Ibid.*, p. 5.

nairement, sont les *Chroniques*, qui nous peignent le monastère tel qu'il existait dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

Comme ceux de l'ancien prieuré, les bâtiments claustraux du carmel comprenaient, dès l'origine, deux ailes appuyées au côté droit de l'église et un corps de logis, auquel on adjoignit plus tard deux pavillons ¹. A l'intérieur se trouvait le préau, appelé parfois *palis* ², où l'on pénétrait, de la porte conventuelle, par une galerie éclairée de sept fenêtres. Au milieu, un grand bassin, couvert en maçonnerie, recueillait les eaux pluviales, amenées des quatre coins de la maison par des tuyaux de plomb, et il les transmettait à une citerne, creusée près du cloître méridional, à proximité de la future rue du Val de Grâce. Elle était « garnie en haut, lisons-nous dans un acte notarié, d'une mardelle en pierre, avec armature en fer », qu'entourait « un pan de bois circulaire surmonté d'une calotte couverte en ardoises ³. » Ses eaux, dont les *Chroniques* ont vanté l'excellence, étaient servies au réfectoire, de préférence à celles d'Arcueil, que des anges recevaient, sous une arcade du même cloître, et que des tuyaux distribuaient, comme les précédentes, dans tous les endroits du couvent où elles étaient utiles ⁴.

Les cloîtres étaient adossés à l'église et aux bâtiments claustraux, au lieu d'y être incorporés, selon la coutume. C'est qu'ils n'existaient pas au début. Leurs arcades, fort basses, étaient en pierre de taille, leur voûte en bois recouvert de plâtre et leur comble, disposé en appentis, était couvert en tuiles. Contrairement aux indications du plan Verniquet, pour le reste assez exact, ils ne formaient pas un carré parfait, mais un rectangle. Ceux qui étaient perpendiculaires à l'église mesuraient cent pieds, d'une extrémité à l'autre, et ceux qui lui étaient parallèles, quatre-vingt-

1. Le plan de Jouvin de Rochefort (1690) représente un bâtiment situé entre les ailes et allant de l'église au milieu du préau. Ce bâtiment, qui n'existait pas dans la réalité, a été peut-être imaginé pour figurer le corps de logis, représenté sur ce plan par une simple ligne.

2. Le nom de *palis*, de l'espagnol *patio*, se trouve sur un plan qui appartenait au carmel et qui est reproduit dans ce chapitre. Il signifie cour ou terrain enfermé de mur ou à découvert et faisant partie de l'habitation.

3. Procès-verbal de réception, *op. cit.*

4. *Chroniques manuscrites*, t. 1. Appendice. (Description), p. 1.

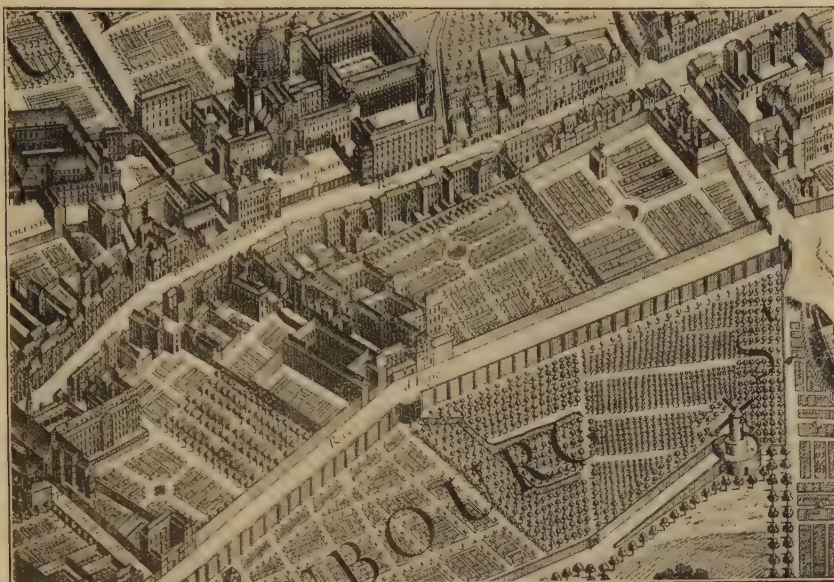
dix pieds. Ils avaient, sur tout le pourtour, sept pieds et demi de large ¹. Le plus rapproché de la rue d'Enfer était sur la même ligne que l'entrée de l'église et, d'après une tradition orale du carmel, il commençait à l'endroit marqué présentement par une bouche d'égout, à environ dix-sept mètres du mur mitoyen de l'Ecole Lavoisier et à sept mètres de la rue Nicole. Il aurait été adossé à l'aile orientale du couvent moderne, qu'il aurait dépassé de quatre ou cinq mètres, s'arrêtant tout près de la rue du Val de Grâce.

Le corps de logis, où ce cloître aboutissait, était double en profondeur. Si l'on compare avec celles du cloître, que l'on connaît, les dimensions que lui donne un plan d'une exactitude à peu près certaine ², on lui trouve de quinze à seize mètres de large. Il aurait par conséquent couvert presque toute la largeur de la rue du Val de Grâce, qui est de onze mètres. Dans la direction de la rue d'Enfer, le corps de logis était prolongé par un autre bâtiment, de longueur moindre, mais également double en profondeur, qui fermait, au sud, la cour claustrale et auquel deux pavillons étaient adjoints, l'un petit, contigu au corps de logis, l'autre grand, en retour vers la rue d'Enfer. A l'autre bout du corps de logis se rattachait un pavillon plus considérable, qui était parallèle à la rue Saint-Jacques ³. Nous ignorons si le petit pavillon et

1. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 1-2 ; *Procès verbal*, *op. cit.*

2. Ce plan, reproduit ici même, a été dressé par les soins ou sur les indications des carmélites. Il est joint aux *Archives nationales* (S. 4655, cote h, 2^e liasse, pièce 14) à d'autres plans qui représentent des parties du couvent, des maisons locatives de la cour, de la canalisation des eaux. M. François Rousseau lui attribue la date de 1634 (*Le premier monastère des Carmélites en France, le couvent de l'Incarnation faubourg Saint-Jacques*. Mémoires de la société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France, t. XLIV (1917) p. 8). Cette date est certainement fausse, car le plan représente le *Petit logis*, qui ne fut bâti qu'en 1637. Des pièces de ce couvent il n'indique pas l'affectation, comme il le fait pour celles du grand couvent ; d'où il est permis de conclure qu'à l'époque où il fut dressé, le *Petit logis* avait été abandonné. Or il le fut dans la première moitié du XVIII^e siècle, probablement entre 1720 et 1730. En 1752, il fut loué et notablement transformé. C'est donc avant cette date et après les précédentes que le plan fut dressé. Il le fut, croyons-nous, entre 1748 et 1752, lorsque des travaux de canalisation furent faits dans le monastère.

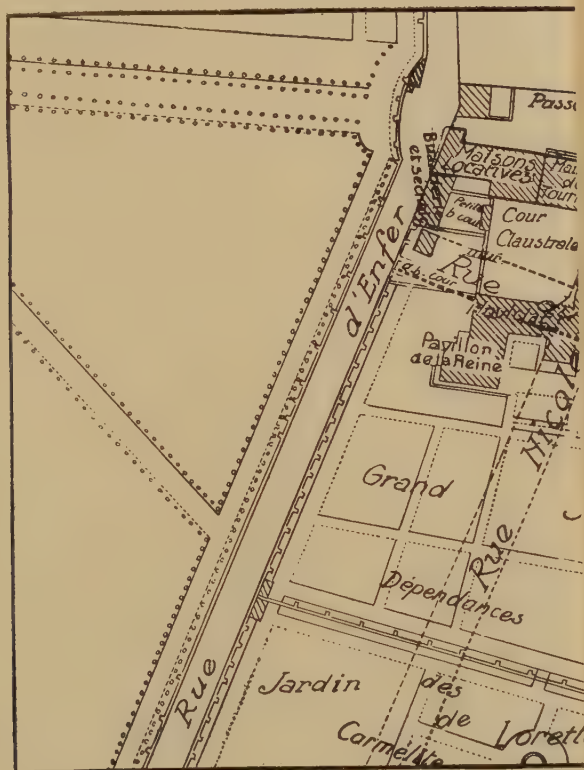
3. *Procès verbal de réception*, *op. cit.*



Plan du Carmel, d'après Bretez, en 1739

(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)

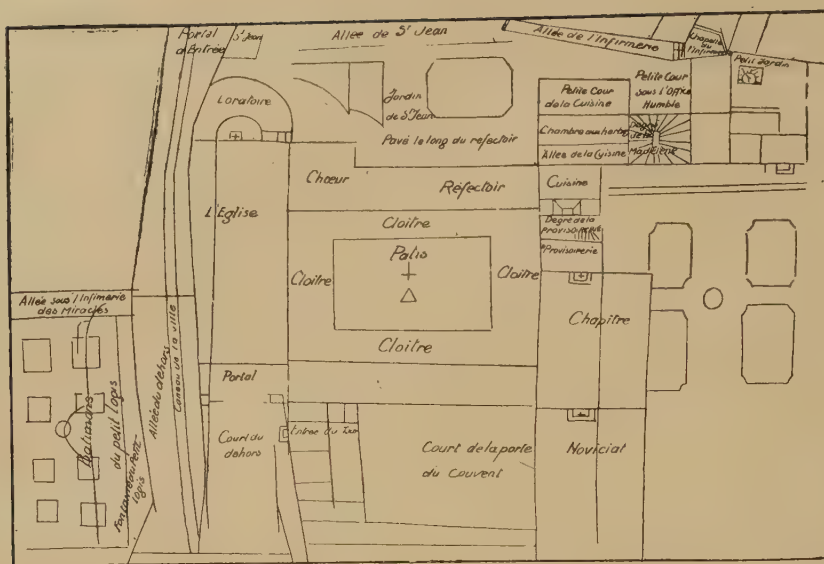
L'enclos du couvent s'étend, du côté de la rue d'Enfer, depuis le mot *rue* jusqu'à la rue de la Bourbe.



Plan du Carmel, d'après

(Bib. Nat. Cabine)

Ce plan ne comprend que deux et dépendances des carmélites. Nous tions et les rues Nicole et du Val-



Plan du Carmel, probablement vers 1750

(Arch. Nat. S. 4655, cote h. 2^e liasse, pièce 14)



ès Verniquet, en 1791

t des Estampes)

mentions : *Passage des carmélites*
y avons ajouté les autres men-
de-Grâce,

le bâtiment auquel il était adossé existaient dès l'origine du monastère. Mais les deux grands furent construits ou du moins augmentés, le premier entre 1610 et 1615, le second¹ en 1616. Ils constituaient, vers les jardins, la pointe extrême des bâtiments claustraux et ils auraient dépassé sensiblement l'un et l'autre la rue du Val de Grâce.

Les bâtiments claustraux, comme les cloîtres eux-mêmes, étaient bas. A l'exception de l'aile la plus rapprochée de la rue d'Enfer, qui en comptait deux, ils n'avaient qu'un étage, surmonté d'un comble à deux égouts, que des lucarnes éclairaient d'un demi-jour. Nous allons parcourir les différentes pièces dont ils se composaient et en indiquer l'affectation au milieu du XVIII^e siècle, en commençant par l'aile la plus rapprochée de la rue Saint-Jacques, qui était double en profondeur. Au rez-de-chaussée, sous le chœur des religieuses, on voyait d'abord la sacristie intérieure, distincte de celle, dite extérieure, qui communiquait avec l'église. On entrait ensuite dans un office, contigu à un passage où débouchait l'escalier qui conduisait au chœur. A ce passage était relié un couloir, qui longeait le cloître et menait au réfectoire, pièce spacieuse, soutenue par des piliers, éclairée d'un côté par six fenêtres et revêtue d'un lambris, au-dessus duquel ressortaient des sentences de l'Ecriture et des avis de sainte Thérèse. De là on passait à l'office au pain, à la dépense², à la cuisine et ses dépendances, qui s'étendaient jusqu'à l'extrémité de l'aile.

Une partie du corps de logis, au rez-de-chaussée, était affectée au chapitre, dont la porte se trouvait au milieu du cloître. Il était éclairé par cinq fenêtres, qui s'ouvraient sur le jardin, soutenu par quatre piliers peints en marbre, garni d'un lambris, auquel étaient fixés des bancs, où les religieuses ne s'asseyaient que le jeudi-saint, pour le lavement des pieds. Le reste de ce bâti-

1. *Chroniques*, t. I, p. 154-155, 163. Le plan Verniquet indique assez exactement la position de ces pavillons. Celui de Bretez a omis le pavillon le plus considérable, qui était parallèle à la rue Saint-Jacques. On remarquera que, d'après le plan Verniquet, la rue du Val de Grâce aurait coupé de biais les bâtiments claustraux.

2. Appelée *provisoirerie*.

ment et celui qui le prolongeait dans la direction de la rue d'Enfer furent occupés par le noviciat, après son retour du *Petit logis*, annexe du grand couvent, par la lingerie, composée de plusieurs pièces, par un séchoir, un fruitier et un bûcher. L'aile la plus rapprochée de la rue d'Enfer, double en profondeur, comprenait une cave voûtée en maçonnerie, sous toute sa longueur. Au rez-de-chaussée, du côté du corps de logis, était une vaste pièce, appelée la *chambre des miracles*, où l'on avait rassemblé les ex-voto et tableaux qui attestaient les guérisons ou faveurs obtenues par l'intercession de la Mère Madeleine de saint Joseph. Ceux de ces objets qui étaient en argent furent vendus pendant la disette de 1709 et remplacés par des fac-simile en cire. A la suite de la *chambre des miracles*, il y avait « l'office des alpargates ¹ », puis le tour, composé de trois pièces, dont la première servait de passage aux deux autres. C'est là qu'était l'entrée de la crypte de saint Denis ².

Nous passons sans nous arrêter, devant la cloître longeant l'église et nous retournons à l'aile la plus rapprochée de la rue Saint-Jacques. Au premier étage était le chœur ³, la pièce la plus importante du monastère et la seule construite complètement en pierre de taille, les autres étant aussi en moellons. Depuis son agrandissement, qui eut lieu entre 1630 et 1635, il mesurait quarante-cinq pieds neuf pouces de long, vingt-deux pieds sept pouces de large ⁴, et dix-sept pieds de haut, du parquet au sommet de la voûte. Cette voûte, « en ceintre surabaissé, de menuiserie à petits panneaux, le tout peint en blanc », était bordée d'une corniche, à la hauteur de quatorze pieds au-dessus du parquet et « peinte en couleur de bois vernis ⁵. » Il était éclairé par sept

1. Chaussures plates, faites de chanvre, en usage chez les pauvres d'Espagne.

2. *Chroniques manuscrites*. t. I. Appendice (Description), p. 5-8 ; *Procès-verbal*, *op. cit.*

3. M. François Rousseau (*op. cit.*, p. 18) s'est trompé en le mettant au rez-de-chaussée.

4. Cette mesure ne représentait pas toute la largeur de l'édifice, car de chaque côté il y avait un corridor (*chroniques manuscrites*. t. I. Appendice (Description), p. 12).

5. *Ibid.*

fenêtres, cinq sur le jardin, deux sur le couloir bordant le préau. A la face contiguë au chœur de l'église, était la grande grille de clôture, en forme d'arcade, ayant douze pieds de haut et onze de large, flanquée de pilastres « avec ceintres peints en marbre » et surmontée « de trois fenêtres qui avaient jour sur le chœur de l'église » et étaient « fermées par trois anges peints de cinq pieds ¹. » Près de cette grande grille était la petite grille de communion. A la face opposée, on avait dressé « un bas d'autel avec gradin, au-dessus duquel étaient trois niches fermées avec portes représentant trois tableaux, les environs ornés de peintures et ornements très délicats ². » De chaque côté de la pièce, il y avait vingt-deux stalles.

Du chœur on communiquait, probablement par le couloir qui se trouvait du côté du jardin saint Jean, avec l'oratoire, situé derrière le chevet de l'église. Il comprenait deux pavillons, « recouverts de combles en ardoises à deux égouts ³ », l'un destiné sans doute à la sacristie et l'autre, l'oratoire proprement dit, où se faisait l'exposition du saint Sacrement. Construit, selon toute apparence, entre 1627 et 1630, sous le priorat de la Mère Madeleine de saint Joseph, il fut superbement décoré, vers la fin du xvii^e siècle, par les soins de la princesse de Conti, « qui cherchait à seconder en tout les pieux désirs ⁴ » de sa mère, sœur Louise de la Miséricorde, à laquelle l'entretien de l'oratoire avait été confié. Nous dirons plus loin en quoi consistaient les fonctions de l'ancienne duchesse de la Vallière, dont une partie de l'existence religieuse se consuma entre ces murs, voués au culte de l'amant divin ⁵.

Au chœur succédait un dortoir, qui portait son nom, dortoir double, ayant deux rangées de cellules séparées par un couloir. De là on pénétrait dans une salle, petite et sombre, nommée chauffoir, où les religieuses prenaient leur récréation, pendant l'hiver. Dans le corps de logis et son prolongement, au-dessus du

1. *Ibid.*, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 12.

3. *Procès-verbal*, op. cit.

4. *Chroniques*, t. I, p. 196.

5. Voir ch. XVII.

chapitre et du noviciat, se trouvait le grand dortoir, ainsi désigné à cause de son étendue et non du nombre des cellules, qui était seulement de treize. Elles n'occupaient qu'un côté du bâtiment, probablement celui du préau, l'autre étant réservé à huit ermitages : ceux de saint Antoine de Padoue, de la sainte Croix, de sainte Catherine de Gênes, de saint François, du cardinal de Bérulle, de la Mère Madeleine de saint Joseph, de saint Joseph, du jardin des Olives. Ces lieux de dévotion privée se composaient d'un autel et de tableaux, dont la description sera faite dans un autre chapitre. Celui de la Mère Madeleine de saint Joseph, dont les deux fenêtres étaient restées, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, telles qu'elles étaient de son vivant, avait servi d'abord d'infirmier. C'est là que la vénérable prieure rendit le dernier soupir, le 30 avril 1637, et c'est en souvenir de sa mort que cette pièce fut transformée en oratoire ¹.

L'aile la plus rapprochée de la rue d'Enfer renfermait, d'un côté, un dortoir, le dortoir de la Vierge, dont les cellules, larges et agréables, furent occupées par les novices, après l'abandon du *Petit logis*. De l'autre côté étaient trois ermitages : celui des Anges, celui de la Vierge, celui de sainte Thérèse, contenant chacun l'espace de deux cellules. Celui de la Vierge avait été créé vers 1629 par Marie de Médicis, à la demande de sœur Madeleine de Jésus, pour laquelle elle nourrissait une vive affection. Avant d'entrer chez les carmélites, cette religieuse avait vécu à la cour de la reine mère, dont elle était demoiselle d'honneur, sous le nom de Mlle Philippaux. Sa fortune et sa beauté, ses qualités de cœur et d'esprit lui promettaient un brillant avenir dans le monde, quand la mort prématurée de son mari, le comte de Bury, lui fit sentir le néant des grandeurs terrestres. Alors, comme d'autres dames de son rang et de son âge, cette jeune veuve de dix-neuf ans alla frapper à la porte du carmel. Mais, par un sentiment de défiance envers les retours de la nature, elle cacha sa résolution à tous ceux qui auraient pu l'en détourner et elle l'exécuta un matin, de très bonne heure, afin de n'éveiller l'attention de personne. Son frère lui-même, qui l'avait accompagnée, ne se douta de rien,

1. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 33-34

avant qu'elle n'eût franchi la porte du cloître. Se croyant inapte, pour raison de santé, à la vie des sœurs de chœur, elle essaya de mener la vie, pourtant plus dure, des sœurs converses et, chose curieuse, elle en supporta sans peine toutes les austérités. D'une simplicité charmante, elle se présentait, avec son tablier de cuisine, devant Marie de Médicis, qui demandait son ancienne demoiselle d'honneur, chaque fois qu'elle visitait le carmel ¹.

Au même étage étaient le dépôt et divers offices ; au second étage, un dortoir, occupé par les sœurs du voile blanc et portant à quarante-huit le nombre des cellules du grand couvent ; une petite bibliothèque, « les offices du jardin, des lampes et chandelles, l'horloge, quelques chambres, les gardes meubles de la reine, de grands greniers propres à sécher le linge ² », puis quatre ermitages : ceux du désert, de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, de la crèche et du sépulcre, dont les ornements avaient été rapportés du *Petit logis*. Cette partie des bâtiments claustraux, la seule, nous l'avons dit, qui eût deux étages, était surmontée « d'un comble en tuiles, à deux égouts, dans lequel avaient été pratiqués des greniers, éclairés sur le préau par des vues de faïtières ³. »

Le pavillon qui se rattachait au corps de logis parallèlement à la rue Saint-Jacques et que la Mère Marie de Jésus fit construire ou agrandir, en 1616, était affecté aux infirmeries. Il contenait, au rez-de-chaussée, la cuisine et le réfectoire, où étaient préparés et servis des aliments propres aux malades ; au premier étage, la cellule de l'infirmière ; la pharmacie, composée de deux pièces ; trois chambres de deux lits chacune ; puis, séparées de l'une d'entre elles par une grille, une petite chapelle, où les religieuses malades pouvaient entendre la messe et communier et une autre pièce voisine, où elles pouvaient se confesser ⁴. Pour se rendre dans les pièces extérieures adjacentes, le confesseur pénétrait dans le jardin saint Jean, par une porte s'ouvrant sur le passage public,

1. *Chroniques*, t. I, p. 227-228 ; *Lettres circulaires*, t. I, p. 127.

2. *Chroniques manuscrites*, t. I, Appendice (Description) p. 37.

3. *Procès-verbal de réception*, op. cit.

4. *Chroniques manuscrites*, t. I, Appendice (Description), p. 35.

et il suivait un corridor adossé au mur de clôture « construit en moëlons et pierres, voûté en moëlons et couvert d'un appenti en tuiles ¹. » Le médecin, appelé en consultation, prenait la même voie, en sorte que ni l'un ni l'autre n'avait besoin de traverser le monastère ². « Au-dessous de cette infirmerie, on construisit une grotte de sainte Madeleine, embellie de quantité d'écailles et de petites pierres de roches, qu'un ami de la Mère Marie de Jésus lui avait envoyées de Dieppe. Le dessein de la prieure, dans cet ouvrage, était d'accroître la dévotion de ses filles envers cette sainte pénitente, dont elle honorait particulièrement l'amour pour Jésus-Christ ³. »

L'autre pavillon, voisin de la rue d'Enfer, était connu sous le nom d'*appartement de la reine*. Double en profondeur, ainsi que les autres bâtiments, il comprenait une cave, un rez-de-chaussée à trois pièces, dont deux à cheminée, un étage carré, un comble en tuiles à deux égouts servant de deuxième étage, « un grand escalier à plusieurs révolutions en pierre de taille et un petit escalier de dégagement ⁴. » Il fut construit entre 1610 et 1615, par les soins de Marie de Médicis. La princesse de Longueville, qui pénétrait souvent au carmel, en qualité de fondatrice ⁵, lui avait tracé un portrait si séduisant de la Mère Madeleine de saint Joseph qu'elle désira voir l'éminente prieure. L'ayant vue, non sans peine, elle sollicita le privilège de séjourner de temps à autre au couvent, afin de mieux profiter de ses conseils et de partager, dans la mesure du possible, sa vie de solitude et de prière. Sa requête ayant été agréée, en considération de son rang et de son titre de fondatrice, la reine fit construire ce pavillon, où elle pourrait

1. *Procès-verbal*, op. cit.

2. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 331.

3. *Chroniques*, t. I, p. 103.

4. *Procès-Verbal*, op. cit.

5. Elle tenait son privilège de la bulle d'érection. Pendant quelque temps, la mère Anne de Jésus, ayant à cœur de rendre la clôture plus rigoureuse qu'en Espagne, lui en avait interdit l'usage (*Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées, publié par les soins des Carmélites du premier monastère de Paris*. Reims, 1894, t. II, p. 22). Ayant le droit d'emmener avec elle une personne, elle se faisait ordinairement accompagner de Mme Acarie (Du VAL, op. cit., p. 204-205).

jouir des avantages désirés, sans troubler la communauté. Elle quittait le Louvre, une ou deux fois par semaine, assurent les *Chroniques*, pour se retirer dans son petit cloître du faubourg Saint-Jacques, où elle couchait quelquefois, accompagnée de trois dames, attentives comme elle à respecter la règle et fort édifiées des exemples que leur donnaient les religieuses, dont plusieurs avaient brillé, à leurs côtés, dans les fêtes de la cour ¹.

À l'exemple de leur mère, les jeunes princesses fréquentaient assidûment les carmélites et aimaient à vivre dans leur société. De leur intimité avec ces saintes femmes et du respect dont elles les entouraient nous possédons la preuve touchante dans le fait que, la veille de son départ pour l'Angleterre, en 1625, Henriette passa la journée au milieu d'elles et les servit de ses propres mains au réfectoire ². Après l'exil de Marie de Médicis, Anne d'Autriche, attirée elle aussi par les vertus et les lumières de la Mère Madeleine de saint Joseph, usa fréquemment du privilège d'entrer au monastère et, en signe de son affection, fit apposer ses armes dans les différentes pièces du pavillon que sa belle-mère avait édifié ³. La princesse de Condé et sa fille y logèrent quelque temps, avec sa permission, en 1637 et 1638, en attendant que leur appartement au *Petit logis* fût achevé ⁴. C'est là également que la plupart des carmélites de Saint-Denis, ayant quitté la banlieue, pendant la Fronde, trouvèrent asile du 1^{er} juin au 29 août 1652. Comme le pavillon, quoique très vaste, ne leur suffisait pas, elles occupèrent en outre le dortoir de la Vierge ⁵.

Après Anne d'Autriche, les reines et les princesses de France continuèrent à visiter le couvent du faubourg Saint-Jacques ; mais il ne semble pas que, sauf exception, elles y aient passé la nuit. Malgré leur discrétion et leur piété, ces personnes du monde apportaient avec leur suite des goûts et des préoccupations

1. *Chroniques*, t. I, p. 154-155.

2. C'était le 1^{er} juin. Les *Chroniques* (t. I, p. 192) ont fixé par erreur cette visite en 1626.

3. Abbé Duclos, *Mlle de la Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*, 4^e éd. Paris, 1890, t. II, p. 360-361.

4. *Chroniques*, t. I, p. 245.

5. *Ibid.*, p. 270.

peu compatibles avec le recueillement qui doit régner au Carmel. Les religieuses, qui ne leur avaient accordé qu'à regret leur privilège, résolurent, après une expérience d'un demi-siècle, de le refuser désormais à toute autre personne, de quelque dignité qu'elle fût. Par un bref du 26 septembre 1661, où il confirmait d'autres règlements, le pape Alexandre VII leur donna sur ce point pleine satisfaction ¹. Lorsque l'appartement de la reine devint libre, elles en prirent possession et l'affectèrent aux usages de la communauté. Dans la seconde moitié du xviii^e siècle et peut-être auparavant, elles se réunissaient, pour leur récréation d'été, dans la chambre même de Marie de Médicis, qui était « extrêmement spacieuse » et qui, en souvenir de cette grande bienfaitrice, avait été conservée telle qu'on la voyait de son vivant. Deux autres pièces furent consacrées à la garde-robe et une autre à la bibliothèque, où l'on comptait, à la veille de la Révolution, environ trois mille volumes ².

Entre le pavillon de la reine, l'aile du couvent la plus rapprochée de la rue d'Enfer, la maison des tourières et les maisons locatives, dont nous parlerons plus loin, se trouvait la cour conventuelle ou claustrale, ayant en apparence des dimensions équivalentes à celles du préau. Du côté de la rue d'Enfer, elle était fermée par un mur, dans lequel était pratiquée une porte cochère. Entre ce mur et la rue d'Enfer, étaient deux basses-cours, l'une petite et l'autre grande, contenant les poulailiers et la buanderie, celle-ci attenante à la rue d'Enfer ³. A ces dépendances, qui n'offrent aucun intérêt, nous ne nous arrêterons pas. Disons seulement qu'elles s'élevaient sur l'emplacement des basses-cours, écuries, grange, colombier de l'ancien prieuré, auxquels on accédait par un portail détruit en 1603, « où estoient les trois sièges de la justice, la table du greffier et barreaux ⁴. »

*
* *

Le grand couvent de l'Incarnation, construit grâce à la généro-

1. *Ibid.*, p. 280.

2. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Descript.), p. 36-37. *Arch. nat.* S. 4.655.

3. Voir le plan Verniquet ; *Procès verbal*, *op. cit.*

4. *Arch. Nat.* S. 4633, cote D., 1^{re} liasse, pièce 60.

sité de quelques catholiques et sanctifié par les vertus de plusieurs centaines de religieuses, subit pendant la Révolution le sort des autres établissements similaires. Après avoir été loué quelque temps à un salpêtrier du nom de Barthélemy ¹; il fut mis aux enchères dans le même lot que l'église. Adjudgé à André Denis, architecte, le 8 thermidor de l'an V (26 juillet 1797), il passa le 23 frimaire de l'an VI (13 décembre 1797), aux mains de Michel Paira, négociant, qui le vendit au citoyen François, le 22 germinal du même an (11 avril 1798). Ce fut à ce dernier que les dames carmélites Longairon, d'Encausse et Dulorieux ² le rachetèrent pour y reconstituer leur communauté, le 28 ventôse de l'an X (18 mars 1802) ³. Malheureusement il n'était plus intact. Pendant que Denis en était le détenteur, toute la partie de l'aile contenant le chœur, dont les pierres de taille avaient sans doute tenté l'architecte, fut démolie en même temps que l'église. Le corps de logis et son prolongement disparurent à leur tour, lorsque fut percée la rue du Val de Grâce, qui, séparant, au surplus, des bâtiments claustraux les deux pavillons, celui des infirmeries et celui de la reine ⁴, les rendit inutilisables. Les carmélites relièrent, tant bien que mal, par des murs et des constructions hâtives, les restes de leur ancien monastère, qui subsistèrent jusqu'à la construction, en 1855, du nouveau, destiné lui aussi, après une courte existence, à la spoliation et à la ruine ⁵.

1. Il travailla pour l'armée. Mais il eut des démêlés avec le comité révolutionnaire de l'Observatoire, à cause de ses employés, qui n'étaient pas en règle avec la loi militaire ou provoquaient du désordre dans le quartier. *Arch. Nat. F. 7. 2.516, Registre, p. 76-81.*

2. Leur nom de religieuse était respectivement : Thérèse de Jésus, Mélanie de saint Jérôme, Joséphine Thérèse.

3. *Procès verbal, op. cit ; Vente d'un terrain dit des Carmélites, bâtiments etc. en dépendants. Arch. du carmel.*

4. Le pavillon de la reine, qui se trouvait à l'angle de la rue Nicole et de la rue du Val de Grâce, était bien conservé en 1827. A cette époque, il fut acheté par M. Dumesnil. (Abbé Duclos, *op. cit.* t II. p. 360-361).

5. Par suite de la loi de 1901 sur les associations, il a été mis sous séquestre et vendu. Au moment où nous écrivons ces lignes, il est en partie démoli et transformé en garage d'automobiles et en dépôt de librairie. La communauté, qui s'était réfugié à Anderlecht, près de Bruxelles, est rentrée en France en 1920 et s'est établie à Clamart.

CHAPITRE V

Les bâtiments claustraux

Le Petit Logis

A Notre-Dame des Champs, nous l'avons dit au chapitre précédent, il y avait en 1603 une maison que la plupart des historiens récents ont confondue avec la maison priorale. C'était la maison particulière du prieur. La propriété de cet immeuble et du jardin adjacent fut cédée au carmel, avec celle de l'église et du monastère. Mais Choisin, le prieur de ce temps, demanda et obtint que l'usufruit lui en fût réservé, sa vie durant, et qu'à sa mort seulement il revînt de plein droit aux carmélites ¹. C'est sur l'emplacement de cette demeure privée que fut érigée une annexe du grand couvent, désignée dans les annales du carmel sous le nom de *Petit logis*.

L'habitation du prieur était séparée du monastère et de l'église par la cour et le passage public ². On l'avait donc à gauche, lorsqu'on entrait par la rue d'Enfer. Son jardin s'étendait, au couchant, jusqu'à cette rue ; au nord, jusqu'à Saint-Magloire ; à l'est, il bordait les jardins de la rue Saint-Jacques. Sa superficie totale, y compris celle de la maison, était de deux arpents, vingt-deux

1. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 1^{re} liasse, pièce 2 ; Bulle d'érection du 13 novembre 1603.

2. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 1^{re} liasse, pièce 23. C'est un acte d'arpentage du 10 juin 1617. On y lit que « la maison des religieuses (le couvent du carmel) estoit entièrement séparée de celle du prieur, ayant entre deux l'église et la court qui servoit d'advenue à l'église. » On trouve des termes équivalents dans la bulle d'érection.

perches un quart ¹. Il est probable que l'immeuble menaçait ruine, au début du xvii^e siècle. Ce qui porte à le croire, c'est que les documents officiels, en signalant le mauvais état du prieuré, ne renferment aucune exception à son égard et que Choisinin n'y résidait pas, au moment des négociations, en 1602, son domicile étant alors près de l'église métropolitaine de Notre-Dame ². En tout cas, soit qu'il eût reculé devant les dépenses, pour rendre sa demeure habitable, soit qu'il eût reconnu n'avoir plus de raison d'y séjourner, après la cession de Notre-Dame des Champs, il renonça, avant même de l'avoir exercé, à son droit d'usufruit. Dès le 28 juin 1604, il le vendit au carmel, pour la somme de quinze cents livres, qui lui furent versées par Michel de Marillac ³.

*
* *

Celui-ci était un ami du nouveau couvent ; il figurait au premier rang de ses bienfaiteurs insignes, pour avoir contribué à son établissement et payé, de ses propres deniers, une grande partie des constructions ; il jouissait d'un crédit dont il était sage de s'assurer le concours et de faciliter l'emploi par des relations fréquentes et aisées ; très porté à la piété et versé dans la mystique, il aimait se reposer des soucis terrestres, à l'ombre du cloître qui était un peu son œuvre, et traiter avec les religieuses des questions de spiritualité, que sa connaissance de l'espagnol lui avait permis d'approfondir avec les Mères fondatrices. Puisque Choisinin avait abandonné son usufruit et que les carmélites ne

1. *Ibid.*

2. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 2.

3. *Ibid.*, pièce 15. « Veut et entend iceluy sieur Choisnyn que ledit usufruit soit réuni et consolidé à la propriété de ladite maison et jardin au profit des dites Religieuses, ausquelles doit appartenir ladite propriété et en faire jouir et disposer à l'advenir, du jour de ces présentes à toujours, ainsy que bon leur semblera et tout ainsy que si ledit sieur Choisnyn ne se fut réservé ledit usufruit, lorsqu'il consentit le délaissement de ladite propriété au profit dudit couvent et monastère. »

comptaient pas en avoir besoin pour elles-mêmes, ce serait répondre au vœu commun et témoigner une gratitude bien méritée que de le transmettre à Michel de Marillac. Ce droit lui fut cédé pour toute sa vie. De la maison de l'ancien prieur, le futur garde des sceaux fit sa maison de campagne, qu'il appelait encore son *ermitage*. Avec le consentement des religieuses, qui en gardaient la propriété, il l'agrandit ¹ et la meubla, à son gré, pour son usage personnel. Il y installa aussi un service d'eau, grâce à la concession qui lui fut accordée, par un brevet du 10 mai 1617, sur les eaux amenées de Rongis au Luxembourg ². Fixée d'abord à un quart de ponce, cette concession fut portée à quatre lignes, puis à six et confirmée le 23 novembre 1636, au profit des carmélites, qui, pour leur couvent, en avaient obtenu une autre leur donnant droit, à cette époque, à soixante-six lignes ³.

Autant que ses charges publiques lui en laissaient le loisir, Michel de Marillac allait se plonger dans sa chère solitude ⁴. Là, pendant quelques heures, il pouvait imiter, à souhait, les pieux ermites dont il lisait assidûment la vie ⁵, et méditer, selon son

1. Le mot *agrandir* que nous empruntons à son biographe, laisse entendre, s'il est pris à la lettre, que M. de Marillac conserva la maison du prieur. Etant garde des sceaux, il écrivait à sa belle-fille, Marie de Creil, en 1628, qu'il avait encore l'intention de l'agrandir. « Je voudrois bien faire l'accroissement du bastiment du fauxbourg. Et comme je vous ay mandé, il me semble que tant que je seroy en cette charge, il me seroit plus utile, si je le fais pour un autre. C'est aultant donné à Dieu à qui est tout ce que nous avons et qui nous donne ce moyen de le faire. » De LEZEAU, *Vie manuscrite de M. de Marillac*, première partie, fol. 125. (Bib. nat. N. a. f. 82).

2. Arch. Nat. S. 4655, cote h, 1^{re} liasse, pièce 1.

3. *Ibid.*, pièces 9 et 19. « Rungis ou Rungy est un village situé à deux lieues de Paris, entre les routes d'Orléans et de Fontainebleau, dont les eaux ont été conduites à grands frais en 1613 à Arcueil, d'où elles viennent à Paris par le moyen de l'aqueduc d'Arcueil. » THIERRY, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*. Paris, 1787, t. II, p. 251, note. Une étude sur les eaux de Rungis a paru dans les *Procès-verbaux de la Commission municipale du vieux Paris*, année 1902, p. 112-119.

4. Il possédait un hôtel rue Quincampoix. Lorsqu'il fut nommé garde des sceaux, le 1^{er} juin 1626, il loua l'hôtel de Créqui, pour se rapprocher du Louvre. A partir de cette époque, ses séjours au carmel furent moins fréquents. De LEZEAU, *Vie manuscrite de M. de Marillac*, première partie, fol. 259 deuxième partie, fol. 107-110. (B. N. N. a. f. 82-83).

5. En 1619, parut à Anvers un livre intitulé : *La forêt des Hermites et*

habitude, sur la vanité du monde et la fragilité des honneurs terrestres. Pour se mieux pénétrer de la nécessité du détachement et peut-être aussi pour l'inspirer à ses visiteurs de marque, il fit graver, sur la table de cheminée du salon, ces paroles qu'il avait traduites des *Confessions* de saint Augustin : «
Pouvons-nous espérer à la cour quelque chose davantage que d'estre en faveur auprès du Roy ? Et combien cette condition est-elle fragile et pleine de hazards ! Et combien de dangers faut-il passer pour parvenir à un plus grand danger ! Et combien y durerons-nous ? Mais si je veux, dès à présent, je suis faict amy de Dieu. » — «
Je crois que vous l'avez faict mettre pour moy », lui dit un jour le garde des sceaux Mangot, en voyant cette inscription. De Lezeau, qui rapporte ce propos, ajoute que «
l'un et l'autre ont bien deub la considérer et en faire leur profit ¹. » La dernière fois que Michel de Marillac la relut, ce fut la veille de sa disgrâce, le 11 novembre 1630, lorsqu'il se rendit au carmel pour communiquer ses pressentiments à celle qu'il appelait sa confidente, la Mère Madeleine de saint Joseph. Dans son exil à Châteaudun, il rêvait de son retour au faubourg Saint-Jacques, «
pour oublier entièrement le soucy du monde et y demeurer dans une plus grande retraicte ². » Il s'en ouvrit à l'intendant des finances, M. d'Hemery, qui était allé lui réclamer, au nom du roi, quelques papiers. Mais peu de temps après, il reçut l'ordre de quitter l'abbaye de Sainte-Madeleine, où il jouissait d'une demi-liberté, et de s'enfermer dans le château, où la mort, un an plus tard, le délivra ³.

M. de Marillac ne fut pas seul à goûter les charmes de son

Hermitesses d'Egypte et de Palestine. Représentée en figures de cuivre de l'invention d'Abraham Blommaert, taillées par Boece Bolswert. Et de plus illustrée d'un succinct recueil de leurs vies tiré de la vie des Pères. C'est probablement dans ce recueil que de Marillac faisait ses lectures préférées et très à la mode dans l'entourage du carmel. Le couvent de l'Incarnation possède un exemplaire de ce curieux ouvrage, qui fut donné par de Lezeau à la Mère Madeleine de saint Joseph (Arch. du carmel, déposition de Lezeau. Procès de 1655, t. XVII, p. 127).

1. *Vie manuscrite de M. de Marillac*, deuxième partie, fol. 130-131.

2. *Ibid.*, fol. 177.

3. *Ibid.*, fol. 174, 184-185, 228-229.

ernilage. Il y reçut des amis du carmel, particulièrement M. de Bérulle, que sa charge de supérieur, outre son attrait personnel, conduisait souvent au faubourg Saint-Jacques. Nous l'y voyons, dès le début, en 1606, pendant une épidémie qui sévit dans le quartier ¹. Il s'y faisait parfois accompagner. Ainsi, vers 1610, il y résida avec M. de Soulfour, que Mme Acarie lui avait désigné comme un des premiers membres de l'Oratoire et, en 1604 et en 1616, avec M. de Fontaines, père de la Mère Madeleine de saint Joseph, qui devait entrer, lui aussi, dans la même congrégation ². Il n'est pas certain qu'à chacun de ses fréquents séjours près du carmel, M. de Bérulle ait demandé l'hospitalité à Michel de Marillac, car il se peut qu'il ait possédé un appartement dans une maison de la cour. Mais, sans nul doute, c'est chez son ami, dont la demeure lui offrait à la fois plus de solitude et plus de commodité, qu'il séjourna un an avant sa mort, durant le printemps de 1628. Etant gravement malade, il se résigna, sur l'ordonnance des médecins, à s'y reposer et à y prendre les eaux. Néanmoins, observe son biographe, « il ne discontinua, ny pour son mal ny pour ses remèdes, aucune de ses dévotions . » Les loisirs que lui laissaient sa maladie et sa piété, il les employa à composer la *Vie de Jésus* ³.

*
* *

Pour le dédommager de ses dépenses, les carmélites autorisèrent M. de Marillac à transmettre son titre d'usufruit, pour la

1. Germain HABERT, *La vie du cardinal de Bérulle*. Paris, 1656, p. 281-282.

2. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire* Publié par le P. Ingold. Paris, 1902, t. I, p. 40, 57.

3. Germain HABERT, *op. cit.*, p. 578.

4. *Ibid.*, p. 579. A propos de ce dernier séjour, nous avons le regret de contredire M. l'abbé Houssaye. Il prétend que le cardinal de Bérulle habitait la maison du Heaume (*Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*. Paris, 1875, p. 311, note 3). Il est vrai que M. de Marillac l'acheta, mais seulement le 26 août 1629. (*Arch. Nat.* S. 4655, côte D, 1^{re} liasse, pièce 55 et S. 4656, côte P, 1^{re} liasse, pièce 1) par conséquent un an après la maladie du cardinal de Bérulle. Comment l'aurait-il mise alors à la disposition de son ami ? D'ailleurs la situation du Heaume ne répondait pas à celle de la

vie durant, à sa belle-fille, Marie de Creil ¹. Celle-ci n'en jouit que peu d'années après la mort de son beau-père, décédé le 7 août 1632. En effet, à la date du 20 novembre 1636, l'*ermitage* de l'ancien garde des sceaux était déjà compris dans la clôture ². Les carmélites s'étaient décidées à agrandir leur couvent, qui ne suffisait plus aux besoins de la communauté. Il leur avait paru que les bâtiments occupés naguère par M. de Marillac seraient facilement transformés en annexe et elles avaient prié sa belle-fille de renoncer à son droit de jouissance. Après avoir obtenu satisfaction et avant d'entreprendre des constructions nouvelles, elles avaient enfermé l'*ermitage* dans leur clôture ³.

Dès qu'ils connurent le projet des carmélites, les Oratoriens s'y opposèrent. S'il était mis à exécution, le couvent du carmel ne serait plus séparé de Saint-Magloire que par un mur mitoyen. Ce voisinage immédiat de deux communautés, l'une d'hommes,

maison où M. de Bérulle se reposa. D'après Germain Habert, qui écrit en 1656, cette maison « fait maintenant une partie du monastère. » Or celle du *Heaume*, qui était située sur la rue Saint-Jacques, resta toujours en dehors de l'enclos et fut occupée sans interruption par des locataires.

1. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 26 ; S. 4656, cote P, 1^{re} liasse, pièce 1. Des lettres patentes de l'année 1650 rappellent que la propriété de cette demeure appartenait aux carmélites. On y lit ces mots : « Pareille concession et don (d'eaux) ayant esté faicts au sieur de Marillac pour l'usage et commodité d'une maison qu'il avoit faict construire pour son logement dans l'enceinte du monastère desdites Carmélites, à condition que la propriété leur en demeureroit après sa mort, laquelle maison a esté depuis mise dans leur clôture. » *Arch. Nat.* S. 4655, cote h, 1^{re} liasse, pièce 21). Il est évident que la maison de M. de Marillac, au temps où il l'habitait, n'était pas dans la clôture du monastère et que le mot *enceinte* est pris ici dans le sens large.

2. *Arch. Nat.* S. 4655, cote h, 1^{re} liasse, pièce 19. Il s'agit de lettres patentes confirmant une concession d'eau faite à M. de Marillac, « à cause d'une petite maison et jardin dépendant du monastère à présent dans la clôture d'iceluy. »

3. *Ibid.*, cote D, 2^e liasse, pièce 26. On y lit ces mots « Il y avait pareille réserve de pareil usufruit pour le jardin et la maison, (du prieur ; il était question plus haut de la maison du *Heaume*) à cause des augmentations. Mais la dite dame de Marillac a bien voulu, pour de considérations particulières, en faire la remise dès à présent, en faveur des dites Religieuses, lesquelles par ce moien et pour aussy satisfaire aucuncement aux pieuses intentions du dit feu sieur son Père sont demeurées en quelque sorte de nécessité de la dite nouvelle closture. »

l'autre de femmes, leur semblait contraire à la bienséance et interdit par le droit canon. En conséquence, ils demandaient l'érection d'un second mur, à une distance convenable du premier et sur le terrain des carmélites, sans préjudice de leur propre terrain. Des amis communs n'ayant pu s'entendre sur ces questions, où se mêlaient des intérêts matériels et spirituels, le P. Lambert, supérieur de Saint-Magloire, adressa une requête à l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondy ¹ ; puis, n'ayant pas eu gain de cause, il fit rédiger une protestation par devant notaire, le 6 juin 1637, afin de préserver sa maison de tout blâme éventuel pour ce qu'il croyait être une infraction aux règles de l'Eglise ². Il s'en tint là et ne voulut pas engager un procès qui aurait rompu les liens de charité unissant l'Oratoire au Carmel.

Quelle fut l'attitude des carmélites, au cours de ce différend ? Nous l'apprenons par un mémoire qu'elles écrivirent pour se justifier. Elles prétendaient que le mur mitoyen suffisait à séparer leur couvent de celui de l'Oratoire ; mais, si un intervalle était jugé nécessaire, elles estimaient qu'il devait être pris également sur les deux communautés. Propriétaires de l'ancienne demeure de Choisin, dont Michel de Marillac n'avait été que l'usufruitier, — elles insistaient sur ce point qui était en effet capital et que les Pères de l'Oratoire semblaient ignorer ³ — elles auraient pu l'occuper dès le début de leur habitation à Notre-Dame-des-Champs, qui précéda de vingt ans celle des Oratoriens à Saint-Magloire ⁴. Si donc l'incompatibilité d'un voisinage immédiat exigeait un intervalle entre les deux maisons, il leur paraissait

1. *Arch. Nat. S.* 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 25.

2. *Ibid.*, pièce 23.

3. Les *Chroniques* elles-mêmes s'y sont trompées. On y lit : « Le bâtiment dont il est fait mention fut construit où était la maison de campagne de M. le garde des sceaux de Marillac, qui l'avait laissée à ce monastère pour servir de dot à mesdemoiselles ses petites-filles. » T. I, p. 245. Il ne pouvait donner une maison dont il avait seulement l'usufruit. Cette erreur des *Chroniques* s'explique par leur rédaction tardive.

4. Saint-Magloire fut confié aux Oratoriens en 1620 par l'évêque de Paris, le cardinal Henri de Gondy ; mais, par suite de l'opposition des Bénédictins, auxquels Saint-Magloire avait appartenu, les Oratoriens ne purent s'y établir qu'au mois de janvier 1624.

juste qu'il fût créé, du moins pour moitié, aux dépens de celle qui, par son établissement postérieur, l'avait rendu obligatoire. Tel était du reste, ajoutaient-elles, l'avis de « personnes de haulte probité et d'éminente doctrine ¹ », qu'elles avaient consultées, avant de rien entreprendre. Elles faisaient sans doute allusion à leurs supérieurs d'alors, les abbés du Val et Leclerc et un oratorien célèbre, le P. Gibieuf, qui, détail piquant, résidait à Saint-Magloire, et peut-être à Richelieu, leur cardinal protecteur, dont il serait invraisemblable qu'elles n'eussent pas sollicité et obtenu l'approbation, ne fût-ce que par l'intermédiaire de sa nièce, qui leur était toute dévouée, la duchesse d'Aiguillon. A en juger par les annotations jointes à la requête des Oratoriens, l'archevêché de Paris soutenait la même thèse, qui avait par conséquent toutes les chances de succès. Cependant, après avoir établi leurs droits, les carmélites refusèrent de les défendre jusqu'au bout. « Pour éviter toutes disputes, écrivaient-elles, pour demeurer en paix, pour conserver l'amitié des personnes qu'elles estiment et honorent ² », elles prirent sur leur propre terrain l'intervalle nécessaire et firent construire un nouveau mur, à trois pieds du mur mitoyen ³.

L'hôtel de Marillac ne leur était pas suffisant ⁴. Elles y ajoutèrent un autre immeuble, qui porta le nom de *Petit logis*. Ce nom fut désormais appliqué à l'ensemble des constructions, qui comprenaient une aile principale bordant le passage public, un bâtiment central, parallèle à la rue d'Enfer, et une petite aile,

1. Arch. Nat. S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 26. *Mémoire des Carmélites sur la maison et le jardin de M. de Marillac*. La prieure était alors la Mère Madeleine de Jésus, qui avait remplacé, en 1635, la vénérable Madeleine de saint Joseph. Celle-ci, décédée le 30 avril 1637, connut probablement la première phase de ce différend, qui du reste ne troubla pas l'union des deux communautés. Ce fut le P. Lambert, supérieur de Saint-Magloire, qui porta le saint viatique à la vénérable.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, et pièce 24. Cette pièce, du 1^{er} mars 1639, est intitulée : « *Procès-verbal d'experts maçons qui constate l'intervalle des murs de clôture qui s'est trouvé de trois pieds de distance.* »

4 La Mère Madeleine de Jésus, prieure, en fit diminuer la hauteur, pour qu'il fût conforme aux usages de l'Ordre. (*Chroniques*, t. II, p. 76).

du côté de Saint-Magloire. L'hôtel de Marillac, que nous croyons avoir été le bâtiment central, mesurait vingt-neuf pieds de haut et le *Petit logis* trente, jusqu'à l'entablement. Ils se composaient d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un grenier. Au rez-de-chaussée, les arcades formaient un cloître, qui, à la différence de celui du grand couvent, était compris sous l'immeuble. Il y avait là plusieurs pièces, qui servaient de chauffoir et de bûcher. Au premier et au second se trouvaient vingt-huit cellules, plusieurs oratoires et salles de communauté ¹. D'après une gravure de Jean Marot, qui remonte vers le milieu du xvii^e siècle ², le nombre des ouvertures, arcades ou fenêtres du bâtiment central était de onze au rez-de-chaussée et à chaque étage. Entre ces constructions et la rue d'Enfer s'étendait une vaste cour, au milieu de laquelle fut érigée une fontaine ; derrière le bâtiment central, près de l'hôtel de Villefort, il y avait une autre petite cour, d'environ vingt mètres de long ³ sur trois et demi de large, et du côté de Saint-Magloire un jardin de douze ares cinquante-huit centiares, renfermant, en 1752, le long des murs, quatre-vingt pieds de tilleul et de charmille ; puis, au centre, un parterre entouré de plates-bandes bordées de buis ⁴.

Le *Petit logis*, affecté au noviciat et à une des infirmeries, fut relié au grand couvent par une galerie qui traversait la cour dans toute sa longueur, au niveau du premier étage. Elle commençait près du tour, longeait la façade de l'église, où elle était masquée par un avant-porche et couvrait le passage public, divisé à cet endroit en un double tunnel. Cette ingénieuse disposition, représentée sur le plan de Marot, permettait, contrairement à l'affirmation de M. François Rousseau ⁵, de passer du grand couvent au *Petit logis*, sans sortir de la clôture. Entre cette même galerie et l'église, une autre communication avait été ménagée, à la hau-

1. Claude MALINGRE, *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 502.

2. Voir ch. III.

3. La longueur de cette cour indique approximativement celle du bâtiment

4. Arch. Nat. S. 4658, cote DD, 1^{re} liasse, pièces 3 et 8.

5. *Le premier monastère des Carmélites en France. Mémoires de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. XLIV, (1917), p. 18.

teur du petit chœur, afin que les religieuses soignant des maladies épidémiques pussent y recevoir la communion ¹.

La fondatrice du *Petit logis* fut Charlotte de Montmorency, princesse de Condé. D'après une tradition, combattue au ^{xvii}^e siècle, un de ses ancêtres avait été le premier chrétien de Lutèce baptisé par saint Denis, ce qui expliquerait en partie son attachement et celui de sa famille à Notre-Dame-des-Champs. Ses relations personnelles avec le carmel dataient du 20 mars 1606, où, à l'âge de douze ans, elle avait assisté à la vêtue de la sœur Gratiennne de saint Michel, première camériste de Marie de Médicis ². De la cérémonie, qui se déroula en présence du roi et de la reine, accompagnés de toute la cour, elle emporta une impression profonde, que son existence mondaine ne lui fit point oublier. Par une lettre du 23 août 1622, le P. Gibieuf priait M. le Prince, gouverneur du Berry, de prendre le Carmel sous sa protection ³. La même année, par un bref de Grégoire XV, confirmé l'année suivante par Urbain VIII, la princesse obtint l'autorisation d'entrer trente-six fois par an dans les couvents de l'Ordre, à son choix. Mais elle se réserva le plaisir d'en user de préférence pour celui du faubourg Saint-Jacques, où l'attirait sa vénération pour la Mère Madeleine de saint Joseph ⁴. Après la mort de cette religieuse, en 1637, elle exprima le désir de se vouer de plus en plus à la retraite et sollicita la faveur de posséder un appartement dans la clôture, à l'exemple de la reine. Ce fut pour répondre à ses vœux que le titre de fondatrice du *Petit logis* lui fut accordé, ainsi qu'à sa fille, Geneviève de Bourbon, par un acte capitulaire du 18 novembre 1637. On leur reconnaissait les privilèges suivants : « libre entrée du monastère, toutes les fois qu'il leur plaira, pour y boire, manger, coucher, assister au divin service et aultres exercices spirituels » ; participation « à toutes les prières, veilles et aultres œuvres pieuses qui se font journellement » ; droit d'inhumation au couvent, « si tel estoit leur plaisir ... » ;

1. Voir ch. III.

2. *Chroniques*, t. I, p. 138. Nous ignorons son nom de famille.

3. *Arch. Nat. M.* 216, n° 1. C'était à l'époque des troubles suscités dans certains couvents par la question du gouvernement. Voir ch. XIV.

4. *Chroniques*, t. I, p. 178.

faculté d'amener deux personnes avec elles, trois fois le mois, à condition toutefois que les dictes deux personnes ne pourront demeurer dans le monastère, passé six heures du soir en hyver et sept en esté ¹. »

La princesse de Condé fit construire au *Petit logis* un appartement, qu'elle meubla « en quelque sorte à la carmélite ; son lit et tous ses meubles étaient en serge brune, les tableaux qui ornaient sa chambre ordinaire étaient des plus habiles peintres sans doute, mais tous représentaient de saintes princesses dans la pratique de quelques actions héroïques. Elle passait huit et quinze jours de suite dans ce désert, disant y trouver plus de plaisir qu'au milieu des plus grands divertissements de la cour. La seule chose qui incommodait cette princesse, devenue infirme, c'était, observent les *Chroniques*, que nous continuons à citer, de se trouver la nuit sans femme de chambre ; mais la Mère Madeleine de Jésus lui refusa constamment cette satisfaction, qui ne pouvait lui être accordée qu'au préjudice de la régularité. Pour suppléer à cet inconvénient, une religieuse de la maison couchait dans la chambre de cette princesse qui, remplie d'attention, se passait souvent des choses les plus nécessaires pour ne pas la déranger ². »

Après le décès de son mari, qui eut lieu le 26 décembre 1646, elle séjourna plus fréquemment au *Petit logis* et s'appliqua davantage à y vivre en carmélite. Elle aimait à paraître en robe de bure, à coucher au dortoir dans une modeste cellule, à prendre part aux offices et aux repas de la communauté et, comme la plus humble des religieuses, à laver les écuelles à son tour. En 1648, deux ans avant sa mort, elle donna au carmel l'appartement qu'elle avait fait construire et les meubles qu'il contenait, à la seule réserve de l'usufruit ³. Son dessein était d'y finir ses jours. « Au moins, Madame, si votre Majesté me chasse, qu'elle me permette de me retirer aux Carmélites » avait-elle dit plaisamment

1. *Ibid.*, p. 243-244.

2. *Ibid.*, p. 245.

3. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 2^e liasse, pièce 29. L'acte de donation est du 24 avril 1648. Le 17 octobre suivant, la princesse reçut pour sa maison des carmélites une concession d'eau de 20 lignes. *Ibid.*, cote h, 1^{re} liasse, pièce 20.

à la reine, au début de la Régence. Mais lorsqu'elle renouvela sérieusement sa demande, en janvier 1650, elle ne fut pas exaucée. La révolte de ses enfants pendant la Fronde entraîna son propre exil, d'abord à Chantilly, puis à Châtillon-sur-Loing, où elle mourut le 2 décembre de la même année ¹.

Combien de temps les carmélites occupèrent-elles le *Petit logis* ? Il nous est impossible de le dire d'une façon précise. Toutefois ce fut, vraisemblablement, de quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans. Elles en prirent possession au plus tôt en 1638, car la construction du nouveau mur, qui précéda celle des bâtiments ne commença que vers le milieu ² de l'année 1637. En 1752, elles n'habitaient plus cette annexe de leur grand couvent, puisqu'elles la louèrent alors pour cinquante-quatre ans. Mais son mauvais état prouve qu'elles avaient déjà cessé de l'occuper, depuis un certain temps, et il est évident que, avant de la céder pour une telle durée, elles s'étaient rendu compte, par une longue expérience, de son inutilité présente et prochaine. C'est apparemment entre 1720 et 1730, lorsque les progrès du jansénisme eurent réduit de moitié le nombre des vocations religieuses, c'est à cette époque, pensons-nous, que les carmélites, trouvant assez d'espace au grand couvent pour toute leur communauté, y rétablirent le noviciat et toute l'infirmerie ³.

*
* * *

En 1752, le *Petit logis* était dans un tel délabrement que seuls « les gros murs et partie des bois et couvertures » pouvaient servir. Pour le réparer, il aurait fallu dépenser des sommes considérables, que le couvent était loin de posséder. Sous peine de le laisser tomber en ruine, ce qui leur eût causé un gros dommage, force fut donc aux carmélites de chercher quelqu'un qui voulût bien le remettre en état. Celui qui leur offrit les conditions les

1. *Chroniques*, t. I, p. 259-266.

2. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 23.

3. Les *Chroniques*, rédigées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ne donnent aucune précision à ce sujet. On y lit seulement que l'abandon du *Petit logis* se fit « dans ces derniers temps. » T. I, p. 245.

plus avantageuses fut un maître-menuisier, Charles Baligand, qui le loua le 3 octobre 1752, par bail emphytéotique de cinquante-quatre ans ¹, commençant à courir le 1^{er} janvier 1754. Il s'engageait à payer annuellement un loyer de sept cents livres et à faire, à ses frais, toutes les réparations et constructions indiquées dans un devis ², joint au bail et auquel fut substitué un autre devis ³ du 28 août 1753.

D'après ce plan, les bâtiments existants furent conservés ; mais celui du centre fut coupé en son milieu, de fond en comble, sur une largeur de vingt pieds. A cet endroit on construisit, à la hauteur du premier étage, une terrasse que supportaient deux poutres posées sur quatre pieds-droits et que bordait une balustrade de fer sans ornement. On y accédait par deux grands escaliers l'un à droite, l'autre à gauche, auxquels succédaient deux petits escaliers pour l'étage supérieur. Les ailes, dont l'une au moins fut prolongée, mesuraient quarante pieds de face et vingt-six de profondeur. Sur la rue d'Enfer furent élevés deux pavillons, l'un de trente, l'autre de trente-trois pieds de face et de cinquante-quatre pieds de profondeur, ayant chacun une aile perpendiculaire de soixante-deux pieds de face et de dix-huit et demi de profondeur. Celle qui touchait à la cour extérieure du grand couvent renfermait une écurie pour une trentaine de chevaux. Entre les deux pavillons, on pratiqua, sur la rue d'Enfer, une entrée à porte cochère « couronnée d'une corniche avec fronton cintré porté sur deux pieds-droits de pierre dure. » De là on pénétrait dans un passage long de cinquante-quatre pieds et large de vingt, puis dans une cour, pavée à chaux et à ciment, longue de cent-deux pieds et large de quarante. Ainsi il y avait quatre maisons distinctes, ayant leur entrée par la rue d'Enfer et pouvant être louées séparément ⁴.

1. Arch. Nat. S. 4658, cote DD, 1^{re} liasse, pièce 2.

2. *Ibid.*, pièce 3.

3. *Ibid.*, pièce 6.

4. *Ibid.*, pièces 6 et 8. Cette dernière pièce est une description détaillée des immeubles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Elle a pour titre : « Etat de la consistance et dépendance d'une maison appelée vulgairement l'hôtel de Marillac scise à Paris, rue d'Enfer, appartenant aux dames Carmélites de la

Ces constructions originales et somptueuses ne convenaient pas, selon la remarque des carmélites, « à des hommes ordinaires. » D'ailleurs ce n'était pas pour en jouir, mais pour les louer que Baligand les avait fait construire. Le 17 octobre 1754, il céda son bail à Claude-Eléonor de la Fresnaye, écuyer, marié à Marie-Genève de Dessulmontiers ¹. Ce gentilhomme n'occupa que l'ancien hôtel de Marillac, sous-louant les autres à plusieurs personnes : Mlle Gabrielle Mouchy, le 3 mai 1759 ; Jean-Victor, baron de Travers, le 21 avril 1762 ; Augustin-Louis-Marie Rouillé, colonel d'infanterie, le 14 février 1765 ; Charles-Jean, vicomte de la Rivière ², le 14 juin 1767. Le 30 décembre de la même année, le sieur de la Fresnaye subrogea en son droit de jouissance Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, pair de France, capitaine-lieutenant de deux cents chevaux légers de la garde ordinaire de Sa Majesté, lieutenant-général de ses armées, gouverneur de la Picardie, d'Amiens et de Corbie ³. A tous ces titres et à d'autres, que nous omettons, il ajouta ceux de membre de l'Académie des sciences et de marguillier de Saint-Jacques du Haut-Pas, sa paroisse ⁴. Ce grand seigneur donna congé aux autres locataires et occupa les quatre hôtels, qui portèrent désormais son nom. C'est là qu'il mourut, criblé de dettes ⁵, le 3 novembre 1769. Quelques années avant la Révolution, son fils Marie-Joseph essaya de résilier son bail et offrit aux religieuses une indemnité de cent mille livres. Si importante que fût cette somme, elle n'aurait peut-être pas suffi aux réparations nécessaires. Les carmélites refusèrent l'offre du jeune duc, qui, n'habitant pas l'hôtel de son père, tâcha

rue S. Jacques, tenue par bail emphytéotique pour cinquante-quatre ans par le sieur de la Fresnaye. »

1. *Ibid.*, pièce 7.

2. *Ibid.*, p. 13.

3. *Ibid.*

4. Il fut élu marguillier le 22 janvier 1769 (*Arch. Nat.* LL, 794. *Etat en forme de journal des Papiers, concernant la cure et paroisse de St Jacques, St Philippe du Haut-Pas*, t. II, p. 564).

5. *Arch. Nat.* S. 4658, cote D D, 2^e liasse, pièces 1 et 7. Son service funèbre eut lieu le 13 novembre à Saint-Jacques du Haut-Pas (*Etat en forme de journal, op. cit.*, t. II, p. 573).

de le louer. Parmi les locataires qu'il eut beaucoup de peine à découvrir, citons l'abbesse de Beaumont ¹, le sieur de Montizon, écuyer, Boulnois, maître-ès-arts de l'Université ² et le graveur anglais Strange.

Comme les autres biens du carmel, l'hôtel de Chaulnes fut spolié pendant la tourmente révolutionnaire. Ayant été mis à l'encan, il fut acquis le 28 fructidor de l'an V (18 septembre 1797), pour la somme de deux cent-cinquante et un mille cinq cents francs, par celui qui avait acheté le grand couvent le 18 thermidor précédent (26 juillet), André Denis, architecte, demeurant au n° 178 de la rue du faubourg Saint-Jacques. En 1799, les religieuses de l'Abbaye-aux-Bois, qui s'étaient réfugiées à Rongis, lui louèrent le petit hôtel, dont elles habitèrent la partie la plus délabrée, sous-louant l'autre pour se procurer des ressources ³. Le 4 thermidor de l'an VIII (22 juillet 1800), Denis céda le grand hôtel (probablement le plus éloigné de la rue d'Enfer) à Jacques de Brabantère, juge au tribunal de Bruxelles. Celui-ci, le 15 pluviôse de l'an XI (3 février 1803) vendit pour sept mille six cents francs, aux dames carmélites Longairon, d'Encausse et Dulorieux, la partie de cet hôtel la plus rapprochée de leur grand couvent ⁴, où elles étaient rentrées le 18 octobre 1802. Elles en firent leur buanderie, qui a subsisté jusqu'en 1913. Aujourd'hui du *Petit logis* et de l'hôtel de Chaulnes, rendus célèbres par le cardinal de Bérulle, M. de Marillac, la princesse de Condé, les carmélites, il ne reste aucun vestige, sauf quelques arcades aveuglées dans un mur. Sur son emplacement s'élèvent l'Ecole Lavoisier et les immeubles des n°s 21 et 23 de la rue Denfert-Rochereau.

1. Arch. Nat. S. 4658, cote DD, 2° liasse, pièce 12.

2. *Ibid.*, S. 4655. Cette pièce, sans cote ni liasse, est un bail par lequel de Montizon cède ses droits de jouissance à Boulnois.

3. Mme de STOLZ, *Notice sur le premier monastère de la Congrégation de N.-D. de Paris* (Abbaye-aux-Bois). Paris, 1877, p. 103-105.

4. *Vente d'un terrain, dit des Carmélites, bâtiment, etc.* (Arch. du carmel).

CHAPITRE VI

Objets d'arts. Inventaire.

Dans sa lettre du 8 mars 1605, où elle racontait ses premières impressions à Paris, la Mère Anne de Jésus écrivait que l'église de son couvent « a dix chapelles, dont chacune semble un temple des plus somptueux de là-bas ¹ », c'est à dire d'Espagne. A quel genre de somptuosité la vénérable prieure faisait-elle allusion, à supposer que ce terme ait traduit sans hyperbole la réalité ? Nous l'ignorons. Grâce à la crypte de saint Denis, à la chapelle de la Vierge et au tombeau du bienheureux Réginald, Notre-Dame-des-Champs avait attiré, au moyen âge, les faveurs des plus grands personnages. Ainsi, au commencement du xii^e siècle, Louis le Gros, pour entretenir un luminaire qui brillait pendant l'octave de saint Denis, avait accordé au prieuré une rente de vingt sols, « à prendre sur la terre d'Anvers, proche Pontoise, qui étoit du douaire de la reine Adélaïde, son épouse ². » En 1302, Blanche, fille de saint Louis, dans un sentiment de piété envers ce même sanctuaire, y fonda une rente perpétuelle de dix livres, destinée à lui assurer des prières et des messes ³. Ce qui prouvait mieux encore la vénération des rois de France pour Notre-Dame-des-Champs, c'étoit la coutume, signalée par Brice, d'y déposer leur corps, pen-

1. *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées, publié par les soins des Carmélites du premier monastère à Paris.* Reims, 1894, t. II, p. 21.

2. Abbé LEBEUF, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris.* Paris, éd. de 1883, t. I, p. 146-147.

3. *Arch. nat.* L. 920, n^o 32.

dant quelques jours, avant de le transporter à la basilique de Saint-Denis¹.

Des dons et embellissements dus aux libéralité royales et principales restait-il quelque chose en 1603, après les guerres civiles, qui avaient ruiné le prieuré et laissé l'église en fort mauvais état ou bien de nouveaux dons et embellissements furent-ils faits, de 1603 à 1603, par les amis du carmel ? On le croirait, d'après la lettre de la Mère Anne de Jésus. En tout cas, parmi les objets d'art qui ornèrent l'église et le couvent du faubourg Saint-Jacques, entre 1604 et 1792, nous n'en connaissons qu'une douzaine au plus qui remontent à l'époque des Bénédictins. Les autres y furent placés après la fondation du carmel et la plupart d'entre eux, au cours du xvii^e siècle. Nous les décrirons à l'aide de documents qui se complètent ou se confirment, avec de légères variantes, et dont les principaux sont les histoires et les guides de Paris des xvii^e et xviii^e siècles, un inventaire officiel dressé pendant la Révolution, quelques notes supplémentaires des carmelites et surtout leurs *Chroniques*, qui, pour l'intérieur du monastère, nous fournissent des renseignements précieux, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. La place que nous assignons, dans notre description, à ces objets d'art, est celle qu'ils occupaient, selon les *Chroniques*, au moment où celles-ci furent rédigées, à savoir vers 1770. Cette place était d'ailleurs restée, sauf de rares exceptions, la même qu'à la fin du siècle précédent, tout au moins dans l'église, comme des documents des deux époques permettent de le constater. Nous passerons en revue successivement les sculptures, les peintures et les pièces d'orfèvrerie qui décoraient, à l'égal d'un riche musée, le couvent de l'Incarnation.

1. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, Paris, 8^e éd. 1725, t. III, p 94. « C'était autrefois la coutume de mettre les corps des Rois en dépôt pendant quelques jours dans cette église, où toutes les compagnies souveraines et inférieures alloient en cérémonie leur jeter de l'eau bénite. De là on les portoit à l'église de Notre-Dame, où l'on faisoit un service solennel ; ensuite ils étoient conduits avec un très grand appareil à saint Lazare, où il se faisoit encore une station, avant qu'ils fussent transportez à saint Denys, pour y être inhumez ».

*
* *

Sur le trumeau de la grande porte de l'église, il y avait une statue, qui, selon l'abbé Lebœuf, représentait saint Denis ou saint Martin de Tours et, aux côtés du portique, six autres statues, de sens également incertain, où les uns voyaient Moïse, Aaron, David, Salomon et quelques prophètes, les autres des rois de France ¹. Ces statues n'apparaissent pas sur les plans de l'époque, car elles étaient masquées par le porche, construit probablement sous Louis XIII. En revanche, on aperçoit nettement, sur les plans de Jean Marot et d'Israël Sylvestre, celle qui surmontait le pignon de la façade et qui souleva une véritable polémique, dans le camp des archéologues. Il est vraisemblable qu'on l'avait découverte, dans le cimetière du prieuré ou dans le sol, lorsqu'on travaillait à la construction du carmel, et placée en 1605 sur le pinacle, où elle dominait la pointe des deux tourelles qui flanquaient la façade ². Toujours est-il que le mystère de son origine et l'ambiguïté de ses traits inspirèrent des doutes sur son caractère religieux. Du Breuil ³ prétendit que c'était l'image de Cérès, de Mercure ou d'Isis, qui avaient possédé jadis un temple dans ce faubourg de Paris ⁴. Par bonheur, André Favin y reconnut les traits d'un saint Michel ⁵, dont le faubourg voisin portait le nom. Cette opinion finit par prévaloir et la statue conserva sa place d'honneur, tandis que les bruits de la controverse se transformaient à ses pieds en un concert de louanges. Mais tel avait été l'intérêt de la dispute ou son ardeur que les échos s'en prolongèrent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, comme on peut en juger par une page de Jaillot ⁶, qui date de 1782.

1. *Op. cit.*, *ibid.*

2. FÉLIBIEN et LOBINEAU, *Histoire de Paris*, Paris, 1725, t. I, p. 123-124,

3. *Les antiquités et choses plus remarquables de Paris*. Paris, 1608, p. 8.

4. Ce qui est sûr, c'est que le quartier de Notre-Dame-des-Champs renfermait beaucoup de tombeaux et autres vestiges de l'époque gallo-romaine. Voir à ce sujet HENRY SAUVAL (*Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, t. II, p. 336-337).

5. *Histoire de Navarre*. Paris, 1612, p. 135.

6. *Recherches historiques*. Paris, 1782, t. IV, quartier XVII, p. 151.

Nous citerons cette autre, un peu plus ancienne, de Piganiol, parce qu'elle décrit cette fameuse statue, qui fit tant parler d'elle. « Quand on examine cette figure, lisons-nous, avec des lunettes de longue vue, l'on voit distinctement qu'elle a le visage d'un jeune homme sans barbe, qu'elle est vêtue d'une draperie depuis le col jusqu'aux pieds. Sa tête est nue. a des cheveux fort courts et est penchée sur l'épaule gauche. Cette figure tient de la main gauche une Balance dans chacun des Bassins de laquelle est une tête d'enfant. Certaines pointes de fer qui ont été mises sur le haut de cette statue pour empêcher les oyseaux de se percher dessus et la garantir des ordures qu'ils auroient pu y faire, ont fait croire à Charles Patin et à Moreau de Mautour que c'étoient des épis de bled, symboles de *Cérès* ; mais André Favin et plusieurs autres après lui ont pensé avec raison que cette statue représente *saint Michel*, qui en général est considéré comme le Protecteur de l'Eglise militante et en particulier comme un de ceux de la France¹. »

Sur l'âge et la valeur artistique de ces statues, nous ne possédons aucun renseignement. Mais à l'intérieur de l'église et du monastère, nous allons trouver des œuvres des sculpteurs les plus renommés du *xvii^e* siècle. A l'entrée du *Petit chœur*², il y avait une statue en plâtre peinte de la sainte Vierge, une autre de l'archange Gabriel et au-dessus un saint Esprit, le tout représentant le mystère de l'Annonciation³. La dernière pièce de cette tribune, la *chapelle des reliques*, avait été décorée avec un soin particulier. Elle renfermait des boiseries, des lambris, des panneaux de marbre, des tables d'autel, des gradins et des armoires, ornés « de sculptures dorées » et si finement travaillées qu'il était « difficile, s'il faut en croire les *Chroniques*⁴, de rien voir ailleurs » de plus beau. Le devant de la tribune était formé d'une colonnade imitant le marbre et surmontée des statues de saint Pierre et de saint Paul, qui provenaient « d'une bonne main⁵. » Au milieu de l'en-

1. *Description de Paris*, nouvelle éd. Paris, 1742, t. V, p. 342-343.

2. Voir ch. III.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 14.

4. *Ibid.*, p. 15-16.

5. BRICE, *op. cit.*, p. 102 ; *Chroniques*, t. I, p. 157.

tablement, se détachait un saint Michel, terrassant le démon « d'une manière fière et hardie ¹. » Il avait été sculpté d'après les dessins de Jacques Stella.

Entre la nef et le chœur de l'église, on admirait une balustrade qui comprenait « un grillage remarquablement orné ² » et « quatre superbes et magnifiques colonnes ³ » de marbre noir et vert de mer, d'ordre ionique, d'environ trois mètres de haut et trente-cinq centimètres de diamètre, aux bases, chapiteaux et flammes en bronze doré. Sur la porte de cette balustrade brillait un crucifix en bronze doré, de quatre pieds de hauteur, une des meilleures œuvres de Jacques Sarrazin. Douze marches, de marbre noir veiné de blanc, bordées de rampes de même matière, conduisaient au maître-autel, qui était soutenu par quatre colonnes d'ordre corinthien, dont deux en corps avancé et les deux autres en retrait ⁴. Ces colonnes, en marbre noir veiné de blanc, aux bases, chapiteaux et modillons en bronze doré, mesuraient deux mètres soixante-dix de haut et un pied de diamètre. Sur le devant de l'autel, un bas-relief de bronze doré, appliqué sur un marbre de Dinant, représentait une *Annonciation* d'Anselme Flamen ⁵. De chaque côté, un ange, en bronze doré, du même sculpteur ⁶, reposait, dans une attitude d'adoration, sur un piédestal de marbre noir. Aux jours de fête, cet autel, dont la beauté était rehaussée par des vases et des chandeliers, produisait, au témoignage des contemporains, un effet splendide ⁷.

1. BRICE, *op. cit.*, p. 102.

2. *Chroniques*, t. I, p. 157.

3. Alexandre LENOIR, *Notice succincte des objets de sculpture et architecture, réunis au dépôt provisoire national, rue des Petits Augustins*. 1793, p. 18, n° 159.

4. D'après Thiery, l'architecte avait voulu donner, en faisant cet autel, une idée du trône de Salomon (*Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*. Paris, 1787, t. II, p. 253).

5. PIGANIOI, *op. cit.*, p. 346; *Chroniques*, t. I, p. 157; Alexandre LENOIR, *op. cit.*, p. 3, n° 20.

6. D'après Piganiol (p. 347), ces deux anges furent fondus par Perlan.

7. *Chroniques*, t. I, p. 156; Claude MALINGRE, *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 502-503; BRICE, *op. cit.*, p. 97-99; PIGANIOI, *op. cit.*, p. 347; LENOIR, *op. cit.*, p. 14, n° 115; p. 17, n° 150; *Arch. Nat. S. 4633* (Etat des Ta-

Les chapelles latérales, qui avaient émerveillé la mère Anne de Jésus, avant même d'avoir atteint tout leur éclat, répondaient, d'après les *Chroniques*, « à la magnificence de l'église ¹. » Piganiol affirme aussi qu'elles étaient « fort ornées » et Brice qu'elles se distinguaient par « des balustrades ou clostures d'une menuiserie dorée extraordinairement belle. » De leur décoration sculpturale, nous ne savons rien de plus précis, sauf en ce qui concerne la chapelle la plus remarquable, celle de sainte Madeleine, où l'on voyait, en face de l'autel, une statue en marbre blanc du cardinal de Bérulle. Jacques Sarrazin, qui l'exécuta en 1659, a donné à son héros une expression hiératique parfaite. Le supérieur du Carmel, de grandeur naturelle, est à genoux, les bras croisés et la main droite tenant la barrette cardinalice, le visage respirant une piété profonde, le corps humble et recueilli semblant s'effacer pour unir son hommage à celui de l'âme, qui s'anéantit devant Dieu. Tel sans doute on l'avait maintes fois observé, de son vivant, à cette même place, où l'attirait sa dévotion particulière à sainte Madeleine, lorsqu'il s'abîmait dans la contemplation de la grandeur ou de la miséricorde infinie de Jésus. La statue était posée sur un piédestal, orné à chaque face latérale d'un bas-relief, où Claude de l'Estocart, par une heureuse inspiration, avait sculpté, d'un côté, le sacrifice de Noé à sa sortie de l'Arche, de l'autre, celui de la messe, l'un symbole, l'autre réalité de l'acte essentiel du sacerdoce, que de Bérulle, devenu prêtre, célébra saintement tous les jours et qu'il n'interrompit, au dernier matin, que pour offrir, au pied de l'autel, prêtre et victime, le sacrifice de sa vie. Sur la face antérieure du piédestal, un cartouche aux armes du défunt timbrées du chapeau de cardinal, était soutenu par deux génies embouchant la trompette et surmonté par une plaque de marbre blanc, où une inscription latine résumait les vertus du fondateur de l'Oratoire et du supérieur du Carmel. De

bleaux et monuments d'art et de sciences (sic) provenant des Dames Carmélites rue St-Jacques, lesquelles ont été déposés au Dépôt provisoire établi aux petits Augustins). Cette pièce est un inventaire dressé par des experts, au début de la Révolution, quand les objets étaient encore au faubourg Saint-Jacques.

1. *Ibid.*



Jacques SARRAZIN. — Le cardinal de Bérulle

(Musée du Louvre)

Cl. Archives photographiques

chaque côté de ce chef-d'œuvre, se dressait une colonne en marbre noir, avec chapiteaux et flammes de bronze doré¹.

A ces objets, dont nous avons indiqué la place, ajoutons deux bénitiers et leurs bases en marbre noir et veiné, qui se trouvaient dans une ou deux chapelles dont nous ignorons le nom ; des tombes de pierre ou de marbre noir ou blanc, disséminées dans la nef, dans le chœur et les chapelles² et enfin la chaire, dont l'existence, qui nous avait paru longtemps douteuse, est certifiée par le plus grand de nos orateurs chrétiens. A la vêtue de Mlle Émilie de Bouillon, le 8 septembre 1660, blâmant les jeunes filles qui attiraient, par leur coquetterie, les regards du monde, Bossuet s'interrompt en disant : « Et encore quels sont ces regards et puis-je en parler dans cette chaire³ ? » D'après un passage de Brice⁴, et un autre, à peu près semblable, des *Chroniques*⁵, cette chaire était dans la nef. C'est pourquoi, lorsqu'on y prêchait, les religieuses se rendaient à la tribune, car, au chœur de leur monastère, elles n'auraient pas entendu distinctement la prédication. De quel côté de la nef était-elle placée ? Nous ne savons. Mais pour le sujet qui nous occupe ici, cela n'importe guère. Si la plupart des historiens se taisent sur l'existence de cette chaire ; si aucun, à notre con-

1. *Chroniques*, t. I, p. 156-157 ; BRICE, *op. cit.*, p. 100-101. Victor Cousin lui a consacré quelques lignes dans son ouvrage *Du vrai, du Beau, du Bien*. Paris, 30^e éd. 1917, p. 244. Le P. Ingold, dans une plaquette intitulée : *Trois statues du cardinal de Bérulle*. Paris, 1893, a reproduit cette statue, avec deux autres du cardinal qui étaient, l'une à l'Oratoire de Saint-Honoré, l'autre à l'Institution, rue d'Enfer. Cette dernière se trouve aujourd'hui au collège de Juilly. Le P. Ingold l'attribue à Sarrazin ; il attribue celle de Saint-Honoré, dont il ne reste qu'un buste, à François Anguier.

2. *Arch. nat.* S. 4655 (Etat des tableaux...) Voir les ch. VIII et IX, pour les sépultures.

3. Ed. LEBARQ, t. III, p. 514. Bossuet dit encore dans son sermon sur les *Souffrances*, Carême des carmélites ; « je l'ai déjà prêché dans cette chaire. » *Ibid.*, p. 707. Enfin dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, il dit : « Malheur à moi, si dans cette chaire. » *Ibid.* t. VI, p. 282.

4. *Op. cit.*, p. 102.

5. T. I, p. 157. On y lit ceci : « Au-dessus des grandes portes se trouve une grande tribune, qu'on appelle le Petit-Chœur, où sont les religieuses, quand on prêche au peuple dans la nef. » Nous n'avons pas trouvé de vue intérieure de l'église, ni à la Bib. nationale, ni à celles de l'Institut et de l'Arsenal, ni aux Archives, ni au Musée Carnavalet.

naissance, ne l'a décrite ; si les *Chroniques* elles-mêmes ne la signalent que par allusion, n'y a-t-il pas lieu de croire qu'elle manquait totalement de valeur artistique ?

La chapelle souterraine contenait deux statues de la Vierge, toutes deux antérieures à l'établissement du carmel. L'une, en pierre, représentait Marie assise sur un piédestal, son divin Fils entre les bras ; le saint Esprit descendait sur sa tête et des anges, également en pierre, formaient autour d'elle un concert avec des instruments de musique. C'était *Notre-Dame du Chapelet*, spécialement honorée par une confrérie de ce nom, qui, après la cession du prieuré au carmel, fut transférée à Saint-Jacques du Haut-Pas. L'autre, qui était en bois, représentait Marie tenant sur ses genoux le corps du Christ descendu de la Croix. Selon les *Chroniques*, qui ne semblent pas s'accorder ici avec le *Journal* de la paroisse, cette *Pietà* était honorée par une autre confrérie, sous le titre de *Notre-Dame du Psautier*¹. Dans le sanctuaire où ces deux statues étaient vénérées « se sont faits autresfois, écrit Claude Malingre, plusieurs grands miracles, mesmes en ces derniers temps, ainsi que les anciens du fauxbourg l'ont attesté, tant pour en avoir esté les tesmoins oculaires que pour l'avoir receu par tradition de leurs pères². » Les *Chroniques* rapportent quelques uns de ces prodiges. attribués principalement à *Notre-Dame du Psautier* : « On signalait surtout des guérisons subites de maladies reconnues incurables et même la résurrection d'un enfant. Cette image miraculeuse était particulièrement invoquée pour obtenir la délivrance des captifs. Plusieurs de ces infortunés, ayant réclamé son assistance, avaient vu, dit-on, leurs chaînes, leurs carcans, leurs menottes tomber miraculeusement à leurs pieds. Aussi s'empresèrent-ils de venir dans cette sainte chapelle, pénétrés d'une profonde reconnaissance, en offrir un pieux hommage à leur libératrice et à Dieu qui est la charité même ; *Deus charitas est*. En

1. Arch. nat. LL. 793, *Etat en forme de journal des Papiers concernant la cure et paroisse de St-Jacques St-Philippe du Haut-Pas*, t. I, p. 29. Ce journal, qui signale la confrérie de *Notre-Dame du Chapelet* comme certaine et celle de la sainte Trinité comme probable, ne mentionne pas celle de *Notre-Dame du Psautier*.

2. *Op. cit.*, p. 503.

témoignage des miracles opérés en leur faveur, ils suspendaient aux murs les chaînes dont leurs corps avaient été chargés et ces instruments de supplice qui inspirent naturellement un sentiment d'aversion et d'horreur, paraissaient en ce lieu saint mille fois plus précieux que les plus magnifiques ornements ¹. » Sans garantir l'authenticité de ces faits, les *Chroniques* les relatent « tels qu'ils sont attestés par d'anciens mémoires, qui ajoutent encore que c'étoit la coutume des bergères d'alentour, que passant près



Notre-Dame des Champs
ou la Belle Dame.

de cette chapelle en conduisant leurs troupeaux, elles y apportent chacune un bouquet à la sainte Vierge ². »

Nous ne possédons aucun renseignement sur l'origine et la valeur des statues de la crypte. Nous savons seulement que la chapelle principale renfermait celle des douze Apôtres, six de chaque côté, reposant sur des pilastres, et celle de saint Denis,

1. T. I, p. 499.

2. *Ibid.*, p. 200.

qui occupait un gradin supérieur ¹. Sur les sculptures des bâtiments claustraux, dont la plupart dataient du xvii^e siècle, les documents sont moins sobres de détails, sans pourtant satisfaire complètement notre curiosité. Au réfectoire, on voyait, au-dessus de la table de la prieure, une statue de la Vierge « dans une niche et tenant Notre-Seigneur ² » ; au chapitre, un grand *ecce Homo* en plâtre peint ; au noviciat, une autre statue en pierre de la Vierge, assise et vêtue d'une robe diaprée aux plis nombreux, la tête inclinée ³, laissant paraître sur le devant la chevelure lisse et portant derrière un voile, qui tombait sur les épaules et s'enroulait autour du buste. De la main droite, elle tenait un sceptre et, de la main gauche, son Fils assis sur ses genoux. De la main gauche, celui-ci serrait sur sa poitrine une colombe, dont il ouvrait une aile de la main droite. Cette statue dominait le maître-autel de l'église, aux temps des Bénédictins. On l'appelait Notre-Dame des Champs ou la Belle Dame. A ce propos, nous lisons dans les *Chroniques* qu'une femme du peuple, inconsolable de sa disparition, se glissa dans le cloître, à la suite des ouvriers ou des jardiniers, et déclara naïvement qu'elle voulait « voir et prier la Belle Dame ⁴. »

Outre un autel et des lambris, les ermitages du premier et du second étage comportaient une ornementation appropriée au mystère ou à la vie du saint auxquels ils étaient dédiés. Celui de la *sainte Croix* contenait, au-dessus de l'autel, un « fort beau Christ en ivoire dans un cadre doré et sur fond en lapis vené d'or ⁵. » Dans l'ermitage de la *crèche*, une crèche « placée sur trois portiques de menuiserie, que soutenaient quatre colonnes de même », renfermait « des figures en plâtre bien faites et des

1. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 436.

2. *Ibid.* Appendice (Description), p. 2.

3. D'après une tradition, qui ne repose sur aucun document, cette inclination était due à un miracle. Une novice ayant su qu'elle n'était pas admise à la profession, en éprouva une vive douleur et alla se jeter aux pieds de la Vierge, pour la supplier de changer les dispositions du Chapitre à son égard. En signe d'acquiescement, la Vierge inclina la tête. En 1913, cette statue était sur l'autel de la crypte.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. *Ibid.*, p. 34.

plus naturelles ¹. » Celui du *sépulcre* se distinguait par des ornements « en beaux coquillages », tels qu'on « ne peut rien voir de plus rare et de plus parfait en ce genre. » Il y avait notamment des pentes et des avances de rochers, des sentiers et des grottes du plus bel effet. « La figure de Notre-Seigneur, continuent les *Chroniques*, est de plâtre et peinte en carnation ; elle est placée sur un lit élevé de près de deux pieds. Elle est de grandeur naturelle, majestueuse et impose de la dévotion ; le saint suaire qui la couvre laisse le visage à découvert, ainsi que les mains ; au-dessous de la figure, se voit un phénix sur son bâcher. Le tout en coquillage qu'on ne peut se lasser d'admirer ². »

On trouvait encore, à un endroit indéterminé, dans le couvent : un buste en marbre du cardinal de Bérulle, par François Anguier, deux bas-reliefs par Flamen, l'un, petit, représentant la *Nativité du Christ*, l'autre grand, représentant l'*Apothéose d'Elie dans un char de feu* ; un bas relief en plâtre, par Duret, représentant *Jésus au tombeau* ; un groupe par un des Adam, représentant l'*Assomption de la Vierge*, une statue en pierre par Tonnerre ; puis dans le jardin : une statue de *Jésus-Christ ressuscitant*, par Girardon, et une autre de sainte Thérèse et de sainte Madeleine ³. Peut-être ces trois derniers objets étaient-ils dans les ermitages, qui comprenaient une ornementation assez riche. Dans celui de la *sainte Vierge*, il y avait un « autel avec des chapiteaux, corniches, frontispice et deux anges, le tout en beau bois de Hollande ⁴ » ; dans celui de *Notre-Dame de Lorette*, « des panneaux à grosse bordure sculptée » et « des têtes de chérubins en relief ⁵. » L'ermitage de *sainte Marie d'Egypte*, « lambrissé en faillance représentant des paysages », possédait une ornementation originale, que les *Chroniques* ont décrite en ces termes : « La grotte du fond a 7 pieds de hauteur, entourée d'un palmier qui est en saillie par le bas. Une image en sculpture

1. *Ibid.*, p. 39.

2. *Ibid.*

3. Note complémentaire des carmélites, citée par Victor Cousin (*La jeunesse de Mme de Longueville*, 12^e éd. de 1917, p. 391-393).

4. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 8-9.

5. *Ibid.*, p. 40.

représente d'un côté la ste aux pieds de la ste Vierge, de l'autre on la voit morte, st Zozime auprès et le lion qui fait la fosse. Sur une avance en rocher elle passe le Jourdain et communie de la main du saint. Les figures (toutes de terre cuite), quoique petites ne peuvent être plus naturelles. Sur le visage de la ste est peint l'ardeur qui la dévorait de recevoir ce pain de vie, de telle sorte qu'elle inspire le même sentiment ¹. »

*
* *

Les peintures étaient nombreuses et variées. Sur la petite porte de l'église, à l'extérieur, Philippe de Champagne avait peint en grisaille une *Annonciation*, fort appréciée des connaisseurs ². A l'intérieur de l'église, on remarquait « les piliers et toutes les parois peintes en marbre noir veiné de blanc ³ », et le regard s'arrêtait avec ravissement sur la voûte, ornée de décorations magnifiques et bordée « de moulures dorées et peintes sur un fond bleu d'émail ⁴. » On y admirait un sacrifice d'Abraham et surtout une scène du Calvaire, où l'artiste, trompant l'œil agréablement, avait représenté le Christ, la Vierge et saint Jean avec tant d'habileté qu'ils semblaient être sur un plan vertical. « On ne s'en étonnera plus, écrit à ce propos M. Gazier, si l'on songe que, comme le Poussin et même de concert avec lui, [Philippe de Champagne, l'auteur de ce chef-d'œuvre], avait étudié les sciences auxiliaires de la peinture, la géométrie, l'anatomie, tout ce qui pouvait lui permettre d'arriver à la perfection ⁵. » Pour rendre à chacun ce qui lui appartient, il importe d'ajouter à cette juste observation que le géomètre Des Argues avait fourni à Champagne le trait de sa curieuse perspective ⁶.

Six tableaux du même peintre ornaient le bas-côté droit de la nef ou plutôt ce qui en tenait lieu, depuis qu'il avait été annexé aux bâtiments claustraux. C'étaient, à partir de l'entrée : *La*

1. *Ibid.*, p. 9.

2. PIGANOL, *op. cit.*, p. 355 ; THIERY, *op. cit.*, p. 255.

3. *Chroniques*, t. I, p. 155.

4. *Ibid.*

5. *Les artistes célèbres, Philippe et Jean-Baptiste de Champagne*. Paris, 1893, p. 16.

6. *Chroniques*, t. I, p. 157 ; BRICE, *op. cit.*, p. 103 ; PIGANOL, *op. cit.*, p. 346.

Résurrection de Lazare, la Circoncision, l'Adoration des Mages, l'Assomption de la sainte Vierge, la Descente du saint Esprit sur les Apôtres, la Nativité de Notre-Seigneur. Nous suivons ici la version des *Chroniques*, qui s'accorde avec celle de Piganiol. Mais, d'après Claude Malingre, Lemaire et Brice, qui ont écrit antérieurement, le second tableau était la *Présentation au Temple* ou la *Purification de la sainte Vierge* et, d'après Lemaire, qui ne mentionne pas la *Descente du saint Esprit*, le cinquième était la *Circoncision*¹. La première de ces divergences peut s'expliquer par une double interprétation du même sujet ; la seconde vient évidemment d'une erreur de Lemaire ou d'une substitution passagère des tableaux. Au dire de Brice, trois d'entre eux : la *Nativité, l'Adoration des Mages* et la *Purification de la Vierge*, étaient entièrement de la main de Champagne, tandis que les trois autres avaient été exécutés sur ses dessins par des peintres de son école et retouchés par lui « avec bien du soin, d'un bout à l'autre ».

Dans la nef latérale de gauche étaient suspendus, sous les fenêtres, six autres tableaux, correspondant aux précédents et composés par différents peintres : le *Miracle des cinq pains*, par Stella ; le *Festin de Simon le Pharisien*, « où la Magdeleine parfume les piez de Nostre-Seigneur »², par Le Brun ; l'*Entrée triomphante de Notre-Seigneur à Jérusalem*, par La Hire ; la *Samaritaine*, par Stella ; *Notre-Seigneur servi par les anges dans le désert*, par Le Brun³ ; l'*Apparition de Notre-Seigneur aux saintes femmes*, par La Hire⁴. Si l'on en juge par ceux qui sont parvenus jus-

1. *Chroniques*, *ibid.*, p. 156 ; PIGANOL, *op. cit.*, p. 347-348 ; CLAUDE MALINGRE, *op. cit.*, p. 503 ; BRICE, *op. cit.*, p. 97 ; LEMAIRE, *Paris ancien et nouveau*, Paris, 1685, t. I, p. 417.

2. *Op. cit.*, p. 98. C'est aussi l'avis de Félibien (*Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, Paris, 1705, t. IV, p. 251). D'Argenville est d'un avis contraire (*Voyage pittoresque de Paris*, Paris, éd. de 1755, p. 300).

3. BRICE, *ibid.*, p. 96. A été gravé par Poilly (THIERY, *op. cit.*, p. 254).

4. Gravé par Mariette. (THIERY, *ibid.*).

5. *Chroniques*, t. I, p. 155-156 ; LEMAIRE, *op. cit.*, p. 416 ; BRICE, *op. cit.*, p. 96-97 ; PIGANOL, *op. cit.*, p. 347-348. Dans sa première édition de 1684 (t. II, p. 82), Brice signale une *Transfiguration* au sixième rang. A première vue, l'*Apparition aux saintes femmes* pouvait prêter à cette confusion.

qu'à nous, ces tableaux ornés de cadres dorés et sculptés, mesuraient environ quatre mètres de haut sur trois de large ¹.

Dans le chœur, à gauche de l'autel, était une Annonciation, du Guide, sur laquelle les historiens de Paris nous ont transmis leur appréciation ou celle de leurs contemporains. Claude Malingre écrivait en 1640, peu d'années après la composition de ce tableau, qu'il était « estimé par les maîtres l'une des merveilles de la peinture ². » Lemaire déclare en 1685 qu'on « l'estime fort ³ » et Brice, dans son édition de 1684, qu'on « doit le regarder comme un des plus beaux que l'on puisse voir mesme en Italie ⁴. » Mais, dans son édition de 1725, ne le préférant ni même ne le comparant plus aux œuvres des autres artistes, il affirme seulement qu'il est « un des plus beaux morceaux de ce fameux peintre ⁵. » En 1742, Piganiol descend encore d'un degré dans la louange. « Le tableau de l'Annonciation est beau, remarque-t-il, sans être néanmoins un des meilleurs du Guide ⁶. » De ces jugements sommaires, simple reflet de l'opinion courante, passant de l'admiration sans réserve à l'éloge tempéré de réticences, on aura l'explication raisonnée en lisant cette page d'André Félibien, historiographe officiel de l'Académie de peinture : « Le Guide n'eut pas toute la force et la vigueur que l'on voit dans les Tableaux de ses maîtres et rendit sa manière de peindre beaucoup plus foible et plus délicate. Comme il étoit d'un naturel doux et agréable, il chercha à faire paroître dans ses ouvrages de la grâce et de la douceur. Aussi voit-on dans toutes les figures qu'il a peintes un je ne sais quoi de noble et de gracieux, qui flatte les sens, mais qui véritablement n'importe point l'esprit. Ce sont des agrémens qui demeurent exposez aux yeux et qui les touchent avec plaisir, mais qui ne pénètrent point dans l'âme pour s'y faire sentir et pour émouvoir les passions. Cependant de tous les

1. *Le Christ servi par les anges* a 3 m. 90 sur 2 m. 51 ; *le Festin de Simon* 4 m. sur 3 m. 33.

2. *Op. cit.*, p. 502.

3. *Op. cit.*, p. 416.

4. *Op. cit.*, éd. de 1684, t. II, p. 83.

5. *Op. cit.*, p. 99.

6. *Op. cit.*, p. 347.

Elèves des Caraches, il a été le plus heureux, se trouvant encore aujourd'hui un nombre infini de personnes qui chérissent ses ouvrages jusques au point de préférer la délicatesse et la grâce qu'on y voit à la grandeur et aux fortes expressions qui paroissent en d'autres tableaux¹. »

Les chapelles du côté droit, avons-nous dit², avaient été annexées au couvent. Rappelons que, du côté gauche, il y en avait cinq, qui étaient, à partir du chœur : celles de saint Joseph, de saint Denis, de sainte Geneviève, de sainte Madeleine, de saint François. Dans l'impossibilité où nous sommes, sauf pour une d'entre elles, de leur restituer leurs peintures respectives, nous les indiquerons toutes ensemble, dans l'ordre où les experts les ont inscrites, dans leur inventaire de 1790, ordre qui nous semble topographique, autant que la nature des sujets nous autorise à le conjecturer. On y voyait l'*Apparition de Joseph à sainte Thérèse*, par Verdier ; le *songe de saint Joseph*, par Champagne, des panneaux représentant la vie de saint Joseph, par le même³ ; *saint Joseph trouve son épouse en prière*, par J-B. de Champagne ; *l'Apparition de la Vierge à un religieux*, de l'école de ce maître ; des panneaux peints par Verdier ; *sainte Geneviève en prière* par Le Brun ; des panneaux représentant la vie de cette sainte, par Verdier⁴ ; *la Madeleine repentante*, par Le Brun ; *la Madeleine dans le désert*, par Houasse⁵.

Nous venons de citer le plus célèbre des tableaux que le carmel ait possédés : *la Madeleine repentante*, de Le Brun. Les auteurs de guide, qui passent rapidement devant les autres, s'arrêtent devant celui-ci, avec complaisance, pour nous exprimer leur admiration. « Cette sainte, écrit Brice, est représentée pleurante sous

1. *Op. cit.*, p. 333. Le tableau du Guide eut ses admirateurs jusqu'à la Révolution, comme on peut en juger par ces lignes de François Cognel, écrites en 1787 : « Il y a aussy ordinairement dans cette église un tableau du Guide qui n'y étoit point dans ce moment, parce qu'il en avoit été enlevé pour faire une gravure. » (*Paris sous Louis XVI*. Paris, 1782, p. 89).

2. Ch. III.

3. Selon D'ARGENVILLE (*op. cit.*, p. 301), ces panneaux furent peints par J-B. de Champagne, d'après des dessins de son oncle.

4. Selon THIERY (*op. cit.*, p. 257), d'après des dessins de Le Brun.

5. *Arch. nat.* S. 4635 (Etat des tableaux...)

un rocher, qui arrache ses ornemens de teste et ses parures et qui les foule aux piez ; elle a les yeux baignez de pleurs, dont l'éclat de son teint paroît obscurci. Enfin on ne peut s'imaginer une disposition plus touchante et l'on a de la peine à ne pas avoir de la compassion en voyant cette pénitente ¹. » Piganiol remarque que « sa componction et sa douleur ont quelque chose de tendre et font voir que l'amour y avoit plus de part que la crainte ². » L'un et l'autre affirment que ce tableau est un des meilleurs de Le Brun. *Les Chroniques* renchérissent et prétendent que c'est « le plus parfait ouvrage qui soit sorti des mains de ce fameux peintre : tout en est admirable et dans un sy haut point de perfection qu'il a commencé la réputation dont Le Brun a joui toute sa vie ³. » Cè « quelque chose de tendre », signalé par Piganiol et les autres qualités ordinaires de l'artiste, le mouvement, l'élégance et la noblesse, qui se déploient ici superbement, expliquent et justifient peut-être ces louanges exceptionnelles, dont nous venons de recueillir les échos. Ce qui nous empêche d'y souscrire sans réserve, c'est l'attitude un peu théâtrale de la Madeleine ⁴. Cette pénitente, que l'on aimerait plus discrète et plus détachée du monde, ressemble trop à une héroïne de Corneille ou de Racine exhalant sa douleur sur la scène ou, si l'on préfère, à une grande dame du xvii^e siècle, cherchant, dans sa disgrâce ou son malheur, des regards qui la consolent ou l'admirent. De fait, n'a-t-on pas cru reconnaître en elle les traits de Mlle de la Vallière ? De cette assimilation, dont ni Brice, ni Piganiol, ni *les Chroniques* n'ont rien dit et qui s'accrédita probablement dans la seconde moitié du xviii^e siècle, nous ignorons la valeur. Cependant elle nous paraît difficilement conci-

1. *Op. cit.*, p. 100-101.

2. *Op. cit.*, p. 349.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 317.

4. En pied, assise de face, un genou posé sur un tabouret, la sainte est devant un meuble sur lequel est placé un miroir. Elle déchire ses vêtements en levant vers le Ciel des yeux en pleurs. Au-dessus de la tête brille un nuage éclatant. A ses pieds, un écrin renversé laisse rouler à terre les bijoux de la pécheresse. Au fond une baie ouverte permet d'apercevoir une tour. » H. JOURN (*Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV.* Paris. 1889, p. 493). La toile mesure 2 m. 52 sur 1 m. 71. A été gravée par Edelinck.



Charles Le BRUN. — La Madeleine repentante

(Musée du Louvre)

liable avec le passage des *Chroniques* cité plus haut, d'après lequel le tableau de la *Madeleine repentante* fonda la réputation de Le Brun. Cet artiste ne put voir, avant 1660, Mlle de la Vallière, qui vint seulement à cette époque de Blois à Paris, étant du reste à peine âgée de seize ans. Or il y avait longtemps que Le Brun avait acquis une célébrité incontestable, puisque ce fut en 1647 qu'il composa le *Martyre de saint André* et l'année suivante qu'il créa l'Académie de peinture et de sculpture.

Le *Petit chœur* comprenait, au-dessus de la porte d'entrée, un tableau carré de huit pieds, *Notre-Seigneur délivrant les justes des limbes*, de l'école de Vignon ; à l'intérieur, dix tableaux, de la même école, représentant des scènes de l'Évangile et des miracles du Christ ; puis une *tête de Jésus* et une autre de la *Madeleine* ¹. La *chapelle des reliques* comprenait, au-dessus de la porte d'entrée, un tableau carré de dix pieds, *Notre-Seigneur dans le désert*, par Le Brun ; à l'intérieur, *le sermon sur la montagne*, par le même peintre ; un *Paradis*, une *tête de femme*, par Philippe de Champagne et probablement du même une *Vierge* « dans une gloire accompagnée de têtes de chérubins », avec « des cornes d'abondance, d'où sortent des tiges de fleurs de lis, entourées de branches de chêne ² » ; des panneaux représentant les vertus et *Jésus couronnant sainte Thérèse*, par Houasse ; dix tableaux d'environ cinq pieds dont un *Jésus prêchant*, par Stella, et six autres, de sujet indéterminé, par J.-B. de Champagne ; une *tête de Madeleine*, par Bloemaert ; une *Sainte Famille*, d'après Raphaël ³ ; une copie de *l'Annonciation*, du Guide ; un *Jésus à Béthanie* ; des *religieuses en adoration* ; trois devants d'autel ; des portraits de Louis XIII, d'Anne d'Autriche et de Gaston d'Orléans, par des auteurs inconnus.

On n'a pas oublié que la chapelle de Notre-Dame des Anges, une de celles qui furent annexées au couvent, avait renfermé le

1. On lit, dans *l'état des tableaux* (Arch. Nat. S. 4655), ce mot : *réclamés*, après tête de Jésus, tête de Madeleine. Cela signifie sans doute que les carmélites demandèrent l'autorisation de les conserver.

2. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 15.

3. Les *Chroniques* (*ibid.*) signalent en outre une Vierge « tenant l'Enfant-Jésus et saint Jean enfant près de lui. »

tombeau du dominicain Réginald. Les carmélites la firent décorer, vers 1640, lorsqu'elles y exposèrent les reliques du bienheureux, qu'elles venaient de découvrir. Dans sa petite biographie de 1645, le P. Senault nous montre cette chapelle « revêtue d'un lambris dans lequel sont enchâssés plusieurs tableaux, qui représentent les principales actions de ce Bienheureux serviteur de Jésus-Christ. On y voit encore, ajoute-t-il, quelques anciennes peintures où la Vierge lui donne un habit tel que le portent maintenant les Religieux de saint Dominique ¹. » Près de cette chapelle était fixée au mur du cloître une image de la Vierge et de l'Enfant Jésus. C'était, croyait-on, une copie de celle qui, attribuée à saint Luc, avait été apportée, selon la tradition, par saint Denis, le premier apôtre de Paris. Du temps du prieuré bénédictin, elle était visible au public dans le petit cimetière contigu à l'église. Mais, dès leur arrivée, les carmélites l'enfermèrent dans leur clôture, « où, écrit Malingre, tant par Processions communes et ordinaires que par fréquentes visites particulières, elles taschent de conserver le respect qu'elles savent que ceux qui les ont précédé avoient coutume de luy rendre ². » Les *Chroniques* l'ont décrite en ces termes : Elle « est peinte sur une pierre d'un pied de diamètre. La Vierge tient entre ses bras le divin Enfant dont les vêtements témoignent du respect des peintres primitifs pour le sujet qu'ils traitaient ; les deux figures ne contiennent qu'une partie de la pierre et la peinture en est fort grossière ; la robe du saint enfant Jésus et le manteau de la sainte Vierge sont d'une couleur bleue, la draperie est rouge : chaque tête est ornée d'or sans rayons ; audessous se lisent ces paroles dans une sorte de cadre de peintures antiques ;

« Arreste-toi, passant, et honore révérentement Marie ³. »

1. *La vie du bienheureux Renauld de St-Gilles, doyen de St-Aignan d'Orléans, et depuis religieux de saint Dominique*. Paris, 1645, p. 80-81.

2. *Op. cit.*, p. 503.

3. *Chroniques*, t. I, p. 29. Au bas de la pierre étaient gravés ces vers latins :
Siste, viator, iler, Mariam verenter honora,
Nam fuit hæc saxo primum depicta minori,
Quod medium spectas. At sculptam primitus ædes
Et Basilica tunc, tanto de nomine dicta.

Du BREUIL, *op. cit.*, p. 8 ; MALINGRE, *op. cit.*, p. 153.

Le chapitre contenait un devant d'autel, représentant le *lavage des pieds*, des peintures murales représentant la *Flagellation et le Couronnement d'épines*, puis des tableaux de différents peintres : un *Bon Pasteur*, de l'école de Vignon ; *Notre-Dame des Douleurs* ; la *Madeleine*, l'*Apparition de saint Pierre et de saint Paul à sainte Thérèse* ; *saint Antoine instruisant saint Paul l'ermite* ; la *guérison de l'aveugle-né*, *saint Michel terrassant le dragon*, *Elie laissant son manteau à Elisée*, dont on n'indique pas les auteurs ; *sainte Marie l'Egyptienne*, par d'Olivet ; le portrait de Mlle de la Vallière et celui de Mlle d'Epéron, par de l'Eutef. Au noviciat, voisin du chapitre, on remarquait une *Vierge* et quatre petits tableaux de sa vie, par Houasse ; un *religieux dans le désert*, par La Hire et trois autres religieux dans la même situation, par un de ses élèves ; la *mort du bienheureux Renaud*¹ et *Jésus au milieu des docteurs*, de l'école de Champagne ; l'*Annonciation*, par Lallement ; au tour, quatre tableaux², représentant des faveurs ou apparitions dont fut gratifiée sœur Catherine de Jésus ; au vestibule d'entrée, *Jésus en jardinier* et une *Apparition*, de l'école de Vignon, et quatre autres tableaux réputés médiocres ; dans l'escalier qui conduisait au premier étage, l'*Apparition de la Vierge à saint François*, de l'école de Champagne.

Dans l'avant-chœur du monastère, il y avait dix tableaux, dont *Jésus à la colonne*, une *Vierge et Jésus*, qualifiés de médiocres, dans l'inventaire de 1790 ; une *Visitation*, d'après Sébastien del Piombo ; la *sainte Famille*, d'après Raphaël ; *David en prière*, par Vignon ; la *Cananéenne*, par Stella, *saint Charles* d'après Le Brun. Outre des vitraux ou des panneaux représentant un *Christ*, une autre copie de l'*Annonciation*. du Guide, les *sept anges de l'Apocalypse*, peints du côté de la grille, par une religieuse, d'après des dessins de Le Brun, le chœur contenait treize tableaux, dont trois, cintrés par le haut, mesuraient chacun douze pieds sur sept. Deux d'entre eux étaient de Le Brun : la *Descente du saint Esprit sur les Apôtres*, que l'artiste avait offerte, « en recon-

1. *Etat des tableaux*. M. F. Rousseau a lu Bernard au lieu de Renaud, appelé aujourd'hui Réginald (*Le premier monastère des Carmélites en France*. Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France, t. XLIV (1917) p. 81).

2. D'après le même *Etat*, ils ne « méritent description. »

naissance de ce que les ouvrages qu'il avoit faits dans la maison l'avoient mis en vogue ¹ », et la *Descente de la Croix*, « où, selon les *Chroniques*, on admire le visage de la Madeleine ; c'est un morceau achevé ; les larmes qu'elle répand sont non seulement d'un naturel à si méprendre, mais le cœur s'en sent touché ². » Le troisième était une copie du tableau de La Hire, *Jésus apparaissant aux saintes femmes*. Ces trois tableaux ornaient la face du chœur opposée à celle de la grille. Sur les côtés se trouvaient les dix autres ; du côté du jardin : le *Martyre de sainte Catherine*, par un élève de La Hire, le *cardinal de Bérulle*, sainte Thérèse, la même présentant un voile blanc à Mme Acarie ; la sainte Vierge donnant le voile à une religieuse ; de l'autre côté : saint Michel, d'après Raphaël ; l'*Adoration des Mages* ; la *Parabole des dix Vierges* ; la sainte Famille ; sainte Geneviève. Ces tableaux, dont nous ignorons les auteurs, mesuraient sept pieds de haut sur six et demi de large et, au témoignage des *Chroniques*, ils se distinguaient par une grande valeur ³. Quatre tableaux de Houasse, représentant la vie de Jésus, décoraient l'oratoire contigu au chœur. Le chauffoir comprenait les douze Apôtres « têtes colossales ⁴ », par J.-B. de Champagne ; un parloir des religieuses, un dessus de porte, de l'école de Champagne ; un *Calvaire*, « médiocre copie ⁵ », une *Adoration des Bergers*, par Annibal Carrache, et le corridor du dortoir de la Vierge, dix tableaux « représentant cette divine Mère visitant avec st Jean et ste Madeleine les lieux saints ⁶. »

Les autres peintures du premier et du second étage étaient réparties dans les ermitages créés à côté des cellules. Celui de sainte Thérèse renfermait deux tableaux de Le Brun : le *Couronnement de la sainte*, par Notre-Seigneur, « accompagné de plusieurs anges, dont un, qui est à ses pieds, tient ces paroles : *Misericordias Domini in æternum cantabo* ⁷ », puis la *Gloire de la sainte*.

1. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 12.

2. *Ibid.*, p. 12-13.

3. *Ibid.*, p. 13-14.

4. *Etat des tableaux*.

5. *Ibid.*

6. *Chroniques manuscrites*. Appendice (Description) p. 17.

7. *Ibid.*, p. 18.

Au plafond, elle était représentée enlevée au ciel par les anges. Entre les fenêtres, l'espace était rempli « par de saintes solitaires environnées d'agréments de peintures » ou garni de panneaux, dont chacun contenait une des vertus théologiques ou cardinales « frappantes par leurs beautés ¹. » Nous ne connaissons pas l'auteur d'un tableau remarquable, qui, dans l'*ermitage des Anges*, représentait ces purs esprits adorant la Divinité. Le lambris de cet ermitage était formé de sept panneaux, représentant cinquante-neuf scènes de l'ancien et du nouveau Testament où figurent des anges ² et sur le devant d'autel étaient peints les sept lampes ardentes, les quatre animaux et l'Agneau immolé, tels que saint Jean les a décrits dans l'*Apocalypse*.

A l'ermitage du jardin des Olives avaient été transportés des tableaux qui se trouvaient d'abord dans le pavillon de la reine : un *Christ entouré d'anges* qui pleurent, probablement par Lequesnoi : l'*Agonie de Notre-Seigneur* et neuf tableaux de son enfance, probablement par Verdier. L'ermitage de *saint Joseph*, décoré probablement par Houasse, comprenait deux tableaux « d'une rare beauté ³ », l'un où le saint endormi est prévenu par un ange du mystère de l'Incarnation, l'autre où il travaille, dans l'atelier de Nazareth, avec l'aide de Jésus et en présence de Marie. Des panneaux retraçaient les mystères de l'enfance de Jésus auxquels il avait été mêlé et la vie des grands prophètes, tandis que des lis et le chiffre du saint ornaient le plafond. Dans l'ermitage de la *Mère Madeleine de saint Joseph*, « un admirable tableau ⁴ », représentait cette vénérable mourant entre les bras de la Mère Madeleine de Jésus, un autre le cardinal de Bérulle lui apparaissant ; un troisième la montrait au milieu des vierges, en face de Notre-Seigneur. Le reste de l'espace était couvert par des lambris peints et vernis et par des tableaux de vierges martyres. Les autres ermitages comprenaient des tableaux où le cardinal de Bérulle est en prière devant la sainte Vierge, un autre où Notre-

1. *Ibid.*

2. *Les Chroniques manuscrites* reproduisent ces sujets et les textes de l'Écriture qui s'y rapportent (*Ibid.*, p. 24-27).

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Ibid.*, p. 34.

Seigneur remet à sainte Catherine de Gênes « une grande croix qu'elle paroît désirer avec ardeur ¹ », un autre représentant la bienheureuse Marie de l'Incarnation, puis des tapisseries représentant les mystères de l'enfance de Jésus. Dans l'allée qui conduisait au pavillon de la reine, il y avait trois têtes, dont une de *saint Denis* ² ; dans la pièce de ce pavillon convertie en garde-robe, la *Samaritaine*, de l'école de Champagne ; *Job sur son fumier*, par Lallement ; plusieurs autres tableaux représentant la vie de sainte Thérèse ; dans l'autre pièce, celle-là même que Marie de Médicis avait occupée et qu'on avait laissée intacte : l'*Ascension*, la *Pentecôte*, les *disciples d'Emmaüs*, *Notre-Seigneur dans le désert*, son *entrée à Jérusalem*, la *Cananéenne*, de l'école de Champagne, des portraits de rois et de reines et des panneaux représentant des couvents et des solitudes ³.

Dans les jardins, l'ermitage de la *sainte Vierge* renfermait un tableau représentant la *Fuite en Egypte* ; celui de sainte *Marie l'Egyptienne* des peintures murales, où des anges portaient les *armes de la Passion* ; une autre peinture sur la porte d'entrée représentant la *sépulture de Jésus* ; celui de saint *Jean* un tableau, où le saint est représenté enfant dans le désert ; puis des tapisseries retraçant les différentes circonstances de sa vie. Celui de *Notre-Dame de Lorette* comprenait, outre des lambris de deux pieds deux pouces, où étaient peints des ermitages et des paniers de fleurs, seize tableaux, dont une *Annonciation*, « où la sainte Vierge est sur un fauteuil en négligé ⁴ », d'après un maître italien ; une *Assomption de la Vierge* de six pieds sur quatre, une autre Vierge, une *sainte Thérèse*, des *anges formant un concert* en deux tableaux séparés et les dix autres tableaux « dont 8 de 6 pieds peints sur bois par les plus grands maîtres, représentant les mystères de l'enfance de Notre-Seigneur ⁵. »

A ces peintures, il faut ajouter celles dont nous n'avons pu

1. *Ibid.*

2. Est-ce que les deux autres représentaient les deux compagnons de saint Denis : saint Eleuthère et saint Rustique ?

3. D'après un procès-verbal du 21 juin 1790, il y avait dans cette pièce vingt et un tableaux (*Arch. nat. S. 4653*).

4. *Chroniques manuscrites, ibid.*, p. 10.

5. *Ibid.*

retrouver l'emplacement : une *sainte Thérèse en extase et un chérubin qui lui perce le cœur d'un dard enflammé*, par un auteur inconnu ; le même sujet, par Le Brun, puis du même peintre : *sainte Thérèse priant pour les âmes du Purgatoire* ¹, dont plusieurs sortent des flammes et s'élèvent vers le Ciel ; *Jésus apparaissant aux Mères Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy pour leur prédire qu'elles fonderaient l'Ordre du Carmel en France* ² ; *la Résurrection de Jésus-Christ* ³ ; *Jésus attaché à la colonne du prétoire* ⁴. Signalons encore *saint François de Paule* et quatre tableaux entourés d'arabesques dorés : *l'Apparition des anges après l'Ascension*, *David avec l'ange qui répand la peste*, *Tobie tirant le poisson de l'eau*, *l'Apparition de l'ange à Zacharie*, par Simon Vouet ; *sainte Catherine de Sienne*, par Pietro de Cortone ; un *Ecce Homo*, par Carlo Dolce ; une *Vierge* par Sasso Ferrato ; *la Princesse de Condé remerciant la Mère Madeleine de saint Joseph de sa guérison* ⁵, plusieurs portraits de la Mère Madeleine de saint Joseph ⁶, un de sœur Catherine de Jésus en extase ; un de la Mère Marie de Jésus (Mlle de Bréauté) ; un de la Mère Marie-Madeleine de Jésus (Mlle de Bains) ; un de la Mère Agnès de Jésus Maria (Mlle de Bellefonds) ; deux de sœur Louise de la Miséricorde (Mlle de la Vallière) par Mignard ou son école ; deux de sœur Anne-Marie (Mlle d'Epéron), l'un attribué à Mignard, l'autre original ou copie de celui de Beaubrun ⁶ ; un de la Mère Anne-Thérèse de saint Augustin (Mlle Langeron de Maulevrier), attribué à Largillière ; enfin des miniatures, dont une attribuée à Petitot, représentant la princesse de Condé ⁷.

*
* *

Les pièces d'orfèvrerie étaient presque toutes au maître-autel de l'église et dans *la chapelle des reliques*. Le tabernacle du maître-

1. Bois de 1. m 30 sur 0. m 74.

2. Toile 2 m. 20 sur 1 m. 95.

3. Toile 2 m. 50 sur 1 m. 30.

4. Victor Cousin, *op. cit.*, p. 421-426.

5. Le cabinet des Estampes à la Bib. nat. en possède une douzaine dans des attitudes différentes, gravés par Mariette, Regnesson, Boulanger.

6. Gravé par Edelinck.

7. Victor Cousin, *op. cit.*, p. 391-393.

autel était composé d'argent massif, enrichi d'or et de pierres précieuses. Il représentait l'arche d'alliance, gravée sur un dessin de Le Brun, qui s'était inspiré de la description faite au livre de l'Exode ¹. Le devant du tabernacle était orné d'un bas-relief représentant *l'Annonciation*. Cette riche et artistique ornementation, en harmonie avec celle de l'autel, produisait le plus heureux effet. D'après l'inventaire de 1790, la *chapelle des reliques* contenait « trente-cinq reliquaires plaqués, soit en vermeil, argent ou cuivre, ornés de cristaux, lapis et pierres de couleurs. » Les *Chroniques*, dont nous citerons le texte, en ont décrit les principaux, dans les moindres détails. Trois d'entre eux étaient en forme de croix, dont deux, de petite dimension, renfermaient des parcelles de la vraie Croix, données par Anne d'Autriche, la duchesse d'Aiguillon, les chevaliers de Malte, Mlle de Longueville et la princesse de Condé. Le troisième, plus considérable, était affecté à des reliques des Apôtres et de quelques saints.

Le premier de ces reliquaires, lisons-nous dans *les Chroniques*, « est une croix d'or, haute d'environ sept pouces et large d'un pouce, bordée de fleurs d'or, émaillée et enrichie de diamants et de rubis ; entre les fleurs on aperçoit de magnifiques perles ; aux quatre extrémités sont quatre pièces aussi revêtues de rubis et de diamants. Le dos de la croix est émaillé et les armes de la Passion y sont représentées : elle est entièrement pleine de ce saint bois. Une seconde croix, qui en contient moins, est aussi d'or, haute de quatre pouces, émaillée de blanc et de bleu et fermée d'un cristal, au travers duquel on voit une croix faite de ce saint bois, haute de trois pouces et large d'un pouce et demi. Dans le haut est une séparation d'or qui en renferme encore ; au bas est une autre séparation d'or, qui contient des parcelles du saint Suaire de Notre-Seigneur. Un monticule d'or sort du pied de la croix ; il est émaillé et posé sur un pied d'ébène de forme octogone. Dans l'intérieur de ce monticule sont trois niches séparées par des cristaux : l'une renferme de la sainte éponge ; l'autre un morceau de linge que l'on prétend être de celui avec lequel Notre-Seigneur

1. Claude NIVELON, *Vie de Charles Le Brun*, (Bib. nat. Ms. f. fr. 12. 987, fol. 72-73).

essuya les pieds de ses Apôtres ; dans la troisième niche est une parcelle de la lance qui perça le côté de Notre-Seigneur.

Une troisième croix renferme des reliques des saints Apôtres et deux magnifiques reliquaires, l'un de saint Jean-Baptiste et l'autre de sainte Madeleine. Cette troisième croix, en vermeil, est haute de deux pieds deux pouces ; dans toute sa hauteur et sur les traverses sont pratiquées douze petites niches également en vermeil, ayant chacune leurs cristaux, au travers desquels on voit les reliques tenues avec des perles. Le pied, aussi en vermeil, est ciselé et orné de festons dorés. La première niche contient deux ossements de saint Pierre et de saint Paul ; l'un vient de l'abbaye Dargentsol, l'autre d'un ambassadeur mort à Rome, auquel le Pape en avait fait présent. Dans la deuxième niche, qui se voit entre les bras de la croix, est encore un os de ces deux saints Apôtres, que le saint Père lui-même a pris dans leur chässe pour le donner au cardinal Pellevé, duquel M. l'abbé de Rebais, qui en fit don ici, le tenait. Troisième niche, placée au bout du bras droit de la croix ; un ossement de sainte Thérèse, donné par M. de Bérulle, et une esquille de saint Barnabé, donnée par le révérend père Gibieuf. Quatrième niche, placée au même bras : trois ossements de saint Jacques le Majeur et de saint Jacques le Mineur, donnés par Mme la Marquise de Trénelles, à son retour de Rome, où elle avait été ambassadrice. Cinquième niche, à l'autre bout du bras de la croix : un ossement de saint Barthélemi, donné par la même, et un morceau de la chair de ce saint Apôtre. Sixième niche : trois ossements de saint Philippe, par la même, le père Gibieuf et le général des Feuillants. Septième niche, placée au-dessus du bras de la croix : deux ossements de saint Mathieu, donnés par Mlle de Bourbon. M. le duc d'Enghien, son frère, qui lui en avait fait présent, les avait pris lui-même dans la sainte chapelle de Dijon, lorsqu'il était gouverneur de Bourgogne. Huitième niche : un os de saint Jude, donné par la princesse de Condé et un deuxième de saint Marc, donné par M. de la Thuillerie, au retour de son ambassade à Vienne. Neuvième niche : un os de saint André, donné par la reine Anne d'Autriche. Dixième niche : ossement de saint Denis, donné par Mme la princesse de Condé, Onzième niche, qui est aussi au pied de la

croix, saint Romain, donné par M. l'abbé de Rebais. Douzième et dernière niche : saint Juste, par M. l'abbé de Saint Martin, frère de Mme de Chandénier (nommée en religion sœur Marie de saint Joseph) ¹. »

On a lu plus haut que cette troisième croix renfermait encore « deux magnifiques reliquaires, l'un de saint Jean-Baptiste, l'autre de sainte Madeleine. » Les *Chroniques* en les qualifiant aussi de « châsses », en ont laissé la description suivante : Celle de saint Jean-Baptiste « est de neuf pouces de haut, y compris le pied, qui est de vermeil. Sur ce pied sont placés deux petits octogones d'or émaillé : dans l'un est placée une dent du saint, donnée par Mme la comtesse de Brienne, qui l'avait reçue de la reine Anne d'Autriche. Sa Majesté, en cette même année (1636) donna à la mère Madeleine deux os ; l'un tiré de la nuque du col du même saint et l'autre du bras ; ils sont placés dans l'octogone ². » La châsse de sainte Madeleine « est une grotte de bronze doré, d'environ neuf pouces de haut et large d'un pied, dans laquelle se voit une figure d'argent de la sainte ; elle est sur un pied d'ébène. Huit autres figures d'argent ornent cette grotte, où l'on voit aussi sept niches de vermeil. Une huitième, qui est dorée, placée en face, contient un os de la sainte, donné à cette maison en 1611 par la reine Marie de Médicis. Sa Majesté donna encore en 1627 un ossement et Mme la princesse de Condé une portion de côte de la même sainte ³. »

De nouveaux dons de reliques furent faits au monastère, en 1637. M. de Roucy, doyen du conseil d'Etat en Suède, offrit un os entier de saint Eric, qui avait été roi de ce pays. « Cet ossement sacré était enfermé dans un bras d'argent, soutenant un sceptre et une main de justice ⁴ de cuivre doré ; le pied de ce reliquaire est composé de deux tables d'ébène reposant sur des lames de cuivre doré. En cette même année, celle où le ciel ravit à la terre

1. *Chroniques*, t. I, p. 233-235.

2. *Ibid.*, p. 235-236.

3. *Ibid.*, p. 236.

4. « Nom qu'on donne à une espèce de sceptre, terminé par la figure d'une main d'ivoire, qu'on mettait dans la main de nos rois, lorsqu'on les peignait avec leurs habits royaux. » (Littre.)

notre bienheureuse mère Madeleine de saint Joseph, Mme Baillon, sa sœur, fit présent d'une épine entière de la couronne de notre Sauveur : elle l'avait eue des Pères Cordeliers de Vendôme, où elle était conservée depuis deux cents ans avec une grande vénération. Il y eut plusieurs de ces Pères si fort affligés d'être déposés de cette sainte relique qu'ils se persuadèrent que leur maison allait périr. On avait déjà deux fragments de la même couronne de Notre-Seigneur, donnés par un ecclésiastique, et un troisième apporté au monastère par Mme de Chandenier (sœur Marie de saint Joseph), en 1611. Le reliquaire qui les contient est de vermeil, haut d'un pied ; les saintes épines sont enchâssées dans une couronne d'or émaillée en vert. La glace qui les couvre est entourée d'une couronne de roses formées par des diamants ; les pieds ne sont que de cuivre doré ¹. » En 1638, le monastère s'enrichit encore de nouvelles reliques : celles des saintes Flavie, Martine, Julie, Flore, Anastase, Bénédicte, Marie, vierges et martyres. Elles furent données par Mlle de Bourbon, qui les avait reçues d'un jésuite, le P. Hubert Mugnier, pénitencier à Rome et prédicateur du pape Urbain VIII. A ces ossements furent ajoutés ceux de sainte Marie d'Egypte et de sainte Paule, dame Romaine, donnés en 1615, par Anne d'Autriche ; de sainte Rosalie, donnés par M. d'Alincourt ; de sainte Eustelle et « d'une multitude d'autres saintes vierges martyres ou veuves », puis « un morceau de la chair de sainte Catherine de Genes, donné par M. le comte de Fiesque, parent de cette sainte. » On plaça toutes ces reliques dans une même châsse d'argent, « faite en figure de dôme dominé par une lanterne ; quatre figures qui représentent les Evangélistes sont autour de la châsse qui est creusée en forme de niche ². »

Le plus précieux de tous leurs reliquaires, qui fut donné aux carmélites « quelque temps après » les précédents, était celui qui renfermait deux morceaux du saint Suaire. Les *Chroniques*, qui le qualifient de « chef-d'œuvre d'art et de richesse », le décrivent en ces termes : « C'est un sépulcre d'or, long de six pouces, large de quatre, haut de sept. Sa couverture est en forme de toit ; aux deux extrémités sont deux anges à genoux, en or émaillé. Les

1. *Chroniques*, t. I, p. 236-237.

2. *Ibid.*, p. 248.

quatre coins sont ornés de colonnes enrichies de diamants ; sur chacune des deux colonnes est posé un vase d'or émaillé dont il sort des flammes. Autour du sépulcre se voit une bande émaillée, couverte de diamants et de rubis. Deux têtes de chérubins et six festons émaillés tombent de cette bande ; d'autres bandes émaillées aussi richement servent à rejoindre les quatre cristaux qui ferment le toit. Trois cristaux ferment trois côtés du sépulcre et le quatrième, qui est celui du fond, est clos par une planche d'or, sur laquelle on voit les trois Maries visitant le sépulcre. Sur cette planche est représenté Notre-Seigneur ressuscité apparaissant à sainte Madeleine. Dans le centre du sépulcre se voient deux morceaux du saint Suaire de Notre-Seigneur, pour lequel le reliquaire a été fait ; ils sont tenus par des anges. Le tout est soutenu par quatre colonnes de cuivre doré et posé sur une table d'ébène¹. »

En 1642 et en 1643, le couvent reçut les reliques que Marie de Médicis, décédée à Cologne, le 3 juillet 1642, lui avait léguées. « Cette illustre défunte donna par son testament à ce monastère toutes les reliques qu'elle avait laissées à Paris dans le palais nommé aujourd'hui le Luxembourg et celles qu'elle avait à Cologne. Les premières furent apportées le 19 août de la même année et les dernières par M^{me} la princesse de Condé, le 23 mars de l'année suivante. Il faut en excepter néanmoins les reliquaires qui contenaient des ossements de saint Roch, de sainte Lidwine et de sainte Colette. Louis XIII les garda par dévotion jusqu'au 16 juillet suivant. Sa majesté les remit en ce jour solennel à la reine Anne d'Autriche, qui vint le même jour faire ses dévotions à l'église du monastère et remit à la communauté ce trésor inestimable. Le reliquaire de sainte Lidwine est composé de deux pyramides d'or de plus de sept pouces, y compris la croix qui est au-dessus et les trois pattes de lion qui les soutiennent. Chaque pyramide a trois cristaux, au travers desquels se voient les reliques de cette sainte et un os de sainte Colette². » Vers la même

1. *Ibid.*, p. 249-250.

2. *Ibid.*, p. 256-257.

époque, les restes du bienheureux Réginald furent recueillis « dans un coffre d'argent ¹. »

A ces reliques, exposées dans la chapelle qui leur était spécialement destinée, ajoutons celle de sainte Thérèse, qui se trouvait dans son ermitage. C'était un doigt de la sainte, le médium ² « de la main droite encore revêtu de sa chair », qui avait été offert, en 1625, par Elisabeth de France, reine d'Espagne. Il fut enchâssé dans un cercle d'or et déposé dans un reliquaire « d'or émaillé, haut de huit à neuf pouces, y compris le pied, d'où sortent quatre branches de lys chargés de diamants ; au milieu de ces quatre branches est une tige qui porte le cercle d'or, aussi émaillé, fermé de deux cristaux, à travers lesquels on voit un saint Esprit d'or pur ³. » Enfin le cœur du cardinal de Bérulle, placé dans un cœur d'or, « sur lequel étoit gravée une couronne d'épines autour des saints noms de Jésus et de Marie », fut enfermé dans « une châsse d'argent carrée d'un pied environ ⁴. »

Les pages qu'on vient de lire, malgré leur sécheresse et malgré leurs lacunes inévitables, auront justifié le mot que nous avons employé, au début de ce chapitre. Par sa décoration artistique, le carmel du faubourg Saint-Jacques ressemblait vraiment à un musée et à un musée des plus riches. Une quarantaine de statues, plus de deux cents tableaux, la plupart signés des maîtres les plus célèbres, et trente-cinq reliquaires : voilà ce que les carmélites comptaient dans l'enceinte de leur couvent et ce que leurs regards, édifiés et ravis, pouvaient contempler tous les jours et à tous les instants. Dans ce recensement, nous n'avons pas compris les colonnes, les bas-reliefs, les lambris, les balustres, les décorations murales, les panneaux et les portraits, dont le nombre égalerait probablement le précédent. Était-il possible de rassembler plus de merveilles dans un aussi petit espace ?

1. *Ibid.*, p. 255.

2. Les *Chroniques* nomment à tort l'index. *Ibid.*, p. 191.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 204. Nous ne savons rien des ornements ni des vases sacrés, sinon qu'il y avait un très bel ostensor.

CHAPITRE VII

Artistes et donateurs Destinée des objets d'art

Ce qui augmentait la valeur des œuvres d'art dont nous avons dressé l'inventaire, au chapitre précédent, c'était leur parfaite adaptation aux lieux qu'elles ornaient. Chacune avait son sens et son utilité, à la place qu'elle occupait, et toutes s'harmonisaient avec la vie du cloître pour lequel on les avait créées. Cette *Madeleine repentante* où l'on prétendait reconnaître les traits de Mlle de la Vallière ; ces saintes femmes qui demeuraient fidèles à Jésus, jusqu'au delà du Calvaire ; ces vierges qui s'attachaient à ses pas divins, dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté ; ces ermites qui se retiraient dans le désert, à son exemple, pour s'y vouer à la solitude et à la mortification ; tous ces héros et ces héroïnes du christianisme que le ciseau ou le pinceau de l'artiste faisaient revivre, n'étaient-ils pas les guides que les carmélites avaient choisis, pour leur ascension quotidienne vers la perfection ? N'étaient-ils pas les modèles et les intercesseurs devant l'image ou les reliques desquels, chaque jour, elles s'agenouillaient, pour se relever moins à elles-mêmes et plus à Dieu ? L'histoire de ces objets d'art se trouve donc liée intimement à celle du carmel. Aussi ne paraît-il pas superflu de chercher dans quelles circonstances ils y sont entrés, quels en furent les auteurs et les donateurs et quelle a été, après la Révolution, leur propre destinée.

*
* *

On a remarqué combien d'artistes travaillèrent pour le couvent du faubourg Saint-Jacques. Pour ne citer que des Français, rap-

pelons les noms de Simon Vouet, de Philippe et de son neveu Jean-Baptiste de Champagne, Laurent La Hire, Jacques Stella, Claude Vignon, Jacques Sarrazin, Girardon, Le Brun, Verdier, Houasse, Mignard, Beaubrun, Largillière. Des peintres célèbres du xvii^e siècle, il ne manque guère à cette liste que Poussin et Le Sueur, ceux, il est vrai, que nous aurions le plus aimé y rencontrer. Pour expliquer le concours de cette brillante pléiade, il faut se souvenir que les artistes de cette époque avaient coutume, comme les écrivains, d'attirer les faveurs d'un mécène; que la plupart recevaient une pension du roi et que plusieurs logèrent au Louvre. Entre eux et les communautés religieuses, il y avait des amis et des protecteurs communs, reines ou princesses, seigneurs ou grandes dames, qui les mettaient naturellement en relation.

Comment s'établirent leurs rapports avec le carmel ? Pour quelques uns nous le savons d'une façon positive. Ainsi ce fut, pour Philippe de Champagne, grâce à Marie de Médicis. On n'ignore pas que la reine mère lui accorda une pension de douze cents livres et un logement au Palais du Luxembourg, en 1628, à son retour de Bruxelles, sa ville natale ¹, où la jalousie de Duchesne l'avait contraint de se retirer et d'où, après la mort de ce peintre, les instances de Maugis, abbé de Saint-Ambroise, le ramenèrent à Paris. Pendant le siège de la Rochelle, qui devint alors plus rigoureux, Sa Majesté, sachant qu'elles s'intéressaient beaucoup à cet événement, multiplia ses visites à ses chères carmélites. Accéda-t-elle à un désir de leur part ou voulut-elle simplement leur témoigner sa gratitude de leur patriotisme ? Toujours est-il qu'elle leur envoya Philippe de Champagne, qui peignit d'abord, à la voûte de l'église, les principales figures de ses décorations fameuses, le Christ, la Vierge et saint Jean, confiant à des auxiliaires, moins habiles que lui, les autres ornements. Ce fut au cours de ces travaux, à la fin de l'année 1628, qu'il épousa la fille aînée de Duchesne. Dans le même temps, il commença les grandes toiles qui ornaient le côté

1. Né en 1602, il mourut à Paris en 1674. Nous n'avons pas la prétention de retracer ici la vie des artistes pour laquelle il faudrait plusieurs volumes. Nous indiquerons seulement leurs rapports avec le carmel.

droit de la nef, notamment celle de la *Nativité*, qu'il acheva l'année suivante¹. Il est permis de croire que cette première série importante de ses œuvres se recommandait, comme celle qu'il exécuta plus tard à Port-Royal, par le naturel, la gravité et le sentiment religieux.

Nous avons dit plus haut² que M. Paul Lacroix cherchait en 1855 les décorations murales de Champagne dans une chapelle qui n'existait pas depuis plus de soixante ans. Il nous faut ajouter à son compte une autre erreur non moins grave. Publiant un devis de Philippe de Champagne, il affirme que c'est celui des travaux que l'artiste accomplit au couvent du faubourg Saint-Jacques. Dans ce document, dont nous ne contestons pas l'authenticité, il est question en effet « des peintures et dorures qu'il convient faire au cœur de Mesdames les Carmélites. » Mais — cela est écrit en toutes lettres, à la suite du passage que nous citons — ces carmélites étaient celles « du Petit couvent³ », nom par lequel on désignait couramment, au xvii^e siècle, le carmel de la rue Chapon. Qu'il s'agisse de lui et non d'un autre, il y en a encore une preuve décisive dans ce fait que le marché fut accepté, le 2 septembre 1631, par la Mère Marguerite du saint Sacrement (Marguerite Acarie), alors prieure de ce monastère. Pour éviter l'erreur de M. Paul Lacroix, complaisamment reproduite par plusieurs auteurs⁴, il aurait donc suffi d'être tant soit peu familier avec l'histoire du Carmel.

Philippe de Champagne, que l'on a surnommé le peintre des Jansénistes, aurait pu être appelé non moins justement le peintre des Carmélites. Au début de sa carrière, il décora leur couvent de la rue Chapon, après celui du faubourg Saint-Jacques. Plus tard, il travailla encore et fit travailler pour ce dernier, qui comprenait

1. André FÉLIBIEN, *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres anciens et modernes*. Paris, 1705; t. IV, p. 247-251.

2. Ch. III.

3. *Revue universelle des arts*, t. I, p. 434-438.

4. Citons M. M. RAUNÉ (*Epitaphier du vieux Paris*, t. II, p. 161, note 4); D'AUBOUIN, *Le peintre des Jansénistes, Philippe de Champagne*. Laval, 1911, p. 16; François ROUSSEAU, *Le premier monastère des Carmélites en France, le couvent de l'Incarnation, Faubourg Saint-Jacques* (Mémoires de la société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France, t. XLIV, (1917), p. 33).

une quarantaine de tableaux de lui, de son neveu ¹ ou de ses disciples. A son émule et contemporain Simon Vouet, qui, lui, n'en composa que cinq, il était facile d'entrer en relation avec le carmel. En 1627, ayant été rappelé d'Italie, il fut nommé premier peintre du roi et logé au Louvre. A défaut de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, de la princesse de Condé et de sa fille, M^{me} de Longueville, de la duchesse d'Aiguillon et de son oncle, le cardinal de Richelieu, il aurait trouvé des intermédiaires obligeants dans le chancelier Séguier et dans l'évêque de Saint-Malo, Achille de Harlay de Sancy. Séguier, dont Simon Vouet décora l'hôtel, s'ingéniait à être agréable à sa mère, carmélite au faubourg Saint-Jacques, et à rendre service à sa communauté ². Quant à de Harlay, il avait une sœur religieuse au même couvent, la Mère Marie de Jésus, veuve du marquis de Bréauté. Or avant d'entrer à l'Oratoire, d'où il fut élevé en 1632 au siège épiscopal de Saint-Malo, Achille avait exercé, de 1611 à 1619, les fonctions d'ambassadeur à Constantinople, où il avait emmené Simon Vouet ³.

Peut-être faut-il attribuer aussi à l'influence de la cour la collaboration de Jacques Sarrazin, d'ailleurs allié à Simon Vouet, dont il épousa la nièce, en 1631, quand celui-ci travaillait pour le carmel, et la collaboration de Jacques Stella, peintre du roi et logé au Louvre. Sarrazin sculpta en 1659, un an avant sa mort ⁴,

1. J.-B. de Champagne (1631-1681) se forma avec son oncle et le continua avec moins de talent.

2. *Chroniques*, t. I, p. 540. Marie Tudert, avait épousé Jean Séguier d'Autry, frère de Mme de Bérulle. Elle fit profession le 1^{er} janvier 1615 sous le nom de sœur Marie de Jésus-Christ et mourut le 21 janvier 1638, à l'âge de 71 ans.

3. Achille de Harlay de Sancy entra à l'Oratoire en 1619. Il mourut le 20 novembre 1646. Son frère Henry fut reçu à l'Oratoire le 29 mai 1627 et y mourut le 27 mars 1667. Il s'y rendit célèbre par ses charités et aussi par un « certain air jovial et facétieux » qui l'empêcha d'accéder aux premières charges. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1902-1905, t. I, p. 178-216. C'est Achille Harlay qui composa les *Mémoires de Richelieu* découverts en 1823 et faussement attribués au cardinal (Louis BATTIFOL, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1921).

4. Né à Noyon en 1592, il mourut à Paris en 1660. Après un séjour en Italie, où il étudia les œuvres de Michel-Ange, il était revenu à Paris en 1628.

la statue du cardinal de Bérulle et Stella ¹ peignit en 1652 ses deux tableaux de la nef : *le miracle des cinq pains* et *la Samaritaine* ². Ce fut vers la même époque que Laurent La Hire ³ composa *l'Apparition de Jésus aux saintes femmes* et *l'Entrée de Jésus dans Jérusalem*. Les ouvrages qu'il avait faits pour l'église des Capucins et, sur la demande de Richelieu, pour la salle des gardes, au Palais-Royal, lui avaient valu une grande vogue, que son mérite ne justifiait pas entièrement. André Félibien a marqué, dans les lignes suivantes, le fort et le faible de cet artiste délicat, mais incomplet. « Il couchoit ses couleurs avec tant de propreté qu'elles frappaient la vue. L'ordonnance de ses sujets n'étoit point embarrassée. Il entendoit parfaitement l'Architecture et la Perspective. Il peignoit toutes choses avec beaucoup d'amour et de soin, accompagnant ses figures de bâtimens et de paysages agréables. L'on ne peut pas dire qu'il y ait dans ses ouvrages cette proportion, cette beauté naturelle et non fardée, ces sang pur et, s'il faut ainsi dire, une force dans les membres et un embonpoint dans les carnations, qu'il n'avoit jamais bien étudiés dans la nature et dans les Tableaux des grands maîtres ⁴. »

Ces qualités et ces défauts, analysés par Félibien, se révèlent dans *l'Apparition de Jésus aux saintes femmes*. On y voit un paysage, arbres et bâtimens, de belle ordonnance, servant de fond au sujet, qui se détache avec netteté et harmonie. Le Christ, de grandeur naturelle, est debout, à quelque hauteur au-dessus du sol, et les saintes femmes, au nombre de trois, à genoux, formant autour de lui un demi-cercle. A l'attitude de celle de droite, dont le corps est un peu renversé, on devine qu'elles ont été surprises. Puis, au premier sentiment, né de l'extraordinaire et de

Il travailla pour Saint-Nicolas-des-Champs, pour Notre-Dame, pour le Louvre (cariatides) et fut membre fondateur de l'Académie de peinture et de sculpture. Dans la première édition de son guide (*Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris, 1684, t. II, p. 84), Erice écrit que la statue du cardinal fut faite en 1657.

1. Né à Lyon en 1596 ; mort à Paris en 1657.

2. André FÉLIBIEN, *op. cit.*, t. IV, p. 325.

3. Né et mort à Paris (1606-1656).

4. *Op. cit.*, p. 163.

l'imprévu, en a succédé un autre, fruit de la réflexion : c'est la curiosité, le désir d'éclairer leur foi et de la fortifier. Cette apparition soudaine n'est-elle pas un fantôme, semblent-elles se demander ? Est-elle une réalité ? Est-ce vraiment le Maître ressuscité qui est là ? Pour s'en assurer, une autre des saintes femmes, celle du milieu, avance le doigt pour toucher le pied du Sauveur. Ce doigt, ainsi que tous les autres, est, selon l'usage du temps, démesurément long et finement dessiné. Mais le visage des saintes femmes reste à demi voilé, comme si le peintre, se sentant incapable de lui donner l'expression, le naturel et la vie, avait voulu esquiver la difficulté que Félibien lui reproche de n'avoir pas su vaincre.

Stella et La Hire ne composèrent chacun pour le carmel que cinq ou six tableaux. De Le Brun nous en avons compté environ le double. Dut-il à Simon Vouet, son premier maître, ou au chancelier Séguier, son protecteur, l'origine de ses rapports avec le faubourg Saint-Jacques ? Nous l'ignorons. Nous ne savons pas davantage à quelle date précise il travailla pour le monastère. M. Pierre Marcel a fixé entre 1648 et 1658 la composition du *Christ au désert servi par les anges*¹. Mais il semble qu'il a un peu anticipé sur les faits. Il reconnaît que l'artiste s'inspira d'une vision que la reine mère lui avait racontée. « Elle avait vu en un songe Jésus-Christ dans un désert, environné d'anges qui le servaient en l'adorant. Elle avait entendu leur voix et le frôlement de leurs ailes et du haut des cieux elle avait vu descendre des séraphins portant une couronne de fleurs au fils de l'homme, à celui qu'attendaient le calice d'amertume et les angoisses de la mort². » Or de l'aveu même de M. Pierre Marcel, la première rencontre d'Anne d'Autriche et de Le Brun eut lieu à Vaux, où celui-ci ne commença de peindre qu'en 1658 et où il gagna d'abord les bonnes grâces de Mazarin, celui qui probablement le présenta ensuite à la reine³. Ce fut l'une ou l'autre des deux

1. *Les maîtres de l'art, Charles Le Brun*. Paris, chez Plon (sans date), p. 24-25.

2. Charles BLANC, *Histoire des peintres de toutes les écoles. Ecole française*. Paris, 1862, t. I, p. 4-5.

3. Pierre MARCEL, *ibid.*, p. 51. L'auteur, dans son estimable ouvrage, a fait
L'ANCIEN CARMEL DU FAUBOURG SAINT-JACQUES. 9.

années suivantes, 1659 ou 1660, qu'il réalisa le rêve de Sa Majesté. « Il le traduisit sur la toile, écrit Charles Blanc, avec beaucoup d'onction, de dignité et de noblesse, un beau jet de figures et de draperies ; il en fit un de ses chefs-d'œuvre, si bien que la reine, charmée de voir le rêve de son cœur ému, envoya le tableau de Le Brun à ses chères Carmélites de la rue Saint-Jacques ¹. » A ce tableau, comme à tous ceux de Le Brun, il manquait cependant quelque chose : l'inspiration religieuse, qui l'eût préservé de la monotonie. Les anges qui servent le Christ se ressemblent tellement que, selon la juste remarque de M. Pierre Marcel, ils « ne sont qu'un ange vingt fois répété ². » Ce fut également à la demande de la reine que Le Brun composa ses tableaux de l'intérieur du couvent et à celle d'un autre ami du carmel, l'abbé Le Camus, qu'il composa le *Repas chez Simon le Pharisien, sainte Geneviève en prière* et la célèbre *Madeleine repentante*, qui ornaient l'église. Par Le Brun, premier peintre du roi, ordonnateur tout puissant des travaux artistiques, recteur de l'Académie de peinture et de sculpture, on atteignait sans peine les autres artistes. Claude Vignon, son collègue à l'Académie, Verdier, son neveu par alliance et Houasse, qui travaillèrent tous deux sous ses ordres, aux Gobelins, peignirent à eux seuls plus de la moitié des toiles et des panneaux du carmel. Quant au sculpteur Girardon, il fut le collaborateur intime du premier peintre, à Saint-Germain, au Louvre, à Versailles, après avoir partagé avec lui la protection du chancelier Séguier.

*
**

Recruter des artistes n'était pas suffisant. Quoique la plupart fussent pensionnés de la cour, il fallait payer leur travail et celui de leurs auxiliaires. On aura une idée du prix qu'ils touchaient, si l'on songe que la façon d'un seul reliquaire coûta

une autre confusion. Il attribue l'inspiration de deux tableaux à un songe d'Anne d'Autriche : *le Christ au désert servi par les anges*, p. 16 et « *un Christ élevé à la croix où les anges le viennent adorer* », p. 51.

1. *Op. cit.*, *ibid.*

2. *Op. cit.*, p. 16..

deux milles livres ¹. Il fallait surtout acheter la matière précieuse, employée aux sculptures et aux pièces d'orfèvrerie. Une partie seulement du marbre et du bronze du maître-autel revint à douze mille six cents livres ². Indiquer la somme de toutes ces dépenses est impossible, faute de documents. Toutefois il ne semble pas téméraire de l'évaluer à plusieurs centaines de mille livres, soit, en monnaie actuelle, à cinq ou six millions. De ces frais considérables les carmélites ne purent assumer qu'une part très minime. Tout le reste fut le produit de la charité. Nous avons déjà nommé quelques uns des donateurs. Nous allons les rappeler et en ajouter d'autres, avec certaines précisions.

Marie de Médicis figure parmi les bienfaitrices les plus insignes. Elle prit à sa charge les peintures de la nef principale, dont elle avait confié le soin à Philippe de Champagne, celles de la chapelle souterraine de la Vierge ³, puis du pavillon qu'elle se fit construire dans la clôture et qu'Anne d'Autriche, y séjournant à son tour, enrichit de ses armes et de plusieurs tableaux. Ce fut aussi Marie de Médicis qui offrit le *Songe de saint Joseph* ⁴, de Philippe de Champagne, et l'*Annonciation* ⁵, du Guide. Enfin elle légua par testament les reliquaires qu'elle avait laissés au palais du Luxembourg et ceux qu'elle avait emportés à Cologne. Sa fille, Elisabeth, reine d'Espagne, donna, en 1625, le reliquaire qui renfermait le doigt de sainte Thérèse. N'ayant pas eu le temps de

1. *Chroniques*, t. I, p. 249.

2. Arch. du carmel (Nom des bienfaiteurs qui ont fait peindre l'église du grand couvent). — Ce mémoire, dont le titre est récent, a été rédigé avant 1659, car il suppose encore vivante Mlle Le Camus (sœur Catherine de Jésus), morte cette année-là. Il contient des renseignements incomplets, mais fort intéressants.

3. Claude MALINGRE, *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 503 ; *Chroniques*, t. I, p. 198.

4. Arch. du carmel. (Nom des bienfaiteurs...)

5. André FÉLIBIEN, *op. cit.*, t. III, p. 392. « Il fit pour le roi d'Espagne une Vierge, dans le même temps qu'il envoya à la reine Marie de Médicis ce beau tableau de l'Annonciation, qui est à Paris au grand couvent des Carmélites. » Le Guide était alors à Bologne, où l'hostilité de Michel-Ange le Caravage l'avait décidé à se retirer.

le faire exécuter, avant le départ de Mme de Fargis, elle pria celle-ci, porteuse de la relique, de le commander à Paris. Cette dame, ambassadrice à Madrid, n'était point une étrangère au couvent de l'Incarnation, où elle avait tenté inutilement de se former à la vie religieuse ¹. Avec le doigt de sainte Thérèse, elle remit de la part de la reine, la lettre suivante à la Mère Madeleine de saint Joseph : « Ma Mère, je n'ay pas crû pouvoir tesmoigner la devotion que j'ay au couvent de l'Incarnation de Paris, vostre maison, et la bonne volonté qu'en particulier je vous porte, en chose qui fust plus agréable à vostre Ordre et à vous qu'en vous envoyant un doigt de sainte Thérèse, lequel j'ay donné charge à la Dame du Fargis de vous presenter de ma part, avec le reliquaire que je lui ay commandé de faire faire et, que la précipitation de son partement ne m'a pas permis de faire icy. J'ay esté bien aise en faisant ce bon œuvre de la gratifier que ce fust par ses mains. Et croyant que vous n'avez pas besoin qu'elle ny autre vous fasse souvenir de moy, je demeure très assurée que vous ne m'oublierez pas en vos prières ². » La prieure et ses religieuses reçurent cette relique avec une grande solennité. « Elles allèrent la prendre à la porte revestues de leurs manteaux et, portant en leurs mains des cierges allumez, elles la conduisirent au chœur, où, en témoignage de leur joye, elles chantèrent le *Te Deum* et allèrent encore depuis plusieurs fois en procession à un hermitage bien paré, où reposoit ce trésor ³. »

La princesse de Condé et les siens rivalisèrent de générosité avec Marie de Médicis. Nous avons vu quelle richesse, tant en peinture qu'en sculpture, s'étalait dans la *chapelle des reliques*.

1. Elle était née Madeleine de Silly de la Rochepot ; sa sœur aînée, Francoise-Marguerite, épousa Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères, qui, après la mort de sa femme, entra à l'Oratoire. Mme de Fargis devint dame d'honneur de Marie de Médicis, qu'elle suivit en exil dans les Pays-Bas, d'où elle continua à intriguer contre la politique de Richelieu. Sa correspondance la fit condamner à mort par contumace en 1631. Elle mourut en 1639 à Louvain.

2. SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite deschaussée, de la première règle selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, 1670, p. 559.

3. *Ibid.*

Le mérite en revenait surtout à la princesse, qui n'avait rien négligé pour embellir cette pièce, destinée d'abord à recevoir les restes de son amie, la Mère Madeleine de saint Joseph, dont la béatification lui paraissait assurée, à brève échéance. En témoignage de ses largesses, une arcade de la chapelle contenait ses armes « sur un écusson tenu par un ange surmonté d'une couronne sculptée et dorée ¹. » Elle quêta elle-même à la cour l'argent nécessaire à l'achèvement des décorations que Marie de Médicis avait commencées dans la chapelle souterraine de la Vierge et elle offrit, en ex-voto, le tableau où le duc d'Enghien remerciait la Mère Madeleine de sa guérison. Dès qu'elle avait appris la maladie grave dont il fut atteint en 1643, tandis qu'il guerroyait en Allemagne, la princesse avait couru au faubourg Saint-Jacques, pour recommander son fils à l'intercession de la Mère Madeleine, et elle avait promis, s'il guérissait, de le faire représenter à genoux devant la vénérable. Comme il recouvra aussitôt la santé, le vœu fut accompli ². Ce fut encore en l'honneur de la Mère Madeleine, à laquelle toute sa famille avait voué le culte d'une profonde vénération, que la fille de la princesse de Condé, Geneviève de Bourbon, âgée de dix-huit ans, exerça une de ses libéralités envers le carmel de l'Incarnation. Dans une lettre adressée à une de ses amies, religieuse dans ce couvent, Mlle de Bellefonds (la Mère Agnès de Jésus Maria), elle lui rappelait qu'elle avait demandé à la Mère Madeleine de Jésus, alors prieure, un portrait de la Mère Madeleine de saint Joseph, récemment décédée. Puis, après l'avoir chargée du soin de le faire peindre, elle ajoutait ces lignes, qui manifestaient sa résolution d'en payer le prix : « Quand le tableau sera fait, mandez-moi ce qu'il aura coûté ³. » Quoiqu'elles ne le mentionnent pas expressément, les *Chroniques* laissent entendre que Geneviève de Bourbon donna, l'année suivante, en 1638, le reliquaire

1. *Chroniques manuscrites*, t. I, Appendice (Description), p. 16.

2. Dépôts de la duchesse de Ventadour et de la duchesse de Châtillon. (Arch. du carmel). Citées par V. Cousin, *op. cit.*, p. 421, 426. Ces deux dépôts, faites sans doute trop tard, ne se trouvent pas dans le recueil des dépôts officiels.

3. Victor Cousin, *ibid.*, p. 100.

des sept vierges et martyres dont elle avait procuré les reliques ¹.

Piqué d'émulation, le duc d'Enghien, son frère, contribua, par un procédé ingénieux, à l'acquisition du magnifique reliquaire du saint Suaire. C'était au cours d'une convalescence, peut-être en 1641. « Pour le divertir, on apportait de tous les endroits de Paris, dans sa chambre, les différentes curiosités qui se pouvaient trouver chez les marchands bijoutiers, ébénistes, orfèvres, etc. Parmi ces raretés, se trouva un reliquaire qui parut un chef-d'œuvre d'art et de richesse. Le duc d'Enghien demanda à qui appartenait cette pièce sans prix. L'orfèvre répondit que c'était aux Carmélites de la rue Saint-Jacques ; mais que n'étant pas en état de payer la façon, elles l'avaient laissée entre ses mains, quoiqu'elles en eussent fourni l'or et les pierreries. Le jeune prince, après avoir témoigné le vif intérêt qu'il prenait à ce monastère, dit qu'il voulait absolument que ce reliquaire leur fût délivré et trouva pour atteindre ce but un moyen qui le réjouit autant qu'il fut efficace. Il prit une bourse en main et, vantant la curiosité qu'il tenait cachée, il refusait de la montrer à ceux qui venaient le visiter, à moins qu'on ne mît dans la bourse quelques pièces d'or ou d'argent. Ce pieux amusement produisit deux mille livres ; somme précisément égale à celle que l'orfèvre demandait pour la façon du reliquaire. ² » Du prince de Conti, frère cadet du grand Condé, et de sa femme, Anne-Marie Martinozzi, nous ne connaissons aucun trait de libéralité envers le carmel, avec lequel ils étaient pourtant très liés. Mais leur bru, Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mlle de la Vallière, se signala par sa générosité. Vers la fin du xvii^e siècle, elle décora magnifiquement l'oratoire, situé derrière le chœur de l'église, dont l'entretien avait été confié à sa mère, sœur Louise de la Miséricorde ³.

Comme la princesse de Conti, la plupart des autres donateurs

1. T. I, p. 248.

2. *Chroniques*, *ibid.*, p. 249.

3. *Ibid.*, p. 196. Louis-Armand de Bourbon épousa Mlle de Blois, le 16 janvier 1680 ; il mourut le 9 novembre 1685. Son titre de prince de Conti fut alors porté par son frère, François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-

furent des parents des carmélites. Michel de Marillac les gratifia de ses tableaux religieux, qui étaient nombreux, au dire de Lezeau. « Il y avoit chez luy ¹, écrit son biographe, quantité de tableaux de dévotion et comme un jour, estant surintendant des finances, tout le hault de sa chambre estoit environné de pourtraicts de plusieurs scaints, Monsieur le cardinal de Richelieu y entrant dict qu'il y avoit longtemps qu'on n'avoit veu tant de saintes dans la chambre d'un surintendant... Et afin que si belle et sainte compagnie ne fust point séparée, il donna après sa retraicte à Chasteaudun tous ces tableaux des saintes au grand couvent des Carmélites du fauxbourg saint Jacques, où ils sont à présent ². » Avant son exil, il avait orné de peintures la chapelle de saint Joseph, où reposait son fils René et qu'il avait choisie pour lieu de sa propre sépulture ³. L'abbé de Bullion, qui était allié à la famille de la Mère Madeleine de saint Joseph, légua, le 28 janvier 1658, aux carmélites, « comme marque d'affection singulière à leur couvent les lambris, ornements, tableaux et toutes autres choses, qu'il a fait faire en sa maison et dépendance jusqu'au jour de son décès ⁴. » Parmi ces objets d'art se trouvaient « quatre figures de stuc », pour lesquelles les religieuses versèrent à leur auteur, Gaspar Marsy, la somme de six cents livres, que l'abbé de Bullion n'avait pas acquittée avant sa mort ⁵. M. de la Galissonnière, conseiller d'Etat, paya les décorations de la chapelle de saint Denis, où il avait exprimé le désir d'être inhumé ⁶. Les admirables garnitures en ivoire de l'ermitage de la *sainte Croix* furent offerts par la duchesse de Bavière, Mauricette Phébronie de Bouillon, sœur de deux carmélites; le tabernacle du maître-autel par l'abbé Le Camus; le reliquaire de la

sur-Yon, qui épousa, le 29 juin 1688, sa cousine, Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé. (Duc de la Force, *Le grand Conti*. Paris, 1922).

1. Probablement à son *ermitage*, situé près du carmel.
2. *Vie manuscrite*, première partie, fol. 208-209. (Bib. nat. Ms. n. a. f. 82).
3. Arch. du carmel. (Nom des bienfaiteurs).
4. Arch. Nat. S. 4655, cote D, 3^e liasse, pièce 24.
5. *Ibid.*, pièce 21.
6. Arch. du carmel (Nom des bienfaiteurs).

vraie croix par des amis de la Mère Madeleine de saint Joseph ; celui de saint Eric par M. de Roucy et celui qui renfermait le cœur du cardinal de Bérulle par Mme de Combalët. Les relations intimes de cette dernière avec le couvent du faubourg Saint-Jacques, où elle avait entrepris, par deux fois, son noviciat, et sa reconnaissance envers le prince de l'Eglise qui l'avait dirigée, à des heures difficiles, auraient suffi à expliquer son offrande. Peut-être aussi voulut-elle dissiper, par ce témoignage public de vénération, les rumeurs calomnieuses qui attribuaient à Richelieu, son oncle, la mort inopinée de Bérulle ¹.

Marie de Médicis n'avait fait peindre qu'une partie de la voûte principale de l'église. Le reste fut achevé, grâce aux libéralités de « personnes pieuses et affectionnées à ceste Maison, dont aucunes sont assez cognuës par les armes de leurs familles, que les ouvriers y ont peint et gravés, les autres ayant affecté par modestie la méconnaissance ². » Ainsi s'exprime Malingre, qui ne cite aucun des donateurs, ni ceux qui étalèrent aux yeux du monde le signe de leurs bienfaits ni ceux qui préférèrent s'ensevelir dans l'oubli. Par bonheur, les carmélites ont inscrit le nom des uns et des autres, avec le montant de leur souscription, sur un mémoire qui nous est parvenu. Sans compter celles de la « seconde vouste », payées par le père d'une religieuse ³, trésorier de Marie de Médicis, M. d'Argouges, qui donna encore deux grands tableaux de la nef, ces décorations complémentaires coûtèrent trois mille huit cents livres. Nous transcrivons scrupuleusement les lignes du mémoire qui indiquent les diverses provenances de cette somme : « Madame de Soucarière qui a sa fille ⁴ au couvent y a

1. Avant de quitter Fontainebleau, le 27 septembre 1629, le cardinal de Bérulle avait déjeuné chez Richelieu. Le jour même, en rentrant à Paris, il fut pris de la fièvre et mourut le 2 octobre. Cette coïncidence, jointe à l'inimitié de Richelieu, donna naissance à des rumeurs d'empoisonnement, contre lesquelles le cardinal-ministre protesta. (*Mercurie françois*, t. XVII, p. 290).

2. Claude MALINGRE, *op. cit.*, p. 503.

3. Sœur Elisabeth de saint Joseph. Elle fit profession en 1628 et mourut à Aix, en 1696. *Lettres circulaires*, t. II, p. 406.

4. Elle ne figure pas, du moins sous ce nom, sur la liste des professes,

donné 1000^l. ; Madame de Merly qui a deux de ces petites filles au couvent y a donné 600^l. ; Mademoiselle ¹ Le Camus qui a sa fille au couvent y a donné 400^l. ; Madame du Thil à la profession d'une de ces filles ² qu'elle a au couvent y a donné 500^l. ; Mademoiselle Chenouville ³ a faict donné par ces parans en prenant l'habit six cens livres, laquelle somme de six cens livres ils donnèrent pour un ornement d'autel, que depuis ils ont trouvé bon que l'on employa aux peintures de la nef au lieu du dit ornement. Madame de Lomenye ⁴ qui a deux nièces au couvent y a donné 100^l. Madame du Thil y a donné encore 172^l. Les parans de la petite de Soucarière y ont donné plusieurs ensemble à sa profession 300^l. Les parans de la petite du Thil y ont donné aussi plusieurs ensemble à sa profession 165^l. ⁵ »

On a remarqué que plusieurs de ces dons furent faits à l'occasion de deux professions, qui eurent lieu, l'une en 1626, l'autre en 1629. Ces dates permettent de fixer l'époque à laquelle les peintures des voûtes furent entreprises. C'était précisément celle où Marie de Médicis, on s'en souvient peut-être, envoya aux carmélites son premier peintre, Philippe de Champagne. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui était alors prieure, s'intéressa au sort matériel et surtout moral des artistes qui travaillaient dans son église. Pendant qu'ils embellissaient le temple de Dieu, cette nouvelle sainte Thérèse tâchait d'embellir le temple, infiniment

quoiqu'elle ait fait profession au faubourg Saint-Jacques, comme on le verra plus loin.

1. Nom donné à une femme mariée dont le mari n'était pas noble. On disait ainsi Mademoiselle Acarie. Mlle Le Camus, sœur Catherine de Jésus, fit profession en 1632 et mourut en 1659, l'année même où son père fit décorer la chapelle de la Madeleine. (*Lettres circulaires*, t. I, p. 89-90). Après la mort de sa femme, Edouard Le Camus reçut la prêtrise. Il fut inhumé dans l'église du couvent. (Voir ch. IX).

2. Mère Marie de la Passion. Elle fit profession en 1626, devint sous-prieure, puis prieure. Elle mourut en 1673. (*Lettres circulaires*, t. I, p. 149-152).

3. Elle ne figure pas sur la liste des professes.

4. Une seule demoiselle Loménie de Brienne est inscrite sur la liste des professes : Mère Anne de saint Joseph, qui fit profession en 1629 et mourut à Aix en 1653.

5. Arch. du carmel (*Nom des bienfaiteurs*).

plus précieux, de leur âme. « Elle usa de toutes sortes de moyens pour les rendre un peu plus devots ; elle les convia souvent d'élever leur esprit à Dieu et de prendre des pensées conformes à la sainteté du lieu où ils estoient. Sçachant qu'ils avoient un jour chanté les Litanies de la Vierge, elle leur envoya une piece d'or et leur fit dire qu'autant de fois qu'ils chanteroient quelque chose de devotion, elle prieroit Dieu pour eux. Sa charité les toucha si sensiblement qu'ils accorderent leurs voix et chanterent quelques motets en musique qu'elle entendit avec une joye esgale à sa pieté ¹. »

Pour le maître-autel de l'église, la Mère Madeleine de saint Joseph ouvrit une autre souscription, qui lui rapporta huit mille livres. De sa propre main, elle avait noté le nom des souscripteurs et le montant de leur offrande. Par malheur, ses mémoires, à l'exception d'un seul, furent détruits vers le milieu du ^{xvii}e siècle. De celui qui a survécu nous reproduisons textuellement les indications suivantes : « La R. (sans doute la reine) 100^l ; Mme la comtesse (inconnue) 100^l ; Mlle Camus 100^l ; M. de Royssy 600^l ; Mad. de Ligny et son beau-fils 850^l ; Mad. de Soucarierre 86^l ; M. de la Galissonnière quelque cent^l ; Mad. la marquise (peut-être la marquise de Meignelay) 118^l ; Mad. de Rocheguyon 50^l ². » Des plaques de bronze et de marbre furent offertes plus tard par Mme de Guercheville et par un frère de M. Dargouges. Néanmoins ces dons généreux demeurèrent insuffisants. Le maître-autel avait coûté, dans son état primitif, douze mille six cents livres. La souscription n'en ayant produit que huit mille, les carmélites payèrent de leurs deniers le surplus de cette somme, dans laquelle n'entraient pas le paiement des pierres de taille ni les frais de maçonnerie, qu'elles prirent encore à leur charge ³.

1. SENAULT, *op. cit.*, éd. de 1645, p. 319.

2. Arch du carmel. Ce mémoire se trouve dans une enveloppe portant ces mots : « Mémoires écrits de la main de nre B. H. mère où elle marque les noms de ceux qui ont donné quelque chose pour faire le grand autel de nre église avec du marbre et de la bronze et pour quelques autres charitez, afin de prier et faire prier Dieu pour eux ; elle marque aussy ce qu'elle a desia employé pour ce dernier. »

3. *Ibid.* (Nom des bienfaiteurs).

Nous avons signalé plus haut la somme de six cents livres, qu'elles versèrent, au nom de l'abbé de Bullion, pour « quatre figures de stuc. » De leurs autres dépenses pour des œuvres d'art, nous ne connaissons de certaines que celles de deux statues de la tribune, estimées deux cents livres. Pour s'acquitter de cette dette, les religieuses vendirent « plusieurs petites hardes de novices qu'elles avoient données à la sacristie comme monstres et autres petites besongnes¹. »

*
* *

De ces œuvres d'art les unes, comme l'autel, étaient imposées par les besoins de culte ; les autres, comme les tableaux et les statues, ne paraissaient pas indispensables dans une église, ni surtout dans un cloître, du moins avec une telle abondance et une telle richesse. A quels motifs obéirent les religieuses qui les acceptèrent, les sollicitèrent ou même ne craignirent pas de les acquérir, de leurs maigres ressources ? La plupart des carmélites du faubourg Saint-Jacques, d'origine noble et d'éducation soignée, étaient capables d'apprécier des chefs-d'œuvre. Ce serait les supposer trop détachées de la terre que de les croire devenues soudain indifférentes aux charmes de la beauté artistique, dès qu'elles avaient franchi la clôture. Nous les voyons admirer à l'envi, vers 1619, dans leur nouveau monastère de la rue Chapon, le portrait d'une future novice, la jolie Mlle de Bains. Pourquoi n'auraient-elles pas contemplé avec ravissement les traits célestes des Madones, des anges et des saints ? Cependant, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas pour le plaisir des yeux ni pour la satisfaction d'un goût profane qu'elles s'entouraient de chefs-d'œuvre. C'était pour un but plus relevé, que nous indiqueront les deux prieures ayant le plus contribué à l'ornementation de leur couvent. L'une d'entre elles, la Mère Madeleine de saint Joseph, d'ailleurs imitatrice de sainte Thérèse, se distinguait par une dévotion sensible envers les saints. « Elle souhaittoit d'avoir leurs tableaux et leurs images, confessant qu'une des plus grandes consolations de la vie estoit de voir la representation de ceux de qui nous avons receu

1. *Ibid.*

tant de faveurs et avec lesquels nous espérons de vivre toute une éternité ¹. » A ce témoignage de Senault la Mère Marie de Jésus ajoute le sien, accompagné de détails intéressants, dans sa déposition canonique sur sa vénérable amie : « Elle veneroit beaucoup les images de Nostre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints et fist faire quantité de tableaux qui les représentoient. Elle les fist mettre par tous les endroits de ce monastère pour exciter la dévotion ². »

Satisfaire sa piété et exciter celle de ses filles, tel nous apparaît le but de la Mère Madeleine de saint Joseph, quand elle enrichissait son monastère de statues et de peintures. C'était aussi celui de l'autre prieure, grande pourvoyeuse d'œuvres d'art, la Mère Madeleine de Jésus. Expliquant un jour aux religieuses pourquoi elle avait tenu à ce qu'un tableau représentant les anges en adoration fût « si parfait », elle leur disait : « que son dessein avoit été qu'il fût tel que toujours en le regardant elles fussent portées à s'élever à Dieu et imiter en terre, autant qu'il se pouvoit, l'amour, l'application et l'adoration continuelle de ses esprits bienheureux vers la majesté souveraine, que cette vue contribuât à les tirer des bassesses où la nature humaine fait tendre l'homme sans cesse et que la vue de ce tableau aidât à leur imprimer si fortement la beauté, le désir et l'effet de ces saintes dispositions des Anges que désormais, en étant toutes remplies et possédées, elles s'oubliaient entièrement de la terre et d'elles-mêmes, n'étant plus ici-bas que decorps seulement et n'y étant de ce qui y est que pour l'inévitable nécessité, en sorte que retirées en Dieu toute leur application, leur amour et leur joie n'eût dès ce monde d'autre objet ni sujet que Dieu seul et qu'ainsi elles commençassent dès la terre à vivre de la vie du Ciel ³. » Pour les carmélites, les objets d'art étaient donc ce qu'ils avaient été, au moyen âge, pour les fidèles, dans nos cathédrales : un poème vivant, dont elles méditaient chaque ligne, afin de raviver leur foi et de nourrir leur piété.

1. SENAULT, *op. cit.*, éd. de 1645, p. 348.

2. Arch. du carmel. *Procès de 1647*, t. XVI, p. 474-475.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 18-20.

Au désir d'élever ainsi leur âme vers les régions éternelles, ajoutons, sans insister, car il est évident, celui d'honorer Dieu et les saints et nous n'aurons pas besoin de chercher autre chose, pour justifier, du point de vue chrétien, leurs dépenses artistiques. On comprendra mieux notre pensée, si l'on se rappelle un fait qui domine toute l'histoire de l'art religieux. Lorsque Marie-Madeleine répandit, sur la tête et sur les pieds de Jésus, un vase d'un parfum exquis, Judas s'indigna, sous prétexte qu'il eût fallu en consacrer le prix aux pauvres. Mais Jésus défendit la femme qui lui avait rendu cet hommage et la loua publiquement de sa prodigalité légitime. Tout en laissant sur ce point, selon les circonstances, une grande liberté d'action, l'Eglise a toujours estimé, comme Marie-Madeleine, que rien ne serait trop beau ni trop riche pour le Christ et les bienheureux qui forment sa cour. C'était la meilleure réponse à faire à la Mère Angélique Arnauld, quand, sans obéir au bas sentiment de l'avarice, qui dévorait Judas, elle se scandalisait de la somme de cent-vingt mille livres qu'avait coûté le tabernacle du maître-autel¹. Dans un mémoire, déjà cité, des carmélites, nous trouvons une autre réponse, toute pratique et terre à terre, à ceux qui leur reprochaient des dépenses artistiques, dépenses issues presque toutes, ne l'oublions pas, de dons particuliers. La plupart de ces dons, remarquaient-elles, offerts expressément pour des objets d'art, ne l'auraient pas été pour autre chose et par conséquent ils eussent été perdus, non seulement pour le carmel, mais pour quoi que ce fût d'utile². Qu'on nous permette d'autres remarques, non moins pratiques, qui ont peut-être leur valeur. Les plus importants de ces dons émanaient de personnes qui versaient l'or à pleines mains dans les caisses de la charité. Pour énumérer les œuvres de bienfaisance qu'elles fondèrent ou soutinrent de leurs revenus, il faudrait plusieurs pages. Bornons-nous à quelques exemples. La princesse de Condé consacra des sommes considérables au soulagement des misères humaines ; la marquise de Meignelay donna plus d'un million à

1. D'après les *Chroniques* (t. I, p. 284), l'orfèvrerie seule avait coûté quarante-trois mille cinq cent-dix livres.

2. Arch. du carmel. (Nom des bienfaiteurs).

saint Vincent de Paul ; les duchesses de Longueville ¹ et d'Aiguillon ² léguaient par testament, la première trois cent mille livres, la seconde cent-vingt-deux mille cinq cents livres à des œuvres de charité, qu'elles avaient déjà, durant leur vie, comblées de bienfaits. N'y aurait-il pas excès de zèle à blâmer ces dames généreuses d'avoir réservé un peu de leur superflu et les carmélites de l'avoir accepté, au profit de l'art religieux ? Au reste les dépenses que firent la Mère Madeleine de saint Joseph et la Mère Madeleine de Jésus ne les empêchèrent pas de distribuer d'abondantes aumônes. Enfin, chose curieuse, ce fut même en partie la charité qui poussa la Mère Madeleine de saint Joseph à l'ornementation de l'église. L'année 1631 amena une grande disette à Paris. Pour venir en aide aux ouvriers et aux artistes, la prieure du carmel leur procura du travail, que, selon toute vraisemblance, elle n'aurait pas commandé en d'autres temps.

*
* *

Ce qu'il faut regretter, ce n'est pas la profusion des purs bijoux et des peintures et sculptures inestimables que nous avons admirés au couvent du faubourg Saint-Jacques ; c'est leur dispersion et leur perte presque totale. Pendant la famine déchaînée par le rigoureux hiver de 1709, les religieuses, pour subvenir aux besoins de la communauté et secourir des couvents pauvres, vendirent les ex-voto en argent qui garnissaient la *chambre des miracles* et les remplacèrent par des fac-simile en cire ³. A part cette aliénation, imposée par les circonstances, elles gardèrent jalousement leur patrimoine artistique. Même aux mauvais jours du Jansénisme, lorsque de folles dépenses grevèrent lourdement leur budget, l'idée ne leur vint pas d'exploiter les merveilles qui leur appartenaient. La Révolution n'eut pas le même scrupule. L'inventaire qu'elle avait fait dresser des

1. VILLEFORE, *La vie de Madame la duchesse de Longueville*. Liège, 1738, t. I, p. 220-221.

2. BONNEAU-AVENANT, *La duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, sa vie et ses œuvres charitables*, 1604-1675. Paris, 1882, p. 249-250, 465.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 7-8.

biens du carmel, comme des autres ordres monastiques, n'était que le prélude de la spoliation légale. En 1792, reliquaires, tableaux, statues, colonnes, bas-reliefs, tout ce qui avait été inventorié fut arraché de l'église et du couvent et porté aux Petits-Augustins, transformé en *Musée provisoire*.

Qu'en fit-on ensuite ? Les reliquaires furent sans doute fondus ou cédés à des brocanteurs. Quant à la plupart des peintures et des sculptures, il nous est impossible d'en retracer la destinée. Dans ses deux petits catalogues, datés, l'un ¹ de 1793, l'autre ² de 1796, le conservateur du Musée, Alexandre Lenoir, ne mentionne que huit toiles provenant des carmélites du faubourg Saint-Jacques : la *Samaritaine* et le *miracle des cinq pains*, par Stella ; le *Festin de Simon le Pharisien*, par Le Brun ; la *Résurrection de Lazare*, la *Présentation de Jésus au Temple*, l'*Adoration des Mages*, le *Songe de saint Joseph*, par Champagne, un autre *Songe de saint Joseph*, attribué à Houasse. Dans les mêmes catalogues, Lenoir ne signale également qu'un petit nombre de sculptures : la statue du cardinal de Bérulle et le beau Christ en bronze doré, par Sarrazin ; les deux anges en bronze doré et trois bas-reliefs représentant l'*Annonciation*, la *Nativité* et l'*Apothéose d'Hélie*, par Flamen ; quatorze colonnes de marbre, garnies de bases et de chapiteaux en bronze doré. Il est donc probable que la plupart des peintures et des sculptures déposées aux Petits-Augustins, en 1792, reçurent bientôt une nouvelle destination. Nous en retrouverons plusieurs après la tourmente révolutionnaire. En 1815, le *Festin de Simon le Pharisien* fut échangé contre les *Noces de Cana*, de Véronèse, que les Autrichiens avaient d'abord songé à s'approprier, comme butin de guerre, et qu'ils laissèrent, parce que ses vastes dimensions en rendaient le transport difficile. La toile de Le Brun a été placée à l'Académie de Venise, où, au dire de M. Jouin ³, qui l'y a vue, elle représente hono-

1. *Notice succincte des objets de sculpture et d'architecture réunis au dépôt provisoire national, rue des Petits Augustins, 1793.*

2. *Notice historique des monumens des Arts, réunis au dépôt national, rue des Petits Augustins. Paris, l'an IV de la République.*

3. HENRY JOUIN, *Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV.* Paris, 1889, p. 84.

ablement l'art français, parmi des chefs-d'œuvre de l'école italienne. Deux autres toiles du même peintre, non mentionnées par Lenoir, furent transportées au Louvre : *Jésus servi dans le désert par les anges* et la fameuse *Madeleine repentante*, qui avait séjourné, sous l'Empire, dans la galerie de Versailles. Au Louvre on transporta encore l'*Apparition de Jésus aux saintes femmes*, de La Hire et, du même auteur, selon Victor Cousin, l'*Entrée de Jésus dans Jérusalem*, qui sera faussement attribué à Le Brun ¹.

La statue de Bérulle fut restituée aux carmélites par un décret du 29 août 1817, grâce à la généreuse intervention d'une petite-nièce du cardinal ². Ce magnifique monument rejoignit, à la rue d'Enfer, les objets d'art que les religieuses avaient pu soustraire à l'inventaire et sauver ainsi de la spoliation. Nous les citerons, d'après une liste dressée par elles-mêmes, en y ajoutant quelques autres qu'elles ont depuis lors recouvrés. Ce sont la statue de saint Denis ; deux statues de la sainte Vierge, dont l'une appelée Notre-Dame des Champs ou la Belle Dame ; le groupe représentant l'Assomption de la Vierge, par l'un des Adam ; le bas-relief en plâtre représentant Jésus au tombeau, par Duret ; une statue en pierre par Tonnerre ; le buste du cardinal de Bérulle, par François Anguier ; le bas-relief représentant l'apothéose d'Elie, par Flamen ; la vieille peinture sur pierre de la Vierge et de l'enfant Jésus ; deux tableaux sur bois de Le Brun, dont l'un représente sainte Thérèse priant pour les âmes du Purgatoire, l'autre, la même sainte en oraison et un séraphin lui perçant le cœur d'un dard enflammé ; un tableau plus ancien représentant le même sujet par un auteur inconnu ; un grand tableau de Le Brun représentant Notre-Seigneur qui apparaît à la Mère Anne de Jésus et à la Mère Anne de saint Barthélemy, pour leur annoncer la fondation du Carmel en France ; plusieurs portraits de la Mère Madeleine de saint Joseph ; un de sœur Catherine de

1. COUSIN, *op. cit.*, p. 390.

2. COUSIN, *ibid.*, p. 391. *Archives du Musée des monuments français*, t. III, 1897, p. 176, n° 167, p. 291. Les carmélites avaient conservé le cœur de leur premier visiteur. Mais le cœur d'or et la châsse d'argent qui le contenaient avaient disparu avec les autres reliquaires. Cette même petite-nièce donna une boîte d'argent pour les remplacer.

Jésus en extase ; un de la Mère Marie de Jésus (Mme de Bréauté) ; un de la Mère Marie-Madeleine de Jésus (Mlle de Bains) ; un de la Mère Agnès de Jésus-Maria (Mlle de Bellefonds) ; deux de sœur Anne-Marie (Mlle d'Epernon) ; un de sœur Louise de la Miséricorde (Mlle de la Vallière) ; un de la Mère Anne-Thérèse de saint Augustin (Mlle Langeron de Maulevrier¹).

Six ou sept statues sur une quarantaine et une douzaine de tableaux sur plus de deux cents : voilà les seuls objets dont nous ayons retrouvé la trace, après leur enlèvement du carmel. Que devinrent les autres ? Victor Cousin doute que l'émail de la princesse de Condé ait été détruit et il estime comme probable que cet ouvrage de valeur fut volé et qu'il « orne aujourd'hui quelque cabinet particulier². » Qu'y a-t-il de vrai dans cette hypothèse ? Peut-on l'étendre à d'autres œuvres ? Y aurait-il des chances d'en découvrir dans les musées de province³ ? Autant de problèmes qu'il serait intéressant de résoudre. Pour nous, qui ne saurions entreprendre une tâche aussi ardue, nous nous bornerons à saluer une dernière fois les merveilles artistiques que la piété et le culte du beau avaient amassées au grand couvent des carmélites et à déplorer que la Révolution les ait anéanties stupidement ou dispersées.

1. Victor Cousin, *op. cit.*, p. 390-392 ; *Archives du musée des monuments français*, *ibid.*, p. 314. Par suite de la loi sur les Associations, les carmélites, redoutant l'expulsion, quittèrent leur couvent, qui fut mis sous séquestre. La statue du cardinal de Bérulle fut transportée au Louvre ; celles de saint Denis et de Notre-Dame des Champs étaient encore, en 1922, dans la crypte.

2. *Op. cit.*, p. 393.

3. Le musée du Mans renferme une *Adoration des Mages*, de Philippe de Champagne, mesurant 1 m. 90 sur 1 m. 20. Ce tableau, donné par l'Etat en 1798, est vraisemblablement celui qui était au carmel du faubourg Saint-Jacques.

CHAPITRE VIII

Les Sépultures

Le bienheureux Réginald et les Bénédictins Les Carmélites

Au cours de travaux exécutés dans la première moitié du xvii^e siècle, des tombeaux gallo-romains furent découverts dans l'enclos du carmel ¹. De ces indices et d'autres semblables on a conclu que cette partie du faubourg Saint-Jacques, traversée par une voie romaine, celle d'Orléans à Paris, et nommée d'ailleurs *champ du repos*, servit de cimetière aux habitants de Lutèce. Nous ne remonterons pas à cette époque lointaine, dans une étude dont l'objet est limité aux xvii^e et xviii^e siècles. Pour la même raison, nous ne nous arrêterons pas aux sépultures qui datent du prieuré. Toutefois nous ferons exception pour six d'entre elles, qui subsistaient encore après l'établissement du carmel et qui, à ce titre, appartiennent à son histoire. Nous nous occuperons ensuite de celles des religieuses et des personnes du monde qui obtinrent l'honneur d'être inhumées dans le monastère.

*
* *

Parmi les tombeaux contemporains du prieuré, il y en a un qui mérite une attention spéciale. C'est celui d'un dominicain, dont la vie, à l'aube de son Ordre, nous paraît gracieuse comme

1. Henri SAUVAL, *Histoire et recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, t. II, p. 337.

une légende. Né vers 1173, probablement dans la ville du Languedoc dont il porta le nom, le bienheureux Réginald, appelé jadis Renault ou Regnault de Saint-Gilles, acheva ses études à Paris où, de disciple il devint maître. Il enseignait le droit depuis cinq ans, au cloître de Notre-Dame, lorsque ses vertus et sa science lui gagnèrent, en 1211, les suffrages des chanoines réguliers de Saint-Aignan d'Orléans, qui l'élurent doyen de leur chapitre, en des conjonctures difficiles. Ils étaient brouillés avec leur évêque. Manassès de Meignelay, et celui-ci avec Philippe-Auguste. Grâce à sa diplomatie, Réginald réconcilia les chanoines avec le prélat et le prélat avec le roi, tandis que sa charité lui dictait l'affranchissement des serfs attachés à son Domaine¹.

A l'été de 1218, le doyen de Saint-Aignan, qui accompagnait son évêque dans un pèlerinage à Jérusalem, passa par Rome, où il rencontra saint Dominique, qui venait de jeter les fondements de son Ordre. La vie des Frères Prêcheurs répondait tellement à ses aspirations que Réginald résolut de l'embrasser, après son retour de la Palestine. Mais à peine eut-il pris cette décision qu'il tomba malade de la fièvre et se trouva en danger de mort. Dominique, qui fondait sur lui les plus grandes espérances, se mit en prière et obtint sa guérison miraculeuse, par l'intercession de la sainte Vierge. Assistée des saintes Cécile et Catherine, la reine du Ciel apparut à Réginald et lui rendit la santé ; puis, par une autre faveur, elle le délivra de la concupiscence, dont il ne ressentit plus les moindres atteintes. Dès qu'il fut revenu de l'Orient, Dominique, qui lui avait donné le titre de Vicaire, l'envoya à Bologne, renommée dans toute la chrétienté pour l'enseignement du droit. Avec une éloquence digne d'un nouvel Hélié, Réginald enflamma les étudiants et les professeurs de l'Université, dont une vingtaine, notamment le philosophe Moneta et le physicien Roland de Crémone, vinrent grossir les rangs des religieux au couvent de Saint-Nicolas des Vignes. Le même succès prodigieux attendait l'ancien maître de Décret à Paris, où il arriva au mois de novembre 1219. Parmi les jeunes gens qu'il

1. Hubert a cité quelques actes administratifs du doyen de Saint-Aignan dans *Antiquités historiques de Saint-Aignan*. Orléans, 1661, p. 43, 52-53.

conquit à son Ordre, on cite le successeur immédiat de Dominique, Jourdain de Saxe, et son ami, Henri de Cologne. Ce furent ses dernières conquêtes. Selon la comparaison de Lacordaire, « semblable à l'aloès qui meurt en florissant et ne voit jamais ses fruits ¹, » Réginald quitta ce monde dès les premiers jour de février 1220, avant d'avoir contemplé les fruits de son apostolat. Comme les Dominicains n'avaient pas encore le droit d'inhumer dans leur couvent de la rue Saint-Jacques, la dépouille mortelle de leur frère fut portée, conformément à ses vœux, au prieuré de Notre-Dame des Champs. où, durant trois siècles et demi, les Parisiens sollicitèrent la guérison du double mal dont ce favori de la Vierge avait été miraculeusement délivré : la fièvre du corps et celle de l'âme ².

A quel endroit précis fut-il enterré ? Nous sommes réduits, sur ce point, à de simples conjectures. Il y avait un petit cimetière, au début du xvii^e siècle entre le chevet de l'église et le passage public ³. Les Bénédictins y admettaient des personnes du faubourg, moyennant des droits sur les cierges, que les carmélites rachèlèrent pour cent livres. Il n'est pas probable, s'il existait déjà de son

1. *Vie de saint Dominique*. Paris, 1917, p. 264.

2. Voir Gérard de FRACHET, *Vitæ Fratrum Ord. Praed.* Louvain, 1896 ; Vincent de BEAUVAIS, *Speculum historiale*. Douai, 1624, p. 1257-1258 ; MALVENDA, *Annalium sacri ordinis Prædicatorum, centuria prima*. Naples, 1627 ; le P. MALLET, *Histoire des saints... qui furent supérieurs ou religieux du couvent de Saint-Jacques de l'ordre des Frères-Prêcheurs*. Paris, 1633, p. 33-50 ; le P. Jean de RÉCHAC, *Vie des saints bienheureux de l'ordre de saint Dominique*. Paris, 1635 ; le P. SENAULT, de l'Oratoire, *La vie du bienheureux Regnault de saint Gilles*. Paris, 1645 ; le P. FEUILLET, *l'Année dominicaine*. Amiens, 1680, t. III, p. 306-316 ; ECHARD, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. Paris, 1719 ; l'abbé BAUNARD, *Le bienheureux Réginald*. Paris, 1863 ; le P. BAYONNE, *Vie du B. Réginald*. Paris, 1872 ; le P. CONSTANT, *Un favori de la Vierge*. Paris, 1897 ; deux articles que nous avons publiés, l'un dans la *Revue pratique d'apologétique*, 1^{er} février 1919, l'autre dans la *Revue des Jeunes*, 10 février 1920.

3. Arch. Nat. LL. 793. *Etat en forme de journal des Papiers concernant la cure et paroisse de St. Jacques St. Philippe du Haut-Pas*, t. I, p. 29. On y lit ceci : « Dans le compte de Guillaume Boivin et Noël de la Brosse de 1604 à 1605, on n'y remarque qu'une démolition de trois croix du cimetière de Notre-Dame des Champs. » Voir aussi S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 23.

temps. que Réginald y ait été inhumé. Son titre de religieux et d'ancien professeur à l'Université, le renom de son éloquence et l'éclat de ses vertus nous portent à croire que les Bénédictins l'accueillirent comme un frère et le placèrent dans le cloître réservé à leurs sépultures. Ce qui corrobore cette hypothèse, c'est que des scènes de sa vie étaient peintes sur la muraille intérieure de l'église bordant ce cloître. Le cardinal de Bérulle, pour répondre aux désirs des Dominicains et des carmélites, présida lui-même des fouilles à cet endroit, sous une tombe « élevée de terre d'environ un demi-pied, sous laquelle on disoit qu'étoit le corps du saint ¹. » Mais on ne découvrit aucun ossement. Selon toute vraisemblance, si les restes de Réginald avaient été primitivement déposés dans le cloître, plus tard, après les marques de la dévotion populaire, ils avaient été exhumés et transportés dans l'église. C'est là du moins qu'ils furent retrouvés, aux environs de 1644. Comme toute inscription avait disparu et que les pèlerinages, encore florissants ² en 1570, avaient cessé par suite des guerres civiles, la Mère Madeleine de Jésus, alors prieure, s'avisa d'interroger des vieillards du quartier, hommes et femmes, qui s'étaient agenouillés, dans leur jeunesse, sur le tombeau du bienheureux. Introduits dans le monastère, ils se dirigèrent, sans hésitation, vers la chapelle de Notre-Dame des Anges, située au milieu de la nef latérale qui avait été, vers 1634, renfermée dans la clôture. Là, « ayant aperçu une

1. *Fondation des Carmélites en France*. Ms. (Arch. du carmel de Créteil). Cité par le P. BAYONNE, *op. cit.*, p. 129-130. L'abbée Houssaye (*Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*, p. 342) signale ces recherches, sans leur assigner aucune date. Il semble qu'elles eurent lieu vers 1615, après que le chapitre général des Dominicains, tenu à Bologne, le 7 juin de cette année, eut émis le vœu que le corps de Réginald fût porté au couvent de Saint-Honoré. (*Ex actis Capituli Bononiæ in conventu S^ui Dominici celebrati die 7 Junii 1615*).

2. Cela résulte d'un décret par lequel le Chapitre de Notre-Dame, pendant la vacance du siège (1568-1570), interdit les processions sur le tombeau de Réginald, parce que son culte n'avait été consacré par aucun titre officiel. C'est pour la même raison que les Dominicains, qui voulaient, au Chapitre général de 1611, placer leur couvent de Saint-Honoré sous le vocable de Réginald, en reconnurent l'impossibilité. (Voir le P. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, 1913, t. VI, p. 186-188). C'est seulement en 1875 que Réginald fut déclaré bienheureux.

grande tombe de pierre de huit à neuf pieds de long, ils affirmèrent que c'étoit celle qui, de toute ancienneté, avoit esté reconnue pour le tombeau de St Renault et sur lequel le peuple venoit faire ses dévotions ¹. » Les ossements furent exhumés et placés dans un reliquaire d'argent, qui resta quelque temps dans la chapelle de Notre-Dame des Anges et fut transporté ensuite, avec les autres reliquaires, dans la *chapelle des reliques* ². Pour raviver le culte de Réginald, les carmélites prièrent le P. Senault, de l'Oratoire, d'écrire sa vie, ce qu'il fit dans un opuscule élégant, qui parut en 1645.

Les cinq autres tombes antérieures à la fondation du carmel étaient dans la nef de l'église, près de la porte d'entrée, quatre du côté gauche, une du côté droit ³. Des reproductions figurées représentent trois d'entre elles avec l'effigie d'un religieux, que borde l'épithaphe, coupée, aux angles, par les médaillons ou les attributs des quatre évangélistes. Ces tombes renfermaient des Bénédictins décédés entre le milieu du xv^e et celui du xvi^e siècle. C'étaient, dans l'ordre chronologique : Jean et Thomas Pelé ⁴, deux frères, qui reposaient ensemble, le premier bachelier en droit canon, procureur de l'abbaye de Marmoutiers, décédé en 1451, le second bachelier en théologie, décédé à une date inconnue ; Bertrand Jossivel ⁵, abbé du couvent de Saint-Pierre de Coulommiers, décédé en 1503 ; Hugues de Mallesec ⁶, « noble homme et très renommé docteur, maistre au collège de Marmoutiers », décédé en 1522 ; Jean-Baptiste Clotard ⁷, « religieuse et scientifique

1. *Fondation des Carmélites de France*. Ms., t. I, p. 624. (Arch. du carmel de Créteil).

2. *Chroniques*, t. I, p. 251-255. Il était encore en 1645 dans la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, au témoignage de Senault (*La vie du bienheureux Regnault de saint Gilles*, p. 80).

3. M. Raunié (*Épitaphier de Paris*, t. II, p. 168) écrit qu'elles étaient toutes à gauche. Celle des frères Pelé était à droite.

4. *Bib. Nat.* Ms. f. fr. 8220, p. 573.

5. *Ibid.*, p. 569.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 572.

personne », décédé en 1527 ; Simon Blanquier ¹, décédé en 1544. A l'exception de Hugues de Mallesec, tous avaient été prieurs de Notre-Dame des Champs. Il semble que le dernier, Simon Blanquier, a clos la série des Bénédictins qui furent enterrés à leur couvent du faubourg Saint-Jacques, abandonné du reste pendant les guerres civiles.

*
* *

La première tombe connue qui s'ouvrira désormais dans l'antique église de Notre-Dame des Champs sera celle d'une carmélite ; Andrée Levoix, en religion Andrée de tous les Saints. Les historiens de Mme Acarie, dont elle fut longtemps la femme de chambre, ont célébré la touchante intimité de la maîtresse et de la servante, s'aidant l'une l'autre à gravir les rudes sentiers de la perfection, se prévenant de leurs moindres défauts, se faisant part de leurs faveurs spirituelles et, pour achever l'œuvre de leur sanctification, se plaçant sous la même règle de sainte Thérèse, l'une à Paris, l'autre à Pontoise. Ici rappelons seulement qu'Andrée Levoix succomba à une fièvre maligne, le vendredi-saint de l'année 1603, dans le cinquième mois de son noviciat. Par anticipation elle avait prononcé ses vœux entre les mains de la Mère Anne de Jésus et, de ce fait, mérité le titre, gravé sur sa tombe, de première professe de l'Ordre en France ². Comme la communauté résidait encore dans l'ancien prieuré, elle ne put suivre le corps, qui, après avoir traversé la cour, fut porté à l'église, au milieu d'une nombreuse assistance, que Mme Acarie édifia par des marques de vénération envers la défunte. On l'inhuma dans une cha-

1. *Ibid.*, p. 569.

2. « Cy gist sœur André de Tous les Saints, première professe de l'ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel en France. » *Chroniques*, t. I, p. 132. La première professe qui émit ses vœux, après l'année régulière de probation, le 1^{er} novembre 1605, fut Mlle d'Hannivel (Marie de la Trinité) qui se trouvait alors à Dijon. Elle fut suivie, le 12 novembre, par Mlle de Fontaines (la vénérable Madeleine de saint Joseph), qui, étant à Paris, est considérée comme la première professe du grand couvent.

pelle du bas-côté droit, qui devint la sacristie, lorsque les autres chapelles de cette nef latérale furent annexées au cloître ¹.

Le cloître est le lieu que sainte Thérèse a recommandé à ses filles, pour leur sépulture, sans toutefois le leur prescrire, ainsi que le P. Bouix le prétend ², comme un point de ses Constitutions. Le 6 mai 1577, elle écrivait de Tolède à la Mère Marie de saint Joseph, prieure de Séville : « C'est dans le cloître que nous enterrons ici les religieuses et je vais demander à notre Père qu'il en fasse l'objet d'une ordonnance. Il ne convient qu'à des religieuses sans clôture d'agir autrement ³. » Les carmélites espagnoles n'ignoraient point les sentiments de leur Fondatrice. Si elles ne s'y conformèrent pas pour Andrée de tous les Saints, c'est qu'à ce moment elles n'avaient pas encore pris possession du nouveau monastère. Mais pour le second décès, qui fut celui de Mlle de Brissac ⁴, la fille unique du maréchal, les carmélites françaises purent observer l'usage de leur Ordre, auquel dans la suite elles demeurèrent strictement fidèles.

Il y avait un côté du cloître spécialement affecté aux sépultures : c'était le plus rapproché de la rue d'Enfer. Aussi y a-t-on découvert une grande quantité d'ossements, à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e, lorsqu'on a remué la terre, pour restaurer la crypte et construire le mur qui borde la rue Nicole ⁵. Cependant les plus anciennes religieuses furent enterrées dans le cloître perpendiculaire au précédent et contigu au chapitre. On y déposa notamment les restes de sœur Catherine de Jésus et, à une petite distance dans la direction de la rue Saint-Jacques, près de la

1. *Lettres circulaires*, t. I, p. 1-5 ; *Chroniques*, t. I, p. 132-133 ; René GAULTIER, *La vie de la vénérable Anne de Jésus*. Paris, 1636, liv. VI, p. 95-96.

2. *Lettres de sainte Thérèse*. Paris, 1882, t. II, p. 234.

3. Traduction faite sur le texte espagnol : *Obras de santa Teresa de Jesus*, novissima edicion, corregida y aumentada conforme a los originales y a las ultimas revisiones, y con notas aclaratorias por D. Vicente de la Fuente. Madrid, 1881, t. IV, p. 371.

4. Sœur Angélique de la Trinité. Elle fit ses vœux le 9 mai 1606 et mourut le 16 janvier 1607, un an et neuf mois après son entrée en religion. *Lettres circulaires*, t. I, p. 6-14 ; *Chroniques*, t. I, p. 142-147.

5. La restauration de la crypte a eu lieu en 1895 et la construction du mur en 1912-1913.

porte du chapitre, qui était au milieu du cloître, ceux de la Mère Madeleine de saint Joseph ¹. En considération de ses mérites exceptionnels, c'était dans le chapitre même que les carmélites désiraient inhumer leur première prieure française. Mais comme elles laissèrent transpirer leur dessein, de son vivant, la vénérable protesta de son indignité et obtint la promesse d'avoir sa tombe dans le cloître, à côté de ses filles ².

Des lettres circulaires adressées aux autres couvents de l'Ordre, pour recommander à leurs prières les religieuses décédées, il résulte que, des origines à la Révolution, deux cent dix-sept furent enterrées au faubourg Saint-Jacques ³. Toutes, à l'exception de quatorze, appartenaient par leur profession au premier monastère. Ce nombre, qu'on trouvera peut-être élevé, pour une période de cent quatre-vingt-huit années, est pourtant inférieur d'environ cent-vingt à la totalité des professes, durant le même espace de temps ⁴. Mais, nous l'avons dit et nous aurons l'occasion de le redire, beaucoup, après leur formation, quittèrent Paris, soit pour fonder de nouvelles maisons, soit pour renforcer celles qui déjà existaient. Si certaines, une fois leur mission accomplie, retournèrent au berceau de leur vie religieuse, la plupart finirent leurs jours dans le couvent où l'obédience les avait envoyées et y reçurent la sépulture. Par une exception que nous croyons unique, les restes de Catherine de Jésus, morte au couvent de la rue Chapon, furent ramenés à celui du faubourg Saint-Jacques, qui,

1. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 3-4 ; *Lettres circulaires*, t. I, p. 52-53.

2. *Chroniques*, t. I, p. 241.

3. *Lettres circulaires*, t. I et II. Voir, à l'Appendice, la liste de ces religieuses.

4. D'après les *Lettres circulaires*, cent treize professes moururent en dehors du couvent. Mais ce recueil n'est pas complet. Une liste des professes conservée au carmel de l'Incarnation contient cette note : « Les registres de ce monastère ne font point mention des religieuses suivantes, quoique leurs lettres circulaires les en marquent professes : 1620, de Gondren, Mère Gabrielle de l'Assomption, morte à Compiègne en 1646 — 1659 : N. sœur Madeleine de Jésus, morte à Compiègne en 1701. » La première de ces dates est celle de la profession. Les *Lettres circulaires* ne mentionnent pas non plus Mlle de Soucarière, qui fit profession vers 1630 (Arch. du carmel. *Nom des bienfaiteurs qui ont fait peindre l'église du grand couvent*).

ayant cédé à regret ce sujet d'élite, demanda sa dépouille mortelle, comme un dédommagement à son grand sacrifice ¹.

*
* *

Quand une carmélite avait rendu son âme à Dieu, la prieure lui fermait les yeux et la bouche ; l'infirmière lui dressait la tête et lui étendait les pieds, tandis que les cloches du couvent annonçaient le décès par un tintement de trois coups, auxquels succédaient trois sonneries à la volée, durant chacune et se suivant l'espace d'un *miserere*. Après la récitation de quelques répons et oraisons, que la prieure, en l'absence d'un prêtre, commençait, il ne restait à l'infirmerie que les religieuses préposées à la toilette de la défunte. Celle-ci était revêtue de la tunique, de la robe, de la ceinture, du scapulaire, du manteau et du voile, puis déposée dans le cercueil, les pieds nus, les mains jointes tenant un crucifix et le visage découvert, ne craignant plus les regards du monde, depuis que la mort l'avait empreint de sa majesté. D'ordinaire quelques fleurs parsemaient ses habits ². Trois ou quatre heures après le décès, les religieuses, rassemblées à l'avant-chœur, allaient, deux à deux, précédées de la croix à l'infirmerie. Là, elles allumaient le cierge qu'elles tenaient à la main et faisaient le tour du cercueil, pour jeter de l'eau bénite sur le corps, trois fois de chaque côté. Ensuite, au chant des psaumes *In exilu Israël* et *Dilexi quoniam* ³ et au « son triste et funèbre ⁴ »

1. *Chroniques*, t. I, p. 186.

2. L'usage, pratiqué de nos jours, de la couronne de fleurs sur la tête de la défunte, ne semble pas remonter au delà de la Révolution. En tout cas, il n'a pas été observé pour la Mère Madeleine ni pour sœur Louise de la Miséricorde, si l'on en juge par leur portrait sur leur lit de mort.

3. Psaumes 113 et 114.

4. *Manuel de divers offices divins pour l'usage des religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, érigé en France, selon la première observance*. Paris, 1705, p. 151. Ce manuel, auquel nous avons emprunté tous ces détails et ceux qui suivent, était une réédition de celui de 1679, qui ne différait pas sensiblement d'un autre manuel imprimé en 1634 et en 1661. Tel est le respect des traditions dans l'ordre du Carmel que la cérémonie funèbre est presque en tout semblable au ^{xx}e siècle à celle du ^{xvii}e, sauf évidemment pour l'inhumation, lorsqu'elle se fait dans le cimetière commun.

des cloches, elles le portaient processionnellement au chœur, où il était placé, la face tournée vers l'autel, sur des tréteaux couverts de serge, à quatre pas de la grande grille, dont le voile était tiré. A ses pieds on posait la croix, quelques cierges allumés et un bénitier. La communauté se retirait alors, à l'exception de quelques sœurs, qui récitaient silencieusement le psautier, et le public était admis à prier, de l'autre côté de la grille.

Parmi la foule qui affluait en cette circonstance, les grandes dames de la cour se mêlaient aux artisans et aux pauvres du faubourg Saint-Jacques. Si, ce qui arriva souvent au xvii^e siècle, la défunte avait répandu au dehors le parfum de ses vertus, on lui faisait toucher des chapelets, des images ou des fleurs, qui étaient conservés comme des reliques. Ces marques de vénération, que le cardinal de Bérulle avait interdites pour sa mère, sœur Marie des Anges ¹, furent accordées, dans un élan spontané de foi et de piété, à la Mère Madeleine de saint Joseph, dont la sainteté avait brillé bien au delà du cloître. Durant les trente heures que son corps demeura exposé à la grille, un défilé ininterrompu de fidèles, dont plusieurs venaient des points les plus éloignés de Paris, apporta l'hommage d'une pieuse admiration à cette nouvelle sainte Thérèse ². Pareille manifestation se renouvela, devant la dépouille de sœur Louise de la Miséricorde, si bien que quatre sœurs suffisaient à peine à recevoir et à rendre les objets qui leur étaient présentés, pour un simple contact avec les restes de l'illustre pénitente.

Avant la sépulture, étaient chantés l'office des morts et, autant que possible la messe de *Requiem*, que présidait ordinairement le supérieur du monastère et parfois un haut dignitaire de l'Eglise. Ce fut Cospéan, évêque de Lisieux, pour la Mère Madeleine de saint Joseph, que ce prélat tenait en particulière estime ³. A l'issue de la messe, trois ou quatre religieuses se trouvaient à la porte du couvent, pour introduire les ecclésiastiques, qui assistaient à

1. *Chroniques*, t. I, p. 517.

2. SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*, éd. de 1670, p. 369-370.

3. *Ibid.*, p. 372.

l'inhumation. Ils devaient être au moins trois ; mais ils dépassaient fréquemment ce nombre. Aux obsèques de la Mère Madeleine de saint Joseph, on en compta trente-deux, qui accompagnèrent l'évêque de Lisieux dans la clôture. Revêtus du surplis, ils étaient conduits, avec l'officiant portant la chape, à l'avant-chœur et au chœur, où avait lieu l'absoute, après laquelle le corps, précédé des religieuses et suivi du clergé, était porté, au chant des psaumes ¹, à sa dernière demeure. Lorsqu'il y était parvenu, il était déposé à terre, la face vers l'orient, béni et encensé par l'officiant, couvert de son voile par la prieure et, après la fermeture du cercueil, descendu dans la fosse. L'officiant le bénissait et l'encensait de nouveau, puis, à l'aide d'une pelle, que le diacre lui remettait, il jetait un peu de terre, en forme de croix, sur le cercueil, que d'autres achevaient de couvrir, pendant le chant de quelques oraisons. A la fin de la cérémonie, la communauté retournait au chœur et le clergé à l'église ².

Restait à poser la tombe. C'était une pierre de liais, variété de calcaire assez commune aux environs de Paris. Elle portait, pour toute épitaphe, le nom de la défunte et la date de son décès. Seule la tombe de la vénérable Madeleine de saint Joseph se distinguait par quelques ornements d'une grande simplicité. Elle était « environnée et surmontée d'un grillage de fer peint en blanc ³ », où l'on plaçait, aux grandes fêtes, des pommes d'or, et couverte de sable rouge, où l'on entretenait des fleurs, naturelles ou artificielles, selon la saison. Près de cette tombe modeste s'agenouillèrent les reines, les princesses et les dames qui jouissaient du privilège d'entrer dans la clôture. Louis XIV lui-même, encore en-

1. Psaumes 113, 117, 41, 131, 130, 140, 76.

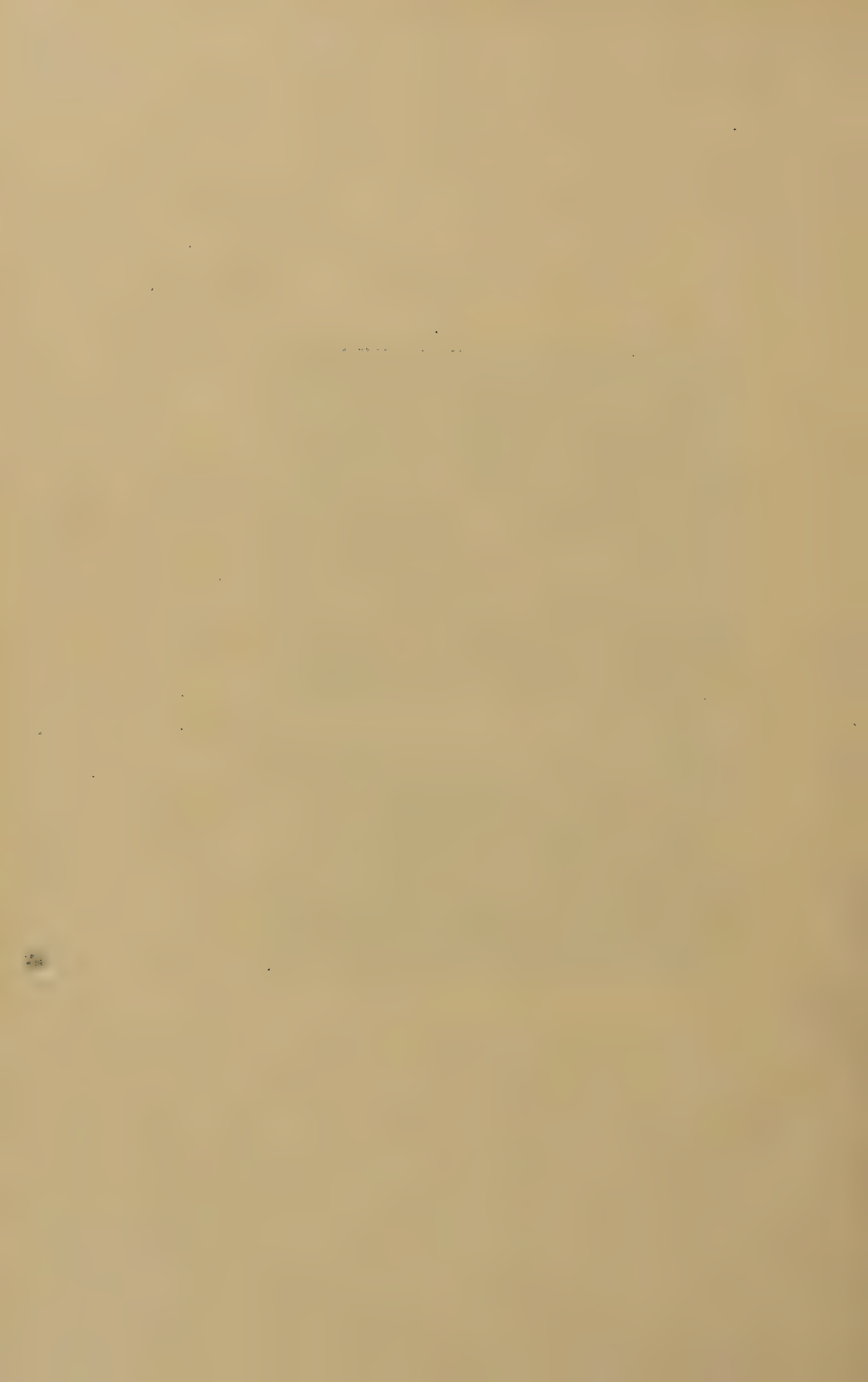
2. *Manuel de divers offices*, op. cit., p. 145-191.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 3. A une date que nous ne pouvons préciser, le corps de la Mère Madeleine fut relevé de terre et mis dans une châsse. On ne laissa que ses pieds sous sa tombe. Ses entrailles avaient été distribués à différents monastères. Il y en a aujourd'hui une partie dans l'église de Rouziers, sous l'inscription suivante : « Loué soit Dieu — 1869 — *In expectatione beatificationis* — *includuntur hic viscera* — Madeleine de saint Joseph décédée à N.-D. Champs — en 1637 — fille d'Antoine Dubois de Fontaines et de Marie Prudhomme de Fontenay — fut déclarée vénérable — par S. S. Pie VI en 1789. »



La Mère Madeleine de saint Joseph
sur son lit de mort

(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)



fant, y vint prier, en compagnie de sa mère, le 30 avril 1645, huit ans, jour pour jour, après le décès de la sainte prieure. La *Gazette* relata en ces termes la visite du jeune roi et de la Régente : « Le 30 du passé, (jour auquel décéda en l'année 1637, la Mère Magdelaine de S. Joseph, première supérieure¹ des Carmélites en France, en grande réputation de sainteté et dont la vie et la mort sont pleines d'actions extraordinaires de piété, mesmes de miracles examinez par les Evesques des lieux où ils ont été faits), Leurs Majestés furent visiter son tombeau dans le grand couvent de cet Ordre au fauxbourg St-Jacques, et la Reine qui l'avoit tousjours aimée pendant sa vie, continuant après sa mort dans les mesmes sentimens, a demandé au Pape des commissaires Apostoliques pour travailler au procez de sa béatification². »

S'agenouiller et prier sur la tombe de la vénérable Madeleine de saint Joseph et sur celle des autres religieuses, dont elles gardaient la dépouille dans l'enceinte du couvent, c'était pour les carmélites un privilège quotidien, d'où elles retiraient de précieux avantages. Comme il leur était facile de rester en communion avec leurs mortes, de s'inspirer de leurs exemples et de s'entretenir dans la pensée de l'éternité ! Les noms qu'elles lisaient sur les pierres de liais, semblables à ceux qu'elles avaient elles-mêmes choisis, à leur entrée en religion, dérobaient jalousement les origines de celles qui les avaient précédées. Mais elles n'ignoraient pas que la plupart de leurs sœurs avaient appartenu aux plus célèbres familles de France et avaient tout sacrifié, plaisirs, honneurs et richesses, pour s'ensevelir vivantes dans le cloître. A leur suite, elles avaient dit adieu au siècle et, dans un avenir plus ou moins proche, leur corps inanimé se mêlerait à la pous-

1. La Mère Madeleine était la première prieure française du couvent de l'Incarnation ; mais elle avait été précédée de deux prieures espagnoles : les Mères Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy. Le titre de supérieure, que lui donne la *Gazette*, est réservée à celle qui, dans des circonstances exceptionnelles, a été nommée par l'autorité ecclésiastique. Ce n'était pas le cas de la Mère Madeleine de saint Joseph, élue régulièrement par les religieuses.

2. *Gazette* du 6 mai 1645.

sière des défunes, sous le pavé qu'elles foulaient vingt fois par jour. Ne fallait-il pas imiter leur détachement, pratiquer leurs vertus héroïques, pour que leur âme, en quittant la terre, rejoignît l'âme de leurs sœurs et partageât la même récompense dans l'autre monde ?

CHAPITRE IX

Les Sépultures (*suite*)

Personnes du monde dans l'église

Nombreuses furent les personnes du monde qui, au xvii^e siècle, comme au moyen âge, furent enterrées dans les églises et dans les couvents¹. A cette époque de foi profonde, reposer à l'ombre du sanctuaire ou en compagnie de moines ou de religieuses, c'était posséder un gage de bonheur éternel. Ceux qui obtinrent ce privilège, au carmel du faubourg Saint-Jacques, le méritèrent d'ailleurs par une vie édifiante ou du moins par une fin vraiment chrétienne. Beaucoup d'entre eux nous sont déjà connus ou se révéleront, au cours de cette histoire. Parents, amis ou bienfaiteurs des carmélites, après avoir été mêlés à leur existence terrestre, ils venaient attendre avec elles, dans la paix du cloître, le jour de la résurrection. Il nous sera d'autant plus agréable de visiter leurs tombes, de relire leurs noms et de rappeler les liens qui les unissaient au carmel.

Dix-neuf de ces tombes, un peu moins de la moitié, étaient dans l'église. Au bas de la nef² se trouvait celle de Pierre de

1. Il suffit, pour s'en rendre compte, de feuilleter l'*Epitaphier de Paris*, qui comprend quatre tomes de l'histoire de la ville de Paris. Cependant ce recueil, du moins en ce qui concerne le carmel, est loin d'être complet. Il ne signale que vingt-sept tombes ; or nous en avons découvert cinquante-trois.

2. Nous avons suivi, dans ce chapitre et le suivant, l'ordre topographique, au lieu de l'ordre chronologique, qui eût entraîné un déplacement continu. Au reste, comme on le verra, plusieurs membres de la même famille furent enterrés sous la même tombe ou sous des tombes voisines les unes

Bullion, Abbé de Saint-Faron lès-Meaux. Il était fils de Claude, qui mourut le 22 décembre 1640, après avoir été président à mortier du Parlement et garde des sceaux. Par sa grand'mère maternelle, il était petit-neveu du chancelier Brulart de Sillery, oncle de la Mère Madeleine de saint Joseph. Héritier d'un grand nom, possesseur d'une grosse fortune, il aurait pu tenir un rang honorable à la cour ou à la ville. Mais l'amour de la solitude et la piété le portèrent au faubourg Saint-Jacques, dans le voisinage du carmel. Toutefois il sut concilier ses vertus de cénobite avec le goût d'un certain luxe, puisqu'il se fit construire et habita, dans ses dernières années, l'hôtel appelé plus tard de Villefort. C'est là qu'il décéda¹ le 30 septembre 1659. Il dut à ses libéralités envers les carmélites² la faveur d'être enterré dans leur église et le soin qu'elles prirent elles-mêmes de pourvoir à sa sépulture.

Au bas de la nef également fut inhumé le médecin Philippe Hecquet, né le 11 février 1661 à Abbeville. En sortant du collège des Grassins, il suivit les cours de la Faculté à Paris, puis à Reims, où il prit le grade de docteur. Après avoir exercé sa profession dans sa ville natale, il revint en 1688 à Paris, pour s'y livrer à des études approfondies. Appelé la même année à Port-Royal des Champs, pour donner ses soins à Mlle de Vertus³, il y resta l'espace de quatre ans, durant lequel il se prodigua au

des autres. Quoiqu'ils fussent décédés à des dates différentes, il n'eût pas été naturel de les séparer.

1. *Arch. Nat. S. 4655, cote D, 3^e liasse* ; LEMAIRE, *Paris ancien et nouveau*. Paris, 1685, t. I, p. 419 ; PIGANOL, *Description de Paris*. Paris, 1742, t. V, p. 350.

2. Voir aux ch. XII et XIII.

3. Mlle de Vertus eut pour père le comte de Vertus, de la maison de Bretagne, mort gouverneur de Rennes, et pour mère la Varenne Fouquet, célèbre par ses galanteries. Deux fils et cinq ou six filles naquirent de leur union ; l'aînée fût la fameuse duchesse de Montbazou, rivale de Mme de Longueville. Françoise-Catherine, qui signait Catherine de Bretagne, née en 1617, mourut à Port-Royal des Champs, le 21 novembre 1692. Sa correspondance, publiée en partie par Victor Cousin, la montre toute dévouée au parti janséniste, comme ses amies, Mme de Longueville et Mme de Sablé. Victor Cousin, *Lettres inédites de Mlle de Vertus à Mme la marquise de Sablé* (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1852, t. III, troisième série, p. 297-347).

chevet des malades, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'abbaye. Lorsqu'il rentra à Paris, après la mort de sa célèbre cliente, il rapporta, selon une expression de sa belle épitaphe composée par Rollin, « un accroissement, non de richesse, mais de doctrine et de piété », d'une piété et d'une doctrine qu'il avait évidemment puisées à la source même du Jansénisme ¹. Passé maître dans son art, grâce à un labeur constant et une longue pratique, comme l'attestent ses ouvrages ², il fut nommé, en 1708, médecin de M. le Prince ; en 1710, médecin de l'hôpital de la Charité et, en 1712, élu doyen de la Faculté. Pendant son décennat, il établit, avec l'aide de confrères distingués, un codex qui rendit les plus grands services ³. Resté célibataire, il se retira, en 1727, dans une maison proche du carmel ⁴, dont il fut le médecin, durant trente-deux ans. Il s'y prépara à la mort par la prière, le jeûne et une abstinence rigoureuse, se privant, à l'exemple des carmélites, de vin et de viande ⁵. Un autre trait, non moins touchant, de sa vieillesse fut son dévouement pour les malades nécessiteux. Malgré une paralysie des membres, qui n'entama point, il est vrai, son courage ni son intelligence, il

1. Quoique janséniste, il désapprouva ceux qui croyaient aux convulsions et il écrivit plusieurs ouvrages pour les désabuser.

2. Il en a composé un grand nombre, dont plusieurs en latin, et sur des sujets très variés. On en trouvera la liste et l'analyse dans sa vie par M. de Saint-Marc, insérée dans le tome III de l'ouvrage intitulé : *La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres*. Paris, 1740, 3 vol. in-12. La deuxième édition, de 1742, contient en tête un portrait de l'auteur, avec ce sixain :

« Dans son art, il n'oublia rien
Pour sonder à fond la nature :
Mais la science du chrétien
Lui parut toujours la plus pure.
À ces deux traits, Lecteur, augure
Qu'il fut grand médecin, mais plus homme de bien. »

3. Il est compris dans l'ouvrage cité plus haut.

4. Voir ch. XII.

5. Il était partisan et apôtre convaincu du régime maigre. Ses théories ont été exposées dans l'ouvrage suivant : *Traité des dispenses du carême, dans lequel on découvre la fausseté des prétextes qu'on apporte pour les obtenir*, etc... Paris, 1709, 2 vol. in-12. Quand il s'apercevait que ses clients manquaient à la loi de l'abstinence, il ne craignait pas de les blâmer, quelle que fût leur dignité.

ne cessa de les aider de ses aumônes et de ses conseils. Sa charité était d'autant plus méritoire qu'il possédait peu de ressources¹. Aussi était-il parvenu lui-même aux confins de la pauvreté, lorsqu'il mourut, le 11 avril 1737, dans la soixante-dix-septième année de son âge².

Au milieu de la nef, en face de la deuxième chapelle, était la tombe d'Antoine de Varillas, historiographe de Gaston d'Orléans, de 1648 à 1652, et « garde » de la bibliothèque du roi, de 1655 à 1662. Colbert, mécontent de la façon dont il avait collationné une copie des manuscrits de M. de Brienne avec les originaux, le congédia et lui retira sa pension. Heureusement pour lui, Varillas rencontra un autre mécène, l'abbé Le Camus, qui lui servit une rente viagère de cinq cents livres, en lui conseillant d'écrire *l'Histoire des hérésies*. Cet ouvrage, publié en 1686, déchaîna les attaques des protestants, comme rempli d'erreurs, d'anecdotes controuvées et de documents imaginaires. Les mêmes défauts furent découverts dans *l'Histoire de France*, que l'auteur composa sur la minorité de saint Louis et le règne de Louis XI à Henri IV. Dès lors sa renommée, qui s'était répandue jusqu'en Hollande, s'évanouit rapidement. Mais s'il fut un médiocre historien, de Varillas semble avoir été un homme pieux, austère et charitable. Vivant dans le célibat, il logea, à partir de 1662, à la communauté de Saint-Côme, où il mourut le 9 juin 1696, après avoir distribué en bonnes œuvres le peu qui lui restait. Protégé de l'abbé Le Camus et familier de M. le Prince, qu'il consultait sur les choses de guerre, et de son neveu, le comte de Saint-Paul, fils de Mme de Longueville, qui lui rendait souvent visite « pour s'instruire de l'histoire », il dut sans doute à ses relations, non moins qu'à ses vertus et à ses bienfaits, l'honneur d'être enterré au carmel. Joseph Couturier de la Prugne, gouverneur de Guéret, et Claude Pillon,

1. Dans son testament, il légua trois cents livres aux carmélites « en témoignage combien il est fâché de ne pouvoir pas faire mieux. Il les prie de se souvenir sans cesse de lui dans leurs prières communes et demande qu'on l'enterre au bas de leur église. » *Sa vie*, p. 97-98.

2. M. de SAINT-MARC, *Vie de Philippe Hequet*, t. III, de l'ouvrage intitulé : *La médecine*, etc ; ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine*. Liège et Francfort, 1755, t. II, p. 13-20.

avocat au Parlement, se chargèrent de sa sépulture ¹.

Nous remontons à la génération précédente, en abordant dans le haut de la nef, près de la balustrade du chœur, à droite, la tombe de Catherine Bodin. Cette amie et bienfaitrice du carmel, née en 1582, épousa Jacques Poille de Saint-Gratien, conseiller au Parlement, qu'elle perdit en 1624. Ses trente années de veuvage furent consacrées à « l'exercice continu des actions et des vertus chrestiennes » et de son zèle pour l'Ordre de sainte Thérèse. Après avoir donné une de ses filles, sœur Madeleine de saint Joseph ², au couvent de Paris, elle fonda, en 1648, celui de Niort, où elle désira passer le reste de ses jours. N'ayant pu réaliser son projet, pour des motifs que nous ignorons, elle demanda sa sépulture au faubourg Saint-Jacques, où sa fille résidait. Elle mourut le 27 janvier 1654. Conformément à sa volonté et selon son droit de fondatrice, elle fut ensevelie avec l'habit de religieuse ³.

La chapelle de sainte Thérèse était la plus rapprochée du chœur, du côté droit. On y avait inhumé, en 1605, la carmélite française décédée la première, sœur Andrée de Tous les Saints ⁴. Ce fut également dans cette chapelle, transformée en sacristie, que l'on déposa les restes de Charles de Coulanges, seigneur de Saint-Aubin ⁵. Cet oncle maternel de Mme de Sévigné ne fit pas grand bruit dans le monde. Ne fréquentant guère que son frère, « le bien bon », Abbé de Livry, et sa nièce, la marquise ; ami de la solitude et épris de dévotion, il vint habiter le faubourg Saint-Jacques, où il vécut comme un ermite. « Saint-Aubin et son Iris [sont] dans leur faubourg et dans le Ciel », écrivait plaisamment de lui et de sa femme Mme de Sévigné, le 22 avril 1676. Il devint locataire des carmélites et il occupa, durant ses dernières années, l'apparte-

1. BRICE, *Description de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris, éd. de 1725, t. III, p. 104 ; PICANIOU, *op. cit.*, t. V, p. 351 ; BOSCHERON, *Varillasiana*. Amsterdam, 1734 ; MORERI, t. X, p. 480-481.

2. Elle fit profession en 1625 et mourut en 1661. *Lettres circulaires*, t. I, p. 96-114 ; SENAULT, *Vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1670, p. 269-280.

3. *Bib. Nat.* Ms. f. fr. 8220, fol. 576.

4. Voir ch. VIII.

5. Mme de Sévigné, lettre du 19 nov. 1688.

ment où la duchesse de Longueville avait rendu son âme à Dieu. C'est là qu'il reçut, trois jours avant sa mort, la visite émue de sa nièce. « J'ai trouvé mon pauvre Saint-Aubin, rapporte-t-elle, tout près du grand voyage. Il m'a tenu longtemps la main, en me disant des choses saintes et tendres ; j'étais toute en larmes ¹. » Il mourut le 18 novembre 1688 et fut enterré le lendemain. Avec une éloquence digne de Pascal et de Bossuet, Mme de Sévigné a raconté, en quelques lignes, la cérémonie funèbre que les carmélites avaient tenu, en marque d'estime particulière, à faire célébrer pour le repos de son âme. « Toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges, qui chantent le *Libera*, et puis enfin on le jette dans cette fosse, où on l'entend descendre et le voilà pour jamais. Il n'y a plus de temps pour lui ; il jouit de l'éternité ; enfin il n'est plus sur terre. ² »

Dans le chœur se trouvait, à droite, du côté de la sacristie, une tombe en marbre blanc, bordée de rinceaux de feuillage coupés aux angles par des têtes de mort et portant une épitaphe surmontée de deux écussons timbrés de la couronne ducal et entourés du manteau, avec deux aigles couronnés pour support. Là reposait le corps de trois princesses, mortes en bas âge, au mois de janvier 1671, dans l'espace d'une quinzaine de jours. Elles étaient filles d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, et de Marie-Françoise de Brancas de Villars ³. L'aînée, qui mourut avant d'avoir reçu un nom, naquit le 16 octobre 1668 ; la cadette, Marie de Montlaur, naquit le 18 août 1669 et la plus jeune, Anne de Maubec, naquit en octobre 1670. Leur père avait été chevalier d'honneur de Marie-Thérèse. C'est sans doute à ce titre qu'ils entrèrent en relation avec le carmel et y demandèrent la sépulture de leurs enfants ⁴.

1. Lettre du 15 nov. 1688.

2. Lettre du 19.

3. En 1679, ils conduisirent à Madrid Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne. Alphonse d'Harcourt mourut en février 1719 et sa femme le 13 avril 1715. Ils avaient eu neuf enfants. Voir le P. ANSELME, *Histoire généalogique*. Paris, 1728, t. III, p. 497.

4 *Bib. Nat.* Ms. col. Clairambault, 945, fol. 35 ; LEMAIRE, *op. cit.*, t. I, p. 418 ; le P. ANSELME, *op. cit.*, t. III, p. 497 ; PIGANOL, *op. cit.*, t. V, p. 350.



D . O . M .

IN SPEM RESVRRECTIONIS

HIC IACENT CORPVSCVLA TRIA
 SORORVM TRIVM FILIARVM
 SERENISSIMI E' LHOTARINGIA
 PRINCIPIS HENRICI CAROLI
 ALPHONSI D'HARCOVRT ET.
 NOBILISSIMÆ CONIVGIS MARIAE
 BRANCACCIAE DE VILLARS.
 BAPTISMATIS LAVIT ET EAS INTRA
 QVINDECIM CIRCITER DIES
 DEFUNCTAS IN COELVM VEXIT
 PERPETVO REGNATVRAS
 CVM ALIO PRINCIPE QVI CHRISTVS EST
 SIT HIS IN HAC ECCLESIA

VIRGINVM CARMELI SPONSARVM
 FIDELIVM IESV V6QVE DVM
 ADVENERIT MAGNI IVDICII DIES
 QUIETA DORMITIO

1671.

Epitaphe des princesses d'Harcourt

(Bib. Nat. Ms. Col. Clairambault, 945).

A gauche de la précédente, au bas des marches du maître-autel, était la tombe, en marbre noir, de François Vautier. Né en 1592, à Arles, il se destina à la médecine, tout en se vouant au célibat et en portant la tonsure. Son crédit auprès de Marie de Médicis, dont il était le premier médecin, lui valut l'inimitié de Richelieu, qui, après l'exil de cette reine, le fit enfermer à Senlis, puis à la Bastille. Remis en liberté en 1643, Vautier reparut à la cour et obtint de nouvelles charges, qui le dédommagèrent de sa longue captivité. Il fut nommé premier médecin de Louis XIV et surintendant du jardin des plantes, où il organisa l'enseignement de l'anatomie. Ce qui le rendit surtout célèbre, ce fut l'emploi des produits pharmaceutiques. En recommanda-t-il l'usage aux carmélites, qu'il connaissait sûrement par Marie de Médicis et par Michel de Marillac ? Nous l'ignorons. En tout cas, entre 1648 et 1649, il donna des soins à la Mère Madeleine de Jésus, gravement malade ¹. Il mourut ² en 1652.

Du côté gauche du chœur, était inhumée Marguerite Tricot. Son mari, Louis Ladvocat, conseiller du roi, avait souvent l'occasion, comme intendant de la princesse de Condé, de se rendre au carmel, pour y traiter des affaires temporelles. Ce fut lui qui, le 20 juin 1650, versa à la prieure, la Mère Madeleine de Jésus, la somme de dix mille livres, que la princesse, alors en exil, consacrait à la fondation d'une messe, pour le repos de son âme ³. Marguerite Tricot, qui accompagnait son mari au couvent, y suivait aussi la princesse de Condé, dont elle était première dame d'honneur et à laquelle elle avait voué un dévouement « ardent et fidèle », que la disgrâce ne put altérer ⁴. La princesse lui en

Dans la reproduction figurée, que nous donnons ici, d'après la col. Clairambault, une ligne de l'épitaphe a été omise (Has innominatas unda), qui se trouve au verso' du même feuillet, dans une autre copie d'écriture cursive. On remarquera que l'expression *innominatas* (non nommées) n'est exacte que de l'aînée des trois princesses, les deux autres ayant reçu leur nom.

1. *Chroniques*, t. II, p. 79.

2. LEMAIRE, *op. cit.*, t. I, p. 418 ; PIGANOL, *op. cit.*, t. V, p. 350.

3. Arch. Nat. S. 4657, cote T, 1^{re} liasse, pièce 2.

4. *Codicille et suite du testament de très honorable princesse de Condé*. Paris, 1651, p. 10.

sut gré dans son testament, où elle déclara que Mme Ladvocat gardera son appartement, sa vie durant, à l'hôtel de Condé. Elle survécut de deux mois à peine à son illustre maîtresse, étant morte le 31 janvier 1651, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son épitaphe, gravée sur une tombe de marbre noir, était entourée d'une double bordure de larmes et d'arabesques et accompagnée d'un écusson en haut et en bas¹.

La chapelle la plus rapprochée du chœur, celle de saint Joseph², renfermait la tombe de René et de Michel de Marillac. René, le premier des six enfants que Michel avait eus de Marguerite Barbe de la Forterie, naquit le 18 décembre 1588. Il épousa Marie de Creil, qui lui donna cinq enfants, dont trois filles, qui se firent carmélites. Envoyé à Montauban, pour y suivre les opérations du siège, auprès du garde des sceaux du Vair et du connétable de Luynes, René de Marillac contracta une maladie contagieuse, qui l'emporta le 29 septembre 1621, mais ne surprit pas le vertueux chrétien qu'il était demeuré, à l'exemple de son père. Comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine, il écrivait ces lignes à la Mère Madeleine de saint Joseph, le 19 du même mois, avant d'être atteint du fléau. « Nous sommes tous les jours à la veille de rendre compte [à Dieu], estant environnés de morts et de maladies dangereuses. Je vous prie de vous souvenir de moi en vos prières, non point afin que Dieu me conserve à la vie, car je ne m'en soucie que pour autrui ; mais afin qu'il

1. *Bib. nat.* Ms. f. fr. 8.220, fol. 575 ; LEMAIRE, *op. cit.*, t. I, p. 418 ; PIGANIOL, *op. cit.*, t. V, p. 351.

2. D'après les *Chroniques* (t. I, p. 221) Michel de Marillac « reposait avant la Révolution dans la chapelle de sainte Thérèse. » Ce passage des *Chroniques*, dont les termes indiquent la rédaction récente, ne peut infirmer le témoignage de Lezeau ni celui de Malingre. Celui-ci écrit : « A gauche vis-à-vis (de la sacristie) la chapelle de saint Joseph où sont inhumés Messieurs de Marillac, maistre des Requestes et Garde des Sceaux, père et fils. » *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 503. Leur témoignage est confirmé par un document de l'époque, conservé aux archives du carmel sous ce titre : *Noms des bienfaiteurs qui ont fait peindre l'église du grand couvent*. On y lit ceci : « Monsieur le garde des sceaux de Marillac a fait peindre la chapelle de saint Joseph, qui est le lieu de sa sépulture et de ses enfans. » Ces derniers mots laissent supposer qu'il y en avait plusieurs.

lui plaise de me donner la vraie vie ¹. » Son inhumation au faubourg Saint-Jacques eut lieu sans cérémonie, comme il l'avait souhaité par testament, et en présence seulement de sa famille et de quelques amis ².

Après son arrestation à Glatigny, le 12 novembre 1630, à la suite de circonstances politiques qu'il serait trop long de rappeler ³, son père, Michel de Marillac, avait été conduit d'abord à Caen, puis à Lisieux, enfin à Châteaudun, où il mourut ⁴ le 7 août 1632. L'abbesse de saint Avit Chantemesle, le curé de sa paroisse et les Récollets de la ville sollicitèrent tour à tour l'honneur de conserver sa dépouille mortelle. Mais Marie de Creil, sa belle-fille, qui connaissait son testament, leur opposa son refus aux uns et aux autres. L'ancien garde des sceaux avait décidé, en effet, que son corps serait enterré au carmel du faubourg Saint-Jacques, auprès de celui de son fils René, et que son cœur serait porté au carmel de la rue Chapon ⁵. Néanmoins une partie de ses entrailles fut laissée au couvent des Récollets et l'autre déposée au carmel de Pontoise, où sa fille, Valence, était religieuse sous le nom de Marie du saint Sacrement.

1. *Chroniques*, t. I, p. 184.

2. *Ibid.*, p. 180-184 ; De LEZEAU, *Vie manuscrite*. Première partie, fol. 31-38, 275-276. (*Bibl. nat.* Ms. n. a. fr. 82-83). D'après les *Chroniques* (t. I, p. 221), René de Marillac fut enterré à Pontoise. Nous suivons ici la version du biographe de Michel de Marillac, le sieur de Lezeau, qui paraît la seule admissible. Michel de Marillac avait eu six enfants, tous de son premier mariage. Trois étaient morts en bas âge ; les trois autres étaient René, qui épousa Marie de Creil, Octavien, qui se fit capucin, sous le nom de P. Michel, et Valence, carmélite. Celui de ses enfants dont il s'agit ici n'était pas Octavien, qui lui survécut, ni aucun des trois autres morts en bas âge, puisqu'il a laissé « de grands exemples de bien », et, ce qui tranche la question, avait épousé Marie de Creil. Celle-ci fit venir le corps de son mari, qui fut enterré en présence de Lezeau. Son cœur fut déposé au carmel de Pontoise. *Ibid.*, fol. 146, et seconde partie, fol. 228-229.

3. Voir *Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne*, publiés par Paul Bonnefon. Paris, 1916, p. 196-198.

4. De LEZEAU, *op. cit.*, première partie, fol. 120-150.

5. Michel de Marillac avait acheté, pour cent-vingt mille livres, l'hôtel de Châlons, qui servit de monastère au carmel de la rue Chapon. De plus, il avait en grande estime la Mère Marguerite du saint Sacrement (Acarie), qui en fut la prieure. *Ibid.*, première partie, fol. 218, seconde partie, fol. 86-87.

« Pour exécuter les volontés de son beau-père, Marie de Creil demanda au garde des sceaux, M. de Châteauneuf, l'autorisation de rentrer à Paris et d'y conduire le cercueil. Après délibération du conseil, en présence du roi, ni l'une ni l'autre de ces deux autorisations ne lui fut accordée. Un peu plus tard, la Mère Madeleine de saint Joseph, en ayant parlé à Mme de Combalet, obtint cette réponse : « Je vous conseille de le faire venir. Mais que ce soit sans bruit et sans esclat¹. » La prieure, mesurant la portée de ces paroles, comprit que Richelieu en avait été l'inspirateur et qu'il ne s'opposerait pas à l'accomplissement de son dessein. Aussitôt elle pria un frère de l'Oratoire, Edmond de Messa, de se rendre à Pontoise, où le cercueil avait été transporté, et de le ramener à Paris. Son arrivée au couvent causa une grande consolation aux carmélites, particulièrement à la Mère Madeleine qui, au dire de Lezeau, « n'avoit point eu de repos en son esprit jusques à ce que cette action eust été faicte². » Pour marquer combien elle estimait celui qui mérita le surnom de « père et protecteur³ » de l'Ordre, elle composa elle-même son épitaphe, où elle exalta la justice, la charité, le désintéressement et la paix intérieure de cet excellent chrétien, qui occupa les plus hautes charges, sans les avoir briguées, et qui, après les avoir exercées dignement, bénit la Providence d'en être dépouillé⁴.

1. De LEZEAU, *op. cit.*, seconde partie, fol. 244.

2. *Ibid.*, fol. 245.

3. Extrait de son épitaphe au carmel de la rue Chapon (De LEZEAU, *ibid.*, fol. 246).

4. L'épitaphe de Marillac au couvent du faubourg Saint-Jacques se trouve dans les *Chroniques*, t. I, p. 221-222. Elle n'est pas dans la vie du garde des sceaux par Lezeau ni dans la vie de la Mère Madeleine de saint Joseph par

Senault, ni dans les guides de Lemaire, Brice, Piganiol. L'omission par Lezeau est d'autant plus curieuse que cet auteur a reproduit l'épitaphe de son héros au carmel de la rue Chapon. Il est donc vraisemblable que les carmélites du faubourg Saint-Jacques, pour se conformer strictement au mot d'ordre de Mme de Combalet, prièrent ces différents auteurs de faire le silence sur ce point. On peut supposer aussi que l'épitaphe composée par la Mère Madeleine ne fut pas gravée sur le tombeau de Marillac, ce qui aurait répondu à ses vœux. Il écrivait, en effet, à sa belle-fille, le 7 juin 1629 : « Pour l'épitaphe, je pense que je vous tiendray toujours mesme langage. Je feray pour celle de mon fils ce que vous voudrez, vostre interest et vostre desir estant plus considérable que le mien. Mais si vous desirez mon

Dans la deuxième chapelle, celle de saint Denis, fut inhumé un jeune oratorien, Odet de Saint-Gilles, décédé à l'aurore de sa Congrégation, comme le dominicain Renauld de Saint-Gilles, auquel il ressemble par d'autres traits. Neveu de François Péricard, évêque d'Avranches, qui le destinait à l'Eglise, il vint à Paris pour y suivre les cours de l'Université. Mais, au lieu d'étudier et d'acquérir les vertus de son état, il perdait son temps dans l'oisiveté et la débauche, lorsque la curiosité le poussa jusqu'au Petit-Bourbon, où le P. de Bérulle avait rassemblé ses premiers disciples¹. En entendant l'un d'eux, qui était son cousin, vanter les charmes de la vie consacrée à Dieu, Odet de Saint-Gilles se décida sur-le-champ à faire une retraite, à l'issue de laquelle il prit la résolution de quitter le monde. Obligé cependant d'y rentrer pour payer ses dettes, il logea dans la maison de Sorbonne, où le futur P. de Condren, qui en était, lui ménagea un asile. Il retourna ensuite au Petit-Bourbon et fut admis le mercredi des Cendres de l'année 1613. Pendant ses dix-huit mois de religion, il édifia ses confrères par ses pénitences, son amour de la solitude, sa dévotion au saint Sacrement, le zèle et la piété avec lesquels il servait la messe et remplissait ses fonctions de diacre. Le P. de Bérulle, témoin de ses rapides progrès, disait avec admiration : « il est un géant et nous ne sommes tous que des nains auprès de luy². »

Dans le même temps, vivait au carmel une professe de son âge, Catherine de Jésus, qui courait, elle aussi, dans les voies de la perfection. Sans s'être jamais vus, mais se connaissant par le

advis, je vous prie trouver bon que cela soit sans ornement et pour ce que j'espère que mon nom sera après le sien ; qu'ils soient sur une simple planche de cuivre attachée en tel endroit de la chapelle qu'on voudra. » De LEZEAU, *ibid.*, première partie, fol. 146.

1. M. de Bérulle se réunit au Petit-Bourbon, où s'élèvera le Val de Grâce, le 11 novembre 1611, avec cinq prêtres séculiers. Cette maison devenant trop étroite, le fondateur de l'Oratoire acheta l'hôtel du Bouchage, qui appartenait à la duchesse de Guise, le 20 janvier 1616, et s'y installa quelques jours plus tard, avec la communauté. C'est là que fut construit le couvent de Saint-Honoré, dont la chapelle est devenue le temple protestant de l'Oratoire. (Abbé HOUSSAYE, *Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus*. Paris, 1874, p. 129).

2. Germain HABERT, *La vie du cardinal de Bérulle*. Paris, 1646, p. 396.

portrait que le P. de Bérulle, leur supérieur commun, traçait de l'un à la communauté de l'autre, ils s'éprirent d'une amitié spirituelle, qui s'entretenait par une émulation de sainteté et une intime union de prières et de sacrifices. Quand Odet de Saint-Gilles tomba malade, il se recommanda instamment à sœur Catherine et, sentant qu'il allait mourir, il lui légua son chapelet. Il expira le 7 août 1614, à l'âge de vingt-trois ans. Les Oratoriens, n'ayant pas de cimetière au Petit-Bourbon, de même que les Dominicains n'en avaient pas en 1220, à leur couvent de Saint-Jacques, portèrent au carmel la dépouille de leur confrère. Pendant la cérémonie funèbre, Catherine de Jésus, qui avait sollicité pour lui cette faveur, crut le voir au même degré de gloire céleste que s'il avait pratiqué longtemps ses vertus héroïques¹.

Nous avons dit, dans un chapitre précédent², que la chapelle de sainte Madeleine avait été décorée aux frais de l'abbé Edouard Le Camus. C'est là que fut enterré ce grand bienfaiteur du carmel. Depuis de longues années, il habitait dans le voisinage du monastère, où l'avait attiré son affection paternelle. Avant de recevoir les ordres, il s'était marié et avait eu une fille, qui entra chez les carmélites sous le même nom que la précédente, Catherine de Jésus³. Elle fit profession en 1632 et mourut en 1659. Son père lui survécut de quinze ans. Dans son testament, dont il confiait l'exécution à son frère aîné, conseiller du roi, il avait sollicité la faveur d'être inhumé dans la chapelle de sainte Madeleine. Son cercueil qu'il avait voulu être de bois⁴, fut déposé devant la statue du cardinal de Bérulle, sous une tombe de marbre blanc, à la bordure semée de larmes noires. Dictée par le même sentiment d'humilité, son épitaphe ne comprenait que son nom, sa qualité de prêtre et la date de son décès,

1. Germain HABERT, *ibid.*, p. 395-407 ; abbé HOUSSAYE, *Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus*, p. 82-86 ; BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1902-1905, t. I, p. 9-13 ; Arch. Nat. MM. 626. (*Mémoires pour servir au livre historique*, fol. 1).

2. Ch. VII.

3. *Lettres circulaires*, t. I, p. 89-90.

4. *Chroniques*, t. I, p. 285.

sans aucune allusion à ses libéralités magnifiques envers le carmel¹.

Dans une chapelle aussi², probablement l'une des deux autres, celle de sainte Geneviève ou de saint François, furent inhumés la marquise de Rambouillet, sa fille Julie et son gendre le duc de Montausier. Ce n'est pas le lieu de retracer la vie de « la divine Arthénice », née à Rome en 1588, de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savella, naturalisée française en 1594, mariée par contrat du 26 janvier 1600 à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, et mère de sept enfants, deux fils et cinq filles³, dont trois se firent religieuses. Ce n'est pas non plus le lieu de retracer son rôle dans l'histoire de la littérature⁴. Disons seulement que plusieurs habitués de sa chambre bleue vécurent dans l'intimité du carmel : tels la duchesse de Longueville, qui, après y avoir passé une partie de sa jeunesse, revint y habiter dès l'année 1666 ; Mlle du Vigean, qui, en 1648, y ensevelit sa beauté et son amour déçu⁵ ; la duchesse de Aiguillon, qui en fai-

1. *Bibl. Nat.* Ms. 8.232, fol. 657 ; BRICE, *op. cit.*, p. 101-102 ; PIGANOL, *op. cit.*, p. 348-350. Il avait été procureur général de la Chambre des comptes et il était neveu du cardinal-évêque de Grenoble. La chapelle de sainte Madeleine contenait une autre tombe : celle du P. de Beauxondes, oratorien, décédé en 1614. *Arch. Nat.* MM. 626. (*Mémoires pour servir au livre historique*, fol. 1).

2. Fléchier le dit expressément dans l'oraison funèbre du duc de Montausier, prononcée dans l'église du carmel, le 11 août 1690. « Ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle couvre des grands noms et des grands mérites. » Du geste, il montre évidemment cette chapelle, ce qui le dispense de la nommer.

3. Le P. ANSELME, *op. cit.*, t. II, p. 427. Angélique avait épousé le comte de Grignan, qui, devenu veuf, épousa en troisièmes noccs la fille de Mme de Sévigné.

4. Voir à ce sujet : le chanoine A. DELPLANQUE, *La marquise de Rambouillet et Malherbe*. Paris, 1925 ; Emile MAGNE, *Voiture et les origines de l'hôtel de Rambouillet ; Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet*. Paris, 1911.

5. Mlle de Fors du Vigean (Marthe de Jésus) fit profession en 1649. Elle mourut sous-prieure le 25 avril 1665. Elle s'était décidée à entrer au couvent, sur le conseil de saint Vincent de Paul, lorsqu'elle sut que le mariage du duc d'Enghien, dont elle avait espéré devenir l'épouse, ne pouvait être annulé. *Lettres circulaires*, t. I, p. 118-122 ; BONNEAU-AVENANT, *La duchesse d'Aiguillon*. Paris, 1882, p. 342-343.

sait sa retraite de prédilection ; Bossuet, qui en fut le prédicateur. Il eût été difficile à la marquise de Rambouillet de résister au courant de sympathie qui, la piété aidant, l'entraînait au faubourg Saint Jacques. Elle mourut le 27 décembre 1665, à son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, en sa soixante-dix-huitième année. Le 29, après son service funèbre, célébré à Saint Germain-l'Auxerrois, son corps fut transporté au carmel « où elle avait choisi sa sépulture ¹. »

Sa fille Julie avait noué, à son hôtel, dont elle était le principal ornement, les mêmes relations. A la cour, où ses fonctions de gouvernante du dauphin et de dame d'honneur de Marie-Thérèse ² la retinrent entre 1661 et 1669, la duchesse de Montausier connut d'autres amis des carmélites ; enfin parmi les religieuses du grand couvent elle trouva, à partir de 1664, la propre sœur de son gendre, Marguerite de Crussol d'Uzès ³. Son mari, décédé dix-neuf ans après elle, le 17 mai 1690, fut déposé dans le même caveau, sur lequel était gravée leur épitaphe, composée par François Pinsson des Riolles. ⁴ Le 11 août de la même année, Fléchier, qui déjà, le 2 janvier 1672, avait prononcé, à l'abbaye d'Hyères ⁵, l'oraison funèbre de l'« incomparable Julie », prononça celle de l'ancien gouverneur du dauphin, dans l'église du carmel. A la fin de son discours, s'adressant aux religieuses, qui assistaient à la cérémonie, derrière leurs grilles, il leur dit ces paroles : « Et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré, arrosez-le des larmes de votre pénitence ; attirez sur lui quelques regards de l'Agneau sans tache que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés par cette divine oblation des restes des fra-

1. *Gazette* du 2 janvier 1666.

2. Dans ces dernières fonctions, elle se rendit coupable de complaisance à l'égard des amours irréguliers de Louis XIV. (COUSIN, *La jeunesse de Mme de Longueville*, p. 175-177).

3. Elle fit profession en 1665 et mourut en 1719.

4. *Bib. Nat.* Imprimés (Lⁿ 27) 14-567.

5. L'abbesse était une sœur de Julie.

gilités humaines, ils chantent dans le Ciel avec vous les miséricordes éternelles ¹. »

Il y avait dans l'église une autre tombe, dont nous n'avons pu déterminer l'emplacement exact : celle d'Anne de Rochechouart, décédée le 9 mai 1608. Elle était fille de Louis, seigneur de Chandénier et de Marie Sylvie de la Rochefoucauld, sœur du cardinal. Pendant qu'elle était gravement malade, Mme Acarie eut l'inspiration de la visiter, quoiqu'elle ne la connût pas, ni elle ni sa mère. En l'apercevant, la jeune fille lui dit : « Voyez, madame, comme on me laisse mourir sans secours ². » Les secours qui lui manquaient et que sa famille, si elle y songeait, n'osait lui proposer, étaient ceux de la religion. Mme Acarie manda aussitôt un prêtre, qui administra les derniers sacrements à la mourante. Après avoir ainsi contribué au salut de la fille, cette bienheureuse entreprit celui de la mère par des paroles dont celle-ci fut si touchée qu'elle résolut de se faire carmélite. Ce fut sans doute à la suite de cette décision que l'idée lui vint d'enterrer sa fille au carmel, où elle aurait la consolation de prier près de sa tombe et d'assister à la messe quotidienne qu'elle y fonda, pour le repos de son âme ³.

1. Edition de 1690, p. 51 ; Nicolas le PETIT, *La vie de Mgr le duc de Montausier*. Paris, 1729, t. II, p. 32-36, 126.

2. *Chroniques*, t. I, p. 532.

3. *Bib. Nat.* Ms. f. fr. 8216, fol. 763 et 8218, fol. 283. *Arch. Nat.* S. 4655, (déclaration du 27 février 1790) ; S. 4666, cote VV, 3^e liasse, pièce 13 ; du VAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 456-457 ; Abbé BOUCHER. Paris, 1800, p. 192-195 ; *Chroniques*, t. I, p. 532-534. Mme de Chandénier entra au carmel sous le nom de Marie de saint Joseph ; elle fit profession en 1611 et mourut le 13 septembre 1637. *Ibid.*

CHAPITRE X

Les sépultures (*suite et fin*)

Personnes du monde dans le cloître et le chapitre

Au moment où nous sortons de l'église et pénétrons dans l'intérieur du couvent, afin d'y achever notre pèlerinage, on nous arrêtera peut-être pour nous reprocher une grave omission. Thiery, dans son *Guide des amateurs* ¹, et M. Raunié, dans l'*Épithapier du vieux Paris* ², affirment, le second sur la foi du premier, que le cœur du cardinal de Bérulle fut déposé « au milieu de la chapelle de sainte Madeleine, sous le pavement. » Nous ne suivrons pas ces auteurs, parce qu'ils n'apportent aucune preuve à l'appui d'une assertion qui avait pourtant besoin d'être prouvée. Piganiol, Brice et Lemaire, pour le reste assez explicites, observent sur ce point, dont l'intérêt ne pouvait leur échapper, un silence significatif. Quant à l'épithaphe gravée sur la statue du cardinal, elle contient ces mots touchant le défunt : « Il ne repose pas ici (c'est-à-dire dans la chapelle de sainte Madeleine), Dieu ayant confié son corps à sa congrégation et son cœur aux vierges de cette maison. » Enfin les *Chroniques* nous apprennent que ce cœur fut remis, au printemps ³ de l'année 1630, entre les mains

1. Paris, 1787, t. II, p. 254.

2. T. II, p. 171.

3. La Mère Beatrix de la Conception, une des fondatrices espagnoles, assista en effet à la cérémonie. Or elle s'était arrêtée pour une semaine au couvent de Paris, en se rendant à Bruxelles, qu'elle quitta en avril, à Salamanque, où elle arriva le 27 juin 1630. C'est donc entre ces deux dates, probablement dans la première quinzaine de mai, qu'eut lieu la cérémonie. *Chroniques*, t. I, p. 204, 430-432.

des carmélites et rien ne laisse supposer dans la suite qu'elles se soient jamais dessaisies de ce précieux dépôt.

Elles l'avaient trop vivement souhaité pour ne pas le placer dans la clôture et elles l'entouraient d'une vénération trop filiale pour ne pas l'y conserver avec un soin jaloux. Quelques années avant la mort du cardinal, la Mère Marie de Jésus avait sollicité cette faveur, au nom de la communauté, et le cardinal la lui avait promise, comme un symbole d'union entre l'Oratoire et le Carmel ¹. Dans l'après-midi du 2 octobre 1629, encore sous le coup de la douleur, la Mère Madeleine de saint Joseph rassembla les religieuses au chapitre et, leur ayant rappelé leur propre désir et la promesse de leur père spirituel, qu'elles venaient de perdre, elle leur proposa d'adresser une requête aux Oratoriens. Les religieuses l'approuvèrent d'une voix unanime et, d'après l'acte capitulaire, que nous citons textuellement, elles supplièrent « la Révérende Mère prieure d'en écrire aux RR. PP., et en faire la demande en toute humilité et révérence et les assurer que ce très précieux gage leur est très cher et sera pour tousjours et qu'il sera mis en lieu le plus révérand que faire se pourra ². » En conséquence, avec l'acte capitulaire relatant la délibération de la communauté, la lettre suivante fut envoyée au P. Gibieuf, supérieur de Saint-Honoré,

Jésus † Maria

Mon Révérand Père,

« L'amour de Jésus-Christ remplisse votre âme. Je vous supplie très-humblement et tous les RR. PP. de votre maison de nous vouloir faire cette grâce de nous donner le cœur de Monseigneur l'Illustrissime et révérendissime cardinal de Bérulle, notre Révérand Père supérieur et visiteur, et vous envoie un acte capitulaire par lequel toutes mes sœurs et moy le demandons de toute la force de notre cœur et de nostre esprit, estant d'une personne de qu'y, après Dieu, nous tenons tout ce que nous

1. Germain HABERT, *Vie du cardinal de Bérulle*. Paris, 1646, p. 606 ; SE-NAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1670, p. 254.

2. *Arch. Nat. M.* 216, n° 258.

sommes en Jésus-Christ Nostre-Seigneur. Je say que sa eslay sa volonté et qu'il a désiré cela pour l'union de ces deux ordres et la gloire du fils de Dieu et de sa sainte Mère, et, en ce subject nous le désirons aussy pour cela et afin qu'en cette union nous soyons dignes de recevoir ensemble comme enfans de ce saint Père, ces bénédictions ; nous vous les souhaitons beaucoup à tous èt demeurons, mon Révérand Père,

Vos très-humbles, très-affectionnées et très-obligées servantes en Jésus-Christ.

Sœur Madeleine de saint Joseph ; sœur Marie de Jésus ¹ ; sœur Marie de Jésus ; sœur Philippe de saint Paul ; sœur Marie de saint Hiérôme ². »

Quoiqu'il semble avoir été combattu au sein de l'Oratoire ³, ce vœu touchant fut exaucé. Les carmélites en furent informées par la réponse du P. Gibieuf, qui leur parvint probablement le 6 ou 7 octobre et produisit son effet en avril ou mai de l'année suivante. Le cœur du cardinal leur fut apporté par le P. Achille de Harlay, frère de la Mère Marie de Jésus, celle qui l'avait sollicité, et il « fut reçu à la porte conventuelle avec autant de respect que de douleur. M. du Val fit un discours sur les vertus de ce grand homme et sur l'obligation que lui avaient les carmélites. Il n'y en eut aucune, observent les *Chroniques*, qui ne luy répondit avec plus de larmes qu'il ne leur fit entendre de paroles ⁴. » Par une heureuse coïncidence, la Mère Béatrix de la Conception se trouva de passage au couvent et mêla ses regrets à ceux de la communauté. « Que je vous estime heureuses, dit-elle aux sœurs, d'avoir eu pour supérieur un homme si aimé de Dieu et de qui vous

1. Marie-Madeleine de Jésus (Mlle de Bains) sous-prieure en 1630.

2. *Arch. Nat. M.* 216, n° 3⁶.

3. Michel de Marillac écrivait, en effet, le 7 octobre, à la Mère Madeleine de saint Joseph : « Je suis bien satisfait de ce que vous aurez le cœur et me semble qu'il n'y avoit pas à hésiter. » *Archives du carmel*.

4. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 404 ; Germain HABERT, *op. cit.*, p. 606. Les *Chroniques imprimées* (t. I, p. 203-204) ont substitué à la dernière phrase cette autre, moins expressive : « Chacune aurait pu lui répondre par plus de larmes qu'il ne leur fit entendre de paroles. »

avez été tant aimées ! Que vous lui devez de reconnaissance pour les services qu'il vous a rendus ¹ ! »

Quel était le « lieu le plus révérend », où les carmélites, selon leur promesse formelle, placèrent ce cher et inestimable dépôt ? Nous avons dit ailleurs ² que ce fut dans le cloître, entre les tombes de la Mère Madeleine de saint Joseph et de sœur Catherine de Jésus. Un examen plus approfondi nous empêche aujourd'hui de renouveler notre affirmation, du moins sans la réserve la plus expresse. Certes les *Chroniques manuscrites* signalent, à cet endroit, une tombe de marbre contenant « le cœur de M. l'abbé de Bérulle ³. » Mais ce nom d'abbé ne serait-il pas étrange, sous la plume des carmélites, s'il désignait le prince de l'Eglise qui fut leur premier supérieur ? Ne devons-nous pas l'appliquer plutôt à son neveu, visiteur de l'Ordre, au milieu du ^{xvii}^e siècle ? Du reste, le cœur du cardinal, déposé dans un cœur d'or, renfermé lui-même dans une châsse d'argent ⁴, semblait destiné à être, non pas caché dans un tombeau, mais placé dans une salle de communauté. Le 8 octobre 1629, Michel de Marillac, qui avait sans doute été consulté, écrivait à ce sujet : « Il me semble qu'il ne sera pas bien au cloître, mais qu'il doit être mis au chapitre, trois ou quatre pieds devant le lieu où la supérieure se met lorsqu'elle tient le chapitre ⁵. » Pour qui connaît leur conformité de vues avec le garde des Sceaux, il est vraisemblable que les carmélites se rangèrent à cet avis, auquel les inclinait d'avance le respect dû à la mémoire de l'éminent et saint prélat, ainsi que leur gratitude, leur affection filiale et leur propre engagement. Toutefois au début de la Révolution, le cœur du cardinal de Bérulle était conservé religieusement, non pas au chapitre, mais dans une pièce encore plus vénérable, au chœur même du monastère ⁶.

1. *Chroniques*, *ibid.* ; Germain HABERT, *op. cit.*, p. 606.

2. *La vénérable Madeleine de saint Joseph*, p. 40, 58.

3. T. I. Appendice (Description), p. 3.

4. Voir ch. VI.

5. *Archives du carmel.*

6. *Arch. Nat. S.* 4655. Procès-verbal de la déclaration de 1790.

*
* *

Le cloître bordant le chapitre contenait de nombreuses tombes¹. Près de la Mère Madeleine de saint Joseph, dans la direction de la rue Saint-Jacques, fut inhumée la princesse de Condé, morte le 2 décembre 1650 à Châtillon sur-Loing. Par estime pour la vénérable prieure, elle avait choisi cet emplacement, de préférence à celui que sa qualité de fondatrice lui donnait le droit d'occuper dans le chapitre. Condé, détenu avec son frère et son beau-frère au Havre, pendant que sa sœur intriguait à Stenay, avait obtenu de la régente, par l'entremise du président de Némond, que sa mère recevrait les honneurs dus à son rang. Le 21 décembre, son corps, qui avait été transféré à Saint-Maur, huit jours après son décès, fut placé sur un char couvert d'un drap de velours noir aux armes de la défunte et traîné par six chevaux caparaçonnés de même. Deux cents valets de pied, porteurs de flambeaux, et quatre cents officiers l'accompagnaient, suivis de nombreux carrosses en deuil, où avaient pris place les duchesses de Vendôme, d'Angoulême, de Ventadour, de Saint-Simon, d'Anville et de Châtillon, la comtesse de Brienne et d'autres dames de la cour ; les ducs de Ventadour et d'Anville ; les marquis de Beuvron et d'Ectot. Le maître des cérémonies, de Saintot, assisté de deux hérauts, marchait en tête du cortège, qui s'arrêta à l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, où il fut reçu par la princesse de Carignan et la marquise de Senecéy et où le cœur de la défunte fut déposé auprès du cœur de son mari. Dans l'après-midi du lendemain, 22 décembre, le corps fut conduit, dans le même ordre, au faubourg Saint-Jacques. On le mit au milieu de l'église, « sur une estrade environnée de cent chandeliers d'argent chargés de luminaires et d'écussons². » L'évêque d'Auxerre, Pierre de Broc, qui avait chanté la messe, la veille, à la rue Saint-Antoine, présida l'office des morts, entouré du chanoine de Ventadour, de plusieurs jésuites, des abbés de Boisdassins, de Césy, de Champvalon, de Roquette et autres, tous en surplis. Tandis que le reste

1. Voir ch. VIII.

2. *Gazette* du 30 décembre 1650.

de l'assistance demeurait en dehors de la clôture, dix des principaux domestiques et les deux écuyers de la princesse, suivis du clergé et du maître des cérémonies, portèrent le cercueil à l'entrée du couvent, où les religieuses, tenant un cierge allumé, entonnèrent le *Libera*. Puis le cortège se dirigea vers le lieu de la sépulture, qui fut recouvert d'un très beau marbre blanc mesurant sept pieds de long sur trois et demi de large ¹.

C'est sous une tombe toute proche et semblable ² que Mme de Longueville fut enterrée, conformément à sa demande. Le jour de ses funérailles ³, le 16 avril 1679, son corps, précédé de cent-vingt valets de pied et accompagné de M. le Prince et de M. le Duc, fut transporté à l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas et ramené au carmel ⁴. Avant l'inhumation, le discours suivant fut adressé à l'évêque d'Autun, Gabriel de Roquette, qui présidait la cérémonie.

Monseigneur,

« Nous vous apportons le corps de la très haute et très puissante princesse Madame Anne-Geneviève de Bourbon, princesse du sang, duchesse douairière de Longueville. Nous venons vous demander pour elle dans ce lieu si saint et si venerable la sépulture ecclésiastique. Il est de l'usage de l'Eglise et de la piété mesme de vous rendre tesmoignage de sa foy ; mais que pouvons-nous vous en dire à vous, Monseigneur, qui la connoissiez tres parfaitement ? Il suffit de vous avoir nommé son auguste nom et

1. *Gazette*, *ibid.*, VILLEFORE, *La vie de Madame la duchesse de Longueville*. Liège, 1738, t. I, p. 222-224 ; *Chroniques*, t. I, p. 268 ; *Relation et procès-verbal de ce qui s'est passé depuis la mort de feuë Madame la Princesse de Condé en toutes les cérémonies et pompes funèbres pour icelle*. Paris, 1651.

2. *Chroniques*, t. I, p. 268-269.

3. Elle mourut le 15 avril, d'après la *Gazette* du 22. Le P. Anselme indique par erreur le mois d'août : *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*. Paris, 1726-1733, t. I, p. 223.

4. Ses entrailles furent déposées à Saint-Jacques du Haut-Pas et son cœur à Port-Royal des Champs. Après la destruction de cette abbaye, il fut rapporté à Saint-Jacques du Haut-Pas. VILLEFORE, t. II, p. 184-187 ; *Bib. nat.* Ms. Collection Clairambault, 639, fol. 82.

après cela il faudroit demeurer dans un respectueux silence, qui en diroit assez et qui conviendrait mesme mieus à la douleur que nous avons de l'avoir perdue. Mais sy nous prenons la resolution de nous taire, escoutons tout ce qui parle en faveur de cette incomparable princesse et qui publie hautement ses rares vertus et son mérite extraordinaire. Les pierres des temples qu'elle a basti en l'honneur du Dieu vivant parlent, les peuples de cette ville principale et des provinces à qui elle a donné de sy grands exemples, aussy ce monastère où elle a passé tant de temps dans l'exercice ¹ les plus saintz et les plus reguliers parlent pour elle. Enfin sa mort prelieuse ² dont vous avez esté tesmoing, Monseigneur, aussy bien que de sa vie et qui en a esté le couronnement et la perfection parle si bien. C'est sur ces tesmoignages avantageux que tout le monde est prevenu pour Mme de Longueville d'une estime et vénération toute particuliere et que nous vous demandons pour cette grande et pieuse princesse les honneurs de la sépulture ecclesiastique ³. »

Outre sa mère, Mme de Longueville rejoignait ou précédait, dans sa dernière demeure, un grand nombre de ses proches parents, en sorte que cette partie du cloître et une partie de l'autre, parallèle à la rue Saint-Jacques, étaient affectées aux sépultures de sa famille ⁴. Le 4 février 1644, elle avait donné naissance à une fille, Charlotte-Louise, comtesse de Dunois, qui fut tenue sur les fonts, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par sa grand'mère, la princesse de Condé, et par son oncle, le glorieux vainqueur de Rocroi ⁵. Elle mourut le 30 avril 1645. En raison de l'éclat qui entourait alors son nom, la *Gazette* consacra toute une page aux funérailles de cette petite princesse. Son « corps, ayant esté embaumé et mis dans un cercueil de plomb, fut porté le deuxième de ce mois (de mai) au grand couvent des Carmélites, où la Duchesse de

1. Nous respectons l'orthographe de ce discours. Mais il semble qu'il y a ici une faute de distraction : *l'exercice* est mis pour les exercices.

2. Voir ch. XI.

3. *Bib. nat.* Ms. col. Clairambault, 639, fol. 82-83.

4. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 3.

5. *Gazette* du 13 février 1644.

Longueville, sa mère, voulut qu'elle fût enterrée près le tombeau de la Mère Magdeleine de S. Joseph, les pages et valets de pied du Duc et de la Duchesse de Longueville, avec chacun un flambeau de cire blanche, environnans le carosse de deuil où il estoit, suivi de grand nombre d'autres. Il fut présenté à la porte de l'église, tendüe de serge blanche avec deux lez de satin chargez des escussions de Bourbon et de Longueville, par le curé de Saint-Germain-L'Auxerrois à l'évesque d'Utique, coadjuteur de Montauban, assisté de plusieurs ecclésiastiques et des Pères de l'Oratoire de S. Magloire, qui le reçut au nom de ce monastère ; et l'ayant mis sous un dais de toile d'argent orné des mesmes armoiries, couvert d'un poesle de mesme estoffe, bordé d'hermines et d'une couronne ducale d'or, couverte d'un voile de gaze ; après les bénédictions et encensemens ordinaires, les religieuses, au nombre de soixante, vinrent en procession à la porte du monastère recevoir le corps, qui fut porté dans la fosse, faite au cloistre, et inhumé par cet évesque avec les cérémonies de l'Ordre des Carmélites, dont cette petite princesse portoit l'habit ¹. »

Pendant la Fronde, la duchesse de Longueville perdit une autre fille, Marie-Gabrielle, âgée d'environ quatre ans. Tout absorbée alors par ses intrigues politiques et romanesques, elle ne ressentit pas un chagrin très profond, si l'on en juge par cette lettre qu'elle écrivit à la prieure du carmel : « Je ne puis douter, lui dit-elle, que vous n'imploriez la miséricorde de Dieu en l'état où il m'a réduite ; il en a fait une si grande à ma fille en la retirant du monde, avant que de lui en avoir fait éprouver les amertumes, que je n'ai senti pour sa perte que ce que l'on ne peut refuser à la nature. Je ne doute point que vous ne l'ayez parmi vous et plût à Dieu, ma chère Mère, y avoir eu pareille retraite ou celle qui m'y avoit fait tant desirs ². » Ces dernières lignes laissent entendre que Marie-Gabrielle, comme sa sœur, la comtesse de Dunois, fut enterrée au couvent de l'Incarnation.

Mme de Longueville fut plus sensible à la perte de sa jeune belle-sœur, la douce, aimable et vertueuse Anne Marie Martinozzi,

1. *Gazette* du 6 mai 1645.

2. VILLEFORE, *op. cit.*, t. I, p. 201-202.

nièce de Mazarin ¹. Mariée à dix-sept ans au prince de Conti, veuve à vingt-neuf ans, elle mourut en son hôtel, le 4 février 1672, âgée de trente-cinq ans. A l'exemple des Condé, quoiqu'elle ne l'eût pas connue, elle tenait en haute estime la Mère Madeleine de saint Joseph et l'invoquait dans ses prières. Avant de mettre au monde Louis-Armand de Bourbon, celui qui épousa en 1680, Anne-Marie de Blois, fille de Mlle de la Vallière, elle fit une neuvaine à la vénérable et, le 13 avril 1661, elle recourut encore à son intercession, en faveur du nouveau né, dont l'état inspirait de l'inquiétude ². Le lendemain de son décès, « le cœur de la princesse de Conti, lisons-nous dans la *Gazette*, après avoir esté embaumé et enfermé dans une boîte d'argent, fut, sur le soir, conduit par la duchesse de Longueville, sa belle-sœur, suivie de la duchesse de Brissac et de plusieurs autres personnes de qualité, au grand couvent des Carmélites. Le curé de S. André des Arcs le présenta, à l'entrée de ce monastère, à l'évesque d'Authun, qui le posa sur une estrade préparée à cet effet, au milieu du chœur des religieuses, lesquelles n'oublièrent rien de tout ce qui pouvoit marquer, dans cette action, le respect qu'elles conservent pour la mémoire d'une princesse d'une si rare vertu et qui leur a donné toutes les marques possibles de sa bienveillance ³. »

1. « Madame de Longueville étoit avec elle dans une liaison si tendre qu'elle fut sensible à cette séparation au delà de ce qu'on pourroit dire. » VILLEFORE, t. II, p. 155. Mme de Sévigné s'est fait l'écho de sa douleur (lettre du 5 février 1672).

2. A cette occasion, elle fit écrire par son médecin Lopès à la sous-prieure (Mlle du Vigean), pour lui demander de l'eau de la Mère Madeleine. Victor Cousin a publié la lettre de Lopès (*La jeunesse de Mme de Longueville*, 5^e éd., p. 428-429).

3. *Gazette* du 13 février 1672. Le 6 de ce mois le corps de la princesse fut porté, sans cérémonie, ainsi qu'elle l'avait expressément ordonné, à l'église de Saint-André des Arts. Ses entrailles furent portées à Port-Royal des Champs. P. ANSELME, *op. cit.*, t. I, p. 346. Il y a un bel éloge de la princesse dans la *Gazette* du 6 février. Son épitaphe, composée par Dodart, médecin de la famille de Condé et membre de l'Académie des sciences, est passablement précieuse. PIGANOL, *Description de Paris*. Paris, 1742, t. V. p. 351. Son oraison funèbre fut prononcée par Gabriel de Roquette, le 26 avril 1672, à Saint-André des Arts.

Les autres tombes de la famille de Condé étaient celles des neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces de Mme de Longueville. La plupart étaient décédés en bas âge, formant une sorte de cimetière des innocents. De ces anges, qui s'envolèrent vers le Ciel, sans laisser d'histoire sur la terre, nous rappellerons, autant que possible, avec le nom de leurs parents, leur propre nom, la date de leur naissance et de leur décès. C'est une fille du grand Condé et de Claire-Clémence de Maillé, née à Breda en 1657, morte à Paris ¹, le 28 septembre 1660 ; quatre filles d'Henry-Jules de Bourbon, fils du grand Condé, et d'Anne de Bavière : Anne, demoiselle d'Enghien ², née à Paris, le 11 novembre 1670, morte le 27 mai 1675 ; Anne-Marie Victoire ³, demoiselle de Condé, née le 11 avril 1675, morte à Paris le 23 octobre 1700, après s'être distinguée par sa charité envers les pauvres ; Mlle de Clermont, née à Paris le 17 juillet 1679, morte le 17 septembre 1680, sans avoir été nommée ; Marie-Anne, demoiselle de Montmorency, puis d'Enghien ⁴.

Celle-ci, née le 24 février 1678, eut une existence plus longue que ses sœurs. Elle épousa, au château de Sceaux, le 21 mai 1710, Louis-Joseph, duc de Vendôme, qui mourut en Espagne, où il commandait des troupes, le 11 juin 1712, et fut enterré à l'Escorial. La duchesse de Vendôme ne lui survécut que de six ans à peine, étant morte à Paris ⁵ le 11 avril 1718. Sa mère, Anne de Bavière, seconde fille d'Edouard, prince palatin, et d'Anne de Gonzague de Clèves, née le 13 mars 1648, mariée au Louvre par le cardinal Antoine Barberin, le 11 décembre 1663, vécut assez pour voir mourir son mari, décédé le 1^{er} avril 1709, et la plupart de ses dix enfants. Elle s'éteignit le 23 février 1723 et fut

1. P. ANSELME, *op. cit.*, t. I, p. 339.

2. Elle fut baptisée le 16, à Saint-Sulpice, et eut pour parrain le roi Jean-Casimir de Pologne. Son corps fut conduit au carmel par Mme de Longueville. C'était huit jours avant la profession de Mlle de la Vallière. VILLEFORE, *op. cit.*, t. II, p. 166.

3. Baptisée à Versailles, le 25 juillet 1675, elle fut tenue sur les fonts par le dauphin et la dauphine.

4. P. ANSELME, *op. cit.*, t. I, p. 341.

5. *Ibid.*, p. 201 ; *Gazette* du 16 avril 1718. D'après la *Gazette*, elle se maria le 15 mai 1710 et mourut le 12 avril 1718.

inhumée à côté de sa fille ¹. Voici en quels termes la *Gazette* du 6 mars raconte ses funérailles, qui eurent lieu le 3 de ce mois, dans l'après-midi : « Le corps de la feuë princesse douairière de Condé fut conduit avec un grand cortège et avec les cérémonies à l'église du monastère des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, estant accompagné de la duchesse douairière de Bourbon. L'évesque d'Auxerre présenta le corps qui fut inhumé sous le cloître ² des religieuses, auprès de celui de la feuë duchesse de Vendôme sa fille. Le cœur de cette princesse est resté en dépost dans l'église du même monastère, pour estre porté dans quelques jours à l'abbaye royale de Maubuisson. »

Nous venons de parcourir la branche des Bourbon-Condé. La branche cadette, celle des Bourbon-Conti, compta aussi plusieurs défunts au carmel. Citons le fils aîné d'Armand et d'Anne-Marie Martinozzi, Louis de Bourbon, né à Paris le 6 septembre 1638, mort le 14 du même mois, jour où les cérémonies du baptême lui furent suppléées, en présence du chanoine Henri de Levis, duc de Ventadour, son parrain ³ ; trois enfants de François-Louis, le fils d'Armand surnommé le Grand Conti, et de Marie-Thérèse de Bourbon, sa cousine : le prince de la Roche-sur-Yon, né le 1^{er} décembre 1694, mort le 26 avril 1699 ; Mlle d'Alais, née le 19 novembre 1697, morte le 13 août 1699 ; Louis-François de Bourbon, comte d'Alais, né le 27 juillet 1703, mort le 21 janvier 1704 ; enfin deux enfants de Louis, le fils du grand Conti, et de Louise-Elisabeth de Bourbon : le comte de la Marche, né le 27 mars 1715, mort le 31 juillet 1717 ; Louis-Armand, duc de Mercœur, né le 19 août 1720, mort ⁴ le 13 mai 1722.

1. P. ANSELME, *ibid.*, p. 340 ; *Bib. de l'Arsenal*, Ms. 4622, fol. 72.

2. M. Raunié place à tort sa tombe dans l'église. *Epitaphier du vieux Paris*, t. II, p. 160-170.

3. P. ANSELME, *op. cit.*, t. I, p. 346. Le duc Henri de Levis était par sa mère neveu de la princesse de Condé. Il épousa Marie Liesse de Luxembourg, dont il se sépara, peu après son mariage, pour entrer dans les ordres. Il devint chanoine de Notre-Dame, tandis que sa femme se fit carmélite. Elle mourut en 1660, au couvent de Chambéry, qui était sous le gouvernement des Carmes. (Le R. P. LOUIS DE SAINTE THÉRÈSE, *Annales des Carmes déchaussez de France et des Carmélites qui sont sous le gouvernement de l'Ordre*. Paris, 1666, p. 297-301, 639-648).

4. P. ANSELME, *ibid.*, t. I, p. 348-349.

*
* *

De l'autre côté du cloître contigu au chapitre, était inhumée, parmi les religieuses, une petite-fille d'Henri IV, Elisabeth d'Orléans, fille de Gaston et de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme. Cette princesse, née à Blois, le 26 décembre 1644, épousa Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, le 15 mai 1667, en présence du roi et de la reine, dans la chapelle du château de Saint-Germain. Après quatre ans de mariage, le 30 juillet 1671, elle devint veuve et put donner libre cours à sa piété. Ses relations avec le carmel s'expliqueraient assez par le fait qu'elle descendait de Marie de Médicis. Une religieuse devait aussi l'attirer particulièrement au faubourg Saint-Jacques : sœur Louise de la Miséricorde, qu'elle avait eue pour demoiselle d'honneur au château de Blois et au palais du Luxembourg, avant de la revoir à la cour gagner, puis perdre la faveur royale. Selon le P. Jérothée de Mortagne, capucin, qui prononça son oraison funèbre à l'hôpital d'Alençon, Elisabeth d'Orléans désira même se faire carmélite, « Mille fois, dit-il, nôtre vertueuse Princesse souhaita se retirer du monde et s'ensevelir toute vivante dans la sainte retraite où elle a voulu être ensevelie après sa mort ; mille fois elle se réjouit à la vûe de cet heureux séjour qu'elle avoit choisi pour être le centre de son repos ; mille fois elle se plaignit à Dieu de la liberté qu'elle avoit de voir cette terre de promesse sans avoir l'avantage d'y demeurer et d'y mourir ¹. » En effet, elle mourut à Versailles, le 17 mars 1696. Louis XIV avait ordonné que son corps serait porté à Saint-Denis. Mais il s'inclina devant les dernières volontés de la princesse, lorsqu'il apprit par son testament qu'elle avait fixé sa sépulture parmi celles des carmélites ².

A la suite de cette tombe était celle de la duchesse d'Aiguillon, cette nièce de Richelieu qui s'attacha par dévouement à la destinée du ministre, mais qui demeura unie par le cœur au couvent de

1. *Oraison funèbre prononcée le 11 mai 1696. Alençon, 1698, p. 42.*

2. P. ANSELME, *op. cit.*, t. I, p. 148 ; *Gazette du 24 mars 1696 ; Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 3-4.

l'Incarnation. Marie de Wignerod de Pontcourlay, née en 1604 au château du Glénay, près de Bressuire, épousa, le 6 novembre 1620, le marquis de Combalet, qui fut tué, le 3 septembre 1622, au siège de Montpellier. La jeune veuve, qui avait contracté cette union par obéissance plutôt que par attrait, se retira au carmel, où elle reçut l'habit des mains du P. de Bérulle. Elle se disposait à faire profession, lorsque Richelieu, devenu son tuteur par la mort de M. de Pontcourlay, en 1624, lui représenta les services qu'elle pourrait lui rendre auprès de sa personne et la décida à rentrer dans le monde. Toutefois, sur ses instances, en 1626, elle obtint l'autorisation de retourner au couvent. Mais le P. de Bérulle et la Mère Madeleine de saint Josph, témoins de sa santé délicate et redoutant l'opposition de son oncle, au moment décisif, ne tinrent pas à la conserver¹. Pour mettre fin à sa situation pénible et calmer ses scrupules, un bref du pape, en date du 15 février de cette même année, la déclara inapte à la vie religieuse. Mme de Combalet se résigna donc à quitter le cloître, pour servir les desseins de Richelieu, qui la récompensa de sa fidélité en la faisant nommer, le 1^{er} janvier 1638, duchesse d'Aiguillon. Néanmoins, à plusieurs reprises, particulièrement en 1630 et en 1633, elle retourna joyeusement au faubourg Saint-Jacques, pour y faire une retraite prolongée et, jusqu'à sa mort, survenue le 17 avril 1675, elle entretenit les meilleures relations avec les carmélites et leur prêta le concours de son influence et de sa charité. Son corps, revêtu de l'habit de sainte Thérèse, fut porté du Petit-Luxembourg, où elle était décédée, à Saint-Sulpice puis au carmel, selon le désir qu'elle avait exprimé aux religieuses « pour avoir, écrivait-elle dans son testament, au moins cette consolation d'attendre dans leur sainte maison et avec elles le grand jour de la résurrection ». » Spada, le nonce du Pape à Paris, qui le reçut à la porte du couvent, dit au clergé de Saint-Sulpice : « Nous recevons de vos mains le corps de celle dont nous croyons que

1. Mlle de Montpensier fait allusion à son séjour au carmel. *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1838, p. 59.

2. BONNEAU-AVENANT, *La duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, sa vie et ses œuvres charitables*, 1604-1675. Paris, 1882, p. 461-462.

l'âme a déjà été portée au Ciel par les anges ¹. » Le duc de Richelieu conduisait le deuil, accompagné de sa famille et suivi de nombreux prélats, princes, ducs et pairs, de membres du clergé, des congrégations et des Dames de la charité ². D'après Brisacier, « lorsqu'on entendit le bruit que fit le cercueil en touchant la dalle qui devait le garder à jamais, le silence se rompit, les cœurs éclatèrent et des gémissements partirent de tous les points de l'assistance. Jamais plus touchant hommage ne fut rendu à la vertu ³. » La tombe de l'ancienne novice, comme celle d'une simple carmélite, fut couverte d'une pierre de liais. Elle portait ces mots, que la duchesse avait choisis pour toute épitaphe : « *Domine, miserere super ista peccatrice* ⁴. »

Les fondatrices du carmel, les deux princesses de Longueville et d'Estouteville, furent enterrées dans le chapitre ⁵. La cadette, Marguerite, mourut la première, le 13 septembre 1615, à l'âge de quarante-huit ans ⁶ ; l'ainée, Catherine, le 29 septembre 1638. Ses dernières années avaient été affligées par la perte de la vue, qu'elle supporta avec une patience admirable. Cette infirmité lui valut, de la part d'un auteur élégant et précieux, un discours de consolation, où sont exposés les avantages de la cécité par des arguments qui rappellent ceux de Joachim du Bellay vantant à

1. *Ibid.*, p. 470.

2. Elle fut présidente des Dames de la charité, à partir de 1650. En même temps elle s'intéressait aux missions du Canada et d'Extrême-Orient. Le pape Alexandre VII l'en remercia par un bref du 30 septembre 1658. Par son testament, elle légua 122.500 livres aux bonnes œuvres.

3. BONNEAU-AVENANT, *ibid.*, p. 471. M. Emile Magne a fait de la duchesse un portrait peu flatteur, dont nous lui laissons la responsabilité. (*Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet, 1635-1648*. Paris, 1911. Introduction).

4. De BRISACIER, *Discours funèbre pour la duchesse d'Aiguillon, prononcé à Paris dans la chapelle du séminaire des missions étrangères, le 13 may 1675* ; *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 4-5.

5. « Au pied d'une crédence, du côté de la porte », d'après les *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 6 ; « à droite de l'autel », d'après les *Chroniques imprimées*, t. I, p. 161.

6. *Bib. Nat. Ms. f. fr. 8.220*, p. 570 ; *Chroniques*, t. I, p. 161. D'après le P. Hilarion de COSTE, (*Les éloges et les vies des reines...* Paris, 1647, t. I, p. 319), elle mourut le 23 septembre.

Ronsard les avantages de la surdité¹. Catherine, qu'une touchante amitié unissait à sa sœur Marguerite, fut enterrée sous la même tombe, une tombe de marbre noir, par les soins de son neveu, le duc de Longueville, accompagné de sa fille², future duchesse de Nemours, et des comtesses de Saint-Paul et de la Rocheguyon. Vers 1710, des ouvriers, enlevant le parquet du chapitre qui était pourri, à cet endroit, trouvèrent le drap d'argent qui couvrait le cercueil des deux princesses « aussi neuf que le jour qu'il y avait été mis³. » et le cercueil lui-même aussi lourd que si les corps étaient demeurés intacts. Le cardinal de Noailles, informé de ce fait, « ne voulut pas permettre qu'on l'approfondît et ordonna que le cercueil fût recouvert sur-le-champ⁴. »

Le chapitre renfermait aussi, sous une tombe de marbre noir, le cœur de la duchesse de Nevers et, sous une tombe de marbre

1. *Discours de consolation à très puissante et très vertueuse princesse Mademoiselle de Longueville sur le sujet de son aveuglement*. Paris, 1631. L'ouvrage est signé C. B. N. On y lit : « Voilà, Mademoiselle, l'incommodité que nous avons de nostre veüe et si l'on veut opposer à ce mal le bien que nous recevriions à contempler les beautés de la nature : hélas ! nous n'en voyons que les plus laides parties ; car elle nous cache, ou dans le ciel ou dans la terre, ce qu'elle a de plus rare et de plus précieux. Je sçay bien que ceux qui n'ont point d'yeux ne voyent pas la beauté de ce monde ; aussi ne voyent-ils pas mille monstres qui leur donneroient de l'espouvante. Ils ne voyent pas le soleil » Je l'advouë, mais ils voyent celui qui a fait le soleil. Ils ne contemplent pas la splendeur des estoilles ? Aussi ne voyent-ils pas les comètes ny les eclipses, qui leur donneroient des apprehensions d'une future infortune. S'ils ne contemplent point la beauté de l'air, ses orages et ses éclairs ne leur font point peur. S'ils ne voyent point la pureté ny le cristal des fontaines ; aussi ne sont-ils pas concontraints d'en regarder les ordures et les boues. Enfin ils ont les yeux également fermés aux choses belles et aux laides, dont les unes leur fourniroient autant d'horreur que les autres leur apporteroient de contentement. » p. 8-10.

2. Hilarion de Cosre, *op. cit.*, t. I, p. 321. Mlle de Longueville était née du premier mariage du duc avec Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons. Elle avait cinq ans de moins que Geneviève de Bourbon, la célèbre Mme de Longueville, qui épousa le duc en secondes noces. « Ces deux personnes ne s'aimoient pas extrêmement ; aussi leur partie étoit-elle moins fermée par l'amitié que par la politique et la prudence. » VILLEFORE, *op. cit.*, t. I, p. 60 ; COUSIN, *La Jeunesse de Mme de Longueville*, p. 200-203.

3. *Chroniques*, t. I, p. 247.

4. *Ibid.*, p. 248.

blanc, le cœur du duc d'Epéron et celui de son fils, le duc de Candale¹. Catherine de Lorraine, fille de Charles, duc de Mayenne, dernier chef de la Ligue, et d'Henriette de Savoie, épousa, à Soissons, au mois de février 1599, Charles de Gonzague, duc de Nevers. Elle se lia d'amitié avec la Mère Madeleine de saint Joseph, « dont elle suivait les avis, nous disent les *Chroniques*, avec une singulière vénération »², et dont elle s'était promise, si elle survivait à son mari, de partager l'existence. Elle mourut dans son hôtel, à Paris, le 8 mars 1618, âgée de trente-trois ans, après avoir eu six enfants, dont Anne de Gonzague, la future princesse Palatine. Son corps fut porté à Nevers. Mais elle avait souhaité elle-même que son cœur, dont la Mère Madeleine avait possédé « une bonne part pendant sa vie »³, fût remis après sa mort au couvent de l'Incarnation.

En préférant le voile de sainte Thérèse à la couronne de Pologne, Mlle d'Epéron avait fort irrité ses proches parents. Cependant elle parvint à les apaiser et, qui plus est, à les rapprocher de Dieu. Son frère, le jeune duc de Candale, qui avait mené, à la cour et dans les camps, une existence aussi dissipée que brillante, mourut à Lyon en 1658, dans les sentiments du repentir le plus sincère. En gage d'affection et de reconnaissance, il légua son cœur au carmel du faubourg Saint Jacques. Quand il y fut apporté, écrit l'abbé de Montis, « on voulut épargner à la sœur Anne-Marie la douleur que cette cérémonie devoit naturellement lui causer ; mais elle demanda d'y assister. « J'espère, dit-elle à la mère prieure, que Dieu me soutiendra et qu'il me fera la grâce de lui faire encore le sacrifice d'un cœur que j'aimois plus que ma vie, mais qu'il me semble que je n'aimois que pour lui ; elle suivit la communauté dans ce triste devoir⁴. » Ce même devoir elle le rendit, en 1661, à son père, le duc d'Eper-

1. D'après les *Chroniques manuscrites*, ces tombes étaient « entre les piliers », t. I. Appendice (Description), p. 6.

2. T. I, p. 164.

3. *Ibid.*, p. 165 ; P. ANSELME, *op. cit.*, t. III, p. 490. L'hôtel de Nevers fut remplacé par l'hôtel de Conti (aujourd'hui la Monnaie).

4. *La vie de la vénérable sœur de Fois de la Valette d'Epéron, religieuse carmélite, dite en religion sœur Anne-Marie de Jésus*. Paris, 1774, p. 122-124.

non, qui, lui aussi, se réconcilia sincèrement avec sa fille et avec Dieu et, après avoir comblé le monastère de ses dons, voulut que son cœur fût placé à côté de celui de son fils¹. Une fondation du 18 juillet 1661 leur assurait deux messes chantées par an dans l'église du carmel².

A un endroit que nous ne pouvons préciser, le cloître ou le chapitre contenaient encore le cœur de la duchesse de Mecklembourg-Schwerin et celui de Turenne. Isabelle³ Angélique de Montmorency, née à Paris en 1626, était fille d'Isabelle-Angélique de Vienne et de François de Montmorency-Boutteville, qui fut décapité en place de grève, le 22 juin 1627, pour avoir enfreint les lois contre le duel. Sa fille abusa de son esprit et de sa beauté, qui étaient remarquables, pour nouer des intrigues romanesques et politiques. Encouragée, dit on, par son cousin et sa cousine, le duc d'Enghien et Geneviève de Bourbon, dont elle partagea l'éducation, elle se laissa enlever par Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, qui l'épousa en 1643, et, après quatre ans d'une union vite refroidie, succomba à Vincennes, le 49 février 1649, du coup de mousquet qu'il avait reçu la veille, à l'attaque de Charenton. Sa jeune veuve, bientôt consolée, se lia successivement avec Condé, le duc de Nemours et La Rochefoucault, se brouilla pendant la Fronde avec Mme de Longueville et finit par épouser, en février 1664, Christian-Louis duc de Mecklembourg-Schwerin, prince des Vandales. La princesse de Condé qui, au cours de son exil, s'était retirée chez elle, à Châtillon-sur-Loing, lui avait inspiré un peu de sa profonde estime pour les carmélites. On le devine, en lisant la déposition⁴ d'Isabelle dans le procès de la Mère Madeleine de saint Joseph, où le témoin, qui n'avait pas connu personnellement la vénérable, se contenta de résumer les sentiments de sa cousine. La duchesse de Mecklembourg mourut à Paris, le 24 janvier 1695, à l'âge de soixante-huit ans. Son corps fut enterré, le surlendemain, dans l'église des Filles du saint Sa-

1. *Chroniques*, t. I, p. 282 ; *Gazette* du 30 juillet 1661.

2. *Arch. Nat.* S. 4655 (Déclaration du 27 février 1790).

3. On l'appelait communément Elisabeth ; mais elle signait Isabelle.

4. Citée par Cousin (*op. cit.*, p. 426-427).

crement de la rue Cassette, et son cœur porté le même jour au carmel ¹.

Turenne avait exprimé le désir d'être inhumé dans l'église du lieu où la mort l'aurait frappé. Mais Louis XIV, qui décida de lui accorder des honneurs exceptionnels, ne put respecter ses dernières volontés. Le corps du maréchal, tué à Sasbach, le 27 juillet 1673, fut déposé, le 29 août, avec celui des rois de France, dans la basilique de Saint-Denis, et son cœur au carmel de l'Incarnation, doublement qualifié pour le recevoir. C'est là que Turenne avait confirmé sa foi catholique ² et que deux de ses nièces, Emilie et Hippolyte de la Tour d'Auvergne de Bouillon, vivaient sous le nom de sœurs Emilie de la Passion et Hippolyte de Jésus ³. Le cœur du héros y fut apporté, sur un coussin de velours noir, dans le carrosse qui venait de transporter son corps à Saint-Denis. Le P. de Mons, de l'Oratoire, accompagné d'un autre confrère et de deux aumôniers, le remit entre les mains de la prieure, en présence des ecclésiastiques du couvent et de quelques oratoriens de Saint-Magloire, ayant à leur tête le P. d'Avillon. A cette occasion, le P. de Mons fit un discours, auquel le P. d'Avillon répondit ⁴. Selon l'usage en pareil cas, les religieuses assistaient à cette cérémonie, revêtues du manteau et du grand voile baissé, tenant un cierge allumé, près de la grande porte du cloître, où elles s'étaient rendues processionnellement, en silence, avec la croix, deux chandeliers, le bénitier et l'encensoir.

*
**

En résumé, d'après nos calculs, qui restent probablement au-dessous de la réalité ⁵, l'église, le cloître et le chapitre renfer-

1. Le P. ANSELME, *op. cit.*, t. III, p. 588-589 ; *Gazette* du 29 janvier 1695 ; *Codicille et suite du testament de très honorable, très illustre et très pieuse princesse de Condé*. Paris, 1651 ; COUSIN, *op. cit.*, p. 177-180.

2. Sur la sincérité de sa conversion ; M. Camille Georges Picavet a publié des pages intéressantes dans son ouvrage : *Les dernières années de Turenne* (1660-1675). Paris, 1914.

3. *Lettres circulaires*, t. I, p. 262, 265, 318-321.

4. *Gazette* du 7 septembre 1675.

5. Il faut peut-être ajouter aux précédentes les tombes d'un ou plusieurs petits-fils de Michel de Marillac et de M. de la Galissonnière, conseiller d'Etat.

maient, outre celles des religieuses, une cinquantaine de tombes, dont six antérieures au ^{xvii}^e siècle. La plupart étaient composées de marbre blanc ou noir ; les autres, modestes pierres de liais, se confondaient extérieurement avec celles des carmélites. Mais aucune n'était ornée de monument funéraire ni de rien qui pût exciter la convoitise ou la haine. Cependant, sous la Terreur, les révolutionnaires, qui n'avaient pas respecté les reliques de sainte Geneviève, profanèrent les sépultures du carmel. Vive fut sans doute leur stupéfaction lorsque, sous la dalle où brillaient les noms de France les plus illustres, ils ne découvrirent d'autre trésor que des robes de bure ou des crucifix. La construction du nouveau couvent en 1855 fit disparaître les dernières tombes. En creusant la plate-bande qui borde l'aile voisine de la rue Nicole, pour y construire un mur en 1912, on déterra quantité d'ossements et de cercueils, où gisaient des squelettes d'enfants revêtus de l'habit monastique. Ils furent recueillis et déposés pêle-mêle dans une cave : débris informes, où l'on chercherait vainement à distinguer ce qui appartient aux duchesses de Longueville, de Montausier, de la Vallière et autres grandes dames qui éblouirent le ^{xvii}^e siècle de leur beauté. Des restes qui reposèrent jadis, à l'ombre du carmel, dans l'attente de la résurrection, il ne subsiste aujourd'hui d'intact que le cœur du cardinal de Bérulle et le corps de la vénérable Madeleine de saint Joseph. Les religieuses avaient pu les soustraire à la profanation des révolutionnaires et elles les ont conservés, à travers toutes leurs vicissitudes, avec une piété filiale.

CHAPITRE XI

Jardins et clôture

Outre le jardin compris dans l'enclos, le prieuré de Notre-Dame des Champs promit au carmel, par acte du 28 juin 1604, environ trois arpents de terre adjacentes ¹. Ces terres, champs ou vergers, qui furent cédées le 31 août ² 1607, étaient séparées de l'enclos par la rue d'Enfer et le chemin de Montrouge lui faisant suite, ce qui en interdisait l'usage à des religieuses soumises à la clôture. Dans l'impossibilité où elles étaient d'en jouir, les carmélites ne tinrent pas à les conserver. Le 16 mai 1628, elles les vendirent à Marie de Médicis, qui les transmit aux Chartreux, en compensation du terrain qu'elle avait obtenu, le 15 juin 1627, pour l'agrandissement du Luxembourg ³.

Comme ces terres étaient situées en face de leur couvent, les carmélites ne s'en dessaisirent qu'à certaines conditions, insérées dans l'acte de vente. Les murs de clôture que la reine y avait fait élever, le long de la rue d'Enfer et du chemin de Montrouge, demeureront, est-il spécifié, « en l'estat et hauteur qu'ils sont de présent, qui est de trois toises ou environ, compris le chaperon »

1. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièces 14 et 16.

2. *Ibid.*, pièce 16. Tout près de ces terres était un moulin, appartenant au prieuré. Il fut acheté le 27 avril 1613 par le sieur Godefroy, qui le donna aux Mathurins (*Arch. Nat.* Q¹ 1362).

3. *Ibid.*, pièce 17, 2^e liasse, pièce 19 ; S. 7002 (*Inventaire des titres du Prieuré de N.-D. des Champs*, p. 165, 405-406). Avec les trois arpents qui provenaient du prieuré, les carmélites vendirent à la Reine (le tout pour cinq mille livres) trois quartiers, qui avaient été acquis, le 10 avril 1627, par la Mère Madeleine de saint Joseph, à M^{me} de Caen, veuve de Paul Dorge, moyennant dix-huit livres, quinze sols de rente. Cette rente fut rachetée trois cents livres, comme l'atteste une quittance du 9 février 1629.

et, pour quelque motif que ce soit, ils ne pourront être exhausés. La place semi-circulaire, qui a été laissée devant le portail de la rue d'Enfer, sera maintenue pour faciliter aux voitures l'entrée et la sortie du couvent. L'ouverture qui se trouve au milieu « restera » pour l'écoulement des eaux pluviales. Enfin si des bâtiments étaient construits sur la rue d'Enfer et sur le chemin de Montrouge, leur entablement ne surpasserait pas les murs de clôture, « afin de n'apporter aucune incommodité aux dites religieuses pour les veuës. »

*
* *

Le jardin contenu dans l'enclos primitif du carmel, qui était celui du prieuré, n'était pas grand, puisque Malingre évalue à « trois arpens environ¹ », sa superficie, avec celle du terrain occupé par les bâtiments claustraux. Son agrandissement s'imposa devant l'affluence des vocations, qui dépassèrent, dès le début, le nombre ordinaire, et devant la nécessité de constructions nouvelles, tant pour la communauté que pour la reine. Au besoin d'espace s'ajouta le désir de vivre en paix, de s'assurer une solitude complète et de se préserver d'un voisinage indiscret et bruyant. Pour ces diverses raisons, le jardin du carmel sera prolongé vers l'est, jusqu'à la rue de la Bourbe, et élargi, à l'ouest, du côté des champs. La première extension eut lieu sous le priorat de la bienheureuse Anne de saint Barthélemy, après l'alignement du chemin de Montrouge. A l'endroit où il sortait de la rue d'Enfer, ce chemin avait été délaissé, depuis quelques années, à cause de son mauvais état. On en avait tracé un autre, plus à gauche, qui serpentait derrière l'enclos du carmel et les jardins de la rue Saint-Jacques. Mais le bruit des charrettes, qui longeaient le mur et parfois s'y heurtaient, troublait la paix du cloître et gênait les exercices de piété. De cet inconvénient, qui découlait d'un abus, les carmélites se plaignirent au duc de Sully, grand voyer de France. Le remède, qu'elles proposaient dans leur requête, serait de supprimer le chemin usurpé et d'en faire un autre, sur la droite, à une distance de cinquante toises, dans l'alignement de

1. *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640, p. 502.

la rue d'Enfer ¹. Par ordonnance de Sully, le 17 août 1606, Jehan Fontaine, « juré pour le roy aux œuvres de charpenterie », se transporta sur les lieux, qu'il examina, en présence de Michel de Marillac. Dans son rapport, favorable à la requête des carmélites, il estima qu'« il seroit bien et plus à propos le dict chemin sortant de la dicte rue d'Enfer estre conduit et tiré *d'une droicte ligne depuy la dicte rue jusques au hault du dict chemin, environ l'encongneure d'en hault du jardin de Clagny, appartenant à Monsieur de Clermont, conseiller au parlement. En quoy faisant le dict chemin seroit de trente toises ou environ de distance de l'encongneure du jardin et clos du dict monastère, au droict du mur qui fait séparation entre le dict clos et le jardin de la maison de la harse (herse)* ². » L'expert ajoute que la rue d'Enfer sera pavée jusqu'au haut du faubourg et que les carmélites construiront, à leurs frais, le mur de clôture, le long de la nouvelle voie.

Lorsque fut prise cette décision, qui écartait le principal obstacle à l'agrandissement de leur jardin, les religieuses acquirent le terrain nécessaire « pour la construction des murailles du dict monastère, augmentation de l'enclos d'iceluy et pour le chemin qui sera le long des dits murs ³. » Ce terrain appartenait à des particuliers : Jean Guy, marchand à l'enseigne des trois rois, rue Saint-Jacques, puis Jean Levesque, maître-boulangier et son fils, Guillaume, archer. Le 4 septembre 1607, ils le cédèrent au carmel, représenté par Gallemant et du Val, administrateurs spirituels et temporels ⁴, et les 6 et 7 du même mois, un arpenteur, nommé Nicolas Garçon, le mesura, en présence de Michel de Ma-

1. Arch. Nat. S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 4. Cette requête, dont la lecture entière est impossible, car le bord en a été rongé, ne porte pas de date. Mais elle est évidemment antérieure à l'ordonnance de Sully, qui est du 17 août 1606.

2. Arch. Nat. Ibid., pièce 5. Les mots en italique sont soulignés dans le manuscrit. La distance de cinquante toises, indiquée par les carmélites, et celle de trente toises, indiquée par l'expert, aboutissaient au même point, l'alignement de la rue d'Enfer, et partaient naturellement de points différents. La première était prise de l'angle que formait, du côté de là rue Saint-Jacques, le mur du carmel avec les murs des jardins particuliers, la seconde commençait à l'angle occidental du couvent.

3. Ibid., pièce 1.

4. Ibid.

rillac, et prit trois quartiers sur celui de Jean Guy et quarante perches sur celui de Levesque ¹. De ce fait, l'enclos du couvent s'accroissait d'un arpent quinze perches. Par une nouvelle ordonnance du 13 septembre 1607, le grand voyer permettait d'élever les murs de clôture, conformément à l'ordonnance du 17 août de l'année précédente ².

Cette première acquisition n'avait pas seulement l'avantage d'agrandir le jardin du carmel. Par l'alignement du chemin qui reliait désormais la rue d'Enfer à la rue de la Bourbe, parallèlement à la rue Saint-Jacques, elle déterminait le sens dans lequel les accroissements futurs étaient possibles. S'étendre jusqu'à la rue de la Bourbe ; occuper tout le quadrilatère formé par le passage public, la rue Saint-Jacques, la rue de la Bourbe et la rue d'Enfer ainsi prolongée, tel sera le plan que les carmélites réaliseront par étapes. Les autres acquisitions se firent sous le priorat de la vénérable Madeleine de saint Joseph, qui acheta, le 21 octobre 1608, un arpent à Guillaume Levesque ³, les 21 mars et 12 août 1623, quatre arpents à l'ancien prieuré de Notre-Dame-des-Champs ⁴, le 3 juillet 1629, un demi-arpent à Nicolas Grillon ⁵. Grâce à ces divers lots, le jardin du carmel atteignit ses limites extrêmes, qu'il conserva jusqu'à la Révolution. Nous ignorons sa superficie exacte ; mais d'après les données précédentes, elle dépassait six arpents et demi. La superficie totale du grand couvent, y compris les bâtiments, les cours et le passage public, était de neuf arpents et demi, sept perches, huit pieds, onze pouces, soit trois hectares, vingt-sept ares, vingt et un centiares ⁶. Si nous l'ajoutons à celle du *Petit logis*, qui était de soixante-quinze ares, quatre-vingt-

1. *Ibid.*, pièce 3.

2. *Ibid.*, pièce 6. Cette pièce manque.

3. *Ibid.*, pièce 31.

4. *Ibid.*, cote D, 1^{re} liasse, pièce 32.

5. *Ibid.*, 2^e liasse, pièce 34 ; S. 7002. (*Inventaire du prieuré de N.-D. des Champs*, p. 165-166).

6. Arch. du carmel (*Procès-verbal*, an V). L'arpent de Paris valait 34 ares 19 centiares, la perche le centième d'un arpent ; le pied 0 m. 324 et le pouce le douzième d'un pied. La superficie des bâtiments était d'environ 47 ares.

dix centiares ¹, nous obtenons une étendue de quatre hectares, trois ares, onze centiares.

L'enclos du grand couvent, ainsi formé, fut divisé en trois jardins. Les deux principaux, de dimension presque égale, s'étendaient des bâtiments claustraux jusqu'à la rue de la Bourbe. Le plus rapproché du monastère, appelé grand jardin, était séparé du second, appelé jardin de Lorette, par un mur, qui contenait une porte de communication. L'autre jardin, fort petit en comparaison des précédents, reliait l'église et les bâtiments claustraux aux maisons particulières de la rue Saint-Jacques. C'était le jardin saint Jean. D'après le plan Verniquet de 1791, une allée longeait les murs de clôture, sauf dans le jardin saint Jean et, du côté de la rue Saint-Jacques, dans le grand jardin. Celui-ci comprenait encore quatre allées perpendiculaires au couvent et trois parallèles ; le jardin de Lorette en avait trois parallèles et deux perpendiculaires, dont l'une conduisait jusqu'à la rue de la Bourbe et l'autre s'arrêtait à mi-chemin, devant un oratoire.

Ces jardins, dont le soin était confié à un ou plusieurs jardiniers, joignaient l'utile à l'agréable. D'après une description de la fin du xviii^e siècle, des tilleuls bordaient l'allée centrale ; des arbres fruitiers à haute tige garnissaient les carrés de légumes et les parterres ; d'autres arbres en espalier et des vignes s'élevaient le long des plates-bandes et des murs. Près de la rue de la Bourbe, il y avait « des bosquets et charmilles composés de différents arbres et arbustes ². » Le grand jardin possédait une serre, du côté de la rue Saint-Jacques, et celui de Lorette une orangerie, du côté de la rue de la Bourbe. Tant pour l'arrosage des plantes que pour le service du couvent, les religieuses avaient obtenu, sur les eaux amenées d'Arcueil au Luxembourg, une concession fixée d'abord à un demi-pouce, par brevet du 10 mai 1617, puis un peu plus tard à soixante-six lignes ³. Des lettres patentes ⁴ du 18 janvier 1627 leur permirent de recevoir

1. Voir ch. V.

2. Arch. du carmel. (Procès-verbal, an V).

3. Arch. Nat. S. 4655, cote h, 1^{re} liasse, pièces 2 et 19.

4. Ibid., pièce 11. L'officier des eaux et forêts possédait une clef qui lui

les eaux concédées par une conduite qui suivait la rue d'Enfer, traversait le mur du grand jardin et débouchait tout près de là dans une citerne, d'où les eaux étaient portées, « par le moyen d'une mécanique en fer et un corps de pompe », dans un réservoir en plomb, établi au premier étage d'un petit édifice couvert en tuiles. Au réservoir étaient adaptés les tuyaux de distribution, qui communiquaient avec le monastère et avec trois bassins à jet d'eau, situés l'un dans le grand jardin, les deux autres dans le jardin de Lorette².

Ce fut en creusant cette citerne, vers 1630, que l'on découvrit des tombeaux de l'époque gallo-romaine, qui intéressèrent vivement les archéologues et que les historiens de Paris ont soigneusement décrits. « En 1630 ou environ, au Faubourg Saint-Jacques, raconte l'un d'eux, lorsqu'on travailloit à faire la fontaine du jardin des Carmélites, là furent déterrés quelques restes d'un Mausolée, entre autres un bas-relief de deux pieds de haut, où étoit sculpté un sacrificateur debout et à ses pieds un Taurcau tout près à être immolé. Proche de là fut découvert un autre tombeau, où se voyoit un Licteur haut de quatre pouces, vêtu d'un pallium et d'un habit plissé aussi long que celui des Sénateurs Romains. Dedans on trouva une fibule avec une boule et un cornet ; le tout de bronze, mais bien travaillé. Dessus se lisoit en lettres majuscules et bien formées : *Vibius Hermes ex voto* ». »

permettait d'entrer de la rue dans l'édifice où était la citerne. Cela suppose que cet édifice était isolé de la clôture, du côté du jardin.

1. Arch. du carmel. (Procès-verbal, an V).

2. On trouvera aux *Arch. Nat.* les plans de canalisation (S. 4655, cote h, 2^e liasse) : Le Château d'eau de l'Aqueduc d'Arcueil était au n° 71 de la rue Denfert-Rochereau. (*Procès-verbaux de la commission municipale du vieux Paris*. Année 1902, p. 44, 112-119).

3. Henry SAUVAL, *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, t. II, p. 337. L'auteur, mort en 1670, a décrit le Paris du temps de la Fronde ; Léon LANDAU, *Un coin de Paris. Le cimetière gallo-romain de la rue Nicole*. Paris, 1878 ; Charles SELIER et Prosper DORBEC, *Guide explicatif du Musée Carnavalet*. Paris, 1903, p. 55-56. SAUVAL signale (*ibid.*) une autre découverte, qui fut faite dans le jardin du carmel, lorsqu'on y bâtit un ermitage.

*
* *

Sainte Thérèse a indiqué, dans les lignes suivantes, la nécessité des jardins pour les religieuses de son Ordre : « Que vous ayez un enclos, avec quelques ermitages, pour y prier en solitude, à la bonne heure ! C'est un besoin pour vous, à cause de votre étroite clôture, outre que cela facilite l'oraison et la dévotion ¹. » Un enclos spacieux et bien aéré était particulièrement nécessaire aux carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont le nombre dépassa toujours celui qui avait été prévu par la règle. Nous venons de voir qu'à cet égard elles étaient servies à souhait. Quant à « l'oraison et à la dévotion », rien ne leur était plus facile que de les pratiquer, soit en se promenant dans les allées silencieuses et ombragées, soit en se retirant dans les ermitages. Nous avons déjà rencontré, dans les bâtiments claustraux, ces petits oratoires dédiés à un mystère ou à un saint. Les jardins en comptaient quatre, où, à l'exemple des ermites, les religieuses, distraites seulement par le chant des oiseaux, pouvaient s'adonner à la contemplation et à la prière. Celui de saint Jean, dans le jardin de ce nom, formait un dôme représentant le ciel ; il était orné de tapisseries où était peinte la vie du Précurseur ; derrière l'une d'elles se trouvait une petite cellule, très favorable au recueillement. Dans le grand jardin il y avait deux ermitages bâtis en pierres de taille et couverts en ardoises, celui de la sainte Vierge et celui de sainte Marie d'Egypte. Le premier mesurait dix-neuf pieds de long sur douze de large ; il était lambrissé et plafonné, garni aux côtés de colonnes et au fond d'un autel avec chapiteaux, corniches et frontispice, le tout en bois de Hollande ². Il avait été construit en 1644, sous le priorat de la Mère Marie de la Passion (Mlle du Thil). Sur ses instances et celles des religieuses, la Mère Marie de Jésus, la plus ancienne de la communauté, en posa la première pierre et rédigea cette belle inscription, qui fut gravée sur la médaille de bronze destinée aux

1. *Le Chemin de la Perfection*, ch. II. (Traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris. Paris, 1910, t. V, p. 42-43).

2. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 8-11.

fondations ; « En la médaille cy-joint sont gravez des faces de Jésus-Christ notre D. Créateur et Sauveur et celles de sa ste mère, qui sont instituteurs et fondateurs de notre Ordre et de cette maison en particulier. Nous supplions très humblement leurs Majesté de nous prendre toutes en leur Ste protection, tant celles qui sont à présent que celles qui y seront dans l'advenir et de nous donner l'esprit d'hermite et de retraicte, une séparation du monde et de nous-mesmes, afin que nos âmes ne soyent occupées que d'eux et par eux. Nous les supliions aussy très humblement d'inspirer en toutes les âmes qui viendront les prier en cet hermitage les choses qu'elles devront demender pour leur gloire et de les vouloir exaucer. Faict ce 29 aprvil 1644¹. » De l'ermitage de sainte Marie d'Egypte, les *Chroniques* ont laissé la description suivante : « On y monte ainsi que dans tous les autres par plusieurs marches ; il n'y a que 9 pieds sur 7 et demi de large, carrelé et lambrissé en faillance représentant des paysages. La grotte du fond a 7 pieds de hauteur, entourée d'un palmier qui est en saillie par le bas. Et y il a deux fenêtres. Une image en sculpture représente d'un côté la ste aux pieds de la ste Vierge, de l'autre on la voit morte, st Zozime auprès et le lion qui fait sa fosse. Sur une avance en rocher, elle passe le Jourdain et communie de la main du saint. Les figures (toutes de terre cuite) quoique petites, ne peuvent être plus naturelles. Sur le visage de la ste est peint l'ardeur qui la dévorait de recevoir ce pain de vie, de telle sorte qu'elle inspire le même sentiment. Le tour des murailles est chargé d'anges qui tiennent les armes de la Passion. Le plafond est voûté en bois et peintures en façon de dentelle. Sur la porte d'entrée est une sépulture de Notre-Seigneur². »

1. Arch. du carmel. Cette inscription, dont nous respectons l'orthographe, est transcrite directement de la médaille elle-même. Le cadre qui l'entoure porte cette suscription : « cette médaille et l'inscription ci-dessus nous ont été remisés le 16 sept. 1829 par les acquéreurs du terrain qui étoit autrefois notre premier jardin, dans lequel étoit l'ermitage sous le nom de la très sainte Vierge, lequel ils ont détruit pour bâtir une brasserie. » Les *Chroniques* (t. I, p. 258-259) n'ont pas reproduit le texte intégral de l'inscription.

2. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 9.

Le quatrième ermitage, situé dans le jardin auquel il donna son nom, était celui de Notre-Dame de Lorette, construit probablement de 1630 à 1633. On le voit sur le plan Bretez (1739) entre le bassin et le mur de clôture, du côté de la rue Saint-Jacques. D'après un document que nous avons déjà cité, c'était bien cette situation qu'il occupait dans la réalité. Bâti en pierres



Ermitage
de Notre-Dame de Lorette
Fronton de la porte

de taille, il mesurait vingt-six pieds de long sur onze de large et comprenait une cave servant de serre, un rez-de-chaussée, un comble en charpente à deux égouts couverts en tuiles, une lucarne en plomb pratiquée dans la croupe et, au dessus du comble, un faux clocher couvert en ardoises. On y accédait par un perron à pans de six marches. La porte, surmontée des monogrammes sculptés de Jésus et de Marie, se distinguait par une

1. Arch. du carmel (*Procès-verbal, an V*).

admirable proportion et « la légère arcature de son bandeau, que décoraient un angelot et des enroulements à volutes. Dans l'ensemble comme dans les détails, écrit M. Sellier, cette porte — qui existe encore — est un des spécimens les plus purs et les plus caractérisés du style Louis XIII qu'on puisse rencontrer ¹. » Le rez-de-chaussée, garni d'un autel, d'un lambris peint et de tableaux que nous avons décrits ailleurs ², était éclairé de chaque côté par des fenêtres, dont l'embrasure était boisée, ainsi que la voûte. Celle-ci, en cintre surbaissé, se composait de panneaux, de quatre pieds sur trois, ornés de têtes de chérubins en relief ³.

Outre leurs visites particulières aux ermitages, les religieuses en faisaient parfois de collectives. L'usage était en effet de sortir processionnellement dans les jardins, notamment à la fête de saint Barthélemy, et de stationner aux oratoires. Les *Chroniques* nous apprennent aussi que la Mère Madeleine de saint Joseph, dans une circonstance grave, « fit faire une procession solennelle dans tous les lieux de dévotion de la maison et du jardin, qui dura deux heures, toute la communauté marchant nuds pieds, à la grande ardeur du soleil ⁴. » Les trois ermitages les plus rapprochés des bâtiments claustraux recevaient des visites plus fréquentes. Cependant celui de Lorette, dédié comme le couvent lui-même au mystère de l'Incarnation, était fort vénéré des carmélites. Ainsi trois jours avant sa mort, la Mère Madeleine de saint Joseph, déjà brisée par la souffrance, voulut s'y rendre à pied, malgré son éloignement. « La mère Prieure, qui n'osoit la divertir d'un dessein qui luy estoit inspiré par le saint Esprit, la soustint par dessous les bras et l'accompagna en ce pèlerinage, qui dura une assez longue espace de temps. Car la B. H. estoit ravie d'employer le reste de ses forces à révéler le principal mystère de nostre Religion et elle s'en acquitta avec tant de ferveur et de piété qu'elle

1. *Procès-verbaux de la commission du vieux Paris*. Année 1908, p. 53.

2. Ch. VI.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I. Appendice (Description), p. 10 ; Arch. du carmel, (*Procès-verbal an V*).

4. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 446.

donna de la consolation à celles à qui sa maladie causoit tant de douleur ¹. »

Sur l'histoire s'est greffée la légende. On a prétendu que l'ermitage de Lorette, qui remonte au règne de Louis XIII, a été construit par Mlle de la Vallière, entrée en religion en 1674 ; que « là, chaque nuit, couverte d'un cilice, les pieds nus, la maîtresse du grand roi venait chanter et réciter les versets des Matines ; que là, presque mourante de douleur, prévenue de la visite de Bossuet, elle reçut le grand orateur chargé de lui annoncer la mort de son fils ² ; » que son corps enfin y fut déposé et y demeura longtemps, avant d'être inhumé dans le cloître. Toutes ces assertions s'évanouissent devant l'évidence des faits ou ne reposent sur aucun document. Leur seul intérêt est de prouver combien vivante est restée, dans l'âme du peuple, la mémoire de l'illustre carmélite.

A mesure que l'enclos s'était développé, il avait nécessité l'érection de nouveaux murs. Les plus anciens du grand couvent, après ceux de 1604, furent construits en 1607 et les plus récents en 1628. Ces derniers, qui bordaient la rue de la Bourbe, donnèrent lieu à un procès, que Potteau, ancien receveur général de Notre-Dame des Champs, intenta aux religieuses et à leur jardinier, Nicolas Auvray, sous prétexte qu'ils avaient englobé un demi-quartier de terre lui appartenant. Après vérification, il reconnut son erreur et se désista de son action, par acte du 30 janvier 1629. Le 2 mars suivant, une sentence du bailli le débouta de sa demande et confirma les droits du monastère ³. On se rappelle peut-être que la clôture du *Petit logis* suscita également un conflit, huit ans plus tard, entre le carmel et l'Oratoire ⁴. Le mur mitoyen, qui séparait l'ermitage de M. de Marillac et le séminaire de Saint-Magloire, étant peu élevé, les carmélites voulurent l'exhausser, lorsqu'elles transformèrent la demeure du garde des Sceaux en

1. SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, éd. de 1670, p. 349.

2. *Le Moniteur*, du 23 mai 1869.

3. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièces 20 et 21.

4. Voir ch. V.

annexe du grand couvent. Mais devant les protestations des Oratoriens, elles se retirèrent à trois pieds de distance et y construisirent un autre mur de hauteur convenable. Un procès-verbal d'experts maçons, relatif à ce mur, nous en décrit les dimensions. Il commençait à une petite porte qui ouvrait sur le passage public et, « par plusieurs angles, retours et encoigneures », il aboutissait à la rue d'Enfer. Sa longueur était de cent deux toises et un demi-pied ; son épaisseur de trois pieds par la base et de deux au sommet ; sa hauteur de quatre toises quatre pieds trois quarts, soit neuf mètres quarante et un centimètres ¹. Celui du grand couvent avait vraisemblablement la même hauteur, qui était règlementaire. Construit en moellons, il était garni d'éperons et de piliers-butants ².

*
* *

Le grand couvent et le *Petit Logis* étaient séparés par un passage public, qui reliait la rue Saint-Jacques à la rue d'Enfer. Ce passage était probablement aussi ancien que le prieuré de Notre-Dame des Champs, auquel il donnait accès du côté de la ville et du côté de la campagne. En tout cas, il est représenté sur les plus vieux plans du xvi^e siècle, par exemple celui d'Olivier Truschet ³, qui date du règne d'Henri II. Comme il desservait un quartier où les voies de communication étaient rares, il subsista après l'établissement du carmel et prit alors le nom de passage, avenue ou allée des carmélites. Le plan le plus exact et le plus complet qui en existe, à notre connaissance, a été relevé, le 12 septembre 1790, par des experts qu'une commission de l'Assemblée législative et de la commune avait chargés d'inventorier les couvents ⁴. C'est lui surtout qui nous guidera dans notre des-

1. Arch. Nat. S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 24. La toise valait 1^m 9603 avant 1688 et 1^m 949 après 1688.

2. Arch. du carmel (*Procès-verbal*, an V).

3. Découvert à la Bibliothèque de Bâle, il fut publié en France par M. Jules Cousin, qui lui consacra une notice en 1875 (dans le tome I des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*).

4. Arch. Nat. Q² 119, dossier 11. Nous le reproduisons ici-même.

cription. Le passage, qui mesurait de cinq à six mètres de large, avait son entrée au n° 284 actuel de la rue Saint-Jacques, entre la maison des *Cinq Chapelets* et celle des *Ecclesiastiques*, près de la fontaine dite des carmélites. Après avoir longé, en ligne droite ces maisons, puis la cour et le jardin de l'hôtel de Villefort, il s'infléchissait à gauche, se retrécissant entre l'église et le *Petit logis* et, par un double porche, construit sous la galerie qui rattachait le *Petit logis* au grand couvent, il débouchait sur la cour des carmélites, large d'environ vingt mètres et longue d'une quarantaine. Celle-ci était fermée par un mur, sauf à l'endroit



Plan du passage public

où elle communiquait avec une autre cour, beaucoup plus petite, bordée d'immeubles et aboutissant à l'entrée de la rue d'Enfer, actuellement au n° 15 de la rue Denfert-Rochereau.

L'entrée de la rue Saint-Jacques et celle de la rue d'Enfer étaient fermées par un portail. Celui de la rue Saint-Jacques, entièrement conservé, fut construit vers le milieu du *xvii^e* siècle, d'après une convention du 21 juin 1653, par laquelle les religieuses s'engageaient à indemniser un de leurs locataires, nommé Guesdon, parce que la construction du portail avait endommagé la maison qu'il occupait, à l'entrée du passage¹. Ce monument que l'on a confondu avec des vestiges de l'église², comprend une porte cochère, à deux vantaux, ornée de moulures

1. Arch. Nat. S. 4656, cote O, 1^{re} liasse, pièce 12.

2. Procès-verbaux de la commission municipale du vieux Paris. Année 1908, p. 53.

en fer forgé et doublée d'une grille extérieure, puis des colonnes latérales et un entablement en pierre, de style dorique, le tout d'une sobre élégance. La porte est reliée à l'architrave par un pan de mur, où l'on a percé la fenêtre d'une chambre, celle du concierge, dont le sommet de la voûte cintrée apparaît derrière la corniche. Le portail de la rue d'Enfer n'a pas retenu l'atten-



Portail de l'entrée du passage public
N° 284 actuel de la rue Saint Jacques.
(Carmel de Clamart).

tion des auteurs de guide, comme celui de la rue Saint-Jacques, car il n'avait rien de remarquable. Cependant il ne faudrait pas le juger par ce qui en reste aujourd'hui ; des travaux, en 1913, l'ayant rendu méconnaissable. Primitivement il manquait de solidité ; en conséquence, les Carmélites demandèrent aux grands voyers de France la permission de le consolider et, à la suite

1. Arch. Nat. S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 27.

d'une visite de Michel de Villedo, maître général des œuvres de maçonnerie, elles furent autorisées à exécuter leur projet, qui, d'après un procès-verbal du 5 septembre 1640, consistait à « construire un petit edifice de charpenterie de douze piedz de long et dix piedz de large, le tout dans œuvre au-dessus du dit portail, faisant saillie de trois pieds sur la dicte rue d'Enfer, sur la longueur de treize piedz hors œuvre ; construit de pavés de bois portez sur les contrepilliers de pierre de taille sur la court du dit monastère, servant de stabilité aux deux costez du dit portail ¹. » Au procès-verbal de M. de Villedo est joint un plan de cette bâtisse, où l'on voit, au-dessus du portail, une chambre ; du côté gauche de l'entrée, l'escalier qui y conduit et, presque au milieu de la chambre, la place du lit.

La différence de ces deux portails, se distinguant l'un par l'art, l'autre par la solidité, s'explique fort bien par le rôle de chacun d'eux. La partie du couvent qui touchait à la rue d'Enfer, alors peu habitée, en était appelée *le derrière*. Elle contenait la basse-cour, la buanderie, et la porte cochère par où les grosses voitures y pénétraient, ainsi qu'aux jardins. De ce côté, l'entrée, quoique ouverte au public, était donc destinée principalement aux servitudes de la maison et par suite elle avait plus besoin de consistance que de beauté. Il n'en était pas ainsi de celle qui s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques, toute bordée d'habitations et unissant directement le faubourg à la ville. C'était la véritable entrée du carmel. C'était par là qu'avaient passé les fondatrices espagnoles, le 17 octobre 1604, et c'était par là que passaient la plupart des visiteurs qui, à pied ou en voiture, se rendaient au monastère.

*
* *

Le grand couvent, bâtiments et enclos, qui avait été estimé, après la Révolution à quatre cent douze mille francs, fut adjugé, le 8 thermidor² an V à Denis, architecte, demeurant au n^o 9

1. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 2^e liasse, pièce 28.

2. 26 juillet 1797.

de la Place de l'Estrapade, pour la somme de cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille cent francs ¹. Lorsque les carmélites le rachetèrent en 1802, le jardin saint Jean avait été acquis en partie par Scellier ² en l'an VII et les deux grands jardins avaient été séparés de ce qui restait des bâtiments par la rue du Val de Grâce, commencée en 1797 et achevée en 1811, après l'expropriation d'un immeuble appartenant à Langlois. Sur l'emplacement des grands jardins s'éleva d'abord en 1829 la brasserie du Luxembourg, puis les maisons de la rue d'Enfer, du boulevard de Port Royal et de la rue Nicole. Les ermitages ont disparu, à l'exception de celui de Lorette ³, que l'on voit, malheureusement déformé, dans la cour du n°37 de la rue Nicole ⁴. Quant au passage public, n'ayant plus sa raison d'être, il fut fermé, en 1811, après le percement complet de la rue du Val de Grâce. Cependant l'entrée de la rue Saint-Jacques, avec son portail aux colonnes doriques, subsiste encore, témoin d'un passé plein de gloire. Mais, triste retour des choses, où défilèrent jadis les carrosses de la cour, sont remisées aujourd'hui des voitures à bras !

1. Arch. du carmel (*Procès-verbal* an V) ; Arch. du département de la Seine. D, 298, q¹³, p. 247.

2. Abbé DUCLOS, *Mlle de la Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*. Paris, éd. de 1890, t. II, p. 359. Il avait acheté en même temps et il habita la maison occupée avant la Révolution par l'évêque de Glandève (voir chap. XII). En 1839, elle fut vendue à Mme Riant. Du temps de Scellier, elle fut le rendez-vous d'une élite.

3. Celui de la Sainte Vierge fut démoli en 1829, lorsque la brasserie fut construite.

4. Ancien 17 bis.

CHAPITRE XII

Maisons locatives du faubourg Saint-Jacques

Les carmélites possédaient, autour de leur clôture¹, des maisons d'habitation, qu'elles louaient à des particuliers. Parce que ces maisons ne furent jamais occupées par leurs propriétaires, il ne saurait être question de les décrire avec la même abondance de détails que les bâtiments claustraux. Néanmoins leur histoire se rattache d'une manière trop étroite à celle du couvent, dont elles complètent la topographie et révèlent le voisinage immédiat, pour qu'il soit permis de les passer sous silence. Aussi n'hésitons-nous pas à leur consacrer un chapitre, où nous ferons connaître leur nombre, leur situation, leur origine et leurs principaux locataires.

*
* *

D'après différents états, fournis par les religieuses ou dressés par des experts², vingt maisons du faubourg Saint-Jacques appartenaient au carmel, au début de la Révolution. Il y en avait trois rue d'Enfer ; une que nous avons décrite précédemment³ et sur laquelle nous ne reviendrons pas, était l'hôtel de Chaulnes ; les deux autres étaient situées dans la cour du monastère. Il y en avait quatre, rue de la Bourbe, dans la partie voisine de la rue

1. Il sera question dans le chapitre suivant des autres maisons qu'elles possédaient en ville.

2. Arch. Nat. S. 4655 (*Déclaration du 27 février 1790 ; Etat des baux de terres, maisons, hôtels, et appartemens extérieurs, dépendances du monastère des Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris*).

3. Voir ch. V. Il n'y avait pas d'autre maison rue d'Enfer, entre le couvent et la rue de la Bourbe.

Saint-Jacques. Dans celle-ci se trouvaient les treize autres, qui, à l'exception de deux, portaient ou avaient porté une enseigne par laquelle on les désignait couramment. Sauf les deux plus rapprochées de la rue de la Bourbe, il semble qu'elles étaient comprises entre la caserne des gardes françaises, figurée sur le plan Jaillet de 1774, et le séminaire de Saint-Magloire¹ et qu'elles se succédaient dans l'ordre suivant : la *grande et la petite Herse*², la *Salamandre*, le *Coq fin*³, le *Cheval blanc*, le *Barillet d'or*⁴, l'*image saint Michel*, la *maison des Ecclésiastiques ou des Chapelains*, les *Cinq Chapelets*, l'*hôtel de Villefort*, le *Heaume*⁵, le *Cheval bardé* et *Notre-Dame de Liesse*. En tout cas, la *Salamandre*, le *Coq fin*, le *Cheval blanc*⁶, le *Barillet d'or* et l'*image saint Michel*, étaient situés en face du Val de Grâce ; la *maison des Chapelains* bordait le passage public, du côté de l'est, tandis que les *Cinq Chapelets* le bordaient de l'autre côté et joignaient l'hôtel de Villefort, qui correspondait au n° 282 actuel de la rue Saint-Jacques ; *Notre-Dame de Liesse* était en face de Saint-Magloire. Comme on le voit, la plupart des maisons voisines de leur couvent dépendaient des carmélites.

Elles leur appartenaient à des titres divers : construction, achat, donation. Celles de la cour, à l'entrée de la rue d'Enfer, furent construites par leurs soins ou grâce à la libéralité de leurs bienfaiteurs⁷.

1. Aujourd'hui les Sourds-muets.

2. La *petite Herse* s'appelait d'abord la *Couronne d'or*. Les deux maisons furent reconstruites au xvii^e siècle et formèrent « un seul grand corps d'hôtel » (Arch. Nat. H⁵ 4205, cote Q, 3^e liasse, pièce 2).

3. Le *Coq fin* fut appelé d'abord *saint Sébastien* (Arch. Nat. S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 5).

4. D'après une pièce qui semble être de 1704, le *Barillet d'or* et le *Mortier* ou *Marteau d'or* désignaient la même maison (Arch. Nat. Ibid., 3^e liasse, pièces 9 et 11).

5. Une déclaration du 12 septembre 1753 signale deux maisons : le *Vert galant*, acquise le 20 mai 1686 et le *Prêcheur* ou le *Sermon*, acquise le 12 septembre 1693. Ces deux maisons, peu importantes, étaient voisines du *Heaume*. Peut-être furent-elles ordinairement comprises sous le même nom (Arch. Nat. Ibid., 4^e liasse, pièce 5).

6. Il était « vis-à-vis le portail du Val de Grâce. » (Arch. Nat. S. 4656, cote P, 3^e liasse, pièce 5).

7. « En 1647, la [princesse de Condé] fit commencer la construction d'une

Celles de la rue de la Bourbe vinrent en leur possession, au cours du ^{xvii}^e siècle. Nous connaissons le nom du vendeur, la date et le prix de l'acquisition. La première fut achetée à Robert Levasseur, le 1^{er} octobre 1648, pour trois cent cinquante livres de rente ¹ ; la seconde à Jean Lejay, le 13 juillet 1654, pour six mille cinq cents livres ² ; la troisième, ayant pour enseigne la ville de Chevreuse, à Nicolas et Guillaume Girard, par partie, le 24 octobre 1658 et le 2 août 1659, pour douze mille livres ³ ; la quatrième à la veuve Nicolas Girard, le 18 décembre 1676, pour huit mille livres ⁴. Toutes les maisons de la rue Saint-Jacques, à l'exception de *Notre-Dame de Liesse*, furent acquises également au ^{xvii}^e siècle : *la Herse*, de Claude de la Moustre, le 1^{er} mai 1629 et le 4 mai 1632, pour dix-huit mille cinquante livres ⁵ ; *la Salamandre*, d'Antoine Hubert, maître charron, le 12 mars 1618, pour dix-huit cents livres ⁶ ; *le Coq fin*, de Claude Roger, le 20 mars 1675, pour trois mille livres ⁷ ; *le Cheval blanc*, de Charny, le 31 janvier 1647, pour six mille livres ⁸ ; *le Barillet d'or*, de Claude Landelle ⁹, le 18 août 1607 ; *l'Image saint Michel*, de Michelle Marotin, veuve de Gilles Lahogue, le 20 mars 1677, pour quatorze mille livres ¹⁰ ; la maison *des Chapelains*, de Robert Lingres ¹¹, le 20 septembre 1617 ; les *Cinq Chapelets*, de

maison près de ce monastère, cherchant tous les moyens imaginables d'y faire le bien. » (*Chroniques*, t. I, p. 260). Nous croyons que cette maison était une de celles de la cour ; l'autre fut peut-être construite par les soins de l'abbé Le Camus. (BRICE, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris, 1684, t. II, p. 86).

1. Arch. Nat. S. 4659, cote gg, 1^{re} liasse, pièce 2.

2. Arch. Nat. S. 4657, cote V, 1^{re} liassé, pièce 2.

3. Arch. Nat. S. 4659, cote hh, 1^{re} liasse, pièces 1, 2, 14.

4. Arch. Nat. S. 4657, cote Z, 1^{re} liasse, pièce 1.

5. Arch. Nat. S. 4656, cote Q, 1^{re} liasse, pièces 3 et 5.

6. *Ibid.*, cote N, 1^{re} liasse, pièces 1 et 2.

7. S. 4657, cote Y, 1^{re} liasse, pièce 1.

8. *Ibid.*, cote S, 1^{re} liasse, pièce 1.

9. S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 5. *La Foulerie Bourbon* ou *Pressoir d'or*, qui était en face du *Barillet d'or*, n'est pas signalée dans la Déclaration de 1790. Peut-être avait-elle été vendue. Elle fut achetée à Landais, le 15 avril 1608, pour quinze cents livres (S. 4659, cote LL, pièce 2).

10. S. 4658, cote AA, 1^{re} liasse, pièce 1.

11. S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 5. Pour la maison *des Chapelains* et

Mercier et Ferrault, les 21 et 31 janvier 1626, pour deux mille cinq cents livres ¹. L'hôtel de Villefort fut construit en 1653, sous le priorat de la Mère Madeleine de Jésus, sur un terrain dont une partie appartenait au carmel. Il serait mieux appelé l'hôtel de Bul lion, puisque l'abbé de ce nom en paya tous les frais, qui s'élevèrent à vingt-neuf mille cent quatre-vingt-six livres ². Le *Heaume* fut acheté par Michel de Marillac, à Guillaume Thiroin, le 26 août 1629, pour seize cents livres, et donné le même jour aux carmélites ³; le *Cheval bardé* fut acheté à Pierre Pilverdier, le 17 août 1648, pour six mille deux cents livres ⁴, qui furent payées grâce à une fondation de la princesse de Condé. *Notre-Dame de Liesse*, vendue par les héritiers de Georges Niques, fut adjugée au carmelle le 9 mars 1715, pour dix-huit mille livres ⁵.

De toutes ces maisons une description exacte, accompagnée parfois d'un plan, a été faite en août et septembre 1790, sur l'ordre des commissions de l'Assemblée nationale et de la Commune, par les experts Pasquier, Signy, Feuillet et Chabouillé. Reproduire ici leur travail et même le résumer, serait trop long et fastidieux. Nous nous contenterons, en les complétant par d'autres qui sont antérieurs, de leur emprunter des renseignements relatifs aux immeubles qui offrent un intérêt particulier. L'hôtel de Villefort comprenait un corps de logis de treize toises de long sur cinq de large et deux ailes, où se trouvaient les deux escaliers, l'un grand, l'autre petit, par lesquels on montait au premier étage et aux galetas. Il était limité, devant, par une cour d'honneur, large de treize toises et longue de neuf, derrière et du côté du *Petit logis*, par un jardin planté d'arbres. On y accédait du passage

celle du *Barillet d'or*, nous n'avons pas trouvé, comme pour les autres, l'acte d'acquisition. Les renseignements que nous donnons sur leur origine sont empruntés à une Déclaration du 12 septembre 1753.

1. S. 4656, cote O, 1^{re} liasse, pièces 5 et 8.

2. S. 4655, cote D, 3^e liasse, pièce 9. Le devis était de 23.000 livres; mais des travaux supplémentaires entraînèrent un surcroît de dépenses de 6.186 livres.

3. S. 4656, cote P, 1^{re} liasse, pièce 1.

4. S. 4657, cote T, 1^{re} liasse, pièces 1 et 2.

5. S. 4658, cote BB, 1^{re} liasse, pièce 1.

public par une petite porte, qui s'ouvrait sur la cour d'honneur, et de la rue Saint-Jacques par une porte cochère et une avant-cour. Au-dessus de la porte cochère, correspondant au n° 282 actuel, et en bordure de la rue s'élevait un immeuble que les Carmélites avaient acheté ¹, le 4 mai 1640, et qu'elles firent reconstruire au milieu du xviii^e siècle. Il était loué tantôt séparément, tantôt avec l'hôtel de Villefort ².

Il y avait deux maisons dans la cour, l'une à droite, l'autre à gauche de l'entrée de la rue d'Enfer. Celle de gauche, la moins importante, était bornée à l'est, par un jardin ; au sud, par la petite cour ; à l'ouest, par la rue d'Enfer ; au nord, par l'hôtel de Chaulnes. Elle se composait d'un bâtiment double en profondeur, avec rez-de-chaussée et cave au-dessous, entresol, premier étage, couverture en tuiles et en ardoises. Le rez-de-chaussée contenait deux pièces à cheminée, deux cabinets et une chambre de domestique. Le jardin, d'une superficie à peu près égale à celle de la maison, touchait, du côté de l'est, le mur qui séparait la petite cour de la grande. Il était « orné dans son pourtour de plates-bandes avec différens arbustes et d'une corbeille en gazon au milieu de son sol ³. »

Le 12 septembre 1790, les délégués des experts, qui firent l'inventaire de cette maison, observèrent qu'il serait avantageux de la vendre, en un seul lot avec la petite cour, et d'ouvrir le passage public derrière le jardin et la maison, le long du mur mitoyen de l'hôtel de Chaulnes. Pour des motifs que nous ignorons, le projet ne fut pas adopté. Peut-être échoua-t-il devant l'opposition des carmélites, au nom desquelles leur dépositaire, la Mère Scolastique de saint Bernard, adressa, le 14 du même mois, à M. Pasquier, un des experts, la lettre suivante : « Vous êtes peut-être, Monsieur, déjà prévenu que nous avons refusé hier l'entrée de la maison de M. notre confesseur aux personnages que vous aviez envoyé pour en faire l'état. Je leur ai promis d'avoir l'honneur de vous écrire à ce sujet et de vous dire les raisons qui m'ont fait

1. S. 4657, cote R, 1^{re} liasse, pièce 1.

2. S. 4655, cote D, 3^e liasse. Les vingt-cinq pièces de cette liasse concernent l'hôtel de Villefort. Cet hôtel eut pour entrepreneur Delespine.

3. Arch. du carmel (Procès-verbal an V).

agir ainsi. Je crois, Monsieur, que c'est une méprise de votre part, parce que votre rôle ne portoit pas cette petite maison et même que vous et d'autres ne pouvoient être chargé de cette opération, puisque cette maison n'étoit point porté sur l'inventaire que nous avons envoyé à la ville. Nous en avons prévenus Mrs les Municipaux qui ont entrés icy ; ils sont convenue avec justice que le logement de notre confesseur, il n'en devoit point être mention, puisque, tant que nous existerons, il est nécessaire que nous aïons cette petite maison, qui fait corps avec la nôtre. Je vous prie donc, Monsieur, d'avoir égard à cette représentation et d'en faire faire l'observation ¹. »

La maison de droite, beaucoup plus considérable que la précédente, s'étendait de la rue d'Enfer à la maison des tourières, contiguë à l'église. Divisée en trois parties sur la longueur, dont la première près de la rue d'Enfer était simple et les deux autres doubles en profondeur, elle avait un rez-de-chaussée avec cave, un entresol, deux étages et un grenier couvert en tuiles et elle dépassait la maison des tourières de toute la toiture. Le rez-de-chaussée, proche de la rue d'Enfer, renfermait la loge de la portière, un escalier, une cuisine, un bûcher, un vestibule et une pièce réservée aux carmélites et ayant son entrée par derrière, du côté du jardin. Plus loin se trouvaient des parloirs. Les étages étaient occupés par des chambres à coucher et les pièces accessoires de l'appartement. On y accédait par trois escaliers, dont deux petits aux extrémités et un grand au milieu. Les murs de face étaient construits en moellons, avec chaîne de pierre. D'après un plan de la première moitié du ^{xviii}^e siècle, il y avait huit fenêtres, sur le devant et trois portes correspondant aux escaliers, deux petites et une porte cochère ; deux fenêtres sur le pignon de la rue d'Enfer. Conformément à la règle, il n'y avait aucune ouverture, derrière, du côté du couvent, sauf la porte réservée aux religieuses et la porte cochère par où les voitures se rendaient aux lieux claustraux et aux jardins ².

1. *Arch. Nat.* Q² 119.

2. *Arch. Nat.* S. 4655, cote h, 2^e liasse, pièce 12. Cette pièce est intitulée : *Plans de nôtre maison dans nôtre cour* ; Q² 119.

* * *

Quels étaient les locataires des carmélites ? Ils pouvaient être rangés en deux classes. Les plus nombreux, exerçant un métier, ou une profession libérale, s'étaient installés au faubourg Saint-Jacques, comme ils l'auraient fait ailleurs, sans autre dessein que celui d'y gagner leur vie. Ainsi nous voyons en 1712, rue de la Bourbe, « un entrepreneur de nettoyage des rues » ; en 1739 un loueur de voitures ; en 1790 un notaire, un marchand de chevaux, un menuisier. La *grande Herse*, qui était déjà une auberge, du temps du Prieuré, le redevint avant la Révolution¹. Entre 1622 et 1680, la *Salamandre* fut louée successivement à un voiturier, à un vitrier, à un maçon. En 1722, le *Cheval blanc* était loué à un pâtissier ; le *Barillet d'or* à un monteur de bois ; les *Cinq Chapelets* à un drapier ; en 1790, la *Salamandre* et le *Coq fin* à un perruquier. Le *Heaume* fut occupé longtemps par une boulangerie. *Notre Dame de Liesse*, qui était un vaste immeuble, compta beaucoup d'artisans et de commerçants².

Les autres locataires, bourgeois ou nobles, qui vivaient de leurs rentes, obéissaient à un mobile différent, en venant demeurer au faubourg Saint-Jacques. Ils recherchaient le calme et le bon air, qui leur manquaient à la ville et qui régnaient sur ces hauteurs, dont Bossuet a loué le charme, dans son oraison funèbre du P. Bourgoing³. Ce qui les attirait encore, c'était le voisinage de nombreux couvents : les Capucins, le Val de Grâce, les Bénédictins anglais, les Feuillantines, les Ursulines, les Visitandines, Saint-Magloire, la Chartreuse, l'Institution de l'Oratoire, Port-Royal, qui entouraient le carmel, comme une couronne, égayaient le ciel du tintement de leurs cloches et remplissaient les chapelles de leurs psalmodies. Ce qui les atti-

1. Elle était située, en 1790, au n° 71 de la rue Saint-Jacques.

2. *Arch. Nat.* S. 4655 (Déclarations de 1722, 1739, 1790) ; S. 4656, cote N, 4^e liasse, pièces 1, 3, 4, 5 ; cote O, 2^e liasse, pièces 2-7 ; cote P, 3^e liasse, pièces 1-8.

3. Ed. LEBARQ, t. IV, p. 317. « Allez à cette maison (Saint-Magloire) ; là dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, un nombre infini d'ecclésiastiques respire un air encore plus pur de la discipline cléricale. »

rait surtout, c'était le carmel lui-même, auquel les unissaient les liens de l'affection ou de la piété ; c'était le désir de participer à sa vie mystique et de se sanctifier à son ombre.

Tels furent ordinairement ceux qui habitaient les maisons de la cour, pour lesquelles la proximité du couvent imposait un choix plus sévère. Par la lettre citée plus haut, nous avons appris que celle de gauche était, en 1790, la demeure du confesseur. Auparavant elle avait été occupée par des locataires, laïcs ou ecclésiastiques. Après Mlle de Bellefonds, nous y rencontrons l'abbé de Circourt, janséniste avéré, qui, ne payant pas son loyer, résilia son bail, le 25 mars 1748, sur l'ordre de Dom Lataste, supérieur du carmel¹. Il fut remplacé par Jean-Baptiste-Pierre de Saint-Germain², auquel succéda, le 19 juillet 1753, François de Salignac de la Motte Fénelon, doyen de Tarascon et archidiaque d'Avignon³. Dans la maison de droite, il y avait une partie, probablement la plus proche de l'église, réservée au supérieur, aux sacristains, au prédicateur⁴. Le reste était loué à des personnes du monde, parmi lesquelles nous avons relevé les noms suivants : Louise-Antoinette Thérèse de la Châtre, maréchale d'Humières⁵, le 1^{er} octobre 1714 ; Anne-Marguerite Prévost⁶, veuve de François le Foin, conseiller au Parlement, le 16 mai 1724 ; Judith Baudry⁷, le 20 novembre 1727 ; la comtesse de Carlinford⁸ le 29 janvier 1739 ; Mlle Anne-Marguerite Guesnon⁹, le 6 mars 1734 ; Jeanne-Charlotte de Viard, veuve du comte de la Neuville¹⁰, le 19 décembre, 1747 ; à la même époque, le comte d'Osmont¹¹, frère de la prieure,

1. *Arch. Nat.* S. 4658, cote DD, 4^e liasse, pièce 8.

2. *Ibid.*, pièce 10.

3. *Ibid.*, pièce 11.

4. *Arch. Nat.* S. 4655 (Procès-verbal du 21 juin 1790).

5. *Ibid.* (Déclaration du 25 juin 1722). La maréchale y était encore à cette date. Elle mourut en 1724, à l'âge de 88 ans. Son mari, Louis de Crevant, duc d'Humières, mourut à Versailles en 1694.

6. S. 4658, cote DD, 4^e liasse, pièce 5.

7. *Ibid.*, pièce 2.

8. *Ibid.*, pièce 6.

9. *Ibid.*, pièce 7.

10. *Ibid.*, pièce 9.

11. *Bibliothèque nat.* Ms. f. f. 17.719, fol. 117.

Mère Louise de saint Augustin ; puis entre 1748 et 1752, la comtesse de Bracque, la marquise des Armoises, Mme Le Doux, la marquise de Jarente, la marquise de Glacy, M. Coquerest, la marquise de Villeneuve, M et Mme de Saint-Fulgent, Mlle de Chastel¹ ; ensuite Marie Eléonore Demaillé, comtesse de Sade², le 10 décembre 1753 ; Jean Alphonse de Sauveterre³, ancien ministre de France en Prusse, le 18 septembre 1756 ; Renée Pélagie Cordier de Montreuil⁴, épouse délaissée de Louis Donatien, comte de Sade, le 13 mai 1777 ; la marquise de Boursanne⁵. En 1790, l'immeuble, loué sans bail à plusieurs, avait été abandonné, sauf par un locataire du troisième étage, l'abbé Turmines⁶.

Des personnes de même qualité que les précédentes habitaient aussi l'hôtel de Chaulnes, nous l'avons vu ailleurs⁷, et certaines maisons de la rue de la Bourbe et de la rue Saint-Jacques. A la rue de la Bourbe, le plus grand immeuble fut loué le 15 septembre 1772 à Marie-Catherine-Euphrasie d'Estaing, veuve de Louis-René-Edouard Colbert, comte de Maulevrier, lieutenant général des armées et ministre plénipotentiaire près l'infant duc de Parme⁸ ; le 31 décembre 1777 à Maximilien-Louis de Buissy, conseiller du roi, ancien président à mortier du Parlement des Flandres, marié à Claire-Louise-Christine-Loison Darmans⁹ ; le 26 mars 1783 au vicomte Charles-Jean de Rivière de Rifardeau, marié à Agnès-Elisabeth Cailleteau, laquelle, devenue veuve, continua d'habiter rue de la Bourbe, jusqu'à la Révolution¹⁰.

Lorsque Michel de Marillac légua le *Heaume* au carmel, le 26 août 1629, il en réserva l'usufruit à sa belle-fille, Marie de Creil¹¹, qui

1. *Arch. Nat.* H⁵ 4092, p. 61, 72, 78.

2. *Arch. Nat.* S. 4658, cote DD, 4^e liasse, pièce 14.

3. *Ibid.*, pièce 16.

4. *Ibid.*, pièce 17.

5. *Ibid.*, 1^{re} liasse, pièce 12.

6. S. 4655 (Déclaration du 27 juin 1790).

7. Ch. V.

8. *Arch. Nat.* S. 4659, cote hh, 6^e liasse, pièce 42.

9. *Ibid.*, pièce 43.

10. *Ibid.*, pièce 45 ; S. 4655 (Déclaration du 27 février 1790).

11. *Arch. Nat.* S. 4656, cote P, 1^{re} liasse, pièce 1.

avait épousé René de Marillac, mort le 29 septembre 1621, au siège de Montauban. A l'occasion de ce deuil cruel, la Mère Madeleine de saint Joseph écrivit une lettre touchante au garde des Sceaux. La jeune veuve, qui n'ignorait pas les sentiments de la prieure et des autres carmélites, pouvait attendre d'elles appui et consolation. Il semble qu'elle habita le *Heaume*, dès l'année 1629, et qu'après la mort de son beau-père, elle occupa aussi son *ermitage*, dont l'usufruit lui avait été parcelllement réservé. Mais quand les religieuses en eurent besoin pour y établir le *Petit logis*, Marie de Creil le leur céda volontiers et se contenta d'un seul logement, jusqu'à son entrée au carmel, qui eut lieu en 1640, après celle de ses trois filles ¹.

La maison des *Chapelains*, située à l'entrée du passage et composée d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un grenier, était appelée aussi la maison des *ecclésiastiques* et des *sacristains*. Ces différents noms nous laissent entendre qu'elle servit de demeure aux gens d'église, laïcs ou clercs, préposés au service du carmel. Combien de temps y restèrent-ils, avant d'habiter dans la cour ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est qu'ils y entrèrent ² vers 1617, qu'ils y étaient encore en 1662, et qu'ils l'avaient quittée le 15 juillet 1746. A cette date, en effet, cette maison fut louée par Mme de Laideguide ³, qui y résidait déjà depuis quelque temps et y

1. De LEZEAU, *Vie manuscrite*, première partie, fol. 32-38. (*Bibl. nat.* Ms. n. a., fr. 82) ; *Chroniques*, t. I, p. 180-184. Marie de Creil était décidée à entrer plus tôt au couvent ; mais, sur le conseil du cardinal de Bérulle, elle resta dans le monde pour s'occuper de ses enfants, qui étaient au nombre de cinq : Michel, conseiller d'Etat ; Louis, chevalier de Malte ; Adrienne (Marie de saint Michel), Marguerite (Marguerite-Thérèse de Jésus) carmélites à Paris, et Marie (Marie-Madeleine de l'Incarnation) carmélite à Pontoise. C'était à la vêtue d'Adrienne, en 1630, que le garde des Sceaux disait, parlant de sa petite-fille : « Il me semble que je suis aujourd'hui le plus grand seigneur de tout le monde, me voyant avoir une fille qui a Jésus-Christ pour espoux. » Valence de Marillac, tante des précédentes, fut religieuse à Pontoise, sous le nom de Marie du saint Sacrement.

2. C'est peut-être là que logeait un sacristain, nommé Etienne, ancien domestique de Mme Acarie, qui fut atteint de la fièvre et « mourut en peu de jours, en une chambre des ecclésiastiques, près du monastère. » Du VAL, *Vie de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 75.

3. Arch. Nat. S. 4658, cote EE, 2^e liasse, pièce 6. Dans les actes de cette époque, on trouve un notaire de ce nom.

avait même été précédée par le médecin Philippe Hecquet ¹. Elle eut pour successeurs le 23 juillet 1754, Laurent-François Defalcos, marquis de la Blache, « maître de camp du régiment royal dragon » et sa femme Josèphe-Marguerite-Michel de Roissy ². Le 1^{er} septembre 1760, un autre bail fut signé par Françoise Hippolyte Leriger de la Faye, dame de Condé et autres lieux, qui avait épousé récemment Lucrétien-Henry-François-Charles de la Tour du Pin ³. Enfin le 15 mars 1764 se présenta un nouveau locataire. C'était Henry Hachette Desportes, évêque *in partibus* de Cydon, puis de Glandève. Derrière la maison était un jardin, planté de tilleuls, par où l'on communiquait avec la ruelle conduisant du passage public à l'infirmerie du monastère. Il fut stipulé, dans le bail, qu'avec l'agrément des religieuses, le prélat, accompagné d'un prêtre et d'un assistant, pourrait prendre cette voie pour aller dire sa messe dans une chapelle de l'infirmerie ⁴.

*
* *

La situation de l'hôtel de Villefort et le prix de son loyer le destinaient à des personnes riches et amies du carmel. Son premier locataire fut l'abbé de Bullion, qui en avait acquitté tous les frais de construction et d'ameublement, sans autre condition que d'en posséder l'usufruit jusqu'à sa mort ⁵. Il s'y installa probablement à la fin de l'année 1656, époque à laquelle des experts vérifièrent les travaux et en constatèrent l'achèvement ⁶. Il n'en jouit pas longtemps, puisqu'il mourut le 30 septembre 1659, comme en témoigne son épitaphe ⁷. Fut-il immédiatement remplacé et

1. Arch. Nat. LL. 793, *Etat en forme de journal des Papiers concernant la cure et la paroisse de St Jacques - St Philippe du Haut-Pas*, t. I, p. 86. D'après ce journal, l'abbé Le Camus habita la même maison.

2. Arch. Nat. S. 4658, cote EE, 2^e liasse, pièce 1.

3. *Ibid.*, pièce 2.

4. *Ibid.*, pièce 3. Cette chapelle était en dehors de la clôture. Mais une grille permettait aux religieuses malades d'assister à la messe et de communier.

5. S. 4655, cote D, 3^e liasse, pièce 9.

6. *Ibid.*, pièce 10. L'expertise est du 14 octobre 1656.

7. Voir ch. IX.

par qui ? Nous ne savons ¹. Mais il est certain que la duchesse de Longueville, quelques années plus tard, loua cet hôtel ². Le souvenir des carmélites, qu'elle avait fréquentées, toute jeune, avec sa mère, la princesse de Condé, ne l'avait pas abandonnée au cours de son existence orageuse. Après la Fronde, qui lui avait enlevé bien des illusions, elle se rapprocha de Dieu et renoua ses relations avec le grand couvent. Dans une lettre adressée en 1666 à son nouveau directeur de conscience, M. Marcel, curé de Saint-Jacques ³, elle annonçait qu'elle se faisait préparer un appartement près deses chères carmélites ⁴. Elle y séjourna dès cette époque, par intermittence. Puis délaissant peu à peu son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, elle s'y fixa ⁵ après la mort de son fils, tué en 1672, au passage du Rhin, et n'en sortit guère que pour se rendre à Port-Royal, où elle possédait un autre logement et rencontrait ses amies intimes, Mme de Sablé et Mlle de Vertus ⁶. Si détachée qu'elle fût du monde et de ses grandeurs, la duchesse n'en gardait pas moins, pour sēs visites, domestiques, carrosse et chevaux, pour lesquels il lui fallait de l'espace. Cet hôtel de la rue Saint-Jacques lui offrait toutes les commodités voulues, parce qu'il comprenait, outre de vastes appartements, une écu-

1. D'après Mlle de Montpensier, il semble que l'abbé Le Camus occupa cet hôtel, après l'abbé de Bullion. *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1838, p. 486.

2. Nous n'avons pas retrouvé le bail. Villefore prétend que la location eut lieu vers 1663. (*La vie de Mme la duchesse de Longueville*. Liège, 1738, t. II, p. 147).

3. M. de Sacy, son confesseur, venait d'être enfermé à la Bastille.

4. Elle avait habité jadis, avec sa mère, un appartement du *Petit Logis*, en qualité de fondatrice. Mais, après la mort de la princesse de Condé, survenue en 1650, les carmélites, frappées des inconvénients que présentait pour elles-mêmes l'entrée de leurs fondatrices dans la clôture, s'étaient décidées à ne plus accorder ce privilège à personne. De plus, par un bref du 26 septembre 1661, le pape Alexandre VII leur avait interdit de recevoir dans le couvent « aucunes femmes de quelque état, degré, dignité et qualité qu'elles soient, même princesses » (*Chroniques*, t. I, p. 280).

5. Arch. Nat. LL. 793-794 (*Elat en forme de journal*, t. I, p. 84 et table des matières, t. II, p. 38).

6. Ce fut elle qui annonça à Mme de Longueville la mort de son fils (Mme de Sévigné, lettre du 20 juin 1672).

rie et une remise et communiquait avec le passage des carmélites et avec la rue.

Durant son séjour près du carmel, Mme de Longueville s'efforça de mener la vie de pénitence pour laquelle, dans sa jeunesse, elle avait ressenti quelque attrait. Une de ses mortifications était de prendre son sommeil, non dans son lit, mais sur la dure. « La maréchale d'Humières, écrit Villefore, a dit bien des fois à ses amies, en leur montrant son plancher : « Voilà où Mme de Longueville couchoit à platte terre, car alors le plancher n'estoit pas parqueté ¹. » Sa chambre, témoin de ses austérités, fut aussi le rendez-vous d'une élite. Elle y recevait fréquemment la visite de son frère, de Mlle de Vertus et du comte de Tréville, petit cercle d'amis qu'elle avait volontairement restreint. Elle y mourut le 15 avril 1679. « Ce jour-là, M. le Prince, raconte son biographe, vint encore la voir et se tint au pied de son lit, pendant que le curé de Saint-Jacques, pour animer sa confiance à la Mère du Sauveur, lui paraphrasoit le *Salve Regina*. Toute sa raison, qu'elle conserva jusqu'à la fin, la rendoit présente et sensible à toutes les paroles de son pasteur ; et, quand il fut à cet endroit : *Montrez-nous, après cet exil, Jésus, ce bienheureux fruit de votre sein*, la malade fit un effort pour se remettre sur son séant, les bras étendus, comme si elle eût voulu s'élancer au Ciel. Ah ! que je suis touché, s'écria M. le Prince, en sortant. — Monseigneur, lui dit le curé, *cela vous touche, parce que cela est vrai* ². » Le lendemain, son corps fut conduit à l'église paroissiale, pour le service funèbre, et ramené en grande pompe au couvent, où il fut inhumé.

Après le décès de la duchesse, le maréchal de Bellefonds exprima le désir de louer son appartement. Nul ne semblait avoir plus de chances de l'obtenir que cet ami de Bossuet, neveu de la prieure, la Mère Agnès de Jésus-Maria, ancien confident de Mlle de la Vallière et son premier guide spirituel. Cependant sa demande fut rejetée, par ordre du roi, qui promit d'ailleurs de verser le prix du loyer. Selon une rumeur recueillie par Villefore, l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, fit, à ce sujet, une dé-

1. VILLEFORE, *op. cit.*, t. II, p. 172.

2. *Ibid.*, p. 178.

marche au carmel, où il n'avait pas paru durant la maladie de Mme de Longueville, dont il réprouvait les attaches jansénistes. En écartant M. de Bellefonds, alors suspect, il aurait voulu sans doute préserver les carmélites du danger de la contagion et manifester son hostilité à la secte. Ce qui rend cette démarche vraisemblable, c'est qu'elle aurait coïncidé avec une autre du même prélat à Port-Royal, où il somma les religieuses de changer de confesseurs ¹.

Le 26 février 1682, l'hôtel de Villefort fut loué à vie par Charles de Coulanges, chevalier et seigneur de Saint-Aubin ². Nous savons par sa nièce, Mme de Sévigné, dans quels sentiments de foi vive et d'austère piété il y vécut et mourut. Il avait gagné l'estime des carmélites, qui, « par pure amitié », lui firent célébrer, dans leur église, un service funèbre ³. Après son décès, sa femme sous-loua la plus grande partie de l'immeuble à Mme de Couasquin de la Marsillière ⁴. Parmi ceux qui l'habitèrent ensuite, nous voyons la comtesse de Mornay, qui loua également à vie ⁵, par bail du 3 septembre 1703 ; la maréchale d'Humières ; la comtesse de Montrevel ⁶, qui loua le 10 octobre 1741 ; Joseph-Maurice Annibal de Montmorency-Luxembourg ⁷, maréchal des camps, qui subrogea en son droit de jouissance, le 4 septembre 1754, François-Marie Devillers-Lafaye, comte de Vaulgrenant, ambas-

1. *Ibid.*, p. 187.

2. *Arch. Nat.* S. 4657, cote R, 1^{re} liasse, pièce 2. L'hôtel est ainsi décrit : « un grand corps de logis couvert d'ardoises, cuisines, cours, escuries, remises de carosse et jardins, le tout attenant les murs de la closture de leur monastère dont la principale entrée est à la porte cochère dans la grande rue dudit fauxbourg et cy devant occupé par defunte Madame de Longueville, sans y comprendre le corps de logis sur la rue sous lequel est l'allée qui conduit à la dite maison. »

3. Lettre du 30 novembre 1688. Il fut marguillier d'honneur à Saint-Jacques du Haut-Pas. (*Arch. Nat.* LL. 793. *Journal*, t. I, p. 117-121).

4. *Arch. Nat.* S. 4666, cote VV, 3^e liasse, pièce 9.

5. S. 4655 (Déclaration du 23 juin 1722).

6. S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 11. Elle y était encore en juin 1752 (H^o 4092, p. 55).

7. Il fit faire des réparations et améliorations (glaces, parquet, plomberie, toiture) pour une somme de 8.855 livres, que les Carmélites lui remboursèrent (S. 4657, cote R, 1^{re} liasse, pièces 3 et 4.)

sadeur plénipotentiaire aux cours de Sardaigne, de Pologne et d'Espagne ¹. A son tour, le comte de Vaulgrenant céda ses droits, en 1773, à Marie-Marthe de Cotte, veuve de Pierre-Paul Gilbert de Voisins, président au Parlement ². Le nom que porte aujourd'hui cet hôtel lui vient de sa dernière locataire, la comtesse veuve de Villefort, qui le loua le 4 octobre 1783, et l'occupait encore, au début de la Révolution ³.

Si les locataires, dont nous venons de résumer l'histoire, retiraient quelque profit, matériel ou moral, de leur séjour au faubourg Saint-Jacques, ils procuraient en retour de précieux avantages au monastère. Par le droit qu'elles se réservaient de les choisir et, si elles n'en étaient pas satisfaites, de leur donner congé ⁴, les carmélites pouvaient maintenir autour d'elles le calme et la bonne tenue, propices, sinon indispensables, à la vie du cloître. Par la proximité de leurs sacristains, de leur confesseur et d'autres ecclésiastiques, qui leur étaient dévoués, elles étaient assurées du service et des secours religieux, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'elles en eussent besoin. Par le voisinage de personnes pieuses et influentes, amies éprouvées de leur couvent, elles possédaient un moyen facile et sûr d'atteindre le monde, dont la clôture les séparait, de lui adresser leurs requêtes et d'en recevoir l'assistance.

*
* *

Comme le monastère lui-même, les maisons locatives du carmel furent mises à l'encan et vendues pendant la Révolution. Avant même l'expulsion des religieuses, des spéculateurs ou des locataires, flairant une bonne aubaine, en avaient demandé l'achat

1. S. 4657, cote R, 1^{re} liasse, pièce 5.

2. *Ibid.*, pièce 8.

3. S. 4655.

4. Dans le bail du 26 juin 1682, fait à vie à M. et à Mme de Coulanges, pour l'hôtel de Villefort, il est stipulé que le preneur ne pourra admettre « en la dite maison aultres personnes que luy, Madame son épouze et leurs domestiques, ny transporter le droit de la dite jouissance à qui que ce soit, sans le consentement par écrit des dites révérendes mères religieuses carmélites. » (Arch. Nat. S. 4657, cote R, 1^{re} liasse, pièce 2.)

à la commune de Paris. Ainsi le 27 août 1790, la veuve Carteri manifestait l'intention d'acquérir l'immeuble qu'elle occupait, depuis dix-huit ans, rue de la Bourbe ; le 7 septembre de la même année, François Horaist, maître boucher, rue des Bourguignons, convoitait la *grande et la Petite Herse*, estimées trente-six mille cent quatre-vingt livres ; le 11 février 1791, Ducellier, entrepreneur de bâtiments, rue de la Tonnellerie, offrait sept mille trois cent trente-neuf livres de la maison de la rue de la Bourbe louée au vicomte de Rivière ¹. A leur retour, en 1802, les carmélites rachetèrent celles de la cour, qui n'avaient subi aucun dommage. Mais la construction de leur nouveau couvent en 1855 les obligea à en démolir la plus grande partie. L'autre a été entièrement détruite en 1912. Sur l'emplacement des maisons de la rue de la Bourbe a été tracé le boulevard de Port-Royal. Quant à celles de la rue Saint-Jacques, la rue et la place du Val de Grâcé en ont fait disparaître plusieurs, tandis que d'autres ont été reconstruites. La plus célèbre de celles qui subsistent, l'hôtel de Villefort, en attendant sa démolition, est dans un état de dénuement et d'abandon qui contraste péniblement avec la vie et l'éclat du passé.

1. *Arch. Nat.* Q¹ 1362-63, n^{os} 422, 677, 1627 ; *Arch. du Département de la Seine.* D. 298, q^{1a}, p. 229, 229 bis, 254, 260, 262, 265, 271-272.

CHAPITRE XIII

Revenus et charges

Comme on vient de le voir, les carmélites étaient propriétaires. Le droit de posséder leur avait été reconnu ou plutôt imposé par le Parlement, le 1^{er} octobre 1602, lorsque, fixant un point laissé en suspens par les fondateurs du premier monastère, il enregistra les lettres patentes d'érection, avec cette clause ; « que les religieuses ne pourront demander l'aumosne¹. » En quoi consistaient leurs revenus ? D'où provenaient-ils ? Étaient-ils équivalents à leurs charges et, en cas de déficit, par quoi étaient-ils suppléés ? Ces questions, auxquelles il suffira de répondre ici d'une façon sommaire, sont exposées avec tous les détails dans les diverses déclarations que les carmélites remirent, de 1661 à 1790, soit au greffe de main-morte, soit au domaine royal, soit à la municipalité de Paris².

*
* *

Par décret du 13 novembre 1789, l'Assemblée nationale ordonna que « tous les titulaires de bénéfices, de quelque nature

1. *Arch. Nat.* S. 4655, cote D, 1^{re} liasse, pièce 1.

2. On les trouvera aux *Archives Nationales*, dans les cartons suivants : (année 1661) S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 7 ; (année 1667) *Ibid.*, 3^e liasse, pièce 13 ; (sans date, mais vers 1680) *Ibid.*, 4^e liasse, pièce 8 ; (année 1722) S. 4655 ; (année 1730) *Ibid.*, (sans date, mais vers 1737) S. 4666, cote VV, 4 liasse, pièce 20 ; (année 1739) S. 4655 ; (année 1756) S. 4666, cote VV, 4 liasse, pièce 10 ; (sans date, mais 1757 ou 1758) *Ibid.*, pièce 9 ; (année 1774) *Ibid.*, pièce 17 ; (année 1790) S. 4655. Voir aussi sur le même sujet : Q² 119.

qu'ils soient et tous supérieurs de maisons et établissemens ecclésiastiques, sans aucunes exceptions, seront tenus de faire, sur papier libre et sans frais, dans deux mois, pour tout délai, à compter de la publication dudit décret, par devant les juges royaux ou les officiers municipaux des lieux, une déclaration détaillée de tous les biens mobiliers et immobiliers dépendans desdits bénéfices, maisons et établissemens, ainsi que de leurs revenus, et de fournir, dans le même délai, un état détaillé des charges dont les dits biens peuvent être grevés¹. » Conformément à ce décret, Jean-Pierre Graffin, avocat au Parlement, dressa, au nom des carmélites, un état complet de leurs revenus et de leurs charges, en date du 27 février 1790. Les revenus annuels s'élevaient alors à cinquante-deux mille sept cent quarante-deux livres, quatre sols, dix deniers. Ils provenaient de maisons locatives, de fermes et de rentes perpétuelles ou viagères. Les maisons rapportaient, à elles seules, vingt-trois mille cinq cent quarante-trois livres. Une autre part importante de revenus, vingt mille cinquante livres, venait de la seigneurie de Chaveroches et de six fermes situées à Silly, à Gonesse, à Mitry, au Tremblay, au Thil et à Épinay². Les rentes perpétuelles fournissaient sept mille quatre cent trente-sept livres, seize sols, dix deniers et les rentes viagères dix-sept cent-onze livres, huit sols³.

Les biens immobiliers, qui constituaient les quatre cinquièmes de ces revenus, appartenaient de longue date aux carmélites. Nous avons vu, au chapitre précédent, que toutes leurs maisons du faubourg Saint-Jacques, à l'exception de Notre-Dame de Liesse, avaient été acquises au cours du xvii^e siècle. Des trois autres qui sont inscrites dans la déclaration de 1790, l'une, appelée l'hôtel de Louis le Grand et située rue de la Jusienne, avait été achetée⁴, le 10 janvier 1669 ; les deux autres, situées rue de Po-

1. *Arch. Nat.* S. 4655.

2. Ces deux dernières localités sont en Normandie, aux environs de Caen.

3. Déclaration du 27 février 1790.

4. *Arch. Nat.* S. 4659, cote ff, 1^{re} liasse, pièce 2. Elle fut achetée à François Veillard, seigneur de Villeneuve, pour 2.000 livres de rente, rachetables au dernier vingt, 40.000 livres. Le 1^{er} avril 1670, les carmélites remboursèrent

pincourt, avaient été achetées¹ le 9 décembre 1729. Quant à la seigneurie de Chaveroches et aux fermes², elles avaient toutes été acquises entre 1608 et 1686. Les rentes perpétuelles étaient plus récentes, sauf deux, qui remontaient au xvii^e siècle³. La plupart avaient été constituées entre 1720 et 1730, soit avec le capital

le capital de 1.500 livres, soit 30.000 livres. *Ibid.*, pièce 6. Les baux de cette maison sont dans la 3^e liasse.

1. *Ibid.*, S. 4658, cote CC, 1^{re} liasse. Elles avaient été achetées à Jacques Julienne 42.000 livres.

2. La seigneurie de Chaveroches près de Moulins fut acquise le 4 mars 1686 à Bernard de la Guiche, comte de saint-Géran, pour 38.000 livres. Elle comprenait un vieux château et des droits seigneuriaux (S. 4663, cote SS, 1^{re} liasse, pièce 2. Les baux sont à la 19^e liasse). — La ferme de Silly fut acquise en deux lots : 66 arpents donnés par les époux Acarie, le 29 août 1608 (S. 4661, cote QQ, 1^{re} liasse, pièce 1) et trois arpents et demi achetés 650 livres le 26 juillet 1647 (*Ibid.*, 4^e liasse, pièce 1). — La ferme de Gonesse fut acquise en trois lots : 114 arpents, le 9 mars 1632, à Jacques Jubert, sieur du Thil, pour 19.000 livres ; une maison et 166 arpents, le 19 juin 1632, à dame Elisabeth Danès, veuve de François de Loménie, secrétaire d'Etat, pour 30.000 livres ; 150 arpents, le 12 avril 1677 au sieur et dame de Fleurigny, pour 38.000 livres (S. 4660, cote NN, 1^{re} liasse, pièces 2, 6). — La ferme de Mitry fut acquise en deux lots : 58 arpents, le 10 octobre 1654, à Jacques Danès de Marly, évêque de Toulon, pour 14.000 livres ; 9 arpents, le 30 octobre 1679, à Louis Berson, pour 2.200 livres (S. 4661, cote PP, 1^{re} liasse, pièce 3). — La ferme du Thil, de 105 acres, fut acquise, le 10 février 1664, à Charles de la Vache, pour 24.000 livres (S. 4662, cote RR, 1^{re} liasse, pièce 2. Les baux sont à la 10^e liasse). — La ferme du Tremblay, de 114 arpents, fut acquise le 2 juin 1680, à Gontier de Longueville, pour 25.500 livres (S. 4661, cote OO, 1^{re} liasse, pièce 1). — La ferme d'Epinaÿ fut acquise, le 4 janvier 1669, à de la Guiche de Saint-Géran, pour 91.500 livres. Une partie de cette terre fut revendiquée par Mgr de Vendôme, grand prieur de France. De ce fait les carmélites eurent droit à un remboursement de 32.990 livres (S. 4665, cote TT, 1^{re} liasse, pièces 1 et 13).

3. L'une, de quatre-vingt-deux livres, dix sols, sur l'ancien clergé. Elle avait été constituée, le 13 mars 1568, et cédée au carmel, le 20 novembre 1632, par Fuant et sa femme. Elle était au denier 12 et fut réduite au denier 40, le 1^{er} janvier 1724 (*Arch. Nat.* H³ 4092, page 298) ; l'autre, de cent trente-cinq livres, était due en paiement de la terre de Saussay, vendue le 14 avril 1670. Elle était d'abord de 300 livres ; elle fut réduite, par remboursement d'une partie du capital, à 270 livres, puis à 135. (*Arch. Nat.* S. 4665, cote TT, 3^e liasse, pièces 1, 5, 2). La rente de 2.400 livres constituée par la princesse de Longueville, pour l'entretien de quinze religieuses, n'est pas comprise dans la déclaration de 1790 ni dans aucune autre. C'est que le capital de cette rente fut consacré, dès le début, à l'acquisition de terres, au profit du carmel.

d'anciennes rentes qui avait été remboursé, soit avec le produit de la ferme de Longaulnay, qui fut vendue à cette époque, soit avec des dons particuliers¹. Elles étaient au compte de dix-neuf débiteurs et placées sur le roi, à part trois, qui l'étaient sur le clergé, les Etats du Languedoc et l'Hôtel-Dieu, et une quatrième sur le comte de Blangy, propriétaire de la terre de Saussay, qui avait appartenu au carmel. Les rentes viagères étaient versées par leurs familles à plusieurs religieuses².

A la même date du 27 février 1790, les charges du couvent s'élevaient à cinquante-sept mille, quatre cent-quatre-vingt-quinze livres, dix-sept sols, trois deniers. Elles comprenaient des rentes foncières et viagères, des fondations de messes, les dépenses pour le service de l'église et du monastère, l'entretien et la nourriture des religieuses, les impositions et les réparations d'immeubles. Les rentes foncières, d'une valeur totale de seize cent-soixante-quatre livres, quatre sols, six deniers, étaient dues à l'archevêché de Paris, au séminaire d'Orléans³, à la paroisse de Codde près de Chaveroches, à la sainte chapelle, aux Carmélites de Bourges, de Chartres et d'Alençon⁴. Les rentes viagères, qui atteignaient la somme de quatre mille douze livres, treize sols, quatre deniers, étaient versées aux personnes suivantes : Mme Veillard, Pierre Robert le Lorrain, Jean Josse le Lorrain, Marguerite André, abbé Chatelain, abbé de Monty, demoiselles Raoult, Marie-Madeleine Masson, Bontemps et M. Paget⁵.

1. La provenance de la plupart est indiquée dans le rentier du carmel, gros registre in-folio de 375 pages, dont le petit nombre est rempli. (*Arch. Nat.* H⁵ 4092, p. 298-301). Les titres de rente de la seconde moitié du xvm^e siècle sont dans le carton H⁵ 4205.

2. La déclaration de 1790 n'indique pas le nom des bénéficiaires. Elle donne seulement le total des rentes.

3. Cette rente de 42 livres, 4 sols, 6 deniers était due, en raison des biens acquis dans la censive du prieuré de N.-D. des Champs, dont le titre avait été transféré d'abord au collège de Marmoutiers, puis au séminaire d'Orléans. (*Arch. Nat.* S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 5).

4. La rente due aux carmélites de Chartres était de 300 livres. Elle fut réduite à 200 livres, le 31 mai 1790. Celle qui était due aux Carmélites d'Alençon était de 800 livres ; elle fut réduite à 650 livres, le 20 juin 1790, par suite d'un remboursement.

5. Un grand nombre de ces rentes viagères étaient dues en raison d'emprunts contractés par les carmélites (*Arch. Nat.* H⁵ 4092).

Les fondations pieuses imposaient une charge annuelle de seize cent-vingt livres. Elles avaient été établies par dix-huit personnes, dont la plupart avaient vécu au xvii^e siècle. Nous en reproduisons les noms, dans l'ordre suivi par la déclaration de 1790, avec l'objet de la fondation et les dates qui ont été inscrites : Anne de Rochechouart, une messe basse par jour ; Mme Bacquet une messe chantée par an et une messe basse par jour ¹ ; une personne inconnue ou qui n'a voulu se nommer, soixante-douze messes basses par an ; M. de Marillac, trois messes basses par an ² ; la comtesse de Conty, en 1740, une messe par an ; Mgr Danès, évêque de Toulon, en 1645, une messe basse par an ³ ; la princesse de Condé, en 1650, une messe basse par jour ⁴ ; M. d'Epéron, le 18 juillet 1661, deux messes chantées par an ; Mme de saint Aubin, en 1702, douze messes basses par an ; M. de Bourneuf, une messe basse par an ; l'abbé de Bérulle, le 8 février 1668, une messe basse par an ; Mme Cochapin, en 1693, une messe basse le vendredi de chaque semaine ; la duchesse d'Uzès, le 16 septembre 1698, une messe basse par an ; la veuve Pirot et l'abbé Pirot, en 1709, une messe basse par an ; Mme de Châteauregnard, deux messes basses par an ; la reine mère de Louis XIV, le 3 mars 1662, un salut du saint Sacrement tous les dimanches de l'année ⁵.

D'après cet exposé, trois messes devaient être dites au carmel,

1. « Par un acte postérieur à la fondation, elle a été réduite à une messe, au lieu de deux. » Observation.

2. Pendant le siège de la Rochelle, auquel il assista, M. de Marillac fit vœu de faire dire trois messes dans l'église du carmel : la première, le jour de l'arrivée de l'armée anglaise, le 28 septembre ; la seconde, le jour de l'entrée des gardes dans la ville, le 30 octobre ; la troisième, le jour où l'armée anglaise s'éloignerait, le 3 novembre. De LEZEAU, *Vie manuscrite de M. de Marillac*, première partie, fol. 244-245 (*Bibl. Nat. N. a. fr.* 82).

3. L'acte de fondation est du 29 mai 1645 (*Arch. Nat. L.* 1046, n° 105).

4. L'acte de fondation est du 20 juin 1650. La princesse versait dix mille livres assurant un revenu de trois cents livres (*Arch. Nat. S.* 4657, cote T, 1^{re} liasse, pièce 2).

5. Dans la déclaration de 1667, sont inscrites deux autres fondations : l'une de 240 livres par sœur Marie de saint Joseph (de Chandenier), l'autre de 300 livres par Mlle d'Epéron pour une messe annuelle (*Arch. Nat. S.* 4666, cote VV, 3^e liasse, pièce 13). D'après l'acte de fondation (*Arch. Nat.*

tous les jours, et cent soixante-trois autres, au cours de l'année. Si l'on y ajoute celles que les circonstances imposaient, on se rend compte de l'impossibilité où étaient d'y pourvoir les quelques prêtres attachés au service du couvent. Aussi n'étaient-ils pas seuls. La déclaration de 1667 évalue à dix-huit ou vingt ceux qui chaque jour, à cette époque, célébraient la sainte messe chez les carmélites. Les uns, comme les chapelains, y venaient par office ; d'autres, habitant le voisinage, par commodité ; d'autres enfin par dévotion à Notre-Dame des Champs, à saint Denis, au bienheureux Réginald ou par sympathie pour les religieuses. Leur affluence se trouvait du reste facilitée par le nombre des autels, qui était de six à l'église, d'un à la chapelle souterraine de la Vierge, d'un ou plusieurs au *Petit logis* et à l'infirmierie ¹.

Pour le service de l'église et du monastère, les dépenses annuelles montaient, en 1790, à neuf mille quatre-cent-cinquante livres, sept sols, neuf deniers. Elles étaient réparties de la façon suivante : six cents livres pour la sacristie ; deux cents aux chapelains ² ; cent-cinquante aux deux garçons de sacristie ; deux cents à l'homme d'affaires de la maison ; cent-cinquante au médecin ; soixante-quinze au chirurgien ; cent aux trois tourières ; six au commissionnaire ; cinquante au balayeur ; trente à l'horloger ; douze livres, dix sols, pour la taxe des pauvres ; cent-vingt-cinq livres aux jardiniers pour leur gage seulement ; cinquante au séminaire des 33 ; quatre-vingt-dix-sept à un fournisseur pour six septiers d'orge ; onze cent-quatre-vingt-dix-huit au boulanger ; deux-cent cinquante au boucher, cent au vitrier ; douze cent-soixante-seize livres, seize sols, au maître-maçon ; cinquante-huit livres, treize sols, neuf deniers, au couvreur ; quatorze cent-huit livres au marchand de vin ; vingt et une

L. 1046, n° 118), le salut du saint Sacrement, fondé par Anne d'Autriche, devait être donné au couvent de la rue du Bouloy, que celui du faubourg Saint-Jacques venait d'établir, sous la protection de la reine.

1. Pour l'emplacement de ces autels, auxquels on accédait sans entrer dans la clôture, nous renvoyons aux ch. III et IV.

2. Les déclarations de 1722 et de 1739 contiennent en outre des honoraires pour le confesseur et les prédicateurs.

livres, dix-sept sols, six deniers, au sculpteur ; trente et une livres, six sols, au menuisier ; cent cinquante livres au serrurier ; quatre-vingt-deux livres, six sols, au tonnelier ; soixante livres au tapissier ; deux cent soixante-neuf livres, dix-neuf sols, six deniers, à l'épicier ; cent livres à l'orfèvre ; trois cents au marchand d'étoffe à Dijon ; dix-huit cents à M. Graffin, pour les archives et autres objets détaillés dans la déclaration fournie à la municipalité ; quatre-vingt-dix aux procureurs et huissiers de la maison ; soixante-douze pour frais de quittances, procurations et autres choses relatives à la perception des revenus ; deux cent-huit au ventilateur ; cent-vingt-sept livres, dix-neuf sols, au peintre ¹.

En dehors de la taxe des pauvres, fixée à douze livres, dix sols, la déclaration de 1790 ne porte aucune dépense sous le titre d'aumônes. Est-ce par discrétion ou par oubli ? En tout cas, malgré l'insuffisance de ses ressources, le couvent de l'Incarnation avait l'habitude de venir en aide, non seulement aux nouvelles fondations et aux maisons de l'Ordre qui étaient dans le besoin, mais aux religieux mendiants, aux indigents de la paroisse Saint-Jacques et aux malades des hôpitaux ². En 1739, quatorze cents livres leur étaient consacrées et, en 1667, trois mille livres. Cette somme, relativement importante, fut dépassée, durant la première moitié du xviii^e siècle, si l'on en juge par les libéralités de la Mère Madeleine de saint Joseph. Cette prieure avait chargé une sœur tourière de visiter régulièrement les pauvres du quartier et de leur remettre des secours en nature ; elle sollicitait en leur faveur les personnes aisées qui fréquentaient le monastère et, pendant la disette de 1631, elle nourrit, aux dépens de sa communauté, plus de quatre cents nécessiteux. Les carmélites honorèrent son esprit de charité par une tradition fidèlement conservée.

1. Nous avons retranché de cet état 4.795 livres, 4 sols d'imposition foncière, qui sont inscrits à un autre état et 952 livres, 10 sols d'imposition de logement des suisses et des soldats, que nous avons inscrits au même état. Nous avons retranché également 120 livres, 10 sols, 8 deniers de réparations à Epinay, pour les inscrire à l'état consacré aux réparations.

2. *Chroniques*, t. I, p. 256, 282. Pour les affaires qui intéressaient l'Ordre en France, c'était généralement le couvent de l'Incarnation, qui subvenait, à lui seul, à tous les frais.

Au jour anniversaire de sa mort, le 30 avril, elles distribuèrent des vivres à cinquante-neuf pauvres, en souvenir des cinquante-neuf années que la vénérable passa sur la terre, en faisant le bien ¹.

Au 27 février 1790, les carmélites étaient quarante-et-une au faubourg Saint-Jacques : trente-deux religieuses de chœur, une novice et huit sœurs converses. Leurs frais d'entretien, pour le vêtement et la nourriture, calculés à raison de sept cents livres par religieuse de chœur et de trois cent-cinquante par sœur converse ², s'élevaient à vingt-cinq mille neuf cents livres. Pendant la période de 1661 à 1790, les mêmes dépenses, consignées dans les déclarations, varièrent nécessairement. Néanmoins leur différence d'une époque à l'autre ne fut pas très sensible, car à mesure que le prix de la vie augmentait, le nombre des religieuses diminuait. En 1661, par exemple, pour quatre-vingt-quatre personnes qu'il avait à sa charge ³, le couvent dépensait trois cents livres par tête, soit vingt-cinq mille deux cents livres. En 1739, pour quarante-quatre religieuses, à raison de quatre cents livres par tête, et pour quatre tourières, deux sacristains et la boulangère, à raison de deux cent-cinquante livres par tête, il dépensait dix-neuf mille trois cent-cinquante livres. En 1774, pour quarante per-

1. SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, éd. de 1670, p. 486-488, 741. La Mère Madeleine de Jésus, qui lui succéda dans la charge de prieure, hérita de sa générosité. « Les registres font foi d'un nombre prodigieux de pauvres vêtus ou délivrés de prison par ses abondantes aumônes. » *Chroniques*, t. I, p. 256.

2. Nous croyons que les frais de chauffage sont compris dans ce chiffre, car il n'en est pas question ailleurs.

3. En 1656, les carmélites obtinrent la permission d'acquérir, dans l'enceinte de la ville une ou plusieurs maisons, où elles pourraient se réfugier, en cas de trouble ou de nécessité publique. Cette maison, appelée hospice, fut achetée rue Pavée, paroisse de Saint-Paul, et bénite le 28 novembre 1656. Elle comptait treize religieuses, dont une sous-prieure, qui, restant sous la dépendance du grand couvent et à sa charge, sont comprises dans le nombre ci-dessus. En 1662, une autre maison fut construite, rue du Bouloy, où la communauté de la rue Pavée se transporta et érigea un monastère, en 1664, ayant pour fondatrice la reine Marie-Thérèse. Le 23 septembre 1689, ce monastère fut transféré à la rue de Grenelle. (*Arch. Nat.* S. 4667, cote K, 1^{re} liasse, cote L).

sonnes, à raison de quatre cent-cinquante livres par tête, il dépensait dix-huit mille livres.

Les carmélites étaient soumises, en 1790, à divers impôts, dont le montant atteignait six mille sept cent-vingt-sept livres, quatorze sols. Sur cette somme, quatre mille sept cent-quatre-vingt-quinze livres quatre sols étaient affectés au vingtième ou imposition foncière ; sept cent-quatre-vingt livres au logement des gens de guerre ; neuf cent-quatre-vingt-douze livres dix sols, au logement des suisses et des soldats, deux cents livres à la capitation. Enfin les réparations des bâtiments claustraux, des maisons locatives et des fermes étaient évaluées à huit mille cent vingt livres, dix-sept sols, huit deniers. Ces dépenses, qui paraissent élevées, s'expliquaient par la vétusté des immeubles. Les carmélites en font la remarque dans plusieurs de leurs déclarations et rappellent, à ce propos, qu'elles avaient acquis les maisons du faubourg Saint-Jacques, les plus onéreuses, non pas pour en tirer de gros bénéfices, mais pour se libérer de certaines servitudes et supprimer des vues gênantes ¹. Ce qui contribua aussi, dans une large proportion, à grever cet article de leur budget, ce furent de graves négligences, durant la première moitié du XVIII^e siècle. On en a vu un exemple frappant au *Petit logis* ², qui menaçait, en 1752, de tomber en ruine. A la même époque, pour remettre en état le futur hôtel de Villefort, il fallut dépenser d'un seul coup vingt-neuf mille sept cent-quatre-vingt livres ³, plus que sa construction n'avait coûté, au siècle précédent.

*
* *

Des chiffres que nous avons cités, d'après les documents officiels, il résulte que les charges du monastère, en 1790, dépassaient les ressources de trois mille deux cent-six livres, dix sols, huit deniers ⁴. Le déficit, qui demeura la règle, durant toute la

1. Déclaration de 1756.

2. Ch. V.

3. Déclaration de 1756.

4. Sur les revenus des maisons et fermes, il était dû, au 1^{er} juillet 1790, 14.326 livres, 14 sols, 6 deniers d'arrérages et sur les rentes 10.020 livres,

période que nous connaissons, fut d'ordinaire beaucoup plus considérable. En 1661, il atteignait environ vingt mille livres ; en 1667, dix mille ; en 1739, plus de dix-sept mille. Pendant la seconde moitié du xviii^e siècle, les carmélites, sous le contrôle plus sévère de leurs supérieurs, s'efforcèrent de réduire leurs dépenses et, grâce à une stricte économie, grâce aussi à des privations, qu'elles ne rougissaient pas d'avouer, elles parvinrent, sinon à rétablir l'équilibre de leur budget, du moins à n'excéder leurs recettes que de quelques milliers de livres.

Les donations et les dots, qui provenaient souvent de la même origine, étaient les seuls moyens efficaces de combler le déficit. On doit regarder en effet comme négligeables les maigres ressources que les religieuses tiraient de leurs travaux manuels. Pendant tout le xviii^e siècle, quoique les dépenses aient été considérables, puisque ce fut l'époque des constructions importantes et de presque toutes les acquisitions d'immeubles, elles n'eurent pas de peine à trouver des bienfaiteurs insignes, qui leur permirent ordinairement de faire face aux difficultés présentes et de constituer des réserves pour l'avenir. Nous avons cité ailleurs Michel de Marillac, qui, outre de grosses sommes consacrées au monastère, leur légua la maison du *Heaume* ¹. Durant les dix premières années, de 1604 à 1614, M. de Bérulle se chargea des dépenses relatives à l'entretien de la communauté ². Le 29 août 1608, M. et Mme Acarie, en considération de leurs trois filles carmélites, donnèrent quatre-vingt-deux arpents de terre situés à Lagny-le-Sec et à Silly ³. Par une faveur qui fut renouvelée en d'autres circonstances et étendue à toutes sortes de contributions, Louis XIII remit les droits d'amortissement qui lui revenaient pour cette acquisition ⁴. Le même monarque versa six

10 sols, 3 deniers. Les événements politiques avaient diminué les ressources ou ralenti le zèle des débiteurs. Au 1^{er} avril 1790, il y avait en caisse 5.787 livres, 9 sols, 8 deniers, sur lesquels M. Graffin, homme d'affaires du couvent, avait donné un acompte de 4.000 livres. (*Arch. Nat. S. 4655. Déclaration de 1790 ; Procès-verbal du 9 juillet 1790*).

1. Voir ch. IV et V.

2. *Chroniques*, t. I, p. 135.

3. *Arch. Nat. S. 4661*, cote qq, 1^{re} liasse, pièce 1.

4. *Ibid.*; Q¹ 863. Par une déclaration du 28 février 1637, le roi exempta

mille livres pour Mlle de Saint-Georges, fille d'honneur de la reine, qui entra au couvent ¹. Tant pour les bâtiments du *Petit logis* que pour la subsistance des religieuses, la princesse de Condé et sa fille dépensèrent plus de cent-vingt mille livres ². En plus de son hôtel, dont il avait payé tous les frais de construction, l'abbé de Bullion laissa une rente de cinq mille quatre cent-cinquante-quatre livres ³. Mlle d'Epéron, en religion sœur Anne-Marie de Jésus, apporta en dot soixante mille livres et son père y ajouta, tant pour elle que pour une autre religieuse, une somme trois fois équivalente ⁴. Après la profession de Louise de la Miséricorde, Louis XIV fit un don de cinquante mille livres, qui fut employé à l'achat d'une maison, l'*Image de saint Michel*, et de cent cinquante arpents de terre joints à la ferme de Gonesse ⁵. Mme de Longueville, qui avait déjà participé aux immenses libéralités de sa mère, légua six mille livres par testament à ses chères amies du faubourg Saint-Jacques ⁶.

Lorsque les dons manquaient, les carmélites avaient recours à l'emprunt. Ce recours, qui s'imposa parfois au xvii^e siècle, devint fréquent au xviii^e. Les bienfaiteurs étaient plus rares ou moins généreux et la plupart des religieuses entraient sans dot, faute de

les carmélites de « toutes contributions mises et à mettre, tant pour les affaires et taxes du clergé que pour la levée, subsistance, entretenement et logement de nos gens de guerre, fors et excepté des décimes ordinaires qu'elles peuvent estre obligées de payer annuellement pour les biens d'Eglise qui peuvent avoir esté donnez à leurs maisons. » Le roi leur accorde cette exemption, parce que « le revenu de leurs terres et autres biens qui leur appartiennent ne suffit pas pour la nourriture et entretenement du grand nombre des religieuses qui y sont et des confesseurs, directeurs ou autres personnes qu'elles sont obligées d'avoir pour s'acquitter du service divin selon les règles. » (*Arch. Nat. L. 1046, n° 80*).

1. *Chroniques*, t. I, p. 256.

2. *Ibid.*, p. 244.

3. *Arch. Nat. S. 4655*, cote D, 3^e liasse, pièce 23.

4. *Arch. du carmel*. Les pièces que nous avons eues entre les mains semblent avoir été ignorées des *Chroniques*, d'après lesquelles Mlle d'Epéron, apporta cent-cinquante mille livres (t. I, p. 282-283).

5. *Arch. Nat. S. 4666*, cote VV, 3^e liasse, pièce 2.

6. VILLEFORE, *La vie de Madame la duchesse de Longueville*. Liège, 1738, t. II, p. 183.

fortune ¹. Ce fut surtout entre 1753 et 1760 qu'il fallut emprunter beaucoup, pour remédier à la mauvaise gestion de la période antérieure. Durant cet espace de sept années, le couvent contracta treize emprunts, s'élevant à soixante-onze mille huit cent quatre-vingt-douze livres ². Quelques uns des prêteurs renonçaient à l'intérêt et quelques autres abandonnaient leur capital, moyennant une rente viagère. Mais les plus nombreux plaçaient leur argent au taux courant, qui varia de deux et demi à dix pour cent, entre le milieu du xvii^e siècle et la fin du xviii^e.

*
* *

Des chiffres et des faits précédents, il résulte que le carmel de l'Incarnation, à la différence d'autres couvents de l'ancien régime, était loin de pouvoir vivre dans l'opulence, même si la règle le lui avait permis. Au début de la Révolution, ses biens mobiliers et immobiliers, d'une valeur d'environ huit cent mille livres, ne lui rapportaient pas, nous l'avons vu, des revenus égaux à ses charges. Il en avait été ainsi dès l'origine. A ce déficit constant, qu'une rigoureuse économie ne sut éviter, nous avons indiqué deux causes principales : les réparations, fort onéreuses, des maisons et des fermes et l'entretien d'une communauté qui comprit toujours de quarante à quatre-vingt personnes. Les carmélites seraient sorties de cette situation précaire, si elles avaient accepté des dons considérables qui leur furent offerts, notamment par la reine de Suède, la princesse de Condé et Mlle d'Epernon. Mais elles refusèrent, par respect de la règle, par discrétion à l'égard des familles et par crainte du superflu. Le trait suivant, emprunté aux *Lettres circulaires*, nous montrera jusqu'à quel point elles poussaient la délicatesse en cette matière. « Une dame de qualité, amie particulière de la M. Agnès, l'obligea, après 15 ans qu'il y avait qu'elle l'en pressait, d'accepter pour la maison certains ornements de prix et de la vaisselle d'argent, qu'elle voulut donner pour orner l'église. Il arriva néanmoins que cette dame, quoiqu'alors très riche, laissa en mourant ses biens telle-

1. *Arch. Nat. S.* 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 10.

2. *Ibid.*, H⁵ 4092, *Rentier*, p. 350-359.

ment chargés de dettes que notre vertueuse mère, qui avait l'âme grande, craignant que quelque créancier n'en souffrît, fit évaluer le don qu'on lui avait fait et en rendit libéralement la valeur aux héritiers, qui admirèrent sa générosité et son désintéressement ¹. » Grâce à ce détachement des biens terrestres, dont on pourrait multiplier les exemples, les carmélites du faubourg Saint-Jacques, sans être vouées à la mendicité, comme Mme Aca-rie le souhaite, pratiquèrent fidèlement la pauvreté prescrite par les Constitutions de sainte Thérèse.

1. T. I, p. 224. La Mère Agnès dont il s'agit ici est Mlle de Bellefonds. C'est elle aussi qui refusa à Mlle de Guise la permission de séjourner parfois au couvent, malgré les cent mille livres qui lui furent offertes comme prix de ce privilège. *Ibid.*, p. 223. Citons un autre trait de conciliation et de charité. Par acte du 14 avril 1635, la Mère Madeleine de saint Joseph réduisit à quatre mille livres une donation de huit mille faite par la dame Marie Ariote, veuve Gauthier, pour l'entretien de trois religieuses (Arch. du Ministère des Affaires étrangères. *Mémoires et documents*, Ms. 1590, fol. 171-173).

CHAPITRE XIV

Le Gouvernement

Nous venons d'achever la partie archéologique de notre étude. Au cours de ces longs chapitres, consacrés à ce qu'on peut appeler le corps du couvent, nous avons déjà, pour nous initier à l'histoire de son âme, évoqué des souvenirs et tracé des portraits. Le moment est venu de pénétrer plus avant dans cette histoire, de dire en quelles mains reposa, de 1604 à 1792, le gouvernement du monastère ; quelles furent les principales religieuses ; par quels courants d'idées elles se laissèrent emporter ou arrêter dans les voies de la mystique ; quelle influence elles exercèrent sur les maisons de l'Ordre en France, sur d'autres Ordres et sur la société ; quels prédicateurs illustres se succédèrent dans la chaire de leur église ; enfin dans quelles circonstances elles furent contraintes de renoncer à la vie du cloître et de se disperser.

* *
* *

Lorsqu'il érigea le Carmel en France, Clément VIII le prit sous sa juridiction immédiate, l'exemptant de toute autre, séculière ou régulière, et il en confia le gouvernement à trois supérieurs. On se rappelle que ceux-ci, nommés par le pape en 1603, étaient des prêtres séculiers : Jacques Gallemant, André du Val, Pierre de Bérulle. Leurs pouvoirs étaient définis en ces termes par la Bulle d'érection « Nous soumettons et assujétissons [le monastère] aux soins, gouvernement, régime et administration desdits Jacques, André et Pierre et, au cas où ils se retireraient ou décédèrent, des autres qui pour cette charge seront élus

comme il est dit ci-après, lesquels pourront et devront gouverner et administrer ledit monastère et les propriétés et biens, meubles et immeubles, fruits, revenus, rapports, droits, choses, actions, offrandes et aumônes d'icelui... En outre, Nous donnons pleine, libre, entière et absolue permission, pouvoir et autorité auxdits Jacques, André et Pierre de faire et de publier tous les statuts, ordonnances, chapitres et décrets pour le soin, régime, gouvernement, direction et administration dudit monastère érigé par les présentes, et des personnes, choses et biens spirituels et temporels d'icelui ; pour la réception des religieuses, leur admission, nombre, âge, qualité, nourriture, vêtement, instruction, direction, discipline, manière et forme de la récitation des divins offices, des prières, oraisons et autres suffrages et autres choses utiles et nécessaires, mais permises et honnêtes et non opposées aux saints canons et décrets dudit concile de Trente et des autres saints conciles et aussi dudit Ordre et règle réformée et aux constitutions apostoliques, de les changer, corriger, modérer et réformer en mieux et d'en faire tout à fait d'autres, toutes les fois que, pour la qualité des choses et des temps, ou autre raison, il leur paraîtra expédient, les donner à ladite prieure ou abbesse, couvent, religieuses et autres personnes alors existantes dudit monastère érigé par les présentes, pour les observer et les accomplir fermement et inviolablement et sous les peines qui seront par elles infligées, en sorte que, sans la permission desdits Jacques, André et Pierre, elles ne puissent être augmentées ou diminuées en quoi que ce soit, pourvu toutefois que toutes les choses susdites soient d'abord approuvées et confirmées par ledit Saint-Siège ou par le général des Frères Carmes déchaussés de la susdite réforme de ladite Thérèse, ou par l'Ordinaire comme délégué du même Siège Apostolique, et qu'elles ne puissent auparavant avoir force de constitution... Et pourvu qu'ils soient approuvés par l'Ordinaire pour entendre les confessions, entendre en confession ladite abbesse ou prieure et les religieuses susdites et les absoudre de tous leurs péchés, crimes, excès et délits, quelques graves et énormes qu'ils soient, dont elles se seront confessées de bouche et seront contrites de cœur, leur enjoignant la pénitence salutaire selon la gravité de la faute ; leur administrer

les sacrements de l'Eglise et leur prêcher la parole de Dieu ; les pourvoir de chapelains et confesseurs convenables, même séculiers, mais approuvés par l'Ordinaire du lieu, pouvant être renvoyés et révoqués à leur volonté, lesquels pourront célébrer la messe et autres divins offices en l'église ou chapelle du monastère érigé par les présentes ; et servir en toutes choses saintes, entendre pareillement en confession et absoudre lesdites abbesse ou prieure et religieuses et leur administrer les sacrements ; de même les pourvoir d'un bon prédicateur de la parole de Dieu, qui sera approuvé du même Ordinaire, qui les instruira dans la voie du Seigneur, avec grand zèle et soin, par des avertissements spirituels, des enseignements et conseils salutaires... et de faire, gérer, exercer, décerner et procurer toutes et chacune des autres choses que les Ordinaires des lieux, comme délégués dudit Siège Apostolique, et les généraux et supérieurs de quelque Ordre que ce soit, peuvent et pourront à l'avenir de droit et de coutume, ou par privilège ou autrement, en quelque manière que ce soit, faire, gérer, exercer, décerner et procurer dans les monastères de religieuses qui leur seront soumis, et particulièrement à ce que peut le commissaire général des Frères Carmes réformés ou déchaussés et ce qu'il pourrait, s'il était envoyé ou venait en France et en ladite ville de Paris, pour l'érection et institution de ce monastère ou d'un autre semblable de religieuses ¹. »

Il suffit de lire attentivement ces articles de la Bulle du 13 novembre 1603, pour constater que les premiers supérieurs étaient investis de pouvoirs ordinaires et extraordinaires. Ils pouvaient gouverner le monastère, au temporel et au spirituel, autoriser l'achat ou l'aliénation des biens, contrôler les recettes et les dépenses, admettre les religieuses, les diriger, les prêcher, leur accorder des dispenses, leur administrer les sacrements, leur procurer des confesseurs, des chapelains et des prédicateurs. C'étaient les pouvoirs ordinaires, établis à perpétuité et par conséquent transmissibles à tous leurs successeurs. S'ils le jugeaient à propos, ils pouvaient aussi modifier le genre de vie des

1. Traduction empruntée à l'ouvrage de l'abbé HOUSSAYE, (*M. de Bérulle et les Carmélites de France*. Paris, 1872, p. 533-536).

Carmélites, par des ordonnances qui deviendraient obligatoires, à la seule condition d'être conformes aux Constitutions de l'Ordre et approuvées par le Souverain Pontife, le général des Carmes ou l'évêque du lieu, comme délégué du Saint-Siège. C'étaient les pouvoirs extraordinaires, transmissibles seulement à leurs successeurs immédiats et nommés du vivant au moins de l'un d'entre eux. Ordinaires ou extraordinaires, ces pouvoirs s'étendaient à tous les couvents qui dans la suite tireraient leur origine de celui de Paris, appelé pour cette raison chef de tous les autres. En résumé, les premiers supérieurs jouissaient de pouvoirs égaux à ceux des fondateurs d'Ordre.

En même temps que la juridiction des supérieurs, la Bulle établissait et déterminait celle du visiteur, auquel il appartenait « de visiter le dit monastère ; par lui ou par un autre religieux de son Ordre, propre pour cette charge, et spécialement nommé et député par lui, au moins une fois dans l'année, et toutes les fois qu'il en sera requis par les recteurs et gouverneurs dudit monastère alors en charge et en se tenant attaché aux décrets des saints canons et des Conciles généraux et aux institutions de la susdite Règle, le réformer, dans le chef et les membres, enlever tout abus, rétablir et réintégrer l'observance et discipline régulières, toutes les fois qu'elles seront déchuës ou éternuées ¹. »

Le visiteur désigné par le Pape était le « commissaire général des Carmes déchaussés. » On s'est demandé s'il s'agissait des Carmes d'Espagne ou d'Italie, chacun de ces deux pays ayant alors une branche indépendante de la Réforme ². Cette question, restée insoluble, ne comporte d'ailleurs aucun intérêt pratique, car ni les Carmes d'Espagne ni ceux d'Italie n'exercèrent jamais le droit de visite conféré à leur Commissaire ou Général. Ce droit était subordonné, de toute évidence, à leur établissement

1. *Ibid.*, p. 532-533.

2. L'abbé Gramidon croit qu'il s'agissait de la congrégation d'Espagne (*Notes historiques. Les origines et la Réforme térésienne de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel en Espagne, en Italie et particulièrement en France.* Paris, 1873, p. 79) ; le P. Berthold Ignace de sainte Anne, carme, affirme qu'il s'agissait de la congrégation d'Italie (*Vie de la Mère Anne de Jésus.* Malines, 1876-1882 ; t. II, p. 30).

dans notre pays et par suite conditionnel. Or en 1603 ni les uns ni les autres ne possédaient en France aucune maison. A leur défaut, le pape nomma provisoirement le Général des Chartreux, dont l'Ordre était resté fidèle à la primitive observance et offrait le plus de conformité avec celui des Carmélites. Mais, sur l'avis de son Chapitre, le Général des Chartreux déclina cette charge, comme opposée à l'esprit, sinon à la lettre, de leurs Constitutions. Devant ce refus, Paul V, par bref du 9 septembre 1606, enjoignit à son nonce en France de choisir, pour visiteur des monastères existants et futurs, « un prêtre séculier » sur deux qui lui seraient présentés par les supérieurs, de le révoquer à son gré dans les trois ans ou de le confirmer pour trois autres années. Le bref ajoutait que ce nouveau statut, tant qu'il ne serait pas rapporté, demeurerait en vigueur, « même au cas où les Frères Carmes déchaussés établiraient aujourd'hui ou à l'avenir d'autres couvents, soit à Paris, soit dans les autres cités ou lieux du royaume de France ¹. » Il était impossible d'exprimer plus nettement la révocation du pouvoir que Clément VIII avait attribué aux Carmes, sous une forme conditionnelle, dans la Bulle d'érection ².

Le choix du nonce se porta sur le premier supérieur, M. Galle-mant, qui remplit son rôle avec zèle et à la satisfaction des reli-gieuses. Mais le changement triennal du visiteur, tel que l'avait réglé le bref du 9 septembre 1606, risquait de compromettre la continuité de vues que réclame la bonne direction des monastères. Aussi, lorsque M. Gallemant eut atteint le terme de son mandat, lui-même et son collègue, M. du Val, sur le conseil de Mme Aca-ric et de Michel de Marillac et avec l'approbation du P. de Bérulle et des Carmélites, exposèrent au pape les inconvénients qu'ils re-

1. *Arch. Nat. M.* 216.

2. Cette question du gouvernement, très claire et très simple à qui l'exa-mine sans préjugé et sans passion, a suscité un grand nombre d'ouvrages, où la polémique tient plus de place que l'histoire. A titre documentaire, rappelons celui de l'abbé Gramidon, du P. Berthold (*Anne de Jésus et les Constitutions des Carmélites déchaussées*, Bruxelles, 1874), du P. Albert du saint Sauveur (*Les Carmes déchaussés en France*, Paris, 1886-1890). C'est en réponse à ces divers ouvrages que les carmélites du premier monastère ont composé le *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées*, que nous avons apprécié au ch. I^{er}.

doutaient et le prièrent de les prévenir ¹. Paul V répondit à leur requête par le bref du 17 avril 1614, qui annulait le précédent et nommait visiteur perpétuel le P. de Bérulle, qui venait de fonder une congrégation de prêtres séculiers à cent mètres du carmel, au Petit-Bourbon, où s'élèvera plus tard le Val de Grâce ². Son mérite personnel suffisait à justifier le choix du Souverain Pontife. Mais ce qui le motivait encore, c'était l'espoir de trouver quelqu'un parmi ses fils spirituels qui lui survivrait dans sa charge. Voilà pourquoi le bref qui l'instituait visiteur des Carmélites de France, avec des pouvoirs très étendus, lui donnait pour successeur, à perpétuité, le Général de l'Oratoire. Pour la visite comme pour la supériorité, le gouvernement du Carmel semblait donc établi d'une manière aussi durable que prudente.

*
* *

Il n'est pas dans notre dessein de suivre MM. Gallemant, du Val et de Bérulle dans tous les monastères où l'exercice de leurs fonctions les conduisit. Nous essaierons seulement de les voir à l'œuvre à celui du faubourg Saint-Jacques. La qualité d'administrateurs temporels leur conférait la mission de pourvoir à la subsistance de la communauté et à l'agrandissement des locaux et des jardins, de gérer les biens meubles et immeubles, de les échanger, de les vendre ou d'en acquérir de nouveaux. A ce titre, ils eurent souvent l'occasion d'intervenir, car nombreuses furent alors les transactions, soit avec l'ancien prieuré, soit avec la reine, soit avec les habitants du faubourg. A ce titre aussi, ils figurèrent dans les actes notariés et contrats qui étaient passés d'ordinaire au parloir du couvent, en présence des Mères prieure, sous-prieure et dépositaire, invisibles derrière la grille. Pour le détail de ces affaires absorbantes et parfois épineuses, dont nous avons parlé plus haut,

1. Michel de MARILLAC, *De l'érection et institution de l'Ordre des Religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel, selon la réformation de sainte Thérèse en France*. Paris, 1622, p. 42. Le pape déclare formellement que le P. de Bérulle et les religieuses n'avaient rien sollicité. « Nous donc, de notre propre mouvement, non à l'instance dudit Pierre ou de la Congrégation... révoquons et annulons. »

2. La fondation eut lieu le 11 novembre 1611.

ils aimaient à recourir à Michel de Marillac, toujours obligeant et mieux qualifié que des ecclésiastiques pour ce genre d'opérations. Du reste l'administration temporelle n'était que le point secondaire de leur charge. Ce qui leur tenait le plus au cœur et ce qui nous intéresse ici, c'était le gouvernement des religieuses soumises à leur juridiction.

M. l'abbé Houssaye s'est appliqué à retracer le rôle de l'un d'entre eux : le cardinal de Bérulle. L'art de disposer ses renseignements dans un ordre lucide, quoique trop dispersé ; le don d'animer le récit et de le rendre piquant ; la pureté de la langue et la grâce, un peu molle, du style, toutes ces qualités rares, qu'il a déployées dans ses trois gros volumes ¹, lui ont gagné et lui vaudront longtemps de fidèles admirateurs. Cependant, au risque de les étonner et de leur déplaire, nous sera-t-il permis, non certes d'approuver les attaques déchaînées contre lui par la passion, mais de préférer l'écrivain à l'historien ? Dans son étude sur le Carmel, la seule qui nous occupe, nous avons déjà relevé des erreurs, qui provenaient de l'ignorance des faits ou de leur fausse interprétation. Nous en signalerons d'autres, plus graves, qui ont été sans doute inspirées à l'auteur par le souci très louable, mais trop exclusif, de dresser à son héros un piédestal qui fût digne de sa grandeur. Poursuite le rôle de M. de Bérulle a pris, sous la plume de son panégyriste, des proportions démesurées, tandis que celui de ses collègues était injustement réduit. « Ni M. Galleman, absorbé par sa cure d'Aumale et par ses fonctions de visiteur, écrit M. l'abbé Houssaye, ni M. du Val, que se disputaient la Sorbonne et le collège de France et qu'entravait sa surdité, ne pouvaient prendre sur le monastère de l'Incarnation l'influence décisive qui devait donner à tout le Carmel de France son esprit propre et sa physionomie. Ce rôle, la Providence le réservait à M. de Bérulle ². »

A M. de Bérulle revient sans conteste une part prépondérante dans la direction intime des carmélites. Nous le montrerons

1. *M. de Bérulle et les Carmélites de France* (1575-1611). Paris, 1872 ; le *P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus* (1611-1625). Paris, 1873 ; le *cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu* (1625-1629). Paris, 1875.

2. *M. de Bérulle et les Carmélites de France*, p. 519-520.

plus loin. Mais que, dans le gouvernement, dont il s'agit en ce chapitre, il ait supplanté ses collègues ou les ait dominés, au point d'annihiler leur action, comme M. l'abbé Houssaye le laisse entendre, cela paraît invraisemblable à ceux qui les connaissent. M. Gallemant avait fait de solides études au collège des Grassins, puis à la Sorbonne, où il conquist le grade de docteur en théologie. En compagnie de son ami et disciple, l'abbé de Brétigny, il approfondit les œuvres de sainte Thérèse ; il se pénétra de son esprit ; il parcourut aisément tous les sentiers de la mystique et passa maître dans la conduite des âmes. A Aumale, dont il devint curé, quoique ce fût le lieu de sa naissance, il ranima la foi et la piété par ses prédications ; il ouvrit des écoles, réforma une communauté de Tertiaires dominicaines. A Montivilliers, autre petite ville de Normandie, il fit refleurir l'observance dans une abbaye de Bénédictines. Après avoir participé à l'établissement des Carmélites, il collabora, de concert avec Mme Acarie ¹ et Mme de Sainte-Beuve, à celui des Ursulines, dont il fut nommé supérieur. Sa doctrine, son talent oratoire, ses vertus, son zèle le désignaient pour les plus hautes dignités. Néanmoins il refusa plusieurs évêchés et le gouvernement de l'Oratoire, que M. de Bérulle aurait voulu lui confier. La seule charge honorifique que son humilité lui permit d'accepter fut celle de vicaire général de Rouen. Plus remarquable encore était André du Val. D'un mot heureux, M. l'abbé Brémond l'a défini « la théologie faite homme ². » Il l'enseigna plus de quarante ans à la Sorbonne, où il eut pour élève M. de Bérulle lui-même et combattit, avec une rigueur inflexible, le syndic Richer, fougueux champion des libertés gallicanes ³. Ses pairs reconnurent la valeur de son enseignement et la fermeté de son caractère, en le nommant doyen de

1. Le P. Placide Gallemant, récollet, auquel nous empruntons ces détails, rapporte que son oncle, âgé de neuf ou dix ans, se rendant aux Chartreux, rencontra Mme Acarie, âgée d'environ quatre ans, et eut le pressentiment de sa sainteté (*La vie du vénérable Prêtre de J.-C., M. Jacques Gallemant, docteur en théologie, premier Supérieur des Carmélites en France*, Paris, 1658, p. 16).

2. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, II. *L'invasion mystique*. Paris, 1921, p. 197.

3. Richer a exposé ses théories dans un opuscule : *De ecclesiastica et politi-*

la Faculté de Théologie. Regardé par tous comme un oracle, il était consulté par les plus grands dignitaires du clergé. Les cardinaux Bellarmin et du Perron, de la Rochefoucauld et de Retz, les papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII lui donnèrent des marques de la plus profonde estime. Sa surdité, que M. l'abbé Houssaye exagère pour les besoins de sa cause, ne l'empêcha pas d'être un prédicateur renommé et un des confesseurs les plus réputés de son siècle. Il dirigea Mme Acarie, dont il a écrit la vie admirable ¹, saint François de Sales pendant son séjour à Paris en 1602, saint Vincent de Paul, qui disait de lui : « dans M. du Val, tout est saint », le P. Joseph, l'*Eminence grise*, qu'il conseilla en beaucoup d'affaires importantes, « dans l'établissement de ses Missions en France et surtout dans la Réforme de l'abbaye de Fontevault, dans la fondation des Religieuses Bénédictines du Calvaire ². » Il était digne lui aussi de l'épiscopat, auquel Henri IV désirait qu'il fût élevé, et des autres charges qui lui furent offertes et qu'il refusa par modestie ³. A ce portrait trop pâle, ajoutons un détail qui n'est pas sans importance. En 1604, quand se fonda le couvent de l'Incarnation, source de tous les autres en France, M. Gallemant était âgé de quarante-cinq ans, M. du Val de quarante, tandis que M. de Bérulle n'avait pas atteint la trentième année ⁴. Est-il admissible que les deux premiers supérieurs, étant ce que nous avons dit, aient abdiqué leurs pouvoirs, avant même de les avoir exercés, entre les mains de leur jeune collègue ?

M. l'abbé Houssaye explique leur impuissance à gouverner le couvent du faubourg Saint-Jacques par l'éloignement de l'un et les occupations de l'autre. Il est vrai que M. Gallemant fut curé d'Aumale, qu'il fit maints voyages, entre 1606 et 1614, pour

lica potestate, qui fut censuré. Il en voulut à du Val, qu'il accusa de tous ses déboires (*Histoire du syndicat d'Edmond Richer*. Avignon, 1753).

1. *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1621. La cinquième édition de ce livre parut en 1622 ; la septième en 1625, la neuvième en 1638. Il fut traduit en plusieurs langues. Le carmel de l'Incarnation en a publié une nouvelle édition en 1893, chez Lecoffre.

2. M. l'abbé DEDOUVRES, *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, février 1918, p. 251-252.

3. Robert du VAL, *La vie de M. André du Val* (Manuscrit, Arch. du carmel).

4. Il était né le 4 février 1575.

visiter les autres monastères, et qu'à partir de 1619 il séjourna, presque sans interruption, dans la Franche-Comté. Mais il convient de remarquer que, pour consacrer plus de temps au Carmel, il ne résida que rarement dans sa cure d'Aumale après 1604 et qu'il la résigna en 1611, pour être entièrement libre. Il accepta ensuite celle d'Aubervilliers, à proximité de Paris, et la quitta au bout de cinq ans. Quant à M. du Val, il conciliait parfaitement, nous l'avons vu, ses devoirs professionnels avec de multiples occupations étrangères à l'enseignement. Pourquoi, étant sur place, aurait-il refusé aux carmélites un concours qu'il accordait à d'autres si volontiers et qui ne lui demandait pas une présence ni un soin assidus¹ ? Dans l'Ordre de sainte Thérèse, comme dans tous les Ordres cloîtrés, la véritable autorité, ne l'oublions pas, réside entre les mains de la prieure. C'est à elle qu'il appartient de connaître les religieuses dans l'intimité, de les guider à travers les épreuves de la vie commune, de veiller au respect des Constitutions, de prévenir ou de réprimer les moindres infractions à la règle, dont elle est ou doit être l'image vivante. Le supérieur ecclésiastique s'arrête aux détails, en cas de nécessité ; mais il se contente ordinairement de la direction générale et d'un contrôle intermittent. Si ses fonctions avaient exigé de M. de Bérulle la résidence auprès du couvent et une préoccupation constante, n'aurait-il pas eu plus de peine que ses collègues à les remplir ? Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler ce que M. l'abbé Houssaye a trop perdu de vue : ses controverses avec les Protestants, ses ouvrages de dévotion, ses courses répétées à travers la France, quand il fondait ou visitait des maisons du Carmel ou de l'Oratoire, sa participation aux affaires publiques, son séjour à Rome, où il négocia la paix de la Valteline et la dispense de mariage d'Henriette, sœur de Louis XIII, avec Charles I^{er}, puis son séjour en Angleterre², où il accompagna la jeune reine, toutes ces occupations et ces absences qui l'oblige-

1. On lit dans sa vie qu'il s'occupa très activement du carmel : « Depuis son commencement qui fut en 1604, il a continué jusqu'à l'article de la mort à lui donner ses soins, son temps et ses meilleures heures. » (Robert du VAL, *op. cit.*, p. 51).

2. Il partit pour Rome le 13 août 1624, revint à Paris le 10 février 1625 ;

rent parfois à déléguer M. Gallemant pour la visite des Carmélites.

En réalité, il serait difficile de savoir si tel ou tel des trois supérieurs eut plus d'influence que les autres ; car dans les questions d'ordre général ils avaient coutume de se concerter. Ainsi, d'un commun accord, ils maintinrent les Constitutions primitives, celles que la Réformatrice du Carmel avait léguées à ses filles, avant de mourir. Composées par la sainte, dès le début de la Réforme, complétées et définitivement arrêtées au chapitre d'Alcala en 1581, revêtues par le fait même de l'approbation que Grégoire XIII donna à tous les actes de ce chapitre ; ces Constitutions furent imprimées pour la première fois en 1581 à Salamanque, par les soins du P. Gratien. Après une nouvelle confirmation donnée au texte par un légat de Sixte V, Don César Speciano, parut une seconde édition en 1588 à Madrid, puis une troisième en 1607, à Bruxelles, par les soins de la Mère Anne de Jésus, qui, à l'exemple du P. Gratien et de saint Jean de la Croix, les défendit sans relâche, en Espagne et dans les Pays-Bas, contre celles de 1592, notablement modifiées sous le généralat du P. Doria. Ces Constitutions primitives, qui contenaient, sans aucun alliage, la pensée de sainte Thérèse, avaient été traduites en français, sur l'édition de 1588, par l'abbé de Brétigny et implantées par les fondatrices espagnoles au faubourg Saint-Jacques ¹, d'où elles gagnèrent les autres fondations de France. Vers 1613, les supérieurs furent sollicités de les abandonner, pour adopter celles de 1592, qui avaient été imposées dans les Flandres. Mais M. Gallemant répondit en leur nom par un refus, fondé sur une autorité plus haute que celles des Carmes, l'autorité même du Saint-Siège.

Une des choses qui leur tinrent le plus au cœur fut la liberté repartit pour l'Angleterre le 2 juin 1625 et revint en septembre de la même année.

1. Les Mères Anne de Jésus et Béatrix de la Conception, alors à Bruxelles, ont signé à ce sujet, le 8 novembre 1618, une attestation, dont les *Chroniques* ont reproduit la traduction (t. II, p. 147-148). Le P. Berthold (*Anne de Jésus et les Constitutions des Carmélites déchaussées*. Bruxelles, 1874, p. 239) a émis un doute qui ne paraît pas motivé sur l'authenticité de cette attestation, dont le carmel de Pontoise a conservé l'original jusqu'en 1664.

des confessions. Sainte Thérèse en avait usé largement pour son propre compte et elle avait voulu l'assurer à ses filles, estimant avec raison que la contrainte en cette matière, surtout chez des religieuses cloîtrées, pouvait engendrer les inconvénients les plus graves. Les supérieurs français le comprirent. Investis des pouvoirs nécessaires par la Bulle d'érection, ils ne refusaient pas d'entendre, au tribunal de la Pénitence, celles qui réclamaient leur ministère. Mais ils mirent d'autres confesseurs à leur disposition, religieux de différents Ordres ou prêtres séculiers, afin d'assurer complètement la liberté des âmes. Ainsi la Mère Madeleine de saint Joseph ouvrit sa conscience, non seulement à M. de Bérulle, mais aux PP. Coton et Suffren, jésuites ; au P. Granian, dominicain ; aux PP. Gibieuf, Menant et Lambert, oratoriens ; aux abbés du Clos et de Sulfour, séculiers.

Sur un point cependant, malgré leur désir de s'y conformer, les supérieures s'écartèrent des Constitutions. Leur dessein, en établissant le Carmel à Paris, plutôt que dans une autre ville, avait été de le propager à travers la France. André du Val l'a déclaré en termes explicites¹. Pour atteindre leur but, rapidement et en d'heureuses conditions, il leur fallait admettre à la fois au premier monastère plus de vingt religieuses, nombre fixé par la règle. Dans des circonstances analogues, sainte Thérèse n'avait-elle pas quitté la clôture pour répandre sa Réforme à travers l'Espagne ? La Mère Anne de Jésus reconnut si bien les avantages de cette dispense qu'elle souhaita un moment de la rendre permanente. Son avis ne prévalut point et l'on se contenta du provisoire, d'un provisoire, il est vrai, qui dura longtemps. En conséquence le grand couvent comprenait en 1616 cinquante religieuses² et en 1667 soixante-trois³. Grâce à cet afflux abondant de vocations, la France se couvrit de carmels en peu d'années. On en comptait quarante-six en 1630 et soixante-trois en 1668, tous imbus du même esprit que les fondatrices espagnoles avaient apporté à celui de Paris. Floraison magnifique, qui justifiait ample-

1. *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 169-170.

2. *Chroniques*, t. I, p. 163.

3. *Arch. Nat.* S. 4666, cote VV, 3^e liasse, pièce 13.

ment la dispense accordée ! Mais, après la dernière fondation, celle de Trévoux, il n'y avait plus de raison de ne pas rentrer dans la règle. On eut le tort de n'y pas songer, en sorte que la communauté excéda toujours, jusqu'à la Révolution, le nombre réglementaire. En 1739, elle se composait de quarante-quatre membres¹, de trente et un² en 1756 et de quarante et un, en 1790.

La Bulle d'érection donnait aux supérieurs le pouvoir de faire les règlements qu'ils jugeraient utiles. De ce pouvoir ils usèrent avec tant de discrétion qu'on leur doit seulement deux ordonnances, prises l'une de concert par tous les trois, l'autre par M. du Val, après la mort de ses collègues. On sait que les premières carmélites françaises s'étaient préparées à la vie du cloître, dans une maison de la montagne Sainte-Geneviève. La petite congrégation qu'elles formaient, sous la direction de M^{me} Acarie, fut dissoute, en 1609, lorsque les sujets entrèrent directement au monastère. Mais, à la demande de la bienheureuse, qui avait constaté les avantages de cette mesure, les supérieurs décidèrent que les postulantes conserveraient l'habit séculier pendant trois mois, au lieu de revêtir, à leur entrée, celui de religion, selon la coutume de l'Ordre. Ce délai leur permettrait d'éprouver leur vocation et de retourner sans bruit dans le monde, si, après expérience, elles ne se croyaient pas appelées à la vie religieuse. Au témoignage des *Chroniques*, « son utilité a fait connaître que [ce règlement] avait été suggéré à son auteur par la divine sagesse³. » Aussi fut-il adopté dans presque toutes les maisons du Carmel, non seulement en France, mais à l'étranger⁴. Le second règlement, pris le 25 mai 1637, par André du Val, assisté de Guillaumé Gibieuf et de Pierre Leclerc,

1. *Ibid.*, 4^e liasse, pièce 20.

2. *Ibid.*, pièce 10.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 296. D'accord avec la Mère Anne de Jésus, les trois supérieurs augmentèrent d'une once la quantité de pain accordée en Espagne pour la collation. Elle fut ainsi portée à trois onces pour les jeûnes de l'Eglise, à quatre pour les jeûnes de l'Ordre. Cette mesure, simple interprétation de la règle, s'imposait par la qualité inférieure du pain français et par la différence de climat, exigeant une nourriture plus abondante.

4. Le Nouveau droit canon (1918) l'impose à tous les Ordres religieux (canon 539).

restreignait les privilèges accordés par la Bulle du 13 novembre 1603 aux dames fondatrices et bienfaitrices pour leurs entrées dans la clôture ¹.

Nous venons de voir avec quel soin les supérieurs entendaient respecter les Constitutions et la règle de sainte Thérèse et avec quelle réserve ils firent des ordonnances, après en avoir reconnu l'utilité. Dans l'initiative et la responsabilité de ces mesures, dictées par le bien du couvent et la diffusion de l'Ordre, M. de Bérulle n'eut pas plus de part que M. Gallemant, selon les apparences, et il en eut moins que M. du Val. Comment donc aurait-il exercé sur le monastère de l'Incarnation l'influence que M. l'abbé Houssaye lui attribue, « cette influence décisive, qui, prétend-il, devait donner à tout le Carmel de France son esprit propre et sa physionomie ? » En dehors des mesures signalées plus haut, en aurait-il imaginé d'autres, pour mutiler l'œuvre de sainte Thérèse et former de ses débris un nouvel Ordre, l'Ordre bérullien ? Écoutons-le d'abord. Au cours de sa première visite au faubourg Saint-Jacques, le 18 août 1614, il s'exprimait en ces termes : « Outre la garde générale des Constitutions, qui doit estre inviolable, nous recommandons soigneusement et remettons en usage les louables coustumes et observances saintes de la Religion [c'est-à-dire de la Réforme], qui se pourroient diminuer avec le temps ². » Dans une autre visite, celle du 11 mai 1618, il insistait sur le même sujet. « Nous exhortons les sœurs au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, à l'imitation de leur bienheureuse Mère Térésa de Jésus de se rendre très exactes, non seulement en ces observances, mais encores mesmes aux plus petits points de la régularité, de vertu et d'intériorité, se ressouvénant que celui le quel elles servent en choses petites est grand ³ » Quelle exhortation étrange pour un révolutionnaire !

1. *Bib. nat.* Ms. f. fr. 17.719, fol. 245-246.

2. Arch. du carmel (*Registre des élections et visites*). Il n'y a pas de pagination. Les carmélites ne possèdent que le premier volume de leurs élections et visites. Les autres ont été perdus pendant la Révolution.

3. *Ibid.* Un autre document montre avec quelle prudence il s'appliquait à sauvegarder la liberté des religieuses. C'est une lettre écrite, sur son ordre, par le P. Gibieuf, aux maisons de l'Oratoire en 1624. « Notre

Mais, dira-t-on, ce souci scrupuleux de sauvegarder, jusque dans ses moindres détails, la Réforme d'Avila, n'aurait-il pas été démenti par les faits ? Après son langage, examinons la conduite de M. de Bérulle. Il est exact qu'il modifia un usage et en supprima un autre, de sa propre autorité. Avant de s'en étonner, il faut voir en quoi consiste l'audacieuse intervention. Les carmélites espagnoles, selon la coutume de leur pays, portaient rarement le petit voile en dehors du chœur. M. de Bérulle régla que, sauf exception, elles le porteraient d'une façon habituelle, conformément à l'usage pratiqué en France chez les religieuses cloîtrées ¹. D'après une autre coutume d'Espagne, les mères fondatrices tantôt filaient la quenouille au chœur en chantant, tantôt s'y livraient, en face du saint Sacrement, à de pieux transports d'allégresse. En soi c'était inoffensif, mais si peu en harmonie avec nos mœurs que M. de Bérulle le leur interdit avec raison ².

R^d Père Supérieur partant d'icy en diligence dimanche dernier pour aller à Angers nous donna charge d'avertir nos Pères qui sont aux villes ou y a des Carmélites qu'il désire bien qu'ils rendent à ces bonnes sœurs tous les offices de charité qu'ils pourront. Mais qu'ils n'entreprennent aucune autorité sur leur conduite et affaires et que comme ils n'en ont point il ne veult pas qu'ils en ayent aucun essaye. Ce n'est pas qu'il ne soit bien persuadé, que vous y aportés cette retenue. Mais pour ce que l'humilité de ces bonnes servantes de Dieu qui les porte à recevoir les conseils qu'on leur donne comme des commendemens et la longue accoustumance des nostres à veoir leurs advis ainsi receus pourront avec le temps estre occasion à quelques uns de s'ingérer comme ayant charge, il a pensé plus à propos de vous en advertir et vous prie mesmes de faire sçavoir aux religieuses l'avertissement qu'il vous en donne. » *Arch. Nat. M. 216*. Citons encore un témoignage, celui de la Mère Marie de la Trinité (d'Hannivel). Sa déposition dans la cause de la Mère Anne de Jésus, fondatrice du premier monastère, contient ces mots : « Notre susdit Révérend Père Monsieur le cardinal de Bérulle m'a commandé de me conduire au gouvernement des monastères conformément à ce que j'avois appris de sa révérence. » Sa révérence désigne la Mère Anne de Jésus (*Arch. Nat. L. 1046, n° 56*).

1. *Chroniques*, t. I, p. 128.

2. *Ibi.*, p. 129. Les carmélites du faubourg Saint-Jacques conservèrent un grand nombre d'autres usages espagnols, dont la plupart remontaient à sainte Thérèse, comme de s'asseoir à terre, d'employer des signes pour éviter de parler, de ne pas raconter de songe en récréation, de représenter parfois en récréation le mystère de la fête ou quelque trait de la vie du saint célébré ce jour-là, de ne faire cet exercice ou tout autre, incompatible avec le travail, qu'aux récréations des jours fériés, de se rendre visite les unes

M. l'abbé Houssaye n'a pas trouvé d'autres faits pour échafauder sa thèse ¹. Comment n'a-t-il pas compris que ces menus détails n'appartenaient pas plus aux Constitutions et à la règle de sainte Thérèse que les danses exécutées par de petits espagnols, à la procession de la Fête-Dieu, n'appartiennent au dogme, à la morale ou au culte de l'Eglise catholique ? Par quel défaut de logique ou quelle puissance d'imagination en a-t-il déduit que M. de Bérulle « avait pris sur le monastère de l'Incarnation l'influence décisive qui devait donner à tout le Carmel de France son esprit propre et sa physionomie ? »

M. de Bérulle ne fut pas un révolutionnaire ou, si l'on préfère ce mot, un réformateur. L'eût-il d'ailleurs voulu, qu'il n'aurait pu tenter un schisme, sans soulever immédiatement l'opposition des Carmélites et de ses collègues. On n'en doutera pas, si l'on songe à leur attitude, lorsqu'il imposa, au monastère de Châlons, une formule de consécration par laquelle les religieuses, après avoir prononcé leurs trois vœux solennels, devaient faire « un vœu particulier de servitude perpétuelle envers la très sainte Vierge, lui offrant pour jamais en cette qualité leurs actes de nature et de grâce. » Remarquons que cette formule fut approuvée par plusieurs prélats, notamment Mgr Cospéan ², évêque de Nantes, et par les PP. Coton et Suffren ; qu'elle fut adoptée plus tard par le bienheureux Grignon de Montfort ³ et que MM. Gallemant et du Val ⁴, contrairement à certains adversaires de M. de

aux autres et de tenir des conversations pieuses, appelées licences, au temps de Noël et de Pâques, en souvenir des visites que les ermites d'Orient et d'Egypte se faisaient en ces solennités.

1. On ne peut considérer comme des prescriptions nouvelles les instructions que le P. de Bérulle donne aux Carmélites sur l'obligation de bien réciter l'office, de garder le silence au chœur, de n'aller au parloir que par nécessité, etc. (*Œuvres complètes*. Paris, 1856, p. 1308-1343). Cela n'est qu'un rappel ou un commentaire de leur règle.

2. *Arch. Nat. M. 234*. Lettre de Mgr Cospéan à du Val (25 mai 1622).

3. *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, 14^e éd. Paris, 1895, p. 209-212. Les termes sont différents, mais le fond est le même.

4. *Arch. Nat. M. 234*. Lettre de du Val à Mgr Cospéan (16 juin 1622). Cette dévotion était très appréciée de la Mère Marie de la Trinité (Sevin). (*La vie de la vénérable Mère Marie de la sainte Trinité, carmélite*, compilée sur les Mémoires de cette Bienheureuse, par feu M. Daignan du Sendat, ancien

Bérulle, ne contestaient en rien son orthodoxie. Cependant ces deux supérieurs et la bienheureuse Marie de l'Incarnation¹, en ayant été avisés, s'y opposèrent avec fermeté. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle était une innovation, que sainte Thérèse, pensait-on, n'aurait pas tolérée et qu'il n'était pas permis d'imposer à ses filles. Aussi M. Gallemant, après en avoir conféré avec M. du Val, releva de leur vœu les carmélites de Châlons². Quant à M. de Bérulle, se rendant compte de son imprudence, il se soumit sans murmurer à la décision de ses collègues.

Pour clore notre discussion, nous reproduisons une page de M. l'abbé Brémond, avec lequel nous sommes heureux de nous rencontrer : « Lorsqu'il attribue le premier rôle à Pierre de Bérulle, écrit-il, l'abbaye Housseye entend servir un système, très séduisant à la vérité, mais qui me semble plus que douteux. Il veut faire de notre Carmel une œuvre toute bérullienne et spécifiquement française, un autre Oratoire. A l'en croire, le message que nous apportent les premières carmélites serait bien sans doute le message de sainte Thérèse, mais remanié, mais adapté à nos exigences nationales et à l'esprit très particulier de Bérulle. Ainsi plus tard du génie de Shakespeare, acclimaté chez nous par Ducis ou encore par les romantiques. Voilà qui va loin et qui menace de fausser une histoire unique. Si nos carmélites ne sont que des bérulliennes, elles ne m'intéressent plus. De ce point de vue, nous aurions beaucoup mieux, à savoir Bérulle lui-même et ses grands disciples. A Dieu ne plaise que je mécon-

archidiacre d'Etampes et ancien vicaire général du diocèse d'Auch. Arch. du carmel. Ms. p. 491-492).

1. Ce fut l'occasion d'une scène pénible entre le P. de Bérulle et la bienheureuse, s'il faut en croire une relation manuscrite (*Histoire générale du monastère de saint Joseph des Carmélites de la ville de Pontoise*, t. I, p. 185). D'après la même source, il y eut à cette époque (1618) entre le P. de Bérulle et les deux autres supérieurs un froid, dont on n'indique pas la cause. Nous savons seulement par ailleurs que M. du Val, après avoir défendu l'Oratoire naissant contre Richer, tenta de se rapprocher de son adversaire, quand il vit un grand nombre de ses élèves quitter la Sorbonne pour entrer dans le nouvel Institut. Le départ de M. de Condren lui fut particulièrement sensible (RICHER, *Histoire du syndicat d'Edmond Richer*. Avignon, 1753, p. 253-4, 275).

2. L'acte est du 26 septembre 1618 (Arch. du carmel de Châlons).

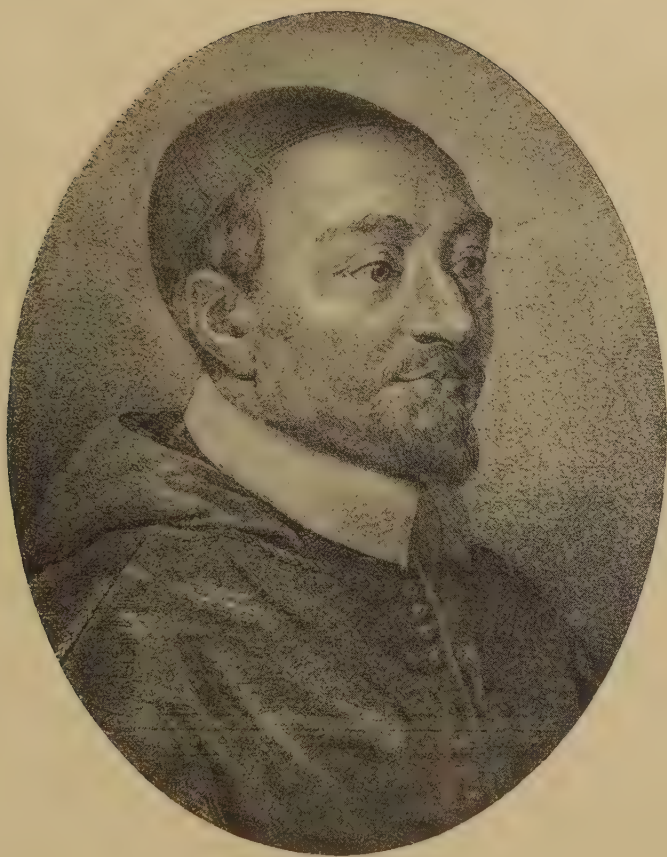
naïsse le fondateur de l'Oratoire ! Bérulle est un monde, que nous explorerons plus tard, admirant alors sans réserve l'homme qui a formé Condren, Vincent de Paul et M. Olier, Bossuet lui-même. Mais enfin l'esprit de Bérulle diffère de cet esprit de sainte Thérèse, plus simple, plus humain, plus mystique, plus universel, qu'ont répandu chez nous les premières carmélites. Plusieurs de celles-ci doivent beaucoup à Bérulle qui les forma de maîtresse main, mais il n'a fait que vivifier chez elles une semence étrangère. Celles qui ont le plus reçu de lui restent avant tout filles de sainte Thérèse. Espagnoles ? Françaises ? Il importe peu. Pour ce qui vraiment compte, la haute mystique ne connaît pas de frontières. La France ne s'ouvre pas moins avidement que l'Espagne à l'insigne réformatrice. Qu'il s'implante chez nous, le Carmel sera le Carmel, tout cela mais rien que cela¹. »



D'un gouvernement aussi respectueux de leurs traditions, les carmélites ne pouvaient manquer d'être satisfaites. Il est curieux d'observer, à ce propos, que le témoignage des fondatrices espagnoles n'est pas moins formel ni chaleureux que celui des religieuses françaises. Dans sa lettre du 8 mars 1605, la Mère Anne de Jésus portait ce jugement sur ses supérieurs : « Bien qu'ils aient reçu le pouvoir de faire et de défaire des Constitutions, selon ce que demandera ce pays, néanmoins ils ne veulent que ce que nous a laissé notre sainte Mère. Je leur ai dit en arrivant que tant qu'ils garderaient cela, ils nous auraient ; mais que, s'ils s'en écartaient, nous retournerions en Espagne. Aussi ils se comportent avec beaucoup de réserve et un grand soin de ne nous mécontenter en rien ; ils sont fort édifiés de notre manière de vivre... Nous avons toute liberté pour ce qui est de l'Ordre et nous nous conduisons d'après les circonstances². » La Mère Anne

1. *Op. cit.*, p. 264-265.

2. *Mémoire, op. cit.*, t. II, p. 22-23. La Mère Anne de Jésus donna, entre 1617 et 1620, une curieuse marque de son estime envers les supérieurs français. Les Carmes avaient sollicité le gouvernement des carmélites de Dôle et de Besançon, villes qui dépendaient alors des Archiducs espagnols. Or, sur la demande de la Mère Louise de Jésus (Mme Jourdain), prieure de Dôle, la Mère Anne de Jésus usa de son crédit auprès de l'Infante Isabelle pour que



Le cardinal de Bérulle
(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)

de saint Barthélemy, restée plus longtemps en France, tient le même langage. Des nombreuses lettres, respirant la confiance et la gratitude, qu'elle écrivit à M. de Bérulle, nous extrayons le passage suivant, traduit sur l'autographe, que le couvent de l'Incarnation possède encore : « Il est important pour l'avantage et la conservation de ces maisons (les carmels de France) que vous, mon Père, et ces Messieurs les gouverniez par vous-mêmes, tant que vous vivrez, et que les confesseurs des religieuses aient votre esprit ; il est donc nécessaire qu'ils soient formés par vous. Les Pères de notre Ordre ne nous font pas faute actuellement et quand Dieu voudra qu'ils viennent, il pourra le faire sans que nous nous en occupions ¹. » On n'en finirait pas de citer les marques d'estime et de reconnaissance que les supérieurs reçurent des carmélites françaises. Bornons-nous à quelques témoignages. « Il a plu à Dieu, écrivait la Mère Marie de la Trinité (Sevin), de nous donner des supérieurs si bons et si saints que nous avons lieu de le regarder en eux, et nous serons inexcusables, si nous n'avançons pas sous une si bonne conduite et si parfaite ². » Faisant allusion aux attaques déchaînées contre leur autorité, sœur Catherine de Jésus disait souvent : « O mon Dieu, serait-il bien possible que les esprits malins qui combattent sans cesse la grâce que nous recevons par ces âmes-là eussent puissance de nous les oster et l'union que tous nos Monasteres doivent avoir à eux et qu'ils peussent nous retirer de la puissance que Dieu nous a donnée, qui tiennent lieu de luy pour nous sur la terre ; car en verité ils nous conduisent selon Dieu et non comme hommes ; car votre esprit est en eux, mon Dieu, pour nous assister et conduire, dont nous recevons tant d'ayde et de grâce ³. » La véné-

les couvents de la Franche-Comté demeuraient sous le gouvernement des supérieurs français (*Ibid.*, p. 417-418, 639).

1. Lettre écrite avant la fête de la Trinité en 1605. Trois couvents étaient alors fondés : ceux de Paris, de Pontoise et de Dijon.

2. Arch. du carmel. *La vie de la vénérable Mère Marie de la sainte Trinité, Carmélite*, op. cit., p. 92. La Mère Marie de la Trinité ajoute : « Leur probité qui leur a acquis une réputation de sainteté nous rend l'obéissance plus agréable. » *Ibid.*

3. La Mère MADELEINE de SAINT JOSEPH, *La vie de sœur Catherine de Jésus*. Paris, 1656, p. 135.

nable Madeleine de saint Joseph, qui nous rapporte ce témoignage, disait elle-même de ses supérieurs « qu'elle les aimait à tel point qu'elle exposerait volontiers sa vie pour leur conservation¹. »

Nul autre témoignage ne vaut celui de leur fidélité pendant la tempête qui sévit de 1618 à 1626 et bouleversa plusieurs monastères. De cette longue et lamentable affaire, nous nous félicitons de n'avoir pas à retracer les détails². Toutefois pour l'intelligence de notre histoire, force nous est de la résumer en quelques lignes. Nous avons vu ou nous verrons que le gouvernement, puis la visite des Carmélites, avaient été confiés à MM. Gallemant, du Val et de Bérulle. Les Carmes, auxquels Clément VIII, par la Bulle du 13 novembre 1603, avait attribué sous condition la visite, en avaient été exclus par le bref du 9 septembre 1606. Était-ce un bien, était-ce un mal ? Question oiseuse, que nous n'avons pas à traiter et que ne résoudrait pas une discussion éternelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par décision du Saint-Siège, les Carmes ne possédaient en 1618 aucun titre au gouvernement ni à la visite des carmélites françaises³. Ils ne pouvaient l'ignorer. Ceux d'Italie, dont nous parlons, savaient également que la Bulle d'érection de 1600 leur interdisait la conduite des religieuses, sauf dans le couvent de Gênes. En 1610, ils avaient obtenu de Paul V un bref qui étendait leur juridiction aux couvents de la Flandre, mais non à ceux de la France. Or en 1618, le P. Denis de la Mère de Dieu, alors prieur à la rue de Vaugirard, à Paris, entreprit, sans

1. Déposition de M. Castaing, vicaire général d'Auch. Procès de 1647. (Arch. du carmel, t. XVI, p. 219).

2. On les trouvera dans le *Mémoire*, *op. cit.*, t. II, p. 646-818, puis dans les ouvrages de l'abbé Houssaye, *passim*.

3. Le P. de Bérulle insistait sur ce point capital dans une lettre du 15 janvier 1623 aux carmélites fidèles de Bordeaux : « Si l'Italie a jugé à propos de se séparer du corps qui est en Espagne (où toutefois est la source de la grâce répandue en ce siècle de réformation), et si elle a trouvé bon de faire cette séparation, ayant été unie autrefois à l'Espagne, comme la branche au tronc et comme le cep à la vigne, ils (les Carmes) ne peuvent trouver mauvais que vous demeuriez séparés d'Italie, où vous n'avez jamais été unies, d'où vous n'avez jamais rien pris et où n'est point la source et le siège de cette réformation comme en Espagne. » *Œuvres complètes*. Paris, 1856, p. 1347-48.

mandat du pape ni du roi, de fonder un carmel à Morlaix. Ce fut seulement après avoir passé, le 8 janvier 1618, un contrat avec la ville ' qu'il s'avisa de solliciter les permissions nécessaires. Peu de temps après cette ingérence, des carmélites de Bordeaux, de Saintes, de Bourges et de Limoges manifestèrent le désir de vivre sous le gouvernement des Carmes, tandis que toutes celles des vingt autres couvents, dont celui du faubourg Saint-Jacques, soutinrent les droits de leurs supérieurs. Des deux côtés, on en appela à Rome, qui donna gain de cause aux supérieurs, défendit aux Carmes de fonder ou diriger des monastères de Carmélites en France et obligea les religieuses dissidentes à se soumettre ou à s'exiler ².

Le P. de Bérulle ne survécut que peu d'années à ces troubles, dont il avait particulièrement souffert ³. Les carmélites du faubourg Saint-Jacques comprirent, en ces tristes conjonctures, que son dévouement pour l'Ordre de sainte Thérèse ne connaissait point de borne. Une autre chose les attachait à lui : malgré la froideur des apparences, il brûlait de charité et il avait toujours manifesté sa prédilection au premier monastère, lui consacrant,

1. C'est la date indiquée par Michel de MARILLAC, *op. cit.*, *Copies de quelques actes*, p. 4. Le P. Louis de sainte Thérèse donne la date du 8 janvier 1619 (*Annales des Carmes déchaussez de France et des Carmélites qui sont sous le gouvernement de l'Ordre*. Paris, 1666, p. 133).

2. Celles de Limoges se soumirent ; les autres s'exilèrent. On trouvera aux *Arch. Nat. M. 216, S. 4667, L. 1046*) de nombreuses pièces relatives à cette affaire, qui fit grand bruit et suscita, de part et d'autre, de puissants et chauds partisans. La bienheureuse Anne de saint Barthélemy prit parti pour les dissidentes. Saint François de Sales, le cardinal de Retz, le P. Coton, Michel de Marillac étaient favorables aux supérieurs « Sous eux vous avez été instruites en la vie religieuse, voilées, multipliées. Vous devriez pleurer si on vous les vouloit oster. » Ainsi s'exprimait saint François de Sales, dans une lettre à la Mère Marie de Jésus, fille aînée de Mme Acarie, prieure d'Orléans (*Arch. Nat. 216*). Le P. Eustache de saint Paul, prieur des Feuillants, écrivait de Rome, le 10 avril 1620, à Michel de Marillac : « Je suis grandement estonné et mal édifié de la procédure des Pères Carmes deschaussés. Les cardinaux qui en ont esté informez de M. l'Ambassadeur en sont tout scandalisez. Je ne scay comme il est possible qu'il y ait si grand aveuglement en un corps de telle réforme. » *Ibid.* Il est juste de dire que tous les Carmes n'approuvèrent pas l'opposition faite aux supérieurs.

3. Ses adversaires ne rougirent pas de répandre contre lui les calomnies les plus odieuses (*Arch. Nat. M. 216*).

au début, des sommes importantes pour sa subsistance, se tenant à ses côtés pendant les épidémies de 1606 et 1628, y revenant toutes les fois que ses occupations ne l'en empêchaient pas, pour prodiguer les trésors de grâce dont son âme débordait. Le couvent de l'Incarnation tâcha de lui témoigner sa gratitude par la fidélité dans l'épreuve. A la nouvelle de sa mort, le 2 octobre 1629, il partagea le deuil de l'Oratoire et il n'étonna personne en demandant le cœur qui l'avait tant aimé. Jusqu'à la Révolution, il a gardé, comme celle d'un père, la mémoire de cet « homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel, selon le mot de Bossuet, la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science ¹. » M. Gallemant le suivit de près dans l'éternité, étant décédé le 24 décembre 1630, à Besançon. Il laissait la réputation d'un prêtre humble et désintéressé et d'un guide remarquable dans les voies de la mystique. M. du Val, le dernier survivant des trois premiers supérieurs, mourut le 9 septembre 1638, dans la maison de Sorbonne, dont il avait incarné l'esprit pendant quarante ans. L'étendue de sa science théologique, la solidité de son jugement et la sainteté de sa vie lui avaient gagné la confiance et l'estime des carmélites. Celles-ci auraient été heureuses de recevoir sa dépouille mortelle dans leur église. Mais la Sorbonne leur disputa cet honneur et ne consentit qu'à céder le cœur de son doyen au carmel de Pontoise, objet de sa particulière affection.

*
* *

Sur le conseil de la Mère Madeleine de saint Joseph, le P. Gibieuf fut nommé supérieur, à la place du cardinal de Bérulle. Nul choix ne pouvait être meilleur que celui de cet oratorien éminent, que ses qualités et ses vertus avaient porté aux plus hautes charges de

1. *Oraison funèbre du P. Bourgoing* ; LEBARCO, t. IV, p. 307. Le P. de Bérulle fut créé cardinal le 30 août 1627. Un bref du 25 octobre de la même année l'autorisa à rester supérieur du Carmel. A partir de cette époque, il signa le premier les actes officiels du couvent, qu'il avait signés jusqu'alors après les deux autres supérieurs.

2. *Chroniques*, t. II, p. 162-163.

sa Congrégation ¹. Ayant été mêlé de près aux affaires du Carmel, lorsqu'il dirigeait l'Oratoire de Bourges ; très versé dans la théologie et la philosophie, qui l'avaient mis en relation avec Descartes ² ; doué d'une grande prudence et d'une singulière force de persuasion ³ ; à la fois subtil et profond ; dévoré par la passion du savoir mais plus encore par l'amour de Dieu ; consacrant chaque jour, en dépit de ses travaux, quatre heures à l'oraison, il semblait prédestiné au gouvernement des Carmélites. Il l'exerça jusqu'à sa mort, en 1650, avec beaucoup de sagesse, se distinguant par son attachement aux anciens usages de l'Ordre, qu'il recommanda dans une circulaire à tous les couvents ⁴. Le successeur de M. Gallemant fut M. Leclerc ⁵, docteur en théologie, et celui de M. du Val, M. Charton, grand pénitencier de Notre-Dame.

Conformément au bref de 1614, le P. de Condren, qui remplaça le cardinal de Bérulle, à la tête de sa Congrégation, fut nommé visiteur. Mais, au chapitre général de 1631, il renonça, pour lui et pour ses successeurs à cette charge, dans la crainte qu'elle ne devînt incompatible avec celle de Supérieur de l'Oratoire.

1. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'Histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1902-1905, t. I, p. 233-260.

2. Le P. Hilarion de COSTE, *La vie du R. P. Mersenne, théologien, philosophe et mathématicien de l'Ordre des Pères Minimes*. Paris, 1629, p. 64 et 83 ; Etienne GILSON, *La liberté chez Descartes et la théologie*. Paris, 1913, p. 178-206. D'après M. Gilson, Descartes dut probablement au P. Gibieuf sa conception de la liberté divine.

3. C'est l'appréciation même du cardinal de Bérulle dans une lettre au P. Gibieuf, 1^{er} avril 1622 (*Arch. Nat. M.* 216).

4. *Bibl. nat.* Ms. f. f. 17.719, p. 229. Il était très apprécié des Carmélites. On s'en rend compte, en lisant les réponses qu'elles adressèrent à son sujet au P. Chevreau, de l'Oratoire. (*Bibl. de l'Arsenal*, Ms. 5289). Ce Père avait écrit à tous les carmels de France pour leur demander copie des lettres intéressantes du P. Gibieuf, en vue de sa biographie.

5. Il fut en butte à une opposition dont nous ignorons l'origine et le motif, mais qui tendait à lui enlever le gouvernement du Carmel. Il fut défendu par les couvents de Paris. La Mère Marie de Jésus (de Bréauté) ou la Mère Marie (Madeleine) de Jésus (de Bains), qui signaient parfois de même, écrivirent à Richelieu, le 21 juin 1637, pour prendre sa défense et faire son éloge. Une professe de la rue Chapon, la Mère Jeanne de Jésus (Wignerod de Pontcourlay) propre nièce du cardinal, lui écrivit dans le même sens. (*Arch. du ministère des Affaires étrang.*, *Mémoires et documents*, Ms. 827, fol. 136 et 138).

toire et ne détournât cet Institut de l'objet principal pour lequel il avait été créé¹. A la suite de cette renonciation, Urbain VIII donna au nonce le pouvoir de nommer un visiteur tous les trois ans, par bref du 11 avril 1632, puis devant la multiplicité des monastères, par un autre bref du 29 janvier 1633, il ajouta le pouvoir d'en nommer jusqu'à trois simultanément, en cas de besoin. Le droit de visite fut confié aux supérieurs. Ce n'était pas une innovation dans l'histoire du Carmel. Le P. Gratien en Espagne et le cardinal de Bérulle en France avaient cumulé les fonctions de supérieur et de visiteur. Mais ce cumul, d'ailleurs extraordinaire, risquait de produire de graves inconvénients. Le visiteur, appelé à contrôler le supérieur, aurait-il assez de clairvoyance pour se juger lui-même et assez de courage pour réformer, s'il en constatait, ses propres abus ? Devant les justes observations que firent les religieuses, deux autres visiteurs, non chargés du gouvernement, furent nommés et, à partir de 1645, ils exercèrent leurs fonctions.

Ce retour à la règle ne souleva aucune opposition jusqu'en 1658. Alors MM. de Gamaches et Grandin, depuis peu supérieurs, remirent tout en question, en revendiquant le droit de visite, qu'ils prétendaient tenir de leur charge. La plupart des couvents², le premier supérieur, M. Charton, le nonce, Mgr Ben-

1. Le P. AMELOTTE, *La vie du P. Charles de Condren, second supérieur général de l'Oratoire de Jésus*. Paris, 1643, p. 294. Ces motifs furent-ils les seuls ? Le P. de Condren démissionna-t-il, parce qu'il aurait voulu être en même temps supérieur ? C'est l'avis de Jean Castaing, vicaire général d'Auch, très lié alors avec le carmel, (Déposition. Procès de 1647. Arch. du carmel, t. XVI, p. 201-202). En tout cas, le gouvernement du Carmel fut, à cette époque, un sujet de vive discussion et même de dissentiment au sein de l'Oratoire, les uns y étant favorables, les autres opposés.

Richelieu, qui était cardinal protecteur du carmel, depuis la mort du cardinal de Bérulle, semble bien s'être occupé de cette affaire, d'après une lettre qu'il écrivait à sa nièce, Mme de Combalet, le 15 août 1631. (Arch. du carmel). Victor Cousin (*La jeunesse de Mme de Longueville*, p. 395-396) a cru à tort que cette lettre avait trait au différend survenu entre le carmel et l'Oratoire, au sujet d'une ruelle. Ce différend n'eut lieu que six ans plus tard (voir ch. V).

2. Les autres, suivant celui de Pontoise, qui avait pour prieure la Mère Jeanne de Jésus, sœur du chancelier Séguier, prirent parti pour MM. de Gamaches et Grandin. Quelques uns gardèrent de la sympathie pour ces deux supérieurs, même après leur destitution.

tivoglio, s'élevèrent contre leur prétention. Comme ils restaient sourds aux prières et aux remontrances, les carmélites du faubourg Saint-Jacques en appelèrent à Rome. Par bref du 2 octobre 1659, Alexandre VII déclara que les supérieurs n'avaient aucun droit de visite et il établit deux visiteurs perpétuels, l'abbé de Bérulle, neveu du cardinal et l'abbé de Chandenier, neveu du cardinal de la Rochefoucauld¹. Quarante et un monastères saluèrent avec joie cette décision ; mais dix-huit autres, ainsi que les supérieurs, refusèrent de s'y soumettre, sous prétexte que leur cause n'avait pas été entendue. Le pape se contenta de confirmer son bref par un autre du 13 janvier 1661. Cependant une autre difficulté avait surgi. Après la mort de M. Charton, survenu en 1660, MM. de Gamaches et Grandin élurent un de leurs partisans, M. Gauquelin, et le firent approuver, non par le nonce, comme le prescrivait la Bulle de Clément VIII, mais par un Vicaire général de Paris. Alexandre VII cassa l'élection de M. Gauquelin, par bref du 11 avril 1661, et nomma un autre supérieur. Enfin constatant que MM. de Gamaches et Grandin s'obstinaient dans la résistance, il les destitua de leur charge, par bref du 26 septembre. Par le même bref, il introduisit dans le gouvernement des Carmélites une réforme importante, que nécessitait la rapide diffusion de l'Ordre à travers la France. Supprimant les supérieurs généraux, il donna le pouvoir à chaque couvent d'élire tous les trois ans un supérieur particulier, qui serait confirmé par le nonce ou par l'Ordinaire. Pour le même motif, deux visiteurs généraux ne suffisant pas, Clément IX en nomma un troisième, par bref du 26 septembre 1667. Cette forme de gouvernement, acceptée

1. *Arch. Nat. M. 216*. On trouvera dans le même carton une copie des lettres du roi (13 octobre 1659) et du nonce (31 octobre) aux abbés de Bérulle et de Chandenier, leur notifiant leur nomination par le pape. Ils n'étaient jusqu'alors que visiteurs temporels. Cette affaire donna lieu à des écrits, de part et d'autre. Signalons ceux-ci : *Bref éclaircissement des difficultés meues touchant la visite et le gouvernement de l'Ordre des Religieuses Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse du Royaume de France*. A Paris, le 18 août 1659). (*Arch. Nat. Ibid.*) ; *Instruction historique et apologétique pour servir de défense aux trois supérieurs généraux des Carmélites de France et du comté de Bourgogne* (s. l. n. d.).

par tous les monastères, fut maintenue jusqu'à la Révolution¹.

Les *Chroniques* ont publié les listes² des visiteurs et des supérieurs qui se sont succédé au faubourg Saint-Jacques. On remarque qu'ils furent choisis parmi les dignitaires du clergé, les visiteurs étant presque tous vicaires généraux en province ; les supérieurs, vicaires généraux de Paris ou grands pénitenciers de Notre-Dame. Quelques uns même furent revêtus du caractère épiscopal, comme de Lataste, évêque de Bethléem, que nous retrouverons plus loin. La plupart étaient docteurs en théologie, unissant la science à la vertu, que sainte Thérèse estimait également nécessaires chez les directeurs spirituels de son Ordre. Il serait intéressant de consacrer à chacun d'eux une étude. Mais cela nous entraînerait hors du sujet. Au reste, ce qui nous fera connaître ces vénérés ecclésiastiques, aussi bien que leur propre biographie, ce sera le portrait des principales religieuses confiées à leur direction.

1. Les *Chroniques* ont donné quelques détails sur cette affaire, (t. I, p. 274-284).

2. *Ibid.*, p. 288-289. Nous les publions en Appendice, avec la date d'élection et de décès pour la plupart. Celle des supérieurs, est complète ; nous avons ajouté à celle des visiteurs d'autres noms indiqués dans les *Chroniques manuscrites* (t. I, p. 671-741).

CHAPITRE XV

Principales religieuses Les fondatrices espagnoles

D'après les indications fournies plus haut ¹, le carmel du faubourg Saint-Jacques compta, entre 1604 et 1792, environ trois cent quarante professes. Pour retracer, ne fût-ce que brièvement, le portrait de chacune d'elles, il nous faudrait dépasser les limites de cet ouvrage. Force nous est de nous borner aux principales religieuses ; à celles qui jouèrent un rôle important dans l'histoire du monastère ou qui se distinguèrent par l'éclat de leur mérite. Au premier rang, nous devons mettre les fondatrices espagnoles, qui implantèrent chez nous la Réforme de sainte Thérèse, et celle qui les remplaça, à la tête du couvent, et fut la propagatrice de l'Ordre en France, la vénérable Madeleine de saint Joseph.

*
* *

Etablir un Ordre religieux, d'une façon durable, est chose difficile et qui suppose partout et toujours de grandes qualités. L'établir à l'étranger, c'est encore plus difficile. Quoique le christianisme ne connaisse pas de frontière, les membres d'une autre nation excitent, même chez leurs coreligionnaires, une défiance légitime. Au début du xvii^e siècle, alors que l'ingérence de l'Espagne avait laissé de si mauvais souvenirs, des religieuses de ce pays devaient fatalement réveiller les susceptibilités du patriotisme

1. Ch. V.

français. Henri IV s'était fait l'écho de ce que pensaient et disaient là-dessus nombre de Parisiens. Enfin il était particulièrement difficile d'établir le Carmel. Sans doute on le souhaitait ardemment dans le petit groupe de l'hôtel Acarie. Mais à la cour et à la ville, ils étaient légion les gens bien intentionnés qui s'expliquaient mal la nécessité d'un Ordre nouveau, quand déjà tant d'autres existaient, et surtout d'un Ordre contemplatif, qui ne se proposait aucun but utilitaire : l'éducation de la jeunesse ou le soulagement des malheureux ¹.

M. de Bérulle avait entendu ces objections et s'était rendu compte de ces difficultés, avant de partir pour l'Espagne. Aussi, d'accord avec les promoteurs de la fondation, était-il résolu à ne ramener que des sujets d'élite ², capables de désarmer toutes les critiques et d'établir la Réforme sur un fondement solide. D'où ses instances pour obtenir deux des plus remarquables filles de sainte Thérèse, les Mères Marie de saint Joseph et Thomassin-Baptiste, puis, après leur mort, ses voyages à Ségovie, à Madrid, à Tolède, à Cuerva, à Albe et à Pampelune, pour découvrir les religieuses de son choix. Comme il n'en avait trouvé aucune, les unes ne voulant pas aller en France, les autres manquant des qualités requises, il demanda deux autres filles préférées de la sainte Réformatrice, la Mère Anne de Jésus et la sœur Anne de saint Barthélemy, que lui avaient signalées les Pères Ribadeneira, jésuite, Bañez, dominicain, Antoliñez, augustin, pour les plus aptes à l'accomplissement de son dessein. On sait après quelle résistance opiniâtre du Père général, François de la Mère de Dieu, M. de Bérulle eut gain de cause. Grâce à lui, l'Espagne donnait à la France les deux plus belles fleurs de son Carmel.

Anne de Jésus naquit à Medina del Campo, le 25 novembre 1545. Son père était Jacques de Lobera et sa mère Françoise

1. Arch. du carmel de Bourges (*Requiel de ce que nous avons pu trouver des commencements de l'Ordre des Carmélites en France*, p. 9).

2. Mme Acarie lui rappelait cette nécessité en ces termes : « Plus je vas en avant, plus je pense combien il est important que Dieu nous donne des âmes propres pour la conduite de cet édifice ; nous l'attendons du choix qu'il vous fera la grâce de faire. » (Lettre à M. de Bérulle, citée par l'abbé Boucher. *Vie de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1800, Appendice, p. 514).

de Torrès. Elle avait un frère, Christophe, qui entra dans la Compagnie de Jésus. Orpheline de son père, dès la plus tendre enfance, et de sa mère, à l'âge de neuf ans, elle fut confiée aux soins de son aïeule maternelle, qui habitait Medina ; puis, à quinze ans, elle se rendit chez son aïeule paternelle, à Plasencia. Joignant l'élégance de la taille et les grâces du visage aux dons les plus brillants de l'esprit, elle fut surnommée la *reine des femmes* et reçut plusieurs demandes en mariage, qu'elle déclina, ayant fait à dix ans vœu de virginité. Pour montrer qu'elle avait dit adieu au monde, sans retour, elle revêtit secrètement l'habit de béate, après s'être coupé la chevelure, et parut toute méconnaissable à un festin, où l'on s'apprêtait à la fêter et à jouir de ses charmes. Elle se mit alors sous la direction du P. Pierre Rodriguez, jésuite, qui éprouva, par de rudes pratiques, son humilité et sa mortification. Ainsi, « une large croix de fer blanc, toute percée, écrit son biographe, lui couvrait une grande partie du corps, elle ne l'ôtoit pas même pour dormir. »¹

Ce fut par l'intermédiaire de son directeur qu'elle connut sainte Thérèse et fut admise, âgée de vingt-quatre ans, à saint Joseph d'Avila. Ayant su de quel trésor le Carmel venait de s'enrichir, la sainte l'appela auprès d'elle au couvent de Salamanque, avant la fin de son noviciat, lui confia la direction des autres novices et, dès ce moment, la traita comme sa confidente et sa collaboratrice intime. Mais elle la voulait d'autant plus parfaite qu'elle l'aimait davantage et la voyait destinée à de sublimes choses. Aussi continuant la formation commencée par le P. Rodriguez, elle s'ingénia à l'humilier de toute manière, pour détruire son amour-propre, et jusqu'à sa mort elle ne négligea aucune occasion de lui reprocher, parfois en termes vifs, même les plus légères imperfections. On devinera, par les deux exemples suivants, la rigueur de sa méthode. C'était à Salamanque. « Etant un jour au Parloir avec un P. Jésuite, un parent d'Anne de Jésus qui venoit de Plaisance pour la voir, se présenta au tour et parla à Anne elle-même qui étoit portière ; celle-ci alla

1. L'abbé de MONTIS, *La vie de la vénérable Mère Anne de Jésus, compagne et coadjutrice de sainte Thérèse dans la Réforme du Carmel*. Paris, 1788, p. 20.

aussitôt dire à sainte Thérèse qu'il y avoit là un étranger qui se disoit son parent et qui désiroit la voir ; la sainte, dans la vue de l'humilier, se tournant vers le Jésuite, lui demanda s'il n'avoit pas entendu qu'il y avoit au tour un gentilhomme, parent d'Anne de Jésus, qui vouloit faire connoître qu'elle avoit des parens nobles, comme s'il y avoit chez les religieuses et chez les déchaussées surtout de la noblesse ou, comme elle s'exprima, de la *chevalerie*. Anne de Jésus se borna à dire qu'elle n'avoit nommé qu'un étranger ; puis, pour réparer cette petite excuse, qui ne pouvoit partir que d'un fond d'amour propre, elle se prosterna aux pieds de la sainte Mère... Une autre fois, la sainte Mère lui ordonna de prêcher à la récréation. Anne de Jésus s'étant mise en devoir d'obéir, la sainte paroissant étonnée, lui demanda d'où lui venoit une pareille imagination et lui fit une forte réprimande ; elle l'éprouva ainsi à plusieurs reprises, pour voir si elle ne témoigneroit point quelque mécontentement : mais elle ne put jamais en découvrir¹. »

Sous la conduite d'une telle maîtresse, Anne de Jésus marcha dans la voie de la perfection, à pas de géant. Elle n'avait pas encore achevé sa quatrième année de profession, lorsqu'elle accompagna sainte Thérèse à la fondation de Béas² et fut placée à la tête du nouveau monastère. Peu de temps après, éclatait la persécution des Carmes mitigés, adversaires de la Réforme. Anne de Jésus leur opposa une constance et une fermeté telles qu'ils la surnommèrent la *capitaine des prieures*. En 1582, elle fonda le couvent de Grenade³ et en 1586, celui de Madrid, aidée par saint Jean de la Croix, cet autre grand mystique, qui l'éclaira de ses lumières et qui la tenait en haute estime : « Quand je vois la Mère Anne de Jésus, disait-il, je crois voir un séraphin. » Au prix de cruel-

1. *Ibid.*, p. 49-50.

2. Sainte Thérèse en a écrit la relation (*Œuvres complètes de sainte Térése de Jésus*, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris. Paris, 1909, t. IV, p. 1-21). La Mère Anne de Jésus a donné dans sa déposition quelques détails sur le même sujet (*Ibid.*, p. 357-361).

3. A cette occasion, sainte Thérèse lui reprocha, dans une lettre du 30 mai 1582, quelques unes de ses initiatives. La Mère Anne de Jésus a raconté la fondation de Grenade (*Œuvres complètes de sainte Térése*, t. IV, p. 229-244).

les épreuves, elle défendit, avec le P. Jérôme Gratien, les Constitutions primitives contre les innovations du P. Doria. D'une intelligence supérieure, d'une volonté inébranlable, austère pour elle-même plus encore que pour les autres, toute pénétrée de l'esprit de sainte Thérèse, elle apparaissait, en 1604, comme la principale colonne du Carmel réformé et elle était qualifiée par M. de Bérulle « mère et *matriarche* de l'Ordre ¹. »

La sœur Anne de saint Barthélemy se distinguait par d'autres qualités. Elle naquit d'une famille de pieux et riches cultivateurs, le 1^{er} octobre 1550, à Almendral, petit village de la vieille Castille, à cinquante kilomètres d'Avila. Son père, Ferdinand Garcia, et sa mère, Marie Mançanas, eurent sept enfants : trois fils et quatre filles. Anne était la sixième. Dès le plus bas âge, elle fut gratifiée de faveurs célestes et conçut une profonde horreur du mal. Un jour, étant âgée de sept ans, elle fondit en larmes : « Une de mes sœurs, écrit-elle, me demanda pourquoi je pleurais ; je lui répondis : parce que j'ai peur de pécher et je voudrais plutôt mourir ². » Orpheline à dix ans, elle fut élevée par ses frères et, malgré leur désir de l'établir, elle continua de manifester, au milieu des travaux champêtres, un goût irrésistible pour la solitude et l'oraison. Ce goût, un prêtre d'Avila, devenu curé d'Almendral, lui indiqua le moyen de le satisfaire, en lui révélant la Réforme de sainte Thérèse. Justement à saint Joseph d'Avila, on désirait vivement une sœur converse. Anne fut acceptée, prit l'habit le 2 novembre 1570 et fit profession le 15 août 1572, donnant au couvent, à cette occasion, la somme de vingt-mille *maravedis* ³. C'était la première converse des Carmélites déchaussées.

Anne de saint Barthélemy, quoique sans culture, a raconté elle-même sa vie et décrit, avec une simplicité charmante, ses fonctions de sœur converse, ses visions et ses extases. Mais ce

1. *Arch. Nat.* L. 1046, n° 56. Ces mots sont extraits d'une déposition de la Mère Marie de la Trinité (d'Hannivel) dans la cause de la Mère Anne de Jésus.

2. Le P. Marcel Bouix, *Autobiographie de la vénérable Mère Anne de saint Barthélemy*. Paris, 1869, p. 5.

3. Monnaie espagnole, valant un peu plus de l'ancien denier de France.

qui nous intéresse le plus, dans son autobiographie, c'est son intimité avec sainte Thérèse, près de laquelle elle vécut de 1572 à 1582, couchant dans sa cellule, la soignant dans ses maladies, l'accompagnant dans ses voyages à travers l'Espagne ¹, lui servant de secrétaire, après que, par un quasi miracle, en 1579, elle eut appris à écrire ², partageant ses soucis, ses travaux, ses pénitences et ayant l'insigne honneur de l'assister à ses derniers moments. A la différence de la Mère Anne de Jésus, elle ne semble pas s'être préoccupée des troubles qui menacèrent la Réforme du Carmel ni en avoir compris l'importance. C'est qu'elle était toute absorbée par sa propre sanctification, pratiquant avec un soin particulier la charité et l'humilité, qui furent ses vertus dominantes. Tandis que la Mère Anne de Jésus était faite pour commander, Anne de saint Barthélemy était faite pour obéir. Dans le groupe des fondatrices espagnoles, l'une était la tête et l'autre le cœur.

Sans être comparables aux deux Annes, comme on les appelait, les autres fondatrices ne manquaient pas de valeur. La Mère Isabelle des Anges, née le 3 février 1565, à Villacastin, de don Jean de Messia et de Marie Ibaguez, avait reçu une éducation soignée. A la douceur de son visage, miroir de son âme, elle dut le surnom de *Pacifique*. Avant d'entrer en religion, elle eut à vaincre un penchant pour la toilette et à refuser la main d'un cousin riche et vertueux. Elle prit l'habit le 6 mai 1589 et fit profession le 13 août 1590, au couvent de Salamanque, qu'elle édifia par son amour du silence, ses mortifications et son dévouement aux malades. Elle était sous-prieure, quand la Mère Anne de Jésus, sa prieure, la désigna, à sa grande joie, pour la fondation de Paris ³. La Mère Béatrix de la Conception, sa compagne de noviciat, naquit à Arevalo, le 5 novembre 1569. Son père, don Pierre

1. Elle a laissé le récit de quelques voyages, fondations et visites faits avec sainte Thérèse. (*Oeuvres complètes*, t. III, p. 529-530 ; t. IV, p. 456-458 ; 463-466 ; 469-470 ; 488-489 ; 503-511 ; 524-526).

2. Il lui suffit de quelques instants, en ayant sous les yeux deux lignes de sainte Thérèse. (*Oeuvres complètes*, t. IV, p. 137).

3. La Mère FRANÇOISE DE SAINTE THÉRÈSE, *La vie de la vénérable Mère Isabelle des Anges*. Paris, 1658.

de Zunigua, et sa mère, Antoinette de Polomeca, appartenaient à la maison ducal de Béjar. A quatorze ans, elle exprima le désir de se faire carmélite ; mais il lui fallut attendre six ans l'autorisation de son père et s'enfuir d'abord dans un couvent de Dominicaines. Entrée au carmel de Salamanque, le 8 mars 1590, elle prononça ses vœux le 14 septembre de l'année suivante. On remarqua son obéissance jusque dans les plus petites choses, son amabilité et sa dévotion au saint Sacrement. La Mère Isabelle de saint Paul naquit à Anvers, le 16 janvier 1560. Elle eut pour père un gentilhomme espagnol, Don Martin de Chavaria, et pour mère une flamande, dont le nom est resté inconnu. A l'âge de dix-sept ans, Isabelle, suivant sa famille, quitta les Pays-Bas pour se fixer en Espagne. Elle était déjà résolue à embrasser la vie du cloître ; mais comme elle hésitait entre plusieurs Ordres, le P. Louis de Grenade, le célèbre dominicain, lui conseilla de choisir le Carmel. « Ce qui brille le plus aujourd'hui dans l'Eglise de Dieu, lui écrivit-il, c'est la Réforme de la Mère Thérèse de Jésus : prenez cela pour la volonté de Dieu ¹. » Isabelle revêtit l'habit le 20 décembre 1588, au monastère de Burgos, et fit profession le 28 mars 1590. Elle avait le culte de la sainte messe et pratiquait, à un rare degré, la pauvreté et la pénitence. La Mère Eléonore de saint Bernard, la plus jeune des fondatrices, naquit le 6 mars 1577, à Spa, où sa mère prenait les eaux. Son père, Corbari-Spinola, était un gentilhomme génois. Par sa mère, Eléonore de Bavière, elle descendait de l'illustre famille de ce nom. Elle était âgée de huit ans, lorsque ses parents, quittant l'Italie, allèrent habiter Madrid. A Locches, situé à cinq lieues de la capitale, s'ouvrit en 1597 un nouveau couvent de la Réforme. Eléonore y entra l'année suivante. Son père, qui l'y avait conduite, changeant tout à coup d'attitude, ne négligea rien, ni prières ni menaces, pour la ramener dans le monde. Le courage de la jeune novice et l'affaiblissement de sa santé firent cesser toute opposition. Elle prononça ses vœux le 14 octobre 1598 et brilla par l'obéissance et la mortification. Sa connaissance de la langue française lui valut

1. *Chroniques*, t. I, p. 504. On trouve dans les *Chroniques* une notice biographique de chacune des fondatrices. (*Ibid.*, p. 295-514).

l'honneur, dont elle se montra ravie, d'être choisie pour la fondation de France. Durant le voyage, elle se lia d'une étroite amitié avec la sœur Anne de saint Barthélemy.

*
* *

Le désir des fondatrices, au lendemain de leur entrée au couvent du faubourg Saint-Jacques, fut de voir et d'examiner les postulantes qui s'étaient préparées sous la direction de Mme Acarie. Les trois supérieurs les leur présentèrent. Elle fut sans doute très touchante la première rencontre de ces vénérables étrangères et de nos jeunes compatriotes, qu'unissaient déjà l'amour filial de sainte Thérèse et la commune ambition de la vie parfaite sous le même toit. Pourtant un obstacle s'opposa, dès le début, et s'opposera dans la suite au libre épanchement de leurs âmes. A l'exception des Mères Eléonore de saint Bernard et Isabelle de saint Paul, les Espagnoles ignoraient le français et les Françaises ignoraient l'espagnol. Dans ces conditions, un examen approfondi était mal aisé. La Mère Anne de Jésus jugea préférable de s'en remettre aux supérieurs, qui ne voulurent rien conclure sans l'avis de Mme Acarie, renommée pour son discernement des esprits et connaissant mieux que personne les dispositions des postulantes ¹.

Bien que d'autres en eussent été jugées dignes, on n'en admit que trois à la vêtue, fixée au jour de la Toussaint. Mlle du Bois de Fontaines, en raison de ses qualités éminentes, avait d'abord été désignée. Mais devant l'indisposition subite de son père, que la pensée de son départ avait vivement affecté, une autre la remplaça. Les trois élues furent Andrée Levoix, servante de Mme Acarie, Mlle d'Hannivel et Mme Jourdain, une des dames qui avaient accompagné M. de Brétigny dans son voyage en Espagne. Elles furent conduites au couvent, lisons-nous dans les *Chroniques*, « par un grand nombre de personnes de piété du premier rang. Mlle de Longueville donnait la main à Mlle d'Hannivel et, selon toutes les apparences, Mlle d'Estouteville à

1. Du VAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 200-201.

Mme Jourdain ; Mme Acarie tenait la troisième. La Mère Anne de Jésus fit alors une action à jamais mémorable : après avoir salué leurs altesses à la porte conventuelle, elle avança le bras pour faire entrer la première Andrée Levoix, que l'on conduisait la dernière. Cette préférence, loin de choquer la délicatesse des deux princesses et de l'assemblée, fut admirée comme un trait de véritable esprit évangélique¹. » Ce fut aussi Andrée Levoix qui reçut l'habit la première, les deux autres s'étant effacées devant l'humble servante. Par déférence envers les Carmes, avec lesquels ils n'avaient eu que de bons rapports, les supérieurs prièrent le Provincial de la Catalogne de présider la cérémonie. Ce Père repartit ensuite pour l'Espagne, avec son confrère, emportant les regrets des fondatrices. Mlles de Fontaines et des Champs prirent l'habit le 11 novembre ; Mme du Coudray le 21 du même mois ; Mme de Bréauté le 8 décembre. D'autres les rejoignirent bientôt, si bien qu'au début de mars 1603, moins de cinq mois après la fondation, leur nombre s'était élevé à dix-sept².

Le principal souci des fondatrices fut de former ces premières novices, qui seraient en France les pierres fondamentales de la Réforme. Malgré sa charge de prieure, la Mère Anne de Jésus leur consacra la meilleure partie de son temps et fut en réalité leur vraie maîtresse. Elle leur inspira d'abord l'estime des Constitutions primitives, dont elle et ses compagnes avaient apporté des exemplaires³ et dont M. de Brétigny avait fait une traduction française. Elle les engageait à les lire souvent, à en peser tous les termes, à les apprendre par cœur et à les observer avec la même fidélité que les commandements de Dieu et de l'Eglise. Puis elle leur enseigna les vertus de leur état, qu'elles avaient déjà commencé à pratiquer dans la petite congrégation de Sainte-Geneviève. Ce fut, pour la Mère Anne de Jésus, l'occasion d'admirer combien sage avait été la direction et heureuse l'influence

1. T. I, p. 119.

2. Lettre de la Mère Anne de Jésus, 8 mars 1605. (*Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées*. Reims, 1894, t. II, p. 23).

3. Le carmel de l'Incarnation possède celui qui fut à l'usage de la Mère Isabelle des Anges. C'est un exemplaire des Constitutions de 1588.

de Mme Acarie, qui d'ailleurs, entrant parfois au couvent avec Mlle de Longueville, prêta son concours aux fondatrices, jusqu'à ce qu'elles se fussent un peu familiarisées avec le français et leurs novices avec l'espagnol. La Mère Anne de Jésus insistait sur la simplicité, la franchise et la candeur, ayant horreur du moindre déguisement.

A l'aide de ses compagnes, elle observait partout ses filles spirituelles, afin de leur inculquer toutes les vertus des Carmélites. En récréation, elle leur demandait de la bonne humeur. De temps à autre, pour les distraire pieusement, elle leur faisait représenter, selon la coutume espagnole, le mystère ou la vie du saint dont on célébrait la fête. Après avoir étudié son rôle, « chacune disait ensuite, de l'abondance du cœur, tout ce qui convenait au personnage qui lui était échu ¹. » Au réfectoire, les fondatrices examinaient leurs novices avec un soin particulier. Quand elles en voyaient une manger avec appétit et sans répugnance, elles exprimaient leur satisfaction en disant : « Voilà un bon sujet, elle ne s'écouterait point dans le travail. En voyaient-elles d'autres chipotières, sous prétexte même de mortification ; Holà, disaient-elles, voilà une fille qui aura toujours mille difficultés à présenter ; ce n'est pas là notre fait ; si c'est par délicatesse, encore moins ². » Il fallait en vérité une certaine dose de vertu pour apprécier des mets dont le meilleur assaisonnement était la bonne volonté de la cuisinière, sœur Anne de saint Barthélemy. Un jour ce respectable cordon bleu se mit en frais, à l'occasion d'une fête solennelle, pour régaler la communauté, et prépara de la morue, agrémentée de pruneaux et de force épices. Accoutumées aux plats de ce genre, les Mères espagnoles s'en délectèrent ; mais les novices, après en avoir goûté, n'eurent pas le courage d'y retourner, ce qui fâcha les Espagnoles et surtout la Mère Anne de Jésus, qui leur dit sèchement : « Il faut bien, mes sœurs, que nous mangions tous les jours à votre mode et vous ne sauriez vous accommoder une seule fois à la nôtre ! ³ »

1. *Chroniques, ibid.*, p. 124.

2. *Ibid.*, p. 123. A la place de chipotières, les *Chroniques manuscrites* portent *épluchoteuses*.

3. *Ibid.*

Il ressort de cet exemple que la Mère Anne de Jésus, sans exclure la bonté, laissait paraître facilement la rigueur, dont sainte Thérèse avait usé à son égard. On pourrait en citer d'autres traits. Outre les sacrifices que leur imposait la règle, les novices subissaient les inconvénients d'une habitation pénible, reléguées qu'elles étaient dans une pièce étroite et mal aérée. Cependant leur prieure craignait que la mesure des austérités ne fût pas comble chez ces Françaises, qu'elle trouvait polies et aimables, mais plus disposées que les Espagnoles à s'accorder des délicatesses superflues. Elle leur répétait qu'elles devaient jeûner encore trois semaines, après s'en être crues incapables. Un jour qu'elle présidait au chœur un office de l'Ordre, la dédicace des églises, elle prononça les *u* en *ou*, à la manière espagnole. Compatriotes de Jeanne d'Arc et contemporaines de François de Sales, les novices alliaient à la piété la plus solide la plus franche gaieté. Elles étaient jeunes et elles étaient Françaises. Quand elles entendirent cette prononciation étrange, malgré le désir de rester graves, elles ne purent comprimer un éclat de rire. La Mère Anne de Jésus leur adressa une verte réprimande et, pour les punir, leur interdit la communion. Par bonheur, M. de Bérulle, arrivé sur-le-champ, obtint la grâce des coupables, dont la faute était sans malice ¹.

Cette sévérité un peu excessive, dont elle n'exemptait personne, ni elle-même ni ses propres compagnes, la Mère Anne de Jésus, la tenait de la nature. Mais, dans ses rapports avec ses novices, elle l'employait à dessein, comme un moyen, à son avis nécessaire, de leur formation, à laquelle d'ailleurs tout concourait, des exercices religieux aux heures de délassement. Lorsque, dans l'intimité de la récréation, Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy rapportaient ce qu'elles avaient vu et entendu de sainte Thérèse ; lorsque les fondatrices décrivaient tour à tour les obstacles dont elles avaient triomphé, pour répondre à l'appel de Dieu, et les épreuves qu'elles avaient endurées dans le cloître, au milieu des joies célestes qui les inondaient, on devine avec quelle avidité les novices recueillaient leurs paroles, avec quelle sur-

1. *Ibid.*, p. 129-130.

prise mêlée d'apaisement elles se reconnaissaient dans leurs maîtresses et avec quel élan nouveau elles reprenaient leur marche vers la perfection. Ce qui les édifiait par-dessus tout et les entraînait, c'était le spectacle de vertus héroïques, que la modestie des Mères espagnoles ne parvenait pas à voiler. C'était la foi intrépide d'Anne de Jésus, l'humilité profonde et candide d'Anne de saint Barthélemy, la douceur d'Isabelle des Anges, l'obéissance de Béatrix de la Conception, la pauvreté d'Isabelle de saint Paul, la mortification d'Eléonore de saint Bernard ; c'était chez toutes la fidélité à la règle, l'amour du silence, l'esprit d'oraison, une adente dévotion au saint Sacrement. Depuis la mort de leur sainte Réformatrice, jamais peut-être novices du Carmel n'avaient été formées à pareille école.

A cette école, les élèves, dignes de leurs maîtresses, firent de rapides progrès. Les historiens de l'Ordre, d'accord avec les *Chroniques*, se sont plu à le proclamer. Nous citerons à ce propos une page du P. Louis de sainte Thérèse. Les Mères Anne de Jésus et Isabelle des Anges « s'acquittèrent si dignement de [leur] charge, écrit-il, qu'elles firent autant de saintes que de professes ; elles leur inculquèrent, et surtout la Prieure, l'esprit d'oraison et mortification dans les sentimens de sainte Tère, une grande estime de la Règle et des Constitutions, qui s'observoient avec une grande rigueur et exactitude, comme étant les moyens plus proportionnés pour arriver à la sainteté ; elle leur montrait par exemple les bonnes et saintes coutumes que sainte Tère avait introduites en sa Réforme ; elle visitoit souvent les offices, afin d'apprendre aux officières le moyen de les faire avec perfection. Pour les éprouver, elle entroit quelquefois à la roberie et sacristie en l'absence des officières, mettoit les choses hors de leur rang, puis les appelloit et demandoit si elles s'acquittoient de leurs offices avec cette perfection ? Elles ne s'excusoient point, ains se prosternoient en terre jusques à ce que la Mère les eût fait lever. Les religieuses enduroient cela avec autant d'humilité et de patience que si elles eussent commis tous les péchés du monde ¹. » Nous venons de retrouver par un détour la méthode

1. *Abrégé de l'établissement des Carmélites de France*, p. 65.

rigoureuse de la Mère Anne de Jésus. Or cette sévère prieure, qui reprenait sans cesse et durement ses filles, même quand elles n'étaient pas coupables, n'hésitait pourtant pas, dans le secret de la correspondance, à leur rendre ce beau témoignage : « Elles admirent combien, dès le moment de leur prise d'habit, leurs âmes avancement dans la perfection et leur esprit se trouve comme renouvelé en une manière d'oraison différente ¹. » Quelques semaines après avoir tracé ces lignes, la Mère Anne de Jésus en appréciait mieux toute la justesse : la première de ses novices, Andrée Levoix, mourait en odeur de sainteté ².

A ce tableau du jeune couvent, auquel nous nous attardons volontiers, vu son importance et son charme, il manque encore un trait, un trait essentiel. Au début, la différence des nations et l'ignorance de la langue avaient imposé, de part et d'autre, une certaine réserve. Mais les Espagnoles surent bientôt assez le français et les Françaises assez l'espagnol pour se comprendre sans trop de difficulté ³. A mesure que ces femmes d'élite poursuivant le même but se connurent plus intimement, il se forma entre elles des liens de sainte amitié, auxquels la Mère Anne de Jésus, malgré sa rudesse, ne fut pas la moins sensible. Elle a exprimé, avec étonnement et satisfaction, les regrets que causa au couvent de Paris son absence de huit jours, lorsqu'elle fonda celui de Pontoise. « On y désirait beaucoup mon retour, car l'affection qu'on a conçue pour nous est très grande ; c'est là un véritable miracle, parce que généralement on a ici fort peu de sympathie pour les Espagnols. On est aussi fort étonné de voir parmi nous tant d'amitié et une si étroite union ; les Françaises affirment qu'en ce royaume il n'y a pas de filles d'un même père et d'une même mère qui s'aiment de la sorte ⁴. » Toutes ces vénérables étrangères, qui les enfantaient à la vie du Carmel, les novices les

1. Lettre de la Mère Anne de Jésus, du 8 mars 1605. (*Mémoire*, t. II, p. 23).

2. Le vendredi-saint de l'année 1605.

3. De Brétigny, après avoir dit que la Mère Anne de Jésus leur faisait le chapitre en langue espagnole, ajoute : « laquelle les dites novices apprirent incontinent à parler, et d'aucunes la sceurent écrire, ce qui ne semble pas estre un miracle de peu de considération. » (*Arch. Nat.* L. 1040, n° 10).

4. Lettre de la Mère Anne de Jésus (*op. cit.*, p. 23).

aimaient en réalité comme leurs propres mères. Cependant elles se sentaient attirées davantage par une d'entre elles : Isabelle des Anges, qui occupait la charge de sous-prieure. Anne de saint Barthélemy nous a révélé pourquoi Isabelle avait gagné plus que ses autres compagnes le cœur des Françaises. « Elle réussissait en tout, parce qu'elle avait saisi la manière de conduire et qu'elle se montrait pleine de douceur. C'est ce qu'exigent les âmes en France, ajoute la bienheureuse, parce qu'elles sont dociles et portées à la vertu. Aussi on réussit mieux auprès d'elles par la douceur que par toute autre voie ¹. » Ce sera la devise de La Fontaine : *Plus fait douceur que violence*.

Les charmes de cette union intime furent interrompus, au bout de quelques mois. Ce n'était pas seulement pour fonder le couvent de l'Incarnation que les Espagnoles avaient quitté leur pays ; c'était pour répandre à travers la France le Carmel réformé. Or à peine étaient-elles arrivées dans la capitale que plusieurs villes de la province les réclamaient. Sur l'initiative de Mme Acarie, Pontoise, à laquelle M. du Val s'intéressait particulièrement, fut choisie pour la fondation du second monastère. Cédant aux ordres des supérieurs, qui avaient reconnu son bon jugement et son éminente vertu, Anne de saint Barthélemy en devint la prieure ². Elle partit le 14 janvier 1605, avec deux novices et les Mères Isabelle de saint Paul et Béatrix de la Conception. Celle-ci rentra à Paris, au mois février, et suivit à Dijon, le 9 septembre, les Mères Anne de Jésus et Isabelle des Anges. Une seule des fondatrices restait au faubourg Saint-Jacques : la Mère Eléonore de saint Bernard. Les supérieurs lui confièrent la charge de sous-prieure, nommant à celle de prieure la Mère Anne de saint Barthélemy, qui fut ramenée de Pontoise, à la désolation de cette

1. Marcel Bouix, *op. cit.*, p. 167.

2. La Mère Anne de Jésus s'opposa tout d'abord à sa nomination, comme contraire aux coutumes de l'Ordre, ne permettant pas qu'une sœur converse devînt sœur de chœur. Ce fut l'occasion d'un froissement avec les supérieurs. Mais devant l'avis favorable du P. Coton, qui avait été consulté, la Mère Anne de Jésus s'inclina. (René GAULTIER, *Histoire de la vie, vertus et miracles de la vénérable Mère Anne de St Barthélemy*. Paris, 1633, p. 469-479).

ville¹. Aux fonctions de prieure elle joignit pendant un mois celles de maîtresse des novices.

Revenue à Paris au début d'octobre², elle trouva la communauté installée, depuis le 24 août, dans le nouveau monastère, plus vaste et plus commode que la maison priorale. Ce changement avait favorisé l'admission des sujets, dont le nombre ne faisait que s'accroître, comblant sans peine les vides creusés par les fondations de Pontoise et de Dijon. L'heure approchant où les plus anciennes novices seraient admises à la profession, la prieure décida qu'elles s'y prépareraient par une retraite de quinze jours³, heureuse innovation que ses bienfaits transformèrent en règle dans tous les convents de France. La première profession, qui eut lieu le 12 novembre, fut celle de Madeleine de saint Joseph, suivie, le 24 décembre, de deux autres : celles de Marie de la Trinité (Sevin) et de Marie de Jésus (de Bréauté). Parmi les vingt-six autres professes dont la Mère Anne de saint Barthélemy reçut les vœux, durant les deux ans et demi qu'elle dirigea le carmel de l'Incarnation, citons, par ordre chronologique : Aimée de Jésus (des Champs), Catherine du saint Esprit (de Fontaines), Marguerite de la Trinité (de la Barre), Angélique de la Trinité (de Brisac), Marie des Anges (mère de M. de Bérulle), Marguerite du saint Sacrement (Acarie), Anne du saint Sacrement (de Viole), Gratienne de saint Michel (camériste de Marie de Médicis).

La direction de la Mère Anne de saint Barthélemy ne ressemblait pas à celle de la Mère Anne de Jésus. Il était difficile, en effet, d'imaginer contraste plus frappant entre deux religieuses du même Ordre. Confidentes l'une et l'autre de sainte Thérèse, elles reflétaient peut être sa pensée avec une égale fidélité. Mais dans la conduite des âmes, elles suivaient une méthode aussi différente que leur tempérament ; Anne de Jésus s'imposant par l'intelligence et la volonté ; Anne de saint Barthélemy s'insinuant et entraînant par

1. Accompagnée de M. de Bérulle, elle partit la nuit, dans la crainte d'un soulèvement populaire. *Ibid.*, p. 156. Sa nomination de prieure est datée du 9 septembre (Arch. du carmel, *Registre des élections et visites*...).

2. Le 8, d'après les *Chroniques*, t. I, p. 134.

3. Marcel Bataillon, *op. cit.*, p. 168. Les quinze jours ont été réduits plus tard à dix.

le cœur ; toutes deux également mortifiées, mais l'une s'ingéniant à montrer et à faire toucher les épines du cloître, l'autre à les dissimuler sous les roses. Quoique le changement de direction comporte souvent des inconvénients, il n'était pas mauvais que les Françaises, presque toutes futures fondatrices ou prieures, connussent les deux régimes espagnols. Du premier elles apprirent l'art de dominer les obstacles par la force du caractère ; du second l'art de tempérer l'autorité et de la rendre aimable par la douceur. Si elles n'avaient vécu que sous le premier, elles auraient risqué de garder une pointe de raideur peu compatible avec le tempérament français.

Pontoise avait été un paradis pour la Mère Anne de saint Barthélemy. Paris lui procura le même bonheur. Les consolations intimes lui manquaient rarement ; ses supérieurs, nous l'avons vu au chapitre précédent, manifestaient le respect le plus sincère pour la Règle et ses filles spirituelles rivalisaient de ferveur. « Elles étaient, écrit-elle, on ne peut plus contentes et moi avec elles. J'avais certes grand sujet de l'être en voyant de telles âmes et les grâces que Dieu leur faisait ; il s'en montrait prodigue à leur égard ; mais c'étaient des âmes très capables de vertus ¹. » Comment leur prieure, dans ces conditions, n'aurait-elle pas été heureuse ? Pourtant sa joie fut un instant troublée. Dans la seconde année de son priorat, elle s'imagina que ses filles s'étaient refroidies à son endroit et qu'elles ne lui témoignaient plus la même confiance ². Sainte Thérèse avait rencontré des épreuves semblables, qui naissent jusque dans les familles les plus unies et les couvents les plus réguliers. Extrêmement sensible comme elle l'était, la Mère Anne de saint Barthélemy en souffrit beaucoup. Puis elle reconnut son erreur et s'en excusa ³ ; ses filles n'avaient point cessé

1. *Ibid.*, p. 168.

2. Du Val laisse entendre que les visites de Mme Acarie avaient éveillé les susceptibilités des Mères espagnoles (*op. cit.*, p. 209).

3. Lettre du 11 avril 1608 à la Mère Marie de la Trinité (d'Hannivel), prieure de Pontoise. (Arch. du carmel). D'après la *vie de la bienheureuse Anne de saint Barthélemy*, par le R. P. François-Florent de l'Enfant-Jésus traduite par l'abbé Aubert. Paris, 1918, p. 199-203, les religieuses avaient été excitées contre la Mère prieure par les supérieurs français, qui voulaient ruiner son autorité, dans le cas où les Carmes auraient pris le gouverne-

de l'aimer ni de lui ouvrir leur âme. Le nuage une fois dissipé, la paix et la sérénité brillèrent de nouveau dans le ciel de sa vie.

*
* *

Après avoir passé quinze mois à Dijon, la Mère Anne de Jésus revint à Paris pour entreprendre une autre fondation. Elle était encore prieure au faubourg Saint-Jacques, quand elle avait reçu la visite d'une amie espagnole, doña Béatrix Zumidio, qui, n'ayant pu entrer au Carmel, vivait à la cour des archiducs Albert et Isabelle, sous le nom de Madeleine de saint Jérôme. Cette

ment, et qui désiraient changer la Règle... Nous ne nous portons pas garant de ces griefs, étrangement aggravés par les traducteurs et commentateurs de l'*autobiographie* et, sans contester la sincérité de la Mère Anne de saint Barthélemy ni l'authenticité de ses plaintes, nous tenons, avec tout le respect qui lui est dû, à faire les remarques suivantes : 1° Rien ne serait plus facile que de mettre la bienheureuse en contradiction avec elle-même. Dans sa correspondance, elle ne manque jamais l'occasion de se louer de ses supérieurs et de souligner leur attachement aux Constitutions. Si l'on doit choisir entre des documents contradictoires, ne faut-il pas préférer une correspondance contemporaine des événements à un récit fait de mémoire vingt ans après ? 2° La bienheureuse a composé son *autobiographie*, sur la demande des Carmes, au lendemain des troubles suscités par eux dans le gouvernement des Carmélites de France. A supposer que ses griefs contre les supérieurs français ne lui aient pas été dictés ou suggérés, est-il téméraire d'admettre que, dans les circonstances où elle écrivait, ayant pris elle-même parti pour les religieuses dissidentes contre leurs supérieurs, elle ait vu les événements passés à travers le prisme des événements présents et, de la meilleure foi du monde, les ait déformés ? 3° Ce qui permet de croire que son imagination a grossi, sinon inventé, les faits, c'est que son seul grief précis contre un supérieur prend sous sa plume des proportions énormes, alors que, s'il est vraiment fondé, il se réduit en réalité à peu de chose. La Mère Anne de saint Barthélemy reproche à ce supérieur qu'elle ne nomme pas, de l'avoir retenue longtemps au parloir, un jour qu'elle avait été saignée. A qui connaît l'usage ou plutôt l'abus de la saignée chez tous les Français de cette époque, depuis le paysan jusqu'au roi, la cruauté du supérieur paraîtra fort atténuée. 4° L'*autobiographie* n'est qu'un pieux mémoire, où la bienheureuse a raconté sa vie intérieure, sans prétendre à l'exactitude historique. Il est regrettable que ses traducteurs et commentateurs récents ne l'aient pas compris et aient fait de cet ouvrage une arme contre le carblement en 1610) : « vous êtes totalement mon Père, et j'ai en vous une confiance de Bérulle, auquel la Mère Anne de saint Barthélemy écrivait (probablement entière confiance. Il en a été de la sorte dès le premier jour que je vous connus, et depuis, la patience avec laquelle vous avez supporté mes fautes est bien propre à accroître en moi cette affection. » Arch. du carmel.

pieuse femme l'avait suppliée de porter dans les Flandres, où elle résidait, la Réforme de sainte Thérèse ¹. Lorsque la Mère Anne de Jésus était à Dijon, l'Infante Isabelle lui avait écrit dans le même sens ². Devant cette insistance, elle avait accepté, d'accord avec ses supérieurs, la fondation de Bruxelles, malgré son grand âge et ses infirmités. Au fond elle n'était pas fâchée de quitter la France, où elle estimait avoir achevé sa mission et où elle avait été souvent privée de consolations intérieures, tandis que dans les Flandres, outre la joie de répandre la Réforme, elle aurait celle de retrouver la domination espagnole et l'espoir d'y établir les Carmes, dont elle souhaitait le gouvernement. En attendant, elle aurait pour supérieur M. de Brétigny, un demi-compatriote, qui connaissait parfaitement sa langue. Accompagnée des Mères Béatrix de la Conception et Eléonore de saint Bernard et de plusieurs françaises, elle partit de Paris le 7 janvier 1607, « laissant le carmel dans la plus amère douleur ³. » Au mois d'octobre, elle fut rejointe par la Mère Isabelle de saint Paul, prieure de Pontoise. Quant à la Mère Anne de saint Barthélemy, quoique vivement sollicitée, elle refusa de la suivre, disant qu'il n'était pas encore temps de descendre de la croix. Il lui fallait auparavant fonder le monastère de Tours et le gouverner pendant trois ans. Revenue à Paris après son triennat, elle y séjourna jusqu'à son départ pour les Flandres, au début d'octobre 1611.

Quels motifs avaient déterminé son départ ? Etaient-ce les appels réitérés de ses compagnes, notamment des Mères Anne de Jésus et Eléonore de saint Bernard, appels qui s'étaient faits plus pressants, depuis que l'impossibilité de pourvoir à d'autres fondations, faute de sujets et surtout de prieures, était devenue manifeste ? Il ne semble pas, car à chacune des supplications qui s'élevaient des Flandres, elle répondait par une fin de non-recevoir, comme l'attestent ces lignes adressées à M. de Bérulle : « Toutes ces lettres qu'on écrit de part et d'autre n'ont point

1. *Arch. Nat.* L. 1046, n° 2.

2. La lettre est datée du 4 août 1606. (*Ibid.*, n° 12). Alors la Mère Anne de Jésus était encore à Paris ; mais quand cette lettre lui fut remise, elle était à Dijon.

3. *Chroniques manuscrites*, t. I, p. 278.

donné entrée en mon âme à la plus légère inquiétude ; à peine les ai-je lues que je les oublie comme un songe. Dieu me fait voir qu'autre est sa volonté ; ainsi tout cela ne sert qu'à me la faire mieux comprendre et à me rendre ce Seigneur plus favorable ; cela m'oblige aussi à demeurer toujours plus ferme et plus inébranlable dans la vocation qu'il m'a donnée pour la France¹. » Dans une autre lettre, postérieure à la précédente, elle s'exprime en ces termes : « Vous savez, mon Père, que jamais je n'ai eu vocation pour aller en Flandre, et maintenant moins que jamais. Mais je remets cette question à vous, mon Père, et à ces Messieurs ; pour moi, je n'ai qu'à obéir². » M. de Bérulle et ses collègues, Gallemant et du Val, auraient-ils donc exhorté la Mère Anne de saint Barthélemy à quitter la France ? Nous savons au contraire qu'ils employèrent tous les moyens pour la retenir. Aurait-elle cédé aux instances des Carmes, particulièrement du P. Thomas de Jésus, qui, de Bruxelles, où ils s'étaient établis le 29 septembre 1610, la pressaient de venir ? Il ne semble pas davantage. Dans les premiers mois de l'année 1611, exposant sa réponse au P. Thomas de Jésus, elle écrivait à M. de Bérulle : « Je vous disais, mon Père, que je ne me suis jamais sentie portée à aller en Flandre, mais comme ces Pères sont de l'Ordre où j'ai fait profession, j'étais en doute, maintenant qu'ils sont si près, si je devais retourner à l'Ordre, dans le cas où ils me commanderaient de le faire. Malgré tout, je dis au P. Thomas la répugnance que je ressentais pour la Flandre. » Un peu plus loin, elle rapporte qu'elle a consulté Dieu à ce sujet et qu'elle a obtenu cette réponse : « il me dit que [sa volonté] était que je restasse avec vous, mon Père, et que c'était là ce qu'il voulait de moi. » Elle révèle ensuite le fond de sa pensée, en manière de conclusion : « Puisque vous me faites parler clairement, je vous le dis, mon Père, je mourrai sous votre obéissance³. »

1. Lettre écrite probablement le 15 janvier 1609. (Arch. du carmel).

2. Arch. du carmel.

3. *Ibid.* Dans la même lettre, elle souhaite que les prêtres de l'Oratoire dirigent les Carmélites et reprend ainsi le P. de Bérulle, qui lui avait déclaré que telle n'était pas son intention : « Vous ne m'avez pas fait plaisir, mon Père, en me disant que dans la fondation de cette Congrégation, vous

Ainsi la Mère Anne de saint Barthélemy répète en termes explicites et sur le ton le plus ferme qu'elle n'éprouve aucun attrait pour les Flandres et qu'elle préfère demeurer sous le gouvernement des supérieurs français. Or quelques mois après ces déclarations, faites dans la pleine liberté de son âme, elle partait pour les Flandres¹, sur ses propres instances, et ne cachait pas son désir de rentrer sous l'obédience des Carmes. Que s'était-il donc passé ? Si l'on doit s'en rapporter à son témoignage, ce qu'une révélation lui avait d'abord interdit, une autre révélation le lui ordonna. Nous lisons en effet dans une lettre qu'elle adressait de Mons, peu de temps après son départ, à la Mère Claire du saint Sacrement, prieure de Tours : « Vous me dites, ma chère Mère, que vous êtes fâchée contre les Pères qui m'ont emmenée. Ne le soyez point, car cela n'eût pas été suffisant pour m'enlever la résolution où j'étais de ne pas partir, si Dieu ne m'y eût obligée, contrairement, à tout ce que j'avais dit. Je ne pus faire autrement et le Seigneur m'imposa une grande épreuve, en m'obligeant à venir ici ; mais toutes les peines deviennent légères, lorsqu'on les porte pour son amour². » C'était donc à la suite d'une révélation, où elle crut discerner un ordre du Ciel, que la Mère Anne de saint Barthélemy, changeant tout à coup de résolution, s'était décidée, non sans répugnance, à rejoindre ses compagnes dans les Flandres. Cela est propre à dissiper bien des erreurs, que l'ignorance ou le parti pris ont inspirées sur cet important chapitre de sa vie.

Une seule des fondatrices allait rester en France : la Mère Isabelle des Anges. Ce n'était pas faute d'avoir été sollicitée par les autres, spécialement les Mères Anne de Jésus et Béatrix de la Conception, ses compagnes de Salamanque. Mais elle leur opposa toujours un refus formel, déclarant « que Dieu lui ayant donné la France en partage, elle ne la quitterait pas³. » Elle fit

n'aviez pas en vue les Carmélites, car vous savez bien que c'est là au contraire la raison principale de l'œuvre que vous établissez et que telle est la volonté de Dieu. »

1. Le 6 octobre 1611. (René GAULTIER, *op. cit.*, p. 543).

2. Arch. du carmel.

3. La Mère FRANÇOISE de SAINTE THÉRÈSE, *op. cit.*, p. 94.

la même réponse à ses deux frères, l'un jésuite, l'autre provincial des Carmes, qui lui conseillaient de retourner en Espagne. Elle ajoutait que Dieu animait ses supérieurs et les monastères soumis à leur autorité et qu'elle n'avait rien de plus à désirer. Son affection pour notre pays lui fut rendue par celle de toutes les religieuses qui eurent l'avantage de vivre sous sa direction. Après avoir été sous-prieure à Paris et à Dijon, elle fonda le carmel d'Amiens en 1606, celui de Rouen en 1609, de Bordeaux en 1610, de Toulouse en 1616, de Limoges en 1618, gagnant partout les cœurs par sa douceur admirable. Elle mourut à Limoges, le 14 octobre 1644, après avoir passé quarante ans dans sa patrie d'adoption.

Elle avait survécu à presque toutes les autres fondatrices. La Mère Anne de Jésus était morte à Bruxelles, le 4 mars 1621, après avoir fondé deux autres couvents, ceux de Louvain et de Mons. Pleines de vénération pour ses vertus, les carmélites du faubourg Saint-Jacques, au nombre de vingt-sept, s'associèrent, par une supplique au Saint-Père, aux démarches entreprises pour sa béatification ¹. La Mère Anne de saint Barthélemy ² mourut le 7 juin 1626, au couvent d'Anvers qu'elle avait fondé le 6 novembre 1611. La Mère Eléonore de saint Bernard, après avoir été prieure à Mons, sous-prieure à Anvers, fonda le couvent de Malines en 1617, et en 1622 celui de Gand, où elle mourut le 12 avril 1639. La Mère Isabelle de saint Paul fut prieure à Louvain, fonda le couvent de Tournai en 1614, celui de Valenciennes en 1618, revint à Tournai en 1619 comme prieure et y mourut le 6 mai 1641. Enfin la Mère Béatrix de la Conception fut prieure à Bruxelles, après la mort de la Mère Anne de Jésus. Sur sa demande, elle quitta les Flandres en avril 1630 et retourna en Espagne. En s'y rendant, elle séjourna huit jours au faubourg Saint-Jacques, d'où

1. *Arch. Nat.* L. 1046, n° 57. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui la signa, fit en outre une déposition particulière. *Ibid.*, n° 54. Dans une lettre à la Mère Béatrix de la Conception elle écrivait : « Je voudrais bien être digne de contribuer (en) quelque chose à l'avancement de cette affaire. » *Arch.* du carmel.

2 Elle a été déclarée vénérable en 1735 et béatifié solennellement le 6 mai 1917.

elle s'éloigna en disant « qu'elle laissait son cœur en France et ne remportait que son corps en Espagne ¹. » Elle mourut le 12 mai 1646, au couvent de Salamanque, où elle avait fait profession.

Les Mères espagnoles avaient demeuré peu de temps à Paris. Cependant elles y avaient accompli une œuvre trop importante pour n'y pas laisser un souvenir ineffaçable. Elles avaient apporté la Réforme d'Avila dans toute sa pureté originelle et l'avaient remise intégralement aux Françaises. Planté par elles sur notre sol, le rejeton du Carmel était vivifié de la même sève que le tronc espagnol, d'où il était sorti, et apte à produire les mêmes fruits. C'était pour le premier monastère un bienfait inestimable, dont les religieuses furent toujours reconnaissantes. Il est impossible de lire leurs *Chroniques* ou de consulter leurs archives, sans rencontrer, presque à chaque page, une preuve de filiale affection ou de gratitude envers leurs fondatrices. Elles célèbrent leur anniversaire, invoquent leur autorité, conservent leurs usages, s'inspirent de leurs exemples, sachant bien qu'il suffit de marcher sur leurs traces pour rester de vraies filles de sainte Thérèse.

1. *Chroniques*, t. I, p. 204. Mme la comtesse Henri de Boissieu a raconté le séjour des Fondatrices aux PaysBas dans un petit livre charmant : *Figurines de carmélites en Belgique, au xvii^e siècle*. Bruxelles et Paris, 1928. Les quelques pages consacrées au carmel du faubourg Saint-Jacques (65-66) renferment des inexactitudes au sujet du gouvernement.

CHAPITRE XVI

Principales religieuses (*suite*) La Mère Madeleine de saint Joseph

Si les Fondatrices avaient quitté le faubourg Saint-Jacques ; si les supérieurs avaient autorisé leur départ, c'est que leur présence, sans être inutile, n'était plus nécessaire. Parmi les jeunes Françaises qu'elles avaient formées à la vie religieuse, elles n'avaient pas eu de peine à distinguer des sujets d'élite pouvant les remplacer à la tête du monastère. La plus remarquable était sans contredit la Mère Madeleine de saint Joseph, dont le nom a déjà paru maintes fois sous notre plume. Le moment est venu de consacrer une étude plus approfondie à cette carmélite illustre, que Brulard de Sillery et Michel de Marillac estimaient « capable de gouverner un royaume ¹ » et que Richelieu tenait pour « un des plus grands esprits qu'il eust jamais connu ². »



Madeleine du Bois de Fontaines naquit à Paris ³, le 18 mai 1578. Sa famille possédait une maison, rue des Juifs, à côté de celle de

1. Duchesse d'Aiguillon. Déposition. Procès de 1647. (Arch. du carmel, t. XVI, p. 354). SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1645, p. 360.

2. Duchesse d'Aiguillon, déposition. Procès de 1655. (Arch. du carmel, t. XVII, p. 631).

3. « Elle est née entre le samedi et le dimanche jour de la Pentecoste à minuit. » Bibl. municipale de Tours, Ms. 905, fol. 10. Le moment de sa naissance explique qu'on l'ait datée dans le même manuscrit du 17 mai.

Mme Acarie, sa cousine¹. Ce ne fut pas là qu'elle vint au monde, mais chez son grand-oncle maternel, le président Lhuillier de Saint-Mesmin, dont l'hôtel offrait sans doute plus de commodité. Tout près de cet hôtel et en face de celui de Guise, à l'angle de la rue du Grand-Chantier² et de la rue de Bracque, s'élevait la chapelle de ce nom. cédée en 1618 aux Pères de la Merci³. Madeleine y fut baptisée le lendemain de sa naissance et eut pour marraines les dames de Villeroy et L'Huillier et pour parrain M. de Blancmesnil. Elle était fille d'Antoine du Bois et de Marie Prudhomme de Brie, dont la mère, Marie L'Huilier, appartenait à la noblesse de robe et dont la sœur cadette, Claude, épousa Brulard de Sillery, chancelier de France. D'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale⁴, les parents de Madeleine eurent cinq enfants et d'après le P. Senault⁵, sept, nombre respectable et pourtant très inférieur à la réalité. Nous savons par un autre manuscrit, conservé à la Bibliothèque municipale de Tours⁶, qu'Antoine du Bois et Marie

1. L'hôtel Acarie correspondait au n° 11 de la rue Ferdinand Duval. (Voir le *Courrier de Saint-Gervais*, n° de juin 1920, 13 rue des Barres).

2. Aujourd'hui rue des Archives.

3. PIGANOL de la FORCE, *Description de Paris*. Paris, 1742, t. IV, p. 203-204 ; JAILLOT, *Recherches historiques*, 1782, t. III, XIII q, p. 8 ; de la ROCHEGUDE, *Promenades dans toutes les rues de Paris*. 1910, 3^e arr., p. 31.

4. F. fr. 20.257, f. 65.

5. *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1645, p. 4. Dans l'édition de 1670, le nombre sept est supprimé ; mais l'auteur ne nomme que sept enfants, ceux qui ne moururent pas en bas âge, p. 8. Sauf avis contraire, nos citations seront faites d'après l'édition de 1670.

6. Ms. 905, fol. 10 et 11. Ce manuscrit, ayant appartenu à la famille de Fontaines, contient en cent trente-deux feuillets les œuvres de Jean Meschinot, poète nantais, qui suivit la reine Anne de Bretagne à la cour de Charles VIII. Peut-être l'auteur des *Lunettes des Princes* offrit-il lui-même ce beau manuscrit sur vélin au contrôleur des Finances, Jean du Bois. En tout cas, celui-ci et ses descendants y inscrivirent, en marge des premiers et derniers feuillets, des notes précieuses sur leur famille, d'où nous avons extrait le prénom et l'âge des quinze enfants d'Antoine : Nicolas, né le 10 février 1572, mort le 29 novembre 1572 ; Antoine, né le 8 avril 1573, mort en juin 1574 ; Pierre, né le 30 mai 1574 ; Charlotte, née le 6 février 1576 ; Astremoine, né le 5 avril 1577, mort en novembre 1577 ; Madeleine, née le 17 mai 1578 ; Marie, née le 6 août 1579, morte le 29 du même mois ; un fils né en 1580 et mort au bout de deux ou trois heures ; Catherine, née le 6 décembre 1581 ; Louise, née le 26 mars 1583 ; Astremoine, né en janvier 1585,

Prudhomme de Brie eurent quinze enfants, dont huit, il est vrai, ce qui expliquerait l'erreur commise par Senault à leur préjudice, moururent en bas âge. Ce fut notamment le cas de trois garçons, qui portèrent le prénom de leur grand-père : Astremoine. Madeleine était la sixième. Comme elle, ses frères et ses sœurs aînés naquirent à Paris, tandis que les plus jeunes naquirent en Touraine, où leur famille avait le choix entre plusieurs manoirs et où il semble qu'elle se retira pendant les guerres de religion.

Les du Bois, originaires des Flandres, descendaient d'Enguerand de Fiennes, marié, selon le P. Anselme ¹, à Nicole de Condé et, selon Lhermite Soliers ², à Nicole de Luxembourg, qui leur apporta le domaine et le titre du Bois ³. Des Flandres, ils s'établirent en Anjou, puis en Touraine, où Jean, trisaïeul de Madeleine, acheta le 8 mai 1447 la terre de Fontaines, à Rouziers, petite localité située à treize kilomètres au nord de Tours. Le 4 novembre 1451, Bois-Bourdeil, dans la paroisse voisine de Beaumont-la-Ronce, devint aussi sa propriété, à laquelle s'ajoutèrent Maran, Plessy-Barbe, Souzay ⁴. Unis à de puissantes maisons et jouissant d'une grande considération, les du Bois gagnèrent l'estime et la confiance de leurs souverains. Jean fut conseiller et maître d'hôtel de Charles VII. Son fils, de même nom, épousa le 6 octobre 1493, Jeanne Bohier, sœur d'Antoine, cardinal archevêque de Bourges, et de Thomas, qui fit construire le château de Chenonceaux. Le mariage eut lieu à Tours, dans l'église de Saint-Martin

mort au bout d'un mois ; Antoine, né en janvier 1587, mort au bout d'un mois ; Jean, né le 24 juin 1589 ; Astremoine, né le 4 février 1591, mort au bout de deux mois ; Marie, né le 26 octobre 1593.

1. *Histoire généalogique et chronologique*. Paris, 1728, t. VI, p. 168.

2. *Inventaire de l'histoire généalogique de la noblesse de Touraine*. Paris, 1669, p. 204.

3. Il serait intéressant de savoir s'il était de la même famille, ce chevalier Jean du Bois, qui eut une vision du Sacré-Cœur, en 1405, dans son manoir de Bois-Seigneur-Isaac, près de Nivelles en Brabant. (*Un appel du Sacré-Cœur à la réparation au xv^e siècle à Bois-Seigneur-Isaac* (Brabant). (Action catholique, Bruxelles).

4. Le huitième enfant d'Antoine du Bois et de Marie Prudhomme naquit à Fontaines, les cinq derniers à Plessis-Barbe. Le château de Fontaines, assez bien conservé, est devenu une ferme, celui de Plessis-Barbe, à Bueil, a été en partie détruit.

en présence de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, des ducs d'Orléans et de Bourbon « et de plusieurs autres ducs, comtes, princes et seigneurs ¹. » Deux ans plus tard, Jean du Bois fut créé chevalier par le roi, à Fornoue ; puis il devint contrôleur des Finances. Astremoine, son fils aîné, qui avait eu Charles VIII pour parrain, à son baptême, fut nommé maître d'hôtel d'Henri II et de Charles IX. Enfin Antoine, fils d'Astremoine et père de Madeleine, fut envoyé à deux reprises dans les Flandres comme ambassadeur extraordinaire de Charles IX et d'Henri III. Il était précisément en mission diplomatique, au mois de mai 1578, lorsque sa fille vint au monde ².

Plus que des honneurs terrestres les du Bois, qui avaient pour devise : *Loué soit Dieu*, étaient fiers de leurs traditions chrétiennes. Jean, premier du nom, celui qui acheta la seigneurie de Fontaines, joignit à la science une grande piété et « composa des livres de dévotion ³ », que Madeleine put feuilleter dans sa jeunesse, avec les lettres que son bisaïeul, fils du précédent, avait reçues de saint François de Paule, en témoignage de sympathie et d'affection ⁴. Astremoine, son grand-père, professait un tel respect pour la sainte messe qu'il ne manqua pas un seul jour d'y assister. Son père, Antoine, après avoir perdu, en 1600, sa

1. Bibl. de Tours. Ms. 905. La Bibliothèque de Tours possède de nombreuses pièces d'archives concernant la famille du Bois de Fontaines (onze dans le Ms 1512, cent-vingt-deux dans les Mss. 3025 et 3026). La plupart ont trait à des achats ou ventes de terres.

2. Gilles MÉNAGE, *Remarques sur la vie de Guillaume Ménage*. Paris, 1675, p. 360-364. Les du Bois sont représentés aujourd'hui par la famille du Bois de Boutary, descendant d'Antoine du Bois de Fontaines, cousin de la Mère Madeleine. Antoine du Bois, né à Tours, se rendit dans le Midi en 1574 comme lieutenant de cent hommes d'armes, tint garnison à Beaumont-en-Lomagne, s'y maria en 1577 et se fixa ensuite à Montech (Tarn-et-Garonne). Il eut deux fils, dont l'aîné acheta la terre de Boutary et en prit le nom, à la place de celui de Fontaines. La mémoire de la Mère Madeleine a été pieusement conservée dans la famille de son cousin.

3. SENAULT, *op. cit.*, p. 3.

4. On connaît les relations de Louis XI et de Charles VIII avec le saint, qui mourut à Plessis-lez-Tours. Une de ses lettres à Jean du Bois a été publiée par le P. Louis Dony d'Attichy, futur évêque de Riez, dans l'*Histoire générale de l'Ordre sacré des Minimes*. Paris, 1624, t. II, p. 178-179. Elle est du 23 mars 1505.

femme ¹, qui se distinguait aussi par ses vertus chrétiennes, se sentit de plus en plus détaché du monde. Ayant reçu les ordres, à l'âge de soixante-cinq ans, il mena une existence monacale, tantôt à Paris, tantôt dans sa maison de Tours, tantôt dans son domaine de Bueil ou de Rouziers. Dans l'église de cette dernière localité, il baptisa, le 22 juillet 1612, sa petite-fille Madeleine, qui épousa, le 5 mars 1628, le poète Racan ². En 1616, Antoine du Bois entra à l'Oratoire. Il termina au couvent de Saint-Honoré sa vie de patriarche, le 29 avril 1627, dix ans seulement et un jour avant la mort de sa fille ³. Avec une foi vive et une piété solide, la charité envers les pauvres, qui fut un autre trait de la Mère Madeleine, régnait au foyer des du Bois. Les mendiants y étaient accueillis comme les envoyés de la Providence et traités avec les mêmes égards que les hôtes de marque. On leur réservait une partie des bâtiments, où ils étaient logés à souhait et nourris aussi bien, sinon mieux, que la maîtresse de maison. Jeanne de Fortias, grand'mère de Madeleine, n'allait-elle pas jusqu'à leur donner par surcroît sa part de nourriture et à se contenter de pain sec, afin de pratiquer la pénitence avec la charité ⁴ ? Une noble famille de Touraine, affinée par de fréquents séjours à Paris, honorée de la faveur royale et tout imprégnée de sève catholique : voilà ce qui, avec la grâce, produisit et forma Madeleine, fleur exquise qui s'épanouira dans le cloître.

Son enfance et sa jeunesse furent remplies de traits qui révélaient ses dons admirables et présageaient sa destinée. « Lorsqu'on

1. Elle mourut le 5 juin, âgée de quarante-sept ans et sept mois. (Bib. municipale de Tours. Ms. 905, fol. 135).

2. Elle était fille de Pierre du Bois (Louis-Arnould, *Racan* (1589-1670), *Histoire anecdotique et critique de sa Vie et de ses Œuvres*. Paris, 1896, p. 363-373).

3. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'Histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1902-1905, t. I, p. 55-58. Antoine du Bois fut enterré, près de sa femme et de son père, Astremoine, dans l'église de Len-cloître, prieuré de Rouziers. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans, six mois et quinze jours (Bib. municipale de Tours ; Ms. 905, fol. 4 et 135). Son cœur et celui de son fils Pierre ont été déposés dans le mur d'une chapelle de l'église de Rouziers.

4. SENAULT, *op. cit.*, p. 4-7.

la vouloit parer comme l'on fait les enfans de sa condition, elle disait en elle-mesme : mon Dieu, que toutes ces choses sont inutiles, puisqu'il faut estre un jour mangé de vers ¹. » Elle corrigeait soigneusement les défauts qu'elle remarquait en elle et dans ses sœurs ; elle recherchait la solitude et se livrait à la mortification, avec un zèle que ses directeurs spirituels, les PP. Capucins, furent obligés de modérer. Elle poussait la patience jusqu'à souffrir sans se plaindre les brutalités de sa femme de chambre ; elle passait de longues heures en oraison et y formait ou plutôt tâchait d'y former ses compagnes, qui n'y apportaient pas, on s'en doute, le même empressement ni la même assiduité. A peine eut-elle appris à lire, elle récita l'office de la sainte Vierge ; et si, plus tard, pour charmer ses loisirs de jeune fille, elle céda, comme Mme Acarie, à l'attrait des romans, lorsqu'elle en eut compris le danger, elle y renonça pour toujours. Bref, tout en vivant dans le monde, qu'elle charmaient par sa douceur et qu'elle étonnait par sa prudence, elle pratiquait déjà les vertus de la vie religieuse.

*
* *

M. l'abbé Brémond avoue qu'il lui est difficile de se « représenter la Mère Madeleine ². » Nous essaierons d'être plus heureux et, non seulement de nous la représenter, mais de la faire voir. Une dizaine de portraits nous la montrant en des attitudes différentes ³ ; ses restes conservés au premier monastère ; divers détails livrés par son biographe ou des témoins oculaires, tout cela nous aide à imaginer ce qu'elle était physiquement. D'une taille moyenne, elle sembla se rapetisser dans ses dernières années, quand elle eut pris un embonpoint dont elle plaisantait elle-même et qu'elle exagérait, en disant que sa grosseur égalait presque sa hauteur.

1. *Ibid.*, p. 13.

2. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. II. *L'invasion mystique*. Paris, 1921, p. 314.

3. En prière devant le crucifix ou le Saint-Sacrement et sur son lit de mort. La plupart sont au cabinet des Estampes de la Bibl. nationale. Ils avaient été tirés sur la demande et aux frais de Marie de Médicis et de la princesse de Condé.

Elle avait le front bas et fuyant et le crâne excessivement volumineux et prolongé à l'arrière, comme s'il avait subi une déformation, ce qui ne l'empêcha pas d'être le siège de l'intelligence la plus vive et du bon sens le plus ferme. De grands yeux et un nez puissant, une bouche fine et l'ovale du visage mêlaient dans ses traits la force et la délicatesse et lui donnaient, à défaut de la beauté, un air gracieux, que rehaussait à ravir son incomparable douceur¹.

Nous avons dit² comment son entrevue avec M. de Bérulle à Tours, en 1603, lui inspira le désir de se faire carmélite. Dès qu'elle eut obtenu, non sans peine, l'autorisation de quitter la maison paternelle, qu'elle gouvernait depuis la mort de sa mère et l'entrée de sa sœur aînée, Charlotte, au monastère de Longchamps, elle vint à Paris. C'était le 20 juillet 1604. Après un court séjour au logis de son père, qui l'avait accompagnée et qui ne put s'en séparer sans un déchirement de cœur, elle s'unit au groupe de jeunes filles et de veuves qui, sous la direction de Mme Acarie, d'abord rue des Juifs, puis place Sainte-Geneviève, se préparaient à la vie du cloître³. Mlle de Fontaines apprécia alors MM. Gallemand et du Val, nommés en même temps que M. de Bérulle supérieurs du Carmel. Avec le P. Coton, jésuite, dont le dévouement, comme plus tard, celui de son confrère, le P. Suffren, mérite d'être signalé, ils faisaient des instructions à la petite communauté. Mlle de Fontaines continuera à fréquenter ces deux hommes de science et de vertu et elle recourra souvent à leurs conseils. Néanmoins, quand M. de Bérulle sera revenu d'Espagne, c'est à lui qu'elle s'adressera de préférence, comme à son vrai père spirituel. Ses progrès seront du reste si rapides qu'elle donnera bientôt à son guide autant de lumière qu'elle en recevra de ce grand mystique.

A l'aube même de sa vie religieuse, sœur Madeleine de saint

1. La duchesse d'Aiguillon disait qu'elle parut « fort belle après sa mort. » (Déposition. Procès de 1647. Arch. du carmel, t. XVI, p. 362).

2. Ch. II.

3. Du VAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 186-190 ; Abbé BOUCHER, *Vie de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1800, p. 235-236.

Joseph apparut douée des rares qualités qui la classeront parmi les femmes les plus remarquables de son temps. Ses compagnes la prenaient pour modèle ; ses supérieurs la consultaient déjà dans leurs difficultés ; Mme Acarie déclarait qu'elle « devait être la mère de toutes les autres et la pierre fondamentale de l'Ordre en France ¹ » ; les carmélites espagnoles, admirant ses heureuses dispositions, saluaient dans la jeune novice une nouvelle sainte Thérèse ². Telle était l'estime universelle que ses supérieurs et la bienheureuse Anne de saint Barthélemy ne craignirent pas de lui confier un emploi très difficile, quelques mois seulement après sa profession, en la nommant maîtresse des novices. Pendant les deux ans et demi qu'elle remplit cette fonction délicate, la Mère Madeleine, leur enseignant surtout la charité, la mortification, le recueillement, la dévotion au saint Sacrement, forma un certain nombre de religieuses, qui établirent d'autres carmels en France ou y occupèrent des charges importantes. Citons sa propre sœur, Catherine du saint Esprit, future prieure de Metz ; la Mère Marguerite de la Trinité (de la Barre) qui fonda le couvent de Nantes en 1618, celui de Morlaix en 1624, de Guingamp en 1628 ; la Mère Anne du saint Sacrement (de Viole), maîtresse des novices au faubourg Saint-Jacques, prieure à Amiens, fondatrice à Saint-Denis ; enfin les trois filles de Mme Acarie, dont l'aînée, Marie de Jésus, celle que saint François de Sales appelait « sa partiale fille », fut prieure à Orléans, et dont la cadette, Marguerite du saint Sacrement, une des gloires du Carmel, fut prieure à Tours, à Bordeaux, à Saintes, à Paris (rue Chapon).

Au printemps de l'année 1608, la Mère Anne de saint Barthélemy ayant été désignée pour fonder le couvent de Tours, dont M. de Fontaines assurait les frais, la Mère Madeleine lui succéda, au faubourg Saint-Jacques. Elle fut élue le 20 avril 1608, aux applaudissements des Mères espagnoles, des supérieurs, de saint

1. *Mémoire*, op. cit., t. II, p. 574.

2. Vingt-cinq ans plus tard, la Mère Béatrix de la Conception rendra le même témoignage à la Mère Madeleine, qu'elle « regardait comme une autre sainte Thérèse pour la France. » (*Chroniques*, t. I, p. 204). Après la mort de la Mère Madeleine, elle écrira dans les mêmes termes. (SENAULT, op. cit., p. 379-380).

François de Sales, de tous ceux qui s'intéressaient à l'avenir du Carmel¹. La première prieure française du couvent de l'Incarnation était à peine âgée de trente ans. Mais elle possédait un ensemble de dons qui l'égalait aux plus expérimentées : une haute intelligence et un jugement très sûr ; une humeur gaie, un harmonieux mélange de douceur et de fermeté ; l'attachement à la règle ; la mortification et l'oubli de soi ; l'esprit d'oraison ; un zèle ardent pour les âmes et un profond amour de Dieu. Elle passait en prière la nuit du jeudi au vendredi et elle ne descendait des hauteurs de la contemplation, où elle puisait ses forces, que pour réduire son corps en servitude, humilier son esprit, se dévouer au prochain. Aux pénitences imposées par la règle, elle en ajoutait volontairement d'autres, haïres, disciplines, ceintures de fer, dont l'amertume était doublée par la faiblesse de son tempérament. Malgré ses occupations, elle trouvait du temps pour les besognes les plus modestes, travaillait au jardin, maniait le balai, lavait la vaisselle. Ce fut encore par humilité, non moins que par désir de la solitude, qu'elle se déroba, aussi longtemps qu'elle le put, aux visites de Marie de Médecis et refusa l'entrée dans la clôture à de grandes dames, qui en avaient pourtant obtenu du Saint-Siège la permission. Dans ses rapports avec les religieuses, elle usait de la méthode qui avait si bien réussi à la Mère Anne de saint Barthélemy. Quoique dure pour elle-même, elle était pleine de condescendance pour les autres, les excusait dans leurs imperfections, les soutenait dans leurs épreuves, se privait même du nécessaire pour les contenter, comme son aïeule, Jeanne de Fortias, le faisait pour les pauvres, s'accommodait enfin aux dispositions de chacune, pour les entraîner toutes dans la voie de la perfection. Un exemple entre mille nous montrera combien elle excellait, par de tels moyens, à transformer les âmes. « Une jeune religieuse étant venue d'un autre monastère en celui de Paris, avoit le naturel un peu rude, quoy que d'ailleurs elle eût la volonté assez bonne. On jugea qu'il la falloit traiter plus severement que les autres. Nostre charitable prieure ne put s'y resoudre et la gagna si bien par sa douceur que, chan-

1. *Mémoire, op. cit.*, t. II, p. 576.

geant tous ses défauts en vertus, non seulement elle la rendit une parfaite religieuse, mais même elle la mit en un état de servir l'Ordre, en qualité de prieure avec beaucoup de succès ¹. »

Par ces vertus et ces qualités, qui lui avaient valu tous les suffrages, la Mère Madeleine édifia et captiva ses filles spirituelles. Voici en quels termes la Mère Marie de Jésus, qui la connut intimement, a retracé cette période de sa vie et apprécié les bienfaits de sa direction. « Pour moi, je confesse et assure que je voyois une si grande plénitude de Dieu en elle que je ne la pouvois regarder qu'avec vénération et grand respect et je me voyois en comparaison d'elle si petite devant Dieu que je n'osois approcher d'elle. Il parut un si grand renouvellement dans tout le monastère, lorsqu'elle y fut faicte prieure, que je puis dire avec vérité qu'il sembloist un paradis, tant l'on voyoit de ferveur dans les âmes et de désir de la perfection. C'estoit à qui seroit la plus humble, la plus pénitente, la plus mortifiée, la plus recueillie, la plus solitaire, la plus charitable ; bref, à qui seroit la plus conforme à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ ². » Mme Acarie exprimait le même sentiment d'admiration, quand, après avoir séjourné deux jours au monastère, avec la princesse de Longueville, elle se retirait en disant : « Vraiment, je sors d'avec les anges ; cette maison est un paradis en la terre ³. »

A la fin de son premier triennat, la Mère Madeleine avait été maintenue dans sa charge de prieure. En mars 1615, eurent lieu de nouvelles élections, qui portèrent la sous-prieure, Mère Marie de Jésus, à la tête du couvent. La Mère Madeleine, redevenue libre, ne tarda pas à être investie d'autres fonctions, qui l'obligèrent à s'éloigner du faubourg Saint-Jacques. Elle en resta absente l'espace de neuf années, si l'on ne tient pas compte de deux brefs séjours qu'elle y fit dans l'intervalle. Elle se rendit d'abord à Tours, dont le carmel avait élu prieure une religieuse de Paris, la Mère Marie de saint Gabriel ⁴, qui manquait d'expérience. La Mère Ma-

1. SENAULT, *op. cit.*, p. 112.

2. Déposition, Procès de 1647. (Arch. du carmel, t. XVI, p. 422).

3. *Mémoire*, *op. cit.*, t. II, p. 578.

4. C'était Marie Lejeune, celle que M. Acarie appelait sa « troyenne. » (Voir ch. IV).

deleine eut pour mission de l'accompagner et de la former à son emploi.

Quoique son biographe ne révèle pas ses sentiments, il n'est pas téméraire de présumer qu'elle ne put revoir la ville de Tours, qui lui était si chère, sans une émotion mêlée de gratitude envers Dieu. Là s'était écoulée une partie de sa jeunesse ; là elle avait rencontré M. de Bérulle et dit adieu au monde. Elle y revenait avec la bure de sainte Thérèse et y retrouvait une de ses sœurs, Louise, qui, incapable de supporter, au faubourg Saint-Jacques, les rigueurs de la règle, était admise à Tours avec quelque adoucissement, au titre de fondatrice. Depuis que la Mère Madeleine avait quitté la Touraine, en 1604, une autre de ses sœurs, Catherine, future prieure de Metz, l'avait suivie au couvent de l'Incarnation et un de ses frères, Jean-François, était entré chez les Capucins. Quant à son père, il avait reçu les ordres et menait une vie de cénobite, tantôt à Paris, tantôt en Touraine. Pendant une année, il avait habité, en qualité de fondateur, avec les gens de sa maison, une partie du carmel. La Mère Anne de saint Barthélemy, témoin des inconvénients qui résultaient de ce voisinage, s'en plaignit à M. de Bérulle, qui vint à Tours et décida M. de Fontaines à se retirer. Par suite, les religieuses furent délivrées d'un rigoureux contrôle, que le vénéré fondateur exerçait, avec les intentions les plus droites, même sur la direction spirituelle. La Mère Madeleine sollicita de son père une autre preuve de son esprit surnaturel et de sa charité : elle l'exhorta à fonder à Tours une maison de l'Oratoire ; ce qu'il fit, avant d'entrer lui-même dans la congrégation où, par un touchant retour des choses, il fut formé à la vie religieuse par le P. de Bérulle, dont la mère avait été formée à la vie du cloître par la fille de M. de Fontaines¹.

Tandis que sa famille lui apportait ces motifs de consolation, la Mère Madeleine en trouvait d'autres, qui la dédommageaient de grandes épreuves physiques et morales, au carmel de Notre-Dame des Champs, créé sept ans plus tôt par la Mère Anne de saint Barthélemy, dans l'hôtel de l'Ange-Gardien, dont il reste des

1. Mme de Bérulle entra, en 1605, au grand carmel, où elle porta le nom de sœur Marie des Anges.

vestiges au n° 17 de la rue Banchereau ¹. Après les difficultés du début, la communauté, sous la douce et forte impulsion de sa prieure, était devenue florissante. Il avait fallu construire de nouvelles cellules et bientôt il était nécessaire de remplacer l'oratoire primitif par une chapelle. La première pierre en fut posée le 29 mars 1616, par Marie de Médicis, qui avait passé par Tours, après le mariage de Louis XIII. Trois ans plus tard, l'édifice était achevé et béni. A cette occasion, le couvent prit les vocables de *l'Incarnation* et de la *Mère de Dieu*, qui témoignaient de son étroite union avec les deux couvents de Paris, auxquels ils étaient empruntés.

Arrivée à Tours en juillet 1615, la Mère Madeleine, accompagnée de son père, en partit en mars 1616. Son séjour à Paris fut de courte durée. Elle avait été mise en relation avec Mme d'Alincourt, qui venait visiter sa sœur, la Mère Marie de Jésus, au faubourg Saint-Jacques et, avec cette dame riche et zélée, elle avait préparé la fondation d'un carmel à Lyon, dont M. d'Alincourt était gouverneur. Nommée prieure de ce nouveau couvent, elle en prit possession le 8 octobre 1616, avec six religieuses, cinq de Paris et une de Tours. Pour honorer les mystères douloureux de la sainte Vierge, qu'elle aimait à méditer, elle le plaça sous le vocable de Notre-Dame de la Compassion. Pendant les neuf mois qu'elle demeura dans ce monastère, dont on voit encore les restes, à la Montée des Carmélites, entre les rues Tolosan et Flaisselles ², la vénérable continua sa construction et son emménagement, dont Mme d'Alincourt assurait les frais ; elle forma six novices, selon le véritable esprit de sainte Thérèse ; elle édifia la communauté par l'exemple de ses vertus et gagna l'estime du cardinal de Marquemont, qui eut avec elle plusieurs entretiens pour lui exposer les affaires de son âme. Lorsqu'elle quitta Lyon, au mois

1. Gatian de CLÉRAMBAULT, *Tours qui disparaît*. Tours, 1912, p. 10, pl. VIII. L'église, assez bien conservée jusqu'alors, malgré sa désaffectation, a été incendiée en 1915 et entièrement démolie en 1923. On y a construit un garage.

2. M. Grisard en a publié un plan comparatif, à la fin de son ouvrage : *Documents pour servir à l'histoire du couvent des Carmélites de Notre-Dame de la Compassion de Lyon*, 1887. Voir *Un centenaire religieux, 1616-1916. Le monastère des Carmélites de Lyon*. Imprimerie Rey, sans nom d'auteur.

de juillet, elle y laissa « une merveilleuse odeur de sa sainteté ¹. »

A son retour à Paris, la Mère Madeleine fut chargée d'une autre fondation, pour laquelle on l'attendait : celle du couvent de la Mère de Dieu, qui, installé le 7 septembre 1617, dans une maison provisoire de la rue Chapon, fut transféré en octobre 1619, à l'hôtel de Châlons, que l'évêque de cette ville, Clausse de Marchemont, avait vendu, le 6 août de la même année, pour cent-vingt mille livres ². D'après le plan Bullet, de 1676, le couvent de la Mère de Dieu, appelé aussi le petit et le second couvent, comprenait la moitié occidentale du quadrilatère formé par la rue du Temple, la rue Chapon, la rue Trousse-Nonnain (aujourd'hui rue Beaubourg) et la rue Courtau-Vilain (aujourd'hui rue de Montmorency). Séparés du cimetière de Saint-Nicolas des Champs par la rue Trousse-Nonnain, la chapelle et les bâtiments claustraux, détruits pendant la Révolution, s'étendaient de la rue Chapon à la rue Courtau-Vilain, occupant un peu plus de l'espace où s'élève actuellement une école maternelle et l'*Ecole professionnelle de la bijouterie fantaisie*.

Parmi les sept religieuses professes qui accompagnèrent la Mère Madeleine à la rue Chapon se trouvait Catherine de Jésus (Mlle de Nicolas, de Bordeaux), qui avait pris l'habit au faubourg Saint-Jacques, le 24 août 1608. Sœur Catherine de Jésus était favorisée de visions et d'extases, que sa modestie ne parvenait pas toujours à dissimuler ; elle vivait comme un ange et, malgré son ardent désir du Ciel, elle avait souhaité de prolonger son exil sur la terre, afin d'accomplir, par un surcroît d'austérités, les desseins particuliers de Dieu. Après avoir embaumé le cloître de ses vertus, elle mourut en prédestinée, le 19 février 1623, à l'âge de trente-trois ans. La Mère Madeleine la connaissait, depuis son entrée en religion ; elle avait été la confidente de ses faveurs surnaturelles ; elle avait assisté à ses derniers moments. A la demande de Marie de Médicis, qui estimait beaucoup Catherine de Jésus,

1. SENAULT, *op. cit.*, p. 137.

2. Arch. Nat. S. 4651. JAILLOT, *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, 1782, t. III, quartier XIII, p. 28-30 ; abbé LEBŒUF, *Histoire de la ville de Paris, Rectifications et additions*, par Fernand Bournon. Paris, 1890, p. 164-165.

elle écrivit sa vie, qui parut en 1625 et obtint, en Espagne et en France, un grand et légitime succès. Outre qu'il apprenait quelles fleurs de sainteté la Réforme d'Avila produisait sur notre sol, cet ouvrage se distinguait par le mépris de tout ornement inutile, la justesse des expressions, la netteté des pensées, la sûreté de la doctrine et une expérience consommée de la vie intérieure.

Les mêmes qualités apparaissent dans les autres écrits que la nécessité ou l'obéissance dictèrent à la Mère Madeleine. Ses relations avec les autres couvents et les gens du monde ; les services qu'elle rendait et les concours qu'elle sollicitait ; les conseils qu'elle était appelée à donner, tout cela lui imposait une correspondance dont on devine l'intérêt, tant pour l'étude de son caractère que pour l'histoire religieuse du XVII^e siècle. Malheureusement, les plus précieuses de ces lettres ont été presque toutes brûlées par les soins de leur auteur. Ce sont celles que la Mère Madeleine avait écrites au cardinal de Bérulle, guide et confident intime de son âme. Par modestie, elle n'a pas voulu laisser tomber en d'autres mains ces témoignages irrécusables des faveurs divines dont elle avait été comblée. Il en reste d'autres, par bonheur, et en grand nombre, qui nous ont été transmises, en tout ou en partie, par le P. Senault, dans la vie de la vénérable. Enfin les lettres inédites que possèdent les carmélites de l'Incarnation constituent, à elle seules, des documents d'une réelle valeur. Les autographes ont été perdus pendant la Révolution française. Mais il en avait été fait des copies, dont tous les amis du XVII^e siècle salueront avec reconnaissance la publication.¹

L'année qui précéda la biographie de sœur Catherine, la Mère Madeleine de saint Joseph fut appelée au carmel de l'Incarnation, qui avait multiplié les instances pour obtenir son retour². Elue

1. Nous le réimprimons sous ce titre : *Une mystique du XVII^e siècle. Sœur Catherine de Jésus, carmélite 1589-1623.*

2. Les carmélites la préparent, avec la vie de leur vénérable Mère. Nous avons publié et commenté des extraits de ces lettres (*La vénérable Madeleine de saint Joseph*. Paris, 1921, p. 63-84).

3. Elle sortit secrètement du petit couvent, pour épargner à ses filles les tristesses de l'adieu, et fut conduite au premier monastère par la duchesse d'Halluin. Elle avait été élue prieure le 1^{er} juillet 1624.

de nouveau prieure, puis réélue, elle prolongea l'exercice de ses fonctions deux ans après son dernier triennat, à la prière de ses filles et avec l'assentiment de leur supérieur, M. du Val. Pendant cette période, qui fut la plus féconde de sa carrière, elle remplit une tâche dont nous pouvons à peine esquisser l'ombre. Tout en vaquant à la direction d'une communauté de plus en plus nombreuse ¹, elle pourvut à l'agrandissement des jardins, à l'ornementation de l'église, à la restauration de la chapelle souterraine. Nous l'avons vu au cours de cet ouvrage et nous n'y reviendrons pas. Il resterait à montrer que, douée d'une activité étonnante, la Mère Madeleine travailla en même temps à l'établissement d'autres carmels en France, ce qui lui valut le titre de *propagatrice de l'Ordre* et que, sans sortir de son couvent, elle exerça au dehors une influence considérable. Mais c'est là un sujet important que nous développerons dans un autre chapitre ². Pour le moment, contentons-nous de pénétrer plus profondément dans l'âme de la vénérable et de signaler les principales vertus qui alimentaient son zèle.

*
* *

Elle avait une foi vive, d'où découlaient son esprit d'oraison et sa piété, que ses contemporains admirèrent. En digne fille de sainte Thérèse, elle recourait à Dieu dans toutes les nécessités d'ordre temporel et spirituel, ayant pour maxime « que si une prieure ne pouvoit pas prier et parler beaucoup, il valoit mieux qu'elle parlât moins et priât davantage. » Pendant le siège de la Rochelle, elle ne cessa d'importuner le Ciel et de faire pénitence pour le succès de l'entreprise. Lorsque Michel de Marillac fut arrêté, après la *Journée des dupes*, elle intercédâ en sa faveur, auprès de Richelieu. Mais préférant les moyens surnaturels à tous les autres, elle convoqua les sœurs devant le saint Sacrement, qui resta exposé trente-trois jours et trente-trois nuits, pour que le proscrit fût traité avec moins de rigueur. Elle s'adressait à Dieu,

1. Dans l'espace de neuf ans, elle reçut plus de soixante postulantes et fit faire quarante-quatre professions. (*Chroniques*, t. I, p. 227).

2. Ch. XXI.

tantôt directement, tantôt par l'intermédiaire de sainte Madeleine, sa patronne, très honorée au Carmel, de saint Joseph, dont le culte était de tradition dans la réforme de sainte Thérèse, de la sainte Vierge, dont elle décida le P. Gibieuf à célébrer les louanges. Ce fut en effet sur sa demande que cet oratorien composa son livre intitulé : *La vie et les grandeurs de la Très sainte Vierge Marie* ¹. Mais quelque mode que revêtît sa prière, ce qui l'animait invariablement, c'était « une confiance filiale » — les évêques de Saint-Malo et de Léon ont employé cette expression dans leur rapport de 1633 à la sacrée congrégation des Rites — et ce qui lui obtenait son efficacité, c'était son union intime avec Dieu. Voilà pourquoi la Mère Madeleine, continuent les rapporteurs, « paraissait toujours forte dans les difficultés, constante dans les dangers, ferme dans les accidents, persévérante dans le bien et patiente dans les maux, sans faire paraître aucun signe de découragement et de déliance » ².

Nous devons mentionner, d'une façon particulière, son humilité, non seulement parce qu'elle est la pierre de touche de la sainteté, mais parce que la Mère Madeleine eut plus de mérite que d'autres à exceller dans cette vertu, pour laquelle la nature lui avait inspiré une répugnance extrême. « Quoiqu'elle n'eût point de peine à mépriser toutes les vanitez de la terre, écrit Senault, elle en avoit beaucoup à renoncer à son esprit et, comme elle l'avoit excellent, elle n'en put acquérir le véritable mépris que par l'exemple que Jesus-Christ nous en a donné. Mais aussitost que cette pensée eust rempli son âme, elle fit un parfait sacrifice de son jugement et elle se sousmit à celui des autres, avec tant de facilité que, dans le cours de sa vie, on n'a pu asser admirer qu'une personne qui avait un si bon sens y eust si peu d'attachement » ³. La Mère Madeleine était d'avis de ne point voiler les faiblesses, imperfections et défauts des saints, afin de ne pas décourager leurs imitateurs, quand ils éprouve-

1. SENAUT, *op. cit.*, p. 545. Cet ouvrage parut en 1637.

2. *Mémoire, op. cit.*, t. II, p. 591.

3. *Op. cit.* (édition de 1645), p. 22.

raient de pareilles misères¹. Son biographe a répondu ici à son vœu. Nous l'en remercions. Pour les fils d'Adam que nous sommes, il est consolant de constater que, malgré ses dons merveilleux et ses grâces de choix, la vénérable ne gravit pas sans effort les raides sentiers de la perfection et qu'avant de se complaire dans le sentiment de sa bassesse, elle sentit, comme nous le sentons nous-mêmes, l'aiguillon de l'orgueil.

Avec le sacrifice de son propre jugement, qui constitue l'essence de l'humilité, la Mère Madeleine cultiva les autres formes de cette vertu et spécialement l'amour de l'obscurité. Pendant son noviciat, elle exprima le désir de vivre dans le cloître, comme le fera la bienheureuse Marie de l'Incarnation, en qualité de sœur converse, et d'éviter ainsi tout emploi honorifique. Ce fut par obéissance qu'elle prit le voile noir et encore par obéissance qu'elle accepta les différentes charges qui la mettaient en vue. Aussi goûta-elle une véritable joie en 1635, lorsque, délivrée de ses fonctions, elle put s'effacer parmi ses compagnes et se préparer à la mort par le détachement absolu. A la nouvelle prieure, Mère Madeleine de Jésus, qui la suppliait de l'aider dans la direction du couvent, elle répondit par ces paroles, qui trahissaient une fois de plus son amour de la vie cachée. « Je le feray autant qu'il me sera possible, puisque vous le voulez. Mais je vous avoue que je me sens si esloignée de cet employ qu'il me semble que je n'ay jamais esté en charge et je ne pense plus qu'à honorer l'humble dependance que Jesus-Christ a voulu avoir de saint Joseph et de la Vierge². »

La douceur et la bénignité, que son biographe rapproche l'une de l'autre, semblent avoir été le trait dominant de son caractère. Elle le tenait sans doute de la nature et de l'atavisme. N'oublions pas que, si elle naquit à Paris, elle descendait d'une famille transplantée depuis un siècle et demi dans la Touraine. Or les habitants de cette province, comme leurs voisins de l'Anjou, immortalisés sur ce point par l'auteur du sonnet au

1. De LEZEAU, *Vie manuscrite de Michel de Marillac*. Première partie, fol. 109. (*Bibl. nat.* Ms. n. a. f. 82).

2. SENAULT, *op. cit.*, p. 325.

petit Liré, sont renommés, à juste titre, pour leur politesse, leur courtoisie, leur amabilité, en un mot leur douceur : reflet des rians coteaux qui bordent la Loire et legs d'une vieille civilisation, que la fine race des Valois a marquée de son empreinte. Néanmoins cette qualité brillait d'un trop vif éclat dans la descendante des du Bois de Fontaines pour n'être pas en même temps une vertu acquise. Ajoutons que c'était sa vertu préférée. Pendant la récréation, elle se plaisait parfois à demander aux religieuses laquelle elles voudraient pratiquer, pour ressembler davantage à Jésus-Christ. Les unes disaient la pauvreté, les autres la pénitence ; celles-ci la charité ; celles-là l'humilité. Quant à la Mère Madeleine, choisissant à son tour, elle s'arrêtait d'ordinaire à la douceur, parce que le divin Maître nous l'a recommandée particulièrement, lorsqu'il a déclaré à ses Apôtres : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur. »

De cette vertu, qu'elle possédait à un éminent degré, on rapporte des traits charmants, dignes de saint François d'Assise. De petites filles qui pénétraient dans le cloître, en compagnie des reines, se mettaient à pleurer, quand elles étaient entre les mains d'autres religieuses. Mais apercevaient-elles la prieure, elles se calmaient, comme par enchantement, et lui tendaient les bras. De même les oiseaux se sentaient en pleine sécurité en sa présence, car ils avaient beau causer des dégâts dans le jardin, elle défendait qu'on leur fit le moindre mal. S'ils entraient dans la maison, qu'ils savaient hospitalière, elle leur rendait la liberté et, si l'un d'eux se laissait prendre, elle le relâchait après l'avoir caressé. Mais, on le devine, la Mère Madeleine réservait surtout à ses filles les charmes de sa douceur, les accueillant toujours, quelles que fussent ses occupations ou ses infirmités avec un visage souriant et des paroles aimables, qui lui gagnaient les cœurs, facilitaient ses remarques et en assuraient le succès. C'est aussi à l'aménité de son caractère qu'il faut attribuer, dans une large mesure, l'influence de la Mère Madeleine sur les personnes de toute condition.

Tel était le parfait équilibre de cette âme que sa douceur ne dégénérait jamais en faiblesse, ni pour elle ni pour les autres, et n'excluait pas la fermeté. Quand le devoir l'appelait, rien ne l'eût

arrêtée. Pour répondre à sa vocation, il lui fallut s'arracher aux attrait de la campagne, qui lui apparurent séduisants, au moment où elle s'apprêtait à la quitter ; il lui fallut vaincre l'opposition de son père, qui usa tour à tour de tendresse et de rigueur, pour retenir au foyer sa fille bien-aimée ; il lui fallut résister aux assauts de son oncle, Brulard de Sillery, à qui M. de Fontaines, dans un suprême espoir, avait confié la difficile mission de l'ébranler. Dieu avait parlé : elle lui obéit. Pendant toute la durée de son priorat, donnant l'exemple de la plus stricte observance, bien que ses infirmités l'en eussent souvent dispensée, elle imposa le respect de la règle aux religieuses et même aux reines et aux grandes dames, à qui leurs privilèges permettaient l'entrée du couvent. Mais sa fermeté inébranlable éclata principalement, lorsque se levèrent sur le Carmel de France les jours ou plutôt les années de lutte et d'épreuve, dont le poids, en raison de sa situation, retomba sur la Mère Madeleine. Sans revenir sur ce que nous avons dit de ces tristes événements ¹, notons que les adversaires des supérieurs, connaissant la valeur de son concours, allèrent jusqu'à lui promettre à vie le priorat de son choix, si elle consentait à soutenir leur cause. Non seulement elle repoussa avec dédain cette proposition, mais elle défendit sans faiblesse les droits de son Ordre et les pouvoirs de ses supérieurs, tandis qu'à l'orage déchaîné contre elle, malgré la profonde tristesse qu'elle en ressentait, elle opposa une inaltérable sérénité.

Durant son dernier séjour au faubourg Saint-Jacques, la Mère Madeleine eut l'occasion de manifester un sens social que beaucoup de nos contemporains s'imaginent être né d'hier. A cette époque, des ouvriers, surtout des maçons et des peintres, pénétraient souvent dans l'église ou le monastère, pour y exécuter des travaux importants. La prieure recommandait aux sœurs portières de ne pas les faire attendre, parce que leur temps était précieux. Puis, « de peur qu'ils ne perdissent en leur marché », elle leur remettait parfois une somme supérieure à celle qui avait été convenue et elle blâmait ceux qui les employaient à trop bas prix, disant « qu'il valloit mieux qu'ils eussent du nostre que nous du

1. Ch. XIV.

leur¹. » Enfin si quelqu'un se blessait, elle subvenait aux frais du traitement et de la nourriture, jusqu'à sa guérison. Economie du temps, rémunération du travail, assistance en cas d'accident, ces questions, dont il est inutile de relever l'intérêt et la brûlante actualité, étaient résolues par une humble carmélite, il y a de cela trois siècles. Suffirait-il de l'imiter pour conjurer les crises sociales de notre époque ? Il serait excessif de le prétendre. Mais on conviendra qu'un grand pas serait fait vers une entente durable entre ouvriers et patrons, si, à l'exemple de la Mère Madeleine, avec la voix de la justice, on écoutait toujours, de part et d'autre, celle de la charité.

C'est aussi la charité qui lui inspirait sa conduite envers les pauvres et particulièrement ceux du faubourg Saint-Jacques. Elle avait chargé une sœur tourière de les visiter régulièrement et de lui signaler tous leurs besoins. Nourriture, vêtement et literie aux nécessiteux ; linge aux nouveaux-nés ; gelées, confitures, bouillons et autres douceurs aux malades ; tout ce qui leur manquait, elle le leur distribuait sans compter, dût-elle, à l'imitation de sa grand'mère, Jeanne de Fortias, leur consacrer la part qui lui était destinée. Pendant la disette de l'année 1631, elle se révéla la Providence du quartier ; nourrissant tous les jours, aux dépens du monastère, plus de quatre cents personnes. Au lendemain de sa mort, cette charité, digne de saint Vincent de Paul, fut récompensée par un miracle. En l'honneur des cinquante-neuf ans que la Mère Madeleine avait passés sur la terre, la prieure, la Mère Madeleine de Jésus, voulut donner des aliments à cinquante-neuf pauvres. Cent-cinquante se présentèrent, à l'heure fixée, à la porte du couvent, et chacun reçut sa part, quoiqu'on n'en eût vraiment préparé que cinquante-neuf. Pareillement les morceaux de pain se multiplièrent, jusqu'à ce que tous les pauvres sans exception eussent été servis².

La Mère Madeleine profita des loisirs de ses dernières années pour donner libre cours à sa dévotion au saint Sacrement. Elle passait une grande partie de la journée devant le tabernacle ou

1. SENAULT, *op. cit.*, p. 488.

2. *Ibid.*, p. 487-490, 741.



La Mère Madeleine devant le saint Sacrement
(Appartient à l'auteur)

l'ostensoir, dans cette attitude de recueillement et de joie surnaturelle que des gravures ont reproduite. Ce qui alimentait sa piété, pendant ces longues heures qui lui semblaient trop courtes, ce n'étaient pas seulement les effusions d'une âme heureuse de s'épancher aux pieds de Jésus, mais une doctrine substantielle, qui nous est révélée par les intentions qu'elle recommandait à ses religieuses, par quatre oraisons latines qu'elle fit composer et par un plan d'ouvrage qu'elle traça ¹. On y admire ce qu'une foi éclairée peut inspirer à un ardent amour, pour adorer l'hôte divin de nos autels, pénétrer les motifs de son anéantissement et solliciter ses grâces. Ni la maladie ni les infirmités de la vénérable n'interrompirent ses visites au saint Sacrement. Lorsque, le 20 avril 1637, une semaine avant sa mort, elle se sentit incapable de se rendre seule au chœur, elle s'y fit porter, à quatre heures du matin ; malgré sa faiblesse, elle refusa toute nourriture, pour avoir le bonheur de communier et, après avoir pris quelque aliment, elle continua ses colloques et ses méditations habituelles. Il en fut de même les jours suivants, jusqu'au 30 avril, où n'ayant pu descendre au chœur, elle voulut du moins s'arrêter à la tribune du dortoir, d'où elle salua encore le saint Sacrement. De là elle fut transportée à l'infirmerie, où elle ne tarda pas à expirer. Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, elle entretint cette dévotion, qui fut véritablement la passion de sa vie et dont elle avait embrasé, après la sienne, des légions d'âmes, dans le cloître et dans le monde.

*
* *

Quand elle sortit de charge, la Mère Madeleine était âgée de cinquante-sept ans et elle avait appris par une révélation qu'elle ne dépasserait pas la soixantaine. Malgré les apparences, elle était d'une complexion délicate. Dans sa jeunesse, elle avait eu une maladie, probablement une entérite, qui avait tellement déprimé son organisme qu'elle ne paraissait pas apte à la vie du Carmel. Durant son séjour au couvent de Tours, elle souffrit d'un

1. *Ibid.*, p. 215-218.

rhumatisme aigu et dix ou onze ans plus tard elle contracta une congestion pulmonaire. Outre ces maladies intermittentes, qui ébranlaient sa santé, elle endura des maux de tête qui ne lui laissaient aucun répit. Senault en attribue naïvement l'origine à une méthode d'oraison, qu'un « religieux, bon serviteur de Dieu, mais peu expérimenté en ces voyes extraordinaires luy conseilla de suivre ¹. » Il est probable que l'effet pernicieux de cette méthode fut un peu facilité par le tempérament de la Mère Madeleine, par ses austérités et ses graves soucis. Ce qui est certain et digne d'admiration, c'est que ses souffrances, qui augmentaient avec l'âge, ne l'empêchèrent pas — on s'en est rendu compte — d'avoir une existence extrêmement remplie et, autre point de ressemblance avec sainte Thérèse, n'altérèrent en rien sa bonne humeur. « Un des plus celebres medecins de Paris estant allé au monastere pour voir une religieuse malade, luy voulut parler de ses maux ; mais se prenant à sousrire, elle luy dit qu'il n'y avoit que la resurrection qui la pût guerir de toutes ses infirmités ². » Malgré un violent mal de gorge, dont elle avait été saisie le mercredi précédent, elle descendit à la récréation le samedi 18 avril, anniversaire de la mort de la bienheureuse Marie de l'Incarnation et, tout en édifiant les religieuses par sa charité, elle eut soin « de les recreer dans sa gayeté ordinaire ³. » Le 20 avril, au mal de gorge succéda une crise d'urémie, qui brisa ses forces, sans entamer son courage, puisqu'elle ne cessa qu'à la dernière heure de se lever et d'aller au chœur. Le 30 avril, jour de sa mort, le P. Lambert, supérieur de Saint-Magloire, lui porta le saint viatique et le P. Gibieuf, son confesseur, lui administra l'extrême-onction. Son agonie dura un quart d'heure. Avant d'y entrer, elle prononça ces paroles : *Jesu Christe, Fili Dei vivi* et trois fois le nom de Jésus. Par un acte de confiance se fondant dans un acte d'amour, elle remettait son âme entre les mains de Dieu ⁴.

1. *Ibid.*, (édition de 1645), p. 21.

2. *Ibid.*, (édition de 1645), p. 370.

3. *Ibid.*, p. 345.

4. La Mère Madeleine de Jésus, alors prieure, écrivait dans sa lettre circulaire : « que durant son agonie, elle eut toujours les yeux élevés au Ciel et paraissoit si remplie de Dieu que c'étoit chose admirable que de la voir.

Son corps, exposé dans le chœur, attira une foule considérable, qui, parmi les marques du regret et de la douleur, venait lui témoigner sa vénération. Chez tous ceux qui se pressaient pour le voir, des pauvres du faubourg Saint-Jacques aux dames de la cour, régnait un sentiment unanime : c'était le corps d'une sainte. Cette voix du peuple ne faisait que devancer le jugement de l'Eglise. Quelques années après la mort de la Mère Madeleine, quatre archevêques et six évêques signaient des procès-verbaux attestant plus de deux cents miracles obtenus par son intercession et la sacrée Congrégation des Rites, répondant à un vœu de l'Assemblée du clergé, ordonnait l'ouverture de son procès canonique. Quarante-trois témoins déposèrent devant la commission apostolique et d'autres, en plus grand nombre, lui écrivirent, exprimant leur admiration pour les vertus de la Mère Madeleine. Parmi ces témoins de sa sainteté, qui comprenaient des ministres et conseillers d'Etat, des présidents et conseillers du Parlement, des Abbés et généraux d'Ordre, citons Anne d'Autriche, Henriette d'Angleterre, la princesse de Condé et sa fille la duchesse de Longueville, la marquise de Meignelay, la duchesse d'Aiguillon, le P. du Chesne, oratorien, le P. Lejeune, jésuite, le P. Ignace de Jésus-Maria, carme, le P. Granian, dominicain, Sébastien Zamet, évêque de Langres, le comte d'Offremont, conseiller du roi. Les prélats commissaires, Ferdinand de Neuville, évêque de Saint-Malo, et Henri de Laval, évêque de Léon, terminaient en ces termes leur rapport du 5 octobre 1655 aux membres de la Congrégation des Rites. « C'est pourquoi, Eminentissimes Seigneurs, ayant plu à la divine bonté d'enrichir son Eglise de ce nouvel ornement, la vénérable Mère Madeleine de saint Joseph, dont la vie peut bien servir d'exemple et de règle aux âmes chrétiennes et religieuses, nous espérons que ni le Saint-Siège ni vos Eminences ne refuseront cette grâce aux prières de tant de personnes illustres et religieuses qui vous la demandent, auxquelles nous nous joignons bien volontiers ; vu particulièrement que nous croyons en conscience que si vos Eminences travaillent à l'avancement de

Les ecclésiastiques qui étoient présents avec N. R. P. Gibieuf en pleuraient de dévotion. » (Arch. du carmel, *Lettres circulaires*, t. I, p. 64.).

cette affaire, elles feront une œuvre très agréable à Dieu, très honorable à l'Eglise et très utile pour les fidèles ¹. » Rome a commencé l'exécution de ce vœu, lorsqu'après avoir approuvé par un décret du 4 mai 1783, les écrits de la Mère Madeleine, elle a déclaré, par un autre décret du 16 juillet 1789, l'héroïcité de ses vertus.

La mémoire de cette nouvelle sainte Thérèse demeura en grande vénération au couvent du faubourg Saint-Jacques. On transforma en ermitage l'infirmerie où elle était morte ; on exposa dans une salle les ex-voto offerts en reconnaissance des faveurs temporelles et spirituelles qu'elle avait obtenues ; ses restes, relevés de terre, furent précieusement conservés, dans l'attente du jour où il serait permis de leur rendre un culte public. Mais toutes ces marques extérieures de respect, pourtant remarquables, pâlièrent auprès du soin avec lequel on s'efforçait d'imiter ses vertus, dont l'éclat rayonnait au loin. Dans les autres carmels de France et des pays étrangers, dans la plupart des autres Ordres ou congrégations d'hommes et de femmes, sa Vie, qui parut en 1645, fut lue avec une admiration unanime ². Pour la composer, son biographe ne se contenta pas d'exploiter les renseignements fournis par ceux et celles qui avaient vécu dans l'intimité de la Mère Madeleine, en particulier le cardinal de Bérulle, le P. Gibieuf,

1. Arch. du carmel, *Registre second de ce qui s'est fait en la cause de béatification et canonisation de ñre vénérable Mère Magdelaine de saint Joseph*, p. 33. Tous les documents relatifs à la vie et à la cause de la Mère Madeleine de saint Joseph ont été rassemblés dans de grands registres. Celui-ci est le 19^e de la collection.

2. Entre beaucoup d'autres témoignages, citons celui du P. Ignace de Jésus, carme du couvent de Paris. Il écrivait le 14 janvier 1645, à la Mère Madeleine de Jésus, alors prieure : « Mon cœur a été tout en jubilation depuis que j'ai reçu le livre de la vie de notre bienheureuse Mère Madeleine de saint Joseph, qu'il a plu à votre Révérence de m'envoyer, dont je la remercie très humblement. J'avais si grand désir de la lire qu'aussitôt que je l'eus entre les mains, je la baisai par respect et m'en allai en notre cellule, où, m'étant mis à genoux pour demander la bénédiction de Notre-Seigneur et lui offrir la lecture que j'allais faire, j'y employai près de trois heures... Je vous laisse à penser la joie que je ressentais de voir Notre-Seigneur glorifié si hautement en sa fidèle amante. » Arch. du carmel, *Recueil des sentiments et témoignages de diverses personnes touchant le livre de la vie de ñre B. H. Mère*, p. 29 (tome 29 de la collection).

la Mère Madeleine de Jésus. Ecrivain de talent, qui reflétait l'influence de Balzac et des précieux, moraliste et orateur, le P. Senault analysa finement l'âme de la vénérable ¹. Nous regrettons seulement qu'il ait omis trop de dates et de noms propres, dont l'ignorance irrite notre curiosité et notre amour de l'exactitude. En 1670, étant Supérieur général de l'Oratoire, il publia, avec l'aide de son confrère le P. Talon, une nouvelle édition sensiblement augmentée, à propos de laquelle Bossuet exprima son opinion sur un point controversé de la mystique ². Comme les ouvrages

1. Fils de Pierre Senault, qui de greffier au Parlement devint ligueur fougueux et membre de la faction des Seize et, après l'avènement d'Henri IV, n'ayant pas voulu se rallier, prit le chemin de l'exil, Jean-François naquit, non pas à Paris ou à Douai, comme on l'a prétendu, mais à Anvers dans les Pays-Bas. Son acte de baptême, que nous avons eu la bonne fortune de découvrir, atteste qu'il fut baptisé le 3 octobre 1601 dans l'église Saint-Jacques (*Registres de la paroisse Saint-Jacques*, Hôtel de Ville d'Anvers, Bureaux de l'Etat civil). Senault entra à l'Oratoire en 1618, fut professeur à Vendôme, supérieur de Saint-Magloire, assistant du P. Bourgoing, auquel il succéda le 17 avril 1663, dans le généralat. Nous nous bornons à citer ses principaux ouvrages, qui eurent beaucoup de succès : *Paraphrase de Job*, 1637 ; *De l'usage des Passions*, 1641 ; *L'Homme criminel*, 1644 ; *la vie du bienheureux Regnault de saint Gilles*, 1645 ; *la vie de la Mère Madeleine de saint Joseph*, 1645 ; *la vie du révérendissime J.-B. Gault, évêque de Marseille*, 1647 ; *L'Homme chrétien*, 1648 ; *la vie de Madame Catherine de Montholon*, 1653 ; *Panégryques des Saints*, 1656-1658 ; *le Monarque ou les devoirs du Souverain*, 1661 ; une douzaine d'oraisons funèbres ou discours solennels, dont un panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé à Orléans le 8 mai 1672. Il mourut le 3 août de la même année. On trouvera des détails sur sa vie et ses œuvres dans l'ouvrage du P. Batterel (*Mémoires domestiques pour servir à l'Histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1902-1905) et dans celui du P. Bougerel (*Bibliographie oratorienne*, Ms. 312. Bibliothèque municipale de Montpellier).

2. Il s'agissait de la manière dont les mystiques peuvent percevoir la présence de Dieu. Bossuet approuvant ce qu'en avait écrit le P. Senault, donna son avis dans un billet non daté, que Victor Cousin place dans le mois de septembre 1667 (*La Jeunesse de Mme de Longueville*, 12^e édition de 1917, p. 394-395). Nous reproduisons textuellement ce billet, d'après l'autographe conservé au carmel : « J'ay leu et examiné vostre correction. Je ne croy pas que personne y puisse rien trouver à désirer et pour moy je trouve ce sens très beau et très véritable et très solide. J'ay veu le passage de St Augustin qui parle en effet de la vision bienheureuse ; mais il est vrai que l'état de certaines âmes épurées tient de celui de la patrie et en cette sorte on leur peut appliquer ce qui est écrit des bienheureux. Je ne trouve en cela aucune difficulté. » Arch. du carmel.

de Senault sont devenus introuvables ou peu s'en faut, il est à souhaiter que les carmélites du premier monastère nous donnent, avec ses lettres inédites, la biographie de la Mère Madeleine, afin de raviver la mémoire de cette religieuse, qui restera une gloire de son Ordre, une gloire de l'Eglise et, ne craignons pas de le dire, une gloire de la France.

CHAPITRE XVII

Principales religieuses (*suite et fin*)

Les grandes prieures : *Marie de Jésus, Madeleine de Jésus, Agnès de Jésus-Maria*. Une grande pénitente :
sœur Louise de la Miséricorde.

Des âmes de cette valeur se révèlent rarement dans le cours de deux siècles ; en tout cas, de 1604 à 1792, on chercherait en vain, au monastère de l'Incarnation, une religieuse comparable à la Mère Madeleine de saint Joseph. Mais si elles n'atteignirent pas à sa hauteur, d'autres carmélites marchèrent sur ses traces et dépassèrent sensiblement le point d'où l'on domine la foule. Nous nous arrêterons devant quatre d'entre elles. Ce sont les trois grandes prieures, qui continuèrent, au xvii^e siècle, l'action de la Mère Madeleine de saint Joseph : les Mères Marie de Jésus, Madeleine de Jésus, Agnès de Jésus-Maria ; puis la grande pénitente, qui expia, sous la bure de sainte Thérèse, un amour profane, sœur Louise de la Miséricorde ¹. Plusieurs autres, si nous en avons l'espace, retiendraient notre attention ; par exemple, pour nous en tenir à celles qui firent un long séjour au faubourg Saint-Jacques, la Mère Marthe de Jésus (demoiselle du Vigean), la sœur Anne Marie de Jésus (demoiselle d'Épernon), la Mère Marie du saint Sacrement (demoiselle de la Thuillerie) ². Mais nous

1. Nous avons puisé la plupart de nos renseignements dans les Vies abrégées de ces religieuses, que composa un oratorien, d'après une note marginale, ou dans des lettres circulaires, que la prieure envoya aux autres couvents de l'Ordre, pour annoncer leur décès.

2. Nous rencontrerons, au ch. XIX, deux autres prieures, qui jouèrent un

devons nous borner et même de celles que nous étudierons ne pourrons-nous, à notre sincère regret, que retracer les principales étapes de leur vie et noter les traits saillants de leur caractère.

*
**

La Mère Marie de Jésus, née à Paris le 8 mai 1579, reçut au baptême le prénom de Charlotte. Elle était fille d'une catholique, Marie de Moreau, et d'un protestant, Nicolas de Harlay de Sancy, qui se distingua dans la magistrature, la diplomatie et l'armée¹, demeura fidèle au roi pendant la Ligue et, pour soutenir la cause d'Henri de Navarre, mit en gage, chez des juifs de Metz, le riche diamant connu sous le nom de *Sancy*. Dans leur contrat de mariage, il avait été décidé que Marie de Moreau et Nicolas de Harlay élèveraient leurs enfants mâles dans la religion du père et les filles dans celle de la mère. En conséquence, Charlotte et sa sœur, Jacqueline, furent catholiques, tandis que leurs trois frères étaient protestants. Mais notre future carmélite fut confiée à une gouvernante, qui, « sous les apparences du catholicisme, cachait le cœur d'une huguenote². » Aussi malgré son excellente nature et son désir d'instruction, elle passa son enfance dans une ignorance presque complète de ses devoirs religieux et dans la recherche des divertissements frivoles, dont sa famille et la cour lui offraient le spectacle. Par bonheur, vers l'âge de treize à quatorze ans, elle rencontra un des meilleurs guides de son temps, André du Val, qui lui montra la route à suivre. Sa conversion, au sens où l'entendait Pascal, fut le prélude de plusieurs autres, plus profondes, qu'elle avait vivement sollicitées dans ses prières. Son père et ses deux frères aînés, imités plus tard par le troisième³, embrassèrent le catholicisme.

rôle important au XVIII^e siècle. Il y aurait lieu d'ajouter à la liste des principales religieuses sœur Catherine de Jésus. Nous en avons parlé, au chapitre précédent, et nous renvoyons à sa vie, que nous réimprimons.

1. Après avoir été conseiller au Parlement, ambassadeur en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, il fut nommé colonel des Suisses en 1596. Il vécut dans la retraite, à partir de 1605, et mourut à Paris en 1629.

2. *Chroniques*, t. II, p. 10.

3. L'aîné, Nicolas, fut tué en 1601, au siège d'Ostende. Ses restes furent transférés en 1639, avec ceux de ses parents, dans l'église de l'Oratoire de

Charlotte, qui n'avait éprouvé jusqu'alors aucune aspiration à la vie parfaite, ne s'étonna pas que son père, quand il eut marié sa sœur avec le marquis de Villeroy d'Alincourt¹, songeât à son propre établissement. Ayant éconduit le comte de Curton, qu'elle avait d'abord agréé, elle épousa le marquis de Bréauté, de qui elle eut un fils et qu'elle perdit, après dix-huit mois de mariage. « Veuve à vingt et un ans², belle, spirituelle, d'une humeur charmante, délices de sa famille et un des ornements de la cour³ », elle aurait pu sans peine contracter une seconde alliance, non moins honorable que la première. Elle n'y pensa pas, sans toutefois renoncer entièrement, le temps de son deuil expiré, aux distractions mondaines ni prendre soin d'éviter autre chose que le péché grave. A la différence de la Mère Madeleine de saint Joseph, qui, dès la plus tendre adolescence, était entrée dans la voie de la sainteté et y avait marché ou plutôt couru sans trêve, la Mère Marie de Jésus ne s'y engagea qu'après avoir goûté aux joies du monde et elle n'avança que par étapes semées de détours et coupées de longs arrêts, avec des alternatives d'élan et de découragement, des phases de clarté et d'ombre.

André du Val, son futur supérieur, lui avait indiqué le chemin. Sainte Thérèse, la Réformatrice de son Ordre futur, lui aida à faire les premiers pas. Ayant emporté les œuvres de la sainte en Normandie, où résidait son fils, qu'elle avait confié à ses beaux-parents, elle fut frappée de ce passage où il est question « de chercher Dieu en soi-même. » D'abord elle n'en comprit pas le sens et, parce qu'elle ne trouvait pas Dieu en elle-même, elle s'imagina qu'elle avait perdu la foi et faillit s'abandonner au désespoir. Mais la lumière s'étant faite, elle découvrit ce qu'était la présence de Dieu dans l'âme et, depuis cet instant révélateur, elle

Saint-Honoré (Arch. Nat. MM. 626, *Mémoires pour servir au livre historique*, fol. 12-13, 98). Ses deux autres frères entrèrent à l'Oratoire. Voir ch. VII.

1. Rappelons qu'ils fondèrent le carmel de Lyon. Ils eurent un fils, qui fut gouverneur de Louis XIV et premier duc de Villeroy.

2. L'abbé Houssaye s'est trompé, en lui attribuant trente ans, lors de son veuvage (*M. de Bérulle et les Carmélites de France*. Paris, 1872, p. 234).

3. Victor Cousin, *La Jeunesse de Madame de Longueville*. Paris, éd. de 1917, p. 88-89.

aimait à répéter la prière de saint Augustin : « Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse. » On la vit « dès lors retrancher une grande partie de ses divertissements, donner au travail, à la lecture et à l'oraison les heures si précieuses qu'elle consacrait autrefois aux réceptions, aux promenades, aux futiles plaisirs et à de vaines satisfactions¹. » Cependant elle était encore faible et irrésolue, lorsqu'un accident tragique la fortifia dans son désir d'une vie toute régulière. C'était en 1601, à Spa, où elle faisait une cure d'eau. Elle avait consenti, pour en favoriser l'effet, croyait-elle, à prendre part à un bal. Soudain, au milieu de la danse, un coup de tonnerre éclata ; elle voulut se retirer ; mais le gentilhomme qui lui donnait la main, se moquant de la frayeur générale, la retint ; au même instant le tonnerre gronda de nouveau et cet homme tomba à ses pieds frappé de la foudre.

Fort émue par cet événement terrible, dont elle médita les leçons au flambeau de la foi, la marquise de Bréauté revint à Paris, où elle suivit les exercices du jubilé sous la direction de Philippe Cospéan, futur évêque de Lisieux. A ce moment, elle commença d'osciller entre le monde et le cloître et un peu plus tard elle sentit nettement de l'attrait pour l'Ordre de sainte Thérèse, dont elle avait continué de lire les œuvres. S'étant ouverte de son projet à Mme de Sainte-Beuve, qui la conduisit à Mme Acarie, elle se mit à l'école de cette merveilleuse directrice, s'imposa un règlement, sacrifia de sa toilette tout ce qui flattait la vanité et apprit à faire oraison et à se mortifier. A la même époque, elle entra en rapport avec Dom Beaucousin, prieur des Chartreux, et M. de Bérulle. Pourtant elle laissa s'écouler encore plus d'une année avant de prendre sa décision, qui combla de joie Mme Acarie, alors tout absorbée par l'établissement des Carmélites. Désormais entre elles deux il n'y eut plus qu'une seule vie : Mme de Bréauté accompagnait Mme Acarie dans ses pèlerinages et la secondait dans ses préparatifs, si elle ne lui rendait, à elle et à son entourage, un autre service. M. Acarie, d'ailleurs excellent chrétien, était d'humeur difficile et un peu tâtillon. Quand sa présence auprès des postulantes, réunies d'abord

1. *Chroniques*, t. II, p. 15.

dans son hôtel, était jugée importune ; quand les absences prolongées de sa femme ou ses excès de fatigue l'impatientaient ; quand il était las de ses propres affaires et avait besoin de distraction, aussitôt la marquise de Bréauté l'invitait à la promenade et, grâce à son tact, à son amabilité, à son expérience du monde, elle le ramenait tout rasséréné et tellement charmé par sa conversation qu'il disait parfois à sa femme, demi-sérieux, demi-plaisant : « Au moins ne faites pas de Mme la marquise une carmélite¹. »

Au point où elle était parvenue, il n'était plus au pouvoir de Mme Acarie ni de personne de l'arrêter dans sa marche. On le vit bien, lorsque, pour atteindre le but, non moins héroïque que le sera Mme de Chantal, elle s'arracha, elle si aimante, aux caresses de son jeune fils et réduisit l'opposition de son père. Son entrée au carmel ayant été fixée au 8 décembre 1604, elle s'y présenta à quatre heures du matin, conduite par M. et Mme de Sancy et accompagnée par Mme d'Alincourt, sa sœur, Mme de Belleassise, sa tante et marraine, la princesse de Longueville, fondatrice, MMmes Acarie et de Sainte-Beuve, les premières confidentes de sa vocation. MM. de Marillac et de Bérulle l'attendaient à la porte du monastère, près de laquelle se tenaient les Mères espagnoles, toutes rassemblées pour la recevoir solennellement. Avant de franchir la clôture, elle demanda la bénédiction de son père, qui, brisé de douleur et fondant en larmes, ne put la lui donner. Alors, dominant sa tendresse filiale et demeurant ferme, tant son âme était dans l'allégresse, elle gagna le chœur, pour revêtir les livrées « du Fils de Dieu et de sa sainte Mère² » et pour échanger son nom de marquise de Bréauté contre celui de sœur Marie de Jésus. Cette cérémonie de la vêtue, qui eut lieu devant la même assistance³, la pénétra d'une joie surnaturelle dont elle garda toute sa vie le souvenir reconnaissant.

Peu de temps après sa prise d'habit, la sœur Marie de Jésus,

1. *Ibid.*, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. Le duc de Montpensier et plusieurs personnes de qualité, qui désiraient y assister, arrivèrent trop tard.

dont les Mères espagnoles appréciaient le mérite, fut nommée seconde infirmière. Elle s'appliqua particulièrement à rendre aux malades les soins qui coûtent le plus à la nature. A Mme Acarie qui s'informait si elle n'en éprouvait aucune répugnance, elle répondit « qu'il ne lui était pas venu à l'esprit qu'on pût en avoir en rien de ce qui intéresse la gloire de Dieu et qu'elle regardait comme un bonheur d'avoir été jugée capable de servir les épouses de Jésus-Christ ¹. » Elle quitta cet emploi pour remplir, avec la même abnégation, celle de cellière. Le temps de son noviciat écoulé, elle craignit, dans son humilité, de n'être pas admise à la profession, tandis que toute la communauté, édifiée de ses vertus, l'en estimait parfaitement digne. Elle prononça ses vœux le 24 décembre 1605, entre les mains de la Mère Anne de saint Barthélemy. Un an plus tard ², les Mères Anne de Jésus et Eléonore de saint Bernard, partant pour les Flandres, auraient voulu l'emmenner, ainsi que la sœur Madeleine de saint Joseph. Mais d'accord avec les supérieurs, la Mère Anne de saint Barthélemy s'y opposa, en disant que « ce serait ôter le cœur et la tête du monastère ³. »

Le départ de la Mère Eléonore de saint Bernard avait laissé vacante la charge de sous-prieure. Pour désigner celle qui l'occuperait, les supérieurs firent voter les professes, quand leur nombre se fut élevé à quinze. A l'exception du sien, la sœur Marie de Jésus obtint tous les suffrages. Son élection étant la première du grand couvent, nous en transcrivons l'acte, tel qu'il a été rédigé sur le registre. « Nous, Jacques Gallemant, André du Val, docteurs en théologie, et Pierre de Bérulle, nommez par Nostre saint Père le Pape Clément huitiesme pour Supérieurs de l'Ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel, estably en France selon la réformation de la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, avons faict procéder à l'eslection de Sous-Prieure en ce monastère de l'Incarnation de Nostre-Seigneur, scis au fauxbourg Saint Jacques à Paris et, après les prières ordinaires et dans les formes

1. *Chroniques*, t. II, p. 25.

2. Le 7 janvier 1607.

3. *Chroniques*, t. II, p. 26 ; SENAULT, *La vie de la Mère Magdelaine de saint Joseph*. Paris, 1670, p. 102.

accoutumées dans l'Ordre, a esté esleüe sœur Marie de Jésus, ce jourd'huy, trenstiesme juin mil six cent sept.

J. GALLEMANT.

A. DU VAL.

Pierre DE BÉRULLE ¹. »

La principale fonction de la sous-prieure est de suppléer la prieure et de s'occuper du chant, des cérémonies, de l'office divin. La Mère Marie de Jésus s'en acquitta, assurent les *Chroniques* ², avec autant de perfection que la Mère Madeleine de saint Joseph en apportait dans son rôle de maîtresse des novices. Lorsque celle-ci eut achevé le cours de son priorat, en mars 1615, elle lui succéda dans la direction du monastère, se dévouant aux malades, pour lesquelles elle fit agrandir l'infirmerie ³; reprenant les moindres défauts, veillant à la régularité dans tous les exercices, tenant beaucoup au silence, condition nécessaire du recueillement, défendant, pour la même raison, de rester au parloir plus d'une demi-heure et, à l'exemple de la Mère Madeleine de Saint Joseph, captivant le cœur et entraînant la volonté des religieuses par ce mélange de douceur et de fermeté qui sera la marque française du Carmel.

Devant la nécessité d'envoyer dans les nouvelles fondations les meilleurs sujets, dès qu'ils étaient formés, les supérieurs, au début, dérogeaient à la règle qui a fixé à six ans consécutifs l'extrême durée du priorat. Ainsi la Mère Marie de Jésus prolongea le sien jusqu'en 1624 et peut-être l'eût-elle prolongé davantage, si elle n'avait insisté pour en être déchargée. Elle fut heureuse de céder sa place à la Mère Madeleine de Saint Joseph, que son élection au faubourg Saint-Jacques fit revenir de la rue Chapon. Elle était de même âge et de même condition que Mlle de Fontaines; jeune veuve, elle l'avait connue dans la petite congrégation de Sainte-Geneviève; postulante, elle avait été initiée par

1. Arch. du carmel (*Registre des élections et visites*). On remarquera que l'ordre des signatures est celui des préséances. M. de Bérulle ne signera le premier qu'à partir de son élévation au cardinalat.

2. T. I, p. 141.

3. Voir ch. IV.

elle aux usages du couvent¹ et dès lors ces deux filles de sainte Thérèse avaient contracté des liens d'étroite amitié qui se resserrèrent avec le temps. De leur union, qui s'épanouit dans le cloître, toute pure et toute sainte, elles se servirent mutuellement pour monter vers Dieu et y porter les âmes qui leur étaient confiées.

Cependant, dans l'échange des biens spirituels qui en découlaient, la part n'était pas égale des deux côtés : la Mère Marie de Jésus recevait plus de la Mère Madeleine qu'elle ne lui donnait. Elle n'hésitait pas du reste à l'avouer, car sa vertu dominante était l'humilité. Nous en avons cité un exemple et nous pourrions en citer quelques autres. Lorsqu'elle parlait de la vie intérieure, avec une clarté qui trahissait son expérience, elle ne manquait pas de prévenir, comme si elle eût été incapable de rien tirer de son propre fonds, qu'elle tenait tout de M. de Bérulle, de la Mère Madeleine ou de Mme Acarie. Si elle ne fut pas réélue prieure, ce fut parce que le désir qu'en exprima souvent la communauté trouva toujours dans sa résolution de vivre obscure un obstacle invincible. « La Mère humble, » comme on l'appelait dans plusieurs monastères, avait d'elle-même un sentiment si bas qu'à la veille de sa mort, après avoir édifié ses compagnes pendant quarante-huit ans, elle prononça ces paroles : « J'ai été d'un très mauvais exemple à toute la maison et je prie mes sœurs de l'oublier et de me pardonner. Quelquefois on prend meilleure opinion des personnes qu'il n'y en a de sujet et je crains que pour cela on ne me laisse longtemps en purgatoire. Je suis très pauvre et misérable et je supplie mes sœurs de prier Dieu qu'il me fasse miséricorde. ² » Pour s'abaisser à ce point, il fallait être grande et en effet, au dire du P. Gibieuf, qui s'y connaissait, la Mère Marie de Jésus était une des âmes les « plus élevées qui fussent sur la terre ³. »

1. On nomme « ange », celle qui remplit ce rôle d'initiatrice.

2. *Chroniques*, t. II, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 42. Sa vie manuscrite renferme un recueil de ses avis qui dénotent une grande sagesse. En voici un : « Demandez à Dieu la grâce de connaître ce qu'il est, pour l'aimer, et de connaître ce que vous estes, pour vous haïr. » (Arch. du carmel).

De rudes épreuves l'en avaient détachée. Après son mari, elle avait perdu ses parents, son frère aîné, sa sœur, son fils, celui-ci tué à la fleur de l'âge, au siège de Bréda. A ces deuils cruels, qu'elle avait vivement ressentis, malgré son courage et sa résignation, s'étaient ajoutées des souffrances physiques, qui l'avaient sans cesse torturée : maux de dents, migraines, érysipèles, coliques néphrétiques et bilieuses, inflammations de poitrine. Cependant aucune de ces maladies ne la fit mourir. C'était l'époque où l'on pratiquait, à propos de tout et de rien, la saignée. De cette manie, tellement puissante que le rire de Molière n'en triomphera pas, la Mère Marie de Jésus fut victime. Pour la guérir d'une congestion pulmonaire, on la saigna tant et si bien ou plutôt si mal que l'artère du bras fut piquée et qu'il s'y forma une grosse fluxion, causant à la malade, deux mois durant, des douleurs aiguës. Les médecins n'ayant plus la possibilité de la tourmenter, appelèrent à leur aide les chirurgiens, qui décidèrent naturellement de l'opérer. Elle allait subir leur intervention, quand la mort, plus clémente que les hommes, vint lui épargner ce dernier supplice. Elle expira le vendredi 29 novembre 1652, âgée de soixante-treize ans et sept mois, dont elle avait passé quarante-huit en religion. L'office funèbre fut célébré par son frère, le P. de Harlay. Dans l'assistance nombreuse, on remarquait son autre frère, évêque de Saint-Malo, et Anne d'Autriche, accompagnée de son jeune fils, Philippe d'Orléans, qui voulut faire toucher son chapelet au corps de la défunte. La Mère Marie de Jésus fut enterrée à côté de sa grande amie, la Mère Madeleine de saint Joseph.

*
**

C'était aussi une amie de la vénérable que la Mère Madeleine de Jésus, quoique moins âgée de vingt ans. Elle naquit le 25 janvier 1598, au château de Bains en Picardie. Elle était fille de Charles de Lancri, seigneur de Bains, de Boulogne et autres lieux, gentilhomme de la chambre du roi, et de Diane Catherine de la Portée-Vezins, issue d'une vieille famille de l'Anjou¹. M. et Mme de

1. Ils eurent quatre fils. Le plus jeune mourut en bas âge ; l'aîné servit

Bains étaient protestants. Mais pendant son séjour à Paris, où elle consolait sa sœur, Mme de Ligny, dans son veuvage, Mme de Bains fut ébranlée par des conférences où M. de Bérulle et le célèbre du Perron, alors évêque d'Evreux, avaient confondu, l'un le ministre Bourguignon, l'autre le controversiste de Tillemus. M. de Bains, accouru de la Picardie pour soutenir la foi chancelante de sa femme, avait été conquis à son tour par MM. de Bérulle et du Val. Tous deux avaient abjuré, quelques mois avant la naissance de leur fille, à laquelle ils imposèrent, à l'instigation de M. de Bérulle, le prénom de Marie ¹.

On répète volontiers que, sous l'ancien régime, les couvents regorgeaient de sujets pour lesquels l'égoïsme des parents et la tyrannie des mœurs tenaient lieu de vocation. Qu'il y ait eu des abus de ce genre, c'est incontestable. Mais rien ne serait plus faux que de les généraliser. Au carmel de l'Incarnation, nous n'en avons découvert aucun, tandis que les exemples y abondent de religieuses qui, pour répondre à l'appel divin, triomphèrent de mille obstacles. Malgré leur condition de cadettes, ce fut le cas des deux prieures que nous avons étudiées et ce fut encore celui de la Mère Madeleine de Jésus. A peine sortie de chez les Ursulines, qui l'avaient éduquée de neuf à douze ans, elle fut admise à la cour comme demoiselle d'honneur de la reine. Tout lui présageait un brillant avenir : son rang, sa fortune, ses qualités de cœur et d'esprit, que rehaussait une beauté ravissante. L'ovale parfait du visage, la délicatesse des traits, un front noble, des yeux du bleu foncé le plus doux lui donnaient un air de grâce et de majesté incomparable. Son portrait avait tant de charme que les peintres le prenaient pour modèle, même à l'étranger, et que les carmélites, pourtant détachées de la terre, en étaient dans l'admiration ². On s'en rendra compte par l'anecdote suivante, qui remonte probablement à l'année 1619, peu de temps après l'entrée de Mlle de Bains en religion. Ce portrait ayant été envoyé à la Mère Made-

dans l'armée ; les deux cadets entrèrent dans l'ordre de Malte et l'un devint gouverneur de Gorée, l'autre de Malte.

1. Elle fut baptisée à Notre-Dame de Boulogne.

2. Le carmel de l'Incarnation possède un portrait de la Mère Madeleine de Jésus qui confirme le témoignage des contemporains.

leine de saint Joseph, prieure à la rue Chapon, « cette vénérable mère se fit un amusement de le montrer à la communauté assemblée. A cette vue toutes se sentirent attirées à demander à Dieu de ne point laisser dans le monde un chef-d'œuvre digne de Lui seul et d'en gratifier le Carmel. Une religieuse, sœur Marie de saint Bernard, fille de Mme Acarie ¹, s'offrait même à souffrir tout ce qu'il plairait à la volonté divine, afin d'obtenir cette grâce. Alors notre bienheureuse mère, en souriant et frappant sur son épaule, lui dit : Que la bonté de Dieu avait prévenu ses désirs, que la personne dont elle admirait l'image était déjà dans l'Ordre et qu'il ne fallait plus penser qu'à demander sa persévérance ². »

Avec de pareils attraits, Mlle de Bains pouvait prétendre à une alliance splendide. De fait, des gentilshommes de haute lignée, entre autres le duc de Bellegarde, le maréchal de Saint-Luc, le marquis de Fontenay, sollicitèrent sa main. Une humiliation, dont la nature nous est inconnue, la détourna du mariage, tout en lui révélant, comme dans un éclair, le néant des honneurs terrestres et les avantages du cloître. Sur ces entrefaites, elle accompagna Marie de Médicis au faubourg Saint-Jacques et communiqua ses dispositions à la prieure, qui était encore, à cette époque, la Mère Madeleine de saint Joseph. Celle-ci, avec son expérience des âmes, lui répondit, pour l'éprouver, « qu'elle ferait bien de profiter des partis qui se présentaient ³. » Mlle de Bains était âgée de seize à dix-sept ans. Ses charmes, qu'elle avait longtemps ignorés, ne lui étaient plus un mystère et les louanges qu'elle recevait de toutes parts commençaient à la griser ⁴. Sans suivre à la lettre le conseil de la Mère Madeleine de saint Joseph,

1. Les *Chroniques* ont fait ici une erreur. Aucune des trois filles de Mme Acarie ne portait ce nom. Il s'agit de Geneviève de saint Bernard, fille de Mme Acarie, ou de Marie de saint Bernard, (demoiselle Arnoul). Toutes deux se trouvaient alors au couvent de la rue Chapon.

2. *Chroniques*, t. II, p. 68.

3. *Ibid.*, p. 60.

4. « Elle a avoué depuis que jusqu'à l'âge de 15 ans, elle ne fit aucune réflexion sur cet avantage de la nature (sa beauté) estant bien plus occupée de ceux qu'elle croyoit lui manquer que de ceux qu'elle possédoit, mais qu'à cet âge elle se vit des mesmes yeux que les autres et qu'elle donna beaucoup dans la vanité jusqu'à dix-huit (ans) où elle commença à se dégouter du monde. » *Vie manuscrite*, arch. du carmel.

dont le vrai sens lui avait d'ailleurs échappé, elle n'emporta de sa première visite au carmel qu'une vague aspiration à la vie religieuse. Son impression se raviva et se fortifia, au cours d'un entretien qu'elle eut à Poitiers, avec l'abbesse de Sainte-Croix ¹, en se rendant à Bordeaux, pour le mariage de Louis XIII. Puis de nouveau le goût des plaisirs effaça celui des choses saintes. Mais une seconde visite au grand couvent, une maladie grave et surtout la mort foudroyante d'une amie et un sermon, parfaitement approprié à son état, du P. Suffren, sur le devoir de répondre sans retard à l'appel de Dieu, tout cela finit par mûrir sa résolution. Elle alla secrètement demander une place dans son monastère à la Mère Marie de Jésus, alors prieure au faubourg Saint-Jacques. Le P. de Bérulle, consulté, ayant été d'avis de différer son admission de deux ans, elle se retira avec la reine dans son exil de Blois.

Mlle de Bains avait triomphé d'elle-même. Il lui restait à triompher des autres. Marie de Médicis l'avait toujours honorée d'une bonté particulière. Lorsque, le terme approchant, elle lui révéla son dessein de se faire carmélite, Sa Majesté lui témoigna une surprise extrême et lui imposa trois mois de réflexion. Ce délai expiré, Mlle de Bains partit pour Paris dans un carrosse de la reine. Les personnes de sa suite, sauf un religieux minime, le P. des Granges, ignoraient son projet et elle avait pris ses mesures pour leur cacher son entrée dans le couvent. Mais le marquis de Bréauté, fils de la Mère Marie de Jésus, se trouvant là par hasard, l'aperçut dans l'église, sans pourtant la reconnaître. Intrigué par la vue du carrosse, il interrogea le cocher, sut le nom de cette demoiselle qui se dérobait à ses regards et devina le reste. Une heure plus tard, la ville et la cour retentissaient de ce cri : « Mademoiselle de Bains au carmel ! Mademoiselle de Bains au carmel ! » cri d'étonnement et de regret. Après y avoir réfléchi, beaucoup, croyant à un caprice, se consolaient de son départ par l'espoir de son prochain retour, qu'une parole ou une visite suffiraient peut-être à provoquer. Ceux-là n'avaient pas soupçonné, sous le voile de sa grâce exquise, la volonté de fer contre laquelle tous les

1. Cette abbesse était Charlotte de Nassau, princesse d'Orange.



Mère Marie-
Madeleine
de Jésus
(de Bains).

Mère Marie
de la Trinité
(d'Hamble).

Mère Marie
de Jésus
(de Bréauté).

Vénérable Mère
Madeleine
de St Joseph
(de Fontaines
Maran).

Mère Anne
du Saint
Sacrement
(de Viole).

Seur Andrée
de tous
les Saints
(Andrée Levoix).

Groupe des premières Carmélites Françaises

(Carmel de Blois)

assauts livrés par l'intérêt et par l'affection se briseraient. En vain la princesse de Conti ¹ lui prodigua les témoignages les plus tendres de l'amitié et les offres les plus flatteuses, y compris la libre disposition de tous ses biens ; en vain d'autres amis affluèrent, pendant huit jours, pour l'arracher à sa retraite ; en vain deux seigneurs de la cour lui offrirent leur alliance ; en vain sa mère, dont tous les rêves s'évanouissaient en un instant, ayant pénétré dans le monastère et l'ayant conduite au fond du jardin, employa tous les arguments qui pouvaient toucher sa conscience et son cœur et, les sentant inutiles, se jeta à ses pieds, accablée de douleur : malgré son émotion profonde, sœur Madeleine de Jésus ² resta inébranlable.

Elle prit l'habit le 20 mars 1619 et fit profession le 25 mars de l'année suivante. Ses débuts furent troublés par des combats intérieurs, qui, joints aux instances de Mme de Bains, lui inspirèrent plusieurs fois la tentation de quitter le cloître. Mais bientôt elle goûta la paix et la joie. A vingt ans de là, se reportant à cette période de sa vie, elle écrivait : « Je n'aurais pas voulu changer mon sort contre tous les empires du monde. Certainement les délices de la terre sont bien stériles comparés à ceux dont je jouissais et dont je jouis encore ³. » Sa formation, commencée par la Mère Marie de Jésus, s'acheva sous la Mère Madeleine de Saint Joseph, dont elle devint, en 1625, par son élection au sous-priorat ⁴, la collaboratrice intime. Non seulement elle remplit les devoirs ordinaires de sa charge, mais elle seconda sa prieure dans les visites au parloir, la correspondance et la direction des âmes.

1. Louise-Marguerite de Lorraine, fille du duc de Guise (le Balafré) avait épousé, en 1605, François de Bourbon, prince de Conti, mort en 1614. Cette princesse peu édifiante avait connu Mlle de Bains à la cour de Marie de Médicis.

2. On l'avait d'abord appelé Marie de Jésus ; puis, pour la distinguer de la marquise de Bréauté, qui portait ce nom, on ajouta celui de Madeleine.

3. Lettre à Mlle d'Epéron. *Chroniques*, t. II, p. 68.

4. Elle succédait à la Mère Marie de saint Jérôme. Cette religieuse, originaire de Tours, se distinguait par la mortification. Trouvant que ses *alpar-gates* n'étaient pas assez pénibles, elle y mettait de petites pierres. (*Chroniques*, t. I, p. 520).

A son insu, elle se préparait ainsi à la remplacer à la tête du couvent. Elue prieure le 2 juin 1635, elle protesta de son indignité et de son impuissance et elle n'accepta ses fonctions qu'après avoir obtenu des Mères Madeleine de saint Joseph et Marie de Jésus la promesse de leur concours, tant elle avait de confiance dans leurs lumières et si peu dans les siennes propres ! Non contente de les consulter et de se conformer à leurs avis, elle s'ingéniait à leur attribuer tout le mérite de ses décisions. A ce propos, la Mère Marie de Jésus lui disait malicieusement : « Vous avez une adresse si merveilleuse pour parer la vaine gloire qu'elle ne peut être surpassée et l'on y serait facilement pris, s'y l'on n'y regardait de près ; car on dirait que vous prenez notre bienheureuse Mère ¹ d'une main et moi de l'autre, comme deux boucliers, pour repousser toutes les louanges que l'on vous donne ². » Mais quelque déférence qu'elle eût envers celles qui l'avaient formée, la Mère Madeleine de Jésus n'en marquait pas moins son action d'une empreinte personnelle. Vive intelligence, volonté très ferme, cœur ardent, elle possédait tous les dons du chef qui enflamme et entraîne. Si l'on considère qu'elle exerça le priorat pendant vingt ans, de 1635 à 1642 ; de 1645 à 1649, de 1653 à 1659 ; de 1662 à 1665 et que son influence s'étendit, sur un espace de temps presque double, à une communauté variant de quarante-cinq à soixante-cinq membres, on comprendra le mot de la Mère Agnès disant : « si les deux premières Mères (Madeleine de saint Joseph et Marie de Jésus) avaient été choisies de Dieu pour commencer l'œuvre du Carmel, celle-ci l'avait été pour sa perfection ³. »

Pleine de vénération pour la Mère Madeleine de saint Joseph, dont elle avait connu intimement les vertus, elle ne négligea rien de ce qui honorait sa mémoire et concourait à sa béatification. De ses souvenirs particuliers et des notes rédigées par les

1. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui était morte à ce moment-là. Le qualificatif de bienheureuse, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, lui est souvent donné par son biographe, qui se conformait à l'usage du temps pour les personnes décédées en réputation de grande vertu.

2. *Chroniques*, t. II, p. 95.

3. *Ibid.*, p. 77.

sœurs, elle composa avec beaucoup de soin, la retouchant jusqu'à dix fois, la biographie de la vénérable, si bien que le P. Senault n'eut pas besoin de la modifier sensiblement pour la livrer au public. Elle accomplit ce travail au milieu des soucis que lui causait la direction d'une communauté très prospère. Nous avons dit plus haut ¹ que, le grand couvent ne suffisant plus, elle lui annexa d'autres bâtiments, ceux du *Petit logis*, qu'il fallut agrandir et transformer. Les troubles de la Fronde lui apportèrent un autre surcroît de préoccupations. Le quartier du faubourg Saint-Jacques n'offrait plus la sécurité désirable. A la fin de janvier 1649, la Mère Madeleine de Jésus envoya dix-sept religieuses au carmel de Pontoise et elle conduisit les autres, plus nombreuses, à celui de la rue Chapon, les y laissant jusqu'à la mi-mars ². En prévision d'une nécessité semblable, elle fonda, rue Pavée, sur la paroisse de Saint-Paul, une maison appelée hospice, où la communauté pourrait se réfugier. Bénit le 28 novembre 1656, cet asile, qui renferma d'abord une dizaine de religieuses, fut remplacé par un autre, celui de la rue du Bouloy, qui s'érigea le 12 janvier 1664 en monastère, ayant pour fondatrice la reine Marie-Thérèse ³.

Ce qui importe surtout dans un Ordre, ce n'est pas tant le nombre que la qualité. La Mère Madeleine de Jésus eut le mérite de le comprendre parfaitement. A la période héroïque du début avait succédé celle de l'adolescence, qui, dans une société comme chez l'individu, entraîne toujours une crise plus ou moins grave. Il était à craindre, après la mort ou la dispersion des anciennes religieuses, que la ferveur primitive ne diminuât et que de concession en concession le relâchement ne s'introduisît dans le monastère. Le désordre aurait été d'autant plus pernicieux qu'il aurait coïncidé avec une recrudescence de vocations. Aussi la

1. Ch. V.

2. Elles firent le voyage dans les carrosses de la princesse de Condé.

3. *Arch. Nat.* S. 4667, cote K, 1^{re} liasse, pièces 1-7 ; cote L, pièces 1-6 ; *Chroniques*, t. V, p. 261-277. Le 23 septembre 1689, le couvent de la rue du Bouloy fut transféré à la rue de Grenelle (*Ibid.*, p. 312). Cette communauté, restaurée après la Révolution par la Mère Camille de Soyecourt, s'est établie en 1919 à Créteil.

Mère Madeleine de Jésus, qui saisit admirablement les exigences de la situation, s'efforça-t-elle de maintenir, dans les petites choses non moins que dans les grandes, la régularité la plus stricte. Elle attachait une importance spéciale au silence, à la rareté et à la brièveté des visites au parloir, à l'observance des coutumes apportées par les fondatrices. Quand il s'agissait de fidélité à la règle, aucune considération de personne ne la désarmait, comme on s'en apercevra par les traits suivants. La princesse de Condé aurait voulu conserver aux bâtiments du *Petit logis*, annexé au grand couvent, la hauteur que Michel de Marillac leur avait donnée. La Mère Madeleine de Jésus la fit nonobstant diminuer, pour la conformer aux usages du Carmel. Anne d'Autriche assistait de temps en temps aux *Matines* dans le chœur et en hiver elle souffrait du froid. Elle demanda qu'on mît des chassises aux fenêtres pour adoucir la température. La Mère Madeleine de Jésus s'y opposa, parce que cela était permis seulement pour les infirmeries. La reine Christine de Suède exprima le désir, pendant son séjour à Paris en 1658, de se retirer au carmel du faubourg Saint-Jacques, promettant, si on l'acceptait, des largesses magnifiques. La Mère Madeleine de Jésus répondit à son envoyé, le comte de Villeneuve : « Si quelque chose était capable de nous faire condescendre aux désirs de Sa Majesté, ce serait le sacrifice de ses Etats à la foi ; mais jamais un intérêt temporel ne sera capable de nous faire trahir ceux de notre vocation ¹. » Enfin la Mère Madeleine de Jésus n'hésita pas à résister à deux de ses supérieurs, MM. de Gamaches et Grandin, qui prétendaient exercer, contre la règle établie, les fonctions de visiteurs ².

On vient de le voir, la Mère Madeleine de Jésus, naturellement douce, affable, « compatissante au delà de toute expression ³ », déployait au besoin une volonté intrépide. Nous retrouvons en elle le trait distinctif des carmélites françaises, déjà signalé chez les Mères Madeleine de saint Joseph et Marie de Jésus : l'alliance de la douceur et de la fermeté. Née à la fin du xvi^e siècle, elle

1. *Chroniques*, t. II, p. 87.

2. Voir ch. XIV.

3. *Chroniques*, t. II, p. 99.

était de cette génération fortement trempée dont le théâtre de Corneille avait exalté les sentiments virils. Si elle était restée dans le monde, si elle avait épousé un duc ou un maréchal, rayonnante d'intelligence, de cœur et de beauté, non moins que d'énergie, elle aurait peut-être joué un rôle important dans la politique et — Victor Cousin nous pardonne — elle aurait peut-être éclipsé son amie, la duchesse de Longueville. La sage et forte discipline du cloître en fit une femme accomplie, se laissant guider par la raison et par la foi, maîtresse d'elle même et maîtresse des événements, autant qu'il est possible à l'humaine faiblesse de les dominer. D'où l'ascendant qu'elle exerçait sur son petit bataillon, ascendant tel qu'une de ses filles spirituelles écrivait « que si elle eût entrepris de leur persuader que le blanc était noir et le jour la nuit, elle y serait parvenue ¹. » La Mère Madeleine de Jésus survécut quatorze ans à son dernier priorat, employant le temps de sa retraite à cultiver ses vertus préférées : la patience, la mortification, l'humilité et à goûter les joies de l'oraison. Elle mourut d'une fluxion de poitrine, le 20 novembre 1679, âgée de quatre-vingt un ans et dix mois.

*
**

Elle fut assistée dans ses derniers moments par la Mère Agnès de Jésus-Maria, la troisième de nos grandes prieures, appartenant, comme les précédentes, à la haute noblesse du royaume. Judith de Bellefonds, née à Caen en juillet 1611, eut pour père l'aïeul du maréchal, Bernard Gigault, marquis de Bellefonds, gouverneur de Valognes et de Caen, et pour mère Jeanne aux Epaulles, dame de l'Isle-Marie ², qui donna à ses enfants l'exemple d'une piété solide et d'une charité inépuisable. Elle logeait les pauvres dans son hôtel, les nourrissait et pansait leurs plaies, tout le temps qu'il leur plaisait de demeurer chez elle. Deux autres filles de cette chrétienne admirable méritent d'être men-

1. *Ibid.*, p. 100.

2. Le P. ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique*. Paris, 1728, t. VII, p. 597.

tionnées. L'une, Marie, la marquise de Villars, mère du vainqueur de Denain, a écrit des lettres fort jolies qui charmaient Mme de Sévigné ¹. L'autre, Laurence, abbesse de Notre-Dame des Anges à Rouen, passait pour la plus éminente religieuse de l'Ordre bénédictin en France. Ses rares qualités l'avaient fait choisir par l'archevêque de Paris comme la plus capable de gouverner l'abbaye de Port-Royal et d'en extirper le jansénisme. Mais le plan du prélat échoua devant les intrigues des puissantes maisons de Luynes, de Chevreuse et de Colbert, qui briguaient ce poste envié pour leur protégée, Marie-Eléonore de Montbazou, abbesse de Malnoue ².

De bonne heure, Judith manifesta les dons exceptionnels qui ne la rendront pas moins célèbre que ses deux sœurs. Avec ses yeux bleus, son beau front, son air vif et agréable, on admirait dans cette enfant la solidité de la raison, qui la garantissait contre les inconstances de son âge ; l'aménité du caractère et la parfaite égalité d'humeur, qui lui conciliaient l'affection de tous ; les grâces du langage, qui faisaient rechercher sa conversation comme un régal. Elle avait à peine douze ans que sa tante maternelle, la maréchale de Saint-Géran ³, frappée de ses dispositions extraordinaires, obtint la faveur de l'emmener chez elle, pour la préparer à son avenir. Après l'avoir initiée aux usages du monde, elle l'introduisit à la cour, où sa belle et spirituelle nièce remporta les plus éclatants succès. Cependant sa mère, qui l'avait cédée à regret et s'inquiétait de ses triomphes dangereux, jugea bon de la rappeler, sous prétexte de lui proposer le choix entre

1. Lettres du 8 octobre 1679, 26 janvier et 28 février 1680. Les *lettres de Mme la marquise de Villars* ont été publiées à Paris en 1759. Elles sont au nombre de trente-sept et sont adressées à Mme de Coulanges. Ecrites entre le 2 novembre 1679 et le 15 mai 1681, au temps où Mme de Villars résidait à Madrid, comme ambassadrice, elles ont trait aux usages de la cour d'Espagne et aux mœurs de ce pays.

2. *Mémoires du P. René Rapin*, publiés par Léon Aubineau. Lyon, t. III, p. 332-335.

3. Celle-là même qui soutint un procès retentissant, pour découvrir son fils unique, que de proches parents avaient enlevé après sa naissance, dans l'espoir de recueillir l'héritage. Voir à ce sujet la *Revue des Deux Mondes* (15 mai-1^{er} août 1926).

plusieurs partis avantageux. Mme de Bellefonds fut très étonnée, quand sa fille, répondant à cette sollicitude par une confiance, lui révéla sa vocation religieuse. En accompagnant Marie de Médicis au faubourg Saint Jacques, elle s'était liée avec sa parente, la Mère Marie de Jésus et, comme elle, voulait être carmélite. Sur ces entrefaites, ayant suivi sa tante au couvent, pour entendre un sermon, elle fut placée entre le nonce et le cardinal de Bérulle. « Celui-ci l'avait connue à la cour et avait conçu pour elle une véritable estime. En la revoyant, il se sentit pressé de la demander à Dieu ¹. » Des entretiens avec la Mère Madeleine de saint Joseph achevèrent de la décider. Elle entra le 20 janvier 1629, à l'âge de dix-sept ans et demi. C'était la veille de la sainte Agnès, dont elle prit le nom. Elle reçut l'habit deux mois après et fit profession le 2 avril de l'année suivante.

La sœur Agnès de Jésus-Maria eut l'avantage de vivre pendant huit ans et demi dans l'intimité de la Mère Madeleine de saint Joseph ². Malgré la différence d'âge, ces deux religieuses étaient attirées l'une vers l'autre, en raison de leur grande affinité. Par l'étendue de son intelligence et la sûreté de son jugement ; par la justesse et la précision avec lesquelles, en peu de mots, elle tranchait les difficultés ; par sa maîtrise d'elle-même ; par sa douceur s'alliant à une gravité pleine de condescendance, Agnès de Jésus-Maria, toute proportion gardée, était l'image, trait pour trait, de sa vénérable prieure. En vérité, on croirait qu'il s'agit de celle-ci, lorsqu'on recueille des appréciations aussi élogieuses que les suivantes. Un abbé disait que, « par son génie elle appartenait à plusieurs siècles » et un autre que, « quand il se serait adressé à sainte Thérèse elle-même, il n'aurait pas éprouvé plus de consolation ³. » Tant et de si précieuses qualités se reflétaient naturellement dans ses lettres, qu'un prélat comparait à des « trésors de sagesse ⁴. » La forme en valait du reste le fond. L'archevêque de

1. *Chroniques*, t. II, p. 106.

2. Elle le déclare elle-même dans sa déposition et elle ajoute : « pendant lequel temps il ne s'est passé quasi pas un jour qu'elle ne me parlât. » Arch. du carmel.

3. *Chroniques*, t. II, p. 109.

4. *Ibid.* Nous n'avons pu retrouver les lettres de la Mère Agnès, qui, au

Paris, Harlay de Champvallon, les trouvait si bien tournées qu'il désespérait d'en égaler la noble simplicité et que, par une sorte de coquetterie littéraire, au lieu d'y répondre par écrit, il envoyait au faubourg Saint-Jacques un homme de confiance qui exprimait de vive voix sa pensée. Au témoignage de Mme de Sévigné, la parole de la Mère Agnès n'avait pas moins de charme que son style ¹.

Elle était trop richement douée pour échapper aux plus hautes charges. A trente et un ans, elle fut élue sous-prieure et, à l'expiration de son second triennat ², le 18 octobre 1649, elle remplaça la Mère Madeleine de Jésus, à la tête du couvent. Elle le dirigea pendant vingt-trois ans, divisés en quatre périodes dépassant, d'une extrémité à l'autre, l'espace de quarante ans : de 1649 à 1653 ; de 1653 à 1672 ; de 1673 à 1681 ; de 1681 à 1690. Ce fut le plus long gouvernement, celui de la Mère Madeleine de Jésus ayant duré vingt ans ; celui de la Mère Marie de Jésus neuf et celui de la Mère Madeleine de saint Joseph dix-huit. Ces chiffres nous suggèrent une réflexion. Si l'on excepte les douze années réparties entre trois autres prieures ³, évidemment élues pour assurer l'intervalle réglementaire, on constate que la direction a été concentrée, de 1608 à 1690, soit durant près d'un siècle, entre les mains de nos quatre prieures. On saisira mieux l'importance de cette remarque, quand on réfléchira aux liens qui les unissaient les unes aux autres. Les Mères Madeleine de saint Joseph et Marie de Jésus avaient été formées par les Fondatrices et elles avaient formé à leur tour les Mères Madeleine de Jésus et Agnès de Jésus-Maria. Ainsi entre 1604 et 1690, si éloignées que fussent ces dates ; ainsi des Mères espagnoles à la Mère Agnès, que séparait un seul anneau de la chaîne, l'unité d'esprit a pu se maintenir le plus facilement du monde.

Entretenir dans toute sa pureté l'esprit de son Ordre, ce fut sa

témoignage de V. Cousin, étaient encore au premier monastère vers le milieu du XIX^e siècle.

1. Lettres du 5 janvier 1680, du 22 novembre 1688.

2. La Mère Agnès fut encore sous-prieure trois années, de 1662 à 1665.

3. La Mère Marie de la Passion (demoiselle du Thil) 1642-1645, la Mère Marie de Jésus (demoiselle de Gourgues) 1659-1662, la Mère Claire du saint Sacrement (demoiselle de Chabot de Jarnac) 1672-1675, 1681-1684.

constante préoccupation. Par le nombre et la valeur des sujets, la communauté, telle qu'elle l'avait reçue de la Mère Madeleine de Jésus, avait atteint son apogée. Si le nombre diminuait, comme il était à souhaiter, étant excessif, la valeur resta la même, grâce surtout à l'action de la Mère Agnès. En donnant elle-même l'exemple, elle veilla avec un zèle scrupuleux à la régularité dans tous les détails, n'ignorant pas que la négligence des petites choses conduit insensiblement à celle des grandes. Pour le même motif, elle tâcha de préserver les religieuses des distractions qui leur venaient des visites au parloir ou de l'entrée des princesses dans la clôture. Un trait nous révélera quel prix elle attachait à ce point de la règle. Mlle de Guise, sa cousine, désireuse de profiter davantage de son influence, dont les personnes du dehors recherchaient avidement les bienfaits ¹, lui demanda le privilège, accordé jadis aux dames fondatrices, non seulement de pénétrer dans le monastère, mais d'y posséder sa chambre et d'y séjourner parfois. En échange, elle offrait cent mille livres. C'était fort tentant. Néanmoins la Mère Agnès refusa, car l'expérience avait montré que ce privilège n'était pas sans inconvénient pour le maintien de la régularité. « Dans quelque besoin que pût être la communauté, déclara-t-elle, cent mille francs ne répareraient pas la brèche que ce privilège pourrait faire à l'esprit de l'Ordre, qui ne se peut conserver jamais que dans la retraite et l'éloignement de tout commerce avec les personnes du monde ². »

Le désintéressement de la Mère Agnès était d'autant plus méritoire qu'elle avait mille occasions de distribuer de l'argent. C'était une tradition de son couvent de secourir les pauvres et elle leur donnait sans compter. Après sa mort, la Mère Marie du saint Sacrement (Mlle de la Thuillerie), s'entendait reprocher, dans les années de disette, l'abondance de ses aumônes. Pour se justifier, il lui suffisait d'évoquer la charité de notre prieure. « On étoit bienheureuse, ajoutait-elle, sur un ton plaisant, que la Mère Agnès ne fût plus au monde, car elle n'auroit conservé ni lampes ni calices dans leur église ³. » La pauvreté, qu'elle sou-

1. Voir ch. XXI.

2. Arch. du carmel, *Lettres circulaires*, t. I, p. 224.

3. *Chroniques*, t. II, p. 110.

l'ageait chez les autres, elle la cultivait chez elle jalousement. Elle choisissait pour son usage les choses les plus communes et elle porta la même robe vingt-deux ans. Puisque nous sommes au chapitre de ses vertus, signalons encore la mortification, qu'elle pratiqua à un degré étonnant ; l'amour du prochain, qui lui faisait redire souvent : *mes sœurs, aimons-nous les unes les autres* ; sa piété et son union à Dieu, d'où découlait l'extraordinaire égalité de son caractère.

A la fin de son dernier priorat, en 1690, la Mère Agnès était âgée de soixante-dix-neuf ans, dont soixante et un s'étaient écoulés dans le cloître. Pendant ce long espace d'une vie religieuse, elle avait vu mourir quatre-vingts de ses sœurs. Restée seule de sa génération, depuis le décès de la Mère Madeleine de Jésus, se sentant usée, malgré son air de jeunesse, que n'avaient altéré ni l'âge ni les souffrances, elle soupirait après le terme de son exil. Le 21 septembre 1691, elle fut prise d'une dysenterie accompagnée de fièvre qui mit ses jours en danger. On jugea à propos de lui donner le saint viatique. « Lorsque je lui en portai la nouvelle, écrit la Mère Marie du saint Sacrement, elle joignit les mains pour s'élever à Dieu et me dit : « Très volontiers, ce m'est trop d'honneur et de grâce. » Et elle ajouta en frappant sa poitrine : « Je ne la mérite pas. Ah ! quelle joie ! Je vous en remercie très humblement. » Et de ce moment-là, elle ne songea plus qu'à s'y disposer. Elle fit cette action avec sa ferveur ordinaire et un respect qui édifia toute la communauté ¹. » Le matin du 24, son état s'étant aggravé, elle reçut l'extrême-onction avec les mêmes sentiments, « ayant toujours son âme en ses mains, prête à la rendre au Seigneur, lorsqu'il la lui demanderait ². » Le reste de la journée, elle ne cessa de prier, répétant des versets du *Dies iræ* et des *Psaumes*, pour exprimer le regret de ses fautes et sa confiance dans la miséricorde divine. Après une courte agonie, elle mourut à huit heures du soir. Une grande et douce lumière venait de s'éteindre dans le Carmel de France.

Dès qu'il eut appris sa mort, Bossuet, qui l'avait intimement

1. *Lettres circulaires*, t. I, p. 239.

2. *Ibid.*

connue ¹, écrivit à la sœur Anne-Marie (Mlle d'Epernon) la lettre suivante, auprès de laquelle toutes nos louanges languissent. « Nous ne la verrons donc plus, cette chère mère ; nous n'entendrons plus de sa bouche ces paroles que la charité, que la douceur, que la foi, que la prudence dictoient toutes et rendoient si dignes d'être pesées. C'étoit cette personne sensée, qui croyoit à la loi de Dieu et à qui la loi étoit fidèle. La prudence étoit sa compagne ; la sagesse étoit sa sœur ; la joie du Saint-Esprit ne la quittoit point. Sa balance étoit juste et ses jugements toujours droits ; on ne s'égaroit pas en suivant ses conseils ; ils étoient précédés par ses exemples. Sa mort a été tranquille comme sa vie et elle s'est réjouie au dernier jour. Je vous rends grâce du souvenir que vous avez de moi en cette triste occasion. J'assiste avec vous en esprit aux prières et aux sacrifices qui s'offriront pour cette âme bénie de Dieu et des hommes. Je me joins aux pieuses larmes que vous versez sur son tombeau et je prends part aux consolations que la foi vous inspire ². »

*
* *

Pour suppléer à l'insuffisance de notre étude sur les premières prieures, nous voudrions présenter, formant leur couronne, le groupe imposant de leurs filles spirituelles. Ces deux cents carmélites, ennobliant de la plus rare vertu les plus beaux noms du ^{xvii}^e siècle, ne seraient-elles pas le meilleur éloge de celles qui les formèrent ? A peine hélas ! pouvons-nous consacrer quelques pages à la plus célèbre d'entre elles : sœur Louise de la Miséricorde.

Elle naquit à Tours, le 6 août 1644, et fut baptisée dans l'église de Saint-Saturnin, sous le nom de Louise-Françoise. Un

1. Il lui a écrit trois lettres, les deux premières, 25 et 27 avril 1672, à l'occasion de la disgrâce de son neveu, le maréchal de Bellefonds, la troisième, pour la profession de Mlle de la Vallière, le 19 mars 1675. (*Correspondance de Bossuet*, éd. Urbain et Levesque, t. I, p. 235-236, 238-240, 343-345).

2. *Chroniques*, t. II, p. 114-115. L'original est perdu. Le texte publié par MM. Urbain et Levesque (*Correspondance de Bossuet*, t. IV, p. 313-315) diffère de celui-ci par quelques variantes.

garçon ¹ l'avait précédée au foyer de Laurent de la Baume le Blanc, marquis de la Vallière, et de Françoise Le Provost de la Coutelaye, veuve de Besnard de Résay. On se rappelle qu'un la Vallière, conseiller et maître d'hôtel d'Henri IV, avait pris part aux négociations qui aboutirent à la cession de Notre-Dame-des-Champs au carmel de Paris ². Autre signe de sa destinée, Louise fut bercée au rythme des tintements et des psalmodies du carmel de Tours, qui avoisinait, sur les bords de la Loire, l'hôtel de la Crouzille ³, où elle vint au monde. Quand elle n'habita pas sa ville natale ni Amboise, dont son père avait reçu le gouvernement, ce fut le manoir de la Vallière en Reugny ⁴, non loin de Rouziers et de Beuil, qu'embaumait la sainte mémoire d'une carmélite, la Mère Madeleine de saint Joseph. Son oncle, le chanoine Gilles, futur évêque de Nantes, et ses tantes, Elisabeth et Charlotte, toutes deux ursulines, s'occupèrent de son éducation religieuse. Tous ces pieux souvenirs se réveilleront, dans la solitude du cœur, lorsque l'heure de la pénitence aura sonné.

La mort de son père, survenue en 1634, fut le commencement de son malheur. L'année suivante, déjà consolée, sa mère épousa son troisième mari, un veuf, Georges de Courtavel, marquis de Saint-Rémy, qui avait eu de son premier mariage une fille, Catherine, alors âgée de douze ans. La famille, qui avait adopté un orphelin, Michel d'Evrard, neveu de Laurent de la Vallière, s'accrut encore d'une autre fille. A ces cinq enfants nobles il fallait procurer une situation digne de leur rang. Or les

1. M. Lair a prouvé, à l'encontre du P. Anselme, que Louise de la Vallière n'eut qu'un frère (*Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV.* Paris, 1907, p. 373-374).

2. Voir ch. II. C'était probablement le grand-père ou le grand-oncle de Louise.

3. Gatien de CLÉRAMBAULT, *Tours qui disparaît*. Tours, 1912, p. 10, pl. VIII ; *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 336. Le jardin du carmel et celui de l'hôtel de la Crouzille avaient un mur mitoyen. M. Lair en a publié le plan, conservé aux Archives d'Indre-et-Loire (*op. cit.*, p. 416). L'hôtel de la Crouzille, qui subsiste en partie, a son entrée principale rue du Commerce et une autre entrée au n° 8 de la rue Bancheureau.

4. Alfred GABEAU, *La Vallière, le château, la Chatellenie et les fiefs qui en dépendent*. Tours, 1903, p. 5-28.

ressources de la marquise étaient ordinaires et celles du marquis presque nulles. On sollicita et on obtint. M. de Saint-Rémy fut nommé majordome de Gaston d'Orléans et il emmena à Blois toute la nichée. Là, Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, partageait l'exil du prince, avec ses trois filles, Marguerite, Elisabeth ¹ et Françoise-Madeleine. Louise de la Vallière et sa demi sœur furent agréées comme demoiselles d'honneur.

Dans cette petite cour de province, la vie était monotone. Pour occuper leurs longues journées et tromper leur ennui, les princesses et leurs compagnes fouillaient sans contrôle dans la bibliothèque du château; dévoraient les romans à la mode d'Honoré d'Urfé, de la Calprenède, de Gomberville, de Mlle de Scudéry et se remplissaient l'imagination de frivolités. Parfois elles fermaient leurs livres; mais c'était pour vivre encore dans le romanesque. Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle, née du premier mariage de Gaston, excentrique même dans sa tenue, arrivait de Paris et racontait sa folle équipée de la Fronde et les galanteries de la cour. De telles conversations, jointes à de telles lectures, si elles ne leur corrompaient pas le cœur, tournaient la tête de nos linottes et les faisaient rêver du chevalier idéal, du prince charmant. Il leur apparut un soir de mars ou d'avril 1659, sous les traits de Louis XIV, qui logea au château de Blois, en se rendant à Saint-Jean-de-Luz, pour épouser l'infante Marie-Thérèse ². A cette occasion, Louise de la Vallière fut témoin du dépit amoureux de Marguerite, qui avait espéré devenir la femme de son royal cousin et qu'on nommait d'avance « la petite reine. » Louise essuya les larmes de la princesse déçue, car elle était compatissante et déjà capable de comprendre une peine de cœur. N'était-ce pas l'époque où elle échangeait des billets tendres avec un capitaine aux gardes, M. de Bragelongne ³, sans toutefois se compromettre? Son éducation la sauvegarda, de même que les conseils du chapelain, l'abbé de Rancé, naguère converti ⁴.

1. Elle fut enterrée au carmel. Voir ch. X.

2. Le mariage eut lieu le 9 juin 1660 (*Gazette* du 14).

3. Ou Bragelongne.

4. En 1657.

Après la mort de Gaston, qui eut lieu le 2 février 1660, Marguerite de Lorraine et sa cour en deuil quittèrent Blois pour s'installer à Paris, au palais du Luxembourg¹. Ce déplacement rapprocha Louise de sa chute. Le 16 avril de l'année suivante, Philippe, frère du roi, épousait sa cousine, Henriette d'Angleterre. Mme de Choisy, qui avait mission de former la maison de Madame, désigna Louise comme demoiselle d'honneur. Devant cette petite provinciale, encore candide, s'ouvrait tout à coup la vie brillante et facile. Dans le tourbillon d'une fête, donnée aux Tuileries, à l'occasion du mariage de Monsieur, Louis XIV, à qui elle fut présentée, ne distingua pas cette tourangelles de dix-sept ans, aux cheveux blonds d'argent, aux regards pleins de tendresse, à la figure pâle et douce, à l'air timide et ingénu, à laquelle une légère claudication n'était rien de sa grâce. A la suite de quelle intrigue, au cours de l'été, ils se revirent dans le décor amollissant de Fontainebleau et s'aimèrent ; de quels égards princiers et de quelles fêtes éblouissantes², comme si elle avait été reine de France, elle fut payée de sa complaisance ; comment, au milieu des honneurs les plus enivrants, elle garda sa modestie de « petite violette³ » ; comment, tourmentée par le remords et poursuivie par la jalousie ou la haine, elle trouva de l'amertume, au sein même du plaisir⁴ ; comment, non moins par pudeur que par souci de la dignité royale, elle dissimula, autant qu'elle le put, ses maternités⁵ et rougit de ses enfants, dont elle ne se reconnaissait pas le droit d'être mère ; comment enfin elle perdit la faveur du roi ensorcelé par la belle, provocante, diabolique Athenaïs de Mortemart, marquise de Montespan : tout

1. Elle y arriva le 26 février 1660 (*Gazette* du 6 mars).

2. En particulier le *carroussel des nations* au Louvre en 1662 et les *Plaisirs de l'Île enchantée* à Versailles en 1664.

3. Le mot est de Mme de Sévigné, lettre du 1^{er} septembre 1680.

4. « Une vie toute profane, pleine d'orgueil et de sensualité, où j'étais toujours troublée par la vue des crimes et le remords de ma conscience. » (*Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, cinq. réfl.).

5. Elle eut quatre enfants ; les deux premiers moururent en bas âge. Nous retrouverons plus loin Mlle de Blois, née en octobre 1666, et le comte de Vermandois, né le 3 octobre 1667.

cela ses historiens l'ont raconté longuement¹. Ce n'est pas notre rôle. Il nous reste à rappeler que, dégagée d'un amour humain, profond et désintéressé, mais dégradant, elle monta par la voie royale de la Croix au sublime amour de Dieu.

Si elle en eut moins que sa rivale et surtout le fit moins paraître, Louise ne manqua pas d'esprit². Cependant ce qui dominait en elle, c'était le cœur. D'autres courtisèrent le roi par sensualité, par intérêt ou par ambition. Seule, elle l'aima d'un amour sincère, total, exclusif et, pour le lui témoigner, s'il l'avait fallu, elle se serait damnée. Mais, c'était l'unique condition de son dévouement absolu, elle voulait être payée de retour. Quand elle s'aperçut que le cœur de son amant n'était pas façonné à l'image du sien ; quand elle eut reconnu que le plus grand monarque de l'univers, incarnant à ses yeux toutes les perfections humaines, l'avait abandonnée pour s'attacher à une autre, alors, désespérant de rencontrer parmi les créatures le chevalier de son rêve, le digne objet de son amour, elle se tourna instinctivement vers le Créateur, seul capable de la satisfaire. Le besoin d'aimer et d'être aimée éternellement et infiniment, tel avait été le secret de sa chute et tel fut, ce nous semble, celui de son relèvement.

Est-ce à dire que son ascension de l'abîme au ciel, la substitution de Dieu à l'homme dans un cœur nouveau, en un mot, sa conversion se fit du jour au lendemain ? Non certes. Délaisée en 1667, l'année même où elle fut nommée duchesse³, elle ne quitta la cour que sept ans plus tard. Pourquoi y resta-t-elle si longtemps, à côté du roi qui ne l'aimait plus et de sa triomphante

1. Trop longuement même, oubliant que Louise de la Vallière n'a passé que treize ans à la cour et que Louise de la Miséricorde a racheté six années de désordre par trente-six années de pénitence. Nous ferons exception pour l'abbé Duclos (*Mlle de la Vallière et Marie-Térèse d'Autriche*) et Mme Gabrielle Basset d'Auriac (*Les deux pénitences de Louise de la Vallière*).

2. Nous avons là-dessus le témoignage de Bussy-Rabutin, celui de Louis XIV et le sien propre. A un moment où elle ne songeait pas à se flatter, elle écrivait : « Anéantissez dans mon cœur tout ce qui peut porter à me glorifier en moi-même de tous ces talents de perdition, mais principalement de cette vivacité de mon esprit. » (*Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, cinq. réfl.).

3. La lettre patente est du 13 mai. Louise y vit le signe de sa disgrâce.

rivale qui l'abreuvait d'avanies ? Pourquoi ne se retira-t-elle pas, sinon dans un couvent, du moins dans ses terres de Touraine ou d'Anjou ? On a prétendu que Louis XIV l'avait retenue, afin de donner le change sur ses relations avec la Montespan. On a prétendu aussi qu'elle avait voulu assurer l'avenir de ses enfants et expier publiquement sa faute où elle avait causé du scandale. Ces motifs ne furent pas les seuls, ni peut-être les plus puissants. La grâce a parfois des coups de foudre. En un clin d'œil, elle a transformé Madeleine de pécheresse en pénitente et Saul de persécuteur en apôtre. Mais d'ordinaire, à l'exemple de la nature, elle procède avec mesure et lenteur. Chez Louise de la Vallière, son action différa d'autant plus qu'elle se heurta à de vives résistances. Dans le désordre des mœurs, sa foi avait faibli et presque sombré¹ ; surtout son cœur avait mille peines à se détacher. Ses yeux et ses oreilles avaient beau lui répéter, du matin au soir, qu'elle avait cessé de plaire ; son cœur, son pauvre cœur blessé, mal secondé par une volonté languissante, ne pouvait se résigner à l'abandon. Contre toute évidence, il attendait, il soupirait, il se faisait illusion et, déjà engagé dans la voie du repentir, par une contradiction trop humaine, il essayait de reprendre ce qui l'avait charmé. L'espoir, tantôt combattu, tantôt caressé, de reconquérir la faveur royale, voilà principalement ce qui empêcha Louise de s'éloigner plus tôt. Elle n'éteignit la flamme de son amour que lentement, lentement et, même après l'avoir éteinte, au bout de cinq ou six ans, elle en sentit encore la chaleur renaître sous la cendre du souvenir².

1. « Maintenant que je fais des réflexions sur le malheureux état de mon âme et que je suis persuadée qu'il y a un paradis, un enfer et une éternité. » (*Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, sept. réfl.).

2. Comme Pauline, elle aurait pu dire :

Si mon âme

Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'évitais de rigoureux tourments !

Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;

Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte. (*Polyeucte*, II, 2).

M. Louis Bertrand l'a bien vu (*Louis XIV*, Paris, 30^e éd., p. 227-228). Mais nous ne partageons pas son opinion, quand il attribue au désespoir l'entrée de Louise en religion (*ibid.*, p. 229-230).

Dans son cœur oscillant ainsi de la créature au Créateur, du Créateur à la créature, se livrait un duel poignant, dont l'aveu transpire aux premières pages des *Réflexions*¹ et douloureusement éclate dans une lettre, écrite entre 1670 et 1671 à son directeur de conscience². Celui-ci l'avait mise en garde contre un excès de mortifications corporelles. « Ah ! mon père, ne me grondez pas de ce cilice, répondit-elle, c'est bien peu de chose. Il ne mortifie que ma chair, parce qu'elle a péché, mais il n'atteint pas mon âme qui a plus péché encore. Ce n'est pas lui qui me tue, ce n'est pas lui qui m'ôte tout sommeil, tout repos : ce sont mes remords. C'est surtout le lâche désir d'en ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. Et puis ne *les*³ vois-je pas chaque jour ? Mes yeux ne suivent-ils pas *leurs* yeux ? Ne suis-je pas assise à côté de ma rivale, tandis que *lui* est à côté d'elle aussi, mais loin de moi ? N'ai-je pas vu ? N'ai-je pas entendu ? Ah ! mon père, que Dieu me punisse si je blasphème. Je ne sais ce qu'est l'enfer, mais je ne saurais en imaginer un plus terrible que celui où est mon cœur, où il reste néanmoins, où il se complaît, car ne plus *le* voir serait un autre enfer auquel il ne s'accoutumerait point⁴. »

Pour s'y accoutumer, elle eut besoin de secours, non moins que de temps. Elle avait été fortement émue par la mort de Madame, fauchée le 30 juin 1670, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. A la suite d'une maladie grave, qui l'avait mise à son tour en face de son éternité, elle s'était confessée et elle avait pris de généreuses résolutions, dont les émouvantes *Méditations sur la*

1. « Regardez avec pitié cette malheureuse pécheresse qui, encore tout enflammée du feu de ses passions, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes, tout d'un coup dans son âme, la source et la soif du péché. » (Troisième réfl.). « Que je ne me flatte pas d'être morte à mes passions, pendant que je les sens revivre plus fortement que jamais dans ce que j'aime plus que moi-même et d'autant plus dangereusement que mon amitié, qui semblait vouloir me les justifier, m'empêche de vous écouter et de suivre les saintes inspirations de votre grâce. » (Cinq réfl.).

2. Le P. César du saint Sacrement.

3. Louis XIV et Mme de Montespan.

4. *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, publiés par le comte de Montbri-son. Paris, 1853, t. II, p. 233. Cette lettre fut communiquée à la baronne par la duchesse de la Vallière, petite-nièce de sœur Louise.

miséricorde de Dieu nous ont transmis l'écho ¹. A la même époque, le maréchal de Bellefonds, qui avait reçu ses confidences, l'encourageait et la guidait. Sur sa demande, un carme déchaussé, le P. César du saint Sacrement, et Bossuet, dont les exhortations portaient enfin leur fruit ², lui prêtèrent leur concours. Mais le P. César était loin ³ et le maréchal, quoique versé dans la spiritualité, n'aurait pas suffi à la tâche. Bossuet devint le confesseur de Louise et son principal directeur de conscience. Au début, il déplorait sa lenteur à briser les liens du monde ; puis il comprit qu'à la presser, il risquait de tout perdre ⁴. Lorsqu'elle se fut décidée, après de longues hésitations, à entrer au couvent, elle songea d'abord à se retirer, comme dame pensionnaire, à la Visitation de Chaillot ⁵. Mais la lecture des œuvres de sainte Thérèse et le désir de mener une vie austère lui firent préférer le carmel. Le P. César lui en avait indiqué la règle. Bossuet et le maréchal de Bellefonds facilitèrent son admission, qui, en raison du scandale qu'elle avait donné, soulevait quelque difficulté. Ne

1. Il est difficile d'assigner une date précise à la composition de cet opuscule et par conséquent à la maladie qui le précéda. D'après M. Lair, les *Réflexions* furent rédigées en 1670 (*op. cit.*, p. 233-240) ; d'après Mme Gabrielle Basset d'Auriac, entre 1670 et 1671 (*op. cit.*, p. 278) ; d'après M. Romain Cornut, en 1673 (*Confessions de Mme de la Vallière repentante*. Paris, 1857, p. 5). Peut-être est-il possible de concilier ces opinions différentes. Il ne semble pas que les *Réflexions* aient été écrites d'un seul jet ni même en quelques semaines. Les premières sont encore toutes chaudes de la passion ; tandis que les dernières respirent la sérénité et la paix. Dans les premières, Louise s'avoue incapable de faire oraison, tandis que dans les dernières elle en a pris l'habitude. Elle parle même de « l'oraison d'une carmélite » (dix-neuvième réfl.), comme si déjà elle y avait été initiée. Or sa première visite au carmel eut lieu en novembre 1673. Du commencement à la fin, on constate un progrès sensible qui a demandé normalement un assez long intervalle. Sans en avoir la certitude, on peut soutenir qu'il s'écoula deux ou trois ans entre les premières et les dernières *Réflexions*.

2. Il avait essayé de rompre les relations du roi et de Mlle de la Vallière et les leur avait reprochées dans la chaire, dès 1662, au *carême du Louvre*.

3. Après avoir été prieur à Arras, il se retira dans un couvent près de Namur.

4. Lettre du 25 décembre 1673 à de Bellefonds (Ed. Urbain et Levesque, t. I, p. 300).

5. Elle s'y était réfugiée le mercredi des Cendres de 1671 ; mais sur l'ordre du roi, elle était revenue à Versailles, après avoir obtenu la permission de se faire religieuse, si elle persévérait dans son dessein.



MIGNARD. — La duchesse de La Vallière et ses enfants
(Extrait de l'ouvrage : *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, chez Plon.)

doutant pas de sa vocation, les carmélites tranchèrent avec indulgence le cas de cette pénitente illustre, dont le malheur excitait la pitié et dont l'expiation effacerait la faute. A leurs marques de bonté elles joignirent des conseils. « Je m'en vais consulter nos Mères ¹ », écrivait Louise, le 21 novembre 1673, à quelques jours de sa première visite au faubourg Saint-Jacques. Elle continua de les consulter de temps à autre et dès lors elle vécut comme une novice, portant le cilice, couchant sur des planches, pratiquant l'oraison. Ses derniers préparatifs achevés, elle fixa son entrée ² au 20 avril 1674. La veille de son départ, elle demanda publiquement pardon à Marie-Thérèse et soupa chez la Montespan, où elle fit ses adieux à la cour. Le lendemain matin, au sortir de la messe royale, elle prit congé de Louis XIV, qui pleura. Ayant enfin rompu tous les liens qui la rattachaient au passé. Louise monta dans un carrosse, avec sa fille. Mlle de Blois, et son fils, le comte de Vermandois, qui désormais ne pourraient plus rougir de leur mère et, suivie d'un autre carrosse, où se trouvaient des membres de sa famille, elle s'éloigna pour toujours de Versailles, traversa Paris, au milieu d'un peuple sympathique et attendri, embrassa une dernière fois les siens et franchit le seuil du couvent, sans regarder en arrière.

A la prieure, la Mère Claire du saint Sacrement, qui la reçut, elle dit : « Ma mère, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre ³. » Tiendrait-elle sa parole ? Beaucoup se le demandaient. Les uns, parmi lesquels nous avons le regret de ranger Mme de Sévigné, ne croyaient guère à sa vocation ; les autres prétendaient que sa délicatesse ne se plierait pas longtemps aux dures exigences de la règle. Aux uns et aux autres sœur Louise de la Miséricorde infligea un démenti complet. Non seulement elle demeura jusqu'à la mort dans la solitude du cloître ; mais, estimant trop douces ses austérités, elle en ajouta de volontaires, dont la rigueur nous épouvante. Qu'on relise, à ce propos,

1. J. LAIR, *op. cit.*, éd. de 1881, p. 355.

2. Au 19, d'après la *Gazette* du 9 juin.

3. *Lettres circulaires*, t. I, p. 384.

4. Lettre du 10 décembre 1673.

cette page de sa lettre circulaire. « Elle demandoit sans cesse à jeûner au pain et à l'eau, à porter la haire et le cilice, des ceintures et des bracelets de fer et à faire beaucoup d'autres macérations. Notre Mère Agnès, respectant en elle l'esprit de pénitence qui l'animoit, se rendoit souvent à ses désirs. Quand elle étoit refusée : — Vous m'épargnez beaucoup, lui disoit-elle ; mais ma Mère, Dieu y suppléa. Elle se levoit tous les jours deux heures devant la communauté et passoit ce tems en prières devant le saint Sacrement. Les plus rudes hyvers ne lui firent rien relâcher d'une pratique si pénible. On l'a souvent trouvée presque évanouie de froid. Une fois même, étant au grenier, où elle étendoit du linge mouillé, elle s'évanouit entièrement... Un jour du Vendredi-saint, elle se sentit si portée à honorer la soif de Jésus-Christ sur la croix que, pour y rendre hommage et expier le plaisir qu'elle avoit pris autrefois à boire des liqueurs, elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence ayant enfin été découverte, une de mes sœurs lui demanda si elle avoit cru le pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement. — J'ai agi sans réflexion, lui répondit-elle ; je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu ¹. »

Satisfaire à la justice de Dieu, telle fut sa préoccupation de tous les jours pendant trente six ans. Le souvenir de son péché ne rallumait plus, comme jadis, la flamme de l'amour coupable dont elle avait brûlé. Mais il se présentait sans relâche à sa mémoire, pour lui rappeler le devoir de la pénitence, auquel elle se soumit avec tant de rigueur que, malgré ses mortifications étonnantes, elle ne crut jamais l'avoir rempli. A l'exemple de David, dont elle récitait les *Psaumes* dans son office quotidien, à l'exemple de Marie-Madeleine, qu'elle avait prise pour modèle, les yeux baignés de larmes et le cœur brisé, elle suppliait Dieu de la purifier de plus en plus de son iniquité ². Qui aurait reconnu

1. *Lettres circulaires*, t. I, p. 385-386. Cette circulaire fut écrite par la prieure, la Mère Madeleine du saint Esprit (Mlle Le Boulf ou Le Bouts).

2. Dans un manuscrit publié par Arsène Houssaye, elle s'est peinte en ces termes : « O Seigneur, j'ai beaucoup aimé ; j'ai arrosé votre divine croix de

dans ce portrait de sœur Louise de la Miséricorde, couverte d'une bure grossière, chaussée d'alpargates auxquelles ses pieds délicats ne purent s'accoutumer, exténuant son corps par le jeûne et le torturant par la discipline, qui donc aurait reconnu la favorite du roi, vêtue de satin et parée de bijoux, amie de ses aises, plongée dans la mollesse et le plaisir ? « Quel état et quel état ! », dirons-nous avec Bossuet ¹. L'amour avait opéré cette transfiguration ; l'amour de Dieu, d'un Dieu jaloux, mais fidèle et généreux, qui la dédommageait de ses sacrifices par des consolations surhumaines, dont elle se déclarait humblement indigne.

Une de ses consolations était de s'agenouiller devant le saint Sacrement, comme Madeleine, aux pieds du Christ, « d'y adorer son Epoux divin, d'y admirer sa vie cachée, son silence, sa patience, son obéissance, son dénuement, son état de mort². » Si elle se levait chaque matin à trois heures — deux heures avant la communauté — c'était pour courir au tabernacle, renouveler à son Bien-Aimé le don de tout son être et lui offrir les prémices de la journée. Quelle joie ce fut pour elle d'être nommée sacristine de l'oratoire³, d'en remplir les fonctions, d'orner l'autel, d'ouvrir la petite porte derrière laquelle l'ostensoir d'or apparaissait et demeurait exposé à l'adoration des religieuses⁴ ! Quand elle n'était pas retenue par les exercices communs ou par les travaux manuels, qu'elle aimait à partager avec les sœurs converses, c'était de préférence dans ce sanctuaire qu'elle se retirait pour épancher son âme. Là, comparant le présent au passé, elle goûtait la douceur de cette parole « qu'il vaut mieux vivre un jour dans le temple du Seigneur que mille ans⁵ » dans le palais des rois.

mes larmes ; j'ai sacrifié mes cheveux coupables à vos pieds ; j'ai usé les miens dans le chemin du repentir ; mais pardonnerez-vous à mes lèvres criminelles le baiser tardif que vous a donné mon cœur ? O Rédempteur, donnez-moi la grâce de votre miséricorde. » (*Mlle de la Vallière et Mme de Montespan*. Paris, 1860, p. 394-395).

1. Sermon de profession.

2. *Lettres circulaires*, t. I, p. 386.

3. Voir ch. IV.

4. Voir ch. XVIII.

5. Psaume LXXXIII, 10.

Comme elle aurait voulu s'y ensevelir dans l'oubli ! Mais le monde, qu'elle avait fui, venait la retrouver dans la solitude. Nous ne parlons pas ici de la brillante assemblée qui envahit le monastère le jour de sa vêtue et de sa profession ¹. Il est question seulement des personnes qui la visitèrent à la grille du parloir ou à l'intérieur du cloître. Elle en voyait quelques unes avec joie ; par exemple celles qui l'avaient guidée vers ce saint asile et lui continuaient l'aide de leurs prières et de leurs conseils : de Bellefonds ² et Bossuet. Ces deux amis sincères s'émerveillaient de ses progrès spirituels, que son humilité dérobait à ses propres yeux. Au début de sa vie religieuse, en novembre 1674, elle avait reçu une autre visite consolante et fructueuse : celle de l'abbé de Rancé, l'ancien aumônier de Blois, qui avait applaudi à sa conversion. De son entretien avec le grand réformateur de la Trappe, elle sortit à la fois confuse de sa petitesse et fortifiée dans sa résolution de tendre à la sainteté, « quelque étroit que soit le chemin ³. » Avec l'abbé de Rancé, Bossuet et de Bellefonds, sœur Louise montait vers les cimes. Mais en présence de ses enfants, si vigilante que fût la garde de sa mémoire, elle songeait fatalement à ses défaillances du passé. D'où la gêne qu'elle ressentait, malgré la sincérité de son affection. On en jugera par ce trait. Le comte de Vermandois, âgé de huit ans, était entré dans le parloir intérieur, avec la princesse palatine ⁴. A la vue de sa « belle-maman ⁵ », il tendit les bras pour l'embrasser. Celle-ci fit un pas

1. Voir ch. XX.

2. Outre Mlle de la Vallière, le maréchal retrouvait au carmel sa tante, la Mère Agnès, et deux parentes, sœur Marie de saint Gabriel, morte en 1733 et sœur Anne Marie, morte en 1693. Cette dernière, qui ne figure pas sur les listes des religieuses, était, semble-t-il, la fille du maréchal.

3. Lettre du 7 novembre 1674 à de Bellefonds (J. LAIR, *op. cit.*, p. 372).

4. Elisabeth-Charlotte (Liselotte) de Bavière avait épousé le duc d'Orléans, veuf d'Henriette d'Angleterre. Elle était restée allemande de cœur et elle détestait la France. Cependant elle avait voué une vraie affection à Mlle de la Vallière. Elle était nièce d'Anne de Gonzague de Clèves, devenue princesse palatine par son mariage avec Edouard, fils du roi détrôné de Bohême, Philippe V. Ce fut Anne de Gonzague qui négocia le mariage de sa nièce Charlotte avec le duc d'Orléans.

5. C'était le nom que ses enfants lui donnaient.

en arrière. Le pauvre petit insista ; la princesse supplia en sa faveur. Mais sœur Louise refusa cette consolation à la nature et, après le départ précipité des visiteurs, elle se retira devant le saint Sacrement, pour donner libre cours à ses larmes. Quand ils eurent grandi, ses enfants lui causèrent souvent une autre sorte de chagrin, en ajoutant à la tache de leur origine celle de leur légèreté. Le comte de Vermandois était charmant. Mais il manifesta de précoces tendances au plaisir et se compromit dans une aventure avec le prince de la Roche-sur-Yon, le prince de Turenne et le marquis de Créqui ¹. Quant à Mlle de Blois, c'était, au dire de Boileau et de La Fontaine, la plus gracieuse personne que depuis longtemps la terre eût portée ². Mais elle manquait de sérieux et resta toute sa vie étourdie et espiègle. Mariée le 16 janvier 1680 au prince de Conti, cette épouse de quatorze ans dédaigna bientôt son mari, après l'avoir adoré, tandis qu'elle regardait avec complaisance son beau-frère, le prince de la Roche-sur-Yon, ce qui lui attira une verte semonce de Louis XIV. Elle trouva le moyen de mécontenter encore le roi, par des lettres impertinentes, adressées clandestinement au prince de Conti et à son frère le prince de la Roche-sur-Yon, qui guerroyaient en Hongrie ³. Toutes ces fredaines de ses enfants éveillaient un écho douloureux dans le cœur de sœur Louise et lui inspiraient, avec de tendres reproches aux coupables, un triste retour sur elle-même.

La visite la plus étrange qu'elle reçut dans sa retraite fut celle de Mme de Montespan, qui avait accompagné la reine dans la

1. Le duc de la Force, *le grand Conti*. Paris, 1922, p. 38. Il eut pour précepteur l'abbé Fleury, qui l'avait déjà été des princes de Conti. Abbé François GAQUÈRE, *La vie et les œuvres de Claude Fleury*, 1646-1723. Paris, 1925, p. 177-221.

2. C'était aussi l'avis de Mme de Sévigné (lettre du 12 janvier 1674).

3. C'était en 1685. La princesse de Conti traitait de « mariés bamboches » le duc de Bourbon, âgé de quatorze ans, et Mlle de Nantes, qui en avait douze. Elle écrivait cette autre gaminerie : « Le Roi se promène souvent et je me trouve entre Mme de Maintenon et Mme d'Harcourt ; jugez si je me divertis. » Ces lettres furent saisies avec toute une correspondance qui renfermait des propos beaucoup plus graves (*Souvenirs de Mme de Caylus*. Ed. Michaud. Paris, 1839, p. 507).

clôture. C'était au mois d'avril de 1676. Athénaïs, ayant apporté ce qui pouvait convenir à des religieuses se mit en tête de faire une loterie ; puis elle prépara elle-même une sauce, « qu'elle mangea avec un appétit admirable ¹. » Mais ce qui l'intéressait surtout, c'était de connaître les sentiments de sœur Louise. Ayant perdu à son tour la faveur du roi, elle voulait savoir si vraiment, comme on le prétendait, le bonheur de celle qu'elle avait évincée était véritable. « Tout de bon, lui demanda-t-elle, êtes-vous aussi aise qu'on le dit ? — Non, répondit sœur Louise, avec une nuance qui ne fut peut-être pas saisie, je ne suis point aise, mais je suis contente. » La Montespan lui parla malignement de celui qu'elle appelait « le frère de Monsieur. » — « Que lui dire en votre nom, insista-t-elle ? — Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez. » Mme de Sévigné, qui raconte la scène, ajoute : « Mettez en tout cela toute la grâce, tout l'esprit, toute la modestie que vous pourrez imaginer. » Plus tard, Mme de Montespan revint à la grille du couvent et s'y entretint avec sœur Louise, non plus pour fronder ou narguer, mais pour s'enquérir des moyens de supporter sa disgrâce et d'apaiser les troubles de sa conscience ².

Tout autre fut la visite de Mme de Sévigné, le 4 janvier 1680. Elle n'avait pas cru d'abord à la vocation de Mlle de la Vallière. Mais sa prévention était tombée et avait fait place à une cordiale estime, à laquelle se mêlait un peu de curiosité. Quand elle entra dans le cloître, à la suite de Mademoiselle, sœur Louise était occupée au parloir avec le prince de Conti, dont le mariage était proche. Elle parut bientôt et, apercevant la marquise, elle s'informa de Mme de Grignan, qui avait figuré avec elle, en 1663, dans le ballet des *Arts*, au Palais-Royal, et elle en dit tout le bien qu'elle pensait. Mme de Sévigné fut ravie de son à-propos et de son amabilité. Le lendemain, elle communiqua ses impressions à sa fille et lui traça de son amie le portrait suivant, digne de celui de Mignard. « Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois ; je ne la trouve ni bouffie, ni jaune ; elle

1. Mme de Sévigné, lettre du 29 avril.

2. Mme de Caylus, *Ibid.*, op. cit., p. 481.

est moins maigre et plus contente ; elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards : l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les ont ni creusés, ni battus ; je n'ai jamais rien vu de plus extraordinaire ¹. »

Toutes ces visites, agréables ou fâcheuses, sœur Louise les recevait avec la même grâce parfaite dont elle avait le don. Néanmoins elle en gémissait, comme d'un obstacle au recueillement et à la solitude et, autant que possible, elle en réduisait le nombre et la durée. Pour s'y soustraire entièrement, elle exprima le désir de se retirer dans un carmel éloigné et d'y vivre dans l'oubli. Mais cette faveur, qui aurait privé d'un trésor le faubourg Saint-Jacques, ne lui fut pas accordée. D'ailleurs, avec le temps, les visites diminuèrent. Ses parents et ses amis précédèrent presque tous sœur Louise dans la tombe et ce fut pour son cœur sensible une nouvelle source de douleur. En juillet 1683, mourait la reine, qui lui avait pardonné généreusement, et en novembre le comte de Vermandois, dont la conduite dans les Flandres lui avait valu les éloges du roi. Quoique terrible, ce coup ne l'abattit pas. Après le tribut payé à la nature, elle se reprocha de pleurer la mort d'un fils dont elle n'avait pas assez pleuré la naissance ². En 1685, c'était le prince de Conti ; l'année suivante, sa mère, Mme de Saint-Rémy ; en 1694, son premier guide et fidèle ami, le maréchal de Bellefonds ; en 1696, Elisabeth d'Orléans, dont elle avait été demoiselle d'honneur à Blois et dont elle reçut dans le cloître la dépouille mortelle ; en 1700, l'abbé de Rancé et en 1704, le grand directeur et bienfaiteur de son âme, Bossuet. Ces deuils du dehors, ajoutés à ceux du monastère, qui lui avaient enlevé la Mère Agnès et sœur Anne Marie, la détachaient de plus en plus de la terre et lui présageaient son propre trépas.

Ses mortifications avaient ruiné sa santé, qui avait toujours été délicate. Des maux de tête, une sciatique, un rhumatisme étendu

1. Lettre du 5 janvier.

2. Celui qui lui annonça la nouvelle de sa mort, (Bossuet, paraît-il), dit à sœur Louise, dont il devinait la douleur « que quelques larmes soulageoient le cœur et n'étoient pas crime : il faut tout sacrifier, répondit-elle, avec courage, c'est sur moi seule que je dois pleurer. » *Lettres circulaires*, t. I, p. 386.

à tout le corps, toutes ces infirmités, que l'hiver de 1709 aggrava, ne lui laissaient aucun répit, sans pourtant lui arracher la moindre plainte ni lui faire accepter aucun soulagement. Lorsque les religieuses, devinant son état, à la pâleur du visage, lui conseillaient de prendre du repos, elle leur répondait : « Il n'y en peut avoir pour moi sur la terre¹. » Elle disait encore avec Job : « Que celui qui a commencé achève de me réduire en poudre². » La veille de sa mort, le 5 juin 1710, elle se leva, selon son habitude, à trois heures du matin, pour vaquer à ses exercices de piété. Mais cette fois elle n'eut pas la force d'aller jusqu'au chœur. Sur le chemin qui la conduisait vers son Epoux divin, elle tomba épuisée, à demi-évanouie. Deux heures plus tard, une sœur converse l'ayant rencontrée, elle fut transportée à l'infirmerie, où elle subit l'inévitable saignée, qui accrut du moins, avec ses souffrances, la somme de ses mérites. « Expier dans les plus vives douleurs, répétait-elle, voilà ce qui convient à une pécheresse³. » Le lendemain matin, sentant sa fin prochaine, elle demanda le saint viatique et l'extrême-onction, qui lui furent administrés par le supérieur, l'abbé Pirot. Puis elle attendit la mort avec joie : « Dieu a tout fait pour moi, dit-elle ; il a reçu autrefois dans ce même temps le sacrifice de ma profession ; j'espère qu'il recevra encore le sacrifice de justice que je suis prête de lui offrir⁴. » Expier ses péchés, satisfaire à la justice divine, telle fut, jusqu'à son dernier souffle, sa préoccupation dominante. Elle mourut à midi dans ces saintes dispositions. La princesse de Conti, qui était accourue de Versailles, le matin même, mêla ses larmes à celles de la communauté « aussi affligée de sa perte qu'édifiée de sa pénitence⁵. »

Ce qui nous frappe surtout dans l'histoire de cette âme, c'est l'effort prodigieux qu'elle a déployé pour s'élever de la boue à un haut degré de perfection. Autant elle avait été faible et lâche,

1. *Ibid.*, p. 387.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

lorsqu'elle suivait la pente de ses inclinations coupables, autant, depuis qu'elle avait répondu à l'appel divin, elle s'était montrée généreuse, héroïque. C'est notre Madeleine française. Par la sincérité de son repentir, par la rigueur de sa pénitence, elle méritait, brebis perdue rentrée au bercail, de prendre place à côté des saintes religieuses qui l'avaient accueillie avec bonté et lui servirent de modèle. Cependant elle ne doit pas nous faire oublier celles qui demeurèrent fidèles, du commencement à la fin de leur vie, et qui doivent le malheur — si c'en est un — d'être moins célèbres, à l'avantage, très réel, de n'avoir jamais causé de scandale. Le monde, qui aime les contrastes, accordera toujours sa faveur à sœur Louise de la Miséricorde, derrière laquelle se profile Mlle de la Vallière. Qu'il soit permis à l'historien de rendre le juste hommage de son admiration à la vertu, qui, pour avoir été constante, n'exclut ni beauté, ni grandeur.

CHAPITRE XVIII

La vie intérieure

Notre étude sur les carmélites serait incomplète, si elle se bornait à des notes biographiques. Il nous faut pénétrer plus avant dans l'âme. Pourquoi les religieuses dont nous avons parlé ; pourquoi tant d'autres, héritières d'un nom célèbre, assurées d'une situation brillante, ont-elles tout sacrifié, beauté, fortune, famille, pour s'ensevelir dans le cloître ? Qu'est-ce qui les attirait et les retenait, derrière ces grands murs si semblables à ceux d'une prison ? Sans aucun doute, c'était la vie intérieure. Cette vie, qu'elles ont préférée aux avantages terrestres les plus séduisants, en quoi consiste-t-elle ? Faute de la connaître, l'existence des carmélites serait pour nous une énigme et nous ne pourrions nous expliquer ni leur entrée en religion ni leur persévérance. Essayons donc de soulever, avec toute la discrétion possible, le voile qui cachait, aux yeux du monde, le mystère de leur vie intérieure.

*
* *

Pour se faire une idée de cette vie, que l'on pourrait définir la vie surnaturelle de Dieu dans l'âme, il est bon de se rappeler ce que le dogme catholique enseigne sur l'état de l'homme avant et après la chute originelle. Avant la chute, c'était la subordination parfaite du corps à l'âme, des facultés inférieures à la volonté, d'où résultait une paix, une harmonie que rien ne troublait. C'était aussi la subordination de tout l'homme à Dieu et l'inti-

mité de l'un et de l'autre, puisque Dieu, en élevant l'homme à l'état surnaturel par la grâce sanctifiante, l'avait fait participer à sa nature et l'avait institué héritier de son royaume céleste. Adam et Eve, dans l'état d'innocence, vivaient sans effort sous l'action de Dieu ; goûtaient, dans le sanctuaire de leur âme virginale, les douceurs de sa présence et parfois entendaient sa parole et conversaient avec lui familièrement, comme un ami avec son ami, comme un fils avec son père. Survint la chute, qui ruina de fond en comble le plan divin. La révolte de nos premiers parents contre Dieu entraîna celle du corps contre l'âme, des facultés inférieures contre la volonté. Dans le champ clos de son cœur, l'homme eut à lutter désormais contre trois concupiscences déchaînées par le péché : celle de l'orgueil, qui rejette toute dépendance, même à l'égard du Créateur ; celle de la cupidité, qui aspire à la possession de tous les biens, même illégitimes ; celle de la sensualité, qui porte à la jouissance effrénée des plaisirs charnels. Le désordre avait succédé à l'ordre, le trouble à l'harmonie, la guerre intestine à la paix.

La vie intérieure est une restauration du plan primitif. Cette restauration dépend surtout de la grâce, qui rend à l'âme déchue la vie surnaturelle. Mais c'est aussi l'œuvre de la nature humaine. Dans les cas ordinaires, si la grâce ressuscite l'âme, elle ne la guérit pas, à elle seule, des blessures, des plaies, des tendances mauvaises qui lui-ont été léguées par le péché. Or il importe de l'en guérir et de l'en purifier, car, si ce triste héritage subsiste, les rapports entre Dieu et l'âme, pour n'être pas empreints d'hostilité, resteront lointains et froids. Ils ressembleront à ceux des locataires du même immeuble, qui limitent leurs relations à un salut correct, quand ils se rencontrent dans l'escalier. Ce n'est pas suffisant. Entre l'âme vouée à la perfection et Dieu qui habite en elle, les rapports doivent être ceux d'un ami avec son ami le plus cher ou mieux, selon une comparaison fréquente des saints Livres ¹, ceux d'une épouse avec son époux. Cette union intime,

1. Sainte Thérèse emploie souvent cette comparaison. Voir *Le chemin de la perfection*, ch. XXII (*Œuvres complètes*, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris. Paris, 1910, t. V, p. 175-176) ; *Le château intérieur*, ch. IV (*op. cit.*, t. VI, p. 160).

qui s'obtient par un renouvellement intérieur comparable à l'état d'Adam et d'Eve avant la chute, comporte plusieurs degrés. Avoir en horreur le péché grave et dominer ses passions déréglées qui en sont la source, c'est le premier degré. Détester le péché véniel et l'éviter, même au prix de la vie, voilà le second degré. Le troisième consiste à préférer en toute chose, non seulement ce que Dieu ordonne, mais aussi ce qui lui est agréable et à conformer entièrement notre volonté à la sienne ¹.

Atteindre à cette hauteur sublime est le privilège d'une élite, car une telle ascension suppose un courage héroïque. Les Ordres religieux y tendent par les trois vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, chacun selon son esprit particulier. Celui du Carmel se distingue par la vie d'oraison ; — nous le verrons plus loin — mais il comporte une pénitence rigoureuse. Passer toute sa vie dans une clôture stricte, qui interdit de sortir du monastère, d'aller au parloir pendant l'Avent et le Carême et d'y recevoir personne sans voile, à l'exception des parents les plus proches ; garder le silence toute la journée, en dehors des récréations régulières du midi et du soir et des visites ² autorisées dans les cellules, à certaines fêtes ; être vêtue d'une tunique de serge, d'une robe et d'un scapulaire de bure et porter en toute saison, été comme hiver, cet habit grossier et incommode ; être privée de feu partout, sauf à l'infirmerie et à la salle de récréation ; prendre un sommeil réduit ³ sur un lit formé de trois planches, d'une paille et de couvertures de laine ; excepté en cas de maladie, jeûner sept mois de l'année et pratiquer l'abstinence perpétuelle des viandes et, aux jeûnes de l'Eglise (Carême, Quatre-temps, vigiles), celle du lait, du beurre et des œufs ; enfin supporter chaque jour les épreuves de la vie commune : voilà ce qui, au milieu de grandes consolations, attend toute fille de sainte Thérèse.

Cependant ce lourd programme, imposé par la règle, parut souvent trop léger à nos carmélites. Nous avons vu que sœur

1. C'est la pensée que saint Ignace exprime, dans les *Exercices*, par les trois degrés de l'humilité.

2. On les appelle « licences. »

3. Le coucher a lieu à onze heures et le lever à six heures en hiver et à cinq heures en été.

Louise de la Miséricorde et les premières prieures le surchargèrent à l'envi de mortifications volontaires. Elles eurent beaucoup d'imitatrices au carmel de l'Incarnation, où les fondatrices espagnoles avaient établi des traditions d'austérité. Nous en citerons deux, à titre d'exemple. Sœur Marie de saint Jérôme ¹, originaire de Tours, fit profession en 1607, à l'âge de dix-neuf ans, et mourut en 1632. « Cette sainte fille n'était jamais sans quelque instrument de pénitence ; les plus rudes étaient encore trop doux pour elle ; elle se fit une petite ceinture garnie d'épingles dont les pointes lui déchiraient la chair. Elle passait des hivers entiers sans approcher du feu et sans coucher autrement que sur des ais, sans paille ni couverture et, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui ne souffrît, elle mettait de petites pierres dans ses alpagates. Elle passait souvent des nuits entières à prier devant le saint sacrement et pendant toute sa vie, malade ou non, elle s'est toujours couchée une heure après les autres et levée une heure auparavant, de sorte qu'en été elle ne prenait tout au plus que quatre heures de sommeil ². » L'autre religieuse était sœur Madeleine de saint Joseph, fille de M. Poille de Saint-Gratien, conseiller au Parlement de Paris. Elle fut reçue en 1624 par la vénérable Madeleine de saint Joseph et formée sous sa direction. « Les austeritez qu'elle pratiqua toujours sans relâche furent extrêmes. Outre les disciplines et les autres mortifications de l'Ordre, elle ne se deshabilloit jamais pour dormir. Elle portoit jour et nuit sous ses habits une grosse corde qui la ceignoit en deux ou trois tours et y elle avoit ajouté des nœuds presque de la grosseur du poing. Elle s'estoit formée une habitude de ne s'asseoir jamais qu'à la communauté, où ce luy estoit une chose inevitable. Dans sa cellule, soit qu'elle s'employast au travail, soit qu'elle lût ou qu'elle escrivist, elle estoit toujours debout ou à genoux. Elle mesloit de l'eau dans tout ce qu'elle mangeoit, afin d'en oster le goust. Elle a passé plusieurs années sans manger de fruit, parce qu'elle l'aimoit ; et, pour cacher sa mortification, elle vouloit bien que l'on crust qu'il luy faisoit mal ³. »

1. On ignore son nom de famille.

2. *Chroniques*, t. I, p. 520.

3. SENAULT, *Vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1670, p. 271.

Les carmélites du faubourg Saint-Jacques qui se livraient à de pareilles austérités, avec une énergie surhumaine, avaient compris la parole de leur sainte Mère : *ou mourir ou souffrir* ¹. Non qu'elles aient recherché la souffrance pour elle-même, comme une fin désirable. C'eût été absurde. Mais elles savaient que c'était un moyen, moyen nécessaire, de dompter le corps, de le réduire en servitude, de réprimer ses appétits désordonnés et d'assurer à l'âme la plénitude de sa liberté. Elles continuaient à se mortifier de la sorte toute leur vie, car elles n'ignoraient pas qu'à moins d'un privilège très rare, nul ne peut se flatter, tant qu'il est ici-bas, d'avoir remporté sur les sens une victoire définitive. « Quand la mortification cesse, la grâce se perd », disait la Mère Madeleine de saint Joseph ². La concupiscence, qui sommeille pendant de longues années et paraît morte, se réveille parfois à la moindre occasion, de même qu'au plus léger souffle un feu que l'on croyait éteint se ranime. Est-ce que saint Paul, après avoir été ravi au troisième Ciel, ne sentait pas encore dans sa chair l'aiguillon de la convoitise ? Vraiment la maîtrise de l'âme ne se maintient, comme elle ne s'acquiert, que par la mortification continuelle du corps. Ce fait, que confirme l'histoire de la spiritualité, les filles de l'insatiable pénitente que fut la séraphique Thérèse de Jésus ne pouvaient l'ignorer.

*
* *

A mesure qu'elle se dégage de la matière, l'âme devient plus apte à l'oraison, qui tient une place essentielle dans la vie des Carmélites. Sainte Thérèse le leur disait en ces termes : « Nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, nous sommes appelées à l'oraison et à la contemplation. C'est là notre première ins-

1. *Le livre de sa vie*, ch. XL. (*Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 153). On cite ordinairement cette parole dans le sens inverse : *ou souffrir ou mourir*.

2. SENAULT, op. cit., p. 306. Elle disait encore : « La vie religieuse ne doit estre depuis le commencement jusqu'à la fin qu'une continuelle mortification et si nous manquons d'y travailler, nous serons religieuses seulement d'habit et non pas en effet et en vérité. » *Ibid.*

titution ; nous sommes de la race de ces saints Pères du Mont-Carmel qui, en si profonde solitude et en si complet mépris du monde, cherchaient le trésor, la perle précieuse dont nous parlons ¹. » Voilà pourquoi la Réformatrice du Carmel assigna deux heures entières, l'une le matin, l'autre le soir, à l'oraison ². Mais en réalité ce temps, fixé par la règle, ne doit pas suffire. Si elle est fidèle à l'esprit de son Ordre, la carmélite s'efforcera de prolonger toute la journée, malgré ses occupations, son colloque intime avec Dieu. L'oraison est en effet l'âme de toute sa vie. D'ailleurs tout y concourt. L'assistance à la messe et la communion, le bréviaire ³ ou office choral, les entretiens de la prière, les prédications et les lectures privées en fournissent l'aliment, tandis que la solitude, le recueillement, le silence et la mortification elle-même ne sont que des moyens destinés à en favoriser l'exercice et l'épanouissement.

Quel genre d'oraison était en usage au faubourg Saint-Jacques ? Sainte Thérèse, qui en connaissait toutes les variétés, n'en a prescrit aucune et cela à dessein. Elle a voulu laisser ses filles pratiquer librement la mieux adaptée à leurs dispositions particulières et à leurs besoins. Comme l'attrait et l'avancement des âmes peuvent différer beaucoup, même dans un cloître, il n'est pas téméraire d'affirmer que toutes les formes de l'oraison ordinaire ⁴ et

1. *Le Château intérieur*, ch. I, (*op. cit.*, t. VI, p. 128).

2. Le matin, après le lever, le soir de cinq à six heures. Donnons, à cette occasion, l'emploi succinct du temps : après l'oraison, récitation des Petites Heures ; à huit heures en été, à neuf heures en hiver, messe de communauté ; à dix heures ou à onze heures selon la saison, déjeuner, précédé de l'examen et suivi de la récréation ; à deux heures récitation ou chant des Vêpres ; puis lecture ou oraison jusqu'à trois heures ; de cinq à six heures oraison ; souper ou collation ; récréation, Complies ; à neuf heures, Matines et Laudes. Le coucher est précédé de l'examen de conscience et de la préparation de l'oraison. Dans l'intervalle de ces exercices, les religieuses vaquent à leurs occupations, soit dans leur cellule, soit dans leur office.

3. Quoique la prière liturgique ne soit pas chez elles, comme chez les disciples de saint Benoît, le pivot de la vie intérieure, les Carmélites y attachent une grande importance. Le P. de Bérulle leur recommandait de réciter le bréviaire avec beaucoup de soin. « Cette charge et fonction de chanter les louanges divines est une chose si haute qu'elle ne peut être assez dignement accomplie. » (Lettre I, *Œuvres complètes*. Paris, 1856, p. 1338).

4. D'après le P. Poulain, l'oraison ordinaire ou oraison mentale comprend

de l'oraison mystique fleurirent au carmel de l'Incarnation. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y dédaigna pas la plus humble de ses formes, la méditation, communément admise à partir du ^{xviii} siècle, au début de la vie intérieure ¹. Sauf erreur de notre part, c'est bien d'elle qu'il s'agit dans un précieux opusculé de la Mère Madeleine de saint Joseph. Avant d'être élue prieure en 1608, la vénérable avait été maîtresse des novices. Lorsque la Mère Marie de Jésus la remplaça dans cette charge, elle lui demanda comment elle avait dirigé les jeunes religieuses confiées à ses soins, afin d'inculquer à son tour les mêmes principes qui avaient si bien réussi. Accédant à son désir, la Mère Madeleine écrivit un petit traité de direction, où elle recommandait une oraison composée de trois parties : la préparation, la considération, l'action de grâces ².

trois degrés : la méditation, où les raisonnements ont plus de place que les affections ; l'oraison affective, où les affections ont plus de place que les raisonnements ; l'oraison de simplicité, où l'intuition remplace les raisonnements et où la pensée et le sentiment sont peu variés. (*Des grâces d'oraison, traité de théologie mystique*. 10^e éd. Paris, 1922, p. 9-10).

1. Elle parut nécessaire aux débutants, pour leur apprendre à se connaître et pour remplir leur âme des vérités de la foi. Le P. de Bérulle la définit ainsi : « Méditer, c'est considérer avec attention les sujets qui vous sont proposés pour nous en occuper ; c'est les digérer ; c'est s'y arrêter, en un mot, c'est rentrer en eux comme ceux, selon l'expression du prophète, qui convertuntur ad cor (Psal. LXXXIV, 9). » *Règlement de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus* (op. cit., p. 1639).

2. Arch. du carmel (*Avis de la vénérable Mère Madeleine de saint Joseph pour la conduite des novices*). Cela permet de poser un petit problème d'histoire. On distingue deux méthodes d'oraison : celle de saint Ignace et celle de Saint-Sulpice. Il est convenu que cette dernière remonte par M. Tronson, qui la compliqua, à M. Olier, qui la tenait du P. de Condren, lequel l'avait du *Séminaire de Saint-Sulpice*. Paris, 1903, p. 322). Mais celui-ci l'avait-il reçue du P. de Bérulle (Abbé G. LETOURNEAU. *La méthode d'oraison mentale* inventée ? Il y a lieu d'en douter, si l'on songe que la Mère Madeleine de saint Joseph écrivit probablement son petit traité en 1608, donc avant que fût rédigé le règlement de l'Oratoire, et suivit dès 1605 une méthode d'oraison qui semble se confondre en substance avec celle de l'Oratoire et de Saint-Sulpice. De qui la tenait-elle ? Selon toute vraisemblance, des fondatrices espagnoles. Voici un autre fait troublant. Les premières postulantes formées par le P. Coton, MM. Gallenmant, du Val et, ne l'oublions pas, M. de Bérulle, pratiquaient une oraison où l'âme, suspendant ses facultés, demeurait inerte et sans effort. C'était, paraît-il, l'oraison à la mode, qui

A quelque degré qu'elle s'élève et sous quelque forme qu'elle se présente, l'oraison, à moins d'être stérile, doit produire un effet semblable dans les âmes qui s'y adonnent, à savoir, leur propre sanctification par l'exercice des vertus chrétiennes. De ces vertus la Mère Madeleine indique, dans le même opuscule, celles qui conviennent le mieux à l'état des Carmélites et, après sainte Thérèse, elle place en premier lieu l'humilité ¹, avec son double aspect de mépris de soi et de confiance en Dieu. C'est le fondement de la vie surnaturelle. S'il vient à manquer, on bâtit sur le sable un édifice qui croule, à la moindre tempête. La Mère Madeleine signale ensuite l'obéissance, la simplicité, la résignation, la patience, la mortification et enfin la charité, âme de toutes les vertus, essence de la perfection ². Or, ceci est capital, il existe un modèle vivant et parfait des vertus chrétiennes. C'est Jésus-Christ. Tendre à la sainteté, c'est donc le connaître, l'aimer, l'imiter. Il s'ensuit que l'objet principal, sinon exclusif, de l'oraison, sera le Verbe incarné, qui du reste, Dieu et homme à la fois, s'impose comme l'intermédiaire officiel entre le Ciel et la terre et résume en lui seul toute la religion.

De cette dévotion à Jésus-Christ, conforme à la doctrine catholique et chère aux religieuses de leur Ordre, les carmélites du faubourg Saint-Jacques étaient tout imprégnées. La Mère Madeleine de saint Joseph écrivait à une autre prieure. « Quoy que j'aye

rappelait un peu celle des illuminées en Espagne. Les fondatrices espagnoles enseignèrent une oraison différente. (Lettre du 8 mars 1605 de la Mère Anne de Jésus, (*Mémoire*, op. cit., t. II, p. 23). Ainsi méthode et méditation auraient-elles été importées par les filles de sainte Thérèse ? Il est du reste établi que l'usage de la méditation méthodique ou discursive existait dès le ^{xv}^e siècle, donc avant saint Ignace (R. P. WATRIGANT, *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au xv^e siècle*. Paris, 1919).

1. Sainte Thérèse en rappelle souvent la nécessité, par exemple dans le *Chemin de la perfection*, (ch. XVII et XVIII). C'est dans ce dernier chapitre que nous lisons ces paroles significatives : « Voulez-vous, mes filles, connaître votre degré d'avancement ? Que chacune de vous examine si elle se considère comme la plus méprisable de toutes et si cette conviction se traduit dans ses actes pour le profit et le plus grand bien des autres, non si elle a plus de goûts spirituels dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions et d'autres faveurs de ce genre. » (Op. cit., t. V, p. 142).

2. Voir à ce sujet saint Thomas d'Aquin. (*Sum. theol.*, II-II, CLXXXIV, 1).

tousjours beaucoup souhaitté que les ames de cet Ordre de la sainte Vierge appartiennent à tout ce qui est de Jesus-Christ, il me semble neantmoins que ce desir s'acroist en mon cœur et que je ne puis plus parler que de luy aux ames qui ont quelque confiance en moy. Je vous prie d'y porter celles qui sont sous vostre conduite et quoy qu'elles soient appliquées à honorer la sainte Trinité, l'essence et les perfections divines, je vous prie de les porter doucement à honorer les actions et les mysteres de Jesus-Christ, qui s'est rendu visible à nos yeux, afin que nous l'imitions en toutes choses ¹. » A une religieuse qui l'avait consultée à ce sujet, elle écrivait encore : « Je vous diray que je ne connois point d'autre voye pour aller à Dieu que celui qui a dit dans l'Evangile : je suis la voye, la verité et la vie et je ne sçay point de plus grand saint que celui qui est le plus uny à Jesus-Christ ². » Cette pensée, affirme son biographe, inspirait la plupart de ses paroles et de ses écrits. C'était aussi la préoccupation dominante de celles qui lui succédèrent à la tête du couvent. Un jour, la Mère Madeleine de Jésus, alors prieure, demandait à la Mère Marie de Jésus, qui l'avait précédée dans cette charge, comment elle trouvait la communauté. « J'en suis très contente, lui répondit-elle ; mais ce qui me ravit, c'est le soin qu'ont les sœurs d'honorer Jésus-Christ et leur appartenace à sa divine personne. C'est là, ma Mère, l'esprit de notre maison et, s'il venait à s'éteindre, je voudrais qu'elle s'abimât et se détruisît et que d'autres vinsent l'habiter. Quand on veut louer un religieux, on dit qu'il a l'esprit de son état et de son fondateur. L'esprit des fondateurs est celui de Jésus-Christ ; il est donc le nôtre ³. » De cet esprit nous pourrions citer cent exemples ⁴. Qu'il nous suffise d'un seul, très significatif,

1. SENAULT, *op. cit.*, (éd. de 1645), p. 377.

2. *Ibid.*, (éd. de 1645), p. 378.

3. *Chroniques*, t. II, p. 91.

4. Voici ce qu'on lit au sujet de la Mère Agnès de Jésus-Maria : « Son oraison était sublime, solide et simple, tout appliquée à la personne sainte de Jésus-Christ et de ses mystères, ne songeant qu'à travailler pour se conformer à ce divin modèle, sur lequel on peut dire qu'elle avait formé sa conduite, autant que le peut une créature. » Et encore : « Son attachement à la personne de J.-C. et à sa sainte Mère, qu'elle eut toujours spécialement

celui d'une religieuse dont nous avons déjà parlé, sœur Marie de saint Jérôme, qui avait tracé, de la façon suivante, le programme de ses méditations pour chaque jour de la semaine. « Le dimanche, elle honorait la sainte Trinité et l'Incarnation du Verbe ; le lundi, l'enfance de Notre-Seigneur ; le mardi, sa vie cachée ; le mercredi, sa vie publique ; le jeudi, sa vie mystique dans le saint Sacrement ; le vendredi, sa Passion et sa mort ; le samedi était consacré à Marie, sa divine Mère ¹. » La sainte Trinité, terme inévitable et suprême de toute vie intérieure, n'est pas oubliée dans ce programme. Mais elle partage le dimanche avec le Verbe incarné, auquel appartiennent les cinq jours suivants et une partie du septième, car il est impossible, sans songer à lui, de méditer sur sa Mère.

Cette spiritualité qui nous paraît aujourd'hui toute naturelle, ne laissa pas de susciter jadis des contradicteurs. Déjà, au temps de sainte Thérèse, on avait soutenu que l'âme parvenue à certain degré de l'échelle mystique ne pouvait plus faire oraison sur Jésus-Christ. La sainte combattit vivement cette aberration, dont elle avait constaté ou deviné les suites pernicieuses ². La même erreur reparut en France, au xvii^e siècle, sous une forme aggravée. On n'alléguait pas seulement une prétendue impuissance. Sous prétexte de monter jusqu'au sein de la Trinité, on affectait de dédaigner les exemples du Christ et on trouvait indigne de méditer sur sa nature humaine. Dans sa vie de la Mère Madeleine de saint Joseph, le P. Senault a défini ainsi cette fausse dévotion : « De son temps elle en vit naître une qui, n'ayant qu'un véritable orgueil et une apparente subtilité pour appuy, entretenoit les âmes dans la vanité et les détournoit de la pratique des vertus, sous ombre de les retirer des choses basses et corporelles et de les porter avec plus d'elevation aux spirituelles et divines. On

dessein d'honorer, était l'âme de toutes ses grandes actions. » (*Lettres circulaires*, t. I, p. 223).

1. *Chroniques*, t. I, p. 521.

2. *Le château intérieur*. Ch. VII (*op. cit.*, t. VI, p. 228-239). Ce qui est vrai, c'est que la méditation discursive devient de plus en plus difficile, sinon impossible, à mesure qu'on avance dans l'état mystique. Mais la volonté reste assez libre pour s'appliquer à tel ou tel objet.

voyait des âmes très imparfaites attachées aux délices du monde et aux divertissements du siècle, qui, suivant de mauvais conseils, s'imaginoient qu'elles estoient retirées dans le sein du Père éternel, qui pensoient estre abysmées en l'essence divine, anéanties en elles-mêmes et si bien épurées de toutes les choses du monde qu'elles ne touchoient plus à terre que d'un point. Elles négligeoient les mystères et les exemples du Fils de Dieu et, sans travailler à l'abnegation, qui est le premier degré du christianisme, elles pensoient estre arrivées au comble de la perfection la plus relevée ¹. » Bref, elles retranchaient l'ascétisme de la vie spirituelle. « Il estoit bien malaisé, continue Senault, que des personnes qui meprisoient les vertus fussent exemptes de défauts et qu'il n'y eust point d'orgueil et de presumption où il n'y avoit point d'humilité. Car pour excuser leurs fautes, elles les appelloient des faiblesses et des impuissances et, trompées par ces noms specieux, elles ne faisoient aucun effort pour les vaincre, ny pour s'en détacher. Elles s'élevoient en leurs pensées comme des aigles se glissoit dans leurs esprits sous le nom de vérité et l'illusion, et rampoient en leurs actions comme des serpens ; le mensonge qui accompagne presque toujours ces voyes égarées, les entretenoit dans la vanité et dans l'erreur ². »

De cette fausse dévotion, où l'on distingue aisément les traits essentiels du Quiétisme, le carmel du faubourg Saint-Jacques resta indemne. Mais il y fut mêlé d'assez près pour que nous ayons

1. *Op. cit.*, p. 511-512. Le P. Senault nous apprend que cette fausse dévotion se répandit du vivant de Mme Acarie. Peut-être avait-elle pris naissance dans le groupe des dévots qui fréquenta son hôtel. Dans la vie de cette bienheureuse, il est question d'une dame à qui des livres spirituels « enseignèrent la manière de faire oraison ; mais c'estoit avec beaucoup d'ignorance, si bien que son oraison luy eust plutôt nuy que profité, si elle n'en eust été retirée. » Ce fut Mme Acarie qui l'en retira, en lui donnant une autre manière d'oraison « plus seure et plus acheminée à la pratique des solides vertus. » (Du VAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647, p. 89-90). Il semble bien que la Mère Anne de Jésus, dans un passage de sa lettre citée plus haut, faisait allusion à une oraison quiétiste : « Tout se passe en une simple vue de Dieu ; je ne sais comment cela peut se faire. Depuis le séjour du glorieux saint Denis, qui écrivit la théologie mystique, tout le monde a continué de s'appliquer à Dieu par suspension, plutôt que par imitation. »

2. *Ibid.*, p. 512.

cru bon de la signaler. Le cardinal de Bérulle et Mme Acarie, qui l'avaient vue naître, la déplorèrent comme un des plus grands fléaux qui puissent fondre sur l'Eglise. Formée à leur école, la Mère Madeleine de saint Joseph, devançant Bossuet de soixante ans, en mesura l'importance, en découvrit le venin subtil et s'y opposa de toutes ses forces. Tout en gémissant sur les âmes, assez nombreuses ¹, qui s'étaient laissées empoisonner, elle s'indignait de leur mépris pour le Verbe incarné et elle confondait ces lointains précurseurs de Mme Guyon par des paroles enflammées, tirées de l'Ecriture : « Qu'y a-t-il de plus élevé que Jesus-Christ ? N'est-il pas la splendeur du Pere et la figure de sa substance ? N'est-il pas son Fils Bien-aimé, en qui il prend son bon plaisir ? N'est-il pas celui en qui habite la plénitude de la Divinité et le Pere n'a-t-il pas ordonné que tous l'honorent comme lui-même ² ? » Après avoir réfuté cette erreur funeste, qui a fait et fera tant de victimes, la vénérable en indique le remède dans la dévotion à Jésus-Christ : « Que pouvons-nous mieux faire que d'adorer sa personne sainte et tous les mystères de nostre salut qu'il a accomplis et pour quoy sommes-nous créés sinon pour cela ³ ? »

*
* *

Si les carmélites l'adoraient dans tous les états de sa vie, elles s'arrêtaient à quelques uns avec prédilection. Nous avons remarqué par exemple que sœur Marie de saint Jérôme consacrait un jour d'oraison par semaine à l'enfance de Jésus. Nous retrouvons là une dévotion très florissante au xvii^e siècle. Elle fut en honneur, dès le début, au carmel du faubourg Saint-Jacques, puisque nous

1. « En 1635, le R. P. Joseph du Tremblay, capucin, obtient de son ami, le cardinal de Richelieu, qu'on enferme à la Bastille trois moines indignes, qui faisaient des milliers d'adeptes à la nouvelle doctrine. » LÉ P. POULAIN, *op. cit.*, p. 518.

2. SENAULT, *op. cit.*, p. 513.

3. Abbé J.-B. ERIAUX, *La vénérable Madeleine de saint Joseph*. Paris, 1921, p. 76. La Mère Madeleine ne se contentait pas de parler ; elle écrivait sur ce sujet. Nous avons publié, dans l'ouvrage indiqué ci-dessus, une de ses lettres inédites qui s'y rapporte.

la voyons pratiquer par sœur Catherine de Jésus, entrée au couvent en 1608 et morte en 1623. Ce fut le trait dominant de sa spiritualité et le fruit d'une grâce spéciale. « Il y a quelque temps, écrivait-elle au P. de Bérulle, qu'il me semble que je reçeus une marque de Jesus-Christ. C'estoit que sa sainte enfance se grava en moy et je vis que cela se fit comme l'on pourroit dire d'un cachet que l'on applique sur de la cire, où il laissa sa figure et qu'ainsi l'image de l'enfance de Jesus demeura en moy ¹. » Son biographe ajoute, en guise de commentaire : « C'est ce que je ne puis pas exprimer, sinon que c'estoit un effet de Dieu en son âme, qui lui estoit montré en qualité de marque ou de cachet imprimé dans le plus intime d'elle-mesme, comme dans un sujet arrêté et assuré à sa divine Majesté. Et cet effet fut opéré par Jesus-Christ comme enfant qui la prit à luy pour appartenir spécialement au mystere de sa divine enfance ². » Sœur Catherine était une mystique, chez qui la dévotion à l'enfance de Jésus se présentait avec un caractère particulier. Mais cette dévotion, notons-le bien, était la voie commune. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui s'y était elle-même adonnée, la recommandait à toutes ses religieuses comme très profitable et presque obligatoire. « Donnez-vous entièrement, leur disait-elle, à la sainte enfance de Nostre Seigneur : honorez-le de toute l'étendue de vostre cœur et de toutes les puissances de vostre ame. La grace que vous avez d'estre filles de la Vierge vous y oblige etroitement. Car c'est à cet humble estat de son Fils qu'elle doit sa maternité divine et c'est dans ce mesme estat qu'elle a eu le plus de pouvoir sur luy » ³. Cette dévotion ou plutôt cet esprit d'enfance, qui peut

1. La Mère Madeleine de saint Joseph, *La vie de sœur Catherine de Jésus*. Paris, 1656, p. 61. Sœur Catherine a exposé sa dévotion à l'enfance de Jésus dans une prière admirable (*Ibid.*, p. 191-197), puis dans une lettre au cardinal de Bérulle (*Ibid.*, p. 305-317).

2. *Ibid.*, p. 61-62.

3. SENAULT, *op. cit.*, p. 498. La dévotion à l'enfance de Jésus fut portée à ses limites extrêmes par la vénérable Marguerite du saint Sacrement, du carmel de Beaune. (Le P. AMELOTTE, *La vie de sœur Marguerite du saint Sacrement*. Paris, 1654, p. 317-399). Il ne semble pas que les carmélites du faubourg Saint-Jacques aient adopté ces pratiques spéciales. Pour l'histoire de cette dévotion, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. l'abbé BRÉMOND (*Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 512-569).

exister sans aucune pratique extérieure, se justifiait encore par la parole du Christ disant que le royaume des cieux appartient aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent. Par le détachement de soi et la confiance en Dieu qu'elle comporte, sans rien de compliqué ni de recherché, elle convenait admirablement aux âmes ferventes, dont les opérations s'épurent et se simplifient, à mesure qu'elles montent vers la perfection, de même que le regard se détache de plus en plus des détails et embrasse mieux les grandes lignes, à mesure qu'on gravit une montagne ¹.

Une autre forme de la dévotion à Jésus-Christ mérite d'être signalée : c'est le culte du saint Sacrement, où il réside d'une manière invisible, quoique réelle. Ce culte, traditionnel dans l'Eglise, avait bénéficié de la renaissance catholique suscitée par le Concile de Trente. Les carmélites du premier monastère n'eurent donc pas à le créer. Mais elles contribuèrent puissamment à développer le courant de foi et de piété qui entraînait les fidèles vers l'Eucharistie. L'exemple leur avait été donné par les fondatrices espagnoles. Pour ne parler que de la Mère Anne de Jésus, citons le jugement que portait sur elle une de ses filles, la Mère Marie de la Trinité. « Nostre vénérable Mère nous a rendue assez de témoignage de son insigne charité envers Dieu, en l'amour très grand qu'elle avoit du très saint Sacrement de l'autel. C'estoit sa vie et communioit tous les jours, s'y préparant avec une pureté intérieure et extérieure très particulière, allant tous les jours, si elle pouvoit, à confesse ; et pour l'extérieur, elle vouloit

1. Ce n'est point par hasard, mais par un secret accord des choses que de nos jours cette dévotion a fleuri magnifiquement dans une illustre fille du Carmel, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle nous prouve que, dans nos rapports avec Dieu, nous devons agir comme des enfants à l'égard de leur père et que rien ne nous y incitera plus efficacement que l'imitation de l'Enfant-Dieu. Ajoutons que cette sorte d'enfance spirituelle exclut les défauts propres à l'enfance : la légèreté, l'inconstance, l'égoïsme et suppose la fidélité, l'abnégation, le sacrifice, l'anéantissement de soi-même. Le P. Gibieuf le rappelait aux Carmélites, dans une de ses instructions (*Catéchèse de la manière de vie parfaite*. Paris, 1653. Deuxième partie, p. 64-65). La vie de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est à cet égard toute pleine de leçons (*Histoire d'une âme écrite par elle-même* ; Gaétan BERNVILLE, *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*. Paris, 1926, p. 172-204 ; R. P. H. PETITOT, *Sainte Thérèse de Lisieux, une renaissance spirituelle*. Paris, 1926, p. 238-269).

une grande netteté en ses vêtements et en tout. Pour les autels, c'estoit ses délices de travailler à les parer fort proprement et richement, autant que pouvoit permettre la pauvreté des lieux où elle estoit ¹. » Ces délices, les carmélites françaises les goûtèrent à leur tour. Elles sont bien rares celles dont la lettre circulaire ne mentionne aucun trait de dévotion à l'Eucharistie. On écrit de la Mère Catherine du saint Esprit : « la veille de sa mort, le saint Sacrement étant exposé à l'oratoire, elle y passa toute la journée et se retira des dernières après Matines ² » et d'une autre, sœur Madeleine de saint Joseph (demoiselle Poille de Saint-Gratien) « ses veilles devant le très saint Sacrement étaient continuelles, y passant souvent des nuits entières. Elle s'en était fait une loi inviolable pour toutes les fêtes de première classe, en hommage des tourments et des peines que le Fils de Dieu souffrit en cette nuit effroyable qui précéda le jour de sa Passion ³ » ; enfin de la Mère Marie de Jésus : « elle passoit presque toute sa vie devant le très saint Sacrement, disant que toute sa consolation et la récréation de son esprit se trouvoient là ⁴. »

Divers motifs inspirent aux fidèles la dévotion au saint Sacrement. Les uns offrent leurs hommages au Fils de Dieu, qui séjourne dans le tabernacle aussi réellement que dans le Ciel ; d'autres s'épanchent dans le cœur de cet ami divin et le consolent de la solitude et de l'indifférence où le tiennent la plupart des hommes ; ceux-ci, comme la Samaritaine au puits de Jacob, lui demandent ce que les créatures ne peuvent procurer, une eau vive pour étancher leur soif de bonheur ; ceux-là le remercient d'une grâce obtenue ou en sollicitent une nouvelle. Tous ces motifs, parfaitement légitimes, conduisaient les carmélites au pied de l'autel ⁵. Mais un autre motif les y attirait. Elles désiraient honorer la mort de Jésus, figurée par son anéantissement sous les espèces sacramentelles, et de la sorte s'associer intimement à sa vie mystique. La Mère Madeleine de saint Joseph exprime cette inten-

1. Déposition dans le procès de béatification. (*Arch. Nat.* L. 1046, n° 56).

2. *Lettres circulaires*, t. I, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 100.

4. *Chroniques*, t. II, p. 36.

5: Ils ont été indiqués par la Mère Madeleine de saint Joseph (SENAULT, *op. cit.*, p. 212-218).

tion dans une de ses lettres : « Je vous supplie, écrit-elle à une prieure, d'aller tous les jours une heure devant le saint Sacrement, pour rendre quelque honneur particulier à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est un de ses plus grands mystères et ne s'étant pas contenté de tous les honneurs qui lui seroient rendus par les hommes et par les Anges, il a voulu s'établir lui-même dans le saint Sacrement comme dans un état de mort, pour y honorer jusques à la fin du monde celle qu'il a voulu souffrir pour nous ¹. » Il n'est pas nécessaire de faire étalage d'érudition pour montrer que cette vue élevée rejoint, par la droite ligne de la tradition, les sommets de la doctrine chrétienne. Le Sauveur n'a-t-il pas institué l'Eucharistie, pour nous laisser un souvenir de sa mort, et la messe, où s'accomplit le mystère de la présence réelle, pour représenter et renouveler le sacrifice de la Croix ?

Les visites au saint Sacrement ne suffirent pas à la piété des carmélites. Pendant le siège de la Rochelle, elles demandèrent la permission de l'exposer tous les jours, du matin jusqu'au soir. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui en avait pris l'initiative, obtint un autre privilège, celui d'une exposition régulière un jour par semaine, du jeudi matin à sept heures au vendredi matin à la même heure ². Cette exposition, qui avait lieu dans l'oratoire, se poursuivait toute la nuit, en présence de trois ou quatre religieuses, « veillantes auprès de [Jésus] en cette nuit de douleur sur laquelle il a commencé à accomplir l'œuvre de notre sanctification ³. » Nous savons par Senault que la Mère Madeleine établit cette dévotion sept ans avant sa mort ⁴, c'est-à-dire entre 1629 et 1630. C'était l'époque où l'on travaillait à la fondation d'un Institut voué à l'adoration perpétuelle. Sébastien Zamet, ami du Carmel et de l'Oratoire, y songeait dès 1626 et en 1633 il réalisa son projet ⁵.

1. J.-B. ERIAUX, *op. cit.*, p. 79.

2. Duchesse d'Aiguillon, déposition. Procès de 1655 (Arch. du Carmel, t. XVII, fol. 621).

3. Lettre de la Mère Madeleine de saint Joseph (J.-B. ERIAUX, *op. cit.*, p. 80).

4. *Op. cit.*, p. 215.

5. Abbé PRUNEL, *Sébastien Zamet*, 1588-1653. Paris, 1912, p. 208-227. C'était aussi l'époque qui vit naître la compagnie secrète du saint Sacrement. Le duc de Ventadour, futur chanoine de Notre-Dame, en avait eu

Dans un *Mémoire* écrit de sa main ¹, sœur Louise de la Miséricorde, sacristine de l'oratoire, nous apprend que cette exposition du jeudi au vendredi existait encore de son temps. Mais elle n'était possible que dans une communauté assez nombreuse pour vaquer à des exercices supplémentaires, sans négliger ceux qui sont prescrits par la règle. La Mère Madeleine s'en rendait parfaitement compte. Quand elle écrivait à la prieure d'un autre carmel ce qu'elle avait institué dans le sien ², elle se gardait bien de proposer son innovation comme un exemple à suivre. Ce qui était facile et avantageux à des religieuses dont le nombre, à cause de circonstances exceptionnelles, dépassait la quarantaine, aurait été impossible, si elles avaient été réduites au nombre réglementaire de vingt. Aussi, malgré leur désir d'honorer le saint Sacrement et de conserver les traditions de leur vénérable Mère, les carmélites du faubourg Saint-Jacques, tout en la gardant pour le jour, supprimèrent cette dévotion pour la nuit, dès qu'elles ne furent plus assez nombreuses pour l'assurer ³,

l'idée au carmel, en 1627, devant le saint Sacrement exposé. Il la fonda en 1630 (Dom BEAUCHET-FILLEAU, *Annales de la Compagnie secrète du saint Sacrement*. Paris, 1900, p. 9-12). De cette compagnie, les publications et les études de Dom Beauchet-Filleau, de MM. Rébelliau et Allier ont mis en relief l'organisation centrale, les ramifications et le but. Mais les origines restent encore obscures. Il ne paraît pas douteux que les carmélites aient connu, dès le début, par le duc de Ventadour, le P. de Bérulle et le P. de Condren, la *Compagnie secrète*. Mais jouèrent-elles un rôle actif dans sa fondation et son développement ?

1. Arch. du carmel. Ce *mémoire* est accompagné de la note suivante : « Mémoire de ma S^r Louise de la Miséricorde écrit de sa main au sujet de l'exposition du St-Sacrement à l'oratoire. Notre très chère sœur Louise de la Miséricorde avait le soin de l'oratoire intérieur du monastère. Sa tendre pitié le lui avait fait désirer. » Au fond du tabernacle du maître-autel de l'église, il y avait une porte, par laquelle le prêtre passait l'ostensoir dans une arcade de l'oratoire. Du côté des religieuses, cette arcade était fermée par une grille de cuivre doré scellée dans le mur et dont les trous étaient si petits qu'on ne pouvait y passer la main. Cette grille était recouverte d'un volet fermant à clef. Pour avoir l'exposition du saint Sacrement, il fallait donc ouvrir ce volet et, pour y mettre fin, il suffisait de le fermer. Dans son *Mémoire*, sœur Louise de la Miséricorde indique les jours de fête qui comportent une exposition et les cas où celle du jeudi est modifiée et reportée à un autre jour.

2. J.-B. ERIAU, *op. cit.*, p. 80.

3. Ce fut dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'affaiblissement de la santé coïncidant avec la diminution des sujets. *Chroniques*, t. I, p. 195.

Pour les catholiques, la dévotion à la sainte Vierge est un corollaire de la dévotion à Jésus-Christ et elle se justifie par la maternité divine de Marie et par l'éclat d'une sainteté qui éclipse celle de toutes les autres créatures. La Vierge est la Mère du Verbe incarné et son miroir le plus parfait. Cela inspirait à une carmélite, la Mère Marie de la Trinité (Sevin), les lignes suivantes : « J'avois aussy cette veüe que la dignité (de Marie) étoit très éminente et toute admirable et, puisque le Fils de Dieu même a bien voulu devenir son propre Fils, luy être soumis en tout et luy rendre obéissance, il est très juste que nous rendions à cette divine Mère, nostre Reyne, tout l'honneur, la révérence, l'hommage et le respect que nous luy devons, selon Dieu, à cause qu'il l'a choisie pour son fils, qui a été fait chair en elle, puisque son corps précieux a été formé du plus pur sang de cette Vierge par l'opération du saint Esprit, en sorte que c'est tout notre bonheur de luy appartenir ¹. » A ces raisons, communes à tous les fidèles, de vénérer la sainte Vierge, s'en ajoutait une autre, propre aux Carmélites, qui la considéraient comme la Mère et la patronne de leur Ordre. D'où le soin avec lequel, au couvent de l'Incarnation, elles imitaient ses vertus, visitaient ses ermitages, célébraient ses fêtes et répandaient son culte en dehors du monastère ². Enfin, à un degré inférieur, les anges et les saints offraient à leur imitation un reflet du divin modèle. Parmi ceux qu'elles honoraient spécialement, nommons d'abord sainte Thérèse, qu'elles appelaient leur « sainte Mère », puis saint Michel, saint Joseph, saint Jean-Baptiste et sainte Madeleine ³.

1. Arch. du carmel. Ms *La vie de la vénérable Mère Marie de la sainte Trinité, carmélite*, p. 419-492 Cette vie est une copie de l'original conservé au carmel d'Auch.

2. On se rappelle que ce fut sur les instances de la Mère Madeleine de saint Joseph que le P. Gibieuf écrivit son livre : *La vie et les grandeurs de la très sainte Vierge Marie*. Sur le culte de Marie à cette époque, on lira avec fruit l'ouvrage de M. Charles Flachaire, jeune écrivain de talent, mort pour la France : *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du xvii^e siècle*. Paris, 1916.

3. « Cet Ordre aura à l'avenir une spéciale et solennelle dévotion à saint Joseph,... secondement à saint Jean-Baptiste,... troisièmement à sainte Madeleine. » Le cardinal de Bérulle (*Observances religieuses. Œuvres complètes*, op. cit., p. 1326).

La dévotion au Verbe incarné et à la sainte Vierge n'était pas une nouveauté dans l'Eglise, ni dans l'Ordre du Carmel. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire sainte Thérèse, qui la recommande presque à chaque page de ses écrits. Mais il est vrai qu'elle prit, au xvii^e siècle, un essor prodigieux. Elle le dut, en partie, au cardinal de Bérulle ¹, qui eut le mérite de mettre en relief son fondement théologique, de la présenter dans une synthèse puissante, sinon harmonieuse, de la rajeunir et de la développer par la dévotion à l'enfance de Jésus, un des traits marquants de sa spiritualité. Ce fut lui qui l'établit ou du moins l'accrut au faubourg Saint-Jacques. « S'il en fut libéral à tous, écrit Senault, on peut dire qu'il la repandit avec une profusion extraordinaire parmi ses bien-aimées filles les carmelites du grand couvent. Tant qu'il vecut, il ne cessa point de leur annoncer des merveilles de Jesus enfant. Mais particulièrement sur la fin de ses jours, comme s'il eust voulu leur marquer en ses derniers moments ses plus cheres inclinations, il leur temoigna un ardent desir que ce mystere, tres grand dans sa petitesse, disoit-il, et tres eleve dans son abaissement, fust honoré d'une pieté toute singuliere par toutes les carmelites. La derniere fois qu'il visita la Mere Magdeleine, qui fut fort peu avant qu'il mourust, il eut avec elle de fort longs et serieux entretiens sur ce sujet et la pria d'ecrire à tous les couvents, pour les amener puissamment à cette devotion. La Mere s'en acquitta tres soigneusement, tant pour executer l'ordre qu'elle en avoit receu de luy que pour suivre l'instinct de sa propre grace et le succes en fut si heureux que l'on vit alors la devotion de l'enfance s'establir plus que jamais et dans un culte et une veneration singuliere en toutes ses maisons ². »

Comme Senault l'a observé, M. de Bérulle ne cessa point, du jour où il s'occupa d'elles, de prêcher aux carmélites la dévotion

1. Ses deux grands traités *De l'état et des grandeurs de Jésus* et *La vie de Jésus* ont pour objet principal, le premier Jésus, le second Marie. Il a développé le même thème, d'une façon moins didactique, dans ses *Opuscules divers de piété*. *Ibid.*, p. 910-1214.

2. *Op. cit.*, p. 497. Le cardinal de Bérulle a exposé cette dévotion dans une instruction aux carmélites du grand couvent. (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 997-1015).

à Jésus-Christ et à la sainte Vierge et, dans une moindre mesure, à sainte Madeleine ¹, modèle de pénitence et d'union à Dieu. Dans ses instructions et dans ses lettres aux religieuses, c'était son thème ordinaire, obsédant, affectionné ². Sachant que la capacité des âmes, leurs goûts et leurs dispositions varient à l'infini, il le rebattait sous cent formes diverses, afin de le rendre assimilable, et ce fut peut-être le secret des rabâchages que ses adversaires lui ont reprochés. En tout cas, il n'a pas perdu son temps. Lorsque l'abbé Houssaye lui attribuait une influence considérable sur le Carmel, il n'avait pas tort. Il se trompait seulement sur l'objet de cette influence. Ce qu'il prêtait au gouvernement appartenait à la direction spirituelle. Sur ce point déterminé, l'action de Bérulle, inférieure certes à celle de sainte Thérèse et peut-être à celle de saint Jean de la Croix, surpassa de beaucoup l'action de ses collègues. Elle fut profonde et durable. Les carmélites qui l'écoutaient ou le lisaient n'avaient aucune peine à le suivre, car elles se trouvaient en pays connu, depuis leur premier contact avec la vie et les œuvres de leur sainte Mère. Mais leur surprise et aussi leur profit, c'était de parcourir des sentiers nouveaux ou peu explorés dans le domaine de la théologie mystique et d'y découvrir, à la suite de leur guide, de nouveaux sujets de contemplation ³.

*
* *

L'état d'oraison mystique est le degré le plus élevé de la vie intérieure. On continue d'y pratiquer les vertus chrétiennes ;

1. Il lui a consacré un traité intitulé : *Élévation à Jésus-Christ sur la conduite de son esprit et de sa grâce vers sainte Madeleine*.

2. Il écrivait par exemple aux Carmélites, dans les *Observances religieuses* : « On n'aura pas d'autre soin que celui de plaire à Jésus-Christ et à sa sainte Mère. » *Ibid.*, p. 1330. Voir ses lettres, *ibid.*, p. 1345-1353 ; p. 1384-1385 ; p. 1389-1390 ; p. 1391-1393 ; p. 1402-1403 ; p. 1424-1428.

3. Nous exposons ici notre opinion personnelle, telle que nous nous la sommes formée par l'étude des textes. Mais nous tenons à déclarer que, sur l'action de Bérulle, comme sur la dévotion de la Mère Madeleine de saint Joseph à l'enfance de Jésus, les carmélites de l'Incarnation ne la partagent pas entièrement.

mais, grâce aux dons du saint Esprit, on les pratique avec plus de facilité et de succès ; telle une barque, après avoir avancé péniblement, à la force des rames, glisse vers la haute mer, sous le vent qui gonfle la voile ¹. On ne voit pas Dieu face à face comme dans le Ciel ; mais on n'a aucun doute sur sa présence qui devient plus intime, affectueuse et réellement sentie. Cet état est un don, que tous les efforts humains ne peuvent acquérir et en cela il se distingue de l'oraison vocale et mentale ². Mais est-ce un don réservé à de rares privilégiés et exigeant une vocation spéciale ou un don accessible à tous, en sorte que, à moins d'un obstacle, l'oraison mystique succédera normalement à l'oraison ordinaire, aussi normalement que le fruit succède à la fleur ³ ? Nous n'essaierons pas de résoudre le problème ni de définir les différents degrés de l'oraison mystique : l'oraison de quiétude, l'oraison d'union, l'oraison d'extase et l'union transformante ou mariage spirituel. Ceux qui voudraient s'initier à ces questions ardues ou les approfondir les trouveront exposées dans les ouvrages de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix ou autres maîtres de la vie spirituelle et dans les traités ou revues des spécialistes ⁴.

1. On connaît sur ce sujet les jolies comparaisons de sainte Thérèse.

2. Sainte Thérèse écrit à ce propos : « Dans ces deux oraisons, nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes, soutenues par la grâce de Dieu. Dans la contemplation dont je viens de parler, nous ne pouvons rien, absolument. C'est Dieu qui fait tout au-dessus de nous ; c'est son œuvre à lui. » *Le chemin de la Perfection*, ch. XXV, (*op. cit.*, t. V, p. 188). Il est bon de remarquer cependant que, si aucun effet ne peut produire la contemplation ou oraison mystique, cet état ne supprime pas tout effort chez celui qui le possède, comme les quiétistes le prétendaient.

3. La pensée de sainte Thérèse sur ce point n'est pas très nette. Dans un passage du *Chemin de la perfection* (ch. XVII) elle semble considérer l'état mystique comme le privilège d'une élite et dans un autre (ch. XXV), elle écrit : « C'est à lui (au Seigneur) à faire ce don. Il ne vous le refusera point, si vous ne restez pas en chemin et si vous faites jusqu'au terme de généreux efforts. » *Op. cit.*, t. V, p. 189).

4. Signalons la *Vie spirituelle, ascétique et mystique*, dirigée par les Pères dominicains ; la *Revue d'ascétique et de mystique* dirigée par les Pères jésuites ; puis les traités suivants : *Des grâces d'oraison*, par le P. Poulain, 10^e éd., avec introduction du P. Bainvel. Paris, 1922 ; *L'état mystique et les faits extraordinaires de la vie spirituelle*, par le chanoine Saudreau. Paris, 1921 ; *Précis de théologie ascétique et mystique*, par Ad. Tanquerey (deux volumes). Paris, 1923-1924 ; *Perfection chrétienne et contemplation*, par le

Ce qui nous intéresse ici, ce sont les expériences des carmélites dont nous retraçons la vie intérieure et l'expression qu'elles nous en ont laissée.

Ouvrons un des plus beaux ouvrages de notre littérature mystique. C'est celui qui renferme la vie et les œuvres de sœur Catherine de Jésus et nous révèle, sur le point qui nous occupe, l'opinion officielle de son monastère. Il suffit d'en tourner les feuillets pour y constater un fait qui heurte un préjugé courant. On s' imagine volontiers que les mystiques se bornent à gravir, au son d'une musique céleste, des sentiers tout parsemés de roses sans épines. C'est une erreur. Aucun n'a pu échapper à la loi commune de la souffrance. Sœur Catherine en avait pourtant quelque droit, puisqu'elle conserva, nous dit-on, son innocence baptismale et vécut comme un ange. Or ses consolations surnaturelles ne l'empêchaient pas de subir un vrai martyre. La nature tortura son corps de maladies et d'infirmités ; Dieu accabla son âme d'épreuves dont le caractère demeure voilé, mais dont l'acuité est manifeste. Cependant sœur Catherine ne trouvait pas sa croix assez pesante et elle se faisait son propre bourreau. Aux austérités de la règle, elle ajoutait ses pénitences privées et elle en aurait ajouté davantage, sans la défense de sa prieure. Ainsi s'entre-croisaient, à chacun de ses pas, les deux voies de l'ascétisme et du mysticisme, comme pour attester que son progrès spirituel était proportionné à la mesure de sa passion et de sa générosité. Ce fait corrobore ce que nous avons dit plus haut de la mortification au carmel et de sa persistance à tous les échelons de la vie intérieure.

Ce petit livre nous suggère une autre remarque, sur laquelle nous nous permettons d'insister. Quand on lit certains mystiques, par exemple Ruysbroeck et Tauler, on rencontre des pages dont le sens ne leur échappait pas sans doute, mais qui restent pour le profane un insondable mystère ¹. Y en a-t-il ici de sem-

P. Garrigou-Lagrange. Paris, 1925. Pour la vie et la spiritualité de saint Jean de la Croix, nous renvoyons le lecteur à la thèse de M. Jean Baruzi : *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*. Paris, 1924.

1. C'est aussi le cas du vénérable Jean de Saint-Samson, carme français du xvi^e siècle, qui subit leur influence. Qu'on en juge par cet extrait :

blables ? Sœur Catherine monta jusqu'au plus haut degré de la vie contemplative et, selon toute vraisemblance, elle connut les mêmes opérations divines que Ruysbroeck et Tauler. Il est du moins certain qu'elle contempla des choses merveilleuses qui surpassent l'entendement. Essayait-elle de les consigner dans une formule adéquate, de se les répéter à elle-même dans une sorte de soliloque et de nous en tracer l'image fidèle et le calque ? Nullement. Ou bien elle se contenta de recourir à une comparaison, fort simple, pour nous donner quelque idée de ses impressions sublimes; ou bien elle avoua ingénument son impuissance à les exprimer : « Ce sont secrets, dit-elle, qui ne se peuvent expliquer. Il faut que ce soit Jésus même qui les fasse entendre ¹. » Elle nous conte encore ceci : « J'ay admiré de voir combien il faut d'opérations pour mettre l'ame dans la première innocence. Je désirerois, si c'étoit la volonté de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, pouvoir écrire quelque chose de la manière que Dieu tient pour mettre une ame en cet état. Mais ce sont choses si grandes qu'elles ne se peuvent expliquer ². » Même réserve chez son biographe, la Mère Madeleine de saint Joseph, qui était en même temps sa prieure. Elle écrit que sœur Catherine subit une grande épreuve « laquelle ne se peut pas expliquer, parce que, comme

« Je dis que, tant en perception qu'en imperception, tant en notre connaissance qu'en notre ignorance, étant entièrement transformés et étendus dans l'essence suressentielle de ce bien infini et incréé, nous n'avons et n'admettons ni différence, ni distinction, ni temps, ni éternité et que, placés et surétendus au delà, en cette même suressentialité, au plus haut degré de transformation, nous sommes tout ce qu'il est, non en partie ni en égalité, bien moins encore en distinction ou différence. Car il n'est ici ni tout ni partie ; mais tout Tout, bien loin de toute partie, et cela par excès d'action et de passion et encore bien loin au delà de la suraction et de la surpassation, sans différence en différence, et bien loin de toute différence. Là le vide est tout plein, mais par différence du plein et sans différence du plein. » *Le Cabinet mystique*, ch. VIII. (Le P. SENIN MARIE de SAINT ANDRÉ, *Vie du V. P. Jean de Saint-Samson*. Paris, 1881, p. 178). Il ne faudrait pas juger ce grand mystique sur ce texte mystérieux. Le P. Jérôme de la Mère de Dieu lui a consacré une série d'articles intéressants dans la *Vie spirituelle* (février 1925 et n^{os} suivants).

1. Lettre au cardinal de Bérulle (*La vie de sœur Catherine de Jésus*, p. 361). Il s'agit ici de la connaissance qu'eut sœur Catherine de l'état où se trouvait l'âme de sainte Madeleine, au moment de sa conversion.

2. *Ibid.*, p. 54.

elle estoit toute divine, on n'y peut quasi trouver de termes ny de nom et l'on n'en peut donner autre raison, sinon que celui qui est tout puissant l'a voulu et l'a fait ainsi ¹. » Un peu plus loin elle ajoute : « L'ame sainte du Fils de Dieu l'attira dans une operation de la tres-sainte Trinité, d'ou elle n'est point sortie jusqu'à la mort et cecy a duré plus de six années. Cette operation de Dieu estoit si simple et si eslevée que je ne croy pas qu'elle se puisse expliquer ². » Si par hasard la Mère Madeleine commence une explication, elle l'interrompt très vite, pour laisser à ceux qui ont l'expérience de ces choses-là le soin de deviner le reste.

Ces citations, que nous pourrions multiplier, suffisent à notre démonstration. Sœur Catherine de Jésus et la Mère Madeleine de saint Joseph n'ont pas contesté le mystère qui enveloppe les rapports de l'âme avec Dieu. Mais, après l'avoir reconnu, elles n'ont pas tenté non plus de le percer et de le dévoiler. A la différence de Ruysbroeck et de Tauler, elles n'ont émis aucune prétention à la métaphysique et elles se sont gardées de l'individualisme germanique, qui se complaît dans l'analyse du moi, sans trop se préoccuper de la rendre intelligible aux autres mortels. De race latine, comme sainte Thérèse, Françaises et contemporaines de Descartes et de saint François de Sales ³, elles eurent, plus ou moins consciemment, le souci d'adapter leurs conceptions et leurs sentiments à la faiblesse de notre langue et de l'intelligence humaine, de ne rien écrire qui ne fût compris du lecteur tant soit peu initié au sujet, bref de se conformer à l'art classique.

L'état mystique est parfois accompagné de phénomènes extraordinaires : extases ⁴, visions et révélations. Quelle a été à leur égard l'attitude des carmélites ? D'abord elles n'ont pas commis

1. *Ibid.*, p. 87.

2. *Ibid.*, p. 99.

3. Il se piquait de mettre de la clarté en tout, même dans les questions les plus difficiles qu'il a exposées dans le *Traité de l'amour de Dieu*. Pour l'analyse de ce traité, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Fortunat STROWSKI: *Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au xix^e siècle*. Paris, 1898, p. 293-346.

4. Il ne s'agit pas ici de l'oraison d'extase, degré de l'union mystique, mais de la défaillance corporelle, qu'entraîne soit la délabilité du sujet, soit la soudaineté ou la puissance de l'action divine.

la faute, trop commune en tout temps, de les confondre avec l'état mystique. A maintes reprises, sainte Thérèse en avait nettement marqué la différence. « Il est évident, écrit-elle, que la souveraine perfection ne consiste pas dans les consolations intérieures, ni dans les sublimes ravissements, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre sa volonté si conforme à celle de Dieu que, dès que nous comprenons qu'une chose est voulue de Lui, nous nous y attachons de tout notre vouloir, à recevoir enfin avec une égale allégresse ce qui est doux et ce qui est amer, dès que nous savons que tel est le bon plaisir de sa Majesté ¹. » De cette judicieuse remarque on trouvera, au carmel de l'Incarnation, de nombreux échos. Citons seulement cet avis de la Mère Madeleine de saint Joseph à ses religieuses : « Faites plus d'estime de la pratique solide de la vertu que de plusieurs visions et révélations, car si elles ne sont accompagnées d'une grande humilité, mortification et soumission d'esprit, l'âme se pourroit perdre dans ces dons extraordinaires ². »

Le danger signalé par la Mère Madeleine n'était pas le seul à redouter. Il y a des extases, des visions et des révélations véritables, qui méritent attention et respect. Mais il y en a de fausses ou de suspectes, qui proviennent de l'imagination ou de l'Esprit malin. Or il n'est pas toujours facile de distinguer le bon grain de l'ivraie. André du Val a raconté l'étonnante aventure de Nicole Tavernier, à laquelle ses dons extraordinaires avaient acquis une réputation de sainteté, même auprès de personnes pieuses et savantes. Il ne fallut rien moins que la perspicacité de M. de Bérule et de Mme Acarie pour montrer que cette pauvre illuminée était le jouet du démon. Instruites de ce fait et d'autres semblables, craignant l'action diabolique ou l'illusion, les carmélites du faubourg Saint-Jacques, loin de désirer les extases, visions et révélations, s'en défiaient. Ces phénomènes se produisaient-ils, aussitôt, sur le conseil de sainte Thérèse ³, elles consultaient sur leur nature et sur le crédit qu'il fallait y accorder. Là encore, ouvrons la vie de sœur Catherine de Jésus. « Elle n'approuvoit

1. *Les Fondations*, ch. V (op. cit., t. III, p. 103).

2. SENAULT, op. cit., p. 310.

3. *Les Fondations*, ch. VIII (op. cit., t. III, p. 138).

jamais rien, nous dit-on, de ce qui se passoit en elle que premièrement elle n'en eust parlé et qu'on ne l'eust approuvé. Et quand il luy venoit pensée de faire quelque chose ou bien que Dieu luy donnoit quelque veüe sur ce qui se passoit en elle, elle disoit : « Si l'obeissance approuve que je croye ou reçoive cette pensée, je le feroy ; mais en attendant, je la laisse entre les mains de Dieu ¹. » Un jour, ayant eu une révélation touchant sa fin, « elle envoya querir la Mère Prieure pour sçavoir si elle croiroit cette pensée, comme elle faisoit pour l'ordinaire en tout ce qui lui arrivoit. Et puis elle faisoit tout ce qu'on luy disoit, sans jamais y avoir aucune contradiction, n'estant nullement attachée à ces choses ². » La Mère Madeleine de saint Joseph, qui nous rapporte ces détails, aurait pu confirmer par son propre exemple celui de sœur Catherine. Peu de temps après la mort de cette religieuse, elle avait reçu de Jésus-Christ l'ordre d'écrire sa vie. Mais croyant que ses devoirs d'état lui en interdisaient le loisir, elle ne se décidait pas à entreprendre ce travail. Or le P. de Bérulle, sur les instances de Marie de Médicis, le lui demanda à son tour. Cette fois, quoique non moins occupée, elle n'hésita pas, parce que son supérieur avait parlé et qu'elle jugeait plus sage, avec sainte Thérèse, de se conduire par la voie commune que par celle des révélations ³.

1. *Op. cit.*, p. 142-143.

2. *Ibid.*, p. 153.

3. *Avis sur la première édition*. M. l'abbé DEBERRE (*Histoire de la vénérable Marguerite du saint Sacrement, carmélite de Beaune*. Paris, 1907, p. 353-354) déclare que le carmel du faubourg Saint-Jacques voyait d'un mauvais œil l'influence de sœur Marguerite du saint Sacrement, dans la crainte que cette religieuse de province n'éclipsât la Mère Madeleine de saint Joseph et que la cause de sa béatification ne réussît mieux et plus vite que celle de leur ancienne prieure. Paris aurait donc eu un peu de jalousie, de la jalousie dévote, à l'égard de Beaune. Ce n'est pas impossible. Mais M. l'abbé Brémond (*op. cit.*, p. 533) ne paraît pas satisfait de cette explication et il en cherche une autre. A notre avis, la froideur de Paris s'expliquait et se justifiait pleinement par l'attitude de Beaune devant les phénomènes extraordinaires. On y faisait grand cas des extases, visions et révélations de sœur Marguerite et on y assistait parfois comme à un spectacle. Cela n'était guère conforme à l'esprit de sainte Thérèse ni à la simple prudence, qui, avant tout jugement de l'Eglise, commandait la réserve. Ajoutons que la sœur Marguerite, comme la Mère Madeleine, a été déclarée vénérable.

On a pu remarquer quelle estime les carmélites faisaient de l'obéissance, forme pratique et la plus fréquente de l'humilité. L'obéissance et la mortification, vivifiées par l'esprit d'oraison, voilà, à notre avis, leurs vertus distinctives, celles qu'elles croyaient les plus propres à vider leur âme d'elle-même et la remplir de Dieu. Pour compléter leur physionomie morale, ajoutons-y une qualité qui n'est pas à dédaigner, même dans la spiritualité la plus haute. C'est le bon sens. La grâce ne détruit pas la nature (l'une et l'autre ayant le même auteur) ; elle se contente de la corriger et de l'élever. Il ne faut pas demander plus à l'homme qu'il n'est capable de donner¹, car, selon le mot de Pascal, « qui veut faire l'ange fait la bête. » Le plus sûr moyen d'atteindre le but, c'est de suivre le chemin de la tradition et de fuir les nouveautés qui ne découlent pas de la doctrine et n'obtiennent pas l'approbation des juges autorisés. Toutes ces vérités banales, mais souvent méconnues dans la vie spirituelle, préservèrent les carmélites de bien des écueils. Elles leur permirent d'éviter les dangers du quiétisme et de l'illuminisme, de ne pas se tromper sur le vrai sens de la perfection et sur la route qu'on doit prendre pour y monter. Elles leur permirent enfin de garder ce bel équilibre intérieur, qui se traduisait — ce sera notre dernier trait — par une saine et franche gaieté. Sainte Thérèse n'aimait pas les religieuses *mélancoliques*. Ces esprits tristes, inquiets, mécontents d'eux-mêmes et des autres, n'étaient pas davantage en honneur au carmel du faubourg Saint-Jacques. On y estimait que le sourire et même le rire, indice de la santé morale, loin d'être incompatibles avec les austérités du cloître, en étaient la fleur ; et que l'âme, parvenue à certaine hauteur dans le plan divin, comme ces pics neigeux qui dominent les nuages, doit conserver le calme et la sérénité.

1. Dans ses *Avis pour la conduite des novices*, la Mère Madeleine de saint Joseph insiste sur ce point. Elle demande qu'on étudie attentivement les jeunes religieuses, pour découvrir leurs dispositions ; qu'on les reprenne avec douceur ; qu'on attende l'heure de la grâce, car au fond c'est Dieu qui est le maître des âmes. Il est curieux de constater que cette méthode d'adaptation au sujet et d'éducation progressive présente une grande analogie avec celle de saint François de Sales, magistralement exposée par M. Francis Vincent (*Saint François de Sales, directeur d'âmes*, Paris, 1923, p. 439-479).

*
* *

Nous croyons en avoir assez dit pour faire connaître la vie intérieure de nos carmélites. Ce qu'elles voulaient, en s'enfermant dans leur monastère, c'était restaurer « l'ame dans la première innocence », selon l'expression de sœur Catherine, et la rétablir dans un état d'union intime avec Dieu. Pour cela, elles s'appliquaient, avec le concours de la volonté et de la grâce, à la pratique des vertus chrétiennes, sur le modèle de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Le fonds de leur spiritualité, qu'elles tenaient de la tradition catholique et de leur sainte Réformatrice, s'enrichit de la dévotion à l'enfance de Jésus, que le cardinal de Bérulle leur avait enseignée de tout son cœur. On voit dès lors à quelle école cette spiritualité se rattache. C'est un peu certes à l'école de Bérulle, continuée par l'Oratoire et Saint-Sulpice. Mais c'est avant tout à celle de sainte Thérèse.

CHAPITRE XIX

Infiltrations jansénistes

La vie intérieure s'étiola au carmel de l'Incarnation, sous l'influence d'une doctrine destinée en apparence à la yivifier : le Jansénisme. Dans le cadre restreint de notre ouvrage, nous n'entreprendrons pas l'histoire de cette hérésie, que l'on a justement comparée à un Calvinisme raffiné ou « rebouilli » et qui procédait en effet de la même idée sur la prédestination, la grâce et la liberté ¹. Nous nous bornerons à exposer comment elle s'infiltra au grand couvent, quels effets elle y produisit et de quelle façon elle en fut extirpée. Nos informations ont été puisées à plusieurs sources. Ce sont principalement les papiers de Dom Lataste, évêque de Bethléem et visiteur du Carmel ; le rapport des carmélites de Saint-Denis que ce prélat avait chargées d'une mission au premier monastère de Paris ; une *Relation* que des religieuses antijansénistes de ce même monastère rédigèrent sur les événements dont elles furent les témoins ; enfin un plaidoyer, ardent et passionné, publié sous le titre de *Lettres apologétiques*, en faveur des religieuses dévouées à la secte.

1. J. PAQUIER, *Le Jansénisme*. Paris, 1909, p. 122-156. L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de faire surtout un exposé doctrinal du Jansénisme et de le mettre en regard de la doctrine catholique. M. Jean Laporte a entrepris, à un autre point de vue, l'histoire *intérieure* de Port-Royal, celle de la doctrine et de la morale, comme Sainte-Beuve en a fait l'histoire *extérieure*, celle des personnes et des événements. Deux tomes de son ouvrage ont paru : t. I, *Saint-Cyran* ; t. II, *Les vérités de la Grâce*. Paris, 1923.

*
* *

En 1640, parut, à Louvain, l'*Augustinus*. Cet ouvrage, qui renfermait la doctrine janséniste, souleva bientôt des controverses et attira des condamnations dont les carmélites ne pouvaient longtemps ignorer les échos. Des livres traitant de ces matières ou des visites au parloir risquaient de les initier maladroitement, de les troubler et de les égarer. Leur supérieur, le P. Gibieuf résolut de les mettre en garde contre ce danger. Il le fit par une lettre du 11 septembre 1648, adressée à tous les carmels de France. Cette lettre est trop intéressante pour que nous hésitions, malgré sa longueur, à la reproduire. La voici dans son texte intégral, sans modification de style ni d'orthographe .

« Il y a assez longtemps que, dans nos assemblées pour les affaires de l'Ordre, Messieurs Charton et Coqueret et moy avons jugé à propos de vous deffendre la lecture des livres qui traitent des matieres contentieuses du temps, sçavoir de la pénitence et de la frequente communion, de la grâce et de la predestination, estimant que non seulement cette lecture vous seroit inutile, mais mesme vous pourroit porter un prejudice notable. Neantmoins, esperant que le temps assoupiroit ces controverses, j'ay differay de vous en donner advis, craignant d'ouvrir vos esprits sur des sujets desquels vous n'aviez nulle connoissance. Mais maintenant que je vois que ces disputes sont plus eschauffées que jamais et que le party de ceux qui se vantent d'avoir st Augustin et la vérité pour eux, en la matiere de la grace, combien que ¹ il n'en tombe pas d'accord en plusieurs points, grossit tous les jours à veue d'œil, il est nécessaire de vous prévenir contre les dangers que portent leurs livres et leurs entretiens.

J'ay donc à vous dire que ces gens se piquent de la pureté de l'Evangile, de la pureté des premiers siècles de l'Eglise et du zèle pour la doctrine de st Augustin et toutefois ils sont fort esloignés de l'humble disposition d'esprit, qui a rendu ce saint éminent entre les docteurs de l'Eglise, autant que la clarté et solidité

1. Combien que = bien que.

de ses lumières. Car st Augustin a soumis constamment toute sa doctrine à l'Eglise et au chef de l'Eglise et ces Messieurs, ayant un de leurs livres censuré par le pape, non seulement ne s'y sont pas soumis avec la révérence que cela se doit, mais ont eu la hardiesse d'écrire contre sa censure, quelques remontrances que quelqu'uns de leurs amis leur aient peu faire, lesquels aussy s'en sont séparés ensuite de ce temoignage manifeste de presumption d'esprit.

Ils se vantent de faire profession de la pureté de l'Evangile et ils ne voyent pas que tout leur fait s'en va en parade et a un extérieur spécieux, qui n'est bon qu'à les tromper eux-mêmes, Le premier document du fils de Dieu en l'Evangile est de renoncer à soy-mesme, ce qui emporte une docilité et une soumission d'esprit, comme d'un enfant, dans toutes les choses que l'Eglise nous propose de la part de Dieu, ce qui a fait dire à st Paul que la charité ou grace chrestienne croit tout. *Charitas omnia credit*. Or, ces gens-là ne s'estudient nullement à mettre leurs disciples dans la deffiance de leurs propres sens. Tout leur soin est de les rendre sçavans et les stiller à la dispute, sans que j'aye remarqué parmi eux, combien que ² j'y aye pris garde à loisir, qui les institue et les forme dans l'abnegation intérieure ³, qui n'cantmoins est le premier point et le fondement de l'ecolle de Jésus-Christ. Et en cela ils semblent avoir pratiqué les mesmes choses que les hérétiques qui, d'abord, mirent l'Ecriture entre les mains des femmes et des gens sans lettres, pour les rendre juges des controverses et leur donner l'hâutorité et la hardiesse d'opposer leur sentiment et leurs foibles lumières au jugement et décision de l'Eglise. Ceux-cy ont fait à peu près la mesme chose, car ils ont mis en françois les livres de st Augustin et de quelques autres Pères sur les matières les plus relevées de la Theologie, afin que chacun, jusques aux femmes, en puissent parler. On dit

1. Ensuite = par suite.

2. Même sens que ci-dessus.

3. On reconnaît ici le disciple de Bérulle, lequel a composé, à dix-huit ans, un traité intitulé : *De l'abnégation intérieure*. (*Œuvres complètes*. Paris, 1856, p. 875-910).

que quelqu'uns renoncent à leurs biens ¹, dont jusques a present je n'ay aucune preuve peremptoire. Mais sy cela est, en recompense de la pauvreté a laquelle ils se condamnent volontairement, ils les vendent, abondans en leur sens, mesme au prejudice des sentimens de l'Eglise et du S. Siege. Vous ne lirez donc point leurs livres et leurs apologies, qui sont remplies de disputes et d'altercations, ny les livres des Pères qu'ils ont traduits en notre langue, d'autant que ce sont matieres qui vous surpassent. J'ajoute à cette deffense leurs catéchismes ou théologies familiaires, leurs livres de devotion, leurs lettres, la vie de st Bernard avec leurs reflexions, etc. Car tout cela est marqué à leur marque et insinue insensiblement a ceux mesme qui les lisent sans dessein la singularité de leur esprit et le mespris qu'ils ont pour l'Eglise presente et pour tout ce qui est des autheurs qui ont pris a tâche de les combattre. Il n'est pas a propos que vous les lisiés. Ces differens sont entièrement esloignés de la vie d'oraison à laquelle Notre Seigneur vous a appellées. Continués a faire comme auparavant et sy aucuns en antament les discours, faites leur connoistre qu'il ne vous est pas permis de les entendre ². »

Ce précieux document nous révèle quelles étaient, en 1648, les dispositions de son auteur à l'égard du Jansénisme. Le P. Gibieuf avait exposé, dans son principal ouvrage, *De libertate Dei et creaturæ*, une théorie de la liberté humaine, où Saint-Cyran et Arnauld avaient cru voir, tout en la trouvant trop timide, le germe, sinon la justification, de celle qu'ils professaient ³. De là à conclure que cet oratorien éminent partageait leurs erreurs ou du moins était favorable à leur parti, il n'y avait qu'un pas. La lettre qu'on vient de lire montre l'inanité d'une pareille supposition ⁴. Aussi nettement que possible, le P. Gibieuf y réprouve le

1. Allusions aux solitaires de Port-Royal.

2. *Bibl. nat.* Ms. f. fr. 17.719, f. 237-238.

3. Les Jésuites attaquèrent ce livre et essayèrent, sans succès, de le faire condamner à Rome, en reprochant à l'auteur de supprimer la liberté. Voir M. Etienne Gilson, *La liberté chez Descartes et la théologie*. Paris, 1913, p. 337-357.

4. Le P. Gibieuf s'est encore montré hostile à Saint-Cyran et a combattu sa doctrine dans une sorte de mémoire intitulé : *Sentimens du Père Gibieuf de l'Oratoire touchant le Jansénisme*. Bib. de l'Arsenal. Ms. 2009.

Jansénisme et, sans le réfuter, ce qui eût été inopportun, il résume, avec sa clairvoyance ordinaire, les arguments extrinsèques que l'on invoquera dans la suite contre ses adeptes. Leur attitude était en contradiction avec celle de saint Augustin, dont ils se réclamaient, puisqu'ils s'insurgeaient contre l'Eglise et le pape, auxquels le saint Docteur a toujours soumis sa doctrine. Elle était contraire à l'Evangile, dont ils prétendaient faire revivre la pureté, puisque, loin de pratiquer la défiance de soi, la docilité et l'humilité, si souvent recommandées par Jésus-Christ à ses disciples, ils remettaient à tous les fidèles, même les plus ignorants, le soin de juger, selon leur sens propre, les questions les plus difficiles, à la façon des Protestants. En conséquence, conclut-il, les carmélites devront éviter toute lecture et toute conversation ayant trait à ces questions, afin de ne pas être portées insensiblement au mépris de l'Eglise et détournées de la vie d'oraison.

Dans cette réprobation très nette, il l'a noté lui-même, le P. Gibieuf était d'accord avec ses deux collègues, MM. Charton et Coqueret. Parmi les autres supérieurs qui gouvernèrent, à cette époque troublée, les carmélites du faubourg Saint-Jacques, nous rencontrons deux autres adversaires notoires du Jansénisme : MM. de Gamaches¹ et Grandin. Ce dernier, qui fut syndic de la Sorbonne et doyen de la Faculté de théologie, joua même un rôle très actif dans la lutte contre la doctrine nouvelle et se signala par son intransigeance. Il fut de ceux qui étaient opposés à l'accommodement de 1668, connu sous le nom de *Paix de Clément IX*. Après cet événement, il déclarait à l'archevêque de Paris, avec d'autres docteurs de la Sorbonne, « qu'on ne pouvoit fonder aucune assurance sur des gens qui étoient si accoutumés à tromper, qu'enfin tout étoit perdu, si cet accommodement subsistoit². »

1. Il fut nommé vicaire général de Paris, en 1662, par le Chapitre de Notre-Dame, pendant la vacance du siège, après la mort de Mgr de Marca. Avec ses autres collègues, il ordonna aux religieuses de Port-Royal de signer le formulaire (*Mémoires* du P. René Rapin, publiés par Léon Aubineau. Paris, t. III, p. 181). Trois de leurs prédécesseurs, du Val, Leclerc et Charton, docteurs de Sorbonne, avaient censuré, le 18 juin 1633, le *chapelet secret du saint Sacrement*.

2. *Ibid.*, p. 486.

Sous le gouvernement d'hommes aussi vigilants et aussi fermes, il aurait été malaisé aux carmélites de se laisser corrompre, même si le désir leur en était venu. Mais elles en étaient fort éloignées. Une d'entre elles, et non des moindres, la Mère Marthe de Jésus (Mlle du Vigean), qui fut sous-prieure de 1656 à 1662, voyait de temps à autre, le marquis, depuis duc, de Liancourt, qui lui témoignait une grande confiance. Comme il était partisan de la nouvelle doctrine, elle lui fit promettre d'obéir au pape, dès qu'il aurait parlé. La Bulle d'Innocent X ayant paru le 31 mai 1653, elle lui rappela sa promesse et le pressa de la tenir ¹. Le marquis, subissant d'autres influences, se déroba. Quant à la Mère Marthe de Jésus, elle joignit l'exemple à la parole. Le 28 novembre 1661, elle signa le formulaire condamnant les cinq propositions. La prieure, la Mère Madeleine de Jésus, et les soixante-quatre autres religieuses présentes dans le monastère, en firent autant, sans la moindre hésitation ².

La Paix de Clément IX, que les circonstances justifiaient, si elles ne l'imposaient, ne profita guère qu'aux jansénistes, selon le pressentiment de M. Grandin. Tandis que leurs adversaires étaient désarmés, ils se servirent de la trêve pour continuer leur propagande, sous le pavillon de l'orthodoxie. Leur habileté fut d'y employer de grandes dames qui jouissaient d'un réel crédit. Le P. Rapin ³ a tracé un amusant portrait de ces théologiennes, que La Rochefoucauld baptisa « Mères de l'Eglise. » Elles n'entendaient rien ou presque rien, heureusement pour elles, aux questions débattues, et pourtant elles s'arrogeaient le droit de diriger les consciences et de tout régler. Beaucoup avaient fait parler d'elles dans leur jeunesse et pris part à la Fronde. Entrer dans le parti janséniste, qui affectait une morale austère, c'était encore faire parler de soi, mais dans un autre sens ; c'était aussi se donner un air important, recueillir des compliments où la vanité trouvait son compte et satisfaire une démangeaison d'intrigue qu'on ne pouvait plus exercer contre l'Etat.

1. *Ibid.*, t. II, p. 133.

2. *Chroniques*, t. I, p. 282.

3. *Op. cit.*, t. III, p. 233-234 ; 261-262 ; 429-432.

Aucune n'était plus apte à ce rôle que la duchesse de Longueville et aucune ne s'en acquitta avec plus de zèle. Elle devint l'âme de la cabale, réchauffant les tièdes, encourageant les timides, gagnant de nouveaux adhérents par ses cajoleries, écrivant et faisant écrire au pape, tenant des assemblées dans son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, y recevant des évêques, pour les circonvenir et y donnant asile à Arnauld, à Nicole, à l'abbé de Lalanne, pour les soustraire à la police ¹. Or, on ne l'a pas oublié, en quittant son hôtel, elle vint habiter le faubourg Saint-Jacques ². Essayait-elle de faire du prosélytisme au carmel, où son influence était du reste contre-balancée par des dames anti-jansénistes, telles que la marquise du Vigean et la duchesse d'Aiguillon ? Nous n'en avons nulle preuve. Mais la dignité de sa vie, depuis sa conversion, et ses pénitences plaidaient en faveur de sa cause. Puis elle restait en relation avec les deux couvents de Port-Royal, où elle possédait un appartement et séjournait quelquefois. Celui de Paris avait tenu tête pendant deux ans, de 1662 à 1664, à l'archevêque, Hardouin de Péréfixe. Il ne comprenait plus que des religieuses soumises, mais il n'avait pas rompu toutes ses attaches avec le parti. Celui des Champs, où les rebelles avaient été rassemblées, n'avait signé le formulaire qu'en 1669, avec des restrictions mentales. Est-il téméraire de supposer que la duchesse donnait de leurs nouvelles à ses amies les carmélites et s'ingéniait à les présenter sous un jour favorable ? D'autres exemples agissent dans le même sens. Nous songeons non seulement à celui de son frère, le prince, et de sa belle-sœur, la princesse de Conti, mais à celui d'un Coulanges de Saint-Aubin, qui occupa le même immeuble, au faubourg Saint-Jacques, et y mourut, après avoir édifié tout le monde par ses vertus. S'il n'avait rien de spécifiquement janséniste, cet excellent chrétien passait pour

1. VILLEFORE, *La vie de Mme la duchesse de Longueville*. Amsterdam, 1739, p. 96. « La duchesse de Longueville, plus prise que les autres par la qualité de son esprit, travailloit alors plus que personne à faire des jansénistes et à grossir les troupes du parti. Jamais on n'a vu tant de chaleur ny de zèle pour prêcher la nouvelle doctrine qu'on ne savoit pas. » (Le P. RAPIN, *op. cit.*, t. III, p. 75).

2. D'après Villefore (*op. cit.*, p. 68), elle y logea quelque temps Nicole, dans les dépendances de la maison qu'elle louait aux carmélites.

vivre, comme sa nièce, Mme de Sèveigné, dans l'amitié du Port-Royal. Ainsi, sans adhérer d'aucune sorte à leurs erreurs, ni approuver leur polémique, les carmélites auraient été amenées peu à peu à concevoir de l'estime pour les disciples de Saint-Cyran. A la période d'opposition aux idées aurait succédé celle de la sympathie pour les personnes.

Ce sont là, nous le répétons, si vraisemblables qu'elles paraissent, de simples conjectures. De même, rien ne prouve, à notre connaissance, qu'il y ait eu au carmel, avant 1715, aucune janséniste avérée. On a jeté, il est vrai, la suspicion sur sœur Louise de la Miséricorde, en la faisant figurer dans l'obituaire de Port-Royal. C'était une tactique de ces Messieurs, comme de tous les novateurs, afin d'attirer des recrues, d'accaparer ceux qu'ils jugeaient capables de leur procurer du lustre. N'ont-ils pas inscrit dans leur *Nécrologe* saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, Marie de Médicis et Bossuet ¹ ? Quand il s'agissait des morts, la fraude comportait peu de risques. Mais les vivants s'avisèrent parfois de protester. L'abbé de Rancé, enrôlé d'office sous la bannière de Saint-Cyran, avait gardé longtemps, dans son désert, un silence dédaigneux. Il se décida enfin à le rompre, pour infliger à ses détracteurs un démenti éclatant ². Veut-on savoir qui

1. *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs*. Amsterdam, 1723, p. 492, 478, 263 ; *Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la vérité du dix-huitième siècle* (S. I.) 1763, t. I, p. 7-8. Sur l'attitude de Bossuet à l'égard du Jansénisme, nous renvoyons à l'ouvrage, cité plus haut, de l'abbé Paquier, p. 351-417 ; à celui de l'abbé Le Dieu, *Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, publiés par l'abbé Guettée. Paris, 1856, t. I, p. 75 ; t. II, p. 387-390 ; et à l'article de M. Rébelliau : *Bossuet et le Jansénisme* (Revue de l'Histoire des religions. Paris, 1896), à propos du livre du P. Ingold : *Bossuet et le Jansénisme*. Paris, 1897.

2. L'abbé de Marsollier, *La vie de dom Armand Jean Le Bouthillier de Rancé*. Paris, 1758, t. II, p. 62-76. La lettre, datée du 30 novembre 1678, était adressée à de Bellefonds, qui la rendit publique. Elle fit grand bruit. Comme on accusait l'Abbé de la Trappe d'avoir déguisé ses sentiments, il signa le 20 juillet 1684 une déclaration qui confirmait sa lettre et qui ne fut jamais révoquée. Elle commençait par ces mots : « Je déclare que j'ai signé simplement les constitutions des Papes touchant la condamnation du livre de Jansénius, sans distinguer ni séparer les matières, et j'ai cru et crois encore que les propositions qu'ils ont condamnées sont dans les ouvrages de cet auteur et dans son sens, non pour le sçavoir par mon expérience, ni pour les y avoir vues de mes propres yeux (comme on prétend

le lui avait probablement conseillé avec le plus d'insistance ? Ce fut sœur Louise de la Miséricorde et leur ami commun, le maréchal de Bellefonds. Cela se passait en 1678, dira-t-on, et sœur Louise mourut en 1710. Dans l'intervalle, elle eut le temps de changer. Justement, d'après une note du duc de Luynes, écrite en marge du *Journal* de Dangeau, « on lui reproche de s'être trop livrée aux sentiments des novateurs et d'avoir étudié des matières de doctrine peu convenables à une carmélite ¹. » Admettons que le reproche ait été plus fondé que pour l'abbé de Rancé. Il resterait à en déterminer l'objet. Sœur Louise de la Miséricorde a pu lire les *Réflexions morales* du P. Quesnel, que le cardinal de Noailles avait approuvées, en 1695, lorsqu'il était évêque de Châlons, et pour lesquelles Bossuet montra de l'indulgence ². Mais pourquoi s'obstiner à découvrir dans la note du duc de Luynes une peinture du Jansénisme ? A la fin du xvii^e siècle, une autre doctrine nouvelle ne manquait pas de partisans. C'était le Quiétisme, beaucoup plus en harmonie avec la nature douce et aimante de notre carmélite que la désolante doctrine de Port-Royal. Il n'est pas impossible que, malgré la mise en garde de Bossuet, sœur Louise s'y soit laissée prendre et ait eu entre les mains, par exemple, les *Maximes des Saints*, de Fénelon. Le cardinal de

que je le doive dire), puisque je n'ay jamais lu les écrits de cet auteur, mais parce que les Souverains Pontifes l'ont défini de la sorte et que j'estime que le chef de l'Eglise reçoit de la part de Dieu une assistance, une lumière et une particulière protection, non seulement dans la décision des dogmes, mais encore dans les choses qui ont rapport à l'édification de la foy et qui concernent la direction des peuples et le gouvernement de l'Eglise. » *Ibid.*, p. 78-79. L'Abbé de Rancé persévéra dans ces sentiments jusqu'à sa mort.

1. *Journal du marquis de Dangeau*, publié en entier pour la première fois par MM. E. Soulié et L. Dussieux. Paris, 1858, t. XIII, p. 176.

2. Par déférence pour l'archevêque de Paris, qui le lui avait demandé, il consentit à écrire pour une nouvelle édition des *Réflexions morales* un Avertissement, où il s'efforçait d'interpréter la doctrine de l'auteur dans un sens orthodoxe. Mais il avait soin de supposer que Quesnel avait fait un certain nombre de corrections. Celui-ci n'ayant pas voulu admettre ces corrections, Bossuet ne fit pas paraître son Avertissement dans l'édition de 1699. Il fut publié par Quesnel en 1710, sous le titre *Justification des Réflexions sur le Nouveau Testament*. Cela n'était guère honnête ; mais on conçoit quel trouble cette publication pouvait jeter dans les esprits qui ne connaissaient pas les intentions de Bossuet.

Noailles les avait un moment approuvées, comme correctes et utiles, et l'abbé Pirot, supérieur du carmel, en avait fait le plus grand éloge. L'un et l'autre se rétractèrent bientôt : le cardinal s'excusant de s'être fié à l'opinion de Pirot, celui-ci de s'être contenté d'un examen superficiel ¹. Mais leur approbation passagère avait suffi pour accréditer, sinon la doctrine, d'ailleurs dissimulée, du moins l'ouvrage qui en traitait.

Quoi qu'il en soit, la compromission de sœur Louise à l'égard du Jansénisme, si elle avait eu lieu, n'aurait pas dépassé la lecture de quelques livres ou une inclination, inclination bien faible, si l'on en juge par ce que nous savons de sa vie et non par une vague appréciation. Pour comprendre le sens de cette inclination, il faudrait s'entendre d'abord sur un point essentiel. Qu'est-ce que le Jansénisme ? Si l'on désigne par là une réaction contre la morale relâchée de certains casuistes, on aura le droit, non seulement de le défendre, mais d'inscrire sœur Louise parmi ses adeptes les plus fervents et avec elle sainte Thérèse et toutes ses filles, tous les saints et saintes de l'ancien et du nouveau Testament. Mais ce n'est là qu'un aspect, d'ailleurs vieux comme le monde, du Jansénisme et non son essence. L'histoire et la théologie s'accordent à le définir une doctrine hétérodoxe sur la justification, la grâce et la liberté. On le reconnaît encore à la fameuse distinction du *droit* et du *fait*, au sujet des cinq propositions ; à l'esprit d'ergotage et d'entêtement ; à la substitution du sens propre à l'autorité de l'Eglise ; à l'abstention, parfois totale, de la communion. En vérité, trouvons-nous ces traits dans la vie de sœur Louise ? Nulle n'était plus humble ni plus soumise ; nulle n'appréciait davantage la faveur de communier et, à l'exemple de la Mère Agnès, qui l'avait formée, elle s'approchait de la sainte Table presque tous les jours. Une de ses parentes, sœur Angélique de Jésus (Mlle du Chalard), professe en 1707, « avoit eu le bonheur de vivre avec elle plusieurs années, lisons-nous dans sa lettre circulaire, et d'apprendre à son école si sainte la pratique des plus éminentes vertus ². » Or, cette religieuse, décédée le 21

1. Le P. DUPON, *Autour de l'Explication des Maximes des Saints*. (Revue d'ascétique et de mystique, Avril 1926, p. 151-173).

2. *Lettres circulaires*, t. II, p. 35.

mai 1755, traversa, dans toute sa durée, la crise janséniste et se distingua parmi les plus opposées à la secte. Aurait-elle déployé la même fermeté, si, à « la pratique des plus éminentes vertus », elle avait vu sa parente vénérée et imitée allier de l'attachement au Jansénisme ? Enrôlée après sa mort dans le camp de Port-Royal, sœur Louise de la Miséricorde ne put, comme son ami de Rancé, élever de protestation. Mais il appartient à l'historien de défendre sa mémoire contre une accusation grave, qui ne repose sur rien de solide.

Il est difficile de déterminer le moment précis, où, dans son couvent, à la sympathie pour les personnes succéda l'adhésion aux idées jansénistes. Bien des circonstances y avaient contribué, dans les premières années du XVIII^e siècle. Le faubourg Saint-Jacques, qui avait été le berceau de la secte, demeura le séjour préféré des sectateurs. Saint-Cyran avait habité rue d'Enfer près des Chartreux ; le P. Quesnel, successeur d'Antoine Arnauld à la tête du parti, avait dirigé l'Institution de l'Oratoire ¹, située dans la même rue ; le diacre Pâris étudia au séminaire de Saint-Magloire, qui comptait des professeurs jansénistes. M. Marcel, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, et M. Desmoulins, qui lui succéda, partageaient leur opinion. Après 1700, la plupart des couvents voisins du carmel avaient été, comme ceux des Oratoriens, plus ou moins contaminés par les théories nouvelles et autour d'eux une légion d'adhérents était venue camper. L'air de ce quartier était toujours « le plus pur et le plus sain de la ville. » Mais Bossuet n'aurait pu ajouter qu'on y respirait, ainsi qu'au temps du P. Bourgoing, « un air encore plus pur de la discipline cléricale. » Les effluves jansénistes y flottaient partout. Bossuet, mort en 1704, n'était plus là pour en préserver les carmélites et leur supérieur, l'abbé Pirot, une lumière de la Sorbonne, s'éteignit en 1715 et fut remplacé par M. Vivant, vicaire général de Paris, incapable de leur donner la direction éclairée et ferme dont elles avaient besoin. Le cardinal de Noailles, qu'elles estimaient, en se

1. Il y demeura neuf ans, de novembre 1657 à octobre 1666. (BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1905, t. IV, p. 425).

mettant du côté des *Appelants*, avec la majorité de ses prêtres et un certain nombre d'évêques, jeta dans leur esprit un trouble qu'il ne dissipera point par sa soumission tardive. Louis XIV, qui avait les gens de « Port-Royal en abomination », mourut en 1715, avant d'avoir pu vaincre leur résistance, à laquelle se joignit en 1713 celle, durable, du Parlement, et en 1717, celle, passagère, de la Sorbonne. C'eût été miracle que les carmélites eussent pu, en de telles circonstances, échapper à la contagion.

C'eût été miracle aussi, la plupart des familles nobles ou de la haute bourgeoisie, où elles se recrutaient, ayant adhéré au Jansénisme, c'eût été miracle qu'aucune de leurs novices n'en apportât le germe au couvent. De fait, ce fut de la sorte, semble-t-il, qu'il s'y introduisit. En 1700, sœur Marie Anne de saint Augustin fit profession. C'était une demoiselle de la Tour d'Auvergne de Bouillon, née le 11 novembre 1669, petite-nièce de Turenne et nièce de deux carmélites et du cardinal. Quand elle se présenta en 1697, pour entrer en religion, le souvenir de son grand-oncle, dont le cœur avait été déposé au carmel ; le souvenir de sa tante Emilie, morte en 1696 ; la présence de sa tante Hippolyte, qui vécut encore sept ans, la dignité de son oncle, tout cela la dispensa sans doute d'un examen approfondi. On l'accueillit de confiance. Cependant il y aurait eu lieu de s'en défier. Pour la faire connaître sous le jour qui nous intéresse ici, nous empruntons quelques lignes au *Nécrologe*. Après avoir déclaré que Mlle d'Auvergne avait renoncé à tout établissement dans le monde, l'auteur de sa notice écrit : « Peu éclairée et alors conduite par un jésuite, elle menoit une vie demi-chrétienne. Touchée de la grâce, elle sentit qu'il lui falloit un autre guide et elle prit alors le P. de la Tour, de l'Oratoire. La lecture des bons livres et surtout des lettres de M. S. Cyran lui fit prendre la résolution de se faire carmélite ; ce qu'elle exécuta au grand couvent de Paris, à l'âge de 28 ans. Elle fut l'exemple de la communauté par sa vertu et sa régularité. Elle étoit chargée de la conduite des novices en 1718, lorsqu'elle quitta le P. de la Tour, pour prendre M. Boursier. Sous un si excellent guide, elle fit des progrès étonnans dans la piété. Son amour vif, ferme et ardent pour la vérité lui donna

une juste horreur de la Bulle, comme elle le fait voir dans les Actes qu'elle a laissés ^{1.} »

Arrêtons là cette citation édifiante. Ainsi, après avoir échappé, heureusement pour son salut, à la direction d'un jésuite, Mlle d'Auvergne eut le bonheur de rencontrer le P. de la Tour, qui lui conseilla « des bons livres et surtout des lettres de M. S. Cyran. » A son entrée au carmel, elle était donc autant fille de Saint-Cyran que de sainte Thérèse. Sous l'action des circonstances que nous avons rappelées, les germes du Jansénisme s'épanouirent dans son âme. En 1718, étant maîtresse des novices, elle changea de directeur. Le P. de la Tour ^{2.}, auquel elle s'était adressée, était le supérieur général de l'Oratoire, celui-là même qui négocia l'accommodement de 1720, par lequel les troubles nés à l'occasion de la Bulle *Unigenitus* s'apaisèrent quelque temps. La sœur Anne de saint Augustin le trouva-t-elle trop modéré ? Toujours est-il qu'elle choisit alors l'abbé Boursier, docteur de Sorbonne et janséniste intransigeant et influent. « Il fut le confesseur du diacre Pâris, écrit-on dans le *Nécrologe*. A l'arrivée de la Bulle *Unigenitus*, M. Boursier en sentit l'énorme scandale ; il fut l'âme de la grande démarche de l'Appel ; il étoit le conseil des évêques appelans ; il écrivoit pour eux et c'est lui qui composa le célèbre Mémoire des quatre évêques et plusieurs autres écrits ^{3.} » Admirons l'aveuglement ou la complicité du faible et versatile cardinal de Noailles, qui confia de pauvres filles sans défense à ce docteur et ne nous étonnons plus que, sous un pareil guide, elles soient tombées dans l'erreur ou n'en soient pas sorties.

Parmi les novices que la sœur Anne de saint Augustin forma, à cette époque, signalons Mlle Le Nain de Tillemont, petite-nièce du célèbre janséniste. « Dieu en a fait un chef-d'œuvre des dons

1. *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité au dix-huitième siècle*. 1760, t. II, p. 286.

2. Il eut une grande influence dans le faubourg Saint-Jacques. Mme de Sévigné (lettre du 20 juin 1695) écrit de la maréchale d'Humières, locataire des carmélites : « Elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques et ce qui est de plus étonnant, c'est que le P. de la Tour la gouverne. » Il fut nommé supérieur général de l'Oratoire en 1696 et mourut le 13 février 1733.

3. *Ibid.*, p. 199.

de la grâce et de la nature, écrivait, quelques mois après sa mort, une de ses anciennes compagnes jansénistes du faubourg Saint-Jacques. Un génie solide, noble, grand, élevé et un discernement juste, profond et surprenant, une imagination juste, brillante, un raisonnement exact et pressant la faisoient admirer de tous ceux qui l'ont connue ¹. » Tant de belles qualités, dont nous ne garantissons pas l'existence, furent développées par une éducation soignée, dont un homme de grand talent, l'abbé Duguet, ex-oratorien, ami de Quesnel et « voïant » de Mlle Le Nain et de sa mère, avait pris la direction. Sur son conseil, elle étudia le latin, pour se créer « une occupation pénible et utile », et elle le sut assez bien, assure-t-on, pour mériter l'admiration de bons juges par « l'élégance et la sublimité de ses versions. » Ce fut également sur le conseil de Duguet qu'elle entra, à « l'âge de dix-sept ans, aux carmélites de la rue Saint-Jacques, qui connoissoient, dit-on, et s'attachoient à la vérité ². » Chez elle, comme chez sa maîtresse des novices, « la vérité », traduisons le Jansénisme, n'eut aucune peine à germer. Nous la reverrons, en 1748, dans la charge de sous-prieure. Nous verrons aussi, à ses côtés, deux sœurs, Marguerite et Charlotte Frigery, d'origine suédoise, entrées, la première en 1721, la seconde en 1724, après avoir été endoctrinées par un *appelant*, l'abbé Bridal ³.

Grâce aux nouvelles recrues et grâce peut-être à des défections parmi les anciennes, les jansénistes finirent par former la majorité et par occuper les principaux offices. Il faut le dire cependant, à l'honneur du monastère : il y eut toujours, jusqu'à la fin de la crise, un certain nombre de religieuses fidèles. Telle fut la sœur Adrienne Elisabeth de saint Joseph (demoiselle de Boufflers), décédée le 24 décembre 1745, après quarante-neuf ans et cinq mois de religion. Sa lettre circulaire mentionne sa « grande uniformité et fidélité dans ses exercices de piété et sa participation fréquente

1. *Bibl. de l'Arsenal*. Ms. 5803, p. 407. La lettre, datée du 24 mars 1764, est adressée à M. conseiller de la cour des Monnaies par une religieuse « qui en est à sa 7^e lettre de cachet. » Cette religieuse janséniste écrivit d'autres lettres. La dernière du recueil, datée de 1768, est écrite de l'abbaye de Lieu-Dieu à Beaune.

2. *Ibid.*

3. *Nécrologe*, t. I, p. 74,76 ; t. II, p. 213.

aux divins sacrements ¹. » La Mère Louise de saint Augustin, janséniste, ne pouvait s'exprimer plus clairement ni en dire davantage. Mais une note manuscrite, de date plus récente, ajoute ce commentaire, qui complète les lignes précédentes : « Cette chère sœur a toujours conservé la plus entière et la plus parfaite soumission à toutes les décisions de notre Mère la sainte Eglise. »

A partir de 1713, la pierre de touche du Jansénisme fut l'opposition à la Bulle *Unigenitus*, condamnant cent une propositions des *Réflexions morales* de Quesnel. Etre opposé à la Bulle ou appelant fut donc le trait distinctif des carmélites inféodées à la secte. Nous ne croyons pas qu'il faille y joindre, sinon par exception ², l'attachement aux convulsions, pourtant assez à la mode, de 1730 à 1750. Leur Jansénisme fut surtout doctrinal. C'était celui de Duguet et de Nivelles, qui semblent avoir été leurs conseillers, et celui de Philippe Hecquet, leur médecin, qui était en même temps leur locataire et ami. Elles se distinguèrent par un autre trait : la prudence. Soit par pudeur, soit par crainte, elles tâchèrent d'éviter le scandale et de ne pas attirer l'attention. On prétend qu'elles ne communiquaient pas avec les personnes trop compromises et qu'elles auraient été inconsolables, si leur nom avait paru dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, organe officiel du parti ³. Néanmoins elles ne réussirent pas à dissimuler leurs sentiments. Dès le début, le Saint-Siège en fut instruit, puisque Clément XI révoqua en 1719 « la commission qu'il avait donnée l'année précédente d'informer en particulier sur les vertus et les miracles de la vénérable Mère Magdeleine de saint Joseph ⁴. »

1. *Lettres circulaires*, t. I, p. 491.

2. Dom Lataste signale une sœur « qui lui prêche l'appel, les miracles de M. Pâris et les convulsions. » (*Bibl. Nat. Ms. f. fr. 17.719, fol. 139*).

3. *Lettres apologétiques pour les carmélites du faubourg Saint-Jacques de Paris* (S. 1.) 1748, première lettre, p. 3. Cet ouvrage anonyme, attribué à l'abbé Gaultier, comprend cinq lettres. L'auteur avoue qu'il n'a pu être renseigné par les religieuses. « Il faut donc se contenter, écrit-il, de ce que l'on a pu apprendre par différentes voies », p. 8.

4. Arch. du carmel. Ms. (*Relation de l'introduction et de l'expulsion du Jansénisme dans ce monastère*). On se rappelle que l'abbé Boursier devint en 1718 directeur de la sœur Anne de saint Augustin. Cela suffisait à éclairer le pape. Le décret révocatoire de Clément XI fut à son tour révoqué

*
* *

Durant tout le cours du ^{xvii}e et le commencement du ^{xviii}e siècles, le monastère de l'Incarnation passa pour le plus régulier et le plus fervent de Paris. Que devint-il, sous l'influence janséniste, qui s'exerça environ trente ans ? Les carmélites de Saint-Denis, qui vont nous fournir la réponse à cette question, ont divisé leur rapport à Dom Lataste en trois parties. La première comprend les comptes de la maison ; la seconde, les « affaires du temps » ; la troisième, les points de la règle. Nous suivrons le même ordre, en nous bornant aux remarques les plus importantes.

Ce que les religieuses commissaires observèrent d'abord dans les comptes, ce fut un désordre inextricable. Entre 1727 et 1733, ces comptes n'avaient pas été arrêtés ni signés, comme la règle l'exige, par la prieure, la sous-prieure et la dépositaire. Pour les années suivantes, jusqu'en 1745, il était impossible d'établir les recettes et les dépenses, tant les journaux avaient été mal tenus. De 1745 à 1748, aucun compte n'avait été fait. Le désordre s'aggravait de la dissimulation et du faux. « Des sommes considérables » avaient été « reçues et non couchées en recettes ¹. » Les articles des aumônes pour les années 1725 et 1726 avaient subi un grattage. A l'un d'eux, on reconnaissait cependant un nombre de quatre chiffres, dont le premier était un sept ; d'où il résultait que les aumônes avaient dépassé de moitié le taux ordinaire, sans que rien justifiait cette augmentation. De nombreuses feuilles des journaux avaient été couvertes de papiers collés, pour empêcher d'en lire le texte ; d'autres avaient été déchirées et remplacées par des feuilles d'une écriture différente. Dans l'espace de trente ans, on avait vendu des vases sacrés et des ustensiles en argent de l'église, pour la somme de cent-huit mille livres. On avait vendu aussi des ornements de valeur et une agrafe en diamant, dont le prix n'était pas mentionné au chapitre des recettes. Malgré la

en 1756 par Benoît XIV. Faisons remarquer, à ce propos, que la doctrine de la Mère Madeleine n'était pas en cause.

1. *Bibl. Nat.* Ms. f. fr. 17.719, fol. 101.

vente de ces objets précieux, on n'avait pu éviter le déficit. Les commissaires de Saint-Denis n'en citent pas le montant. Mais l'auteur des *Lettres apologétiques* reconnaît qu'il fut très élevé, puisqu'une sœur dépositaire avait acquitté en huit ans pour quatre-vingt mille livres de dettes. Aussi, pour remédier à la mauvaise gestion de cette période, fallut-il recourir, de 1753 et 1760, à de gros emprunts ¹. Ces dépenses extraordinaires, que n'expliquait pas le nombre décroissant des vocations, furent affectées en grande partie aux prêtres *appelants*, « qui entretenoient les religieuses dans leur façon de penser ². » Une autre partie fut consacrée à des libelles contre le roi et contre l'Eglise, imprimés clandestinement dans le monastère et distribués au dehors ³.

« Les affaires du temps » concernaient le Jansénisme et les questions qui s'y rapportaient. Le tableau qu'en ont tracé les commissaires de Saint-Denis, d'après leur propre témoignage ou celui des sœurs fidèles, s'appliquait spécialement à l'année 1748. Ces affaires préoccupaient beaucoup les carmélites gagnées à la secte. C'était, même parmi les converses, le sujet habituel de leurs entretiens et de leurs lectures, qu'alimentaient les *Nouvelles ecclésiastiques*, les *Instructions* de Singlin, la *Bible* de Sacy, la *Morale* de Nicole, l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury ⁴. Elles faisaient plus de cas de ces ouvrages que de leurs Constitutions, dont une d'entre elles parlait avec mépris et excusait la prétendue pauvreté, en disant que sainte Thérèse les avait composées un an avant sa mort, quand son esprit commençait à baisser. Ces égarées, qui négligeaient la dévotion à leur sainte Mère et même à la sainte Vierge, entouraient d'une vénération scrupuleuse les saints du parti. Celle-ci portait à son chapelet un reliquaire rempli de « chiffons » ayant appartenu à Saint-Cyran, à Quesnel, à de Pontchâteau, à Pâris ; celle-là se levait à deux heures du matin « en mémoire de M. Pâris, qui, à ce qu'on dit, se levait ordi-

1. Voir le ch. XIII.

2. Arch. du carmel (Relation).

3. *Ibid.*

4. L'abbé Fleury plaisait aux Jansénistes par ses tendances gallicanes; Mais il n'était pas janséniste. Abbé François GAQUÈRE, *La vie et les œuvres de Claude Fleury*. Paris, 1925, p. 474-476.

nairement à cette heure-là ¹. » Divisées sur le reste, elles s'accordaient sans peine sur ces questions, surtout quand la sœur Anne de saint Augustin, la théologienne du groupe, les réunissait en assemblée secrète, pour les maintenir dans leurs dispositions.

Les sacrements n'étaient pas plus en honneur que le culte des saints. Pour contrarier la prieure, il suffisait de lui demander la permission de se confesser. Les communions étaient rares et pourtant trop fréquentes. Plusieurs religieuses, renouvelant le sacrilège commis à Port-Royal, se communiaient elles-mêmes, dans leur cellule, avec des hosties que des prêtres jansénistes avaient procurées furtivement. Cette manière d'agir, qu'elles comparaient à celle des premiers chrétiens, traqués par les persécuteurs, avait été fort louée en récréation. Elles tenaient des propos semblables au parloir, devant les personnes du monde ; elles y blâmaient les prêtres qui ne récitaient pas, à haute voix, le canon de la messe, à la façon des Jansénistes ; elles se consolaient des épreuves futures, à la pensée que les « supérieurs n'avaient pas de droit ni de pouvoir sur l'âme, comme le diable n'en avoit point eu sur celle de Job, Dieu ne lui ayant donné que le pouvoir de tourmenter son corps ². »

Il n'est pas étonnant que, méprisant les Constitutions de leur Ordre, elles aient fait des infractions nombreuses à la règle. La clôture n'était plus assurée. Elles avaient pratiqué au clocher de l'église une ouverture que rien ne justifiait, par laquelle on pouvait communiquer avec le dehors. Elles allaient au parloir sans tierce et n'avaient aucun scrupule d'y demeurer pendant les exercices de la communauté. Elles ouvraient facilement les grilles, même devant des personnes qui n'étaient pas leurs proches parentes. Elles chantaient rarement la messe et elles prolongeaient les Vêpres durant une heure, de manière à supprimer le temps de la lecture. Pareillement, elles omettaient l'examen de conscience, après Matines, et le remplaçaient par des prières vocales. Leurs cérémonies manquaient d'uniformité et de dignité. Les unes se servaient d'un bréviaire en latin et en français ; d'autres, d'un

1. *Bibl. Nat. Ms. f. fr. 17.719, fol. 103.*

2. *Ibid.*

bréviaire parisien, alors que le bréviaire romain en latin était seul autorisé. Le chapitre, obligatoire une fois par semaine, n'était presque plus tenu depuis plusieurs années. On observait mal le silence ; on se dispensait des récréations et on se rendait visite dans les cellules, selon son caprice. La mortification laissait à désirer. On faisait usage de café et de chocolat, dont on avait amassé une grande provision, ainsi que de sucre. La consommation du vin était bien supérieure à celle qu'exigeait le service des messes. Cependant on n'en servait pas aux malades, que l'on traitait, du reste, avec peu de charité. Sur une petite table voisine de l'infirmerie, on trouvait toute la journée, à sa discrétion, des sirops et autres rafraîchissements. Plusieurs possédaient des coffres, des cassettes, des armoires ; portaient des voiles trop fins, des manteaux trop longs et se lavaient le visage avec des eaux de senteur. Nous pourrions continuer la liste de ces manquements à la règle. N'ayons garde pourtant d'omettre que nous n'avons relevé, nulle part, aucun soupçon contre la moralité. Aux jansénistes du carmel, on pourrait appliquer le mot que M. de Péréfixe disait à Mme de Guéméné, désignant celles de Port-Royal : « Elles sont pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons. »

On a célébré longtemps le Jansénisme comme une ère de rénovation religieuse. Jusqu'à la fin du xvii^e siècle, de nombreux adeptes, qui s'attachaient à la morale plutôt qu'à la doctrine, purent accréditer cette illusion. Il n'est plus permis de l'entretenir. M. l'abbé Brémond a surabondamment montré ¹ que la renaissance catholique ou contre-Réforme existait avant le Jansénisme et que, dans la plupart de ses courants, elle en demeura distincte. L'histoire nous apprend aussi qu'après le xvii^e siècle, lorsqu'il fut entré dans la phase doctrinale et querrelleuse, le Jansénisme contribua autant, sinon plus, que le Quiétisme à ruiner dans les cloîtres la vie contemplative. C'était inévitable. Il relâchait les liens avec Rome, centre de la catholicité ; il éloignait des sacrements, source principale des secours spirituels ; il absorbait et desséchait l'âme par des discussions oiseuses et stériles ; il détruisait le recueillement et la paix, sans lesquels l'oraison est

1. Dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*.

impossible ; il exaltait l'orgueil, le pire obstacle à la vie intérieure. Nous avons vu en quel état il avait réduit, au bout de trente ans, le carmel de l'Incarnation et comment, malgré la présence continue de religieuses fidèles, du plus régulier et du plus fervent monastère de Paris il avait fait un des plus relâchés ¹. Encore quelques années et les désordres les plus graves auraient pu s'y produire, si Dom Lataste n'avait coupé le mal par la racine.

Ce bénédictin célèbre, né à Bordeaux en 1692, était prieur des Blancs-Manteaux à Paris, quand, un de ses écrits ayant été censuré par la Sorbonne et déferé au chapitre général de son Ordre, il résigna son titre, pour échapper aux difficultés qu'on lui créait. En échange, il obtint en 1738, grâce à l'estime du roi, l'évêché de Bethléem ². Ayant crû en dignité et acquis de l'indépendance, il fut chargé de missions ou fonctions importantes et délicates. Ainsi, par ordre de Louis XV, il assista le 23 avril 1741, en qualité de commissaire, au chapitre des Pères de la Merci, afin de veiller à ce qu'il ne s'y passât rien de contraire aux statuts de leur congrégation. Ainsi, à une époque critique, il fut nommé visiteur général du Carmel. C'était un esprit cultivé. Il a publié, sous le titre de *Lettres théologiques* ³, un ouvrage contre les convulsions et les miracles attribués à l'intercession du diacre Pâris.

1. Ce fut sans doute une des raisons pour lesquelles les professions diminuèrent sensiblement. Jusqu'en 1731, il y en avait régulièrement une ou plusieurs par an. Or de 1732 à 1736, il n'y en eut aucune ; une seule en 1737 ; aucune en 1738 et 1739 ; deux en 1740 ; aucune en 1741, 42, 43 ; deux en 1744 (*Lettres circulaires*, t. II, p. 415-417).

2. Cet évêché, le plus petit de France, était situé dans un faubourg de Clamecy (Nièvre). Il comprenait seulement un hôpital, une chapelle et quelques milliers d'habitants. L'hôpital, désigné d'abord sous le nom de Panthenor, avait été fondé par Guillaume II, comte de Nevers, en 1117. Guillaume IV, sur le point de mourir en Terre Sainte, en 1168, en fit don à l'évêque de Bethléem, au cas où il serait chassé de son siège par les infidèles, ce qui arriva. L'évêque de Bethléem vint s'établir à Panthenor, qui prit alors le nom de Bethléem, devenu par suite de l'évolution du langage : Beyan. Nous devons cette remarque à l'obligeance du chanoine Meunier.

3. Ce fut pour une de ces lettres, jugée hétérodoxe, qu'il encourut les foudres de la Sorbonne et du Parlement. L'auteur y soutenait que le démon pouvait opérer des prodiges ayant pour but le bien des âmes. (*Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du tems*. Paris, 1740).

Outre des lettres aux carmélites et des notes relatives au Jansénisme, qui régnait dans plusieurs couvents de leur Ordre, il a encore écrit, en vers, deux petits ouvrages de spiritualité : *Voïage d'une jeune carmélite de Saint-Denis au Ciel* et *Dialogues d'un directeur avec une religieuse sur les richesses* ¹.

Selon la tactique qu'ils employaient à l'égard de leurs adversaires, les Jansénistes, qui ne lui avaient point pardonné de s'être soumis à la Bulle, après avoir été *appelant*, profitèrent de sa mission au faubourg Saint-Jacques pour tracer de lui un portrait odieux. Ils lui reprochèrent d'avoir demandé au pape, lui bénédictin voué au maigre, la permission de faire gras et d'en avoir usé le jour même de son sacre, à la table de l'archevêque, M. de Vintimille, réputé pour sa bonne chère. Ils essayèrent de le ridiculiser par un incident banal, où il commit tout au plus de l'imprudence. Voulant s'assurer par lui-même si, au carmel, la porte du clocher ne conduisait pas, comme le bruit en avait couru, à quelque cachette dans le *Petit logis*, il explora les lieux, en compagnie de plusieurs carmélites et sous la direction de la Mère Le Nain de Tillemont, fort capable de lui jouer un mauvais tour. Pour entrer dans le grenier, dont la clef, comme par hasard, était introuvable, le prélat fut obligé de prendre une voie détournée, de monter par un escalier étroit, de s'engager avec ses compagnes dans la gouttière, d'enjamber un espace vide, pour passer d'un toit sur l'autre. Bref il se donna beaucoup de peine, fit une entorse à sa dignité, tout cela pour ne rien découvrir. Renseignés par la Mère Le Nain, les Jansénistes se gaussèrent de sa déconvenue et

1. Bibl. de l'Arsenal. Ms. 2366. On lit, à la fin du volume, qui comprend 206 pages : « Ces deux petits ouvrages ont été composés pour les religieuses carmélites de Saint-Denis en France, par feu Mgr de la Taste, évêque de Bethléem, leur saint et respectable supérieur. » Voici un échantillon de cette poésie :

« Comment souffrir qu'une religieuse,
Qui sert Jésus depuis plus de trois ans,
Faute de lait (consolation) devienne une pleureuse ?
Allés, ma sœur, vivre avec les enfants. » p. 114.
« Une sœur triste aux autres pèse
Et tout va la blesser au cœur.
Aussi la prudente Thérèse
Ne vouloit pas de triste sœur. » p. 139.

de son expédition un peu burlesque dans le royaume des chats. Ils allèrent enfin jusqu'à l'accuser d'être un faux personnage, en des termes que nous nous excusons de citer. « Parmi tant de traits différens qui le composent, on voit du premier coup d'œil qu'il en est un qui domine et qui enchérit sur tous les autres ; je veux dire le faux. Oui, quelque forme qu'il prenne et quelque personnage qu'il joue, perpétuellement le faux l'accompagne. Faux frère dans sa congrégation, faux théologien dans ses écrits ; faux Pasteur dans l'Eglise ; faux zéléteur parmi les Constitutionnaires ¹. De quel poids peuvent donc être des accusations qui n'ont pour garant et pour appui qu'un homme dont les mœurs, la vie, les ouvrages, les démarches et les entreprises ne sont qu'un tissu d'imposture et de fausseté ² ? »

*
* *

Laissons le pamphlet et revenons aux événements. Quand il fut nommé visiteur du Carmel, en 1747, Dom Lataste savait que le Jansénisme s'était infiltré au couvent de l'Incarnation. Il commença par en écarter les locataires suspects logés dans la maison de la cour, comme l'abbé de Circourt, le comte d'Osmond, frère de la prieure, et Mlle Guesnon, qui, de toute évidence, servaient d'intermédiaires entre les gens du parti et les religieuses. Mais comment, après un essai infructueux de la persuasion, extirper le mal du couvent lui-même ? Un fait, par ses conséquences imprévues, fournit au prélat l'occasion d'intervenir. Le 7 octobre 1747, le supérieur, M. de la Marre, mourut âgé de plus de quatre-vingts ans. Ce chanoine et grand pénitencier de Notre-Dame avait suivi dans ses variations le cardinal de Noailles ; appelant de la Bulle, à l'exemple de Son Eminence, et révoquant son appel, après que Son Eminence eut révoqué le sien. Au début de sa supériorité, il exhorta les religieuses à se soumettre. Mais par sénilité ou par défaut de zèle, il ne tarda pas à les laisser en paix sur ce point. Tout au plus, pour acquit de conscience, osait-il, de temps à autre,

1. Les partisans de la Bulle.

2. *Apologie sommaire des Carmélites du faubourg Saint-Jacques*. (S. I.). 1749, p. 32. Cet écrit anonyme est joint aux *Lettres apologétiques* dans l'édition de la Bibl. nationale que nous avons eue entre les mains.

leur rappeler paternellement qu'il ne fallait rien dire entre elles contre la soumission ni admettre au parloir ceux qui désireraient en parler : « ordres qu'on recevoit toujours avec une apparence de respect et sans résistance, mais qu'on violoit tous les jours sans difficulté ¹. » Pour nos jansénistes qui voulaient agir à leur tête, c'était le supérieur rêvé. M. de la Marre, avons-nous dit, était mort le 7 octobre, dans la nuit. Or le matin du même jour, dès huit heures, la lettre suivante de la prieure annonçait à Dom Lataste, avec son décès, l'élection de son successeur.

Monseigneur,

« L'on vient de nous apprendre la mort de M. l'abbé de la Marre, notre supérieur, qui nous a comblées de ses bontés pendant tous le tems qu'il a exercé cet office de charité dans notre monastère. Nous en sommes vraiment pénétrées de douleur et de reconnoissance. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Grandeur l'acte d'élection que nous avons faite de M. l'abbé Boucher, pour vous supplier, Monseigneur, d'avoir la bonté de nous le faire confirmer. Nous attendons cette grâce, dont nous serons aussi reconnaissantes que de toutes celles dont nous vous sommes encore redevables ². »

La signataire de cette lettre, en apparence respectueuse, mais en réalité très impertinente, était une demoiselle du Meni d'Osmond, en religion Mère Louise de saint Augustin. Elle avait fait profession, en 1710, avait été élue prieure pour la première fois en 1734 et réélue en 1737. Depuis 1742, elle exerçait la même charge. Nous connaissons d'elle une pièce, datée du 15 novembre 1736, que nous croyons unique dans les annales du Carmel. C'est un acte sur parchemin, instituant le sieur Lafont lieutenant-général de la châtellenie de Chaveroches et débutant par ces mots : « Louise de saint Augustin, prieure des Religieuses carmélites du grand couvent de la Réforme de sainte Thérèse établi à Paris, Dame de Chaveroches et autres lieux etc., à tous ceux qui ces présentes verront salut ³. » Dame de Chaveroches et « de Pimbes-

1. *Bibl. nat.* Ms. f. fr. 17.719, fol. 116.

2. *Ibid.*

3. *Arch. nat.* L. 4046, cote S.S. 43^e liasse, pièce 8.

che », avons-nous envie d'ajouter, avec Racine dans les *Plaideurs*¹. Ce n'est point en ces termes pompeux que les filles de sainte Thérèse ont l'habitude de décliner leurs titres et qualités. De quels sarcasmes et avec quelle indignation, l'humble Réformatrice d'Avila eût tancé cette prieure prétentieuse, qui singeait les grands seigneurs et même le roi, délivrait des lettres patentes, avec adresse et salut, faisait sonner bien haut ses châtelaneries, apposait avec complaisance, sur un beau parchemin, le sceau de son monastère !

Quand on relit cette pièce, on s'étonne moins des procédés que la Mère Louise de saint Augustin employa, pour éviter le contrôle de son visiteur, et de la précipitation cavalière dont témoignait la missive qu'elle lui adressa. Dom Lataste en sentit l'inconvenance et en devina le motif. La prieure et ses compagnes jansénistes avaient voulu donner à M. de la Marre un successeur aussi accommodant que lui et, dans la crainte d'être contrecarrées, elles s'étaient hâtées de mettre leur visiteur devant le fait accompli. Le prélat répondit par cette lettre où, sous une ironie contenue, perçaient le blâme et la menace. « Ce n'est pas perdre le tems, ma révérende Mère. Peut-être auroit-il été convenable que vous m'eussiez communiqué votre idée, avant que de l'exécuter. Peut-être même que votre précipitation à vous choisir un supérieur, dans la conjoncture présente, n'opérera pas un effet salutaire. Ce ne sera pas ma faute. Je vais envoyer à Mgr le nonce votre acte d'élection : il en décidera selon sa sagesse ². »

Le nonce, à l'exemple de ses prédécesseurs ³, refusa de confirmer une élection faite par une communauté rebelle au Saint-Siège et un élu qui n'offrait pas les garanties suffisantes. L'abbé Boucher était en effet fort dévoué aux Jansénistes. Au lieu d'apporter

1. II, 4.

2. *Bibl. nat.* Ms f. fr. 17.719, fol. 116.

3. Sur leur refus, les carmélites avaient eu recours à l'archevêque de Paris. Mais pour M. Boucher, elle ne s'adressèrent pas à M. de Beaumont, qu'elles savaient moins tolérant que le cardinal de Noailles ou M. de Vintimille. De fait, M. de Beaumont refusa de confirmer l'élection que les Bénédictines de la Ville-Levesque, dévouées aux *appelants*, avaient faite en même temps de M. Boucher et il conseilla à celui-ci de ne pas accepter la supériorité du carmel.

au visiteur du carmel le concours qui lui était nécessaire, en des circonstances difficiles, il n'aurait rien négligé pour entraver ses desseins. Dans un esprit de conciliation, Dom Lataste proposa l'abbé d'Agout, chanoine de Notre-Dame, qui, « sans penser comme les Jansénistes, n'en étoit point haï ¹. » Mais la prieure imagina différents prétextes pour le trouver inacceptable. Alors jugeant toutes ses remontrances inutiles, le prélat attendit les événements. Sur le conseil des Jansénistes, les carmélites élurent l'abbé Guéret, qui, paraît-il, ne s'était soumis tardivement à la Bulle que pour mieux lui désobéir. En tout cas, il favorisait la secte et, pour ce motif, le nonce ² et l'archevêque refusèrent de l'approuver, au désespoir des carmélites, comprenant qu'elles n'échapperaient pas désormais à l'autorité de leur visiteur. « Pour avoir fait contre son avis des choix qu'on ne pouvoit confirmer ³ », elles tombèrent de plein droit sous sa juridiction directe et unique.

Devenu juge de la situation, Dom Lataste chercha les moyens d'y remédier. Les trois suivants lui furent suggérés ou lui vinrent à l'esprit. « Le premier fut de faire sortir de Saint-Jacques un tiers des religieuses, pour être dispersées en divers couvents, et d'y faire venir un pareil nombre de religieuses soumises. Ce système avoit du bon ; mais M. de Bethléem représenta que, ne connoissant point ces filles, c'étoit risquer de garder celles qui méritoient le plus d'être dispersées et de disperser celles qu'il seroit bon de garder ⁴. » Ce moyen fut écarté, du moins pour un temps. On proposa ensuite à Dom Lataste de faire une visite régulière et on lui en représenta de tels avantages qu'il s'y résolut d'abord. Mais, à la réflexion, il reconnut qu'elle produirait de l'éclat sans aucune utilité, parce que les « sœurs ne diroient mot, les unes par crainte, la plupart par système et qu'ainsi il ne seroit pas plus instruit

1. *Bibl. nat.* Ms f. fr. 17719, fol. 118.

2. A cette occasion, il écrivit à la prieure une lettre où on lisait ces lignes : « Recourir au Saint-Siège pour vos actes et vos privilèges et en même temps lui refuser le respect et la soumission dans le point le plus capital, tel qu'est un jugement de l'Eglise universelle en matière de doctrine, c'est une conduite qui doit vous paroître étrange à vous-même, si vous voulés y faire une mûre réflexion. » *Ibid.*, fol. 119.

3. *Ibid.*, fol. 120.

4. *Ibid.*

à la fin de sa visite qu'il l'étoit alors du véritable état de leur monastère, des liaisons qu'on y avoit, des livres qu'on y lisoit, des discours qu'on y tenoit ¹. » Un seul moyen parut efficace à Dom Lataste ; ce fut d'introduire au faubourg Saint-Jacques une prieure et quelques religieuses de l'Ordre et de leur confier la mission de s'entretenir avec les sœurs de la maison, d'examiner le temporel et le spirituel, et de rendre compte de tout ce qu'elles auraient observé. On prendrait ensuite les mesures dictées par les circonstances. Telle fut la solution adoptée, d'accord avec la cour, qui s'intéressait beaucoup à cette affaire.

Pour une pareille mission, il fallait choisir une prieure réunissant de rares qualités d'esprit et de volonté. Le choix de Dom Lataste se porta sur celle de Saint-Denis, Mlle de Dillon, en religion Mère Catherine Dorothee de la Croix, qui avait déjà fait ses preuves. Professe à Pontoise, elle conçut le projet d'extirper le Jansénisme du carmel de Saint-Denis, fut approuvée de ses supérieurs et réussit parfaitement. Ce n'était pas une femme ordinaire, si l'on en juge par le portrait que Dom Lataste en a tracé. « Il nous faut pour cette opération, écrit-il, une fille de qualité et celle-ci est d'un nom également chéri et estimé en France. Il faut une fille d'une foi ferme et qui ait du courage et celle-ci monteroit sur l'échaffaud avec jubilation pour la soumission aux Pasteurs et, quoique humble à se croire absolument incapable de tout, elle est si obéissante néanmoins que, pourvu que la voix de ses supérieurs se fasse entendre, elle entreprendroit sans hésiter de marcher sur les eaux. Avec cela beaucoup d'esprit, des façons très aimables et une si éminente sainteté que les religieuses qui la connoissent et les confesseurs qui savent son cœur à fond la regardent comme une sainte Thérèse ². »

Informée des vues de Dom Lataste sur elle, la Mère Catherine accepta d'avance le fardeau, non pourtant sans appréhension. Elle craignait, une fois sa mission remplie, de rester au faubourg Saint-Jacques en qualité de prieure. Elle a exprimé ses sentiments et s'est peinte elle-même, sur un ton de confiance filiale,

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, fol. 140.

dans la lettre suivante, qu'elle écrivit à son visiteur, le 24 décembre 1747. On y remarquera l'esprit, l'élégance et même un certain badinage, qui porte la marque de l'époque. L'abbé de Combes, alors décédé, dont il est question, avait été à la fois supérieur du carmel de Pontoise et des Missions étrangères. Quant à M. de Mirepoix, c'était l'ancien évêque de cette ville, Jean François Boyer, devenu précepteur du dauphin. Il avait d'abord douté du succès de la Mère Catherine à Saint-Denis, tandis que l'abbé de Combes, très confiant, encourageait son entreprise. Au début de sa lettre, celle-ci fait allusion à deux carmélites jansénistes de Riom, dont l'évêque de Bethléem venait de lui annoncer la soumission.

« Les bonnes nouvelles que vous nous avez envoyées hier au soir nous ont toutes comblées de joie, mon Père. Vous avez ici des filles vraiment zélées. Nous avons chanté le *Te Deum*, après nos Complies en action de grâces du retour de nos deux pauvres sœurs. Voilà qui doit bien encourager à mettre de bonnes catholiques parmi ces chères égarées. J'étois si pleine de cette bonne aventure aux pieds de notre bon Maître jusqu'à mon coucher que l'imagination, apparemment frappée de zèle et d'ardeur pour la conversion de mes sœurs aveugles, m'a occasionné le plus singulier des rêves. Car n'ayant point pu dormir la nuit précédente, à cause d'un vent à faire trembler, j'étois fort en train de passer une bonne nuit qui a été telle en effet. Mais je ne comptois pas sur une vraie satisfaction que j'ai eue. Mon Père, si par excès de confiance je n'avois pas déjà hasardé ma réputation auprès de vous cent fois, vous ne sauriez pas mon beau rêve. Peut-être aurai-je des ordres de cette affaire de manger quatre potages par jour ? Mais je fais la folle avec mon Père. Venons donc au singulier rêve. Assurément, je n'avois pensé ni à M. de Mirepoix ni au cher abbé de Combes. Avec son air de tendresse et de paix qui charmoit en lui, il m'a dit, mais cela absolument avec ce même accent de bonté que vivant : mon pauvre enfant, M. de Mirepoix a des craintes sur l'exécution du projet de S. Jacques ; écrivez-lui ; votre lettre luy fera impression. Moi, le croiant vivant et dans ma joie je l'ai pris par la main et lui ai dit qu'il sçavoit bien la répugnance que je sentoais à me produire et, tout du même ton que vivant, il m'a répondu : Innocente, vous n'êtes bonne à rien

et pas sainte et m'a fait entendre que, malgré cela, je faisais glorifier Dieu. Voilà mon histoire. Mais sincèrement j'aurais juré le voir et, à mon réveil, j'ai vu le faux. Je vous assure que, s'il me rend une seconde visite, je le prierai d'aller parler à l'oreille de M. de Mirepoix. Mais le respect et l'obéissance que j'ai toujours eue pour lui semblent me forcer de vous dire ceci. Riez en, tout à votre aise. Mais de quoi je ne ris pas et qui me renforce quelques fois mon zèle, c'est l'appréhension qu'il ne se termine par le priorat de S.-Jacques. Je suis obligée en conscience de vous avouer qu'à moins qu'il n'y ait du péché formel, après mes trois ans, plus de gouvernement pour moi. Et comptez, mon Père, que je puis servir à vos projets plus efficacement dans toute qualité que celle de Prieure. Je ne vous dis ceci que, parce qu'à votre dernière visite, vous m'avez laissé entrevoir que peut-être vous nous enverrez à S.-Jacques. A notre premier entretien, je vous dirai mes petites idées pour ménager une Prieure pour cette maison. Vous me verriez bien autrement zélée, si j'avois une certitude que cela ne tombera pas sur moi. J'espère de votre bonté pour moi que vous entrerez dans mes vues, qui me paroissent venir du bon Dieu. Mais quelle lettre ! C'est pour réveiller mon père, ce soir, en attendant la messe de minuit ¹. »

Le rêve de la Mère Catherine se réalisa. Le 29 février 1748, un ordre du roi lui confia la mission prévue. Elle partit le 7 mars, accompagnée de sa sous-prieure, la Mère Anne de l'Enfant-Jésus (de la Roche) et de sa dépositaire, la Mère Marie-Madeleine du saint Esprit (de Kouriou de Noisant). Toutes trois s'arrêtèrent au carmel de la rue Chapon, pour y passer la nuit. Dom Lataste, qui les y avait amenées, vint les reprendre en carrosse, le lendemain matin, par une température glaciale, et les conduisit au grand couvent, qui, la veille avait été prévenu de leur arrivée. La première entrevue fut aussi froide que la température. Cependant, au bout de quelques jours, malgré la vigilance de la Mère Le Nain de Tillemont, sous-prieure, les commissaires de Saint-Denis réussirent à distinguer des visages amis et à connaître les cinq ou six religieuses fidèles, sur les trente que le monastère comptait. Elles

1. *Ibid.*, fol. 120.⁶

se concertèrent avec les sœurs Angélique de Jésus (du Chalard) et, Madeleine de saint Augustin (de Fredo), se rencontrèrent secrètement la nuit et ensemble commencèrent à recueillir les éléments du rapport que nous avons analysé plus haut ¹.

Pour assister à une profession, la Mère Catherine retourna au carmel de Saint-Denis. Pendant son absence, qui dura du 23 au 26 mars, un chapelain, l'abbé Lecaille, administra les derniers sacrements, sur la demande de la prieure, à une janséniste obstinée, qui depuis sept ans n'avait pas rempli son devoir pascal, la sœur Anne de sainte Madeleine (Le Sellier). Dans les mêmes jours, Dom Lataste découvrit une autre irrégularité. A défaut de leur confesseur ordinaire, les carmélites s'adressaient à un prêtre âgé et sourd de Saint-Benoît, l'abbé Mesnier, qui n'exigeait pas leur soumission à la Bulle. Ses pouvoirs ayant cessé, par ordre de l'archevêque, il fallut lui chercher un remplaçant. Dom Lataste offrit à la prieure de le choisir dans une des trois maisons de l'Oratoire. A cette occasion, la Mère Louise de saint Augustin perdit toute mesure. Elle prétendit que le visiteur enlevait à ses religieuses la possibilité de se confesser. Convaincue de mensonge, elle tenta de se justifier, en déclarant que les Oratoriens, sollicités, avaient refusé leur ministère. Aussitôt Dom Lataste fit venir trois prêtres de la Doctrine de saint Charles. Avant de les recevoir, la prieure et les plus résolues de ses compagnes eurent le temps de tenir conseil et de dresser leur plan. Elles décidèrent qu'elles éprouveraient elles-mêmes les nouveaux venus, l'un après l'autre, qu'elles inviteraient les autres sœurs à se présenter, s'ils se taisaient sur la question de la Bulle, et qu'elles les mettraient en garde, s'ils imposaient la soumission. Comme ils se prononcèrent pour la soumission préalable, leur confessionnal resta vide.

Les commissaires de Saint-Denis avaient signalé le mal, mais étaient impuissantes à le guérir. Dom Lataste avait usé de la persuasion et de la patience en pure perte. Devant l'obstination de la prieure et, nous l'avons vu, devant sa mauvaise foi ; devant l'égarément du plus grand nombre, il crut qu'il n'arriverait jamais à

1. M. François Rousseau en a publié une partie (*Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, t. XLIV, (1917), p. 64-69).

ses fins par les moyens ordinaires et, exaspéré par une longue résistance et par les attaques de ses adversaires, il résolut de recourir au moyen violent qu'il avait d'abord estimé inefficace et dangereux : l'expulsion des plus récalcitrantes. Alors il les connaissait toutes et ne risquait plus de se tromper. En conséquence, le 15 mai, à onze heures du matin, M. Berryer, lieutenant de police, vint demander la prieure, qui, souffrant des jambes, séjournait à l'infirmerie. Appuyée sur un bâton, elle se rendit au parloir, où le magistrat lui remit une lettre de cachet lui ordonnant de quitter son couvent et de se retirer à celui de la rue de Grenelle ¹. Elle dit adieu à sa sous-prieure et à quelques autres de ses filles qu'elle avait fait appeler. Puis elle sortit et, accompagnée d'une tourière, monta dans le carrosse qui l'attendait dans la cour. Après son départ, Dom Lataste nomma supérieure la sœur Angélique de Jésus. Vingt-quatre religieuses protestèrent, par acte du 18 mai, contre cette nomination, qu'elles considéraient comme irrégulière. Une lettre de cachet du 23 donna au visiteur le pouvoir d'introduire des carmélites d'autres monastères et de faire tous les changements qu'il jugerait utiles au bien de l'Ordre ². Accompagné de Berryer, il lut cette lettre devant la communauté. Les opposantes renouvelèrent leur protestation. Cependant la sous-prieure remit les clefs au prélat, qui, procédant à l'installation de la supérieure, la conduisit au chœur, au chapitre, au réfectoire. Un petit nombre de religieuses assistait à la cérémonie, les autres s'étant abstenues pour marquer leur opposition.

La sous-prieure, la Mère Le Nain de Tillemont, s'était résignée, sur une simple lettre d'obédience, à se rendre au carmel de la rue Chapon. Mais le jour fixé, les *appelantes* s'opposèrent à son départ. « Elles se distribuèrent dans tous les endroits où elle pouvoit passer, de sorte que M. de Bethléem, étant arrivé pour la prendre, il fut obligé de s'en retourner sans sa proie ³. » Le len-

1. De Maurepas fit prévenir la prieure de la rue de Grenelle que celle du faubourg Saint-Jacques devait être « recüe et traitée avec douceur. » *Bibl. de l'Arsenal*, Ms. 11.650. (Archives de la Bastille) fol. 267. La lettre de cachet était du 13 mai.

2. *Ibid.*, fol. 272, 285, 308.

3. *Lettres apologétiques*, seconde lettre, p. 32.

demain, une lettre de cachet avait raison de leur résistance. Le départ de la sœur Jaubert, envoyée à Pontoise, fut l'occasion d'une autre scène. La supérieure l'accompagna jusqu'à la porte et, la première portière s'étant cachée, elle pria la sœur de Rochebouet d'ouvrir. Sur son refus, la sœur Jaubert prit les clefs pour sortir ; mais au même moment, la sœur Ferret les lui arracha des mains et les tendit à la supérieure en disant : « Ma sœur, tout se fait ici par la violence ; ouvrez, s'il vous plaît, la porte vous-même : cela ne convient qu'à vous ¹. » La sœur du Belloi avait consenti, sur un ordre du visiteur, à être transférée au carmel de Saint-Denis. Six autres furent envoyées par lettre de cachet, le 9 et 10 septembre, dans d'autres carmels. Ce furent les sœurs de Rochebouet à Amiens, Gamard à Abbeville, de Prélabbé à Orléans, Carpet à Blois, Perdrigeon à Chartres, Ferret à Gisors ².

En même temps qu'il éloignait les récalcitrantes, Dom Lataste introduisait des carmélites d'autres couvents. Quand elles eurent atteint le nombre de quinze, qui leur assurait la majorité, avec celui des religieuses fidèles de l'Incarnation, il fit procéder à l'élection de la prieure. La Mère Angélique de la Miséricorde (de Rails-Pont-Brillant), professe de Guingamp fut élue le 6 novembre ³. Après son élection, la sœur Anne Marie de saint Augustin (de la Tour d'Auvergne), la jugeant irrégulière, rédigea une protestation, qui fut couverte de dix-sept signatures. Cette religieuse avait été, avec les Mères d'Osmond et Le Nain, l'âme de la résistance. Mais son grand âge (elle avait soixante-dix-neuf ans) et sa haute naissance avaient empêché Dom Lataste de l'éloigner. Ce dernier acte l'y détermina. La petite-nièce de Turenne fut envoyée à

1. *Ibid.*, p. 39.

2. Nous ne connaissons pas leur nom de religieuses. Une des exilées déclare que quatre de son couvent furent ensemble chez les Ursulines de Châlons. (Bibl. de l'Arsenal, Ms. 5.803, fol. 417). Ailleurs elle dit qu'elle en était à sa septième lettre de cachet (*Ibid.*, fol. 407). Il est donc à croire que ces malheureuses changèrent souvent de résidence, par suite de leur obstination.

3. *Lettres circulaires*, t. II, p. 25. Elle était arrivée à Paris le 8 mai. Cette élection enlevait ses pouvoirs à la supérieure. La prieure de Saint-Denis et ses deux officières retournèrent dans leur couvent.

l'Abbaye de Maubuisson, où elle mourut « saintement ¹ », nous dit-on, le 11 mars 1753.

Avec elle s'éteignit l'opposition proprement dite. Huit des *appelantes* se soumirent, en particulier la sœur Julie de sainte Thérèse (Legier de Piravaux), que son emploi de dépositaire mettait fréquemment en rapport avec Dom Lataste ². Les autres opposantes formèrent un petit groupe sans influence, vivant un peu en marge de la communauté et s'abstenant de paraître, lorsque Dom Lataste, devenu supérieur, se présentait. Parmi elles se trouvaient les deux sœurs Frigery, celles qui avaient été endoctrinées par l'abbé Bridal. Elles restèrent jusqu'au bout irréductibles. L'une, Charlotte Emilie de Jésus, tombée gravement malade, reçut la visite de Dom Lataste, qui insista en vain pour qu'elle se soumit à la Bulle. Elle mourut le 28 juin 1749, privée des sacrements. A sa sépulture, il n'y eut ni encens ni eau bénite et les prières furent récitées au pluriel. L'autre, Marguerite Thérèse de saint Joseph, fut envoyée au mois d'août suivant à Angers ³. « Des prêtres furieux, lisons-nous dans le *Nécrologe*, la tourmentèrent étrangement pour lui faire recevoir la Bulle ; l'évêque même vint la voir pour tâcher de la subjuguier ; mais elle les terrassa tous par la force de ses réponses ⁴. » Elle mourut le 16 février 1750, comme sa sœur, privée des sacrements « et fut enterrée sans chant ni prières dans un cloître qui n'étoit point béni ⁵. » La Mère Louise de saint Augustin avait déclaré à Dom Lataste qu'elle aimerait mieux aller au martyre que se soumettre à la Bulle. A l'exemple de leur prieure, les deux sœurs Frigery demeurèrent inébranlables, même devant la mort.

1. *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité du dix-huitième siècle*. (S. l.) 1760, t. II, p. 286.

2. *Lettres circulaires*, t. II, p. 12-13, 25-26.

3. Trois autres religieuses partirent en même temps : sœur Elisabeth de saint Augustin (Archambault) pour Guingamp ; sœur Louise-Mélanie de Jésus (Boutet de Franconville) pour Morlaix ; sœur Pélagie de sainte Suzanne (Pinchet) pour Nantes. Leur départ donna lieu à un rassemblement d'au moins quatre cents personnes. Bibl. de l'Arsenal. Ms. 11.650. (Archives de la Bastille) fol. 324.

4. *Ibid.*, p. 233.

5. *Ibid.*

Un tel attachement à ce qu'elles appelaient « la vérité » ne laisse pas d'émouvoir. Il trahissait, au plus intime de l'âme, un drame triste et douloureux, que le P. Rapin n'avait pas soupçonné, quand il traçait, d'un air amusé, ses portraits de jansénistes. Mais il expliquait aussi l'attitude de Dom Lataste à l'égard de ces malheureuses entêtées. On lui a reproché son défaut de patience, de modération, de charité. Il est facile de le critiquer. Reste à savoir si, déployant toutes les ressources du génie et de la vertu, il aurait réussi par des moyens pacifiques. Franchement, nous en doutons. Il y a des cas où le médecin, pour sauver son malade, doit céder la place au chirurgien. A notre avis, le visiteur du carmel se trouva en présence d'un cas semblable et, au point où en étaient les choses, il n'aurait pu le résoudre sans la violence. De cette violence, comparable à celle que les religieuses de Port-Royal subirent, au siècle précédent, les Jansénistes se scandalisèrent. Auraient-ils fait tant de bruit, si Dom Lataste avait échoué ? Ce qui les irrita, semble-t-il, plus que le moyen dont il se servit, ce fut le succès de son entreprise. Ils ne lui pardonnèrent pas d'avoir découvert le désordre qui régnait dans un monastère imbu de leur doctrine, de leur avoir ravi un foyer de propagande et d'y avoir étouffé l'esprit de Saint-Cyran, pour y rétablir celui de sainte Thérèse. Pour eux, ce fut là son vrai crime. Nous y voyons, au contraire, un titre de gloire.

CHAPITRE XX

Cérémonies et prédications

La vie intérieure, par là même qu'elle s'écoule dans l'âme, échappe à nos regards. Mais elle peut être alimentée par des exercices de piété, paroles ou actions, qui tombent sous les sens. Au carmel de l'Incarnation, comme dans tous les autres couvents cloîtrés, la plupart de ces exercices se déroulaient sans témoin du dehors. Il y en avait plusieurs cependant auxquels le public avait le droit d'assister, tout au moins en partie. Telles étaient les cérémonies de la vêtue et de la profession et les cérémonies funèbres; telles étaient aussi les prédications, quand elles avaient lieu dans l'église. Nous dirons ce qu'elles furent et comment elles revêtirent parfois un éclat inaccoutumé.

*
* *

Pour donner plus de vie et d'intérêt à notre récit, nous raconterons la vêtue et la profession de sœur Louise de la Miséricorde, en suivant le *Manuel*¹ de l'Ordre, sans négliger les détails fournis par les contemporains. Mlle de la Vallière était entrée au carmel le 20 avril 1674. En raison de la longue pénitence qui l'y avait préparée, on abrégéa le temps de son postulat. Au bout d'un

1. *Manuel des divers offices divins pour l'usage des religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, érigé en France selon la première observance*. Paris, éd. de 1705, p. 85-92. Nous renvoyons le lecteur à la note que nous avons écrite, au ch. VIII, au sujet de ce *Manuel*.

mois et demi à peine, le 2 juin, elle fut admise à la vêtue. Avant la cérémonie, fixée à onze heures, elle sortit de la maison des tourières, parée comme à Versailles de ses plus beaux atours ; elle salua ses proches et ses amis et fendit la foule des curieux qui se pressait déjà dans la cour. On voyait là toutes les personnes de qualité qui n'avaient pas suivi le roi en Franche-Comté : la seconde Madame, princesse palatine, avec sa belle-fille la jeune Mademoiselle, les duchesses de Guise, de Longueville, de Bouillon, de Mecklembourg ¹, Mme de Caylus, Mlle de Scudéry.

Se dérochant aux marques d'affection et aux compliments, sœur Louise franchit le seuil de l'église et s'arrêta près de la balustrade, où un fauteuil et un prie-Dieu, à côté d'un chandelier avec son cierge, indiquaient sa place. Peut-être, en passant, jeta-t-elle un regard sur le célèbre tableau de Le Brun, où la Madeleine arrache les ornements de sa vanité, les foule aux pieds avec mépris et les arrose des larmes de son repentir. A onze heures, précédée du clergé, où l'on distinguait deux prélats, l'archevêque de Paris et l'évêque d'Aire, elle se rendit à la porte du couvent, tenant son cierge allumé et ravissant tout le monde par sa grâce et sa modestie. La porte s'ouvrit. Les religieuses, formant deux groupes, le grand voile baissé et un cierge à la main, attendaient. Dans sa parure de fiancée, sœur Louise s'agenouilla pour baiser le pied de la croix qu'on lui présentait et, après le chant de l'hymne *O gloriosa Virginum*, tandis que la porte du cloître se refermait, elle gagna le chœur avec ses compagnes et se mit à genoux tout près de la grande grille. De l'autre côté, dans le sanctuaire de l'église, où il était assis, le supérieur, M. Ferret, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet ², commença son interrogatoire.

— Que demandez-vous ?

— La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des sœurs, répondit une voix qui semblait s'élever d'un monde lointain. Le prêtre continua la série des graves questions :

— Ne venez-vous pas de votre bon gré et franche volonté pour recevoir l'habit de cette Religion ?

1. *Gazette* du 9 juin.

2. *Ibid.* « Le curé de S. Nicolas du Chardonnet, supérieur, en fit la cérémonie. »

- N'avez-vous point fait promesse de mariage qui vous oblige ?
- N'avez-vous point été de quelque autre Ordre ?
- N'avez-vous point de dettes surmontantes vos facultés ?
- Avez-vous la volonté de persévérer jusques à la fin de votre vie en cette Religion ?

Sœur Louise fit les réponses appropriées ; puis, à la dernière question, qui résumait toutes les autres : Voulez-vous donc entrer dans cette Religion pour le seul amour et crainte de Notre-Seigneur ? — Oui, dit-elle.

C'était l'instant du sermon. On avait d'abord invité Bossuet. Son secrétaire, l'abbé Le Dieu, a exposé les raisons pour lesquelles il s'était lié « avec les grandes carmélites de Paris. La réputation de leur piété et le désir de les y avancer étoit la principale. Ses amis pieux qui y avoient des parentes ; les seigneurs et dames, M. de Turenne et tant d'autres, qui y étoient attachés ; la duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé, et la princesse de Conti, Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal de Mazarin, deux dames aussi illustres par leurs vertus que par leur naissance, qui fréquentoient cette sainte solitude pour y vivre éloignées de la cour, dans tous les exercices de la piété chrétienne, elles qui estimoient particulièrement notre abbé et l'honoroient de leur protection : tout cela fit naître sa liaison avec cette sainte communauté et l'entretint jusqu'à la mort ¹. » A ces raisons, s'en ajoutait une autre, que n'indique pas l'abbé Le Dieu. Elle était propre à Mlle de la Vallière. Bossuet avait été le principal instrument de la Providence dans l'œuvre de sa conversion. Voilà pourquoi on l'avait invité. Il avait accepté. Mais le voyage de la cour, qu'il était obligé de suivre, comme précepteur du dauphin, le dégagea de sa promesse. A son défaut, on avait songé à Bourdaloue. Lui aussi était très lié à la famille de Condé, amie du carmel et, en cette même année 1674, il avait prêché à la cour une Passion qui avait vivement ému Mlle de la Vallière ². Comme Bossuet, il fut lui-même empêché.

1. *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, publiés par l'abbé Guetté. Paris, 1856, t. I, p. 85.

2. Lettre de Mlle de la Vallière à de Bellefonds (29 mars). (Laitr, *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*. Paris, 1882, p. 406).

Le périlleux honneur de remplacer les deux plus grands noms de la chaire échut à un parent des La Vallière, Jean Louis de Fromentières, évêque d'Aire, qui, de l'aveu unanime, ne les fit pas trop regretter. L'évangile du jour, celui de la brebis perdue, s'adaptait admirablement à la vie de sœur Louise. Profitant de cette heureuse coïncidence, l'orateur célébra, dans les trois points de son discours, la « divine force de la grâce, qui est allé tirer cette âme du fort de ses engagements de la cour et du monde; la douceur de la grâce qui luy applanit toutes les difficultez de la Religion ; la fécondité de la grâce qui nous intéresse dans sa vocation et qui la propose comme un exemple puissant à tout son siècle ¹. » Le sujet fut traité avec un à-propos et une délicatesse qui charmèrent l'auditoire. « Je n'ai jamais ouï de ma vie un si beau sermon », écrivait Mlle de Scudéry ² à Bussy-Rabutin.

Après le sermon, la prieure, qui était la Mère Claire du saint Sacrement, mena sœur Louise dans une pièce voisine, où elle se dépouilla de ses habits somptueux, revêtit la cotte, la robe, le petit voile et se chaussa des alpargates. Elle revint au chœur, où elle reçut des mains de la prieure le scapulaire et le manteau, que le prêtre avait bénits. La vêturc achevée, on entonna le *Veni Creator*. Alors la novice se prosterna sur un tapis de grosse serge, étendu au milieu du chœur, et demeura dans cette attitude, les bras en croix, pendant tout le chant de l'hymne et des oraisons suivantes. A ce moment, des sanglots éclatèrent dans l'église. Madame, qui ne voyait rien, s'imagina que, selon la coutume de

¹ *1. Prise d'habit de Madame la Vallière par Monsieur F. 1675.* (Bibl. de l'Arsenal, Ms. 2233). C'est le sermon imprimé. M. Arsène Houssaye en a reproduit de longs extraits (*Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan*. Paris, 1860, p. 221-227). A côté du sermon imprimé, il y a, à l'Arsenal, un discours manuscrit intitulé : « Sermon de Monsieur de Fromentières evesque d'hair à la gloire de madame de la Valière duchesse de Vaujour sur la vêturc de l'habit qu'elle prit au grand couvent des Carmélites du faubourg St-Jacques de Paris, le 3 juin 1674. » Ce sermon, tout différent du précédent, exalte les vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. M. l'abbé Paul Lahargou refuse, pour des raisons qui paraissent décisives, de l'attribuer à de Fromentières. (*Messire Jean-Louis de Fromentières, évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du roi 1632-1684*. Paris, 1892, p. 316-322).

² 2. Juin 1674. Edit. Lalanne, t. II, p. 362.

certaines Ordres, on étendait sur la novice un drap mortuaire. L'image de la mort, planant soudain au-dessus de sœur Louise, qu'elle aimait sincèrement, avait ému la pauvre *Liselotte*, qui, incapable de se maîtriser, fut obligée de sortir ¹. La prieure jeta de l'eau bénite sur la novice, la releva et la conduisit à l'autel, pour signifier qu'elle se consacrait au service de Dieu. Elle baisa ensuite la main de la prieure, puis alla « embrasser dévotement et révéremment toutes les sœurs en leurs places, les suppliant de prier Dieu pour elle ². » La cérémonie prit fin, au chant de *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Sœur Louise revit Madame et la consola. Elle était morte seulement au monde, lui dit-elle, et elle trouverait dans le cloître la source du vrai bonheur.

Un an après, presque jour pour jour, le 3 juin 1675, sœur Louise fit sa profession. Selon l'usage établi, depuis celle de la vénérable Mère Anne de Jésus ³, elle prononça ses vœux au chapitre, en la seule présence de la communauté. La prieure était alors la Mère Agnès, nouvellement élue. Assise sur sa chaise de paille ⁴, elle interrogea sœur Louise, à genoux devant elle :

— Que demandez-vous ?

— La Miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des sœurs.

La prieure lui expliqua brièvement à quoi l'engageait la vie d'obéissance, de chasteté et de pauvreté qu'elle voulait embrasser. Elle lui posa ensuite les mêmes questions qui lui avaient été posées, à sa prise d'habit. Après y avoir répondu, sœur Louise fit son acte de profession dans les termes suivants :

« Je, sœur Louise de la Miséricorde, fais ma profession et promets chasteté, pauvreté et obéissance à Dieu Nostre Seigneur, à la bienheureuse Vierge Marie et à nos révérends Pères supérieurs,

1. *Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans, née Princesse-palatine, mère du Régent*. Traduction entièrement nouvelle par G. Brunet. Paris, 1857, t. II, p. 119.

2. *Manuel*, op. cit., p. 91.

3. Elle eut, pendant qu'elle prononçait ses vœux, une longue extase. Sainte Thérèse décida que dès lors la profession n'aurait plus lieu en public.

4. Il n'y a pas d'autre siège au chapitre que celui de la prieure.

establis à présent par la Bulle du feu pape Clément huictiesme, et à leurs successeurs, selon les brefs de nos saints Pères les papes Paul cinquiesme et Urbain huictiesme, et fais cette profession selon la règle primitive de l'Ordre dit du Mont-Carmel, qui est sans mitigation et ce, jusques à la mort ¹. »

Quand sœur Louise eut achevé, la prieure, après avoir récité les oraisons prescrites, lui mit la ceinture, le scapulaire et le manteau. La cérémonie se termina par le chant du *Te Deum*, pendant lequel la nouvelle professe resta prosternée sur un tapis de serge, au milieu du chapitre, tandis que la grosse cloche du monastère sonnait, comme pour un glas funèbre.

Le lendemain, 4 juin, qui était le mardi de la Pentecôte, eut lieu la cérémonie publique pour la prise du voile. Elle attira une affluence encore plus considérable que celle de la vêtue. La reine y assistait, avec Monsieur et Madame, Mademoiselle ², Mademoiselle d'Orléans, Mme de Guise, la duchesse de Longueville. Au début, les religieuses se rendirent, au chant du *Veni Creator*, de l'avant-chœur au chœur. La messe commença aussitôt. Selon l'usage, le châssis de la grande grille avait été ouvert et, à une petite distance, un rideau de même dimension cachait les religieuses restées derrière. Mais sœur Louise était placée entre ce rideau et la grille, tenant un cierge allumé et ayant le visage découvert. L'assistance put donc la voir et remarquer qu'une année de cloître n'avait pas altéré ses traits. Elle était d'une « beauté qui surprit tout le monde ³ », déclarait Mme de Sévigné, sur le témoignage d'autrui, car elle était absente par suite d'un malentendu. Après la messe, elle accompagna les religieuses dans le petit chœur ou tribune, pour entendre le sermon et s'assit aux côtés de la reine, dont la présence témoignait publiquement de son généreux pardon.

Cette fois, les circonstances permirent à Bossuet de répondre

1. *Manuel*, op. cit., éd. de 1661, p. 94. Cette formule, qui se trouve dans l'édition de 1634, était encore en usage en 1675. Elle fut un peu modifiée dans l'édition de 1705 (p. 94).

2. *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, éd. Michaud. Paris, 1838. p. 486.

3. Lettre du 5 juin.

à l'invitation. Il avait été heureux de l'annoncer, dès le 19 mars, à la Mère Agnès : « Je croy au reste tout de bon, ma chère et révérende Mère, lui écrivait-il de Saint-Germain, que je ferai le sermon, car apparemment nous ne voyagerons pas. J'en ai une joye sensible et je prie Dieu de tout mon cœur que je puisse porter à cette âme une bonne parole. Mon cœur l'enfante et je ne sçais quand ni comment elle sortira. Priez Dieu, ma chère Mère, que cette parole incréée, conçue éternellement dans le sein du Père et enfin revestue de chair pour se communiquer aux hommes mortels, possède mon intelligence. » Un peu plus haut, Bossuet avait écrit, au sujet de sœur Louise : « Vraiment tout y est nouveau et je suis persuadé plus que jamais de l'application de mon texte ¹. » Ces lignes nous apprennent quelle haute idée il se faisait de la prédication et, lorsqu'il en avait le temps, avec quel soin il s'y préparait.

D'après la *Gazette*, il prononça « un discours des plus éloquens et des plus touchans ². » Mais l'opinion dominante, dont Mme de Sévigné nous a transmis l'écho, fut qu'on ne le trouva pas « aussi divin qu'on l'espéroit ³. » On attendait sans doute des allusions piquantes au passé de sœur Louise, des confidences sur son état présent, peut-être une peinture de la cour qui eût procuré aux nombreux initiés de l'auditoire le jeu facile et le malin plaisir des applications personnelles. On fut déçu. Ces choses, qui auraient flatté vainement la curiosité, devaient demeurer le secret des amis intimes ou n'étaient pas dignes de la chaire ni de l'orateur, ni des saintes femmes qui l'écoutaient. Avec un tact souverain, Bossuet s'interdit toute particularité indiscrete. Planant dans les régions sereines des principes, il exposa l'éternelle histoire de l'âme que l'amour de soi dégrade jusqu'au mépris de Dieu et que l'amour de Dieu élève jusqu'au mépris de soi. Dans le tableau de

1. Arch. du carmel. Le texte était celui-ci : « *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.* » Apoc., XXI, 5. On trouvera le texte intégral de cette lettre dans la *Correspondance de Bossuet*, éd. Urbain et Levesque, t. I, p. 343-345.

2. *Gazette* du 8 juin. C'est aussi l'opinion de Villefore (*La vie de Madame la duchesse de Longueville*. Amsterdam, 1738, t. II, p. 167).

3. Lettre du 5 juin.

ces deux amours opposés, que résumait éloquemment le cri : « qu'avons-nous vu et que voyons-nous ? quel état et quel état ! », sœur Louise n'eut pas de peine à démêler ce qui lui était propre et cela lui suffisait. A la différence du public, elle eut lieu d'être contente d'un prédicateur « dont la parole discrète, tout en publiant hautement les miséricordes de Dieu sur elle, avait su ménager à la fois les délicatesses de son humilité et la pudeur de son repentir ¹. »

Après le sermon, sœur Louise retourna au chœur, avec les religieuses, qui se tinrent debout dans leurs stalles. Elles avaient le grand voile baissé, pour qu'on ne vît pas leur visage, car la prieure avait tiré le rideau qui les cachait à l'assistance. L'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, bénit le voile qui avait « été mis sur l'autel, en un bassin honnête, dès le commencement de la messe ². » On chanta ensuite l'antienne *Veni sponsa Christi* et le psaume XIX, *Exaudiat te*. Alors, conduite par la prieure, sœur Louise s'approcha de la petite grille, où le prélat se rendit pareillement, pour lui « mettre le voile sur la tête, en sorte qu'il lui couvrît la face ³. » Elle revint à la place qu'elle avait occupée précédemment, pour recevoir la bénédiction de l'archevêque. A l'intonation du *Te Deum*, elle se prosterna, comme pour la vêtue, sur un tapis de grosse serge, et demeura dans cette position, pendant le chant de l'hymne et des oraisons suivantes. La prieure jeta sur elle de l'eau bénite, la releva et la conduisit au milieu de l'autel, qu'elle baisa à genoux. La cérémonie était finie. Les religieuses sortirent du chœur, en chantant le psaume LXVII, *Deus misereatur nostri*, tandis que sœur Louise, accompagnée de la prieure, se dirigea vers la grille, où, selon l'usage, sa mère, la marquise de Saint-Rémy, lui donna sa bénédiction.

La plupart des carmélites appartenant à la haute société, leur vêtue et leur profession attiraient ordinairement une assistance

1. Alfred RÉBELLIAU, *Bossuet, Sermons choisis*. Paris, 1917, (onzième édition), p. 410-411. De Fromentières, qui n'avait pas été le confesseur de Mlle de la Vallière et qui parlait plus près de sa conversion, n'était pas tenu à la même réserve. Voir à ce sujet M. l'abbé LAHARGOU, *op. cit.*, p. 336-338.

2. *Manuel*, *op. cit.*, p. 98.

3. *Ibid.*, p. 99.

brillante. Le plus souvent aussi le sermon était confié, sur le choix de la famille ou du monastère, à un prédicateur en renom. Avant la profession de sœur Louise de la Miséricorde, Bossuet avait prêché, le 8 septembre 1660, à la vêtue de sœur Emilie de la Passion ¹, (de la Tour d'Auvergne, nièce de Turenne) et en 1664, à celle de la comtesse douairière de Rochefort ². Il prêcha encore, le 5 décembre 1681, à celle de sa compatriote, sœur Anne de saint François (Bailly, de Dijon ³) ; le 13 mai 1689, à celle de sœur Charlotte de saint Cyprien (Mme de Peray, protestante convertie ⁴) ; enfin le 3 mai 1692, à celle de sa parente, veuve d'un conseiller au parlement de Dijon, Mme de Villers ⁵. Parmi les autres prédicateurs, citons M. Gallemant, le 1^{er} novembre 1604, à la vêtue des trois premières novices ⁶ ; Pierre Camus, évêque de Belley, à une vêtue en 1623, trois ou quatre jours après la mort de sœur Catherine de Jésus, décédée le dimanche 19 février ; M. Olier ⁷, à la vêtue de sa cousine, sœur Madeleine de saint-Jean Baptiste (de Bury), le 24 juin 1633 ; le P. Senault, en 1648, à la vêtue de sœur Anne-Marie ⁸ (d'Epéron) ; Harlay de Champvallon

1. Abbé Le DIEU, *op. cit.*, t. I, p. 72 ; éd. LEBARQ, t. III, p. 501-520. La cérémonie fut présidée par le nonce Piccolomini, archevêque de Césarée, en présence des deux reines et d'un « grand nombre de seigneurs et de dames, » (*Gazette* du 11 septembre).

2. Abbé Le DIEU, *op. cit.*, t. I, p. 85. Cette religieuse ne figure pas dans les *Lettres circulaires*. Peut-être ne fit-elle pas profession. L'abbé Lebarq (t. IV, p. 448-450) cite un fragment de sermon prononcé à cette époque, le jour de l'Epiphanie, pour une cérémonie de vêtue ou de profession. Il s'agit peut-être de la vêtue de la comtesse de Rochefort.

3. Abbé LEBARQ, t. IV, p. 139-151. D'après les premiers mots de l'orateur, Bossuet avait été invité sur le désir de la sœur Marie-Anne. Cette religieuse a écrit un mémoire sur les sermons prononcés par Bossuet au carmel. Ce mémoire, utilisé par Le Dieu, n'a pu être retrouvé.

4. Abbé Le DIEU, *op. cit.*, t. I, p. 89. Elle s'était convertie en 1686, après plusieurs conférences avec Bossuet.

5. *Ibid.*, p. 90. Ces deux dernières ne figurent pas sur la liste des professes.

6. *Chroniques*, t. I, p. 119-120.

7. M. l'abbé FAILLON, *Vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice*. Paris, 1841, t. I, p. 65. C'était le jour de sa première messe.

8. L'abbé de MONTIS, *La vie de la vénérable sœur de Fois de la Valette d'Epéron, religieuse carmélite dite en religion sœur Anne-Marie de Jésus*. Paris, 1774, p. 64. La cérémonie eut lieu à la grille de l'infirmerie, sans

archevêque de Paris, le 28 mai 1679, à la vêtue de sœur Marguerite de saint Augustin ¹ (de Stuart) ; Fléchier ², en 1683, à la vêtue de sœur Thérèse de Jésus-Maria (Marie-Hippolyte de Béthune-Charost) ; Charles-Joachim Colbert, évêque de Montpellier, à la vêtue et à la profession de Mlle Le Nain de Tillemont. Bourdaloue prêcha, à la profession de sœur Madeleine de Jésus (Le Menant des Touches), qu'il avait dirigée dans le monde. C'était le jeudi 1^{er} mai 1704, en la fête de l'Ascension. Ce jour-là l'éloquent jésuite prononça son dernier sermon. Il était déjà souffrant et il mourut le 13 du même mois ³.

*
* *

D'autres cérémonies, auxquelles les religieuses assistaient, sans y être directement mêlées, avaient lieu dans leur église. Le 19 mars 1619, la Mère Marguerite d'Arbouze se présenta au couvent, avec deux autres bénédictines de Montmartre. Elle venait de recevoir ses bulles, la nommant abbesse du Val de Grâce. Comme son futur monastère n'était pas prêt et que ses relations avec son ancienne abbesse, Marie de Beauvilliers, s'étaient refroidies, elle avait sollicité le privilège d'être bénite au carmel. Elle était cou-

éclat, car les parents de Mlle d'Epéronn étaient opposés à sa vocation religieuse. Senault prêchait à Paris en 1648. Il était déjà un des membres les plus en vue de sa congrégation. Le 22 mai de la même année, il fut nommé supérieur de Saint-Honoré et premier assistant du P. Bourgoing. (*Arch. Nat.* MM. 576, pièces 3 et 4).

1. *Gazette* du 3 juin. Cette religieuse descendait en ligne directe du comte de Mouray, fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse.

2. Lettre du 18 mai 1709 (*Œuvres complètes de Fléchier*, éd. Ducreux. Nîmes, 1782, t. X, p. 305). Fléchier écrit au carmel, à l'occasion de la mort de sœur Thérèse de Jésus-Maria, et rappelle qu'il prêcha à sa vêtue. Cette religieuse fit profession en 1684. Sa vêtue eut donc lieu l'année précédente et non en 1680, comme le dit l'abbé A. Fabre, *Fléchier orateur 1672-1690*. Paris, 1886, p. 548.

3. A propos de cette profession, le P. Griselle cite en note (*Bourdaloue, histoire critique de sa prédication*. Paris, 1906, t. II, p. 963-964) un registre conservé, dit-il, à l'hôtel de Ville de Paris et intitulé : *Profession des carmélites de 1700-1789*. Sur la foi de ce renseignement, nous avons cherché ce précieux document et nous avons appris, par les *Archives historiques artistiques et littéraires* (t. I, 1889-1890. Paris, p. 481), qu'il était en effet à l'hôtel de Ville avant la Commune. Mais il fut brûlé en 1871, dans l'incen-

sine de Michel de Marillac ; une étroite amitié l'unissait aux filles de sainte Thérèse et les religieux de son Ordre avaient desservi Notre-Dame des Champs pendant plusieurs siècles. C'en était assez pour légitimer sa demande, qui avait été agréée. La bénédiction lui fut donnée, le 20 mars, par Charles Miron, évêque d'Angers, en présence d'Anne d'Autriche, de sa belle-sœur, Chrétienne de France, de princesses et dames de la cour. Après la cérémonie, la nouvelle abbesse se retira dans l'oratoire, situé derrière le maître-autel, pour y rendre grâces à Dieu de la bénédiction qu'elle avait reçue. La reine, qui l'avait rejointe, remarqua les larmes qui coulaient de ses yeux et s'informa de leur cause. « C'est, lui dit la duchesse de Vendôme, de ce dont les autres se réjouissent ; elle jette des larmes de ce qu'elle est abbesse. » Le lendemain, en la fête de saint Benoît, Sa Majesté vint la chercher dans son carrosse pour la conduire au Val-Profond ¹, en attendant son installation au Val de Grâce ².

Une autre cérémonie curieuse fut le baptême d'une femme iroquoise et de deux petites canadiennes, que les Jésuites avaient envoyées en France. La Mère Madeleine de saint Joseph, qui s'intéressait aux missions, avait obtenu la faveur de pourvoir à leur subsistance et à leur éducation. Elle leur donna l'hospitalité dans la maison des tourières et, lorsqu'elle les jugea suffisamment préparées, elle les fit admettre au baptême. Celui des deux petites canadiennes comporta une grande solennité. Il fut administré par deux évêques, en présence de Marie de Médicis et de toute la cour, de la princesse de Condé et de sa fille, Geneviève de Bourbon, qui furent l'une et l'autre marraines. Après la cérémonie, les jeunes baptisées entrèrent dans le couvent, où la Mère Madeleine leur prodigua ses caresses. Comme elle les embrassait avec joie, la reine lui dit : « Ma Mère, vous avez bien de la charité et du courage, car ces pauvres créatures sont sales et couvertes d'une graisse

die de ce bâtiment. Il y avait en outre un état des rentes viagères (1763-1773) et un registre des recettes et dépenses (1781-1791) qui subirent le même sort.

1 Près de Versailles.

2 H.-M. DELSART, *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val de Grâce*. Paris, 1923, p. 101-102.

dégoûtante. » La prieure de répondre : « Elles sont mes sœurs, Madame, maintenant qu'elles sont chrétiennes. Je les aime. Elles sont membres de Jésus-Christ ; nous irons toutes en paradis ensemble ¹. »

Cela se passait entre 1627 et 1630. Vingt ans plus tard, le 30 avril 1651, dans un intermède de la Fronde, se déroulèrent dans la même église les pompes d'un sacre épiscopal : celui d'Anne de Levis-Ventadour, frère du chanoine, nommé archevêque de Bourges. Anne d'Autriche et son fils Philippe assistaient à la cérémonie, avec les princes de Condé et de Conti, cousins du prélat. Le consécrateur était Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun, assisté de Ferdinand de Neuville, évêque de Saint-Malo, et de Hardouin de Péréfixe, évêque de Rodez et futur archevêque de Paris ². Un autre ami des carmélites, Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, reçut le pallium dans leur église, le 21 mai 1679, des mains de l'archevêque de Lyon ³.

Les cérémonies de ce genre étaient rares. Plus fréquentes étaient les cérémonies funèbres, à la mémoire de personnes chères aux religieuses ou enterrées dans leur monastère. Elles se célébraient parfois avec un éclat extraordinaire. Telle fut celle de la princesse de Condé, le 11 janvier 1651, quelques mois avant le sacre de l'archevêque de Bourges. Les lignes suivantes, écrites dans le style précieux et boursoufflé du temps, nous révéleront sa splendeur. « La représentation d'un tombeau magnifique, eslevé au milieu de l'église, y representoit la mort en quelque pompe et plus de mille flambeaux allumez à l'entour le rendoient tout brillant et tout glorieux et faisoient éclatter les précieux ornements et le riche daiz qui estoit eslevé au dessus, avec tant de splendeur qu'ils auroient fait oublier que la pompe estoit funèbre, si l'on n'eût veu quatre vertus vivement représentées dans un düeil extrême qui tenoient d'une main une torche funèbre et de l'autre un mouchoir, pour essuyer leurs tristes yeux, qui fondoient continuellement en larmes et qui montroient bien, dans la langueur de leur visage, que tant de feux n'estoient là allumez

1. *Chroniques*, t. I, p. 226.

2. Le P. ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique*, t. IV, p. 32.

3. *Gazette* du 3 juin.

que pour mieux découvrir leur mortelle douleur et leur puissante affliction. L'assemblée n'estoit pas moins en dœcil à la veüe de cet éclatant tombeau qu'elle entouroit de toutes parts ; et les tristes cœurs de musiques commencèrent leurs plaintes par des chants lugubres qui furent suivis des regrets qu'ils avoient excité dans les cœurs de tous les assistans ¹. »

Ce fut l'évêque d'Auxerre, Pierre de Broc, qui officia et l'abbé de Roquette, protégé des Condé, qui prononça l'oraison funèbre. D'après le même chroniqueur, il « discourut amplement et avec beaucoup d'éloquence des vertus de son illustre maïstresse. Mais il ne faut point s'estonner s'il fit pleurer l'assemblée qui avoit desja la disposition prochaine de donner des larmes à la perte d'une si grande princesse ². » Gabriel de Roquette, qui avait fait l'éloge de la mère, fit aussi celui de la fille, le 11 avril 1680, étant alors évêque d'Autun. Mme de Sévigné, qui s'était rendue à la cérémonie avec Mme de Guénégaud, apprécia beaucoup son discours. Elle s'exprimait ainsi dans sa lettre du lendemain : « Vraiment [la Providence] voulut hier que M. d'Autun fît aux grandes carmélites l'oraison funèbre de Mme de Longueville, avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable... Il fit deux points également beaux ; il parla de sa beauté et de toutes ces guerres passées d'une manière inimitable et, pour la seconde partie, vous jugez bien qu'une pénitence de vingt-sept ans est un beau champ pour conduire une si belle âme jusque dans le Ciel ³. »

Gabriel de Roquette, malgré ses succès, et Gilbert de Choiseul ⁴, qui célébra en 1666 les vertus du prince de Conti, n'atteignirent pas à la hauteur de Mascaron, dans son oraison funèbre de Turenne. La cérémonie eut lieu le 30 octobre 1675, environ un mois après que le cœur du héros eut été déposé au carmel.

1. *Le journal funèbre et tombeau lumineux de la quarantaine de Madame la Princesse douairière de Condé, faite dans les Carmélites du Faubourg Saint-Jacques à Paris, le 11 janvier 1651.* Paris, (S. d.), p. 8-9.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. Lettre du 12 avril.

4. VILLEFORE, *op. cit.*, t. II, p. 151. Il était alors évêque de Comminges. La *Gazette* du 19 juin, qui relate la cérémonie, n'en indique pas la date. L'office était présidé par l'évêque de Mirepoix.

« L'assemblée, d'après la *Gazette* ¹, étoit la plus nombreuse qu'on ait vue depuis longtemps et composée de toutes les personnes de qualité de la cour. » Le cardinal de Bouillon, qui avait demandé la cérémonie, choisit aussi l'orateur. Bossuet semblait tout désigné par le rôle décisif qu'il avait joué dans la conversion du maréchal. Mais le cardinal, dont le caractère n'égalait pas toujours la dignité, nourrissait à son endroit une jalousie mesquine, au point de n'attribuer qu'à lui-même la conversion de son oncle. Il se contenta d'inviter Bossuet à officier. Mascaron ² se montra d'ailleurs digne de l'auditoire et digne de son héros. La duchesse de Longueville, qui l'entendit, en fut dans le ravissement et « l'alla voir le lendemain, pour lui dire qu'elle avoit beaucoup tremblé pour son humilité dans un si grand péril ³. » Non moins enthousiaste, Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « M. de Tulle a surpassé tout ce qu'on espiroit de lui dans l'oraison funèbre de M. de Turenne. C'est une action pour l'immortalité ⁴. » Quelques jours plus tard, ayant recueilli les bruits de la ville, elle revenait sur le même sujet. « On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de Monsieur de Tulle; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action, son texte étoit : *Domine, probasti me et cognovisti me* et cela fut traité divinement ; j'ai bien envie de la voir imprimée ⁵. » L'envie de Mme de Sévigné put se satisfaire. L'oraison funèbre de Turenne fut imprimée et continua de soulever les applaudissements. Dans sa lettre du 1^{er} janvier 1676, la marquise, après avoir demandé à sa fille si on la lui avait envoyée, la jugeait en ces termes : « Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser ; mais je l'en défie ; il pourra nous dépeindre un héros ;

1. Du 2 novembre.

2. D'après Batterel, il avait contribué lui aussi à la conversion de Turenne. (*Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*. Publié par Ingold. Paris, 1904, t. II, p. 593).

3. VILLEFORE, *op. cit.*, t. II, p. 168.

4. Lettre sans date.

5. Lettre du 10 novembre. Le texte cité par Mme de Sévigné est emprunté, comme celui de Mascaron, au psaume CXXXVIII. Mais celui de Mme de Sévigné est le verset 1, tandis que celui de Mascaron est le verset 22 : « *Proba me, Deus, et scito cor meum.* »

mais ce ne sera pas M. de Turenne ; et voilà ce que M. de Tulle a fait à mon gré divinement. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre et cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il est pétri, cette solide modestie, enfin tout ¹. »

Bossuet eut sa revanche, le 9 août 1685, dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse palatine. La princesse Anne, morte le 6 juillet 1684, avait été enterrée au Val de Grâce, où reposait le corps de sa sœur Bénédictine, ancienne abbesse d'Avenai. Mais le carmel possédait le cœur de sa mère, la duchesse de Nevers ², et il était très lié, on s'en souvient, avec la famille de Condé. Il n'est donc pas étonnant que la cérémonie y ait eu lieu ni que Bossuet en ait été l'orateur ³. Il fut invité par la seconde fille de la princesse, Anne de Clèves, qui avait épousé le duc d'Enghien, fils du grand Condé. Il s'y prépara avec d'autant plus de soin que, non seulement il s'agissait d'une personne alliée à la famille royale, mais que le sujet était semé d'écueils. La princesse palatine n'avait pas toujours mené une vie édifiante ⁴ ; elle avait perdu la foi et fait parade de son incrédulité. Il était impossible de passer sous silence cette période de défaillances morales, quoiqu'elle l'eût rachetée par une conversion dont douze années de persévérance attestaient la sincérité. Avec son tact ordinaire et sa franchise, Bossuet sut dire tout ce que permettaient la dignité de la chaire et le respect de l'auditoire. Il montra « d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne et où la main de Dieu l'a élevée ⁵. » Pour retracer sa vie, qui se mêlait parfois aux événements

1. Mme de la Fayette était moins enthousiaste. « Elle nous fait une critique de l'oraison funèbre de Monsieur de Tulle contre laquelle je me révolte, parce que je trouve cette oraison très belle. » Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan (Ed. des Grands Ecrivains, *Lettres de Mme de Sévigné*, t. IV, p. 337). Dans sa comparaison des deux oraisons funèbres, M. L. Lehanneur donne la préférence à celle de Mascaron (*Mascaron, d'après des documents inédits*. La Rochelle, 1878, p. 297-298). On sait que Mme de Sévigné trouva celle de Fléchier plus « régulièrement belle. »

2. Voir ch. X.

3. Elle eut lieu au service du bout de l'an. Elle avait été retardée par le mariage du duc de Bourbon, petit-fils de Condé, avec Mademoiselle de Nantes, fille légitimée de Louis XIV (24 juillet 1685). Le duc de Bourbon était aussi, par sa mère, Anne de Clèves, petit-fils de la princesse palatine.

4. Elle s'était compromise dans une aventure galante avec le duc de Guise.

5. Ed. LEBARQ, t. IV, p. 256.

de l'histoire générale, il cita ses écrits, s'effaça derrière elle, la fit revivre et parler.

De nombreux passages de cette oraison funèbre, qui compte parmi les plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée, sont dans toutes les mémoires : la description de la Fronde, la peinture de la Pologne envahie par ses ennemis ou par ses tristes alliés, l'apostrophe aux libertins, la comparaison familière et touchante de la poule abritant ses poussins, tous ces passages où brillent les traits du génie. Qu'on nous permette de reproduire celui où l'orateur, après avoir raconté la mort de la princesse, applique à son auditoire, où se pressaient, à côté de Bourdaloue ¹, des dames et des seigneurs de la cour, la leçon qui s'en dégage. « Elle viendra cette heure dernière ; elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : il n'y a plus ni princesse, ni Palatine ; ces grands noms dont on s'étourdit ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché ; pour tout fonds, le néant ; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe ; semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix ; ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; dans un moment, je serai entre ces mains, dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu » et encore : « C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant », entre ces mains où tout est action, où tout est vie, rien ne s'affaiblit, ni [ne] se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement ou parmi leurs dons ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse. Mais pourrions-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde ² p »

1. Le P. GRISSELLE, *op. cit.*, t. II, p. 594.

2 Ed. LEBARQ, t. VI, p. 285-286.

Il appartenait à Fléchier, qui avait fréquenté « la chambre bleue » et se piquait de bel esprit, de louer le duc de Montausier et par surcroît la « divine Arthénice » et « l'incomparable Julie », dont les restes reposaient au carmel ¹. Il devait encore cet hommage de gratitude à l'ancien gouverneur du dauphin, qui l'avait fait nommer lecteur de son royal élève. La cérémonie eut lieu le 11 août 1690, moins de deux mois après celle où le même orateur fit à Notre-Dame l'éloge de la Dauphine. « Hier, lisons-nous dans la *Gazette*, on fit un service solennel dans l'église des carmélites du Faux-Bourg S.-Jacques, pour le feu duc de Montausier, ci devant gouverneur de Monseigneur le Dauphin. Un grand nombre de personnes de première qualité y assistèrent et l'abbé Fléchier, nommé à l'evesché de Nîmes, prononça l'oraison funèbre avec beaucoup d'éloquence ². »

* * *

Nous avons parlé des prédications qui se faisaient aux vêtues et professions et aux cérémonies funèbres. Il y en avait d'autres. Signalons d'abord les plus nombreuses, celles qui étaient destinées uniquement aux religieuses, soit d'une façon régulière, soit à l'occasion d'une fête ou d'une retraite. Elles avaient pour but de leur rappeler la sainteté de leur état, les points de la règle et des Constitutions, les obligations créées par leurs vœux et de les mettre en garde contre la tiédeur et le relâchement, dont la grille du cloître ne suffit pas à préserver la faiblesse humaine ³. Le public n'était pas admis à ces prédications de caractère intime. Il était également exclu des conférences, analogues aux

1. Voir ch. IX.

2. *Gazette* du 12 août 1690. M. l'abbé Fabre la considère comme « la meilleure, sinon la plus brillante de Fléchier » (*op. cit.*, p. 123).

3. On en trouvera un certain nombre dans l'ouvrage suivant : *Trésors du Carmel ou souvenirs de l'ancien Carmel de France*. Recueils des avis, règlements et exhortations de plusieurs visiteurs apostoliques, supérieurs particuliers et de quelques unes des premières Mères. Tours, (Mame), 2^e éd., 1879. Nous rattachons à ce genre l'exhortation que Cospéan, évêque de Lisieux, fit aux carmélites, sept ou huit jours après la mort de la Mère Madeleine de saint Joseph, pour les consoler de cette mort. (SENAULT, *Vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*. Paris, 1670, p. 377).

précédentes, que Bossuet fit au parloir, pendant le Carême de 1668, sur les *Epîtres* du temps, en 1686 et 1687 sur l'*Apocalypse* et le *Cantique des Cantiques*. Seuls y assistèrent outre les carmélites, de rares privilégiés, comme la duchesse de Longueville et la princesse de Conti aux premières, et l'abbé Le Dieu aux secondes ¹. Mais le public pouvait entendre les prédications qui avaient lieu dans l'église aux principales fêtes et aux stations de l'Avent et du Carême. Analyser ces discours, dont la plupart sont du reste inconnus, serait impossible. Mais nous citerons un certain nombre de ceux qui les prononcèrent.

Le P. Senault prêcha, en la fête de l'Annonciation, le panégyrique de la Vierge. Ce genre de discours qui passait, selon son expression, pour le « dernier effort de l'éloquence » ², jouissait alors d'une grande vogue. On s'efforçait d'y déployer toutes les ressources de l'art et, en une sorte de concours public, d'y surpasser ses collègues. Celui de Senault, divisé en quatre points, comme la plupart de ses autres panégyriques, ne porte pas de date. Mais il se place entre l'année 1656, où il fut publié, et l'année 1652, qui marqua la fin de la Régence. Dans son allocution à la reine, qui était présente, l'orateur lui parlait en effet, comme d'un temps écoulé, de celui où elle gouvernait le royaume ³. Bossuet prêcha le 30 novembre 1668, le panégyrique de saint André, pour confirmer dans sa foi Turenne, qui avait abjuré le 28 octobre. Prononcé devant le nouveau converti, ses parents, ses amis et peu d'autres auditeurs, dont le P. Desmares, de l'Oratoire, ce sermon fut, d'après l'abbé Le Dieu ⁴, « du plus grand éclat » et, d'après les carmélites, « d'une exquise beauté » ⁵. Le 15 octobre de chaque année, la sainte Thérèse donnait lieu à une fête solennelle. En 1660, l'abbé Favre prêcha le panégyrique de la sainte en présence des deux reines ⁶. En 1679, le prédicateur fut Fléchier,

1. Abbé Le Dieu, *op. cit.*, t. I, p. 87.

2. *Panégyriques des Saints*. Paris, 1656. Préface.

3. *Ibid.*, p. 49.

4. *Op. cit.*, t. I, p. 86.

5. *Ibid.* Le texte reproduit par l'abbé Lebarq (t. V, p. 340-360), n'est qu'une esquisse.

6. *Gazette* du 23 octobre.

qui prêcha aussi en 1682 le panégyrique de saint Joseph. En 1704, la fête de sainte Thérèse fut suivie d'un triduum. Les 16, 17 et 18 octobre, les carmélites célébrèrent le centenaire de leur fondation ¹. Mais nous ignorons quels furent les prédicateurs.

Pour l'Avent et le Carême, nous sommes renseignés par un précieux document ². C'est un recueil des bulletins qui publiaient, à l'approche de chaque station, la liste des prédicateurs à la cour et dans les églises et couvents de Paris. Il commence à l'Avent de 1646 et s'achève au Carême de 1790. En ce qui concerne le carmel du faubourg Saint-Jacques, il contient des lacunes pour vingt-trois Carêmes et quarante-trois Avents ou des mentions vagues, telles que celles-ci : *différents prédicateurs* ³. Pour les autres stations, nous avons compté trois cent-vingt-neuf prédicateurs, soit quatre-vingt-neuf de plus que les stations elles-mêmes. C'est que certains d'entre eux, surtout de 1685 à 1700, se partageaient les sermons d'une même station. Il y en eut dix pour le Carême de 1686 et celui de 1688 ; neuf pour celui de 1697 ; dix pour l'Avent de 1686 ; huit pour celui de 1689 ; sept pour celui de 1696. Notons que ces trois cent-vingt-neuf prédicateurs se réduisaient en réalité à environ deux cent-quatre-vingt, une vingtaine ayant paru à deux ou trois stations différentes.

Le choix ou l'agrément des religieuses pour la chaire de leur église révélaient, avec une grande largeur d'esprit, l'étendue de leurs relations. Parmi les prédicateurs de l'Avent et du Carême, nous voyons de nombreux membres du clergé séculier, représentant tous les degrés de la hiérarchie et appartenant à divers diocèses. Ainsi l'abbé de Loynac, aumônier et prédicateur du roi, et l'abbé de Gondon prêchèrent l'Avent de 1646 ; Pierre de Bertier, évêque d'Utique et coadjuteur de Montauban, prêcha l'Avent de 1647, avec l'abbé de la Fond, vicaire général de Saint-Brieuc, et

1. Arch. Nat. M. 768, n° 10.

2. La liste véritable et générale de tous les prédicateurs. Paris, 1646-1790, (Bibl. nat. 2 vol. in-4°. Réserve L. 7. K 6743).

3. Manquent les Avents de 1653, 56, 70, 83, 88, 95, 98 à 1702, 1705, 7, 8, 10 à 12, 19 à 21, 24, 26, 35, 37, 44, 46, 50 à 52, 54, 55, 60, 61, 63 à 65, 68, 75, 79, 81, 83, 84, 87 ; les Carêmes de 1682, 93, 95, 1700, 1, 4 à 6, 9, 11, 14, 20, 36 à 38, 44, 45, 50, 53, 59, 63, 72, 89.

le Carême de 1648, avec l'abbé Simon, docteur en théologie ; M. de Saint-Laurens, chanoine et théologal de Lavaur, prêcha l'Avent de 1654 ; l'abbé Têtu, le Carême de 1655 ; l'abbé de Roquette, futur évêque d'Autun, le Carême de 1656 ; François Faure, évêque d'Amiens, le Carême de 1659 ; l'abbé Collinet, bachelier en théologie, l'Avent de 1661, l'année même où Bossuet avait prêché le Carême. Citons encore l'abbé Le Clerc, aumônier de Monsieur, pour le Carême de 1662 ; Michel Colbert de Saint-Pouanges, évêque de Mâcon, pour le Carême et M. Le Feuvre, docteur de Sorbonne, pour l'Avent de 1666 ; Jean-Louis de Fromentières, évêque d'Aire, pour l'Avent de 1673 ; l'abbé de Pille pour celui de 1674 ; l'abbé Brisacier, pour le Carême et l'abbé Boette pour l'Avent de 1677 ; l'abbé Boileau pour l'Avent de 1683 et l'abbé Anselme pour le Carême de 1684 ; l'abbé Claude Fleury, pour l'Avent de 1686 et le Carême de 1688 ; l'abbé de Vallois, docteur de Sorbonne, pour l'Avent de 1692 et de 1693 ; l'abbé Mazenac, aumônier ordinaire de la feue reine, Marie-Thérèse, pour le Carême de 1697 : l'abbé Gayet, prédicateur du roi, pour le Carême de 1703 ; l'abbé Diar, sous-vicaire de Saint-André des Arts, pour le Carême de 1712 ; M. Vivant, chancelier de Notre-Dame et supérieur du carmel, pour l'Avent de 1717, le Carême de 1718 et de 1723 ; l'abbé Tessié, bachelier en théologie pour le Carême de 1743 ; l'abbé Rollet, chapelain du carmel, pour l'Avent de 1748 et le Carême de 1756 ; M. Grimaud, chanoine de la Collégiale de Nantes, pour l'Avent de 1757 ; l'abbé de Massilian, vicaire général d'Angoulême, pour le Carême de 1769 ; l'abbé de la Girardièrre, vicaire général de Vienne, pour le Carême de 1774 ; l'abbé Boucher, ancien vicaire des Saints-Innocents et futur supérieur du carmel, pour l'Avent de 1788. Le dernier Carême, celui de 1790, fut prêché par l'abbé Aufroy, ancien curé de Janvry, qui avait déjà prêché celui de 1788.

Trois de ces noms, que nous avons cités au hasard, sont rehaussés du titre de docteur en théologie ou docteur de Sorbonne. C'est le cas de vingt-sept, entre 1646 et 1700, parmi les séculiers seulement. Ce fait vaut la peine d'être relevé. L'ancien clergé de France, du moins dans son élite, plus aisé que celui de nos jours et moins absorbé par ses fonctions, pouvait s'adonner plus faci-

lement à l'étude. Peut-être aussi qu'il en avait le goût et en comprenait l'utilité. Certains docteurs, ce qui arrive en tout temps, se paraient sans doute de leur grade pour flatter l'amour-propre. Mais d'autres l'avaient recherché comme le gage d'une science supérieure et un moyen fécond d'apostolat. En tout cas, leur valeur doctrinale plaisait aux carmélites, qui, à l'exemple de sainte Thérèse, estimaient beaucoup dans le prêtre l'alliance du savoir et de la vertu. Nous avons remarqué que leurs supérieurs étaient presque tous docteurs en théologie, quelques uns même, tels du Val et Grandin, professeurs de Sorbonne. C'était pour elles une garantie. Cette même garantie, elles aimaient à la retrouver dans leurs prédicateurs. En accordant leur confiance à ceux qui avaient conquis un grade théologique, elles se prémunissaient elles-mêmes et elles prémunissaient les fidèles qui fréquentaient leur église contre deux défauts, particulièrement regrettables dans la chaire : l'erreur et la banalité.

Nous avons fait allusion au plus illustre de ces docteurs, à Bossuet, qui prêcha le Carême de 1661, comprenant les sermons du dimanche, ceux de la saint Joseph ¹, de l'Annonciation et du vendredi-saint. C'était, selon l'expression consacrée, un *petit Carême*. Dans leur *Mémoire*, cité par l'abbé Le Dieu, les carmélites en ont signalé le succès. Des « gens doctes », parmi lesquels on remarquait « Messieurs de Port-Royal », s'attachaient aux pas du jeune et brillant prédicateur, depuis son retour à Paris. Ils l'avaient suivi au faubourg Saint-Jacques et, au sortir de l'église, ils s'arrêtaient dans la cour pour s'entretenir de sa parole ². Bossuet n'avait que trente-trois ans, lorsque son éloquence excitait leur admiration. Fénelon n'en avait pas vingt-neuf quand, déjà précédé de son renom, il prêcha le Carême de 1680. Il eut des collaborateurs : l'abbé Desalleurs pour la saint-Joseph ; l'abbé Coquelin, chancelier de Notre-Dame, pour l'An-

1. L'abbé Le Dieu (*op. cit.*, t. I, p. 85) prétend qu'il répéta son sermon du *Depositum custodi*. D'après l'abbé Lebarq (t. II, p. 117) ce sermon fut répété devant la reine en 1659 et Bossuet en prononça un autre en 1661 (t. III, p. 593-614).

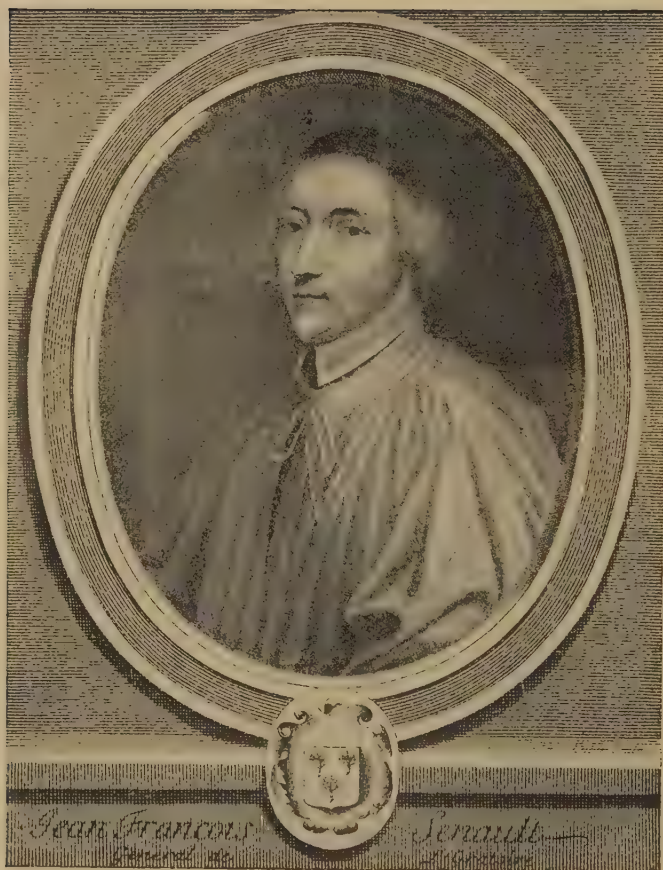
2. *Op. cit.*, t. I, p. 73.

nonciation et Pâques ; l'abbé de Blampignon, curé de Saint-Médéric, pour la Passion. Mais il assumait la tâche la plus importante : la prédication des dimanches. Au Carême de 1685, il ne donna qu'un sermon : celui de Pâques.

Les prédicateurs du clergé régulier, un peu moins nombreux, représentaient les Ordres les plus variés. On y vit le P. Claude Sergent, minime, pour le Carême de 1650 ; le P. Paul le Tessier, prémontré, pour le Carême de 1660 ; Dom Thomas du Chesne, provincial des Barnabites et prédicateur du roi, pour le Carême de 1664 ; le P. Alexis du Buc, théatin, pour l'Avent de 1672 ; le P. François de Montbarré, capucin, pour l'Avent de 1675 ; Dom de Montels, de l'Ordre de Cîteaux, pour l'Avent de 1681 ; le P. Dantecourt, chanoine régulier de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université de Paris, pour le Carême de 1685 ; M. Le Febvre, de Saint-Sulpice et Dom Henry Charlier, bénédictin de Saint-Germain des Prés, pour le Carême de 1689 ; le P. Philbert, recteur de la Doctrine chrétienne, pour le Carême de 1690 et l'Avent de 1691 et 1692 ; le P. Loir, augustin du faubourg Saint-Germain, pour l'Avent de 1692 ; Dom Dominique Neyraud, bénédictin de l'ancienne observance, pour l'Avent de 1738 et le Carême de 1740 ; le P. Lallemand, chanoine régulier de Saint-Victor, pour l'Avent de 1741 ; le P. de l'Épine de l'Ordre de Fontevault, pour l'Avent de 1747 ; le P. Bouland, feuillant, pour le Carême de 1749 ; le P. Causin, cordelier de l'Ave-Maria, pour le Carême de 1751 ; le P. Pierre d'Alcantara, carme déchaussé, pour le Carême de 1760 ; le P. Couzin, eudiste, pour l'Avent de 1769 ; le P. Rover, chanoine régulier de la Trinité, pour l'Avent de 1780.

A dessein, nous avons omis, dans cette longue énumération, les Oratoriens, les Dominicains et les Jésuites. Ils se distinguent en effet par la qualité, non moins que par le nombre, et méritent une mention particulière. En 1613, peu de temps après sa fondation, l'Institut du P. de Bérulle s'engagea, en vertu d'un

1. *Arch. Nat.* MM. 623 (*Annales de la Maison de l'Oratoire établie rue Saint-Honoré*, année 1613, p. 13). L'abbé Houssaye (*le P. de Bérulle et l'Oratoire*, p. 242) écrit que cet engagement fut pris par la seule maison de Saint-Honoré. Comment l'aurait-elle pris, puisqu'en 1613 elle n'était pas



Le Père Senault

(1601-1672)

(Bib. Nat. Cabinet des Estampes)

legs de M. Peljay, à donner, au carmel du faubourg Saint-Jacques, cinquante prédications par an ¹. Nous ignorons si l'engagement fut toujours tenu. Mais il est certain que les Oratoriens, soit de Saint-Honoré, soit de Saint-Magloire, prêchèrent souvent au carmel. Nous avons déjà cité le P. Senault, à l'occasion d'une vêtue et d'un panégyrique. Ce prédicateur renommé et infatigable, qui a prêché quarante stations de Carême ou d'Avent à Paris et dans les villes de province, n'en a prêché aucune au carmel, du moins à notre connaissance. Mais il fut un réformateur de la chaire. Il la purgea du mauvais goût ; il substitua les citations de l'Evangile et des Pères à celles des auteurs païens et il introduisit de l'ordre dans le discours. Ce qu'il avait pratiqué lui-même avec succès, il l'enseigna dans des conférences publiques, à Saint-Magloire, lorsqu'il fut supérieur de cette maison ¹. Il fit école au sein de l'Oratoire et même au dehors, puisque Mgr de Fromentières le reconnut pour son maître. Nous rencontrerons de ses disciples parmi les nombreux Oratoriens qui prêchèrent au carmel.

D'après la liste des prédicateurs, dont nous rappelons les lacunes, ils assurèrent, de 1649 à 1745, treize Carêmes, dont sept en collaboration, et dix-sept Avents, dont trois en collaboration. Nous ne nommerons que les plus célèbres, en suivant l'ordre chronologique des stations. Le P. Le Boux, futur évêque de Périgueux, prêcha l'Avent de 1649 ; le P. Bourgoing, troisième supérieur général, prêcha l'Avent de 1651, le Carême de 1652 et l'Avent de 1655 ; Mascaron, que nous avons déjà admiré dans son oraison funèbre de Turenne, prêcha l'Avent de 1669. C'était l'époque de sa grande faveur à la cour ², où il prêcha le Carême de 1667 et de 1669, l'Avent de 1666, de 1668 et 1670. Le P. de la Roche prêcha l'Avent de 1684 et donna, au Carême de 1697, le

née ? L'engagement fut pris par la Congrégation, qui ne comprenait alors que la maison du Petit-Bourbon. Celle de Saint-Honoré fut fondée en 1616.

1. Ce fut pour être utile aux jeunes prédicateurs qu'il publia un recueil de ses panégyriques en trois volumes, le premier en 1656, le second en 1657, le troisième en 1658.

2. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'Histoire de l'Oratoire*, Publié par Ingold. Paris, 1902-1905, t. II, p. 586.

sermon de Pâques. De ce prédicateur, aujourd'hui oublié, son confrère, le P. Bougerel, a fait un bel éloge. « Il brilla, écrit-il, dès ses premiers sermons, car il avoit reçu de la nature des talens supérieurs ; il avoit toutes les parties d'un grand orateur. Il avoit une taille médiocre, son air étoit doux, son regard vif, sa voix douce et sonore, son geste beau et naturel, sa prononciation pure et aisée.... L'illustre M. Racine étoit un des plus zélés partisans de notre orateur chrétien. Il le suivoit exactement ; aus-sy disoit-il à ses amis qu'il trouvoit plus de beauté dans les sermons et surtout dans les panégyriques du P. de la Roche qu'il n'en trouvoit luy-même dans ses ouvrages ¹. Le P. de la Tour, cinquième supérieur général, prêcha plusieurs fois : le premier dimanche de l'Avent en 1691 ; tout l'Avent de 1694, sauf le sermon du 8 décembre sur la Conception de la Vierge ; enfin le premier dimanche de Carême en 1699. Le Racine de la chaire, Massillon prêcha, à lui seul, l'Avent de 1704. Quoique jeune encore, il avait acquis en province une réputation brillante, que la cour avait consacrée à l'Avent de 1699 et au Carême ² de 1701 et de 1704. Il était digne de faire entendre sa voix, après celle de Bossuet et de Bourdaloue, qui venait de s'éteindre. Nous ne connaissons de lui qu'un seul Avent, celui de 1699, qu'il prêcha devant Louis XIV à Versailles ³ et qu'il ouvrit par un magnifique exorde. Il est vraisemblable qu'il se contenta de le répéter au carmel, avec les variantes imposées par le changement d'auditoire.

Il est à remarquer que, de 1722 à 1790, les Oratoriens ne prêchèrent que trois stations : les Avents de 1742, de 1743, de 1745. La période de 1722 à 1745 correspondait à celle où l'esprit janséniste régnait au carmel. Le carmel trouva-t-il l'Oratoire trop modéré ou l'Oratoire trouva-t-il le carmel trop compromis ? Rappelons que la Mère Anne de Saint-Augustin (de la Tour d'Auver-

1. Bibl. municipale de Montpellier. Ms. 312. *Bibliographie oratorienne*, t. II, p. 18-19.

2. L'abbé A. BAYLE, *Massillon, étude historique et littéraire*. Paris, 1867, p. 109-111.

3. Œuvres de Massillon, nouvelle édition, revue avec soin par une société d'ecclésiastiques sur l'édition de 1745. Paris, 1902, t. I, p. 1-496.

gne) avait quitté la direction du P. de la Tour pour suivre celle de l'abbé Boursier, connu pour son opposition intransigeante à la bulle *Unigenitus*. On ne s'étonnera pas que les Oratoriens, après l'extirpation du Jansénisme en 1748, n'aient pas reparu au carmel. Malgré les efforts de leurs supérieurs généraux ¹, les opposants demeurèrent assez nombreux pour nuire au bon renom de tout le corps. D'ailleurs pour cette congrégation, qui avait jeté, au siècle précédent, un si vif éclat, l'heure du déclin avait sonné. Elle ne possédait plus aucun prédicateur capable de s'imposer.

Leur réputation doctrinale, leur spiritualité, la confiance que sainte Thérèse avait manifestée à leur Ordre suffisaient à recommander les Dominicains aux carmélites. Ajoutons-y la dévotion commune au bienheureux Réginald et l'on conviendra que les relations s'établirent sans peine entre leurs monastères. Les Dominicains ou, comme on les appelait, les Jacobins prêchèrent au carmel treize Carêmes² et douze Avents dont un seul en collaboration, celui de 1673. Ces bons ouvriers de la parole évangélique appartenaient presque tous au couvent de Saint-Jacques, le plus rapproché et le plus florissant. Citons le P. Bredon, pour le Carême de 1654 et l'Avent de 1667; le P. Bergeac, sous-prieur, pour une partie de l'Avent de 1673; le P. Gaultier de Brullon, pour le Carême de 1679; le P. Dugeon, pour celui de 1694; le P. d'Albigny, pour l'Avent de 1714. On chercherait vainement parmi eux des émules de Mascaron ou de Massillon. Mais le nombre de leurs stations, équivalent sinon supérieur à celui des Oratoriens, atteste qu'ils savaient plaire, à une époque où l'abondance des talents oratoires rendait les auditeurs difficiles.

Nous avons constaté que les Oratoriens ne prêchèrent que trois stations, à partir de 1722. Ce fut au contraire entre cette année et celle de 1734 que les Dominicains parurent le plus souvent dans la chaire du carmel. Le P. Meignan prêcha le Carême de 1724 et celui de 1728; le P. Sage, l'Avent de 1728; le P. Pons, le Carê-

1. M. LEHERPEUR, *L'Oratoire de France*, Paris, 1926, p. 71-85.

2. Ajoutons-y le sermon de la Passion en 1703, prêché par le P. Chaussemer, prédicateur du roi.

me de 1729⁶ ; le P. Bathelier, le Carême et le P. Momblé, l'Avent de 1730 ; le P. Roucelet, le Carême et le P. Michel, l'Avent de 1731 ; le P. Sabattier, le Carême de 1732 ; le P. Gill, le Carême et le P. Hubac, l'Avent de 1733 ; le P. de Senée, le Carême de 1734. Douze stations dans l'espace de dix ans : il semble difficile d'expliquer cette proportion par la seule valeur personnelle des prédicateurs. Les Dominicains de Saint-Jacques, à la suite de leur confrère, Noël Alexandre, célèbre théologien et saint religieux, se rangèrent en grande partie parmi les *Appelants* ¹. Pour comprendre leur attitude, il faut s'imaginer le trouble qui envahit alors beaucoup d'esprits sérieux. Dans la condamnation de Jansénius et de ses disciples, ils avaient cru reconnaître la condamnation même de saint Augustin et de saint Thomas. Les Jansénistes et les Jésuites entretenaient, de part et d'autre, cette équivoque ; les premiers, pour grossir leurs rangs, les seconds pour accréditer le Molinisme aux dépens du Thomisme. Telle fut la cause initiale et déterminante de l'opposition qui s'éleva parmi les Dominicains de Saint-Jacques ². Vrai ou apparent, leur Jansénisme ne fut probablement pas étranger à la faveur dont ils jouirent au carmel, durant la période indiquée. S'étant presque tous soumis, ils ne prêchèrent pas de 1735 à 1747. Ils reparurent seulement, avec le P. Sedilier, au Carême de 1748, après que Dom Lataste eut entrepris la réforme du couvent. Leur dernière station, prêchée par le P. Daron, fut celle de l'Avent de 1749.

La Compagnie de Jésus avait entouré de sollicitude le berceau du carmel. Dans le groupe choisi de prêtres et de religieux qui forma les premières postulantes, on distinguait un jésuite, le P. Coton, confesseur d'Henri IV. Il continua de s'intéresser à elles et de les diriger, après leur établissement au faubourg Saint-

1. A la vive contrariété de leur Maître général, le P. Cloche. Voir à ce sujet le P. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, 1914, t. VII, p. 227-235.

2. On pourrait en dire autant de beaucoup d'Oratoriens. Classés parmi les Jansénistes, ils étaient simplement des anti-jésuites. (M. LEHERPEUR, *op. cit.*, p. 73-74)

Jacques. Le P. Suffren, confesseur de Marie de Médicis, leur témoigna la même estime et leur envoya des sujets d'élite, en particulier Mlles de Bains et de Gadagne¹. Le P. Surin, formé lui-même à l'école de sainte Thérèse par la Mère Isabelle des Anges², s'entretenait de la mystique avec nos carmélites³. S'ils ne prêchèrent pas dans leur église, ces Pères influents et considérés frayèrent la voie aux prédicateurs de la Compagnie.

La parole des Jésuites fut très goûtée entre 1650 et 1655, si l'on s'en rapporte au nombre de leurs stations à cette époque, qui fut, remarquons-le, celle de la lutte ardente autour de l'*Augustinus*. Le P. Ragon prêcha le Carême de 1650 et le P. Claude Decret celui de 1653 ; le P. Claude Fraguier prêcha l'Avent de 1659 ; le P. Jean Dudoy, celui de 1660 ; le P. Jean Pinet, celui de 1662 ; le P. Pierre Boucher, celui de 1665. Un autre Avent, celui de 1680, fut prêché par le P. Saintrailles. En 1689, le P. de Galimart prêcha la Passion ; en 1690, le P. de Gonnelieu prêcha la saint Joseph et, en 1696, la *Quasimodo*. Désormais aucune station ne sera prêchée par les Jésuites avant le Carême de 1755, confié au P. Hiel. Sa présence au faubourg Saint-Jacques, après la période janséniste, consacrait le retour du monastère à l'orthodoxie. Ce fut la dernière station de la Compagnie de Jésus, qui allait, du reste succomber, en 1762, sous les coups du Parlement.

Nous avons rencontré, au cours de ce chapitre, la plupart des prédicateurs célèbres du xvii^e siècle : Pierre Camus, Cospéan, le P. Bourgoing, le P. Senault, Bossuet, Bourdaloue, Mascaron, Fléchier, Fromentières, Fénelon, Massillon. Le plus illustre

1. *Chroniques*, t. IV, p. 207. Elle prit le nom de sœur Angélique de Jésus et devint la seconde prieure de Saint-Denis. Elle mourut en 1643.

2. Le P. Surin, né à Bordeaux, avait de fréquents entretiens avec la Mère Isabelle des Anges, qui fonda le premier carmel dans cette ville en 1610 et y demeura jusqu'en 1616. Il l'appelait sa mère spirituelle. Pour le rôle du P. Surin dans la mystique, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. l'abbé BRÉMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. V, p. 148-310.

3. Cela ressort d'une lettre qu'il a écrite à l'une d'entre elles le 26 mars 1658 (Arch. du carmel). L'original est perdu ; mais la copie est du xvii^e siècle.

d'entre eux, Bossuet, fut aussi le plus assidu au couvent de l'Incarnation et le plus varié. Il y parla pour la première fois en 1659 et pour la dernière en 1692 ; il y fit des conférences aux religieuses, des sermons de vêtue et de profession, des panégyriques, une oraison funèbre, une station de Carême. A la durée de son ministère, à l'abondance et à la variété de sa parole, on reconnaît combien il aimait le carmel et avait su lui plaire. La sûreté de sa doctrine, l'austérité de sa morale, son intelligence et son estime de la vie contemplative, son culte envers celle qu'il avait appelée « la divine Thérèse », tout cela expliquait, avec les raisons déjà connues, son attachement et son crédit.

*
* *

Des prédications différentes que nous avons signalées, les carmélites ne tiraient pas sans doute un profit égal. Leur avantage spirituel dépendait du sujet traité, du prédicateur et surtout de leurs propres dispositions. Selon les apparences, il était plus grand, quand elles entendaient des prédications appropriées à leur état ; celles des vêtues et des professions et celles qui étaient faites à elles seules et pour elles seulement. Néanmoins elles pouvaient trouver dans les autres un aliment de vie intérieure. On a beau tendre à la perfection, même par des voies extraordinaires, il n'est pas inutile de se rappeler les directions de la voie commune. Puis, à en juger par celles que nous connaissons, les prédications adressées au public ne contenaient pas moins d'un ou plusieurs passages destinés aux religieuses. Le P. Senault terminait son panégyrique de la Vierge par ces paroles, qui en appliquaient tout le sens à la condition des carmélites : « Les Vierges qui sont consacrées à Jesus-Christ doivent marcher sur les pas de la Vierge, offrir leur virginité à Dieu, afin qu'elle ne soit plus prophane, l'accompagner d'humilité, afin qu'elle ne soit plus orgueilleuse, l'enrichir de bonnes œuvres, afin qu'elle ne soit plus sterile et la garder soigneusement, puisqu'elle n'est plus difficile, afin que, selon les promesses de l'Ecriture, elles

suivent l'Agneau par tout et, qu'après l'avoir imité sur la terre, elles regnent avec luy dans le Ciel ¹. »

Parfois même, la part réservée aux religieuses égalait l'autre, si elle ne la dépassait. Dans son Carême de 1661, Bossuet s'adressait tour à tour aux carmélites et aux gens du monde, avec le souci manifeste d'adapter aux deux fractions de son auditoire toutes les leçons qu'il exposait. « Vierges de Jésus-Christ, disait-il, dans son sermon sur la pénitence, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne : enfantez l'esprit de salut : renouvelez-vous en Notre Seigneur parmi les angoisses de la pénitence ; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes et, afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi ! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie ni vous faire cette violence ? Eh ! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence ? *Ambulate dum lucem habetis*. « Marchez, tandis que vous voyez encore la lumière », et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde ». » Ainsi, en atteignant à la fois deux auditoires distincts, le prédicateur doublait la portée de sa parole et augmentait le rayon de son influence.

¹ 1. *Op. cit.*, p. 56.

2. Ed. LEBARQ, t. III, p. 558.

CHAPITRE XXI

Influence

Avant d'achever cette histoire, il nous reste un point à traiter. Nous avons étudié les principales religieuses et montré en quoi consistait leur vie intérieure et à quelle source elles la puisaient. Il serait étrange que ces carmélites et leurs compagnes, dont nous avons vu ou deviné les qualités et les vertus, fussent demeurées sans action sur les personnes et les choses de leur temps ; il serait étrange que leur vie spirituelle, riche et débordante, n'eût pas déterminé au dehors plus d'effet que si elle avait été pauvre et repliée sur elle-même. En réalité, s'il n'est pas toujours possible d'en fixer les limites précises, leur influence fut certaine et même considérable. Nous dirons comment elle s'exerça sur les autres carmels de France, sur d'autres Ordres religieux et sur la société.

*
* *

La Bulle d'érection contenait un article ainsi conçu : « En outre, nous établissons ledit monastère, érigé par les présentes, chef de tous les autres monastères du même Ordre et réformation qui seront érigés à l'avenir au royaume de France, lesquels en devront dépendre comme membres. » Cet article ne semblait pas s'accorder avec les Constitutions de l'Ordre, d'après lesquelles tous les couvents, régulièrement fondés, sont indépendants les uns des autres et ne relèvent que des supérieurs ecclésiastiques.

Dès son arrivée à Paris, la Mère Anne de Jésus le fit remarquer, en ajoutant que même celui d'Avila, d'où la réforme était sortie, ne jouissait d'aucune autorité sur les autres carmels d'Espagne. Les supérieurs lui répondirent que le titre de « chef », employé par Clément VIII, n'avait pas le sens qu'elle s'imaginait. Il signifiait simplement que le couvent de Paris « seroit le principe et origine des autres qui se fonderoient après, et que les autres garderoient la même Règle et Constitutions et la même obéissance et gouvernement ¹. » L'expression, ainsi entendue, n'ayant rien d'irrégulier, la Mère Anne de Jésus se déclara satisfaite. Cependant, pour éviter toute équivoque dans l'avenir, le carmel de l'Incarnation renonça de bonne heure à ce titre ², très probablement avant d'en avoir usé, et se contenta de celui de premier monastère, qui ne pouvait porter ombrage à personne.

Malgré leur indépendance, qui n'interdisait pas les relations, les autres couvents de l'Ordre subirent son influence, de plusieurs manières. Rappelons d'abord qu'ils tirèrent de lui, selon les termes déjà employés, « le principe et l'origine. » Ses fondateurs avaient souhaité que la Réforme de sainte Thérèse se répandît promptement à travers la France. C'était même pour cette raison principale qu'ils l'avaient implantée à Paris, d'où elle pourrait plus facilement se développer. Leur vœu se réalisa au delà de toute espérance. En 1605, eurent lieu les fondations de Pontoise et de Dijon ; en 1606, celle d'Amiens ; en 1608, celle de Tours ; en 1609, celle de Rouen ; en 1610, celles de Bordeaux et de Châlons ; en 1614, celle de Dôle ; en 1615, celle de Dieppe. Entre 1616 et 1630, le nombre des fondations s'éleva annuellement jusqu'à trois et quatre. La proportion diminua dans la suite. Mais le développement avait été tel dans son ensemble qu'en 1668, soixante-quatre ans après l'arrivée des fondatrices espagno-

1. Déclaration de la Mère Anne de Jésus, faite à Bruxelles, le 14 juillet 1617 (*Histoire générale du monastère des Carmélites de Pontoise*. Ms., t. I, p. 210-211).

2. On le lui donna dans des lettres patentes de juin 1609, où l'on rappelait que la reine avait une particulière bienveillance « pour ledit Ordre et spécialement envers ledit monastère de Paris, chef de tous les autres de même Ordre en ce royaume. » *Arch. Nat.* L. 1046, pièce 74.

les, la France comprenait soixante-trois couvents du Carmel. Or cette floraison magnifique, que ni l'Espagne, ni l'Italie, ni les Pays-Bas n'avaient connue, était l'œuvre, directe ou indirecte, du premier monastère. Le rejeton planté à Paris en 1604 avait couvert de ses rameaux tout le pays. Disons sans métaphore que le monastère du faubourg Saint-Jacques avait fourni en partie les prieures et les religieuses des nouvelles fondations. Nous en avons compté, entre 1605 et 1654, quatre-vingt huit : celles qui ne revinrent pas à Paris, auxquelles il faudrait ajouter celles qui y revinrent, dont nous ignorons le nombre. C'était justement en vue de leur mission future qu'elles avaient été admises, en quantité supérieure à celle que la règle autorise, dans les circonstances normales.

Le premier monastère contribua encore à la diffusion de la Réforme, soit en obtenant les permissions de l'Ordinaire ou du roi, soit en procurant les ressources nécessaires. « La reconnaissance de toutes les maisons de l'Ordre, lisons-nous dans les *Chroniques*, doit à celle-ci ce témoignage honorable que, sans nul égard à ses intérêts propres, elle a toujours aidé les fondations nouvelles, non seulement en se détachant en leur faveur d'excellents sujets et cédant leurs dots, mais empruntant même de leurs amis, lorsque l'argent leur manquait ¹. » Parmi les ouvrières de cette diffusion splendide, nous devons signaler la Mère Madeleine de saint Joseph. Elle y travailla, à elle seule, plus que tous les autres ensemble, au témoignage de Sébastien Zamet, évêque de Langres ². Les prélats rapporteurs de sa cause exprimèrent la même opinion, en lui décernant ce titre glorieux : *propagatrice de l'Ordre des Religieuses carmélites déchaussées dans le royaume de France* ³.

Le premier monastère n'abandonna pas ceux qui lui devaient l'existence. Il les assista de son aide matérielle, quand ils avaient de la peine à se suffire. En 1667, il consacra 3.000 livres en « aumônes et charités aux personnes et aux couvents de l'Ordre né-

1. T. I, p. 282.

2. SENAULT, *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph*, éd. de 1670, p. 396.

3. *Mémoire*, op. cit., t. II, p. 585.

cessiteux ¹. » La Mère Agnès de Jésus-Maria, alors prieure, avait succédé à la Mère Madeleine de Jésus, qui pourvoyait royalement à tous les besoins. D'après les *Chroniques*, elle était « la seconde providence des maisons pauvres et mal fondées... Elle n'a jamais refusé secours à celles qui l'ont invoquée, même dans les temps où il lui fallut avoir recours aux emprunts pour faire subsister la sienne, ne faisant aucune différence de ses propres intérêts et de ceux des autres monastères, employant ses amis et son crédit pour leur rendre tous les services qu'exigeaient leurs affaires ². » Ces fraternels secours, dont le montant est rarement indiqué, semblent avoir été versés régulièrement, comme une dette sacrée. Ils sont en effet qualifiés de « charités annuelles » dans la déclaration de 1667 et ils sont mentionnés à des époques différentes ³, dans la plupart de celles que nous connaissons, de 1661, de 1722, de 1739. En 1763, le carmel de Trévoux n'ayant pu payer ses créanciers, celui du faubourg Saint-Jacques lui donna 1.300 livres, en plus des pensions qu'il assura à plusieurs religieuses ⁴. En deux circonstances exceptionnelles, sa charité s'étendit simultanément à presque tous les couvents de France. Des procès furent engagés, nous l'avons dit, entre 1618 et 1626 et entre 1655 et 1661, au sujet du gouvernement. Comme ils avaient pour but la défense du bien commun, il aurait été juste d'en répartir les frais entre toutes les maisons intéressées. Pourtant le carmel de l'Incarnation les prit seul à sa charge ⁵. Sa générosité était d'autant plus admirable, au temps du moins de la seconde procédure, qu'il se trouvait alors chargé de dettes ⁶.

Non moins généreusement que l'assistance matérielle, il procurait à ceux qui la lui demandaient l'assistance morale. Il était le berceau de l'Ordre en France ; il avait eu le privilège d'être fondé et dirigé quatre ans par les filles préférées de la sainte Réformatrice ; il conservait jalousement les Constitutions dans leur

1. *Arch. Nat.* S. 4666, cote VV, 3^e liasse, pièce 13.

2. *Chroniques*, t. II, p. 96.

3. *Arch. Nat.* S. 4666, cote VV, 4^e liasse, pièce 7 ; S. 4655.

4. *Chroniques*, t. V, p. 614, 622.

5. *Ibid.* t. I, p. 176, 281-282.

6. *Ibid.*

pureté originelle. A tous ces titres, il apparaissait aux autres carmels, issus de lui, non seulement comme leur source, mais comme leur centre ; la source à laquelle il était doux de se retremper, le centre auquel il était sage de se rallier. Hésitait-on sur un point de la règle, sur une conduite à tenir, sur une décision à prendre ? On s'adressait naturellement à lui, pour solliciter son avis. Nous venons de rappeler les deux procès où la plupart des autres monastères se rangèrent à ses côtés, pour défendre leurs droits. Il convient de remarquer que, dans ces deux affaires, où des intérêts graves étaient en jeu, son rôle fut prépondérant. Ce n'est pas assez dire ; il fut décisif, les autres réglant leur attitude sur la sienne ¹. Les adversaires ne s'y trompèrent pas et, de dépit, ils tournèrent contre lui leur mauvaise humeur. Après le second procès, ils composèrent un mémoire pour le discréditer auprès du public et des autres couvents. Une prieure, ayant eu connaissance de ce pamphlet, témoigna sa sympathie à la Mère Madeleine de Jésus, qui avait joué le rôle principal dans la défense de l'Ordre et sur qui retombait, par contre-coup, tout le poids des critiques. « J'ay lu cet écrit, lui répondit-elle ; notre monastère y est mis en pièces ; ce qui ne nous afflige nullement. Quel plus grand bonheur peut-il arriver à des âmes chrétiennes que de souffrir pour la justice et que notre maison, en conformité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit chargée d'injures et de calomnies pour avoir soutenu son premier établissement ? J'en ai le cœur très gai. Vous êtes professe d'ici ; soyez de même ². »

Ce qui attira encore au premier monastère la confiance des autres, durant tout le cours du xvii^e siècle, ce fut, après celui des fondatrices espagnoles, l'ascendant particulier de ses prieures. Les Mères Madeleine de saint Joseph, Marie de Jésus, Madeleine de Jésus, Agnès de Jésus-Maria, qui se partagèrent la direction pendant soixante-dix ans, rayonnèrent au loin par l'éclat de leur vertu et la sagesse de leur jugement. Ce n'était pas déchoir ni aliéner son indépendance que de recourir aux lumières de ces

1. Arch. Nat. L. 1046, pièce 86 ; SENAULT, *op. cit.*, p. 155-156 ; Chroniques, t. I, p. 176-177, 275-276.

2. Chroniques, t. II, p. 89.

femmes éminentes, qui, d'ailleurs discrètes et respectueuses, se contentaient d'exposer ou de proposer, sans imposer jamais.

La plus célèbre d'entre elles, la Mère Madeleine de saint Joseph, fut aussi la plus influente. « Elle était consultée, d'après les *Chroniques* ¹, par les prieures de l'Ordre, qui toutes agissaient par ses avis. » Jean Castaing, vicaire général d'Auch, a fait sur le même sujet la déposition suivante : « J'affirme que tous les couvents de France et en particulier ceux d'Aquitaine et du Languedoc, que je connais le mieux, recouraient dans toutes leurs affaires, tant spirituelles que temporelles, à la vénérable Mère Madeleine, comme si elle avait été leur prieure ². Il ajoutait : « Telle était l'union de tous les couvents de France avec la vénérable Mère Madeleine et le couvent de l'Incarnation qu'il semblait que la France ne possédait qu'un seul couvent ³. » La déposition du vicaire général d'Auch a été confirmée, en termes équivalents, par d'autres témoins, qui n'étaient pas tous du midi. Il y en avait de tous les coins du royaume et parmi eux des prieures, qui avaient consulté la Mère Madeleine, des prélats, des prêtres ou des religieux qui avaient constaté son action. Admettons pourtant que la déposition de M. Castaing n'exclue pas l'hyperbole. Il restera vrai que les autres prieures de l'Ordre s'adressaient à la Mère Madeleine comme à leur propre Mère.

Est-il possible de savoir ce qu'elles lui demandaient ou du moins ce que celle-ci leur répondait ? Le même témoin déclare ce qui suit : « Les prieures et les religieuses nous confiaient, lorsque nous allions à Paris, même leurs affaires privées et nous priaient d'en parler à leurs supérieurs et de recevoir leurs ordres. Mais nous étions tenu formellement, avant de rien dire aux supérieurs, de nous entretenir avec la Mère Madeleine et de nous conduire en tout, selon ce qui lui paraissait droit et juste ⁴. En l'occurrence, il s'agissait, on nous l'affirme, « d'affaires privées », qui ne touchaient pas au gouvernement de l'Ordre. Du

1. T. I, p. 189.

2. Procès de 1647. Arch. du carmel, t. XVI, p. 198.

3. *Ibid.*, p. 209.

4. *Ibid.*, p. 205-206.

reste, ni la Mère Madeleine n'aurait osé s'arroger, ni les autres prieures n'auraient consenti à subir une juridiction interdite par les Constitutions. Quelles étaient donc ces « affaires privées » ? A défaut des questions, on ne s'en rendra parfaitement compte, par les réponses de la Mère Madeleine, qu'après la publication complète de sa correspondance. Mais, en attendant, nous pouvons nous en faire une idée. Parmi les nombreuses lettres qu'elle adressait aux prieures des autres couvents, nous en avons publié une qui concerne la dévotion au saint Sacrement et son exposition hebdomadaire au faubourg Saint-Jacques ¹. Senault a publié des fragments de plusieurs autres. En voici un qui se rapporte à la règle. « Les personnes du monde trouvent nostré regle austere, parce qu'elles ne ressentent pas la grace qui l'accompagne. Cependant elle est tres douce et tres facile aux ames que Dieu a choisies pour l'observer et nous esprouvons tous les jours que des personnes qui estoient ou delicates ou infirmes dans le monde l'observent facilement. Voyez ma sœur Marie de saint Joseph ², qui, avant d'avoir quitté le siecle, ne prenoit point d'autre nourriture que des blancs de perdrix et qui ne pouvoit garder un jeusne de l'Eglise, à present elle vit comme les autres et depuis vingt ans elle garde nostre regle et use de nos viandes ³ ordinaires sans aucune incommodité. C'est pourquoy les ames que Dieu appelle à son service ne doivent pas considerer leur foiblesse, mais s'abandonner à sa providence et esperer que celui qui leur donne le desir leur donnera aussi la force de le servir ⁴. » A d'autres prieures la Mère Madeleine recommandait l'union à Jésus-Christ ⁵ et le devoir de la prière pour la conversion des âmes ⁶. L'esprit d'oraison, la fidélité à la règle, la mortification et autres vertus qui doivent briller dans le cloître : tel était le thème ordinaire de sa correspondance. Elle s'appuyait, pour en inspirer

1. *La vénérable Madeleine de saint Joseph*. Paris, 1921, p. 79-83.

2. Mme de Chandénier, sœur du cardinal de la Rochefoucauld.

3. Aliments.

4. *Op. cit.*, éd. de 1645, p. 228.

5. *Ibid.*, p. 377, 380.

6. *Ibid.*, p. 320.

l'estime, non sur son autorité, qui n'était pourtant pas négligeable, mais sur celle de sainte Thérèse.

Entretenir chez les prieures et par elles dans les couvents qui leur étaient confiés le véritable esprit du carmel, c'était seconder efficacement ses supérieurs. Outre ce concours, la Mère Madeleine leur prêtait parfois, sur leur demande, une collaboration directe. Ils avaient une telle confiance dans son jugement qu'ils n'hésitaient pas à la consulter, non seulement sur des affaires privées, comme les prieures, mais sur celles de l'Ordre. On nous assure même qu'ils n'entreprenaient rien d'important sans avoir pris son avis. « Allons en conférer avec la Mère Madeleine, avait coutume de dire M. du Val à ses collègues, quand une difficulté surgissait, et suivons ses pensées, car je fais grand estat de son jugement et de sa grace ¹. » Enhardie par une telle confiance, la vénérable ouvrait librement son âme sur les mesures qu'elle jugeait utiles au bien général. Ainsi ayant appris qu'une prieure ne remplissait pas, autant qu'il l'était souhaitable, les devoirs de sa charge, elle en prévint charitablement ses supérieurs ².

La confiance qu'il avait témoignée à la Mère Madeleine de saint Joseph, M. du Val la manifesta, en maintes circonstances, à la Mère Marie de Jésus. « Il lui communiquoit toutes les affaires considérables de l'Ordre et disoit qu'il se trouvoit en repos, quand il avoit agi selon son avis ³. » Le crédit de la Mère Madeleine de Jésus n'était pas moindre. Elle décida le P. Gibieuf, de concert avec la Mère Marie de Jésus, à composer un recueil des usages apportés par les fondatrices espagnoles et M. Charton à en faire un second qui compléterait le premier. Aux prieures qui croyaient y découvrir des innovations et lui en exprimaient leur étonnement, elle répondait « que tout cela s'observe dans son monastère avec la plus exacte fidélité et que ce sont à la lettre les enseignements de la Mère Anne de Jésus à ses premières filles de France ⁴. » Cette vigilante gardienne de la tradition écrivait

1. *Ibid.*, p. 360.

2. Déposition de M. Castaing. Procès de 1647. Arch. du carmel, t. XVI, p. 209.

3. Lettre circulaire (*Chroniques*, t. II, p. 35).

4. *Chroniques*, t. II, p. 98.

encore à une prieure, qui l'avait consultée sur l'admission d'un sujet de naissance illégitime : « Les Supérieurs même ne peuvent le permettre, parce que c'est une exclusion pour notre Ordre ¹. » La Mère Agnès de Jésus-Maria fut prieure sept fois, la première en 1649, la dernière de 1687 à 1690. Or on fait remarquer, dans sa lettre circulaire, que, durant le temps de ses priorats, elle se montra capable de « gouverner non seulement une communauté telle que celle du grand couvent de Paris, mais tout l'Ordre entier des Carmélites, dont les maisons ont continué la liaison et la correspondance qu'elles ont toujours eue avec cette maison de l'Incarnation ². »

Le xviii^e siècle n'a laissé aucune trace de pareille influence, soit que les documents aient disparu, soit que cette influence n'ait pas existé, du moins au même degré. La seconde hypothèse est la plus probable. A mesure qu'il s'éloignait de son origine, le premier monastère perdait de son prestige auprès des autres ; puis, après la Mère Agnès de Jésus-Maria, aucune de ses prieures ne posséda un ascendant capable de lui attirer la même confiance ; enfin, à partir de 1718, son attachement avéré au Jansénisme lui aliéna la plupart des monastères. Il essaya de les entraîner à sa suite ³. Mais ce fut apparemment sans succès. Tous les carmels de France se soumirent à la Bulle, excepté celui de Lectoure, de Toulouse, de Saint-Denis et ceux de Troyes, dont l'attitude ne fut peut-être pas imputable à celui du faubourg Saint-Jacques ⁴. Après sa réforme en 1748, ce dernier se trouva éclipsé par d'autres, qui avaient gagné les faveurs de la cour. « Un jour la reine ayant dit qu'elle sentait plus d'affection pour les carmélites de Compiègne et M. le Dauphin qu'il préférerait celles de la rue de Grenelle, le roi ajouta : La maison de Saint-Denis est la mienne ⁵. » Il n'était pas question de Saint-Jacques. Louis XV pronon-

1. *Ibid.*, 87.

2. *Lettres circulaires*, t. I, p. 222.

3. *Bibl. Nat.* Ms. f. fr. 17.720, p. 104.

4. Il y en avait deux à Troyes, l'un en ville, l'autre dans le faubourg. Le Jansénisme y régnait dès l'année 1713, donc avant de s'être révélé au faubourg Saint-Jacques.

5. *Chroniques*, t. IV, p. 278.

ça cette parole, avant de connaître la vocation de sa fille, Mme Louise de France ¹, dont l'entrée à Saint-Denis, en 1770, donna du lustre à cette maison. Toutefois le premier monastère signa, en 1790, avec ceux de Grenelle, de Saint-Denis et de la rue Chapon, *l'adresse à l'Assemblée nationale, de la part des Carmélites de France.*



Pour apprécier son influence sur les autres Ordres, il faut se reporter à l'aurore du xvii^e siècle. La renaissance religieuse, amorcée par le Concile de Trente, mais entravée par les guerres civiles, est encore en 1604, à cette période d'enfance et de tâtonnement où le moindre obstacle arrête la marche, s'il ne provoque la chute ; où une fausse direction peut faire dévier du droit chemin et manquer le but. C'est à cette heure critique et décisive que s'ouvre le carmel du faubourg Saint-Jacques. Il apporte une Réforme récente et pourtant célèbre et déjà éprouvée ; il a successivement pour prieures deux religieuses formées par sainte Thérèse elle-même et que remplaceront des Françaises dignes de ces vénérables Espagnoles ; pour fondatrices, la reine et deux princesses du sang ; pour supérieurs trois prêtres éminents ; pour amis saint François de Sales, des Chartreux, des Capucins, des Jésuites estimés de tout le royaume ; un futur garde des Sceaux, Michel de Marillac, et la sainte qui fut l'âme de toute l'entreprise, Mme Acarie ; en résumé l'état-major de la renaissance catholique. Toutes ces conjonctures lui donnent une importance qui dépasse celle d'une fondation ordinaire. On le regarde avec curiosité, inquiétude, espoir, comme si de grandes destinées, la sienne et d'autres encore, reposaient dans son berceau. De fait, s'il échoue

1. Elle désirait depuis longtemps se retirer au carmel. Mais le roi n'en fut informé que quinze jours auparavant. *Vie de la vénérable Mère Thérèse de saint Augustin, Madame Louise de France*, par une religieuse de sa communauté (S. l.) 1879, 4 éd., t. I, p. 93. Le dauphin était mort depuis cinq ans (1765) et la reine depuis deux ans (1768).

en des conditions qui paraissent extrêmement favorables ; s'il ne peut vivre ni faire fleurir en France la Réforme d'Avila, son échec ne détournera-t-il pas ses promoteurs découragés de tout autre essai analogue et ne portera-t-il pas un coup fatal à la restauration, à peine ébauchée, des autres Ordres ? Si au contraire il réussit, son succès n'engagera-t-il pas ses promoteurs à étendre le champ de leur apostolat et n'aura-t-il pas sur les réformes commencées ou projetées l'effet d'un stimulant ? Il réussit d'une façon brillante et il fut — est-ce trop dire — le levain ou du moins une notable partie du levain qui souleva la masse ou, selon la terminologie militaire à la mode en ce temps-là et du nôtre, il fut un bataillon d'élite qui, portant haut et ferme le drapeau du catholicisme intégral, marcha vaillamment à la tête de l'armée mystique et en prépara l'invasion.

Il rendit aux autres Ordres, anciens ou nouveaux, un autre service. Il leur servit de modèle. Par la rigueur de la clôture, l'austérité de la règle, l'esprit d'oraison, la sainteté de ses membres, bref, par l'intégrité de la vie contemplative, il mérita dès le début la réputation, qu'il garda jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, du couvent de Paris le plus régulier et le plus fervent. Ceux qui voulaient réformer les anciens Ordres ou en créer de nouveaux se trompaient sans doute, s'ils prétendaient le copier servilement. Mais n'était-ce pas pour eux une garantie de succès que de lui emprunter tout ce qui pouvait s'adapter à leur propre situation ? A notre avis, le fait de s'être inspiré de son esprit ou le désir de s'en inspirer expliquent seuls certains événements et certaines relations. Qui fonda le premier couvent des Ursulines à Paris ? Mme Acarie, avec sa cousine, Mme de Sainte-Beuve. Qui en fut supérieur ? M. Gallemant. Qui remarquait-on parmi les premières postulantes ? Des jeunes filles qui avaient été formées par eux à la congrégation de Sainte-Geneviève et qui, faute de goût ou faute de santé, n'avaient pas suivi leurs compagnes au couvent de l'Incarnation. La Mère Marguerite d'Arbouze, initiée à la vie d'oraison par les œuvres de sainte Thérèse, sollicita son admission au carmel, et pria son cousin, Michel de Marillac, d'appuyer sa requête. Comme elle avait fait profession dans un

autre Ordre, elle ne fut pas admise ¹. Mais, tout en s'honorant d'être fille de saint Benoît, elle demeura très attachée aux filles de sainte Thérèse. On se rappelle qu'elle reçut sa bénédiction dans leur église du faubourg Saint-Jacques ; étant abbesse du Val-Profond, elle exhorta une de ses religieuses, rebelle à la réforme qu'elle y établissait, à invoquer sainte Thérèse, pour changer de disposition ; tombée gravement malade, elle demanda sa guérison, non à son bienheureux Père ou à un saint de son Ordre, mais à une carmélite morte trois ans auparavant, sœur Marie de l'Incarnation ; la même année, le 20 septembre 1621, elle prit possession de son abbaye du Val de Grâce, heureuse de pouvoir chanter les louanges de Dieu, à côté de ses amies les carmélites. La Mère Angélique Arnauld, cédant elle aussi à la même attraction, vient s'entretenir avec la Mère Madeleine de saint Joseph, quelques années après avoir conversé et correspondu avec saint François de Sales et rêvé d'entrer à la Visitation.

Saint François de Sales et la Visitation : deux noms très chers au Carmel. L'évêque de Genève avait contribué à sa fondation en France et n'avait pas manqué de suivre son développement. Il avait noué des relations d'étroite amitié avec MM. du Val et de Bérulle, Mme Acarie et ses trois filles, toutes trois professes au faubourg Saint-Jacques ; durant son dernier séjour à Paris, il « recherchoit avec estime la conversation ² » de la Mère Madeleine de saint Joseph. En toute occasion, il louait la Réforme d'Avila. « Je feray part aux sacrifices que je presente à la Mère prieure des carmélites, écrivait-il, le 24 juin 1608, à la présidente Brulart. J'honore generalement tout cet Ordre ³. » Il disait à la Mère Claude Agnès de la Roche, supérieure de la Visitation à Orléans : « Faites tousjours grand cas des sœurs carmélites et vous entretenez en leur amitié, partout où vous serez, tesmoignant tousjours que vous en faites grande estime et que vous les aymez chèrement ⁴. » Le 18 août 1614, il félicitait la Mère Clau-

1. H. M. DELSART. *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce*. 1580-1626. Paris, 1923, p. 28, 32-33.

2. SENAULT, *op. cit.*, p. 359.

3. *Œuvres de saint François de Sales*. éd. d'Annecy, 1906, t. XIV, p. 41.

4. *Recueil des avis particuliers que Monseigneur m'a donnez pour mon*

dine de Blonay, abbesse de Sainte-Claire d'Evian, d'avoir lu sainte Thérèse, « car en vérité, observait-il, ses livres sont un thresor d'enseignemens spirituelz ¹. » Il les avait lus lui-même, avec diligence et piété, et s'en était nourri jusqu'à la moëlle. Pour ériger en système l'amour de Dieu ; pour en faire « l'*alpha* et l'*omega* de tout son enseignement spirituel ² », il lui aurait presque suffi d'en rassembler les éléments épars dans les ouvrages de la sainte. Il connaissait à fond le Carmel, l'aimait et l'admirait.

On objectera qu'il empêcha d'y entrer Mme de Chantal, initiée à la vie mystique par une carmélite de Dijon, la Mère Marie de la Trinité ³. C'est vrai. Mais nous connaissons le motif de son veto. Il réservait cette âme d'élite pour l'Ordre qu'il songeait à fonder, la Visitation, dont il voulut faire, dès l'origine, un Ordre contemplatif, vaquant « à la perfection du divin amour », et dont il fit, après des hésitations et des retouches, non pas, comme l'a prétendu un biographe de sainte Jeanne de Chantal, « le contre-pied du Carmel ⁴ », mais son complément, une sorte de

amendement. (*Oeuvres complètes*, Bar-le-Duc, 1860, t. V, p. 458). Ce texte, qui n'a pas été publié dans l'édition d'Annecy, paraîtra dans le tome XXV^e ou XXVI^e de cette édition.

1. *Oeuvres*, t. XVI, p. 208.

2. Francis VINCENT, *Saint François de Sales, directeur d'âmes*. Paris, 1923, p. 153.

3. L'abbé BOUGAUD, *Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation*. Paris, 1886, t. I, p. 330-331. La Mère Marie de la Trinité (d'Hannivel) ne l'encourageait pas à entrer au carmel. Elle lui dit un jour : « Non, non, Madame, sainte Thérèse ne vous aura jamais pour fille. Dieu vous veut mère de tant de filles que vous serez sa compagne. » *Ibid.*, p. 332. Elles s'écrivirent, une fois séparées, et se retrouvèrent à Troyes, où la Mère Marie de la Trinité était prieure. (*Chroniques*, t. III, p. 464-465). En gage d'affection, elles établirent « une sainte liaison » entre leurs deux Ordres. « La fin de cette liaison, écrivait sainte Jeanne de Chantal, dans une circulaire aux Supérieures de la Visitation, est d'honorer par icelle le saint mystère de l'Incarnation du Verbe et ses liaisons adorables avec notre humanité (on reconnaît là encore la spiritualité du carmel et de l'Oratoire), qui est une chose beaucoup plus efficace que tout ce qui pourrait se faire à l'extérieur, appliquant à cette intention et pour les besoins des deux Ordres les communions qui s'y font le samedi. » Lettre circulaire du 20 mars 1641, insérée dans le livre du Chapitre de la Visitation d'Annecy.

4. L'abbé BOUGAUD, *op. cit.*, t. I, p. 554.

Carmel mitigé, où règnerait la vie d'oraison et d'où serait exclu certain degré de mortification corporelle, afin que les délicates, les débiles et même les infirmes puissent en observer la règle. Le fait suivant éclaire sur ce point essentiel les intentions du saint fondateur. Mlle du Plessis, nièce de Michel de Marillac, n'ayant pu rester au Carmel pour raison de santé, désirait entrer à la Visitation. La présidente Amelot la présenta un jour à saint François de Sales, pour solliciter son appui. « Elle m'assura, écrivit-il ensuite à sainte Jeanne de Chantal, que les sœurs carmélites l'aymaient et chérissaient grandement et ne l'ont rejetée pour autre occasion que pour son incommodité corporelle ¹. » Sans alléguer d'autre motif, il penchait pour son admission. Cette demoiselle n'avait échoué au Carmel que pour raison de santé ; elle pouvait donc entrer de plain-pied à la Visitation. Tel semblait être son raisonnement, comme si la seule distinction capitale entre les deux Ordres était la mortification corporelle. On en a encore la conviction, lorsque l'on compare leurs exercices spirituels de chaque jour. A l'exception de quelques variantes, imposées par la différence des santés ², ceux qui incombent à la visitandine sont les mêmes pour la nature, l'ordre et la durée que ceux de la carmélite.

L'influence du premier monastère sur l'Oratoire s'exerça sous une forme plus sensible. Depuis plusieurs années, M. de Bérulle avait l'intention de le fonder, pour relever l'honneur de la prêtrise. De pieux personnages, notamment saint François de Sales, la marquise de Meignelay, Mme Acarie l'y encourageaient, en lui disant qu'il était l'homme désigné par la Providence pour accomplir cette œuvre, dont l'Eglise de France avait tant besoin. Néanmoins il hésitait encore, quand il se rendit au carmel du faubourg Saint-Jacques. Au cours d'un entretien avec la Mère Madeleine de saint Joseph, qui l'y avait aussi exhorté, il se sentit tout transformé et entrevit, dans une intuition soudaine, le rôle de sa future congrégation. La Mère Madeleine, également inspirée, re-

1. Lettre du 20 août 1619. *Œuvres*, t. XIX, p. 5.

2. Par exemple le bréviaire au Carmel et l'office de la sainte Vierge à la Visitation.

doubla d'insistance et le supplia d'exécuter son dessein et de l'exécuter sans retard. Cette fois M. de Bérulle s'y décida ¹. Peut-être devons-nous à l'intervention d'une carmélite l'Oratoire de Jésus et, par voie de conséquence, ses trois filiales : la congrégation de saint Vincent de Paul, celle de M. Olier et celle de saint Jean Eudes. Après la fondation de l'Oratoire à Paris, le carmel de l'Incarnation s'employa avec zèle à sa diffusion dans les autres villes de France. A Tours, ce fut encore la Mère Madeleine de saint Joseph qui lui prêta une aide efficace. Elle obtint des magistrats l'autorisation et de son père, M. de Fontaines, l'argent nécessaire au nouvel établissement ².

Nous avons dit ce que le carmel du faubourg Saint-Jacques et par lui les autres carmels de France devaient à M. de Bérulle. C'est le lieu de dire ce que M. de Bérulle dut personnellement, et par lui les maisons de l'Oratoire, au carmel du faubourg Saint-Jacques. Reçut-il plus qu'il ne donna ? A cette question d'ordre moral, il est impossible de répondre avec une précision mathématique. Mais il est certain qu'il reçut beaucoup, principalement par l'intermédiaire de deux religieuses : la Mère Madeleine de saint Joseph et la sœur Catherine de Jésus. Il avait en si haute estime la prieure du grand couvent qu'il la consultait dans toutes les affaires importantes de l'Oratoire, de l'Etat et de l'Eglise. Le P. Bourgoing, troisième supérieur général de sa Congrégation, en témoigna dans le procès de la vénérable ³. En même temps il attesta que le cardinal de Bérulle la consultait également pour la direction de son âme et celui-ci en a laissé la preuve dans sa correspondance. « Je suis toujours pour mon particulier au même état de pauvreté intérieure, écrivait-il à la Mère Madeleine, hors quelque nouveau désir d'appartenance et de vie intérieure en la très sainte Trinité. Je voudrais y avoir quelque entrée

1. Nous empruntons ces détails à la déposition du P. Gibieuf dans le procès de 1647, relatif à la cause de la Mère Madeleine. Le P. Gibieuf était admirablement placé pour connaître la vérité, puisqu'il était oratorien et supérieur du carmel, confident du cardinal de Bérulle et de la Mère Madeleine.

2. SENAULT, *op. cit.*, p. 111.

3. Procès de 1647. Arch. du carmel, t. XVI, p. 96.

et elle m'est inconnue. Dieu veut vous donner le moyen de m'y aider ; ne me le refusez pas ¹. » Ainsi non content de lui exposer l'état présent de son âme, il lui révélait ses aspirations vers un état meilleur et il comptait sur son appui pour atteindre le but. Eût-il procédé autrement avec son directeur de conscience ? Le détail suivant nous montrera de quelle confiante intimité le ministre d'Etat et prince de l'Eglise honorait l'humble carmélite. Il avait pris la résolution de porter le cilice une année entière. Mais ne sachant au juste si ce laps de temps était écoulé et craignant que sa pénitence ne fût nuisible à sa santé, il pria la Mère Madeleine de recommander cette affaire à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge et se déclara résolu à suivre son avis, plutôt que le sien propre.

Il s'adressait avec la même confiance et la même simplicité à sœur Catherine de Jésus. Avait-il quelque inquiétude au sujet de l'Oratoire ? Il sollicitait ses prières et ses avis et elle s'appliquait à l'éclairer et à l'encourager ². Une charge, nous ignorons laquelle, lui fut offerte. Il demanda à sœur Catherine s'il devait l'accepter. « Je supplie la tres-sainte Vierge, répondit-elle, de remplir votre ame de l'amour de son sacré Fils. Je leur ay recommandé tres-soigneusement l'affaire dont il vous avoit plu me dire que vous estiez en peine et j'ay senty obligation de leur part, ce me semble, de vous escrire que leur volonté est que vous acceptiez la charge qu'ils vous ont donnée et que vous n'en soyez plus en peine ny en doute. Vous savez bien ce que c'est ; je n'ay autre chose à vous en dire ³. » Dans une autre circonstance, il se demandait encore quel parti prendre et il recourut à sa conseillère, qui lui écrivit : « Pour le doute où vous estes, je croy que Dieu veut que vous travailliez en l'affaire que vous me mandez et qu'en ce faisant vous lui rendrez service. Je le supplie vous faire la grâce de croire que je ne vous oublie pas devant luy et sa sainte Mere ⁴. » Le cardinal de Bérulle, qui a beaucoup écrit, n'a

1. *Œuvres complètes*. Paris, 1856, p. 1372.

2. La Mère Madeleine de saint Joseph, *La vie de sœur Catherine de Jésus*. Paris, 1656. Lettres cinquième et dixième.

3. *Ibid.*, lettre onzième.

4. *Ibid.*, lettre treizième.

point prêché. Pourquoi ? Ce n'était pas sûrement faute d'y être souvent invité. Manqua-t-il de talent ? Nul ne le soutiendra. Craignait-il un échec ? Il était trop humble pour ne pas accepter d'avance et même rechercher une humiliation. Quoi qu'il en soit, avant de se déterminer au silence, il avait consulté, à plusieurs reprises, sœur Catherine de Jésus, qui lui avait répondu définitivement en ces termes : « Le tres saint Sacrement ayant esté exposé à nostre oratoire aujourd'huy, jour de saint Michel, j'y ay esté pour luy recommander ce qu'il vous avoit plu m'ordonner pour le doute où vous estiez si vous deviez condescendre à ceux qui vous pressent d'annoncer la parole de Dieu. Je croy, mon Pere, que vous vous souvenez bien de ce que j'avois pris la liberté de vous dire qui est qu'il me sembloit que vous ne deviez point vous y opposer encore tout à fait, mais seulement laisser faire à Dieu et luy beaucoup recommander. Or maintenant j'ajouteray pour vous obeir qu'il me semble qu'il m'a montré que la voye qu'il a choisie pour vous faire annoncer son Fils et ses mysteres est principalement celle de la parole escrite ; et en cette maniere je voy qu'il a un dessein tres-particulier sur vous et qu'il est important pour sa gloire et pour le bien des ames. Voila, mon Père, tout ce que je vous en puis mander. Je ne doute pas que nostre Seigneur ne vous fasse luy-mesme connoistre sa volonté beaucoup mieux que je ne la puis ny entendre ny dire ¹. » Celui qui recevait docilement ces conseils, après les avoir sollicités, était, ne l'oublions pas, Supérieur et Visiteur du Carmel, le cardinal de Bérulle en personne, un des plus grands mystiques de tous les temps. Il fallait qu'il eût une singulière estime de nos carmélites et une foi sans borne dans leur sagesse et dans leur sainteté pour leur confier, avec un tel abandon, les intérêts de son Institut et la direction de son âme.

La réforme des Ordres religieux, qui se poursuivit durant tout le cours du xvii^e siècle, ne les laissa pas indifférentes. La Mère Madeleine de saint Joseph collabora, d'une façon très active, à celle des Dominicains. Le P. Rudolphi, Maître général de l'Ordre, avait essayé de rétablir dans les couvents de France, qui les

1. *Ibid.*, lettre dix-septième.

avaient abandonnées, les règles de l'observance primitive. Mais ses tentatives avaient soulevé, dans un grand nombre, une assez forte opposition et, dans celui de Chartres, une révolte publique ¹. L'intervention de la Mère Madeleine se produisit dans ces circonstances critiques. Comment et avec quel succès, le P. Granian nous le raconte dans les lignes suivantes : « Grâce à l'autorité dont elle jouissait auprès des juges les plus élevés qui étaient fort bien instruits de sa sainteté, elle soutint et appuya le chef de notre Ordre, éteignit le scandale, se montra la défense très assurée de la vie régulière et travailla à cette affaire pendant un an entier et plus, avec un zèle aussi ardent que s'il se fût agi de la propre cause et de la principale affaire de son monastère et de son Ordre, sollicitant pendant ce temps le secours du Ciel par ses prières continuelles et celles de ses filles, recommandant instamment la justice de cette cause aux premiers juges du conseil privé du roi, qui devait décider de ces différends, et instruisant soigneusement de la vérité ces mêmes juges qui avaient été mal renseignés. Ainsi elle parvint à venger l'honneur et l'autorité de notre très Révérend Père Général de l'injure qu'on voulait lui faire, protégea les innocents et rendit la paix à notre Ordre. J'ajouterai qu'au milieu de ces tempêtes, elle lui a donné plus de secours que les plus illustres de nos Pères n'en avaient autrefois apporté en Espagne à sainte Thérèse, lorsqu'elle fondait ses monastères au milieu des plus grandes persécutions ². »

La Mère Agnès de Jésus-Maria rendit un service analogue à l'Ordre de saint Etienne de Grandmont. Cet Ordre sévère, fondé en 1076, par saint Etienne de Muret dans le Limousin, était tombé dans le relâchement. Au milieu du ^{xvii}^e siècle, le P. Frémont et quelques uns de ses confrères en entreprirent la réforme. Mais ils se heurtèrent à de si violentes oppositions qu'ils étaient sur le point de renoncer à leur projet, lorsque l'un d'entre eux vint à Paris et eut la bonne fortune de s'en entretenir avec la Mère Agnès. Celle-ci examina l'affaire et dressa un nouveau plan d'ac-

1. R. P. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, 1913, t. VI, p. 317-348.

2. Déposition, Procès de 1655. Arch. du carmel, t. XVII, fol. 242-243.

tion, grâce auquel la réforme put s'établir dans six ou sept maisons dépendant de l'Ordre. Plusieurs Abbés réguliers lui demandèrent également conseil pour réformer leurs couvents ¹.

*
* *

Le premier monastère a exercé sur la société une influence diverse. Il a gagné, devant le public, ou du moins aidé à gagner la cause de la vie contemplative. Elle a eu de tout temps des adversaires, même parmi les catholiques. Elle en comptait un assez grand nombre, au début du ^{xvii}^e siècle, quand la renaissance religieuse commençait seulement à poindre. Le relâchement, qui s'était glissé jusque dans les Ordres les plus vénérables, avait jeté sur elle le discrédit. Il ne s'agissait de rien moins que de la réhabiliter. D'autres détracteurs, gens positifs et pratiques, admettaient volontiers des congrégations vouées à la charité, à l'enseignement, au service du culte. Ils avaient peine à saisir les bienfaits d'un Ordre consacré uniquement à l'oraison, sans utilité apparente pour la société. Henri IV s'était fait l'écho des critiques répandues à ce sujet, pour justifier son opposition à l'établissement du Carmel. Défiances et méconnaissances ne se dissipèrent pas, du jour au lendemain. Elles se prolongèrent même assez pour que Bossuet, dans son panégyrique de sainte Thérèse en 1657, ait cru bon d'y faire allusion. Cependant, dès la fin du règne d'Henri IV, la cause de la vie contemplative était gagnée devant la fraction du public la plus éclairée et la plus influente. Elle était gagnée, grâce en partie aux carmélites, qui avaient forcé le respect par la pratique intégrale d'une règle austère et sublime et fait comprendre l'utilité sociale des Ordres contemplatifs.

Pour la comprendre, il suffisait de réfléchir, en se rappelant la scène de l'Evangile où Marthe s'empresse aux soins du ménage, tandis que Madeleine recueille les leçons du divin Maître, pour en nourrir son âme ². Certes il faut des Marthe dans l'humanité ; il

1. *Lettres circulaires*, t. I, p. 232-235.

2. Citons les lignes que Mgr Bougaud a écrites à ce sujet : « L'une, frappée du côté humain de Jésus-Christ, s'empresse de lui préparer du pain, du

en faut des légions innombrables. Sans elles, sans ceux et celles qui assument les charges de la vie commune, il serait impossible à la famille, à la société, à l'Etat de subsister. Pourtant Madeleine la contemplative n'a-t-elle pas sa raison d'être, à côté de Marthe la ménagère ? « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu » ; il n'est pas seulement matière, il est esprit et, pour atteindre le plein épanouissement de sa vie spirituelle, il a besoin d'être dégagé des soucis temporels et matériels. Il en a besoin dans son intérêt particulier, cela est évident. Mais la société n'a-t-elle pas elle-même intérêt à favoriser son élan, l'élan d'une élite vers les cimes chrétiennes ? Les gens du monde sont exposés à trop désirer les plaisirs, les honneurs, les richesses, s'ils ne les possèdent pas ; à s'y complaire outre mesure, s'ils en jouissent ; bref à se matérialiser. Pour se garder des excès auxquels les faux biens peuvent les entraîner, ne leur est-il pas utile de savoir et de voir que des hommes et des femmes, sortis de leurs rangs, leurs frères et leurs sœurs peut-être, leurs fils et leurs filles se dégagent de plus en plus de la bête pour se rapprocher de l'ange ? Rien n'était plus propre à leur procurer ce spectacle bienfaisant que le carmel du faubourg Saint-Jacques, où des jeunes filles honorées, riches et belles avaient brisé volontairement les liens du monde, pour s'envoler, sur les ailes de la prière et de la pénitence, vers la perfection.

La vie des carmélites offrait encore, aux yeux du chrétien, une autre utilité sociale de l'essence la plus précieuse. La foi, qui illuminait leur âme, nous enseigne que l'on peut obtenir, par la prière et par la pénitence, non seulement pour soi, mais pour les autres, des faveurs temporelles et spirituelles ; que l'on peut obtenir la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, le

vin, un lit ; l'autre, ravie au-dessus de ces pensées terrestres et ne voyant en Jésus-Christ que le Dieu caché, s'assied à ses pieds dans une extase d'adoration et d'amour. Alors, comme aujourd'hui, le monde admire la première ; la seconde ne fut pas comprise et fut blâmée. Mais Jésus-Christ, réformant le jugement du monde, place Marie au-dessus de Marthe, le service de la prière au-dessus des œuvres de la miséricorde corporelle et les soins de ses membres souffrants moins haut que la contemplation et l'adoration de sa divinité. » *Op. cit.*, t. I, p. 537-538.

soulagement et la délivrance des défunts qui achèvent de satisfaire, dans le Purgatoire, à la justice de Dieu ; en résumé, qu'une communauté fervente est pour la société une source de bienfaits. Des bienfaits temporels de ce genre attribués au carmel du faubourg Saint-Jacques, nous ne citerons qu'un exemple. Richelieu, qui ne négligeait aucun moyen naturel pour assurer le succès de ses entreprises, ne dédaignait pas non plus de recourir aux moyens surnaturels. « Il avoit, déclare sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, une si haulte estime [de la Mère Madeleine de saint Joseph] qu'il luy faisoit recommander les grandes affaires de l'Etat et se confioit beaucoup à ses saintes prières ¹. » Pendant le siège de la Rochelle, ce concours spirituel lui fut accordé de façon mémorable. La Mère Madeleine et ses filles s'imposèrent alors un surcroît d'oraisons et de sacrifices. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1628, après plusieurs mois d'une attente anxieuse, elles redoublèrent de ferveur. Or cette nuit fut celle où se fit le ravitaillement du fort Saint-Martin qui décida de la suite des opérations. Simple coïncidence, dira-t-on peut-être. Les contemporains de la Mère Madeleine, plus croyants que les nôtres, ce qui ne veut pas dire plus crédules, y virent autre chose. Ils y virent tout bonnement une réponse du Ciel à la puissante intercession des âmes ferventes, spécialement des carmélites ², et Marie de Médicis se fit leur interprète. Lorsqu'elle apprit la reddition de la ville, elle se trouvait précisément au faubourg Saint-Jacques. « Ma Mère, dit-elle, à la prieure, les hommes ont beaucoup travaillé à la prise de la Rochelle. Dieu y a fait des miracles. Je ne doute point que vos prières n'y aient infiniment contribué ³. »

Mais, on le conçoit sans peine, ce n'était pas pour remplacer ni même pour suppléer les troupes de Sa Majesté que la Mère Madeleine et ses compagnes avaient embrassé la règle de sainte Thérèse. C'était, tout en poursuivant l'œuvre principale de leur sanctification, pour obtenir à d'autres, conformément à l'esprit de leur Ordre, les grâces spirituelles que nous venons d'énoncer.

1. Déposition, Procès de 1655. Arch. du carmel, t. XVII, fol. 611.

2. SENAULT, *op. cit.*, p. 240-241.

3. *Chroniques*, t. I, p. 197.

Si l'on veut être édifié à ce sujet, qu'on lise le chapitre admirable que le P. Senault lui a consacré, sous ce titre: « *Comme Dieu donna la Mère Magdeleine pour esclave à ses peuples* ¹. » Nous en extrayons le passage suivant : « Penetrée de cet amour qui convia le Fils de Dieu à servir les hommes, elle s'estimoit la servante de tous les pecheurs, elle croyoit estre obligée de travailler à leur conversion et representoit souvent à ses sœurs que, pour estre Filles de sainte Therese, elles devoient assister de leurs prieres ceux qui travaillent à la vigne du Seigneur. Elle estoit ravie quand quelqu'une de ses religieuses luy demandoit permission de faire quelques penitences pour la conversion des infideles et des heretiques ; elle se joignoit à leurs intentions et, comme sa charité estoit plus estenduë, il se trouvoit que les unes priant pour le Canada, les autres pour le Japon, les autres pour l'Angleterre, elle prioit pour tous ces païs ensemble et que les soins qui estoient divisez entre les filles estoient réunis en la personne de leur Mere ². » Cette action spirituelle s'exerça non seulement sous le priorat de la Mère Madeleine de saint Joseph, mais, avec plus ou moins d'intensité, sous les autres priorats. Quoiqu'il nous soit impossible d'en mesurer la portée et de la vérifier par des faits, nous avons tenu à la signaler, pour ne rien omettre d'important. Nous constaterons, d'ailleurs, par une autre voie, l'influence des carmélites sur les âmes. Mais avant d'en apporter des preuves, nous dirons pourquoi ces religieuses cloîtrées entrèrent en contact et quelles furent leurs relations avec les personnes du dehors.

Michel de Marillac avait pressenti leur rôle et l'avait assez bien défini, quand il écrivait, le 22 février 1604, à M. de Bérulle, qui se dirigeait alors vers l'Espagne, afin d'en ramener les fondatrices : « Vous scavez quels esprits il faut pour les esprits des nostres

1. *Op. cit.*, p. 238-246.

2. *Ibid.*, p. 241. La Mère Marie de la Trinité (Sevin) exprimait la même pensée dans une sorte de supplication à Jésus-Christ : « Toutes les prières et les pénitences que l'on pratique dans ce saint Ordre sont pour demander instamment le salut des âmes qui ne peuvent acquérir ce bonheur que par vos mérites, par votre amour et par les libéralitez de votre miséricorde. » *La vie de la vénérable Mère Marie de la sainte Trinité*. Ms. p. 250. Arch. du carmel.

qui vaquent à la dévotion, quels esprits pour les mondains ; car il faut des esprits capables de tout et de tout selon notre climat et humeur de la nation ; car celles qui viendront auront à gouverner des esprits tout nouveaux non à la dévotion mais à la religion ¹, elles auront à parler au Roy, à la Royne, etc... Tout le monde les voudra venir voir. C'est à vous à juger ce qui y est propre ². » Etablir dans le cloître les vrais principes de la Réforme thérésienne ne suffirait pas : il faudrait encore entretenir des relations avec l'élite de la société. Il s'agissait donc de choisir des carmélites espagnoles capables de remplir ce rôle, rôle important, qui faisait partie de leur mission propre ³, et qui, après leur départ, échoirait à nos carmélites françaises.

Celles-ci y étaient parfaitement préparées, non seulement par la formation qu'elles recevaient au couvent, mais par celle qu'elles avaient reçue, avant d'y entrer. La plupart, en effet, étaient sorties du grand monde et plusieurs portaient les plus beaux noms de France. Nous en avons déjà rencontré un bon nombre, au cours de cette histoire ⁴. Nous groupons ici, dans l'ordre chronologique, les plus marquantes, en les désignant par leur nom de famille, qui permettra plus facilement de les reconnaître et de les rattacher aux personnes et aux choses de leur temps. Ce sont Mlles ou Mmes Madeleine et Catherine de Fontaines ; de Sancy, marquise de Bréauté ; Angélique de Brissac, fille du maréchal ; de Séguier, mère du cardinal de Bérulle ; les trois filles de Mme Acarie ; de Viole ; de la Rochefoucauld, sœur du cardinal, veuve de M. de Chandénier ; Gontaut de Biron ; Tuderdt, veuve de M. Séguier d'Autry et mère du chancelier ; Lancry

1. Etat religieux. Le Carmel réformé était alors inconnu en France.

2. *Arch. Nat. M.* 216, n° 1⁴.

3. Sainte Thérèse l'a tracée en ces termes : « Ainsi, mes sœurs, tant que vous le pouvez sans offense de Dieu,, montrez-vous affables et comportez-vous de telle sorte avec les personnes qui vous fréquentent qu'au lieu de s'effrayer, de s'effaroucher de la vertu, elles s'affectionnent à votre commerce et se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir. » *Chemin de la perfection*. Ch. XLI. *Œuvres complètes*, traduction nouvelle par les carmélites du premier monastère de Paris. Paris, 1906, t. V, 299-300.

4. On en trouvera la liste complète, avec leur nom de religion, en Appendice.

de Bains ; Mandat de la Jonchères ; de la Cour ; de Médéric ; de Vaudrant ; Poille de Saint-Gratien ; du Thil ; d'Anglure de Bourlemont, nièce du pape Urbain VIII ; d'Argouges ; de Brienne ; du Buisson ; de Marillac, petite-fille du garde des Sceaux ; de Bellefonds, nièce du maréchal de Saint-Géran, tante des maréchaux de Bellefonds et de Villars ; de Gourgues ; Phélypeaux de la Vrillière, veuve d'Henri de Neuville de Villeroy, comte de Bury ; de la Haye ; d'Anglure ; Le Camus ; de Marillac, sœur de la précédente ; de Chataigner ; de Chabert ; de Chabot ; de Fontaine-Martel ; de Dreux ; de Harville ; de Fors du Vigan ; de Stainville ; d'Epernon ; Le Seigneur de Reuville ; Tomexon de Remenecour ; de la Thuillerie ; Grangier de Liverdi ; d'Aubray ; Emilie de la Tour d'Auvergne, nièce de Turenne et sœur du cardinal ; d'Egmont ; d'Arpajon ; Hippolyte de la Tour d'Auvergne, sœur de la précédente ; de Reuville ; Crussol d'Uzès ; de Gives ; du Merle-Blanc-Buisson ; Cadat de Sebville ; La Baume Le Blanc de la Vallière ; de Bellefonds, petite-nièce de la Mère Agnès ; de Stuart ; Bailly ; Charost de Béthune, fille du baron d'Ancenis et de Marie Fouquet ; du Tillet ; de Ségur ; de Coëtantem ; de Bellefonds, autre petite-nièce de la Mère Agnès ; de Cusy ; de Maulevrier ; de Bouflers ; de la Rochefoucauld ; de la Tour d'Auvergne de Bouillon, nièce des précédentes ; Thomassin de Fredo ; du Chalard ; Bechamel de Nointel ; de Vienne ; de Rochechouart ; du Beloy ; Le Groin de Maisonneuve ; de Ribagnac ; de Caqueray ; des Grousilliers ; d'Egmont ; d'Encausse. Mademoiselle, la grande Mademoiselle, qui avait connu la plupart de celles que nous avons nommées, avait raison d'écrire au sujet de leur couvent : « C'est une grande maison, un bon air, une nombreuse communauté remplie de quantité de filles de qualité et d'esprit, qui ont quitté le monde qu'elles connoissoient et qu'elles méprisoient, et c'est ce qui fait de bonnes religieuses ¹. »

Elles avaient quitté le monde, pour ajouter à l'éclat de la naissance et de l'esprit celui de la sainteté. Mais le monde venait les retrouver dans leur solitude. Parmi les visites qu'elles recevaient,

1. *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*. Ed. Michaud. Paris, 1838, p. 48.

il convient de distinguer celles de leurs fondatrices. Marie de Médicis et les princesses de Longueville et d'Estouteville, la princesse de Condé et sa fille, Geneviève de Bourbon, possédaient, en vertu de leur titre, le privilège de pénétrer dans le cloître et elles en usaient fréquemment. Nous avons dit plus haut que Marie de Médicis se fit même construire un pavillon au grand couvent et la princesse de Condé, pour elle et sa fille, un appartement au *Petit logis* et qu'elles s'y retiraient de temps à autre, pour y vivre à la façon des carmélites ¹. L'intimité qui les unissait à ces religieuses subsista longtemps dans leur famille et y devint comme héréditaire. Pour constater celle des Condé, il suffit de feuilleter cette histoire et particulièrement le troisième chapitre des sépultures. A la cour, le monastère de l'Incarnation fut en honneur durant tout le *xvii^e* siècle. Nous avons cité Marie de Médicis, qu'on y voyait une ou deux fois par semaine. Ses filles, Elisabeth, Chrétienne et Henriette se plaisaient à l'y accompagner ou à s'y rendre seules ². La veille de son départ pour l'Angleterre, en 1625, Henriette y passa la journée entière et, en témoignage de sa vénération, elle servit la communauté au réfectoire. Quand elle revint en France, après le triomphe de la Révolution, elle reprit souvent le chemin du carmel, pour se consoler de ses malheurs et elle y conduisit ses deux fils, Charles II et Jacques II. Anne d'Autriche l'honora maintes fois de sa présence ; elle y occupa à son tour le pavillon de la reine et y mena ses fils encore enfants, Louis et Philippe. Quant à Marie-Thérèse, elle lui accorda, le 22 juillet 1660, une de ses premières visites, après son arrivée à Paris ³, et elle ne cessa point de le fréquenter, quoiqu'elle préférât celui du Bouloy, plus rapproché du Louvre et dont elle était la fondatrice. Les souverains étrangers, de passage à Paris, suivaient leur exemple. La reine Christine de Suède l'estimait tant qu'elle offrit, d'ailleurs sans succès, une somme considérable, pour y posséder un appartement. Le 5 septembre 1679, « la reine d'Espagne, lisons-nous dans la *Gazette*, alla aux carmélites du

1. Ch. IV et V.

2. *Chroniques*, t. I, p. 134.

3. *Gazette* du 24.

fauxbourg S. Jacques voir la Mère Louise de la Miséricorde ¹. » Le 22 août 1690, Jacques II, roi détrôné d'Angleterre, résidant alors au château de Saint-Germain-en-Laye ², leur fit une visite ³ et, le 10 septembre de l'année suivante, avec sa femme, Marie de Modène, il assista à la vêtue de Mlle de Bellefonds, petite-nièce de la Mère Agnès de Jésus-Maria ⁴. C'était un autre privilège des fondatrices et des reines, lorsqu'elles franchissaient la clôture, de se faire accompagner. Elles emmenaient ordinairement des dames ou demoiselles d'honneur, auxquelles se joignaient parfois d'autres personnes de qualité. Ainsi Mme de Sévigné bénéficia de cette faveur, à la suite de Marie-Thérèse.

Outre les visites de la cour, les carmélites recevaient celles de leurs parents, à certaines heures, en dehors de l'Avent et du Carême. Par la liste que nous avons publiée, on reconnaîtra la condition sociale de ces visiteurs. Presque tous les représentants de la haute noblesse défilèrent à la grille du carmel. La plupart étaient pénétrés des mêmes sentiments de fierté chrétienne que Michel de Marillac, se proclamant « le plus grand seigneur du monde », parce que sa « fille avoit Jésus-Christ pour espoux. » Mais d'autres, tels les parents de Mlles de Bains, du Vigean ⁵, d'Epernon, ne pouvaient se résigner au départ d'une fille ou d'une sœur tendrement aimées et se présentaient en plaideurs, sinon en révoltés. Les murs du parloir retentissaient alors de leurs plaintes, de leurs reproches, de leurs supplications à l'adresse de la recluse et de la prieure. Celles-ci défendaient les

1. *Gazette* du 9.

2. Il y arriva avec la reine, le 6 janvier 1689, et y fut traité royalement par Louis XIV. Mme de Sévigné, lettres du 6 et 10 janvier.

3. *Gazette* du 26.

4. *Gazette* du 15 ; *Bibl. nat.* Ms. f. fr 23. 501, fol. 429-430.

5. Mlle du Vigean était entrée sans prévenir ses parents. Sa sœur Anne, future duchesse de Richelieu, écrivait à ce sujet : « Ma mère arriva une heure après. Elle ne l'a point vue depuis, de peur, dit-elle, de s'attendrir et de la détourner, puisque c'est son salut ; et de plus, elle est en colère en quelque façon de ce qu'elle est entrée sans l'en avoir avertie. Pour mon père, il vouloit tout tuer ce qu'il y a de missionnaires et de carmélites ; mais cela commence à s'apaiser. Il la va voir tous les jours. » Lettre du 7 juin 1747 à son frère, le marquis de Fors. (Citée par V. Cousin, *La jeunesse de Mme de Longueville*. Paris, 1917, p. 509).

droits de Dieu sur les âmes, démontraient la légitimité de la vocation, tâchaient d'apaiser et de faire accepter le sacrifice. Rôle difficile, qui exigeait ordinairement de nombreux entretiens. Les liens de l'amitié, contractés dans le monde, amenaient d'autres groupes de visiteurs, qu'il aurait été cruel d'éconduire ; cruel et regrettable, car on aurait manqué l'occasion de leur faire du bien. Venaient encore les prédicateurs du couvent, désireux de s'adapter à leur auditoire, si complexe, et de connaître l'effet de leur parole ; des prélats de la province, en relation avec les familles des religieuses, apportant des nouvelles du carmel établi dans leur diocèse ou demandant des sujets pour une fondation ; des prêtres séculiers de tout rang et des religieux de tous Ordres, recommandant leur ministère aux prières de la communauté ou sollicitant des conseils pour leur propre direction ou celle des âmes dont ils avaient la charge ; enfin des gens inquiets, tourmentés par le doute ou par le remords, mondains et libertins, guidés par un bon Samaritain ou par leur bonne étoile vers cet asile de lumière et de paix. En résumé, le carmel du faubourg Saint-Jacques, tel du moins qu'il nous apparaît au cours du *xvii^e* siècle, était un de ces lieux privilégiés qui attiraient, pour une raison ou pour une autre, toute l'élite de la société.

C'était aussi un lieu où l'on exerça sur cette élite une influence profonde. Nous allons en fournir des preuves. En voici quelques unes, d'où l'on déduira en même temps de quelle autorité extraordinaire les carmélites jouissaient. Parmi leurs visiteurs, il y en avait qui ne s'aimaient guère, qui se jalousaient, se détestaient. Néanmoins c'est un fait remarquable : elles acquirent ou conservèrent l'estime des uns, sans perdre celle des autres. Ainsi elles étaient liées intimement avec le cardinal de Bérulle et Michel de Marillac, qui eurent un adversaire implacable dans le cardinal de Richelieu. Or après la mort de Bérulle et sur la recommandation qu'il en avait faite, elles offrirent à Richelieu, qui l'accepta, la protection de leur Ordre ¹. De même elles témoignèrent publi-

1. La Mère Madeleine de saint Joseph l'en remercia par une lettre conservée aux Archives des Affaires étrangères (Fonds : Mémoires et Documents.

quement à Michel de Marillac une fidélité inébranlable, depuis le premier jour de sa disgrâce jusqu'à son décès, et elles réclamèrent sa dépouille mortelle, sans mécontenter Mme de Combalet, nièce de Richelieu, ni l'ombrageux ministre. Non seulement elles entretenaient de bonnes relations avec des gens divisés, hostiles, mais elles réussirent parfois à les réconcilier. Mademoiselle, fille de Gaston, cousine germaine de Louis XIV, et la duchesse de Longueville, princesse du sang, sœur du grand Condé, étaient l'une et l'autre très entichées de leur origine, chatouilleuses sur l'étiquette et le point d'honneur et, ce qui compliquait les rapports, d'un entêtement prodigieux. La politique s'en mêlant, elles s'étaient brouillées, à l'occasion de la Fronde, l'une cherchant à éclipser l'autre. Or le 3 avril 1671, elles se réconcilièrent au parloir du carmel, sur le désir peut-être du roi, mais grâce surtout à l'intervention de leurs amies communes et particulièrement de Mlle d'Epéron (sœur Anne Marie) ¹. D'où venait cette influence ? La douceur féminine, la finesse native, développée par l'expérience du monde, le tact, la diplomatie innée chez des parentes de diplomates, toutes ces qualités naturelles, que l'état religieux épurait, mais ne supprimait point, y contribuèrent sans doute. Elles ne suffiraient pas cependant à l'expliquer, sans le concours d'autres qualités, qui étaient des vertus. On savait que les carmélites n'étaient pas inspirées par l'ambition, qu'elles avaient renoncé aux avantages terrestres, qu'elles restaient insensibles à la flatterie, étrangères aux intrigues, qu'elles vivaient dans une atmosphère quasi céleste et poursuivaient uniquement le bien de leurs visiteurs. Voilà pourquoi elles possédaient un tel ascendant.

Cet ascendant, elles l'employaient principalement à réconcilier leurs visiteurs avec Dieu, à les initier aux secrets de la vie intérieure, à les entraîner sur leurs pas dans la voie de la perfection. La Mère Madeleine de saint Joseph excella tellement dans

France, vol. 795, fol. 140). Richelieu se montra disposé à leur rendre et de fait leur rendit service en plusieurs circonstances. Voir à ce sujet deux lettres qu'il écrivit, l'une à la Mère Madeleine, l'autre à Mme de Combalet, toutes deux citées par V. Cousin, *op. cit.*, p. 396-397.

1. Mme de Sévigné, lettre du 3 avril.

ce rôle que, pour le retracer, il faudrait tout un volume. « Sa conversation estoit douce, atteste le comte de Brienne, attrayante et edifiante tout ensemble ; ses paroles portaient la grace et faisoient de fortes impressions dans les cœurs. Je sçay qu'elles ont converti et obligé aux exercices d'une pieté solide beaucoup de personnes et quelques unes entre les autres qui estoient d'une condition tres relevée ¹. » Ces personnes de condition très relevée étaient d'abord les reines. Parlant de Marie de Médicis, la duchesse d'Aiguillon a déclaré : « Je sçay qu'elle luy ouvroit son cœur, luy descouvroit ses plus secrettes pensées et tiroit une particulière consolation de ses entretiens et une égale ferveur de ses saints exemples ². » Anne d'Autriche a pris soin elle-même d'écrire ce qu'elle devait à la vénérable : « Elle m'exhortoit à donner ma première pensée à Dieu quand je m'éveille, à faire en sorte que les bonnes résolutions que je prenois devant lui fussent suivies de bons effets, à m'employer dans toutes les œuvres de piété qui seroient en mon pouvoir. Elle me convioit aussi à faire tous les soirs l'examen de ma conscience et de ne pas seulement demander pardon à Dieu de mes péchés, mais encore du mauvais emploi du temps, me représentant avec beaucoup de force et de raison les obligations qu'ont les chrétiens d'en faire un bon usage. Elle m'a aussi souvent recommandé d'assister tous les jours aux Vêpres et de me dérober des divertissements pour rendre ce petit hommage à Dieu ; cet avis est si bien demeuré dans mon esprit que je ne manque que le moins que je puis à le suivre et quand j'y obéis, c'est presque toujours en souvenir de celle qui me l'a donné et avec une pensée que ma déférence lui donne quelque satisfaction ³. » Même revenue aux pratiques d'une dévotion sincère, Anne d'Autriche ne pouvait se dérober à tous les divertissements de la cour. Quelques années après cette lettre, écrite le 23 février 1655, elle assistait au Palais-Royal, chez Monsieur et Mada-

1. SENAULT, *op. cit.*, éd. de 1670, p. 403-404.

2. Déposition, Procès de 1655. Arch. du carmel, t. XVII, fol. 611.

3. *Lettre de la reine Mère aux Cardinaux de la Congrégation des Sacrés Rites*. (Citée par V. Cousin, *op. cit.*, p. 405-406).

me, à un bal, où figurait « une belle troupe de masques habillés à l'antique. » Mais suivant les avis de la Mère Madeleine de saint Joseph, elle s'était préparée à cette fête mondaine par une retraite chez « les grandes Carmélites, où elle avait passé saintement toute la journée ¹. » La princesse de Condé, plus discrète dans sa déposition, n'en atteste pas moins la haute influence de la Mère Madeleine. « Elle m'a donné, affirme-t-elle, plusieurs bons avis pour mon âme ; mais je ne les puis déclarer étant comme ma confession. Elle me parloit fort librement sur les choses qu'elle croyoit m'être nécessaires et je l'ai vue faire le même ² à la Reine avec des termes si pleins de force qu'ils faisoient impression dans les esprits, en sorte qu'on ne la quittoit point qu'avec désir de mieux servir Dieu ³. » Le neveu de la princesse, François Christophe de Levis de Ventadour, duc d'Ampuille, comme tous les Montmorency et les Condé, avait eu des rapports avec la Mère Madeleine de saint Joseph. Il lui a rendu ce témoignage : « Je me souviens qu'elle me portoit insensiblement à ne me point attacher aux vanités du monde et à bien vivre selon ma condition et me donnoit plusieurs advis fort utiles pour le faire; surtout elle m'exhortoit à ne point jurer et de ne me plus battre en duel et de rendre grâces à Dieu de n'y avoir tué personne et d'esviter les occasions des galanteries et generally tout ce qui est désagréable à Dieu. Je dois encor rendre ce tesmoignage à la vérité qu'elle avoit une grâce rare pour toucher les cœurs et je puis dire certainement que je ne suis sorty d'avec elle sans une entière application à Dieu et avec une très ardente volonté de travailler à mon salut ⁴. »

Le témoignage de Geneviève de Bourbon nous montre, comme le précédent, avec quel art la Mère Madeleine savait s'adapter à la condition de ses auditeurs et aux besoins de leur âme. « Elle m'a aussi grand nombre de fois exhortée à ne point lire de romans, à quoi elle me voyoit affectionnée, que je ne puis dire

1. Mme de MOTTEVILLE, *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1838, p. 531.

2. La même chose.

3. Déposition. Procès de 1647 (Citée par V. Cousin, *op. cit.*, p. 407).

4. Déposition. Procès de 1655. Arch. du carmel, t. XVII, fol. 533.

combien elle m'en a parlé, me montrant que cette lecture étoit fort préjudiciable à l'âme et même indigne d'une personne de ma condition et enfin elle me les fit quitter. Elle me portoit beaucoup à fuir la vanité, non pas à ne me trouver aux lieux où elle savoit bien que je ne pouvois éviter d'aller, mais elle me disoit qu'au milieu des divertissements du monde je devois être soigneuse de m'élever à Dieu et de lui demander qu'il me préservât de prendre part à la vanité qui y règne ¹. » Geneviève de Bourbon profita si bien de ces leçons qu'elle songea sérieusement, entre treize et seize ans, à se faire carmélite. Mais le prince et la princesse de Condé, qui avaient sur leur fille d'autres desseins, la décidèrent à paraître dans un bal. Pour s'armer contre les dangers qu'elle craignait d'y courir, sur le conseil des carmélites, qu'elle avait consultées, elle revêtit un cilice sous sa brillante parure. Cette précaution ne l'empêcha pas de se laisser griser par les applaudissements de toute l'assemblée et de se sentir toute changée, à la fin de cette réunion mondaine ². Elle retourna au bal, désormais sans cilice, perdit le goût de la vocation religieuse et revit moins souvent ses amies et directrices du faubourg Saint-Jacques, sans pourtant les oublier. Si, après ses triomphes éphémères de la Fronde et sa liaison avec La Rochefoucauld, elle comprit la vanité des grandeurs humaines et des plaisirs ; si elle sortit de ses égarements pour rentrer dans le chemin d'une piété austère, elle le dut au réveil des sentiments que les filles de sainte Thérèse avaient fait naître jadis. N'écrivait-elle pas à l'une d'entre elles, Mlle du Vigean, au début de sa conversion, ³ « Je ne vous dirai donc qu'une chose sur ce sujet qui est que, comme l'amour des carmélites étoit sorti de mon cœur avec celui de Dieu, je sens que ce dernier n'y peut revenir, sans ramener l'autre ³. »

Quelques années après la conversion de la duchesse de Longueville, Henriette de France, reine d'Angleterre, présenta à la Mère

1. Déposition. Procès de 1647. (Citée par V. COUSIN, *op. cit.*, p. 415-416).

2. VILLEFORE, *La vie de Madame la duchesse de Longueville*. Liège, 1738, t. I, p. 14-17.

3. *Ibid.*, t. II, p. 96.

Agnès, alors prieure, son fils Jacques II, comme très attaché à l'Anglicanisme et la pria de « lui faire entendre raison sur la religion catholique romaine. La Mère Agnès répondit : C'est à Dieu, Madame, à convertir les cœurs et je ne suis pas assez habile pour entrer en controverse dans des matières de religion. Mais je demanderai à Dieu qu'il agisse sur le cœur du prince ¹. » Dans un entretien particulier qu'ils eurent ensuite, elle lui exposa l'importance du salut et l'exhorta à solliciter tous les jours, par une prière spéciale, la grâce de connaître la vraie religion. Le jeune prince fut fidèle à cette pratique et quarante ans plus tard, roi détrôné d'Angleterre, mais catholique, il disait à la Mère Agnès qu'il lui devait sa conversion ².

Les plus belles conquêtes des carmélites, celles qui proclamaient le plus éloquemment leur influence sur la société, furent peut-être les recrues qu'elles firent à la cour. Les femmes et jeunes filles nobles qui accompagnaient au parloir ou dans le cloître les fondatrices ou les reines liaient conversation avec des religieuses qu'elles avaient rencontrées dans le monde ; elles s'initiaient peu à peu à leur vie spirituelle ; elles entendaient des réflexions sur le néant des biens terrestres ; elles recueillaient des confidences sur les consolations ineffables qui récompensent, dès ici-bas, les sacrifices des âmes généreuses ; elles lisaient sur les visages cette paix de la conscience, ce contentement inconnu des mondains que Mme de Sévigné remarqua sur le visage de sœur Louise de la Miséricorde ; elles recevaient parfois de la prieure elle-même un encouragement, un conseil, une direction. Le temps, le réflexion et la grâce achevaient de les gagner et, un beau matin, elles échangeaient les livrées de la cour contre celles du cloître. Telle fut l'histoire de deux grandes prieures, Mlles de Bains et de Bellefonds, de Mmes de Chandénier et de Bury, demoiselles ou dames d'honneur. Telle fut l'histoire de beaucoup d'autres. Les vingt qui entrèrent au carmel, dans les quinze premiers mois, « avaient quitté la cour de Marie

1. *Chroniques*, t. II, p. 108.

2. *Ibid. Lettres circulaires*, t. I, p. 235-236.

de Médicis ¹. » Leur exemple fut contagieux, puisque le P. Senault disait à Anne d'Autriche, non il est vrai, sans exagération : « (Les carmélites) enlèvent tous les jours quelques filles de condition à vostre cour, qui charmes des beautés qui se trouvent dans la pureté, renoncent aux esperances du mariage et publient hautement que la virginité a plus de douceur que de difficulté ². » D'autres eurent seulement la velléité de les suivre, comme Mademoiselle de Montpensier, ou en furent empêchées par leur famille, comme les duchesses de Lesdiguières et d'Aiguillon. Mais de leur contact avec leurs amies du faubourg Saint-Jacques elles gardaient une impression ineffaçable. « Il resta toujours dans mon cœur les sentimens de la dévotion qui m'avoient pensé conduire jusques au carmélites ³. » Ainsi s'exprimait Mademoiselle et, entraînée par l'habitude, il fut un temps où elle allait « tous les jours aux carmélites ⁴. »

Est-ce à dire que tous ceux et celles qui les avaient fréquentées, menèrent une vie édifiante ? Non assurément. Nous en pourrions citer, comme Mme du Fargis, la princesse palatine, la duchesse de Meklembourg-Schwerin ⁵, qui causèrent même du scandale. Du moins est-il permis de croire que le souvenir des paroles entendues et des exemples contemplés au couvent de l'Incarnation leur imposa quelque retenue dans le désordre et les achemina vers le repentir. L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, puisque Mme de Caylus nous montre la marquise de Montespan elle-même, après sa disgrâce définitive, s'adressant à sœur Louise de la Miséricorde, comme « à une sorte de directeur ⁶. » Quel changement chez Athénaïs, non seulement depuis l'époque où, à la cour, elle évinçait Louise et l'abreuvait de mépris, mais depuis celle où, dans ce même cloître, elle était venue la narguer ! Et pour sœur Louise quel hommage éloquent à son influence !

1. *Chroniques*, t. I, p^r 137.

2. *Panegyriques des Saints*. Paris, 1656, p. 52.

3. *Mémoires*, p. 40.

4. *Ibid.*, p. 487. C'était en 1674, lorsque l'abbé de Rancé était à Paris.

5. Voir ch. X.

6. *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1839, p. 481.

Les carmélites avaient parfois l'occasion de rendre à leurs proches parents un service semblable. Nous avons fait allusion tout à l'heure à l'opposition que souleva dans sa famille Mlle d'Epernon, préférant « la couronne d'épines à celle de Pologne ¹ », et nous avons dit précédemment ² que cette religieuse parvint à réconcilier avec elle son père et son frère et l'un et l'autre, qui en avaient grand besoin, avec Dieu. Rien n'est plus touchant que la dernière entrevue du duc septuagénaire avec sa fille : « Quinze jours avant sa mort, il se fit porter aux carmélites et, quand il fut avec la sœur Anne-Marie, se trouvant déjà très mal, je viens, lui dit-il, vous demander votre bénédiction. Dieu s'est servi de vous pour se faire connoître à moi. Je ne l'avois jamais connu, parce que je ne l'avois jamais aimé ³. » Le duc d'Epernon et son fils, le duc de Candale, revenaient de loin. Citons encore quelques conversions de ce genre, dont les carmélites furent l'instrument providentiel. Une sorte de libertin du grand monde, poussé par la curiosité, manifesta au P. de Gondy, de l'Oratoire, le désir de s'entretenir avec la Mère Madeleine de saint Joseph. Le Père le conduisit au carmel, où il commença la conversation en y mêlant des railleries sur la religion. « Mais la Mère, détournant sagement ce discours, luy parla avec tant de douceur et de force, tant d'énergie et d'agrement des choses de Dieu et des devoirs d'un chrestien qu'arrestant tout court ses railleries, il en demeura tout surpris et touché du doigt de Dieu. Il temoigna dès lors un changement notable et s'en alla exposer sa personne contre les heretiques au siege de la Rochelle où il mourut ⁴. » Un homme de mérite, riche et puissant, avait contracté une liaison coupable, dont sa mère, dame de grande vertu, était désolée. Au cours d'une visite au carmel, où sa fille était religieuse, elle confia son chagrin à la Mère Marie de Jésus, qui lui conseilla de remettre à cet enfant prodigue les *Confessions* de saint Augustin et le *Chemin de la perfection* de sainte Thérèse. Celui-ci se décida, au

1. Mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, p. 48.

2. Ch. X.

3. Abbé de MONTIS, *La vie de la vénérable sœur de Foix de la Valette d'Epernon*. Paris, 1774, p. 124.

4. SENAULT, *op. cit.*, éd. de 1670, p. 441-442.

bout de huit jours, à lire quelques pages de ces livres et, en les lisant, il reconnut sa faute et versa des torrents de larmes. A quelque temps de là, la grâce aidant, sa résolution était prise de briser ses chaînes. Il conduisit à la place de Grenelle « la personne qui le tenait captif », lui dit adieu et, retournant chez lui à pied, lui abandonna son carrosse. Depuis longtemps, il n'avait pas voulu revoir sa sœur. Il se rendit au carmel et entra en relation avec sa bienfaitrice, la Mère Marie de Jésus, à laquelle il exposa l'état de son âme. Une fois par semaine, pendant plusieurs années, il continua régulièrement de lui demander conseil. Enfin, il résigna sa charge, se retira à la campagne et, après une longue préparation dans la solitude et la pénitence, il reçut l'ordre de la prêtrise ¹.

Le cas de ce mondain, devenu prêtre fervent, nous conduit à une autre forme plus haute de l'influence exercée par nos carmélites. Elles inspirèrent à des gens du monde l'observance, non seulement des préceptes, mais des conseils évangéliques et créèrent dans la société un courant de vie ascétique et mystique. Mme Acarie en était capable, sans leur concours, et l'avait fait brillamment, avant leur fondation, dans son hôtel de la rue des Juifs. Mais il est intéressant de remarquer qu'après 1604, grâce à ses relations fréquentes avec le faubourg Saint-Jacques, elle s'imprégna de l'esprit du carmel, à ce point que ses trois filles et elle-même embrassèrent la Réforme de sainte Thérèse. Michel de Marillac n'était encore qu'un novice dans la spiritualité, lorsque le premier monastère se fonda. A l'école des carmélites espagnoles et françaises, il s'initia rapidement à tous les secrets de la vie intérieure et, pour en observer plus facilement les pratiques, autant que les devoirs de sa charge le lui permirent, il séjournait à son ermitage voisin du carmel ². Il organisa, du reste, sa maison comme une sorte de monastère et communiqua aux siens ses propres goûts spirituels. Son fils Octavien se fit capucin ; son fils René mourut en odeur de sainteté ; sa fille Valence, sa belle-fille, Marie de Creil, et ses trois petites-filles se firent carmélites ³.

1. *Chroniques*, t. II, p. 31-32.

2. Voir ch. V.

3. Voir ch. IX.

Quand il fut tombé dans la disgrâce, il profita de ses loisirs forcés pour accroître son union avec Dieu. De Lisieux, seconde étape de son exil, il écrivait, le 23 décembre 1630, à la Mère Madeleine de saint Joseph, à laquelle il avait coutume d'ouvrir son âme. « Mes lectures sont de choses qui me peuvent élever à Dieu, m'apprendre à le cognoistre, l'aimer et le servir, le désirer et me donner conversation au ciel et employer le reste de ma vie à me rejoindre et réunir à Dieu. Pour cela, j'aime les livres qui traitent de Dieu, par voie de contemplation, et ceux des Saints contemplatifs et qui ont eu plus de communication avec lui, parce que l'ame s'habitue à la séparation de la terre et à la voie du ciel. Je vous prie de m'aider en cela de vos prières et avis, lorsque vous aurez la liberté de m'escire, laquelle je vous prie de demander à Dieu ¹. » A cette époque, l'ancien garde des Sceaux remplissait ses journées par des exercices de piété, qui le maintenaient en union de sentiments avec les carmélites. Il faisait, comme elles, deux heures d'oraison, il assistait à la messe et communiait ; il récitait l'office et les litanies de la sainte Vierge ; il ajoutait à la lecture de l'ancien et du nouveau Testament celle de saint Thomas « qui est, disait-il, un excellent docteur pour apprendre à cognoistre Dieu ². » Il faut citer encore la famille de la Mère Madeleine de saint Joseph, ses deux sœurs, Catherine et Louise, qui la suivirent au faubourg Saint-Jacques ; son frère, François, qui devint capucin ; son père, qui entra à l'Oratoire et, même une fois prêtre, ne cessa de recourir à ses lumières. Il en retirait tant de consolations qu'il souffrit de son séjour prolongé à Lyon et s'en plaignit à sœur Catherine de Jésus, qui entreprit de le consoler. « Je vous supplie tres-humblement, mon Pere, lui écrivait-elle, de ne pas regarder ce retardement comme une privation de joye que vous recevriez de communiquer avec une fille si sainte et dans les entretiens de laquelle ceux qui l'approchent reçoivent des aydes si puissans pour

1. *Chroniques*, t. I, p. 216-217. Les carmélites de l'Incarnation, aujourd'hui à Clamart, possèdent plusieurs lettres inédites de Michel de Marillac. Ces lettres, adressées à la Mère Madeleine de saint Joseph, dénotent une vie intérieure intense.

2. *Ibid.*, p. 214.

s'avancer eux-mêmes dans les voyes de la sainteté ; mais plutôt de le considérer comme un avantage, puisque cette bonne Mere qui vous est si chère, et aux biens de laquelle vous avez tant de part, à cause de la double union de la nature et de la grace qui est entre vous, acquiert de nouveaux mérites par les soins et le travail qu'elle prend à établir une maison de la sainte Vierge et à former des âmes dont toute l'occupation sera d'adorer et de louer son Fils et elle ¹. » On trouverait enfin d'autres disciples des carmélites, épris de perfection chrétienne, parmi leurs amis, comme la marquise de Meignelay, M. de Renty, Elisabeth d'Orléans ², duchesse de Guise, et parmi ceux de leurs locataires qui venaient chercher au faubourg Saint-Jacques autre chose que l'air le plus pur de Paris : un aliment de vie spirituelle, qui assistaient aux cérémonies et aux prédications du couvent, tâchaient de suivre les avis et d'imiter les saints exemples des religieuses. Telle fut, dans ses dernières années, la duchesse de Longueville, qui subit en même temps l'influence du Jansénisme. Tel fut aussi M. de Saint-Aubin, dont sa nièce, Mme de Sévigné, a raconté la fin édifiante, à propos de laquelle M. de Tréville disait : « Voilà comme l'on meurt dans ce quartier-là ³. »

Ce rôle de conseillères, on pourrait presque dire de directrices spirituelles, les carmélites le remplirent même auprès d'ecclésiastiques de tout rang et de tous Ordres. Des légions d'entre eux s'adressèrent à la Mère Madeleine de saint Joseph, soit pour eux-mêmes, soit pour les âmes qu'ils dirigeaient, et reçurent ses conseils de vive voix ou par écrit. Nous avons déjà parlé du cardinal de Bérulle. Citons-en d'autres : le nonce Bentivoglio ; les cardinaux de la Rochefoucauld ; de Gondy, premier archevêque de Paris ; de Marquemont, archevêque de Lyon ; Nos Seigneurs Octave

1. La Mère Madeleine de saint Joseph, *op. cit.*, lettre à Monsieur de Fontaines.

2. Elle était fille de Gaston d'Orléans et se fit enterrer au carmel : « Je fais la révérence à la sainte et modeste sépulture de Mme de Guise, dont le renoncement à celle des rois ses aïeux mérite une couronne éternelle. » Mme de Sévigné, lettre du 29 mars 1696.

3. Lettre du 17 novembre 1688.

de Bellegarde, archevêque de Sens ; Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen ; Pierre d'Hardivilliers, archevêque de Bourges ; Sébastien Zamet, évêque de Langres ; le bienheureux Gault, évêque de Marseille ; son confrère le P. Bourgoing, supérieur général de l'Oratoire ; les PP. Coton et Suffren, jésuites ; Dom Beau-cousin, prieur de la Chartreuse ; Dom Sens, général des Feuillants ; les PP. Pacifique et Ange de Joyeuse, capucins ¹. Les grandes prieures qui succédèrent à la Mère Madeleine de saint Joseph continuèrent, quoique dans une moindre mesure, son rôle de conseillère auprès du clergé. La Mère Agnès, qui s'y distingua particulièrement ², a mérité cet éloge de Bossuet : « Sa balance étoit juste et ses jugements toujours droits ; on ne s'égaroit pas en suivant ses conseils : ils étoient précédés par ses exemples ³. »

*
* *

Nous avons le droit de conclure, après ce long exposé, que le carmel du faubourg Saint-Jacques exerça une influence vaste et profonde. Grâce à sa qualité de premier monastère, à l'ascendant de ses fondatrices espagnoles et de ses prieures françaises, à la condition sociale de ses religieuses, à leur régularité et leur ferveur ; grâce enfin aux circonstances qui le mirent en rapport avec l'élite du pays, il étendit son action sur les autres carmels de France, sur d'autres Ordres religieux, sur la société ; il fut un foyer ardent de vie spirituelle, où des milliers d'âmes vinrent s'éclairer ou se réchauffer et d'où jaillit l'étincelle qui alluma d'autres foyers. Son rayonnement atteignit l'apogée, entre 1625 et 1637, au temps de la Mère Madeleine de saint Joseph. Mais, pendant tout le reste du xvii^e siècle et au début du xviii^e, il jeta encore un vif éclat. Après avoir subi une éclipse durant la période janséniste, il se ranima et il aurait pu connaître une ère nouvelle de splendeur, si la Révolution ne l'avait éteint.

1. SENAULT, *op. cit.*, p. 395-400.

2. *Lettres circulaires*, t. I, p. 233-234.

3. Lettre à la sœur Anne Marie (d'Epéron). *Chroniques*, t. II, p. 114.

CHAPITRE XXII

Fermeture

L'histoire du Jansénisme au carmel du faubourg Saint-Jacques nous a conduits jusqu'au milieu du xviii^e siècle. Entre cette date et la Révolution, qui amena la fermeture du monastère, il n'y eut rien de très remarquable. Nous signalerons néanmoins, en quelques lignes, les faits les plus saillants. La Mère Angélique de la Miséricorde, qui avait été élue prieure, le 6 novembre 1748, en des circonstances critiques, mourut, avant la fin de son priorat, le 16 avril 1751. Grâce à son concours, cinq des dernières opposantes s'étaient soumises à la Bulle *Unigenitus* ¹. Elle fut remplacée par la Mère Catherine Dorothée de la Croix, qui avait joué un rôle important dans l'extirpation du Jansénisme. Rentrée à Saint-Denis, en 1748, après avoir rempli sa mission, elle revint au faubourg Saint-Jacques, pour un seul triennat. Durant ce temps, elle acheva de pacifier les esprits et de rétablir la ferveur dans la communauté. En 1754, l'année même où Dom Lataste mourut, elle retourna à Saint-Denis, pour y reprendre la direction de son couvent. Les prieures qui se succédèrent ensuite jusqu'en 1792, furent au nombre de huit. Elles s'appliquèrent, sous le contrôle des supérieurs, à bien gérer le temporel et à former les nouvelles recrues. Celles-ci abondèrent au début, puisqu'il y eut treize professions entre 1750 et 1755. A l'approche de la Révolution, elles devinrent plus rares ², sans que pourtant le nombre total des religieuses descendît au-dessous de trente-cinq.

1. *Lettres circulaires*, t. II, p. 25-26.

2. *Ibid.*, p. 415-417.

En 1790, il était de quarante et un, comprenant trente-deux sœurs de chœur, une novice et huit converses.

Elles eurent en 1783 le pressentiment de leur sort futur. Les principes élaborés par les philosophes et les encyclopédistes français, par Voltaire et par Jean-Jacques Rousseau, portèrent d'abord leurs fruits à l'étranger. Un de leurs adeptes, Joseph II, empereur d'Autriche, supprima dans les Pays-Bas les Ordres contemplatifs. La Mère Thérèse de saint Augustin (Mme Louise de France), alors prieure de Saint-Denis, s'entremît, avec l'appui de son neveu, Louis XVI, pour les protéger et leur procurer un asile en France ¹. Six carmélites de Termonde, victimes du *Joséphisme*, se réfugièrent au couvent de l'Incarnation ². Deux d'entre elles y moururent, sœur Marie Lucie du Sacré-Cœur en 1784 et sœur Marie Thérèse de Jésus en 1790. Les autres, comme leurs compagnes de Paris, en furent chassées par la Révolution.

*
**

Nous ignorons si les carmélites du faubourg Saint-Jacques saluèrent, avec la même faveur que la plupart des Français, le mouvement de 1789, d'où l'on attendait d'utiles réformes. Mais à la tournure que prirent bientôt les événements, elles ne purent garder longtemps la moindre illusion. Quand l'Assemblée Constituante abolit, par un décret du 13 février 1790, les vœux monastiques, elles comprirent en quel sens il fallait entendre cette fameuse Liberté tant prônée, au nom de laquelle la liberté qui leur tenait le plus au cœur était supprimée. En vertu de ce décret liberticide, elles remirent, le 5 mars, à la ville de Paris, une liste contenant leurs noms de famille et de religion. Le 15 juin, cinq « conseillers administrateurs ³ », Jean-Louis Brousse, Desfaucherets, le lieutenant Demaire, Augustin Develly et Antoine

1. *Chroniques*, t. IV, p. 333-334.

2. Arch. du Départ. de la Seine. H² (*Les carmélites des Pays-Bas admises dans ce royaume par la protection de Madame Louise de France et les bontés de Louis XVI en cette année 1783. Relation des religieuses*. Ms. p. 76-77).

3. Arch. Nat. S. 4655. *Procès-verbal* du 15 juin 1790.

Fabien Choblet pénétrèrent dans la clôture. Conduits par la prieure, la Mère Marie Louise de Gonzague, ils entrèrent « dans la salle de la communauté ¹ », probablement le chapitre, où toutes les religieuses étaient rassemblées, à l'exception d'une malade, la sœur Eléonore de Jésus (Marie Anne Noury), qui reçut leur visite à l'infirmerie. Ils lurent devant elles les décrets de l'Assemblée nationale du 13 février, 14 et 20 avril, les lettres patentes du 19 février et 22 avril, les délibérations du conseil de la Ville du 26 mai, concernant la suppression des Ordres monastiques. Le but de cette lecture, comme celui de leur visite, était de faciliter aux carmélites qui en exprimeraient le désir leur rentrée dans le monde. En conséquence, les commissaires les interrogèrent tour à tour et recueillirent la déposition de chacune d'elles. Nous la reproduisons intégralement, d'après le procès-verbal, comme le plus beau témoignage de fidélité à l'état de vie qu'elles avaient volontairement embrassé.

« Madame Claudine Vallangellier, Prieure, a voulu écrire ce qui suit : frappée des grandes vérités de ma religion, pour l'amour de Dieu tout puissant, j'ay embrassée l'état de carmélite ; j'y veux persévérer et mourir.

Madame Marguerite Adrienne Brette a déclarée qu'elle ne désire d'autre liberté que de resserrer les liens qui l'unissent à Jésus-Christ et d'autre bonheur que de vivre et mourir dans cette sainte maison qui a bien voulu la recevoir.

Madame Adélaïde Madeleine scolastique Lefèvre a voulu écrire ce qui suit : Je n'ai d'autre désir que de vivre et mourir dans cette sainte maison et d'être fidelle à mes engagements.

Madame Marie Anne Chatelain a déclarée qu'elle ne désire autre chose que de vivre et mourir carmélite et que tout autre état seroit pour elle un martyre et qu'elle ne peut être plus heureuse que dans le Ciel.

Madame Marie Anne Brette a déclaré vouloir vivre et mourir carmélite dans la rue St Jacques.

Madame Marthe de Ribagnac a déclaré qu'elle a le bonheur d'être carmélite, qu'elle veut l'être jusqu'au bout.

1. *Ibid.*

Madame Anne Gabriel Gury a déclaré que son bonheur est grand, qu'elle est heureuse et contente d'être carmélite, qu'elle espère, avec la grâce de Dieu, vivre et mourir dans sa sainte maison.

Madame Louise Boiron a déclarée qu'elle est contente et qu'elle désire mourir dans son saint état.

Madame Jacqueline Dambrugène a déclarée que son désir est de vivre et mourir dans son saint état.

Madame Marguerite Barbier a déclarée qu'elle est très contente dans son saint état et qu'elle donneroit sa vie pour y vivre et mourir.

Madame Marie Clair Caqueray ¹ a déclarée qu'elle est prête à signer de son sang, si cela étoit nécessaire, qu'elle est très contente dans son saint état et dans la maison qu'elle a choisie pour le lieu de son repos .

Madame Anne Placide Debray a déclarée qu'elle vouloit écrire ce qui suit : Si, pour prouver le contentement que j'ai d'être carmélite, il falloit donner tout mon sang, je n'ésiterois pas. Tels sont les sentimens de sœur Marie Victoire de saint Joseph.

Madame Marie Thérèse Joseph des Grousilliers a, déclarée qu'elle veut vivre et mourir carmélite, que si c'étoit à recommencer, elle le feroit et que son grand regret est d'avoir commencé si tard.

Madame Elisabeth Hastain a déclarée qu'elle préfère son état à ce qu'on pourroit lui offrir dans le monde et que la seule grâce qu'elle demande est d'y vivre et mourir.

Madame Jeanne Marie Françoise Hastain a déclarée que, sous les yeux de Dieu et dans la sincérité de son cœur, que son seul désir est de finir ses jours dans sa sainte vocation et qu'elle aimeroit mille fois mieux mourir que la quitter.

Madame Anne Madeleine Noury a déclarée qu'elle vouloit écrire ce qui suit : mes sentimens n'ont jamais varié sur le bonheur de mon état. Je voudrois faire connoître à l'univers, non par mes paroles, mais par le sentiment intime et foncier de mon cœur combien je suis heureuse et contente et assuré qu'il n'y a

1. Elle a signé : *de Caqueray*.

qu'au service de Dieu qu'on puisse goûter une paix aussi profonde et un contentement aussi parfait.

Madame Scolastique Benoiste Bocquet a déclarée qu'elle jure et proteste qu'elle est très contente dans son saint état de carmélites, qu'elle le signeroit de son sang et désire vivre et mourir dans cette sainte maison.

Madame Marie Catherine Vacoussain a déclaré vouloir écrire ce qui suit : Tout mon bonheur est de me tenir uni à Dieu. Je rendrai avec joye mes vœux au Seigneur en la présence d'un grand Peuple et l'unique désir de mon cœur est de vivre et mourir carmélite dans cette sainte maison, dans l'observance de la règle primitive de l'Ordre du Mont-Carmel, qui est sans mitigation et ce jusques à la mort.

Madame Marie Henriette de Longuéron ¹ a déclarée vouloir écrire ce qui suit : Le saint état que j'ai choisi fait ma gloire et ma félicité. Je suis aussi heureuse que contente ; c'est d'après l'expérience de la douceur du joug du Seigneur que je préfère le bonheur de vivre et de mourir carmélite à tout ce que le monde peut m'offrir de plus séduisant.

Madame Marie Jeanne Le Chartier a déclarée qu'elle est parfaitement contente et veut vivre et mourir dans son saint état.

Madame Anne Magdeleine Merault a déclarée qu'elle veut vivre et mourir dans son saint état et qu'elle donneroit son sang pour le conserver.

Madame Louise Marguerite Le Maistre a déclarée que tout son bonheur est dans les vœux qu'elle a formés, qu'elle les renouvelle chaque jour, que son seul désir est de vivre et mourir dans la pratique de la foi et qu'elle le signeroit de son sang.

Madame Euphrosine Reine d'Egmont a déclarée qu'elle vouloit écrire ce qui suit : Sensiblement affectée de ce qu'a d'injurieux pour mes sentiments l'examen que je subis, rien ne m'en peut adoucir l'amertume que l'occasion qu'il me donne d'attester à l'univers que servir Dieu, c'est régner, que je sens vivement tout l'honneur qu'il m'a fait de m'y appeler, que satisfaite du

1. La vraie orthographe est Longairon .

choix de mon saint état, je n'ai d'autre désir que de pouvoir y vivre et mourir et même dans cette maison.

Madame Marie Jeanne Verplesten a déclarée qu'elle est très contente dans son état et que, si elle n'étoit pas carmélite, elle feroit deux cens lieues pour en prononcer les vœux.

Madame Dorothée Coustillier a déclarée qu'elle est très contente et qu'elle désire vivre et mourir dans son saint état et dans cette maison.

Madame Angélique Ursule Mestais a déclaré qu'elle persiste à demeurer fidèle à sa vocation.

Madame Marie Louise Seguin a déclarée qu'elle est parfaitement contente dans son état et qu'elle sera fidèle aux vœux qu'elle a prononcés jusqu'à la mort.

Madame Anne Prudence Nicolas a déclarée qu'elle vouloit écrire ce qui suit : Je proteste, Messieurs, que rien ne pourroit estre capable de me faire chanceler dans l'amour de ma vocation, beaucoup plus fort en moi que celui de la vie. D'après cela vous jugés combien je suis éloignée de vouloir faire usage de la liberté, accordée trop fortement en contradiction avec mes désirs, mes sentimens et mon bonheur pour y estre disposée. Ainsi, Messieurs, à toutes les questions qu'ils vous plairoient de me faire, je n'aurois toujours à repondre autre chose, sinon que j'aime et vénère mon état et que je sacrifierai tout au monde pour le conserver et le perpetuer. Conclués de là que plus volontiers je souffrirois mille martirs que d'en devenir jamais l'apostate.

Madame Thérèse françoise Allaire a déclarée qu'elle est parfaitement contente et qu'elle veut vivre et mourir dans son saint état.

Madame Fabienne de Ribagnac a déclarée que c'est très volontiers qu'elle s'est engagée dans cette maison et dans son saint état et que c'est de tout son cœur qu'elle désire y demeurer.

Madame Rose Thérèse d'Encausse a déclarée vouloir écrire ce qui suit : Instruite par la loy, je déclare que mon seul désir est de me consacrer à Dieu, de vivre et de mourir Carmélite dans cette ste Cie où j'éprouve véritablement qu'un seul jour dans la maison du Seigneur vaut infiniment mieux que dix mille partout ailleurs ¹.

1. Cette religieuse a signé : *novice, carmélite de désir*. Les huit dépositions suivantes sont celles des sœurs converses.

Madame Julienne Freton a déclaré qu'elle est très contente de son état et n'a pas assez de tems pour remercier Dieu des grâces qu'il luy a faittes de la recevoir carmélite et a déclaré ne pouvoir signer, à cause de la parilisie qu'elle a sur le bras.

Madame Marie Gogard a déclaré qu'elle a toujours été contente et qu'elle espère, moyennant la grâce de Dieu, vivre et mourir dans son saint état et a déclaré ne savoir signer.

Madame Marie Madeleine Delondre a déclarée qu'elle est fort contente dans son état, qu'elle ne le veut pas quitter et désire y vivre et mourir et a déclarée ne pouvoir signer.

Madame françoise Cézard a déclarée qu'elle ne peut exprimer son contentement de l'état qu'elle a embrassé et désire vivre et mourir dans son saint état.

Madame Philipine Voset a déclarée qu'elle est parfaitement contente dans son saint état et désire y vivre et mourir et a déclaré ne savoir écrire.

Madame Maxence Remoulu a déclarée être très contente et désire vivre et mourir dans son saint état et a déclaré ne savoir écrire.

Madame Thérèse Sophie Rousselet a déclarée qu'elle est par la grâce de Dieu très contente et désire y vivre et mourir.

Madame Marie Jeanne Decker ¹ a déclarée qu'elle est avec la grâce de Dieu très contente et désire vivre et mourir dans son saint état.

Nous nous sommes transportés dans une pièce d'infirmierie ; dans l'un des lits de lad. pièce nous avons trouvé Madame Marie Anne Noury, à laquelle nous avons fait part des lois énoncées au commencement du présent procès-verbal et de l'objet de notre mission, laquelle nous a dit que dans cet instant surtout, où elle est malade, elle bénit celui où elle a prononcé les vœux qui l'attachent au service de Dieu, dans l'Ordre des Carmélites, qu'elle met son bonheur à y persévérer jusqu'à la mort, qu'elle est prête à le signer de son sang. »

Ainsi de nos quarante et une carmélites, aucune ne voulut user de la liberté que la Révolution leur offrait, quitter la clôture

1. Elle a signé : *de Decker*.

et rentrer dans le monde. S'estimant très heureuses, elles déclarèrent unanimement, depuis la prieure jusqu'à la novice, qu'elles étaient résolues à vivre et à mourir dans leur saint état. C'est la formule exprimée en propres termes dans la majorité des déclarations et en substance dans toutes les autres. La plupart s'en contentèrent. Mais les autres y ajoutèrent l'expression de sentiments qui révèlent leur état d'âme, à cette heure douloureuse et mémorable de leur existence. Celles-ci jurèrent, avec Mmes Bocquet et Debray, qu'elles étaient prêtes à verser leur sang, plutôt que de renier leurs engagements. Celles-là, avec Mmes Anne Madeleine Noury, Vacoussain et de Longairon, témoignèrent de la joie surhumaine qu'elles goûtaient dans le cloître. Mme d'Egmont fit remarquer l'inconvenance d'un tel interrogatoire et l'amertume qu'elle en ressentait. Mme Nicolas esquissa une sorte de plaidoirie, comme si déjà elle se voyait traduite devant le tribunal révolutionnaire ; plaidoirie héroïque et sereine, où elle proclamait son inviolable fidélité à l'état religieux et concluait par cette fière résolution : « Plus volontiers je souffrirois mille martyrs que d'en devenir jamais l'apostate. »

*
* *

Tous les carmels de France furent le théâtre de scènes semblables. En leur nom, la prieure de la rue de Grenelle, la Mère Nathalie de Jésus, rédigea une *Adresse* à l'Assemblée nationale, que signèrent également les prieures du faubourg Saint-Jacques, de la rue Chapon et de Saint-Denis. Cette *Adresse*, qui reflétait le style à la mode, était un plaidoyer en faveur du Carmel, où « la tante auguste d'un monarque citoyen » venait « de passer les plus heureuses années de sa vie ¹. » Après cette allusion à la Mère Thérèse de saint Augustin, décédée le 23 décembre 1787, la prieure de Grenelle réfutait les griefs répandus contre son Ordre. « Les richesses des carmélites, écrivait-elle, n'ont jamais tenté la cupidité ; leurs besoins n'importunent pas la bienfaisance ; notre

1. *Adresse à l'Assemblée nationale, de la part des carmélites de France, de la réforme de sainte Thérèse.* A Paris, imprimerie nationale, p. 2.

fortune est cette pauvreté évangélique qui, en acquittant toutes les charges de la société, trouve encore moyen d'aider les malheureux, de secourir la patrie et nous rend partout heureuses de nos privations. La liberté la plus entière préside à nos vœux ; l'égalité la plus parfaite règne dans nos maisons ; nous ne connaissons ici ni *riches* ni *nobles* et nous n'y dépendons que de la Loi. On aime à publier dans le monde que les monastères n'enferment que des victimes lentement consumées par les regrets ; mais nous protestons devant Dieu que, s'il est sur la terre une véritable félicité, nous en jouissons à l'ombre du sanctuaire et que, s'il falloit encore opter entre le siècle et le cloître, il n'est aucune de nous qui ne ratifiât avec plus de joie encore son premier choix ¹. » A l'appui de ces faits et de ces réflexions, la Mère Nathalie citait l'exemple des Anglais. Quoique Protestants, n'ont-ils pas respecté au Canada les Ordres religieux français ? L'*Adresse* se terminait par cet appel au bon sens et à la justice. « Après avoir solennellement déclaré que l'homme est libre, nous obligeriez-vous à penser que nous ne le sommes plus ?... Vous penserez que des citoyennes qui, sous la protection des Lois, se sont volontairement engagées dans un état qui fait le bonheur de leur vie, réclament de tous les droits, le plus inviolable, quand elles vous conjurent de les y laisser mourir en paix... Nous regarderions comme l'oppression la plus injuste et la plus cruelle celle qui troubleroit des asyles que nous avons toujours regardés comme sûrs et inviolables ². »

A cette *Adresse*, les carmélites de France avaient joint une copie de leurs déclarations. Mais leur recours à l'Assemblée nationale n'empêcha point la suppression des Ordres religieux ni la persécution. Celles du faubourg Saint-Jacques n'eurent pas l'honneur, comme celles de Compiègne, de cueillir sur l'échafaud la palme du martyre. Elles connurent cependant de rudes épreuves et elles les supportèrent avec une constance digne des confesseurs de la foi. Il leur fallut subir fréquemment la visite des experts ou des commissaires, tantôt pour l'inventaire de

1. *Ibid.*, p. 2-3.

2. *Ibid.*, p. 3-4.

leurs titres et de leurs meubles, tantôt pour une enquête sur leurs personnes. Le 9 juillet 1790, les délégués de la Commune se font remettre un exemplaire des Constitutions et remarquent « que les chapitres 18, 19 et 20 prescrivent les punitions qui sont à infliger en certains cas aux religieuses et notamment la peine d'emprisonnement ¹. » Ces représentants de la loi n'auront aucun scrupule d'entasser les plus honnêtes gens dans les geôles révolutionnaires ou de les envoyer à la guillotine. Mais devant cette découverte, flairant peut-être quelque nouvelle Bastille, ils manifestent un vif intérêt pour les victimes supposées de la règle monastique. Aussitôt ils convoquent la communauté et lui ordonnent de « déclarer s'il y a dans le monastère des prisons et, dans le cas où il y en auroient, si aucunes personnes y sont détenues ². » On leur répond « que ce genre de punition, autorisé par des Constitutions faites en Espagne et peut-être par les mœurs de ce pays, est absolument inconnu dans les maisons de l'Ordre qui sont en France ³. » Cette scène, qui prêtait à la bouffonnerie, provoqua sans doute la pitié ou le sourire des carmélites. Mais il y en eut d'autres qui leur brisèrent le cœur. Elles assistèrent au pillage de leurs archives, des objets d'art religieux, des ornements d'église et des vases sacrés. Elles entendirent aussi, dans les rues adjacentes et sous leurs murs, les hurlements de la populace, aux jours d'émeute et de massacre. Néanmoins leur fidélité ne se démentit jamais.

Nous ne savons si leur supérieur, M. Rigaud, vicaire général de Cambrai, put les conseiller et les reconforter. Mais elles durent en grande partie à leur prieure l'avantage de traverser ces mauvais jours, sans plus en souffrir. La Mère Louise de Gonzague, élue en 1788, se distinguait par la prudence, non moins que par la fermeté. Ses filles spirituelles ont tracé de cette religieuse remarquable le portrait suivant : « Elle avait un don tout particulier pour persuader et faire accomplir facilement tous les sacrifices. Elle commandait avec tant de grâce et de douceur que

1. *Arch. Nat. S.* 4655. *Procès-verbal* du 9 juillet 1790.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

nous craignons de perdre le mérite de l'obéissance. Elle parloit avec une grande facilité et d'une manière admirable des choses de Dieu ; elle n'écrivoit pas avec moins d'onction et de talent ; aussi ses lettres étoient-elles conservées précieusement par les personnes qui avoient le bonheur d'en posséder ¹. » Cette sage et sainte prieure avait prévu la tourmente révolutionnaire et employé des moyens surnaturels pour la conjurer. A son exemple et sur sa demande, les sœurs avaient multiplié les prières, les jeûnes et les pénitences et, « pour mettre la France sous la protection spéciale de la sainte Vierge », elle avait elle-même composé une belle et touchante consécration, qui se répandit dans le public et fut imprimée jusqu'à trois fois. « La sagesse et la prudence de ses réponses, ajoutent les carmélites, nous préservèrent de tout danger, en même temps que son amabilité et sa douceur apaisoient les visiteurs les plus mal disposés ; on étoit désarmé en l'abordant et elle obtenoit presque toujours ce qu'elle désiroit ². »

Ce qu'elle n'obtint pas, malgré son désir, ce fut le salut de son monastère. La journée du 10 août 1792 avait consacré la chute de la monarchie et le triomphe de la Révolution. A celle du 13, qui vit l'emprisonnement du roi et de la famille royale au Temple, un arrêt de la Municipalité de Paris, daté de « l'an IV de la liberté et le 1^{or} de l'égalité », enjoignit « aux maisons religieuses d'évacuer leurs maisons dans trois jours du présent arrêté ³. » Les carmélites du faubourg Saint-Jacques laissèrent passer ce délai sans sortir. Mais elles comprirent, après les massacres du 2 au 6 septembre, que, devant la furie déchaînée, leur force d'inertie serait un rempart fragile. Le 14 de ce mois, leurs sœurs de la rue de Grenelle furent expulsées et le 29, au soir, sept jours après l'avènement de la République française, des commissaires de la section de l'Observatoire vinrent leur signifier de nouveau l'ordre de partir. « Nous ne pouvions franchir le seuil de cette enceinte bénie, écrivaient-elles ; plusieurs, après s'être approchées de la porte de

1. *Lettres circulaires*, t. II, p. 165-166.

2. *Ibid.*, p. 169.

3. Arch. du carmel.

clôture, rentraient en s'écriant qu'elles aimaient mieux mourir que de quitter leur chère solitude ¹. » Elles la quittèrent pourtant et, après y avoir mis les scellés ², les commissaires en confièrent la garde à un citoyen, Jean Michel Bourgeois, chargé, selon les termes de l'acte officiel, « de veiller à ce que rien de contraire aux intérêts de la nation ne passe ³. »

Si, à cette heure déchirante, où s'achevait l'histoire de l'ancien carmel du faubourg Saint-Jacques, elles remontèrent par la pensée jusqu'à son origine ; si elles comparèrent leur expulsion sous les huées de la populace à l'entrée solennelle de leurs fondatrices, escortées de princesses, la journée du 29 septembre 1792 à celle du 17 octobre 1604, elles sentirent l'amertume du contraste. Toutefois, malgré leur tristesse, elles avaient lieu d'être fières. Pourquoi, en effet, les chassait-on de leur couvent, dont le corps allait tomber en ruines, sinon parce qu'elles voulaient en conserver l'âme, rester fidèles à leur vocation, sauver la Réforme apportée par les filles de sainte Thérèse, à l'aurore du xvii^e siècle, vivre en carmélites dans le monde et sous l'habit séculier, en attendant le jour où elles auraient la liberté de reprendre l'habit religieux et de rentrer dans le cloître ? Ces motifs, qui avaient déterminé leur conduite, en face de la persécution, étaient trop nobles pour ne pas apporter quelque adoucissement à leur épreuve et pour ne pas arracher à l'historien, qui les rappelle, l'hommage du respect et de l'admiration. Quoique différente, la dernière page de l'histoire que nous venons de retracer était digne de la première.

1. *Lettres circulaires*, t. II, p. 170.

2. Les scellés furent mis sur la porte de la cuisine, où il restait « une marmite de cuivre scellé dans le fourneau », sur celle de la sacristie et sur celle de la bibliothèque.

3. Arch. du carmel. Quelques unes sortirent de Paris ; d'autres se retirèrent dans leur famille avec l'autorisation de la prieure. La plupart restèrent dans le quartier, divisées en deux groupes, habitant l'un le n° 5 de la rue des Poules, l'autre le n° 16 (Hôtel d'Harcourt) de la rue Neuve Sainte-Geneviève. Elles obtinrent des certificats de civisme et, grâce à la prudence de la Mère Louise de Gonzague, purent éviter de grands dangers. *Arch. Nat. F.* 2514, p. 40-41 ; *Lettres circulaires*, t. II, p. 130. Nous avons dit (ch. IV) que les survivantes purent racheter en 1802 les restes de leur couvent et y reconstituer leur communauté.

*
* *

Après la tourmente révolutionnaire, les carmélites revinrent. Mais elles retrouvèrent leur couvent dans un triste état. Ce qui avait échappé à la pioche des démolisseurs disparut, en 1855, pour faire place au nouveau monastère. Celui-ci, subissant, à son tour, les conséquences de la confiscation, a été ravi aux religieuses et en partie détruit ou transformé, pour être affecté à des usages profanes. Néanmoins ni les injures du temps, ni les injustices des hommes ne parviendront à effacer le souvenir de l'ancien carmel du faubourg Saint-Jacques. Les amis du beau se rappelleront qu'il posséda des chefs-d'œuvre d'art religieux, signés des plus grands maîtres. Les historiens ne pourront faire revivre les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, sans signaler l'influence qu'il exerça sur l'élite de la société. Les admirateurs de l'éloquence sacrée se feront un régal d'évoquer les accents de Bossuet et des autres orateurs célèbres qui retentirent sous les voûtes de son église. Les fervents de la vie intérieure sauront que là fleurirent des centaines de belles et saintes âmes, formées à l'école des fondatrices espagnoles, du cardinal de Bérulle et de la vénérable Mère Madeleine de saint Joseph. Le peuple lui-même, oublieux de tant de noms illustres, n'ignorera pas que dans ce quartier de Saint-Jacques, occupé aujourd'hui par des maisons de rapport, sillonné par les rues Nicole et du Val de Grâce, troublé par la trépidation des automobiles, la duchesse de la Vallière vécut dans la solitude et la pénitence.

Vu, le 19 juin 1928 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris.

S. CHARLÉTY.

APPENDICE

I

RELIGIEUSES PROFESSES

de l'ancien carmel du faubourg Saint-Jacques ¹

rang	profession	date et lieu du décès
1	1605 S. Andrée de tous les Saints (Levoix).	1605 Paris
2	1605 M ^e Marie de la Trinité (d'Hannivel).	1647 Troyes
3	1605 V. M ^e Madeleine de S. Joseph (de Fontaines).	1637 Paris
4	1605 S. Aimée de Jésus (des Champs).	1634 Pontoise
5	1605 M ^e Marie de la Trinité (Sevin, V ^{ve} de M. du Coudray).	1657 Auch
6	1605 M ^e Marie de Jésus (de Sancy, V ^{ve} de M. de Bréauté).	1652 Paris
7	1606 S. Elisabeth de Jésus (Talon).	1623 Pontoise
8	1606 S. Catherine du S. Esprit (de Fontaines).	1652 Paris
9	1606 S. Aimée de Jésus (Rebours).	1653 Bourges
10	1606 M ^e Marguerite de la Trinité (de la Barre).	1653 Guingamp
11	1606 S. Angélique de la Trinité (de Brissac).	1607 Paris
12	1606 S. Marie des Anges (de Séguier, V ^{ve} de M. de Bérulle).	1628 Paris
13	1606 M ^e Marguerite de S. Joseph (V ^{ve} de Chandon).	1655 Bourges
14	1606 S. Marie de S. Albert.	1634 Auch
15	1607 M ^e Marguerite du S. Sacrement (Acarie).	1660 R. Chapon
16	1607 M ^e Anne du S. Sacrement (de Viole).	1630 S. Denis
17	1607 S. Marie de S. Jérôme.	1632 Paris
18	1607 S. Gratienne de S. Michel (camériste de Marie de Médicis).	1637 Paris
19	1607 M ^e Isabelle de Jésus-Christ (Isabelle de Strale, flamande).	1660 Flandres
20	1607 S. Louise du S. Sacrement.	1616 Paris
21	1607 S. Florentine de la Mère de Dieu.	1626 Chartres
22	1607 M ^e Marguerite de S. Jean-Baptiste (de Cuji).	1667 Chartres
23	1607 S. Marguerite de S. Elie.	1637 R. Chapon
24	1607 S. Anne de S. François.	1633 Paris

¹ Cette liste est extraite des *Lettres circulaires*. Nous avons respecté l'orthographe des noms.

rang profession			date et lieu du décès	
25	1607	S. Jeanne de S. Denys (Le Clerc).	1632	Sens
26	1608	M ^e Denise de Jésus (Abanie).	1649	Moulins
27	1608	S. Anne de S. Barthélemy.	1643	Tours
28	1608	M ^e Térèse de Jésus (Soulphour).	1633	Riom
29	1608	S. Marie de S. Barthélemy (Guichart).	1647	Paris
30	1609	S. Barbe de tous les Saints.	1644	Marseille
31	1609	M ^e Marie de Jésus (Acarie).	1641	Orléans
32	1609	M ^e Geneviève de S. Bernard (Acarie).	1644	Sens
33	1609	M ^e Marie de S. François (Doron).	1631	Paris
34	1609	S. Antoinette de Jésus.	1647	Paris
35	1609	S. Catherine de Jésus (de Nicolas).	1623	Paris
36	1609	S. Jeanne de la Trinité.	1633	Paris
37	1610	M ^e Térèse de Jésus (Prud'homme).	1648	Lyon
38	1610	S. Marie de la Miséricorde (Sublet).	1619	Paris
39	1610	S. Catherine de l'Assomption.	1654	Paris
40	1610	M ^e Marie de la Croix (des Champs).	1664	Bordeaux
41	1611	M ^e Isabelle de S. Joseph (d'Auvilliers).	1630	Agen
42	1611	S. Marie de S. Joseph (de la Rochefoucauld, V ^o de M. de Chandenier).	1637	Paris
43	1611	M ^e Marie de S. Gabriel (Marie le Jeune).	1647	Bordeaux
44	1611	S. Claire de Jésus (Coton).	1626	Marseille
45	1612	S. Philippe de S. Paul (Boutillier).	1641	Paris
46	1612	M ^e Anne de S. Joseph (Gontault de Biron).	1667	Niort
47	1614	S. Marguerite de S. Joseph (de Rivière).	1655	Paris
48	1614	S. Elisabeth du S. Esprit (Tycie de Cu- thlie, fille d'un seigneur écossais).	1633	R. Chapon
49	1615	S. Marie de Jésus-Christ (Tudert, V ^o de M. d'Autry).	1638	Paris
50	1615	S. Marie du S. Sacrement (Le Fèvre).	1672	Paris
51	1617	M ^e Marie de la Croix (Robert).	1662	Orléans
52	1617	S. Susanne de S. Joseph (Le Beau).	1663	Chartres
53	1617	S. Marie de la Passion (Machault).	1650	Blois
54	1618	S. Jeanne de Jésus (Chapellier).	1679	Paris
55	1618	S. Anné de l'Assomption (de la Jonchère).	1636	Paris
56	1618	S. Térèse de Jésus (Poulaillon).	1658	S. Denis
57	1619	S. Anne du S. Sacrement (du Pin).	1669	Saintes
58	1619	S. Marie de S. Elie (du Pin).	1679	Verdun
59	1619	S. Jeanne de Jésus (du Rocher, V ^o de M. d'Eguemaduc).	1668	R. Chapon
60	1619	S. Anne du S. Esprit (Colbert).	1633	Morlaix
61	1619	S. Marie de la Trinité (Le Roy).	1667	Chartres
62	1620	M ^e Marie Madeleine de Jésus (Lancry de Bains).	1679	Paris
63	1620	S. Louise de la Passion (du Joly Cœur).	1656	Morlaix
64	1620	S. Madeleine de la Passion (Mandat de la Jonchère).	1656	Paris

rang	profession	date et lieu du décès
65	1620 S. Antoinette de Jésus (de la Cour).	1651 Paris
66	1621 S. Marguerite de la Miséricorde (Bon).	1663 Troyes
67	1621 S. Catherine des Anges (Godet).	1675 Châtillon
68	1621 S. Marie de la Passion (Patelé).	1651 Metz
69	1622 M ^e Angélique de Jésus (de Gadagne).	1643 S. Denis
70	1622 S. Marie de la Croix (de Médéric).	1672 Paris
71	1622 S. Geneviève de Jésus (de Montreuil).	1667 Rouen
72	1624 S. Anne de Ste Térése (de Vaudrant).	1672 Niort
73	1624 S. Marie de S. Gabriel (L'Oiseau).	1669 Paris
74	1624 S. Madeleine de Jésus (Emery).	1671 Blois
75	1624 S. Marguerite de la Croix (de la Bonde).	1667 Moulins
76	1625 S. Marie du S. Esprit (Le Mée).	1671 Paris
77	1625 S. Angélique de la Passion (de Thou).	1685 Orléans
78	1625 S. Marie de l'Incarnation (du Bois du Plessis).	1647 Poitiers
79	1625 S. Madeleine de S. Joseph (Poille de S. Gra-tien).	1661 Paris
80	1626 S. Françoise de Jésus (Chapellier).	1671 Paris
81	1626 M ^e Marie de la Passion (du Thil).	1673 Paris
82	1626 S. Charlotte de la Croix (de la Varrie).	1690 Angers
83	1626 S. Françoise de la Croix (Olivier).	1682 Angoulême
84	1626 S. Madeleine de Jésus (Bérard).	1641 Moulins
85	1626 S. Louise de Jésus (Lazenet).	1657 Poitiers
86	1627 S. Geneviève des Anges (d'Anglure de Bourlemont)	1680 Verdun
87	1628 S. Aimée de Jésus (Savary).	1659 Metz
88	1628 S. Marie de Ste Madeleine (de la Cour).	1653 Paris
89	1628 S. Hélène de la Croix (de Bréauté).	1650 Caen
90	1628 S. Elisabeth de S. Joseph (d'Argouges).	1696 Aix
91	1628 S. Anne de Jésus (Magnard).	1669 Paris
92	1629 S. Françoise de S. Joseph (Emery).	1669 Paris
93	1629 M ^e Anne de S. Joseph (de Brienne).	1653 Aix
94	1629 S. Claude de la Nativité (du Buisson).	1674 Paris
95	1630 S. Marie de S. Michel (de Marillac).	1639 Paris
96	1630 S. Françoise de S. Jean-Baptiste (Jongleur).	1679 Paris
97	1630 M ^e Agnès de Jésus-Maria (de Bellefonds).	1691 Paris
98	1630 M ^e Marie de Jésus (de Gourgues).	1677 Paris
99	1630 M ^e Anne de la Croix (Château de Belestre).	1675 Rouen
100	1630 S. Marie des Anges (Renard).	1662 Paris
101	1631 S. Madeleine de Jésus (Philippaux V ^{re} du comte de Bury).	1667 Paris
102	1631 M ^e Elisabeth de Jésus (Gateau).	1676 Poitiers
103	1631 S. Anne de la Mère de Dieu (Eberard).	1664 Nevers
104	1631 S. Marie de Ste Térése (Vallier).	1678 Paris
105	1631 M ^e Renée de Jésus-Maria (de la Haye).	1641 Paris
106	1632 S. Marguerite de Jésus (d'Anglure).	1679 Paris

rang profession			date et lieu du décès	
107	1632	S. Anne de S. Joseph (Bérard).	1677	Nevers
108	1632	S. Charlotte de Jésus (Jubert).	1660	Paris
109	1632	S. Catherine de Jésus (Le Camus).	1659	Paris
110	1632	S. Marie de la Nativité (de Grangier).	1642	Paris
111	1632	M Charlotte de Jésus (de Lenoncourt)	1656	Angers
112	1633	M ^e Madeleine de S. Jean-Baptiste (de Bury).	1670	Limoges
113	1633	S. Marie de S. Jérôme (Le Pelletier).	1665	Reims
114	1633	S. Jeanne de la Mère de Dieu (L'Oiseau).	1683	Paris
115	1634	S. Marie de la Croix (Leport d'Epaville).	1665	Niort
116	1635	S. Elisabeth de la Croix (Royer, veuve de M. de Chantemesle).	1670	Grenelle
117	1635	S. Marie de S. Joseph (Vigner de Megrigny).	1635	Paris
118	1636	S. Anne de S. François (Savary).	1657	Angers
119	1636	S. Marguerite Tèreſe de Jésus (de Marillac).	1667	Paris
120	1637	S. Madeleine de la Nativité (Rosé).	1692	Niort
121	1637	S. Françoise de Jésus (Tiragau).	1681	Paris
122	1637	S. Marie de la Trinité (de Chateigner).	1679	Paris
123	1637	S. Madeleine de Jésus (Foi).	1667	Paris
124	1637	S. Catherine de S. Joseph (Renaud).	1666	Paris
125	1639	S. Henriette Tèreſe de la Nativité (de Cha- bert).	1695	Paris
126	1639	M ^e Claire Tèreſe du S. Sacrement (de Cha- bot).	1691	Paris
127	1639	S. Marie Louise de S. Joseph (Gauthier).	1686	Angers
128	1639	S. Marie Louise de Jésus-Christ (Quinot).	1700	Paris
129	1640	S. Angélique de la Mère de Dieu (Tiragau).	1672	Niort
130	1640	S. Radegonde de S. Joseph (Quinot).	1678	Brives
131	1642	S. Louise de la Miséricorde (Pallot).	1658	Paris
132	1642	S. Louise de Jésus-Maria (de Fontaine- Martel).	1670	Paris
133	1643	S. Madeleine de S. Tèreſe (de Dreux).	1677	Poitiers
134	1643	S. Jeanne de la Croix (Renard).	1695	Niort
135	1643	S. Françoise du S. Sépulcre (Le Pareux).	1680	Moulins
136	1644	S. Anne de l'Assomption (de la Planche).	1701	Nevers
137	1645	S. Louise de la Mère de Dieu (Morce).	1684	Grenelle
138	1645	S. Jeanne de la Nativité (Tripier).	1682	Niort
139	1646	S. Marie Cécile de la Passion (de Harville).	1653	Paris
140	1646	S. Françoise des Anges (de Montigault).	1658	Paris
141	1646	S. Madeleine de Jésus-Maria (Antheaume).	1694	Paris
142	1647	S. Catherine du S. Sacrement (Biet).	1660	Niort
143	1648	S. Marguerite de Jésus-Maria (de la Court).	1686	Poitiers
144	1649	S. Marthe de Jésus (de Fors du Vigan).	1665	Paris
145	1649	S. Madeleine du S. Sacrement (Remy).	1680	Compiègne
146	1649	S. Anne de Jésus-Maria (de Stainville).	1695	Paris
147	1649	M ^e Françoise de la Croix (Le Seigneur de Reuville).	1702	Grenelle

rang profession			date et lieu du décès.
148	1649	S. Marie de S. Joseph (Le Seigneur de Reuville).	1659 Paris
149	1649	S. Anne Marie (d'Epéron).	1701 Paris
150	1649	S. Marthe de tous les Saints (de Brunel).	 Niort
151	1649	S. Marie de la Nativité (Germain).	1680 Paris
152	1649	S. Anne de la Nativité (Favel).	1669 Châlons
153	1651	S. Térèse du S. Esprit (Courtin).	
154	1651	S. Catherine de la Conception (Colbert).	1659 Paris
155	1651	S. Anne de Jésus-Christ (Le Comte de Nonants).	1652 Paris
156	1651	M ^e Térèse de Jésus (Tomexon de Remencourt).	1687 Grenelle
157	1652	S. Marie de S. Joseph (Chesnard).	1663 Paris
158	1654	M ^e Marie du S. Sacrement (de la Thuillerie).	1705 Paris
159	1654	S. Charlotte de Jésus (de Fieubet).	1701 Abbeville
160	1654	S. Marie de S. Benoît (Gessé).	1670 Grenelle
161	1654	S. Marie de Ste Madeleine (Langlois).	1723 Lectoure
162	1654	S. Catherine de Jésus-Maria (du Val).	1656 Paris
163	1655	S. Térèse de la Passion (Grangier de Li-verdi).	1723 Paris
164	1655	S. Louise de la Passion (Le Boîteux).	1696 Paris
165	1655	S. Marie de Jésus-Christ (d'Aubray).	1705 Paris
166	1657	S. François de la Mère de Dieu (Grouin).	 Châlons
167	1658	S. Catherine de Jésus-Christ (Charpentier).	1674 Paris
168	1660	S. Emilie de la Passion (La Tour d'Auvergne de Bouillon).	1696 Paris
169	1660	S. Marie de la Passion (Guilloire).	1678 Paris
170	1660	S. Isabelle de Jésus-Christ (Maréchalle).	1710 Paris
171	1660	S. François de Jésus-Maria (Collette).	1718 Paris
172	1661	S. Marie de Jésus-Christ (Le Fèvre d'Aubonne).	1666 Paris
173	1661	S. Marie Madeleine de la Croix (Pitou).	1663 Paris
174	1662	S. Catherine de Jésus-Maria (Sanson).	1688 Paris
175	1662	S. Louise du S. Sacrement (d'Egremont).	1683 Paris
176	1663	S. Marie de la Croix (d'Arpajon).	1695 Paris
177	1663	S. Hippolyte de Jésus (La Tour d'Auvergne de Bouillon).	1705 Paris
178	1663	M ^e Madeleine du S. Esprit (Le Bouts).	1717 Paris
179	1663	S. Marie de S. Joseph (Oupin).	1709 Paris
180	1664	S. Madeleine de la Passion (de Reuville).	1700 Paris
181	1664	S. Jeanne de Jésus-Maria (La Brosse d'Atis).	1679 Paris
182	1664	S. Catherine de tous les Saints (Cornuau).	1718 Paris
183	1665	S. Anne des Anges (Crussol d'Uzès).	1719 Paris
184	1665	S. Madeleine de la Trinité (Duret St-Chriest).	1710 Paris
185	1665	S. Catherine de la Mère de Dieu (Germain).	1668 Paris
186	1665	S. Catherine des Anges (Lefort).	1700 Paris

rang profession			date et lieu du décès
187	1666	S. Anne du S. Sacrement (de Gives).	1684 Paris
188	1666	S. Anne de la Passion (Marquisio).	1681 Paris
189	1666	S. Geneviève de Jésus (Le Breton).	1709 Paris
190	1666	S. Marie de Ste Térése (Duguet).	1677 Chaumont
191	1667	S. Marie de S. Barthélemy (Saucier).	1679 Paris
192	1667	S. Françoise des Anges (Richard).	1694 Paris
193	1667	S. Marie des Anges (d'Andreau).	1708 Paris
194	1669	M ^e Marie de Jésus (d'Aché).	 Saintes
195	1669	M ^e Marguerite Térése de Jésus (du Merle de Blanc-Buisson).	1709 Paris
196	1669	S. Marie de S. Jean-Baptiste (Piron).	1721 Paris
197	1671	S. Antoinette de Jésus (Poncet).	1716 Paris
198	1671	S. Catherine de Jésus (Potiére).	1690 Paris
199	1671	S. Anne de Jésus (des Cois).	1676 Paris
200	1672	S. Charlotte de S. Jean (Cadet de SeBeville).	1686 Paris
201	1673	S. Madeleine de S. Joseph (Charpentier).	1718 Paris
202	1673	S. Térése de Jésus-Maria (des Bordes).	1679 Paris
203	1673	S. Françoise de Ste Térése (Gagny).	1720 Paris
204	1673	S. Anne de Jésus-Christ (Patur).	1719 Paris
205	1674	S. Radegonde de S. Joseph (d'Aumont).	1675 Paris
206	1675	S. Louise de la Miséricorde (la Beaume le Blanc de la Vallière).	1710 Paris
207	1675	S. Geneviève de Jésus-Maria (Faveroles).	1720 Verdun
208	1675	S. Geneviève de la Passion (Lasgure).	1718 Paris
209	1676	S. Marie de Jésus (L'Ainée).	1711 Paris
210	1676	S. Françoise du S. Sacrement (Landry).	1718 Paris
211	1678	S. Madeleine de Jésus (Chauvin).	1700 Paris
212	1678	S. Marie de S. Gabriel (de Bellefonds).	1733 Paris
213	1679	S. Anne de S. Pierre (de la Planche).	1690 Paris
214	1679	S. Geneviève des Anges (Bourdain d'Assy).	1745 Paris
215	1679	S. Marguerite de Jésus-Christ (Faverolles).	1713 Paris
216	1680	S. Agnès de Jésus-Maria (La Tour de Gou- vernet).	1682 Paris
217	1680	S. Marguerite de S. Augustin (de Stuart).	1722 Paris
218	1680	S. Marguerite de Jésus (Petit).	1734 Paris
219	1681	S. Henriette de Jésus (de Cousin).	1699 Paris
220	1681	S. Geneviève de Ste Térése (Antheaume).	1733 Paris
221	1681	S. Jeanne de la Passion (Messin).	1729 Chaumont
222	1681	S. Marie de S. Michel (Pré de Seigle).	1726 Paris
223	1681	S. Françoise de Jésus-Christ (Ursot).	1710 Paris
224	1682	S. Marie Anne de Jésus (Le Nain).	1737 Paris
225	1682	S. Térése de S. Joseph (de Béchamel).	1717 Paris
226	1682	S. Marguerite de S. Joseph (Champy).	1717 Paris
227	1682	S. Marie Anne de S. François (Bailly).	1706 Paris
228	1683	S. Marie de la Passion (Truchon).	1736 Paris
229	1683	S. Suzanne des Anges (Baillet).	1701 Paris

rang	profession		date et lieu du décès
230	1684	S. Térèse de Jésus-Maria (Charost de Béthune).	1709 Paris
231	1684	S. Marie de Ste Victoire (Le Vayer).	1708 Paris
232	1685	S. Marie de la Nativité (de Gille).	1705 Paris
233	1686	S. Agnès de Jésus-Maria (Bacquet).	1744 Paris
234	1686	S. Anne de Jésus-Christ (du Tillet).	1704 Paris
235	1686	S. Cécile de Jésus-Maria (de Ségur).	1721 Paris
236	1687	S. Marguerite de Jésus-Maria (Quinquet).	1691 Paris
237	1687	S. Térèse du S. Esprit (de Coëstantem).	1726 Paris
238	1688	S. Marie de S. Barthélemy (Duru).	1749 Troyes
239	1688	S. Marguerite de S. Laurent (Chenault).	1731 Paris
240	1689	S. Charlotte de S. Cyprien (Guichart).	1747 Pt-Audemer
241	1689	S. Geneviève de l'Assomption (Bacquet).	1735 Paris
242	1690	S. Charlotte de la Miséricorde (Fouquet).	1705 Paris
243	1690	S. Adélaïde de Jésus (hongroise: Isminiane).	1698 Paris
244	1692	S. Térèse du S. Sacrement (Mathieu).	1701 Paris
245	1692	S. Jeanne de S. Joseph (Gravé)	1728 Paris
246	1692	M ^e Térèse de S. Michel (de Bellefonds)	1734 Paris
247	1693	S. Anne Christine (Groin).	1699 Paris
248	1694	S. Catherine de Ste Geneviève (Tisier).	1721 Paris
249	1694	S. Marie de S. Jean (de Cusy).	1709 Paris
250	1695	S. Angélique de S. Joseph (Robert).	1743 Paris
251	1695	M ^e Anne Térèse de S. Augustin (de Maulevrier).	1742 Paris
252	1695	S. Françoise de la Miséricorde (d'Arrères).	1738 Paris
253	1696	S. Elisabeth de S. Joseph (de Boufflers).	1745 Paris
254	1698	S. Elisabeth de la Croix (de Saint Aubert).	 Narbonne
255	1698	S. Marguerite de la Miséricorde (de la Rochefoucauld).	1743 Paris
256	1699	S. Marie de S. Joseph (de Chauffour).	1705 Paris
257	1700	S. Suzanne de la Nativité (Roland).	1750 Paris
258	1700	M ^e Anne de S. Augustin (La Tour d'Auvergne de Bouillon).	1752 Maubuisson
259	1702	S. Marie Madeleine de Jésus (Groin de Valgrand).	1730 Paris
260	1703	S. Claude de Jésus-Maria (Bade).	1744 Paris
261	1703	S. Madeleine de Jésus-Maria (Benard).	1746 Paris
262	1703	S. Marie Louise de Jésus (Langlois).	1748 Paris
263	1704	S. Madeleine de Jésus (des Touches).	1726 Paris
264	1704	S. Madeleine de S. Augustin (de Fredo).	1752 Paris
265	1705	S. Marie Anne de Ste Térèse (Pêché).	1749 Paris
266	1706	S. Marguerite Suzanne de Jésus (Adam).	1742 Paris
267	1707	S. Anne de Ste Madeleine (Le Sellier).	1748 Paris
268	1707	S. Angélique de Jésus (du Chalard).	1755 Paris
269	1707	S. Nicole de Jésus (Desquois).	 Soissons
270	1708	S. Anne de Jésus-Maria (Boyer).	1737 Paris

rang profession		date et lieu du décès	
271	1710	M ^e Louise de S. Augustin (du Méni d'Osmond).	
272	1710		
273	1712	S. Térése de Jésus-Maria (d'Alichamp).	1714 Paris
274	1712		
275	1713		
276	1714		
277	1714	S. Rosalie de Jésus (Béchamel de Nointel).	1772 Paris
278	1714	S. Marie de S. Joseph (Bernard).	1768 Paris
279	1714	S. Marie de S. Jean (de Vienne).	1720 Paris
280	1714	S. Marie Angélique du S. Sacrement (de Marysy).	1719 Paris
281	1716		
282	1716	S. Madeleine de Ste Térése (de Faye).	1720 Paris
283	1716	S. Elisabeth de S. Augustin (Archambaut).	
284	1718	S. Catherine de S. Paul (Prélabé).	1777 Paris
285	1719	S. Catherine de Ste Agnès (Le Roux).	1746 Paris
286	1719	S. Geneviève de S. Joseph (Cavillien).	1738 Paris
287	1720	(de Joubert).	
288	1720	S. Marie Anne de Jésus (Le Nain).	1737 Paris
289	1721	S. Thérèse de S. Charles (Langeron).	1731 Paris
290	1721	S. Julie de Ste Térése (Pégier de Piravaux).	1750 Paris
291	1722		
292	1722	S. Madeleine de S. Paulin (Chardon).	1738 Paris
293	1722	S. Anne de Ste Térése (Maublan).	1751 Paris
294	1723	S. Suzanne de S. Augustin (de Rochebouël).	1750 Paris
295	1723	S. Marguerite de S. Térése (Frigéry).	1750 Angers
296	1723	S. Madeleine de S. Ambroise (de Rochechouart).	1745 Paris
297	1724	S. Félicité (de Murard).	 Paris
298	1724	S. Hélène de S. Michel (du Bélair de Sausay).	1738 Paris
299	1726	S. Charlotte Emilie de Jésus (Frigéry).	1749 Paris
300	1726	M ^e Elisabeth de Jésus (du Beloy).	1779 Paris
301	1729	S. Pélagie de Ste Suzanne.	1780 Paris
302	1730	G.	
303	1730	L.	
304	1731	D.	
305	1737	S. Térése de Ste Perpétue (Chabrol).	1757 Paris
306	1740	M.	
307	1740	M ^e Marie Térése de Ste Anne (de la Borde).	Sens
308	1744	S. Marie Anne de Ste Tècle (Chabrol).	1763 Paris
309	1744	S. Gabrielle (Loquet).	
310	1750	S. Marie Louise de Jésus (de Brette).	1806 Paris
311	1750	S. Marguerite Adrienne des Anges (de Brette).	1792 Paris

rang	profession		date et lieu du décès
312	1750	S. Julienne de S. Benoît ¹ (Freton).	1792 Paris
313	1751	S. Françoise de la Croix (L'Ecurer).	1769 Paris
314	1752	S. Marie de Jésus (Gogard).	1796 Paris
315	1752	M ^e Marie F. du S. Cœur (Le Groin de Maisonneuve).	1782 Paris
316	1752	S. Julie du S. Esprit (Igonin de Ribagnac).	1794 Paris
317	1752	S. Marthe de S. Elie (de Londre).	1808 Paris
318	1753	S. Françoise de Jésus-Maria (Lance).	1779 Paris
319	1753	S. Anne de Jésus (Gury).	1808 Paris
320	1753	S. Louise Thérèse de S. Augustin (Boiron).	1800 Paris
321	1755	M ^e M. Elisabeth de S. Bernard (La Grange).	1788 Paris
322	1755	S. M. Madeleine de Ste Ursule (Champigny).	1779 Gisors
323	1756	S. Marie Joséphine de S. Eloi (Magalon).	1766 Paris
324	1757	S. Sophie de Ste Anne (Chatelain).	1798 Paris
325	1758	S. Anne Térése de S. Joseph (d'Ambrugeac).	1806 Paris
326	1761	S. Marie de Ste Térése (Barbier).	1807 Paris
327	1761	S. Agnès de S. Louis (Fremin).	1783 Paris
328	1761	S. Claire de Ste Térése (de Caqueray).	1821 Paris
329	1763	S. Marie Victoire de S. Joseph (Debray).	1820 Paris
330	1764	S. du Cœur de Marie (des Grousillers).	1799 Paris
331	1765	S. Adélaïde de Ste Elisabeth (Hastain).	1793 Paris
332	1766	S. Marie de la Providence (Hastain).	1807 Paris
333	1766	S. Henriette de la Miséricorde (Noury).	1798 Paris
334	1767	M ^e Marie Louise de Gonzague (Vallangel-lier).	1798 Paris
335	1769	M ^e Scolastique de S. Bernard (Lefèvre).	1816 Abbeville
336	1769	M ^e Anne Marie de S. Benoît (Bocquet).	1829 Paris
337	1769	S. Maxence de l'Annonciation (Rémoulu).	1816 Paris
338	1772	S. Rose de S. Jean de la Croix (Vacoussin).	1829 Paris
339	1773	S. Eléonore de Jésus (Noury).	1795 Paris
340	1777	M ^e Térése de Jésus (Longairon).	1821 Paris
341	1777	S. Madeleine de S. Joseph (Lechartier).	1836 Paris
342	1777	S. Charlotte de tous les Saints (Rousselet).	1835 Paris
343	1779	S. Marie Angélique (Mérault).	1823 Paris
344	1779	S. Augustine de Ste Térése (Lemaître).	1806 Paris
345	1780	S. Euphrosine de Ste Madeleine (d'Egmont).	1809 Paris
346	1781	S. Dorothee de Ste Térése (Coustillier).	1833 Paris
347	1781	S. Gertrude de la Résurrection (Mettai).	1814 Paris
348	1783	S. Xavier du S. Sacrement (Séguin).	1849 S. Denis

1. Fut la dernière enterrée au convent de l'Incarnation avant l'expulsion des religieuses, le 29 septembre 1792. Elle mourut le 11 avril 1792. Celle qui mourut la première, après l'expulsion, fut sœur Marguerite Adrienne des Anges (de Brette) décédée, le 11 décembre 1792, rue Neuve-Sainte-Geneviève, 16, Hôtel d'Harcourt. Elle fut enterrée au cimetière de Saint-Médard. *Lettres circulaires*, t. II, p. 127-130.

			date et lieu du décès
rang	profession		
349	1784	S. Térèse Elisabeth de Jésus (Alain).	1838 Paris
350	1785	S. Joséphine de Ste Térèse (Nicolas).	1809 Paris
351	1789	S. Hippolyte du Cœur de Jésus (Igonin de Ribagnac).	1844 Pontoise

II

LES PRIEURES

Election		
1604	Anne de Jésus (de Lobère).	{ Fondatrices espagnoles
1605	Anne de saint Barthélemy (Garcia).	
1608	Madeleine de saint Joseph (du Bois de Fontaines).	
1615	Marie de Jésus (de Bréauté).	{ Première prieure française. Agrandissement de l'enclos. Achèvement des infirmeries. Construction du pavillon de la reine Restauration de la chapelle souterraine de la Vierge. Dévotion au St-Sacrement.
1624	Madeleine de saint Joseph.	
1635	Madeleine de Jésus (de Bains).	
1638	La même.	{ Acquisition de reliques et d'objets d'art
1642	Marie de la Passion (du Thil).	
1645	Madeleine de Jésus (de Bains).	
1649	Agnès de Jésus-Maria (de Bellefonds).	
1653	Madeleine de Jésus (de Bains).	
1656	La même.	{ Agrandissement du grand couvent par l'annexion du Petit logis
1659	Marie de Jésus (de Gourgues).	
1662	Madeleine de Jésus (de Bains).	{ 1659-1667
1665	Agnès de Jésus-Maria (de Bellefonds).	
1669	La même.	
1672	Claire du saint Sacrement (de Chabot de Jarnac).	{ Modifications dans le gouvernement
1675	Agnès de Jésus-Maria.	
1678	La même.	{ 1661-1704.
1681	Claire du saint Sacrement.	
1684	Agnès de Jésus-Maria.	
1687	La même.	
1690	Claire du saint Sacrement, morte en charge.	
1691	Marie du saint Sacrement (de la Thuillerie).	
1694	La même.	
1697	Madeleine du saint Esprit (Le Bouts).	
1700	Marie du saint Sacrement (de la Thuillerie).	
1703	La même.	
1705	Marguerite Thérèse de Jésus (du Merle de Blanc-Buisson).	{ Carême de Bossuet. Période des grandes prédications
1708	La même, morte en charge.	
1709	Madeleine du saint Esprit (Le Bouts).	
1712	La même.	
1715	Anne Thérèse de saint Augustin (de Maulévrier).	

Election

1718	La même.	
1721	Thérèse de saint Michel (de Bellefonds).	
1724	La même.	
1727	Anne Thérèse de saint Augustin.	
1730	La même.	
1733	Thérèse de saint Michel, morte en charge.	Période
1734	Louise de saint Augustin (du Méni d'Osmund).	
1737	La même.	janséniste
1740	Anne Thérèse de saint Augustin, morte en charge.	
1742	Louise de saint Augustin.	
1745	La même.	
1748	Angélique de la Miséricorde, professe de Guingamp (de Rails-Pont-Brillant), morte en charge.	
1751	Catherine Dorothee de la Croix, professe de Pontoise (Dillon).	1752. Location du Petit-Logis.
1754	Marie de saint Ange, professe de Chaumont (Gillot).	
1757	Marie Thérèse de saint Augustin, professe de Limoges (Dearlbac).	
1760	La même.	
1763	Marie Elisabeth de Jésus (du Beloy).	1767. Il devient l'hôtel de Chaulnes
1766	La même.	
1769	Marie Thérèse de sainte Anne (de la Borde).	
1773	Marie de saint Augustin, professe de Limoges (de Vilhac).	
1776	La même.	
1779	Marie du sacré Cœur (Le Groin de Maisonneuve).	
1782	Elisabeth de saint Bernard (de la Grange).	
1785	La même.	
1788	Louise de Gonzague (Vallangellier).	1790. Inventaire des biens du couvent. 1792. Fermeture

III

SUPÉRIEURS ET VISITEURS GÉNÉRAUX

	Décès
MM. Gallemant.	1630
Du Val.	1638
Bérulle (de).	1629

1. Cette liste est extraite des *Chroniques*. Nous y avons ajouté plusieurs noms.

Election		Décès
1606	Gallemant, visiteur.	
1614	Le cardinal de Bérulle, visiteur perpétuel.	
1629	R. P. de Condren, visiteur.	
1629	R. P. Gibieuf, supérieur.	1650
1630	Leclerc, supérieur.	1640
	Le P. Gibieuf, le P. Duchêne et Coqueret remplissent le poste de visiteur jusqu'en	1642
1638	Charton, supérieur.	1660
1640	Coqueret, supérieur.	1655
1650	Du Val, neveu du premier.	1653
1653	Gamaches (de), supérieur.	1670
1655	Grandin, supérieur.	1693
1657	L'abbé de Bérulle.	1683
	L'abbé de Chandenier.	
	L'abbé de Blampignon.	
1667	L'abbé Chanut-Delaborde.	
1669	L'abbé Chomel.	
	L'abbé Gilbert.	
	L'abbé Pérochel de Grandchamp, chanoine de Paris.	
	L'abbé de Vassé.	
	L'abbé Rochette.	
	L'abbé d'Auvergne, depuis archevêque de Vienne.	
	L'abbé de Savalette.	
	Hillerin, vicaire général de la Rochelle.	
1747	Lataste (de), évêque de Bethléem.	
1754	L'abbé de Saint-Pierre.	
	Hachette, docteur de Navarre et vicaire général de Reims.	
	L'abbé d'Arguel, vicaire général de Toulouse.	
1764	L'abbé Rigaud, vicaire général de Cambrai.	
1768	L'abbé Lequien de la Neuville, vicaire général de Bordeaux.	
1774	L'abbé de Bonal, vicaire général de Châlons.	
1777	L'abbé Dallerez.	
1783	L'abbé de Brassac, vicaire général de Chartres, visiteurs.	

SUPERIEURS LOCAUX

Election		Décès
1662	MM. Ferret, docteur en théologie, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet.	1678
1678	Pirot, docteur de Sorbonne.	1715
1715	Vivant, vicaire général du cardinal de Noailles.	1740
1740	La Marc (de), grand pénitencier de Notre-Dame.	1748
1749	Lataste (de), évêque de Bethléem.	
1754	L'abbé Roche, pénitencier de Notre-Dame.	1757
1757	L'abbé Millet, docteur en Sorbonne.	1765
1765	L'abbé Roche (de la), chanoine de Notre-Dame et supérieur du séminaire de la Sainte-Famille.	1770
1770	Mgr Poncet de la Rivière, ancien évêque de Troyes.	1780
1779	L'abbé Rigaud, visiteur.	1800

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

I.

MANUSCRITS

Archives du carmel ¹.

Archives du carmel de Bourges. *Recueil de ce que nous avons pu trouver des commencements de l'ordre des Carmélites en France.*

Archives du carmel de Créteil. *Fondations des Carmélites de France.*

Archives du carmel de Pontoise. *Histoire générale du monastère de saint Joseph des Carmélites de la ville de Pontoise*, t. 1.

Archives du département de la Seine D. 298. Q¹³ ; Ms. H².

Archives du Ministère des Affaires étrangères :

Mémoires et Documents. Ms. 827 ; 1.590 ;

Fonds, Mémoires et Documents France. Vol. 795.

Archives nationales. F⁷ 2.514, 2.516.

H² 4.092, 4.205.

L. 920, 1.046. — L. L. 793, 794.

M. 216, 234. 768 ; M. M. 576, 623, 626 ;

Q¹ 863, 1.362, 1.363. — Q² 119.

S. 4.651, 4.655, 4.656, 4.657, 4.658, 4.659, 4.660, 4.661,
4.662, 4.663, 4.665, 4.666, 4.667, 7.002.

Bibliothèque de l'Arsenal :

Ms. 2.009, 2.233, 2.366, 4.622, 5.289, 5.803, 11.650.

Bibliothèque municipale de Montpellier. Ms. 312.

Bibliothèque municipale de Tours. Ms. 905.

Bibliothèque nationale :

Ms. colle Clairambault 945, 639.

Ms. f. fr. 8.216, 8.218, 8.220, 8.238, 12.987, 17.719, 17.720, 20.257, 23.501

Ms. n. a. fr. 82-83.

II

OUVRAGES CITÉS

Adresse à l'Assemblée nationale de la part des Carmélites de France, de la réforme de sainte Thérèse. A Paris, imprimerie nationale.

Albert du Saint-Sauveur (le P.). *Les Carmes déchaussés en France*. Paris, 1886-1890.

1. Nous désignons sous ce titre les archives du carmel de Clamart, anciennement du faubourg Saint-Jacques. Leur grand nombre et leur défaut de classement nous empêchent de désigner les pièces utilisées d'une façon plus précise.

- Amelotte (le P.). *La vie du P. Charles de Condren, second supérieur général de l'Oratoire de Jésus*. Paris, 1643.
- *La vie de sœur Marguerite du saint Sacrement*. Paris, 1654.
- Année dominicaine. Amiens 1680, t. III.
- Anselme (le P.). *Histoire généalogique*.
- Apologie sommaire des Carmélites du faubourg Saint-Jacques*. (s. l.) 1749.
- Archives historiques, artistiques et littéraires, t. I. Paris, 1889-1890.
- Archives du Musée des Monuments français, t. III., 1897.
- Argenville (D'). *Voyage pittoresque de Paris*. Paris, 1755.
- Arnould (Louis). *Racan 1589-1670. Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres*. Paris, 1896.
- Aubouin (D'). *Le peintre des Jansénistes, Philippe de Champagne*. Laval, 1911.
- Auriac (Mme Gabrielle Basset D'). *Les deux pénitences de Louise de la Vallière*. Paris, 1924.
- Battifol (Louis). *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1921.
- Batterel (Le P.). *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*.
Publiés par le P. Ingold. Paris, 1902-1905.
- Bayle (abbé A.). *Massillon, étude historique et littéraire*. Paris, 1867.
- Bayonne (le P.). *Vie du bienheureux Réginald*. Paris, 1872.
- Beauchet-Filleau (dom). *Annales de la Compagnie secrète du Saint Sacrement*. Paris, 1900.
- Beauvais (le P. de). *La vie de M. de Bréigny, prêtre, fondateur des carmélites de sainte Thérèse en France et aux Pays-Bas*. Paris, 1747 et 1765.
- Berthold (le P. Ignace de sainte Anne). *Vie de la Mère Anne de Jésus*. Malines, 1876.
- *Anne de Jésus et les Constitutions des carmélites déchaussées*. Bruxelles, 1874.
- Bertrand (Louis). *Louis XIV*. Paris.
- Bérulle (Cardinal de). *Œuvres complètes*. Paris, 1856.
- Blanc (Charles). *Histoire des peintres de toutes les écoles. Ecole française*. Paris, 1862.
- Boissieu (comtesse Henri de). *Figures de carmélites en Belgique au XVII^e siècle*. Bruxelles et Paris, 1928.
- Bonneau-Avenant. *La duchesse d'Aiguillon, siècle du cardinal de Richelieu, sa vie et ses œuvres charitables, 1604-1675*. Paris, 1882.
- Boscheron, *Varillasiana*. Amsterdam, 1734.
- Bossuet. *Correspondance*, éd. Urbain et Levesque, t. I et IV.
— *Œuvres oratoires*.
- Boucher (abbé). *Vie de la bienheureuse sœur Marie de l'incarnation*. Paris, 1800.
- Bougaud (abbé). *Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation*. Paris, 1886.
- Boux (le P. Marcel) *Autobiographie de la vénérable Anne de saint Barthélemi*. Paris, 1869.
- *Lettres de sainte Thérèse*. Paris, 1882.
- Bref éclaircissement des difficultés meues touchant la visite et le gouvernement de l'Ordre des religieuses carmélites de la Réforme de sainte Thérèse du royaume de France*. Paris, 1659.

- Brémond (abbé Henri). *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, III, V.
- Brueil (du). *Les antiquités et choses plus remarquables de Paris*. Paris, 1608.
- Brice. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris, 1684 et 1725.
- Brisacier (abbé de). *Discours funèbre pour la duchesse d'Aiguillon, prononcé à Paris le 13 may 1675*.
- Bulletin de la Société archéologique de Touraine, t. V.
- Caylus (Mme de). *Souvenirs*, éd. Michaud. Paris, 1839.
- Champagnot (Philbert). *La vie du vénérable Jean de Quintanadoine de Brétigny. Ms. carmel d'Amiens*.
- Chroniques de l'ordre des carmélites de la réforme de sainte Thérèse, depuis leur introduction en France*. Troyes, 1846.
- Chroniques manuscrites ou Fondation des Carmélites réformées en France*. Ms. Arch. du carmel.
- Clément VIII. Bulle du 13 novembre 1603.
- Clérambault (Gatian de). *Tours qui disparaît*. Tours, 1912.
- Codicile et suite du testament de la princesse de Condé. Paris, 1651.
- Cognel (François). *Paris sous Louis XVI*. Paris, 1782.
- Commission municipale du vieux Paris. *Procès-verbaux*. Années 1902, 1908.
- Constant (le P.). *Un favori de la Vierge*. Paris, 1897.
- Cornut (Romain). *Confessions de Mme de la Vallière repentante*. Paris, 1857.
- Corrozet (Gilles). *Les antiquitez, croniques et singularitez de Paris... augmentée par N. B. (Nicolas Bonfons)*. Paris, 1586-1588.
- Courrier de Saint-Gervais*, n° de juin 1920 et suivants.
- Cousin (Victor). *Du Vrai, du Beau, du Bien*. Paris, 30^e éd. 1917.
— *La Jeunesse de Mme de Longueville*. Paris, 12^e éd. 1917.
- Daignan du Sandat. *La vie de la vénérable Mère Marie de la sainte Trinité (Sevin) carmélite* Ms. arch. du carmel.
- Deberre (abbé). *Histoire de la vénérable Marguerite du saint sacrement, carmélite de Beaune*. Paris, 1907.
- Dedouves (abbé). *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, fév. 1918.
- Delplanque (chanoine A.). *La marquise de Rambouillet et Malherbe*. Paris, 1923.
- Delsart (H. M.). *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val de Grâce*. Paris, 1923.
- Discours de consolation à très puissante et très vertueuse princesse Mlle de Longueville sur le sujet de son aveuglement*. Paris, 1631.
- Documents historiques. Recueil de lettres missives de Henri IV*. Publié par M. Berger de Xivrey. Paris, 1850, t. V et VII.
- Dony-d'Attichy (le P. Louis). *Histoire générale de l'Ordre sacré des minimes*, t. II. Paris, 1624.
- Duclos (abbé). *Mlle de la Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*. Paris, IV^e éd. 1890.
- Dudon (le P.). *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1926.
- Eloy. *Dictionnaire historique de la médecine*, t. II. Liège et Francfort, 1753.
- Eriau (chanoine J. B.). *La vénérable Madeleine de saint Joseph. Essai sur sa vie et ses écrits*. Paris, 1921.
— *Revue pratique d'apologétique*, 1^{er} février 1919.
— *Revue des jeunes*, 10 février 1920.

- Fabre (abbé A.). *Fléchier orateur* (1672-1690). Paris, 1886.
- Faillon (abbé). *Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice*, t. 1. Paris, 1841.
- Favin (André). *Histoire de Navarre*. Paris, 1612.
- Félibien (André). *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*. Paris, 1705.
- Félibien et Lobineau. *Histoire de Paris*, 1725.
- Flachaire (Charles). *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du X^{VII}^e siècle*. Paris, 1916.
- Fléchier. *Œuvres complètes*, éd. Ducreux, t. x. Nîmes, 1782.
- Force (duc de la). *Le grand Conti*. Paris, 1922.
- François de Sales (saint). *Œuvres* éd. d'Annecy, t. XII, XIV, XVI, XIX.
- François Florent de l'Enfant Jésus (le P.). *Vie de la bienheureuse Anne de saint Barthélemy*, traduite par l'abbé Aubert. Paris, 1918.
- Françoise de sainte Thérèse (la Mère). *La vie de la vénérable Mère Isabelle des Anges*. Paris, 1658.
- Fuente (Vicente de la). *Obras de santa Teresa de Jesus*, t. IV. Madrid, 1881.
- Gabeau (Alfred). *La Vallière, le Château, la Chatellenie et les fiefs qui en dépendent*. Tours, 1903.
- Gallemant (le P. Placide). *La vie du vénérable prestre de J. C. M. Jacques Gallemant, docteur en théologie, premier supérieur des carmélites en France*. Paris, 1653.
- Gallia christiana*, t. VII. Paris, 1744.
- Gaquère (abbé François). *La vie et les œuvres de Claude Fleury (1646-1723)*. Paris, 1925.
- Gaultier (René). *La vie de la vénérable Anne de Jésus, composée par le R. P. Ange Manrique et traduite en français par Messire René Gaultier, conseiller d'Estat*. Paris, 1636.
- *Histoire de la vie, vertus et miracles de la vénérable Mère Anne de S. Barthélemy, compagne inséparable de la sainte Mère Térèse de Jésus*. Paris, 1633.
- Gazette du 13 fév. 1644
 6 mai 1645
 30 déc. 1650
 6 mars, 22 juillet, 11 sept., 23 octobre 1660. — 30 juillet 1661. —
 2 fév., 19 juin 1666 — 6 et 13 fév. 1672. — 9 juin 1674. — 8 juin,
 7 sept., 2 nov. 1675. — 22 avril, 3 juin, 9 sept. 1679. — 12 et
 26 août 1690. — 15 sept. 1691. — 29 janv. 1695. — 24 mars 1696. —
 16 avril 1718. — 6 mars 1723.
- Gazier (Augustin). *Les artistes célèbres, Philippe et Jean Baptiste de Champagne*. Paris, 1893.
- Gibieuf (le P.). *Catéchèse de la manière de vie parfaite*. Paris, 1653.
- Gilson (Etienne). *La liberté chez Descartes et la théologie*. Paris, 1913.
- Gramidon (abbé). *Notes historiques. Les origines et la réforme térésienne de l'Ordre de Notre Dame du Mont Carmel en Espagne, en Italie et particulièrement en France*. Paris, 1873.
- Grente (abbé J.). *Une paroisse de Paris sous l'Ancien Régime, Saint-Jacques du Haut-Pas*. Paris, 1897.

- Grignon de Montfort (le Bienheureux). *Trailé de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, xiv^e éd. Paris, 1895.
- Grisar. *Documents pour servir à l'histoire du couvent des carmélites de Nolre-Dame de la compassion de Lyon*. Lyon, 1887.
- Griselle (le P.). *Bourdaloüe, histoire critique de sa prédication*, t. II. Paris, 1906.
- Guilhermy (de). *Itinéraire archéologique de Paris*. Paris, 1855.
- Habert (Germain). *La vie du cardinal de Bérulle*. Paris, 1646.
- Hervé (le P. Daniel). *La vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation fondatrice des carmélites en France*. Paris, 1666.
- Hilarion de Coste (le P.). *Les éloges et les vies des reines, princesses, dames et demoiselles illustres*. Paris, 1647.
- Houssaye (abbé). *M. de Bérulle et les carmélites de France*. (1575-1611). Paris, 1872.
- *Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus* (1611-1625). Paris, 1873.
- *Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu* (1625-1629). Paris, 1875.
- Houssaye (Arsène). *Mlle de la Vallière et Mme de Montespañ*. Paris, 1860.
- Hubert. *Antiquités historiques de Saint-Aignan*. Orléans, 1661.
- Ingold (le P.). *Trois statues du cardinal de Bérulle*. Paris, 1893.
- Instruction historique et apologétique pour servir de défense aux trois supérieurs généraux des carmélites de France et du comté de Bourgogne* (s. l. n. d.).
- Jaillot. *Recherches historiques*, t. IV. Paris, 1782.
- Jérothée de Mortagne (le P.). *Oraison funèbre de Mme Elisabeth d'Orléans, duchesse de Gulse*. Alençon, 1698.
- Joseph de sainte Thérèse (le P.). *Reforma de los descalcos de nuestra señora del Carmen de la primitiva observancia*. Madrid, 1683.
- Jouin (Henri). *Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV*. Paris, 1889.
- Journal funèbre et tombeau lumineux de la quarantaine de Mme la Princesse douairière de Condé, faite dans les carmélites du faux-bourg S. Jacques à Paris, le 11 janvier 1651*. Paris (s. d.).
- Lacordaire (le P.). *Vie de saint Dominique*. Paris, 1917.
- Lahargou (abbé Paul). *Messire Jean Louis de Fromentières, évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du roi, 1633-1684*. Paris, 1892.
- Lair (J.). *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, Paris, 1881 et 1907.
- La liste véritable et générale de tous les prédicateurs*. Paris, 1646-1790.
- Landau (Léon). *Un coin de Paris, le cimetière gallo-romain de la rue Nicole*. Paris, 1878.
- Laporte (Jean). *La doctrine de Port-Royal*, t. I. *Formation et développement de la doctrine*. Saint Cyran, t. II. *Exposition de la doctrine d'après Arnauld. Les vérités de la grâce*. Paris, 1923.
- La Vallière (Mlle de). *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*.
- Launoi (Jean de). *De duobus Dionysiis*. Paris, 1642.
- Lebœuf (abbé). *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Rectifications et additions par Fernand Bournon. Paris, 1892.
- Le Dieu (abbé). *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*. Publiés par l'abbé Guettée. Paris, 1855.
- Lehanneur (L.). *Mascaron, d'après les documents inédits*. La Rochelle, 1878.
- Leherpeur (abbé). *L'Oratoire de France*. Paris, 1926.

- Lemaire. *Paris ancien et nouveau*. Paris, 1685.
- Lenoir (Alexandre). *Notice succincte des objets de sculpture et d'architecture, réunis au dépôt provisoire national, rue des Petits-Augustins, 1793.*
— *Notice historique des monumens des arts, réunis au dépôt national rue des Petits-Augustins*. Paris, an IV de la République.
- Letourneau (abbé). *Méthode d'oraison mentale du séminaire de Saint-Sulpice*. Paris, 1903.
- Lettres apologetiques pour les carmélites du faubourg Saint-Jacques de Paris* (s. l.) 1748.
- Lettres circulaires*. Arch. du carmel.
- Lezeau (Nicolas Lefèvre, sieur de). *Mémoires sur la vie de Messire Michel de Marillac, chevalier, garde des sceaux de France*. Ms. Bibl. nat. n. a. fr. 82-83.
- Loménie (Louis Henri comte de Brienne). *Mémoires*, publiées par Paul Bonnefon. Paris, 1916.
- Louis de sainte Thérèse (le P.). *Annales des carmes déchaussez de France et des carmélites qui sont sous le gouvernement de l'Ordre*. Paris, 1666.
— *Abrégé de l'établissement des carmélites de France*.
- Louise de Jésus (Mère). *Le voyage d'Espagne*. Ms. arch. du carmel.
- Madeleine de saint Joseph (la Mère). *La vie de sœur Catherine de Jesus, religieuse du premier monastère de l'Ordre de Nostre Dame du Mont-Carmel étably en France, selon la Reforme de sainte Therese de Jesus*. Paris, 1656.
- Magne (Emile). *Voiture et les origines de l'hôtel de Rambouillet*.
— *Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet*. Paris, 1911.
- Malingre (Claude). *Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1640.
- Mallet (le P.). *Histoire des Saints... qui furent supérieurs ou religieux du couvent de saint Jacques, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*. Paris, 1633.
- Manuel des divers offices divins pour l'usage des Religieuses de l'Ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel, érigé en France selon la première observance*. Paris, 1634, 1661, 1679, 1705.
- Marcel (Pierre). *Les maîtres de l'Art*, Charles Le Brun. Paris, chez Plon (s. d.).
- Marcuse (Edgar). *Commission municipale du Vieux-Paris. Procès-Verbaux*, année 1910.
- Marillac (Michel de). *De l'erection et institution de l'Ordre des religieuses de Nostre-Dame de Mont-Carmel, selon la Reformation de sainte Terese en France; des troubles et differends excitez en cet Ordre et du jugement rendu par nostre saint Pere le Pape sur iceux*. Paris, 1622.
- Marsollier (abbé de). *La vie de Dom Armand Jean Le Bouthillier de Rancé*. Paris, 1758.
- Massillon. *OEuvres*. Nouvelle édition revue avec soin par une société d'ecclésiastiques sur l'édition de 1745, t. I. Paris, 1902.
- Maupas du Tour (Henry de). *La vie du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales*. Paris, 1656.
- Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des carmélites déchausées, publié par les soins des carmélites du premier monastère de Paris*. Reims, 1894.
- Ménage (Gilles). *Remarques sur la vie de Guillaume Ménage*. Paris, 1675.
- Mercur françois*, t. xvii.

- Millet (Dom Germain). *Vindicata Ecclesiæ gallicanæ de suo Dionysio Areopagita gloria*. Paris, 1638.
- Moniteur (le), 23 mai 1869.
- Montis (abbé de). *La vie de la vénérable Mère Anne de Jésus, compagne et coadjutrice de sainte Thérèse dans la réforme du Carmel*. Paris, 1788.
- Montpensier (Mlle de). *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1838.
- Moreri. *Dictionnaire*, t. x.
- Mortier (le P.). *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, t. vi et vii, Paris, 1913 1914.
- Motteville (Mme de). *Mémoires*, éd. Michaud. Paris, 1838.
- Navet (abbé Jean). *L'arrivée des révérendes Mères carmélites d'Espagne en France et en suite le narré du voyage et de la négociation que l'on fit en Espagne pour les obtenir*. Ms. Arch. nat. L. 1046.
- Nécrologe de l'abbaye de Notre Dame de Port-Royal des Champs, Amsterdam, 1723.
- Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité du XVIII^e siècle. 1760.
- Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la vérité du XVIII^e siècle. (s. l.). 1763.
- Nivelon (Claude). *Vie de Charles Le Brun*. Ms. Bib nat. f. fr. 12.987.
- Oberkirch (la baronne d'). *Mémoires*, publiées par le comte de Montbrison, t. II. Paris, 1853.
- Orléans (duchesse d', née princesse palatine). *Correspondance complète*. Traduction entièrement nouvelle par J. Brunet, t. II. Paris, 1857.
- Paquier (abbé J.). *Le Jansénisme*. Paris, 1909.
- Petit (Nicolas le). *La vie de Mgr le duc de Montausier*. Paris, 1729.
- Petitot (le R. P. H.). *Sainte Thérèse de Lisieux, une renaissance spirituelle*. Paris, 1926.
- Picavet (Camille, Georges). *Les dernières années de Turenne (1660-1675)*. Paris, 1914.
- Piganiol de la Force. *Description de Paris*, t. v. Paris, 1742.
- Poulain (le P.). *Des grâces d'oraison, traité de théologie mystique*. 10^e éd. Paris, 1922.
- Prunel (abbé). *Sébastien Zamet (1588-1653)*. Paris, 1912.
- Rapin (le P. René). *Mémoires*, publiés par Léon Aubineau. Lyon.
- Raunié. *Epitaphier du Vieux-Paris*, t. II.
- Rébelliau (Alfred). *Bossuet, sermons choisis*. Paris, 11^e éd. 1917.
- Relation et Procès-verbal de ce qui s'est passé depuis la mort de feuë Madame la princesse de Condé en toutes les cérémonies et pompes funèbres pour icelle*. Paris, 1651.
- Revue universelle des Arts*, t. I.
- Richer. *Histoire du syndicat d'Edmond Richer*. Avignon, 1753.
- Rochebude (de la). *Promenades dans toutes les rues de Paris*, 1910.
- Rousseau (François). *Le premier monastère des carmélites en France, le couvent de l'Incarnation faubourg saint Jacques. Mémoires de la société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, t. XLIV (1917).
- Saint-Marc (M. de). *Vie de Philippe Hecquet*, t. III de l'ouvrage de Philippe Hecquet intitulé : *la médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres*. Paris, 1740.

- Sauval (Henry). *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724.
- Sellier (Charles). *Notice sur l'ancien couvent des carmélites de la rue d'Enfer* (Commission municipale du Vieux-Paris Procès-verbaux, Année 1908).
— et Prosper Dorbec. *Guide explicatif du musée Carnavalet*. Paris, 1903.
Semaine religieuse de Paris. 30 nov. 1886. — 8 fév. 1896.
- Senault (le P.). *La vie de la Mère Magdeleine de saint Joseph, religieuse carmélite déchaussée de la première règle, selon la réforme de sainte Thérèse*. Paris, 1645 et 1670.
— *La vie du bienheureux Regnault de saint Gilles, doyen de Saint-Aignan d'Orléans et depuis religieux de saint Dominique*. Paris, 1643.
— *Panégryriques des Saints*. Paris, 1656.
- Semin Marie de Saint-André (le P.). *Vie du V. P. Jean de Saint-Samson*. Paris, 1881.
- Sévigné (marquise de). *Lettres du 3 avril 1671 ; 2 fév. et 20 juin 1672 ; 10 déc. 1673 ; 12 janv. 1674 ; 5 juin et 10 nov. 1675 ; 1^{er} janv. et 29 av. 1676 ; 5 janv. 1680 ; 6 et 10 janv. 1689 ; 29 mars 1694 ; 20 juin 1695*.
- Soliers (Lhermite). *Inventaire de l'histoire généalogique de la noblesse de Touraine*. Paris, 1669.
- Strowski (Fortunat). *Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*. Paris, 1898.
- Thérèse de Jésus (sainte). *Œuvres complètes. Traduction nouvelle par les carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr Manuel Marie Polit, évêque de Cuenca (Equateur)*. Paris, 1909-1910.
- Théry (le P.), *Revue des Jeunes* (25 nov. — 25 déc. 1926).
- Thiery. *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*. Paris, 1787.
- Thomas d'Aquin (saint). *Sum theol. II-II. CLXXXIV, 1*.
- Trésor du Carmel ou souvenirs de l'ancien Carmel de France. Recueil des avis, règlements et exhortations de plusieurs visiteurs apostoliques, supérieurs particuliers et de quelques-unes des premières Mères*. Tours, 1819.
- Val (André du). *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*. Paris, 1647.
- Val (Robert du). *La vie de M. André du Val Ms. arch. du carmel. Vie de la vénérable Mère Thérèse de saint Augustin. Madame Louise de France, par une religieuse de sa communauté. (s. l.). 1879. Vie spirituelle, fév. 1925*.
- Villars (marquise de). *Lettres*. Paris, 1759.
- Villefore. *La vie de Mme la Duchesse de Longueville*. Liège, 1738 ; Amsterdam, 1739.
- Vincent de Beauvais. *Speculum historiale*. Douai, 1624.
- Vincent (abbé Francis). *Saint François de Sales. directeur d'âmes*. Paris, 1923.
- Watrigant (R. P.). *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au XV^e siècle*. Paris, 1919.

INDEX ALPHABETIQUE

des principaux noms propres

A

Aaron, 85.
 Acarie (Jean-Pierre), 55, 223.
 Acarie (Mme), Sœur Marie de l'Incarnation, 7-11, 13, 18, 19, 22, 26, 50, 53-55, 63, 64, 72, 139, 162, 223, 231, 234, 235, 239, 260, 276, 281, 284, 304, 305, 331, 364, 439-441, 443, 464.
 Acarie (Marie, Marguerite et Geneviève), carmélites, 282.
 Acarie (Marguerite), Mère Marguerite du saint Sacrement, 114.
 Adam, 93.
 Adélaïde (reine), 83.
 Agout (abbé d'), 392.
 Ailly (Michel, Ferdinand d'Albert d'), duc de Chaulnes, 81.
 Ailly (Marie-Joseph d'), 81.
 Alain ou Alaire (Sœur Thérèse Elisabeth de Jésus), 473.
 Alais (Mlle d'), 173.
 Albert (archiduc), 269.
 Albert du Saint-Sauveur (le P.) carme, 231.
 Alexandre VII, 66, 176, 209, 251.
 Alincourt (M. d'), 109.
 Alincourt (Mme d'), 286.
 Allier (Raoul), 356.
 Ambrugeac (d'), Sœur Anne-Thérèse de saint Joseph, 471.
 Angennes (Julie d'), 160, 161.
 Anguier (François), 89, 93.
 Anne d'Autriche, 39, 63, 99, 106, 109, 110, 115, 117, 119, 297, 309, 411, 412, 454, 458, 462.
 Anne de Jésus (Mère), 2, 5, 6, 16, 17, 32, 37, 56, 61, 84, 88, 139, 237, 238, 244, 254-273, 306, 405, 434, 437.

Anne de saint Barthélemy (bienheureuse), 2, 16, 183, 245, 254-273, 282, 285, 306.
 Anselme (le P.), 377.
 Arbouze (Marguerite d'), 410, 440.
 Argouges (M. d'), 124.
 Argues (des), 91.
 Armoises (marquise des), 206.
 Arnauld, 374, 374.
 Arnauld (Mère Angélique), 429, 441.
 Aubert (abbé), 268.
 Aubusson (Mgr Georges d'), 412.
 Augustin (saint), 71, 369-372, 463.
 Avillon (le P. d'), oratorien, 180.

B

Baillon (Mme), 109.
 Bailly (Mme), Sœur Anne de saint François, 409.
 Bains (Charles de Lancry, seigneur de), 309.
 Bains (Marie), Mère Madeleine de Jésus, 75, 78, 121, 127, 128, 130, 137, 154, 201, 291, 299, 309-320, 348, 373, 433-437, 455, 461.
 Baligand (Charles), 80, 81.
 Barberin (cardinal Antoine), 172.
 Barbier (Sœur Marie de sainte Thérèse), 471.
 Baruzi (Jean), 361.
 Barthélemy, 67.
 Bavière (Anne de), 172.
 Bavière (Mauricette de Bouillon, duchesse de), 123.
 Béatrix de la Conception (Mère), 2, 6, 16, 165, 258, 264, 266, 273.
 Beaubrun, 105, 113.
 Beauchet-Filleau (Dom), 356.
 Beaucousin (Dom), 7, 304, 467.

- Beaumont (abbesse de), 82.
 Beauvais (le P. de), 2, 4, 6, 9, 10, 12, 56.
 Beauvilliers (Marie de), 410.
 Bellay (Joachim du), 176.
 Bellefonds (Bernard Gigault de), 317.
 Bellefonds (Judith de), Mère Agnès de Jésus-Maria, 124, 210, 317-23, 332, 377, 405, 433, 434, 438, 447, 461, 467.
 Bellefonds (Laurence de), abbesse, 318.
 Bellefonds (maréchal de), 210, 330, 334, 337, 376.
 Bellefonds (Mlle de), 205.
 Bellièvre (chancelier de), 14.
 Bentivoglio (nonce), 250, 466.
 Berryer, 397.
 Berthier (Mgr Jacques de), 22.
 Bertrand (Louis), 328.
 Bérulle (abbé de), 166, 218, 251.
 Bérulle (cardinal de), 7, 8, 11, 15-17, 19, 22, 25, 26, 32, 50-55, 72, 88, 93, 103, 107, 137, 143, 159, 163-166, 223, 227-248, 254, 263, 270, 271, 281, 288, 298, 304, 306, 358, 364, 441, 443-446, 451, 456, 480.
 Bérulle (Mme de), Sœur Marie des Anges, 143, 285.
 Blache (marquis de la), 208.
 Blanc (Charles), 118.
 Blanche (fille de saint Louis), 83.
 Blanquier (Simon), 21, 139.
 Bloemaert, 99.
 Blonay (Mère Claudine, abbesse de), 441.
 Bocquet (Mère Anne-Marie de saint Benoît), 472.
 Bodin (Catherine), 151.
 Boiron (Louise Thérèse de saint Augustin), 471.
 Bossuet, 39, 40, 52, 89, 161, 204, 210, 244, 248, 299, 322, 330, 334, 337, 375, 376, 378, 403, 406-409, 414-418, 420, 427-429, 448, 467.
 Boucher (abbé), 4, 7, 9, 11.
 Boucher (abbé), janséniste, 391.
 Boufflers (de), Sœur Adrienne Elisabeth de saint Joseph, 381.
 Bougaud (Mgr), 412, 448.
 Bouillon (de la Tour d'Auvergne de), Sœur Anne-Marie de saint Augustin, 379, 380, 385, 398.
 Bouillon (cardinal de), 414.
 Bouillon, Sœur Emilie de la Passion, 40, 89, 180, 379, 409.
 Bouillon, Sœur Hippolyte de Jésus, 180, 379.
 Bouix (le P. Marcel), 18, 140.
 Boulnois, 82.
 Bourbon (Louis-François, Louise-Elisabeth, Marie-Thérèse de), 173.
 Bourbon (Marie de), 12.
 Bourdaloue, 403, 410, 416.
 Bourgoing (le P.), général de l'Oratoire, 204, 423, 467.
 Boursanne (marquise de), 206.
 Boursier (abbé), 379, 380.
 Boux (le P. Le), oratorien, 423.
 Bracque (comtesse de), 206.
 Braun (Georges), 49.
 Bréauté (Mme de), Mère Marie de Jésus, 18, 55, 63, 64, 115, 128, 164, 165, 188, 261, 284, 301-320, 348, 354, 434, 437, 463.
 Brémond (abbé), 15, 234, 243, 280, 386.
 Bretez, 59, 190.
 Brette (de), Sœur Adrienne des Anges et Sœur Louise de Jésus, 470.
 Brétigny (Jean de la Quintanadoine de), 2-16, 19, 23, 25, 33, 50, 53-55, 237, 261, 270.
 Breuil (du), 35, 85.
 Brice, 40, 83, 88, 89, 95-98, 163.
 Bridal (abbé), 381.
 Brienne (comte de), 458.
 Brienne (comtesse de), 108.
 Brisacier, 176.
 Brissac (de), Sœur Angélique de la Trinité, 55.
 Broc (Mgr Pierre de), 167, 413.
 Brulart (la présidente), 441.
 Buissy (Maximilien Louis de), 206.

Bullet, 287.
 Bullion (abbé), 123, 127, 147, 208.
 Bury (de), Sœur Madeleine de Jésus,
 62, 461.
 Bussy-Rabutin, 404.

C

Camus (abbé Le), 118, 123, 150, 159.
 Camus (Mgr Pierre), 409.
 Caqueray (de), Sœur Claire de sainte
 Thérèse, 471.
 Calinford (comtesse de), 203.
 Carrache (Annibal), 102.
 Casilde de saint Ange, prieure de
 Valladolid, 56.
 Castaing (Jean), 435.
 Caylus (Mme de), 402, 462.
 Cérès, 85.
 César du saint Sacrement (le P.),
 carme, 329, 330.
 Cézard (Françoise), carmélite, 474.
 Chalard (du), Sœur Angélique de
 Jésus, 377, 396, 398.
 Champagne (Jean-Baptiste de), 97,
 99, 102, 113.
 Champagne (Philippe de), 46, 94,
 99, 113, 114, 119.
 Champagnot (Philbert), 2, 4, 5.
 Champs (des), Sœur Aimée de Jésus,
 55, 261.
 Champvallon (Mgr de Harlay de),
 167, 210, 320, 408, 409, 467.
 Chandenier (abbé de), 251.
 (Mme de), Sœur Marie
 de Saint-Joseph, 108, 109, 461.
 Chantal (sainte Jeanne de), 375,
 442-443.
 Charles I^{er}, 236.
 — II, 454.
 — VIII, 278.
 — IX, 26, 49, 278.
 Charton, supérieur du carmel, 249-
 251, 369, 437.
 Châteauneuf (M. de), garde des
 Sceaux, 157.
 Chastel (Mlle de), 206.
 Chatelain (Sœur Sophie de sainte
 Anne), 470.
 Chenouville (Mlle), 125.
 Chesne (le P. du), oratorien, 297.
 Chèvre (Dom du), 7.
 Choisin (François), 21-23, 25, 29-
 31, 68-69.
 Choisy (Mme de), 326.
 Chrétienne de France, 411, 454.
 Christine (reine de Suède), 225, 316.
 Circourt (abbé de), 205, 389.
 Clément VIII, 11, 15, 22, 28, 227,
 231, 246.
 Clément IX, 251.
 — XI, 382.
 Clermont (Mlle de), 172.
 Cloche (le P.), dominicain, maître
 général, 426.
 Clôtard (Jean-Baptiste), 21, 138.
 Cognel (François), 97.
 Colbert (Mgr Charles-Joachim), 410.
 Coligny (Gaspard de), 179.
 Combalet (Mme de), duchesse d'Ai-
 guillon, 75, 106, 115, 124, 130, 157,
 160, 174-176, 297, 374, 457, 458,
 462.
 Combes (abbé de), 394.
 Condé (Anne-Marie-Victoire de), 172.
 — (Henri-Jules de Bourbon,
 prince de), 172.
 Condé (Le Grand), 107, 122, 150,
 167, 168, 172, 179, 210, 412.
 Condé (prince de), 77.
 — (princesse de), 12, 65, 77, 78,
 106-108, 110, 115, 120, 129, 154,
 167, 168, 179, 201, 224, 225, 297,
 316, 411, 412, 459.
 Condren (de), général de l'Oratoire,
 158, 244, 249.
 Conti (Anne-Marie Martinozzi, prin-
 cesse de), 52, 122, 170, 171, 173, 418.
 — (Armand prince de), 122, 171,
 412.
 — (François-Louis, Le grand
 Conti), 173, 335.
 — (Louis-Armand), 335-337.
 — (princesse de), Mlle de Blois,
 61, 122, 171, 331, 335, 338.
 Coqueret, supérieur du carmel, 369,
 372.

Corneille, 98, 317.
 Corrozet (Gilles), 35.
 Cortone (Pietro de), 105.
 Cospéan (Mgr), 143, 242, 304.
 Coton (le P.), 55, 238, 242, 281, 426, 467.
 Coudray (Mme du), Mère Marie de la Trinité, 55.
 Coulanges (Charles, seigneur de Saint-Aubin), 151, 211, 374, 466.
 Coustillier (Sœur Dorothee de sainte Thérèse), 473.
 Cousin (Victor), 132, 133, 317.
 Creil (Marie de), Mme de Marillac, 70, 73, 155-157, 206, 464.

D

Dangeau, 376.
 David, 85.
 Debray (Sœur Marie-Victoire de saint Joseph), 471.
 Decker (Marie), carmélite, 474.
 Delondre (Marie), carmélite, 474.
 Denis (saint), 18, 20, 42-44, 85.
 Denis (André), 67, 82, 196.
 Denis de la Mère de Dieu (le P.), carme, 246.
 Descartes (René), 249.
 Desmares (le P.), oratorien, 418.
 Desmoulins, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, 378.
 Desportes (Henry-Hachette), évêque in partibus, 208.
 Dieu (abbé Le), 52, 403, 418.
 Dillon (Mère Catherine-Dorothee de la Croix), 393-396, 468.
 Dolce (Carlo), 105.
 Dominique (saint), 100, 135.
 Doria (le P.), général des Carmes, 4-5, 237, 257.
 Duchesne, 113.
 Duclos (abbé), 65, 67.
 Duguet (abbé), 381-382.
 Dulorieux (Sœur Joséphine Thérèse), 67, 82.
 Dunois (comtesse de), 169.
 Duret, 93.

Du Val (André), 7-11, 18, 22, 51, 54-55, 75, 165, 184, 227-248, 266, 271, 281, 289, 302, 310, 437, 441.

E

Egmont (d'), Sœur Euphrosine de sainte Madeleine, 472.
 Eléonore de saint Bernard (Mère), 16, 259-260, 266, 273, 306.
 Eléonore de saint Gabriel, prieure de Séville, 3-4.
 Elie de saint Martin (le P.), carme, 5.
 Elisabeth de France, 111, 119, 454.
 Encausse (d'), Sœur Mélanie de saint Jérôme, 67, 82, 473.
 Enghien (Anne Mlle d'), 172.
 — (Marie-Anne d'), duchesse de Vendôme, 172.
 Epaulles (Jeanne aux), 317.
 Epernon (d'), Sœur Anne-Marie, 178, 224-225, 323, 455-457, 463.
 Epernon (duc d'), 178, 218, 463.
 — (duc de Candale), 178, 463.
 Eriau (J.-B.), 351, 355.
 Estaing (Marie d'), 206.
 Estocart (Claudé de l'), 88.
 Estouteville (princesse Marguerite d'), 12, 18, 52, 54, 176 177, 260.
 Eudes (saint Jean), 444.
 Eustache de saint Paul, 247.

F

Fargis (Mme du), 120, 462.
 Favin (André), 35, 85-86.
 Faye (Françoise Leriger de la), 208.
 Félibien (André), 116-117.
 Félibien et Lobineau (Dom), 20, 24, 35.
 Fénelon, 376, 421, 427.
 — (François de Solignac de la Motte de), 205.
 Ferret, carmélite, 398.
 — curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, 402.
 Fiesque (comte de), 109.
 Flachaire (Charles), 357.
 Flamen (Anselme), 87, 93.

Fléchier, 161, 410, 414, 417-418.
 Fontaine-Martel (Sœur Louise de Jésus-Maria, 43-47.
 Fontaines (Antoine du Bois de), 26, 72, 276-279, 293, 444, 463.
 Fontaines (Mère Catherine du saint Esprit, 282, 285, 354, 463.
 Fontaines (Charlotte), 281.
 — (le P. Jean-François), capucin, 285, 463.
 Fontaines (Louise), 285.
 — (Mère Madeleine de saint Joseph), 26, 41-42, 43, 53, 60, 64, 65, 71, 77, 120, 121, 126, 127, 130, 144, 153, 157, 163-167, 178, 179, 185, 191, 207, 220, 238, 248, 260, 261, 275-300, 307, 311, 344, 346, 351, 353, 356, 362-363, 411, 432-437, 441-447, 450, 451, 457-460, 463-467, 480.
 Forterie (Marguerite de la), 153.
 François, 67.
 François de la Mère de Dieu (le P.), carme, 14, 15, 254.
 François de Paule (saint), 278
 Fredo (de). Sœur Madeleine de saint Augustin, 396.
 Fresnoy (Claude-Eléonor de la), 81.
 Freton (Julienne), carmélite, 474.
 Frigery (Sœur Emilie de Jésus),
 — (Sœur Thérèse de saint Joseph), 381, 399.
 Fromentières (Mgr Jean-Louis de), 402, 404.

G

Gabriel du saint Sacrement (le P.), carme, 36.
 Galissonnière (M. de la), 123, 126.
 Gallemant (Jacques), 3, 7, 10, 11, 19, 34, 55, 184, 227-248, 271, 281, 306, 409, 440.
 Gallemant (le P. Placide), 3, 34.
 Gamaches (de), supérieur du carmel, 250, 251, 316, 372.
 Gault (le bienheureux), 467.
 Gaultier (René), 2, 14, 15, 17, 19, 25, 50, 51, 53, 54.

Gauquelin, 251.
 Gazier (A.), 94.
 Geoffroy (évêque de Paris), 21.
 Gibieuf (le P.), oratorien, 75, 77, 107, 164, 165, 248, 290, 296, 298, 308, 357, 369-372, 444.
 Girardon, 93, 113, 118.
 Glacy (Marquise de), 206.
 Gogard (Marie), carmélite, 474.
 Gondy (cardinal Henri de), 74, 466.
 — (Mgr Jean-François de), 74.
 — (Mgr Pierre de), 33.
 Gonzague de Clèves (Anne de), princesse palatine, 172, 178, 415, 416.
 Gonzague (Catherine de), 12.
 Graffin (Jean-Pierre), 215, 220.
 Gramidon (abbé), 230, 231.
 Grandin, supérieur du carmel, 250, 251, 316, 372.
 Granian (le P.), dominicain, 238, 297, 447.
 Gratien (le P. Jérôme), carme, 3, 237, 250, 257.
 Gratiennne de saint Michel, 77.
 Grégoire XIII, 237.
 — XV, 77, 233.
 — de Tours, 20.
 Grente (abbé J.), 41.
 Grignon de Montfort (bienheureux), 242.
 Grousilliers (des), Sœur du Cœur de Marie, 471.
 Guémené (Mme de), 386.
 Guénégaud (Mme de), 413.
 Guercheville (Mme de), 426.
 Guéret (abbé), 392.
 Guesnon (Mlle), 205, 389.
 Guichonnière (Sublet de la), 5.
 Guilhermy (de), 46.
 Gury (Sœur Anne de Jésus), 471.
 Gymnasio (Mgr Dominique), 16.

H

Habert (Germain), 22, 26.
 Hannivel (d'), Mère Marie de la Trinité, 55, 260, 442.
 Harcourt (prince d'),
 — (princesses d'), 152.

Hastain (Sœur Marie de la Providence), 471.

Hecquet (Philippe), 148-150, 208, 382.

Hemery (d'), 71.

Henri III, 26, 278.

— IV, 12-13, 23-25, 235, 254, 448.

Henri de Cologne, 136.

Henriette d'Angleterre, 326, 329.

— de France, 65, 236, 454, 460.

Henriette de Savoie, 178.

Hervé (le P. Daniel), oratorien, 8, 9, 52, 53.

Houasse, 99, 101, 113, 118.

Houssaye (abbé), 7-9, 27, 52, 53, 72, 229, 233-236, 240-243, 359.

Houssaye (Arsène), 332, 404.

Hussian (Jacques d'), 24, 27.

Hulst (Mgr d'), 47.

Humières (maréchale d'), 205, 210, 211, 380.

I

Ignace (saint), 18.

— de Jésus-Maria, carme, 297, 298.

Ingold (le P.), 89.

Isabelle (archiduchesse), 269, 270.

Isabelle de saint François, prieure de Santucar la Major, 4.

Isabelle de saint Paul, 16, 259, 260, 264, 266, 270, 273.

Isabelle des Anges, 16, 17, 258, 264, 266, 272-273.

Isis, 85.

J

Jacques II, 454, 455, 461.

Jaillot, 20, 85, 199.

Jarente (marquise de), 206.

Jaubert, carmélite, 398.

Jean de la Croix (saint), 3, 237, 256, 359, 360.

Jean de saint Samson, carme, 361.

Jérothée de Mortagne (le P.), capucin, 174.

Joseph II, 469.

Joseph de Jésus Maria (le P.), carme, 17.

Joseph de sainte Thérèse (le P.), carme, 2, 15.

Jourdain (Mme), carmélite, 14-17, 260.

Jourdain de Saxe (bienheureux), 136.

Jossivel (Bertrand), 21, 138.

Jouin (Henry), 131.

Joyeuse (le P. Ange de), 22, 467.

— (cardinal de), 4, 22-25, 29, 34.

Joyeuse (maréchale de), 3-5.

L

Lacroix (Paul), 45, 46, 114.

Lahargou (Paul), 404.

La Hire, 95, 101, 102, 113, 116, 117, 132.

Laidguide (Mme de), 207.

Laihr (J), 330.

Lalanne (abbé de), 374.

Lallement, 101, 104.

Lambert (le P.), oratorien, 74, 75, 238, 296.

Laporte (Jean), 368.

Largillière, 105, 113.

Lataste (Dom) évêque de Bethléem, 205, 368, 383, 387-400.

Launoi (Jean de), 20.

Laval (Mgr Henri de), 290, 297.

Lebœuf (abbé), 12, 21, 35, 85.

Le Bon (abbé), 6.

Le Brun (Charles), 95, 97, 98, 99, 101, 102, 105, 106, 113, 117, 118, 131, 132, 402.

Lechartier (Sœur Madeleine de saint Joseph), 472.

Leclerc, supérieur du carmel, 75, 249.

Lefèvre (Mère Scolastique de saint Bernard), 202, 470.

Le Guide, 96, 99, 101, 119.

Lejeune (Vère Marie de saint Gabriel), 55, 284.

Lejeune (le P.), jésuite, 297.

Lemaire, 95, 96, 163.

Lemaître (Sœur Augustin de sainte Thérèse), 472.

Lenoir (Alexandre), 131.

Lequesnoi, 103.

Lesdiguières (duchesse de), 462.

Le Sueur, 113.

Levoix (Sœur Andrée de tous les saints), 139, 140, 151, 260, 265.

Lezeau (Nicolas Lefèvre de), 8, 9, 28, 53, 71, 157.

Lhermite Soliers, 277.

Liancourt (duc de), 373.

Ligny (Mme de), 126, 310.

Loménie (Mme de), 125.

Longairon (de), Sœur Thérèse de Jésus, 67, 82, 472.

Longuejume (abbesse des Filles-Dieu), 13.

Longueville (Catherine, princesse de), 11-14, 16, 18, 22, 23, 25, 27-29, 31, 33, 52-54, 64, 176, 177, 260, 262.

Longueville (Mlle de), duchesse de Nemours, 177.

Longueville (Geneviève de Bourbon, duchesse de), 12, 52, 77, 107, 109, 115, 121, 130, 168-172, 179, 209-211, 224, 297, 317, 374, 402, 406, 413, 414, 418, 457, 459, 460, 466.

Longueville (Henri, duc de), 12, 177.

Longueville (Marie Gabrielle de), 170.

Lorraine (Louis-Joseph de), duc de Guise, 174.

Lorraine (Marguerite de), 174, 325.

Louis Le Gros, 83.

Louis XIII, 83, 99, 110, 223.

Louis XIV, 144, 154, 174, 180, 224, 325, 326, 331, 379, 454, 457.

Louis XV, 387, 438.

Louis XVI, 469.

Louis de sainte Thérèse (le P.) carme, 2, 15, 28, 264.

Louise de France (Mère Thérèse de saint Augustin), 439, 469, 475.

Luc (saint), 20.

Luxembourg (Marie Liesse de), 173.

Luynes (duc de), 376.

M

Magne (Emile), 176.

Maille (Claire, Clémence de), 172.

Malingre (Claude), 35, 37, 42, 45, 90, 95, 96, 100, 124.

Malsec (Hugues de), 138, 139.

Mangot, 71.

Marcel, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, 209, 378.

Marcel (Pierre), 117, 118.

Marche (comte de la), 173.

Marchemont (Mgr Clausse de), 287.

Mareuse (Edgar), 47.

Marie de saint Jérôme, carmélite, 343, 349.

Marie de saint Joseph, prieure de Séville, 3, 4, 140, 254.

Marie de Médicis, 42, 62, 62-67, 104, 108, 110, 113, 115, 119, 120, 124, 125, 154, 174, 182, 286, 312, 375, 411, 450, 454, 458, 461.

Marie de Modène, 455.

Marie Leczinska, 438.

Marie-Thérèse, 39, 315, 331.

Marillac (Michel de), 8, 13, 14, 17, 19, 22, 27, 53-55, 69-74, 123, 154-156, 166, 184, 201, 206, 218, 223, 231, 233, 275, 289, 305, 439, 440, 451, 455, 436, 464-466.

Marillac (René de), 155, 156, 207, 464.

Marot (Jean), 35, 36, 51, 76, 83.

Marquemont (cardinal de), 286, 466.

Marre (de la), supérieur du carmel, 389-391.

Marsay (Anselme, Huguenat de), 27.

Marsillière (Mme Couasquin de la), 211.

Martin (saint), 85.

Mascaron, 413, 423, 427.

Massillon, 424, 427.

Maubec (Anne de), 152.

Maugis (abbé de Saint-Ambroise), 113.

Maupas du Tour (Henry de), 8.

Mautour (Moreau de), 86.

Mayenne (le duc de), 4, 178.

Mazarin, 117.

Meignelay (Manassès de), 133.
 Meignelay (marquise de) 129, 297, 443, 466.
 Mérault (Sœur Marie Angélique), 472.
 Mercœur (Louis Armand, duc de), 173.
 Mercure, 83.
 Mesnier (Abbé), 396.
 Messa (Edmond de), 15, 137.
 Mettais (Sœur Gertrude de la Résurrection), 473.
 Meunier (chanoine), 387.
 Michel (saint), 83.
 Michel de saint Firmin (le P.) carme, 17.
 Mignard, 105, 113.
 Millet (Dom Germain), 20.
 Miron (Mgr Charles), 411.
 Moïse, 83.
 Moneta, 133.
 Mons (le P. de), oratorien, 180.
 Montausier (duc de), 160, 161, 417.
 Montespan (Athenais de Mortemart, marquise de), 326, 328, 329, 335, 462.
 Montholon (Jacques de), 21.
 Montis (abbé de), 178.
 Monlaur (Marie de), 152.
 Montmorency (Isabelle de), duchesse de Mecklembourg-Schwerein), 179, 402, 462.
 Montmorency-Luxembourg, (Joseph de), 211.
 Montpensier (Mlle de), 175, 323, 336, 457, 462.
 Montrevel (comtesse de), 211.
 Moreau (Marie de), 302, 305.
 Mornay (comtesse de), 211.
 Mugnier (le P. Hubert), 109.

N

Nathalie de Jésus, prieure de Grenelle, 473, 476.
 Navet (abbé). 2, 16, 17.
 Némond (de), 167.
 Nemours (duc de), 179.

Nemours (duchesse de), 52.
 Neuville (Mgr Ferdinand de), 290, 297, 412.
 Neuville (comtesse de la), 205.
 Nevers (Catherine de Lorraine, duchesse de), 177-178.
 Nicolas (Catherine de). Sœur Catherine de Jésus, 45, 101, 140, 141, 158, 159, 287, 288, 352, 361-365, 444-446, 465.
 Nicolas (Sœur Joséphine de sainte Thérèse), 473.
 Nicole, 374.
 Noailles (cardinal de), 177, 376, 378, 389.
 Noël (Alexandre), dominicain, 426.
 Noury (Sœur Eléonore de Jésus), 474.
 Noury (Sœur Henriette de la Miséricorde), 471.

O

Offremont (le comte d'), 297.
 Olier (M.), 244, 409, 444.
 Olivet (d'), 401.
 Orléans (Elisabeth d'), duchesse de Guise, 174, 325, 402, 406, 466.
 Orléans (Elisabeth de Bavière, duchesse d'), 334, 402, 404, 406.
 Orléans (Gaston d'), 99, 174, 325.
 Orléans (Léonor d'), duc de Longueville. 12.
 Orléans (Philippe d'), 309, 326, 412, 454.
 Ossat (cardinal de), 28.
 Osmond (Du Méni, comte de), 205, 389.
 Osmond (Mère Louise de saint Augustin). 382, 390-392, 396-397, 399.

P

Pacifique (le P.), 7, 467.
 Paira (Michel), 67.
 Paquier (abbé), 368, 375.
 Paris, (le diacre), 378, 384, 387.
 Patin (Charles), 86.
 Paul V, 231, 232, 235.

Pelé (Jean).
 Pelé (Thomas), 21, 138.
 Pellevé (cardinal), 107.
 Péréfixe (Mgr Hardouin de), 374, 386, 412.
 Péricard (Mgr François), 158.
 Perron (cardinal du), 310.
 Petitot, 105.
 Philippe II, 4.
 Philippe-Auguste, 135.
 Piganiol de la Force, 35, 86, 88, 93, 96, 98, 163.
 Pillon (Claude), 150.
 Piombo (Sébastien del), 101.
 Piravaux (Légier de), Sœur Julie de sainte Thérèse, 399.
 Pirot (abbé), 218, 377, 378.
 Plucheul (Mme de), 14.
 Polit (Mgr Manuel Marie), 2.
 Porte-Vezins (Diane Catherine de la), 309.
 Poussin, 94, 113.
Prédicateurs de l'Avent et du Carême, 419-427.
 Prudhomme de Brie (Marie), 26, 276.
 Prugne (Joseph Couturier de la), 150.

Q

Quesnel (François), 56.
 — (le P.), 376, 378, 384.

R

Racan, 279.
 Racine, 98, 391.
 Rails Pont-Brillant (Mère Angélique de la Miséricorde), 398, 468.
 Rambouillet (marquise de), 160-161.
 Rancé (Dom Jean Le Bouthillier de), 325, 334, 337, 375.
 Raphaël, 99, 101, 102.
 Rapin (le P.), 373, 374, 400.
 Raunjié, 138, 163.
 Ravignan (le P. de), 46.
 Rebais (abbé de), 107, 108.
 Rébelliau (Alfred), 356, 375, 408.
 Réginald (Bienheureux), 20, 83, 100, 111, 135, 138.

Remoulu (Maxence), carmélite, 474.
 Renty (M. de), 466.
 Reveilles (Pierre de), 22.
 Ribagnac (Igonin de), Sœur Hippolyte du cœur de Jésus, 473.
 Ribagnac, Sœur Julie du Saint-Esprit, 470.
 Richelieu, 75, 115, 116, 123, 124, 157, 175, 275, 289, 450, 456.
 Rifardo (vicomte de), 206.
 Rigaud, supérieur du carmel, 477.
 Riollès (François Pinsson des), 161.
 Rivière (Charles-Jean, vicomte de la), 81.
 Robert le Pieux, 35.
 Roche (Mère Claude Agnès de la), visitandine, 441.
 Rochechouart (Anne de), 162, 218.
 Rochefort (Jouvin de), 57.
 Rochefoucauld (cardinal de la), 466.
 — (duc de la), 179, 373, 460.
 Rochepot (M. de la), 12.
 Roche-sur-Yon (prince de la), 173.
 Roland de Crémone, 135.
 Rollin, 149.
 Ronsard, 177.
 Roquette (Mgr de), 167, 168, 412, 413.
 Rousseau (François), 58, 60, 76, 101.
 — (Jean-Jacques), 469.
 Rousselet (Thérèse), carmélite, 474.
 Roucy (M. de), 108, 124.
 Rudolfi (dominicain), maître-général, 446-447.
 Ruysbroeck, 361, 362.

S

Sablé (Mme de), 209.
 Sade (comtesse de), 202.
 Saint-Cyran, 371, 378, 384.
 Saint-Fulgent (Mme de), 206.
 Saint-Géran (maréchale de), 318.
 Saint-Germain (Jean-Baptiste, Pierre de), 205.
 Saint-Gilles (Odet de), oratorien, 158-159.
 Saint-Gratien (Jacques Poille de), 151.

Saint-Gratien (Sœur Madeleine de saint Joseph), 343, 354.
 Saint-Mesmin (Lhuillier de), 276.
 Saint-Paul (comte de) 150.
 Saint-Rémy (Georges de Courtavel, marquis de), 324, 325.
 Saint-Rémy (marquis de), 324, 337, 408.
 Sainte-Beuve (Mme de), 55, 234, 304, 440.
 Sales (saint François de), 8, 9, 11, 28, 235, 247, 283, 375, 439, 441-443.
 Salomon, 85.
 Salvi (dit Il Sassoferato), 405.
 Sancy (Mgr Achille de Harlay de), 115, 165, 309.
 Sancy (Charlotte), voyez Mme de Bréauté.
 Sancy (Henry), oratorien, 115, 309.
 Sancy (Nicolas), 302, 305.
 Santeuil (abbé de), 28.
 Sarrazin (Jacques), 87, 88, 89, 113, 115.
 Sauveterre (Jean-Alphonse de), 206.
 Scellier, 197.
 Scudéry (Mlle de), 325, 402, 404.
 Séguier (chancelier), 115, 117, 118.
 — (Louis), 27.
 Séguin (Sœur Xavier du saint Sacrement), 473.
 Sellier (Charles), 12, 45, 191.
 — (Le), Sœur Anne de sainte Madeleine, 396.
 Senault (le P.), général de l'Oratoire, 4, 39, 40, 100, 138, 276, 296, 299, 349, 358, 409, 418, 423, 428, 436, 451, 462.
 Sens ou Sans (Dom), 467.
 Sévigné (marquise de), 151, 320, 331, 336, 375, 406, 407, 413, 414, 455, 461, 466.
 Sevin (Mère Marie de la Trinité), 245, 357, 451.
 Sillery (chancelier Brulart de), 148, 275, 293.
 Silvestre (Israël), 35, 36, 61, 85.
 Soucarière (Mme de), 124, 126.

Soulfour (le P. de), oratorien, 72.
 Spada (nonce), 165.
 Speciano (Don César), 237.
 Stella (Jacques), 87, 95, 101, 113, 115, 116.
 Strange, 82.
 Strowski (Fortunat), 363.
 Suffren (le P.), 238, 242, 281, 312, 427, 467.
 Sully (duc de), 183, 184.
 Surin (le P.), 427.

T

Talón (le P.), oratorien, 299.
 Tauler, 361, 362.
 Thérèse de Jésus (sainte), 1, 7, 13, 18, 19, 28, 32, 51, 56, 59, 140, 188, 238, 252, 263, 303, 344, 347, 349, 357-360, 364, 452.
 Thérèse de Jésus (prieure de Bruxelles), 6.
 Thérèse de l'Enfant Jésus (sainte), 353.
 Théry (le P.), dominicain, 20.
 Thiéry, 87, 163.
 Thil (Mlle du), Mère Marie de la Passion), 188.
 Thil Mme du), 125.
 Thomas de Jésus (le P.), carme, 271.
 Thomassine-Baptiste, prieure de Burgos, 56, 2 4.
 Thuillerie (Mlle de la), Mère Marie du saint Sacrement, 321.
 Thuillerie (M. de la), 107.
 Tillemont (Mlle Le Nain de), carmélite, 380, 388, 395, 397.
 Tonnerre, 93.
 Tour (le P. de la), général de l'Oratoire), 379, 380, 424.
 Travers (Jean-Victor baron de), 81.
 Tremblay (François du), dit le P. Joseph, 235.
 Trénelle (marquise de), 107.
 Tréville (comte de), 210, 466.
 Tricot (Marguerite), Mme Ladvocat, 154-155.
 Truschet (Olivier), 193.
 Turenne, 179, 180, 413-415, 418.

U

Urbain VIII, 77, 109, 235, 250.

V

Vacoussin (Sœur Rose de saint Jean de la Croix), 472.

Vallangellier (Mère Marie-Louise de Gonzague), 470, 477-478.

Vallière (de la Beaume Le Blanc, duchesse de la), Sœur Louise de la Miséricorde, 39, 61, 98, 99, 112, 192, 323-339, 376-377, 401-409, 455, 461, 462, 480.

Vallière (Laurent marquis de la), 324.

Vallière (sieur de la), 24.

Varillas (Antoine de), 150.

Vaulgrenant (comte de), 211.

Vautier (François), 154.

Ventadour (chanoine de Levis), 167, 173, 355.

Ventadour (Mgr Anne de), 412.

Verdier, 97, 103, 113, 118.

Vermandois (comte de), 331, 334, 337.

Verniquet, 42, 56, 57, 59, 66, 186.

Véronèse, 131.

Verplesten (Marie Jeanne), carmélite, 473.

Vertus (Mlle de), 148, 209, 210.

Vigean (marquise du), 374.

Vigean (Mlle du) Mère Marthe de Jésus, 160, 373, 455, 460.

Vignon, 99, 101, 113, 118.

Villars (Marie de Bellefonds, marquise de), 318.

Villars (Marie-Françoise de Brancas de), 152.

Villedo (Michel de), 196.

Villefore, 210.

Villefort (comtesse de), 212.

Villeneuve (marquise de), 206.

Vincent (abbé Francis), 366, 442.

Vincent de Paul (saint), 130, 235, 244, 444.

Vintimille (Mgr de), 388.

Viole (Mlle de), Mère Anne du saint Sacrement, 55.

Voltaire, 469.

X

Xivrey (M. Berger de), 12.

Y

Yvonnet (André), 27.

Z

Zamet (Mgr Sébastien), 297, 355, 466.

Zumidio (Doña Béatrix), 269.

TABLE DES GRAVURES

(hors texte)

	Pages
1. Eglise du carmel.....	34
2. La crypte.....	46
3. Plans du carmel.....	58
4. Statue du cardinal de Bérulle.....	88
5. La Madeleine repentante.....	98
6. La Mère Madeleine de saint Joseph sur son lit de mort.....	144
7. Le cardinal de Bérulle.....	244
8. La Mère Madeleine de saint Joseph devant le saint Sacrement.....	294
9. Groupe des premières carmélites françaises.....	312
10. La duchesse de La Vallière et ses enfants.....	330
11. Sœur Louise de la Miséricorde.....	406
12. Le Père Senault.....	422

ERRATUM

- P. 15, note ligne 16, voyage, au lieu d'ouvrage.
- P. 56, note 1, ligne 2, Thomassine, au lieu de Thomassin.
- P. 80, ligne 2, emphytéotique, au lieu de emphitéotique.
- P. 85, ligne 9, Silvestre, au lieu de Sylvestre.
- P. 105, ligne 10, dorées, au lieu de dorés.
- P. 126, ligne 21, lire 168.
- P. 136, ligne 5, jours, au lieu de jour.
- P. 170, ligne 3, duchesse, au lieu de dnchesse.
- P. 179, ligne 21, La Rochefoucauld, au lieu de La Rochefoucault.
- P. 220, ligne 13, taxe, au lieu de taxte.
- P. 264, ligne 11, ardente, au lieu d'adente.
- P. 269, note, lignes 30 et 31, interverties.
- P. 297, ligne 18, Henriette, reine d'Angleterre, au lieu de Henriette d'Angle-
terre.
- P. 320, ligne 13, 1665, au lieu de 1655.
- P. 346, note 2, lignes 6 et 7 interverties.
- P. 350, lignes 18 et 19 interverties.
- P. 423, ligne 2, voir note de la page 422.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	VII
CHAPITRE I. — Introduction du Carmel en France.....	1
CHAPITRE II. — Emplacement du monastère. Notre-Dame des-Champs	49
CHAPITRE III. — L'église. La chapelle souterraine de la Vierge et la crypte de saint Denis.....	33
CHAPITRE IV. — Les bâtiments claustraux. Le grand couvent.....	49
CHAPITRE V. — Les bâtiments claustraux. <i>Le petit logis</i>	68
CHAPITRE VI. — Objets d'art. Inventaire.....	83
CHAPITRE VII. — Artistes et donateurs. Destinée des objets d'art.....	112
CHAPITRE VIII. — Les sépultures. Le bienheureux Réginald et les Béné- dictins. Les carmélites.....	134
CHAPITRE IX. — Les sépultures (suite). Personnes du monde dans l'église	147
CHAPITRE X. — Les sépultures (suite et fin). Personnes du monde dans le cloître et le chapitre.....	163
CHAPITRE XI. — Jardins et clôture.....	182
CHAPITRE XII. — Maisons locatives du faubourg Saint-Jacques.....	198
CHAPITRE XIII. — Revenus et charges.....	214
CHAPITRE XIV. — Le gouvernement.....	227
CHAPITRE XV. — Principales religieuses. Les fondatrices espagnoles...	253
CHAPITRE XVI. — Principales religieuses (suite). La Mère Madeleine de saint Joseph.....	275
CHAPITRE XVII. — Principales religieuses (suite et fin). Les grandes prieures : <i>Marie de Jésus, Madeleine de Jésus, Agnès de Jésus-Maria</i> . Une grande pénitente : <i>sœur Louise de la Miséricorde</i>	301
CHAPITRE XVIII. — La vie intérieure.....	340
CHAPITRE XIX. — Infiltrations jansénistes.....	368
CHAPITRE XX. — Cérémonies et prédications.....	401
CHAPITRE XXI. — Influence	430
CHAPITRE XXII. — Fermeture.....	468
APPENDICE	481
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	495
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES.....	503
TABLE DES GRAVURES.....	515
ERRATUM.....	517

